





LA SÉMIOTIQUE EN INTERFACE



**SOUS LA DIRECTION
D'AMIR BIGLARI
AVEC LA COLLABORATION DE
NATHALIE ROELENS**

LA SÉMIOTIQUE EN INTERFACE

Ouvrage publié avec le concours de l'Université du Luxembourg

ÉDITIONS KIMÉ
2, impasse des Peintres
PARIS II^e

© Éditions Kimé, Paris, 2018.

ISBN 978-2-84174-809-9

<http://www.editionskime.fr>

INTRODUCTION

Cet ouvrage se propose d'étudier, de façon systématique, l'interface entre sémiotique et différentes disciplines académiques. Il s'agit surtout de mettre en avant les interactions et les apports mutuels réalisés ou potentiels, en analysant les enjeux théoriques, méthodologiques et épistémologiques impliqués.

Plusieurs points s'avèrent d'emblée problématiques. Tout d'abord, la définition même de la sémiotique, puisque l'on constate que les chercheurs qui s'en réclament ont recours à des références théoriques, des outils d'analyse et des démarches fort variés. Cela saute aux yeux en passant d'une aire géographique à une autre, mais au sein même d'une seule aire géographique, les cadres établis, les problèmes soulevés et les orientations adoptées ne sont pas toujours analogues. Parmi les différents paradigmes, deux semblent dominer la scène sémiotique internationale : celui formulé par Algirdas Julien Greimas et son « École », et celui construit à partir des travaux de Charles Sanders Peirce. Le premier insiste sur le concept de structure, alors que le second met l'accent sur le concept de signe¹. Si leurs questionnements, leurs problématiques et leurs finalités divergent, ils présentent pourtant des points de vue complémentaires sur la signification. *De facto*, ce volume opte pour le paradigme greimassien, auquel il substitue le paradigme peircien en cas de besoin. Quelle que soit l'approche, elle évoque nécessairement la question des rapports disciplinaires : la première se fonde, principalement, sur la linguistique, l'anthropologie et la phénoménologie ; la seconde est un secteur de la philosophie. Ce qui est important à souligner dès maintenant, c'est que, ainsi envisagée, la sémiotique est susceptible de traverser l'ensemble des champs de la connaissance puisqu'elle traite d'une entité inhérente à toutes les disciplines : la signification, quelle que soit la forme de sa manifestation.

Se pose, en second lieu, la question du statut de la sémiotique : s'agit-il d'une discipline, d'une méta-discipline, d'une sous-discipline, d'une méthode, d'un complément méthodologique, d'une vision du monde ? À l'heure actuelle, il n'y a pas de consensus sur ce point dans la communauté scientifique. La réponse à cette question joue, bien entendu, un rôle important dans la caractérisation des relations entre sémiotique et divers champs disciplinaires.

Ensuite, il a fallu désigner ces disciplines, en essayant d'être, d'un côté, exhaustif et, de l'autre, non répétitif. Nous avons choisi de considérer comme discipline tout domaine de recherche envisagé comme tel dans les universités d'aujourd'hui (sachant que tout ce que nous appelons « discipline » est le fruit d'une convention, et que les lignes de partage bougent sans cesse au fil du temps). Nous avons ainsi relégué au second plan les domaines relativement restreints, en les abordant au sein de champs de recherches plus larges, correspondant à de « vraies » disciplines. Dans certains cas, lorsqu'il s'agissait de disciplines voisines, un terme générique a été utilisé, par exemple « Sciences psychologiques », ce qui se rapporte à la fois à la psychologie et à la psychanalyse, ou bien « Arts du spectacle », ce qui renvoie avant tout aux études théâtrales, mais qui subsume en même temps les études cinématographiques.

Surgit également un autre sujet central, à savoir la nature et les propriétés des liens qui se tissent entre la sémiotique et les disciplines académiques. C'est non seulement le regard porté sur la sémiotique qui est crucial, mais aussi celui porté sur la discipline donnée. Toute discipline est composée d'un ensemble de courants qui sont parfois difficilement compatibles, sinon opposés. Le dialogue sera plus ou moins facile selon la conception de la sémiotique et celle de chaque discipline.

Par ailleurs, le parti pris a été d'éviter de réduire les réflexions aux relations entre la sémiotique et l'objet d'étude de chaque discipline, ce qui aurait conduit sur le terrain des sous-domaines de la sémiotique : le défi relevé a été de dépasser une approche sémiotique de la littérature, de la musique, de la traduction ou du discours politique en confrontant la sémiotique aux études littéraires, à la musicologie, à la traductologie ou aux sciences politiques.

* * *

Ce livre s'adresse simultanément à deux types de publics : d'une part, les sémioticiens désireux d'élargir leur champ d'activité, de l'autre, les spécialistes de différentes disciplines qui partagent la même aspiration. Comment la sémiotique peut-elle contribuer au développement de chaque discipline ? De quelle façon chaque discipline peut-elle faire progresser la théorie sémiotique ? Une réponse précise à chacune de ces questions dépend naturellement des spécificités de chaque discipline, ce qui est abordé dans les chapitres respectifs de cet ouvrage. Essayons d'apporter quelques éléments de réponse à un niveau général, en commençant par la première question.

On peut affirmer, de façon assez cavalière, que la principale contribution de la sémiotique aux autres domaines, c'est de leur permettre de *penser la signification*, d'analyser celle-ci en dehors des logiques classiques de causes et de conséquences. La sémiotique tente d'« explorer ce qui reste pour les autres un postulat » (Klinkenberg, ici), d'examiner *comment* les phénomènes signifient (plutôt que de s'intéresser à *ce* qu'ils signifient). Il convient de creuser ce point en deux temps : selon qu'il s'agit de sciences dites de la culture (sciences humaines et sociales) ou de sciences dites de la nature (sciences exactes), les enjeux sémiotiques se spécifient².

C'est dans le cadre de la première catégorie que les interactions avec la sémiotique ont été, et continuent d'être, les plus nombreuses ; c'est donc ici que les résultats sont les plus palpables et les perspectives les plus visibles, notamment pour ce qui concerne des disciplines qui portent sur les textes et les productions artistiques. En y installant des contraintes méthodologiques et formelles exigeantes, la sémiotique semble pouvoir aider ces disciplines à « suspendre [la] relation "spontanée" au sens » (Hénault, 2014 : 235), à « s'affranchir de l'appréciation subjective » (Beyaert, 2014 : 65). En mettant en œuvre un système théorique cohérent, la sémiotique fournit une grille de lecture solide et une méthode spécifique dans l'élaboration des données à analyser, ce qui est un moment méthodologique essentiel dans la construction de la signification. En effet, bien au-delà des textes et des images, elle porte sur la vie sociale et sur tous les enjeux liés à l'humain : en proposant « un corps de concepts et de méthodes pour interroger [...] les pratiques, les textes, les objets, les interactions sociales, les formes de vie et les modes d'existence collectifs et en collectivité », la sémiotique « est en mesure d'en construire le sens, en collaborant avec toutes les autres sciences humaines

et sociales qui contribuent à édifier, chacune sous un point de vue particulier, cette architecture des significations humaines » (Fontanille, 2015, en ligne). La sémiotique doit donc s'attacher au plus près à la description et à la compréhension du monde. Comme le souligne Jacques Fontanille, le « jour où la sémiotique s'intéressera au monde tel qu'il est, au monde tel qu'il va, aux hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils deviennent, la sémiotique sera une des grandes sciences humaines et sociales » (*Ibid.*). Aussi la sémiotique trouverait-elle sa véritable place, comme l'avait souhaité Ferdinand de Saussure, « au sein de la vie sociale » (2016 [1916] : 82)³. En empruntant cette direction, la sémiotique pourra même espérer s'offrir comme « la science centrale pour la compréhension des cultures » (Fontanille, 2014 : 217). Notons au passage que la dimension culturelle, à son tour, a un impact direct et décisif sur les études sémiotiques : si la théorie sémiotique est censée être universelle, les significations sont commandées et orientées par des variations culturelles. Sans prendre en considération cette variabilité, on ne pourra pas rendre compte de la signification telle qu'elle se manifeste effectivement.

Quant aux sciences exactes et naturelles, la contribution de la sémiotique apparaît sous deux formes : (i) dans une optique restreinte, celle-ci est en mesure d'élucider les opérations sémiotiques présentes dans les discours et les pratiques des scientifiques. Cette première démarche ne porte donc pas sur la science en elle-même, mais sur « certains produits dérivés comme les textes, les diagrammes ou les images » (Petitot, 2014 : 363) ; (ii) dans une optique étendue, on peut considérer que la sémiotique s'occupe « de phénomènes de constitution du sens [...] devant être théorisés dans le cadre de sciences naturelles élargies » (*Ibid.*). Cet apport de la sémiotique aux sciences exactes et naturelles est avancé par plusieurs intervenants : pour n'en citer que deux, le physicien Didier Malafosse note qu'elle « peut permettre aux physiciens de voir d'un autre œil leur propre discipline, en identifiant des éléments qui en font la rationalité » (ici) ; le médecin Jean-Michel Wirotius montre que la sémiotique est apte à donner à la sémiologie des maladies « une place singulière et spécifique au sein des pratiques médicales en la dégagant des tableaux descriptifs des maladies où elle se perdait, se confondait » (ici).

Pour ce qui est la direction inverse, à savoir la contribution de différentes disciplines à la sémiotique, aussi bien celles relevant des sciences humaines et sociales que celles appartenant aux sciences exactes et naturelles, elle se

concrétise notamment *en mettant la sémiotique à l'épreuve des enjeux implicites*, ce qui révèle les forces et les faiblesses de la théorie sémiotique et fait émerger les éléments qu'elle a négligés dans son édifice. En d'autres termes, les champs disciplinaires, en confrontant divers phénomènes à la sémiotique, permettent de la valider, de la réfuter ou de l'infléchir. Si ces objets d'étude résistent à la théorie, au lieu de les forcer à entrer dans les cadres déjà institués, il faut naturellement envisager des ajustements dans la théorie, de telle sorte que celle-ci puisse désormais couvrir un nombre plus important de phénomènes dans leur diversité et leur complexité. Cela fait écho à deux impératifs de la construction théorique, à savoir la cohérence et l'adéquation : il est important « d'élaborer des concepts parfaitement cohérents avec l'héritage sémiotique, avec l'édifice théorique existant et, en même temps, d'adapter son regard aux exigences des nouveaux objets de sens » (Beyaert-Geslin, *ici*), sachant que la sémiotique « a vocation à héberger des points de vue étrangers et à leur conférer un développement supplémentaire, en accord avec ses exigences théoriques, ses catégories d'analyse et ses modèles, en faisant valoir sa spécificité » (Colas-Blaise, *ici*). Ce n'est qu'en suivant cette démarche, par une remise en cause constante de ses fondamentaux, que la sémiotique pourra se consolider : « toute sémiotique ne peut se faire que comme critique de la sémiotique » (Kristeva, citée par Barthes, 1984 : 198).

Ajoutons qu'une rencontre entre la sémiotique et les disciplines scientifiques suppose « une analyse épistémologique très approfondie permettant de modeler les outils sémiotiques mis en œuvre, sur le moule des règles spécifiques du cadre de rationalité concerné » (Malafosse, *ici*). Aussi les sciences exactes sont-elles en mesure de « fournir des outils pour des modèles en sémiotique » (Petitot, 2014 : 361). Dans cette rencontre, les sciences cognitives semblent jouer un rôle particulièrement important : la sémiotique classique et la sémiotique cognitive s'efforcent toutes deux de repérer des figures structurantes de la signification, certes, mais, comme le signale Per Aage Brandt, la première les assigne plutôt « au discours », alors que la seconde les attribue plutôt « à l'esprit humain (*mind*) », car elle considère que la signification, quel que soit le langage convoqué, n'est au fond que la « pensée signifiée » (*ici*)⁴. Un échange entre les résultats de l'appréhension des structures, d'une part, dans le discours et, de l'autre, dans l'esprit humain, ne peut être que riche et intéressant, à la fois pour la sémiotique et

pour les sciences cognitives, voire tout simplement pour la science tout court, pour une connaissance plus approfondie du monde et, spécifiquement, celle de l'être humain.

Par ailleurs, en cherchant à identifier les structures profondes constantes de la signification en général, à mettre à nu les lois qui commandent leur fonctionnement, à expliciter les relations entre elles, la sémiotique est à même de se présenter comme une « interface commune » (Klinkenberg, 2014 : 308) à l'ensemble des disciplines, comme un cadre conceptuel partagé permettant l'échange et la collaboration. Étant aujourd'hui dotée de corps théoriques élaborés, composés de modèles et de schémas généraux, la sémiotique est alors capable de dégager des problématiques communes à plusieurs disciplines traitant d'un même type de phénomène. En outre, elle peut « assurer la traductibilité des résultats des disciplines les unes par rapport aux autres » (Fontanille, 2014 : 222), en montrant que les mécanismes de la production, de la transmission et de la réception du sens sont identiques, que les catégories, les opérations et les processus mobilisés sont semblables. Ainsi la sémiotique deviendrait-elle un moyen efficace pour favoriser un dialogue entre disciplines, « un adjuvant de l'interdisciplinarité » (*Ibid.*). Son avenir dépendra sans doute, en grande partie, de la façon dont elle pourra assumer cette fonction décisive. Rappelons que l'interdisciplinarité à proprement parler n'est pas une simple pluridisciplinarité, qui aborde un objet selon différents points de vue juxtaposés, où les composantes disciplinaires gardent leur identité ; elle suppose une coopération visant à mettre sur pied des approches inédites pour des objets qui, du même coup, deviennent nouveaux. Ceci comporte, bien entendu, une prise de risque épistémologique : un décloisonnement de la pensée et un déplacement des frontières des savoirs. C'est dire que l'interdisciplinarité est « un choix stratégique permettant d'échapper au figement des savoirs institutionnalisés, et de redéfinir tactiquement en permanence le périmètre des objets, des pertinences et des explications » (Fontanille, *ici*). Il semble que la sémiotique soit actuellement bien armée pour concourir à ce vaste projet, d'autant plus qu'elle propose non seulement une méthodologie générale cohérente, mais qu'elle est également « en mesure de construire le sens des articulations et intersections en question » (*Ibid.*).

Notons pour finir que les contours des disciplines et des domaines de recherche évoluent. Dans l'interaction entre la sémiotique et les autres

champs de la connaissance, la sémiotique, vu son « caractère encore juvénile », a « sans doute plus à gagner et [...] plus à perdre » (Badir et Leclercq, *ici*). Cela invite le sémioticien à la modestie, d'autant plus que tous ces champs sont déjà pourvus de méthodes, d'instruments et de démarches analytiques propres : une collaboration n'est possible que « dans l'intelligence mutuelle, dans l'échange et le respect de la culture de l'autre » (Beyaert-Geslin, 2014 : 65). Il est également à souligner que les conditions du dialogue entre sémiotique et champs disciplinaires dépassent l'aspect scientifique, dans la mesure où cela implique en même temps des paramètres qui concernent la sociologie des institutions et des acteurs : pour développer cette coopération, il faudrait renforcer la participation croisée à des équipes de recherche (sémioticiens dans des équipes d'autres domaines de recherche ; spécialistes d'autres domaines dans les équipes de sémiotique), en définissant des projets communs. Cet ouvrage entend apporter une contribution à ce redéploiement sociologique...

Amir Biglari, mai 2017

NOTES

¹ Chez Greimas, le concept de signe n'est pas absent, mais il est intégré dans le réseau plus large de la signification : « une sémiotique, c'est un "système de signes", mais à condition de dépasser ces signes et de regarder [...] ce qui se passe sous les signes » (1987 : 302-303) ; autrement dit, le projet de Greimas va « au-delà du signe » (1976 : 40), en tâchant d'appréhender les « relations qu'entretiennent les composantes des signes » (Courtés, 2005 [2003] : 71).

² Tout en étant d'accord avec des chercheurs comme Per Aage Brandt, Jean-Marie Klinkenberg ou Jean Petitot, qui notent, parmi d'autres, que la distinction entre les sciences de la culture et les sciences de la nature est dépassée et qu'il existe « un continuum » (Klinkenberg, 2014 : 311) entre elles, cette distinction semble, tout de même, être dotée d'une valeur heuristique à l'heure actuelle, dans la mesure où elle facilite certaines explications quand il s'agit de rapports disciplinaires.

³ De façon plus générale, indépendamment des discussions académiques, la familiarité avec ce domaine peut être utile aux citoyens : « Fédérant dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées, la sémiotique aide le citoyen à faire une lecture décalée et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut » (Klinkenberg, *ici*). De fait, en incitant à démonter, à déconstruire le monde qui nous entoure, elle procure une vision plus claire de celui-ci et nous rend ainsi plus vigilants par rapport aux leures qu'il nous pose.

⁴ Il apparaît que la sémiotique cognitive montre efficacement la continuité entre sciences de la nature et sciences de la culture.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARTHES, Roland (1984), *Le Bruissement de la langue : essais critiques IV*, Paris, Le Seuil.
- BEYAERT-GESLIN, Anne (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 59-70.
- COURTÈS, Joseph (2005 [2003]), *La Sémiotique du langage*, Paris, Nathan.
- FONTANILLE, Jacques (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 209-232.
- FONTANILLE, Jacques (2015), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », *Actes sémiotiques*, n° 118, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987), « Algirdas Julien Greimas mis à la question », dans ARRIVÉ, Michel, COQUET, Jean-Claude (dir.), *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Paris / Amsterdam, Hadès / Benjamins, pp. 301-330.
- HÉNAULT, Anne (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 233-240.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 293-321.
- PETITOT, Jean (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 355-366.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2016 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot et Rivages.

1. SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES GÉNÉRALES



SÉMIOTIQUE ET PHILOSOPHIE

Jean-François Bordron
Université de Limoges

Amir Biglari
Université Paris-Sorbonne

Pour évoquer les relations possibles entre sémiotique et philosophie, il faut d'abord préciser de quelle philosophie et de quelle sémiotique il s'agit. Selon les courants philosophiques (analytique, phénoménologique...) et les mouvements sémiotiques (peircien, greimassien...), les relations se diversifient.

La sémiotique peircienne se définit comme une branche de la philosophie, celle qui s'intéresse à la vie des signes et qui a donné naissance au pragmatisme : Peirce conçoit la sémiotique comme un système d'inférences, la structure même du signe étant semblable à celle de l'abduction, processus de recherche fondé sur des hypothèses. Aussi la signification n'est-elle pas une donnée *a priori* et indépendante de l'action, mais une conséquence de l'action elle-même.

En revanche, la sémiotique greimassienne se veut, du moins à ses débuts, une branche des sciences du langage, dont les relations explicites avec la philosophie sont plus limitées et tardives : étant à l'origine fondée sur la linguistique et l'anthropologie, elle s'est nourrie de la phénoménologie (de Husserl à Merleau-Ponty) dans les années 1970. Cette rencontre a été salutaire pour la sémiotique puisqu'elle lui a permis de s'ouvrir à de nouvelles problématiques, parmi lesquelles il faut mentionner les passions, le corps, la perception, mais aussi les formalismes géométriques...

Dans ce chapitre, nous privilégions la sémiotique greimassienne, sans pour autant omettre la sémiotique peircienne. Notons que ces deux approches théoriques, quoique divergentes en apparence – l’une structurale et l’autre logicienne –, impliquent des points de vue complémentaires sur la signification¹. Il existe même des affinités entre elles : nous pensons par exemple à la proximité entre la théorie de l’iconicité de Peirce (surtout sa théorie des diagrammes) et la conception structurale de Lévi-Strauss, ainsi qu’à celle entre sa théorie des catégories (priméité, secondéité, tiercéité) et le système actantiel de Tesnière. Par ailleurs, il est à souligner que l’œuvre de Kant permet un rapprochement entre ces deux sémiotiques : d’un côté, Peirce est un héritier de Kant, il a assimilé et reconfiguré plusieurs notions kantiennes, par exemple les grandes catégories qui définissent le signe (l’indice, l’icône, le symbole) sont inspirées des synthèses kantiennes (synthèses de l’appréhension, de la reproduction, de la reconnaissance) ; de l’autre, le structuralisme français prolonge en quelque sorte le rationalisme classique (fondé en partie sur les travaux de Kant – à côté d’autres philosophes comme Descartes) ; sans oublier que c’est en partant du transcendantalisme kantien que Cassirer construit sa théorie des formes symboliques, qui a des points communs indéniables avec la sémiotique structurale et qui a particulièrement influencé les travaux de plusieurs sémioticiens.

Avant d’entrer dans le vif du sujet, rappelons également que la philosophie et la sémiotique n’ont pas le même âge, la première étant parmi les domaines les plus anciens et la seconde parmi les plus nouveaux. Cette différence historique, évidemment très importante, mise à part, on peut relever une affinité évidente entre elles. Les deux sont transdisciplinaires et portent un regard spécifique, fruit d’un appareillage conceptuel particulier et d’une méthode propre, sur les objets les plus divers : langage, société, politique, émotions... Chacun de ces objets constitue bien entendu le principal élément du champ d’investigation d’une discipline académique, allant de la linguistique et de la sociologie aux sciences politiques, à la psychologie ou à la psychanalyse. En général, sur le plan historique, la philosophie précède ces disciplines dans la prise en compte de ces objets, alors que la sémiotique les a suivies. Il semble pertinent d’affirmer que le regard sémiotique ou le regard philosophique viennent compléter et enrichir les résultats de ces autres domaines, tout en se développant naturellement par cette rencontre.

1. Sémiotique et phénoménologie

La sémiotique et la phénoménologie sont étroitement liées. Comme l'affirme Jacques Fontanille :

Toutes les sémiotiques, qu'elles soient philosophiques ou sémio-linguistiques, comportent implicitement ou explicitement une dimension phénoménologique plus ou moins développée, selon la part qu'elles accordent à la perception et à la sensibilité. Elles rencontrent en effet toutes à un moment donné cette question philosophique plus générale : comment le sens émerge-t-il de la perception et engendre-t-il ainsi la signification ? De quelle manière l'appréhension sensible du monde vivant le transforme-t-elle en monde signifiant ? (1999 : 228)

Il semble tout à fait probable que la signification soit une nécessité qui apparaît avec la vie biologique. Il y a là une vaste question qui concerne en particulier la zoosémiotique. Mais, selon la perspective qui nous intéresse ici, la perception humaine semble l'un des lieux essentiels de l'élaboration du sens.

Du point de vue de l'histoire des idées, les rapports entre la phénoménologie et la sémiotique greimassienne se sont constitués progressivement. L'influence de la phénoménologie est devenue de plus en plus forte, à tel point qu'elle a fini par prendre une place centrale dans la construction théorique du projet greimassien.

C'est par le biais de Merleau-Ponty que la phénoménologie pénètre dans le champ de la sémiotique². Dès 1956, dans son article « L'actualité du saussurisme », Greimas rapproche la pensée de Merleau-Ponty à la fois de celle de Saussure et de celle de Lévi-Strauss. Ivan Darrault-Harris formule ainsi la vision de Greimas :

Merleau-Ponty est reconnu à l'origine d'une extrapolation méthodologique (voire épistémologique) du saussurisme, dans la proposition d'une nouvelle « psychologie du langage où la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception du langage où le sens est immanent à la forme linguistique » (Greimas, 1956). Poursuivant son éloge, Greimas associe étroitement Merleau-Ponty et Lévi-Strauss dans une tâche commune : « réaffirmer, en partant du postulat saussurien, et en l'appliquant aussi

bien à l' "ordre pensé" qu'à l' "ordre vécu", l'autonomie et la réalité de la dimension sociale, de l'objet social » (Greimas, 1956). (Darrault-Harris, 2011, en ligne)

Dans *Sémantique structurale*, la position de Greimas par rapport à la phénoménologie s'affirme plus explicitement : il considère « la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (2007 [1966] : 8).

Toutefois, la phénoménologie n'a pas participé à la construction théorique ni à la méthodologie de la sémiotique de Greimas avant les dernières années de son parcours scientifique. C'est dans ses deux derniers ouvrages que la phénoménologie se trouve au centre de sa réflexion : *De l'imperfection* (1987) et *Sémiotique des passions* (1991, cosigné avec Jacques Fontanille)³. À titre d'exemple, citons ce passage du premier ouvrage :

Tout se passe comme si, à la rencontre des gestalten, formes sous lesquelles les figures du monde se dressent devant nous, notre lecture socialisée se projetait en avant et les habillait en les transformant en images, interprétant les attitudes et les gestes, inscrivant les passions aux visages, conférant de la grâce aux mouvements ; mais qu'aussi, parfois, en vue d'une « déformation cohérente » du sensible, comme le dirait Merleau-Ponty, une lecture seconde, révélatrice des formes plastiques, allait au-devant des gestalten iconisables et y reconnaissait des correspondances chromatiques et eidétiques « normalement » invisibles, d'autres formants plus ou moins « défigurés », auxquels elle s'empresserait d'attribuer de nouvelles significations. Ainsi, dira-t-on, la peinture se met à parler son propre langage. (1987a : 77)

Il est par ailleurs important de souligner que certains sémioticiens ont établi des rapports épistémologiques et conceptuels privilégiés avec la phénoménologie. Nous pensons tout d'abord à Jean-Claude Coquet qui expose ses idées notamment dans *La Quête du sens* (1997) et dans *Phusis et Logos* (2007). La démarche de l'auteur est tout à fait singulière et originale : en s'appuyant, d'un côté, sur la linguistique de l'énonciation de Benveniste et de l'autre, sur la phénoménologie de Merleau-Ponty, il trace une nouvelle voie sémiotique, dénommée dans un premier temps « sémiotique subjective » – à côté de la « sémiotique objectale » de Greimas –, et dans un second

temps « sémiotique des instances ». En remettant en cause le structuralisme formel et son principe d'immanence, il avance le principe de réalité : « L'examen des structures de *langue* qui relèvent du principe d'immanence nous contraint à remonter vers le *langage* qui relève du principe de réalité » (2007 : 5).

En reprenant la conception d'Aristote, Coquet considère le langage comme « un combiné de *phusis* et de *logos*. Par *phusis*, il faut entendre l'être, la réalité, et par *logos* la raison, l'esprit » (Coquet, 2011, en ligne). La question posée est alors celle de l'articulation du *logos* à la *phusis*, « de la traduction de la *phusis* dans le *logos* » (Coquet, 2007 : 6), d'autant que pour la phénoménologie du langage, contrairement au structuralisme, « la *phusis* est inhérente au langage, à son fonctionnement, à son énonciation » (Coquet, 2011, en ligne). Cette approche mène le sémioticien à dissocier deux instances discursives, celle qui perçoit de celle qui réfléchit : « l'une, corporelle, mue par la passion, [...] c'est le temps de prise sur l'univers sensible ; l'autre, judicative (elle fait connaître son jugement), établit le "compte rendu" de son expérience, c'est le temps de la reprise » (Coquet, 2007 : 6).

Il faut ensuite mentionner les travaux de Jean Petitot, notamment dans *Morphogenèse du sens* (1985) et *Physique du sens* (1992). Il affirme, lui aussi, « la nécessité d'introduire sous le *logos* la couche phénoménologique de la *phusis* » (Petitot, 2011, en ligne). Mais il y a une différence entre les deux théoriciens concernant ce à quoi renvoie cette couche : chez Coquet, elle se rattache « au sujet de l'expérience vécue » (*Ibid.*) ; chez Petitot, elle s'oriente vers « une philosophie de la nature » (*Ibid.*). Donc, il s'agit de la subjectivation de la *phusis*, d'un côté, et de sa naturalisation, de l'autre.

D'autres sémioticiens aussi ont contribué à la réflexion entre sémiotique et phénoménologie, par exemple Herman Parret (notamment 2002 et 2006), Jean-François Bordron (notamment 2011 et 2016), ou Victor Rosenthal et Jean-Yves Visetti qui ambitionnent « une *phénoménologie sémiotique*, c'est-à-dire une phénoménologie qui s'en tienne au primat d'une perception qui soit originellement *expressive*, *sémiotique*, et même *langagière* » (Rosenthal et Visetti, 2010 : 27).

Quoi qu'il en soit, on peut énoncer que la sémiotique et la phénoménologie sont toutes deux, pour reprendre les termes de Husserl, « une attitude de pensée » (1970 [1907] : 45), c'est-à-dire une position que l'on prend – ou un point de vue que l'on adopte – par rapport à ce que l'on essaie de

comprendre. Il semble qu'au moins deux points rapprochent ces deux attitudes de pensée :

– Le processus de distanciation. L'une des opérations incontournables en sémiotique aussi bien qu'en phénoménologie, c'est la description des phénomènes signifiants. La démarche phénoménologique, quant à elle, en appliquant l'*epochè* définie par Husserl, met entre parenthèses toute forme de croyance pour décrire le monde tel qu'il se présente, ce qui ne consiste pas à supprimer cette croyance, mais à la libérer pour qu'elle soit présentée pour ce qu'elle est. La démarche sémiotique, à son tour, ne peut procéder à la description du sens et des conditions de sa possibilité sans une prise de distance, sans suspendre sa croyance en lui. Elle vise à décrire le sens indépendamment du fait qu'on y croie ou pas, qu'on y adhère ou pas (contrairement à la critique des idéologies, par exemple). Une analyse sémiotique dissout la réalité dans les opérations plus ou moins formelles, qui sont, en quelque sorte, ramenées à l'acte qui les dégage. Ce n'est pas seulement le texte qui a une dimension d'énonciation, mais également le travail de l'analyste. Autrement dit, on montre et on dit que l'on montre. On constate des opérations. Husserl affirme, par exemple, qu'il y a une relation idéale entre les qualités sensibles, spécialement la couleur et l'espace, de telle sorte qu'on ne peut pas envisager la couleur sans l'espace, ni l'espace sans la couleur ; de la même façon, on ne peut pas concevoir un verbe sans actant ou un actant sans verbe. Ce qu'on décrit est en ce sens abstrait, et cette abstraction n'est pas immédiatement dérivée de la perception simple : il faut une perception réfléchie, c'est-à-dire que l'énonciation doit être dans la description elle-même.

– L'idéalité : la sémantique husserlienne et la sémiotique structurale ont des liens avec la notion d'idéalité (qui est d'origine platonicienne). Husserl parle de l'idéalité de la signification au sens où celle-ci est dotée d'une structure qui est du moins en partie logique, et qui n'est pas pragmatique (ce qui va à l'encontre de la sémiotique de Peirce). La sémiotique greimassienne aussi soutient l'idéalité de la signification : il s'agit cette fois plutôt de l'idéalité grammaticale que de l'idéalité logique. Les phénomènes sémiotiques sont des phénomènes idéaux au même sens que les mathématiques. Greimas indiquait dans une interview : « On voit à ce sujet comment le relationnisme

qui conçoit le monde comme un réseau relationnel n'est possible qu'en dépassant la perception et en considérant l'existence sémiotique comme une pure idéalité » (1987b : 314).

Loin d'être réduits à des effets pragmatiques, aux actions dans le monde, les phénomènes sémiotiques sont gouvernés par des formes. La formule de mythe proposée par Lévi-Strauss peut en fournir un bon exemple. Dans *La Potière jalouse*, Lévi-Strauss se réfère à Kant et à sa « déduction transcendantale » (1985 : 80). De même, le parcours génératif de la signification, établi par Greimas, est au fond une déduction dans la mesure où, sur le plan épistémologique, il n'a rien d'empirique (même s'il se propose *in fine* de rejoindre la manifestation textuelle)⁴.

Ainsi, chez Husserl comme chez Greimas, il s'agit à la fois d'une exigence rationaliste marquée et d'un goût pour les structures idéales ; ce qui exclut, pour l'un comme pour l'autre, une conception entièrement pragmatique de la signification. Ceci dit, il faudrait tenir compte d'une différence majeure entre l'attitude de pensée de Husserl et celle de Greimas. Chez Husserl, la signification se rapporte à quelque chose d'externe : « C'est dans la signification que se constitue le rapport à l'objet. Par conséquent employer une expression avec sens, et se rapporter par une expression à l'objet (se représenter l'objet), c'est là une seule et même chose » (1969 [1901-1913] : 61).

Dans le structuralisme, la structure est une entité autonome, le référent n'y ayant aucune place. En réalité, s'il y a un rapport entre la structure symbolique et le monde de la perception, cela doit se comprendre sous forme d'une traduction ; c'est dire qu'il s'agit d'un acte de transformation et non d'un acte de référence :

La reconnaissance de la clôture de l'univers sémantique implique [...] le rejet des conceptions linguistiques qui définissent la signification comme la relation entre les *signes* et les *choses*, et notamment le refus d'accepter la dimension supplémentaire du *référent*. (Greimas, 2007 [1966] : 13)

Ou encore :

[...] entre les deux [l'émetteur et le récepteur], il y a l'objet. On peut voiler son rôle mais il n'empêche que les objets sémiotiques existent : tel est le point de départ qui m'a obligé à mettre en place le concept d'existence sé-

miotique, un peu comme il y a la réalité des objets mathématiques. Je pense que la sémiotique peut imaginer l'existence de ces simulacres, de ces constructions, des objets qui peuvent être définis sémiotiquement et dont le type d'existence permet, autrement dit, d'évacuer le problème de l'être, les problèmes ontologiques. C'est très important. (Greimas, 1987b : 312)

Qui plus est, la phénoménologie a non seulement ouvert la sémiotique vers de nouveaux champs, liés à la dimension sensible (notamment le sujet, l'intentionnalité, la présence, les passions et la perception – nous reviendrons plus loin sur ces deux derniers éléments), mais a eu également un impact direct sur la conception même du signe et de la *sémiosis*. Le signe n'est plus seulement considéré comme présupposition réciproque entre un signifiant et un signifié, ou entre un plan de l'expression et un plan du contenu, mais se voit joindre une instance intermédiaire, à savoir le corps propre. Comme l'énonçait Merleau-Ponty, le « corps est le véhicule de l'être au monde » (1976 [1945] : 97), c'est lui qui permet d'assurer la liaison entre l'intéroceptivité et l'extéroceptivité. Ainsi, le corps devient le « support matériel de la signification » (Coquet, 1997 : 8), c'est lui qui rend possible « l'accès à l'univers du sens » (Greimas et Fontanille, 1991 : 324) : en occupant le centre de l'instance de discours, il entre en contact avec le monde, avec les objets du monde et avec autrui, et enregistre tout ce qui se passe dans son champ de présence⁵.

2. Théorie de la signification

La question de la signification, objet central de la sémiotique, a toujours été présente dans la philosophie. Une longue histoire est en jeu, passant par celle de la logique, de la grammaire, de la dialectique, de la rhétorique et de la sophistique.

En sémiotique, la signification a un sens large, étendu à tous les langages et aux unités les plus vastes. Selon cette optique, la signification ne peut pas être considérée comme une positivité que l'on pourrait simplement constater et décrire. Il s'agit d'une notion particulièrement évanescente qu'il faut d'abord constituer si l'on veut la rendre théorisable. Cela fait écho au constructivisme en philosophie. Pour ce courant épistémologique, l'enjeu majeur en sciences sociales consiste à identifier les processus impliqués

dans le passage d'un monde d'objets bruts à un monde d'objets investis de sens. Nelson Goodman (2006 [1978]) explique qu'il n'existe d'autre réalité que celle que l'on fabrique en pensant. Cette position correspond tout à fait à l'attitude de pensée assumée par la sémiotique, qui, comme nous l'avons vu, remet en cause la conception référentielle de la signification. On peut considérer que les images du monde se construisent en interaction mouvante avec la réalité. À la façon de l'*epochè* phénoménologique, le sémioticien décape l'objet qui lui est soumis et retranche « de lui les évidences cognitives, les croyances et les affects qu'y a incrustés l'usage » (Bertrand, 2014 : 53). Mais il dispose également d'un « regard hyper-informé, nourri *par ailleurs*, du côté des modèles de discours et des schémas de signification que sa discipline lui a apportés » (*Ibid.*).

Il faut dire qu'à partir de Kant, le monde ne nous apparaît plus selon ce qu'il est en soi, indépendant de nous, mais se manifeste comme une certaine forme de phénoménalité. L'objectivité n'est plus simplement l'adéquation entre ce que nous disons et ce qu'est le monde : loin d'être une donnée *a priori*, l'objectivité doit être elle-même constituée. Le criticisme en ce sens change complètement le rapport métaphysique traditionnel avec le monde. On peut bien sûr ne pas adopter cette conception et prêcher un nouveau réalisme. Mais dans ce cas, il est assez courant que la logique intervienne pour donner une forme ontologique au monde, tout en devenant l'organisatrice de la signification. Ce que nous appelions le « monde » perd en partie de sa substance. La notion de substance elle-même, telle qu'elle existait chez Descartes et chez Spinoza par exemple, disparaît de la pensée philosophique. Les structures symboliques de Cassirer – comme les structures sémiotiques de Greimas – sont régies par des formes idéales, mais celles-ci laissent en quelque sorte la question de la réalité du monde ouverte au questionnement. Nelson Goodman a résumé ce phénomène dans l'avant-propos de *Manières de faire des mondes* :

[...] je pense que ce livre appartient à ce courant majeur de la philosophie moderne qui commence lorsque Kant échange la structure du monde pour la structure de l'esprit, qui continue quand C.I. Lewis échange la structure de l'esprit [*mind*] pour la structure des concepts, et qui se poursuit maintenant avec l'échange de la structure des concepts pour la structure des différents systèmes de symboles dans les sciences, en philosophie, dans les arts,

la perception, et le langage quotidien. Le mouvement va d'une unique vérité et d'un monde établi et « trouvé » aux diverses versions correctes, parfois en conflit, ou à la diversité des mondes en construction. (2006 [1978] : 7)

À partir du moment où le monde se dissout dans l'univers des symboles et même si la sémiotique peut poser des questions philosophiques, reste la question philosophique originaire, à savoir celle du sens de l'Être. Or, notons-le, cette question est d'abord sémantique même si elle peut, au premier abord, sembler uniquement ontologique.

La sémiotique appartient à une époque, et dans cette époque il y a non seulement l'influence de certaines philosophies, la phénoménologie en particulier, mais aussi le cognitivisme et la philosophie de l'esprit qui reposent sur certaines hypothèses métaphysiques qui se transmettent à la sémiotique sans être véritablement traitées par celle-ci et qui restent donc, en l'état actuel, des questions ouvertes comme l'exprime par exemple Per Aage Brandt :

Quels seraient les contours d'une *philosophie cognitive et sémiotique*, une pensée non-réductive à la fois du sens et des choses, et respectueuse de la différence entre sens signifié et sens référentiel, par exemple ? Est-ce que, d'abord, une telle philosophie est possible ? Est-ce qu'elle a déjà été formulée ? (2014 : 120)

La théorie sémiotique a permis de repenser certaines questions appartenant à la philosophie. L'une des questions les plus importantes est sans doute celle des catégories, abordées à maintes reprises par les philosophes depuis Aristote. Peirce est l'un des premiers philosophes modernes à avoir véritablement théorisé cet aspect. Le structuralisme, à son tour, a envisagé le problème général des formes catégoriales sous un nouvel angle, ce qui lui a ouvert la voie vers le renouvellement de certains domaines philosophiques.

On sait qu'Umberto Eco (2013 [1984]) voyait dans la sémiotique une philosophie du langage ou du moins une partie de cette philosophie. Mais cet avis est loin d'être partagé par tous les sémioticiens. S'il n'apparaît pas d'opposition de principe entre la sémiotique et la philosophie du langage, on constate toutefois beaucoup de différences de fait qui tiennent autant aux questions traitées qu'aux conceptions générales à propos du langage, conceptions héritées de traditions très diverses. La philosophie du langage traite des problèmes liés à la relation de référence, mais aussi à la sémantique.

tique, le plus souvent dans un cadre vériconditionnel, à l'indexicalité, aux actes de langage... Tous ces problèmes sont en eux-mêmes importants, mais il faut reconnaître que les sémioticiens ne semblent pas s'y intéresser. La sémiotique, surtout la sémiotique d'inspiration saussurienne et hjelmslevienne, ignore les problèmes de nature logique, en particulier la question de la vérité. Or la philosophie du langage, notamment celle appartenant au courant dit analytique, se fonde d'abord sur des travaux de philosophes logiciens, comme Frege, Russell, Carnap, etc. Bien sûr la pragmatique est à prendre en compte et constitue un versant différent, surtout si l'on pense à Austin, à Strawson ou à Searle. Le lieu d'exercice de la philosophie du langage est d'abord la *proposition* car c'est elle qui peut être vraie ou fausse, c'est sur elle que porte la force illocutoire, c'est elle aussi qui est liée au jugement puis au raisonnement, aux inférences. Les sémioticiens ont semblé ignorer la proposition et ne croire qu'au texte comme lieu de production de la signification. La sémiotique ne peut pas être une logique, en tout cas pas seulement une logique, mais elle souffre incontestablement d'un manque de ce point de vue. On le constate aisément si l'on considère que la notion de relation, tout en étant un thème fondamental de la sémiotique, n'a donné lieu, à l'exception de Peirce bien sûr, à aucune théorie sémiotique un tant soit peu consistante. Ajoutons à cela le fait que la sémiotique appartient à une tradition rationaliste. C'est dire que, avec la pensée structuraliste, on se trouve dans un contexte philosophique assez éloigné, sinon de la logique en général, du moins de la philosophie de la logique telle qu'elle s'est déployée depuis Frege. On ne peut que prendre acte de ces différences, mais il faut les comprendre comme un problème et non comme le constat d'un état de chose irréductible. Il y a sans doute là une source considérable de recherches à accomplir pour les sémioticiens sensibles aux bases philosophiques de leur méthode.

3. Les objets d'étude

On l'a déjà dit : la sémiotique et la philosophie sont transversales à l'ensemble des champs de la connaissance, et les objets qu'elles abordent sont les plus variés possibles. Ce qui les distingue, c'est la façon dont elles posent les problèmes et, partant, dont elles orientent la discussion. Cependant, dans

la plupart des cas, les deux démarches semblent complémentaires.

En sémiotique, l'une des questions principales consiste à savoir en quoi tel ou tel phénomène comporte une sémiose. Ensuite, il faut chercher à identifier les modalités selon lesquelles les éléments signifiants sont liés entre eux, ce qui passe par la définition d'une paradigmatique et d'une syntagmatique. Ainsi cherche-t-on à savoir comment les valeurs s'organisent entre elles, et comment elles se distribuent dans le temps. Greimas (1983 : 126-128) soutenait le fait qu'il y a une intelligence paradigmatique et une intelligence syntagmatique.

Hjelmslev définit cinq traits nécessaires pour définir une sémiotique : « Il ne peut y avoir de langage sans que les cinq traits soient présents ensemble » (1968-1971 [1943] : 213). Examinons-les brièvement. Nous prendrons comme exemple le carillon de l'horloge, donné comme le plus simple. Nous chercherons à comprendre pourquoi finalement l'horloge ne peut pas être, pour Hjelmslev, une sémiotique.

Il est clair tout d'abord qu'une sémiotique comprend nécessairement deux plans, *expression* et *contenu*. Le carillon de l'horloge sonne des coups, un pour une heure, deux pour deux heures, etc. La série des coups constitue son plan de l'expression, l'heure donnée son plan du contenu. De ce premier point de vue, rien ne nous interdit de classer l'horloge dans la liste des objets sémiotiques.

L'horloge possède également un *système* et un *procès*. Le système ne possède qu'un seul élément, le « coup », mais ce n'est pas là un motif d'exclusion du domaine sémiotique. Hjelmslev compare un peu plus loin le système de l'horloge à celui qu'il appelle le « langage des prisonniers » (*Ibid.* : 219) et qui consiste également en un seul coup porté contre un mur de multiples fois. Le procès consiste dans la succession des coups, un pour une heure, deux pour deux heures, etc. et, pour les prisonniers, un pour A, deux pour B, et ainsi de suite.

Le troisième trait fondamental est la *commutation*, terme qui indique une relation entre des éléments du plan du contenu et des éléments du plan de l'expression. L'horloge possède ce trait puisqu'il existe nécessairement un rapport entre les relations internes aux valeurs de l'expression et les relations internes aux valeurs du contenu.

Le quatrième trait est caractérisé par l'existence de relations définies entre les unités. Ces relations sont essentiellement la combinaison et la rection.

Finalement, le plan de l'expression et le plan du contenu ne peuvent pas être conformes dans une sémiotique. Or, dans le cas de l'horloge, du moins telle qu'elle vient d'être décrite, il y a au contraire conformité des plans, ce qui n'est bien sûr pas le cas pour le langage des prisonniers. Hjelmslev donne un autre exemple, celui des feux de signalisation. Feux de signalisation et horloge simple ne sont pas des langages. On notera, par contraste, que le cadran téléphonique qui associe une séquence de chiffres à une adresse possède une organisation différente sur ses deux plans et peut donc être considéré comme une sémiotique.

Dans plusieurs cas, il semble que les approches philosophiques se soient notamment concentrées sur la paradigmatique et plus fondamentalement sur la substance, et que l'intérêt de la sémiotique, comme nous le verrons plus loin, consiste à avoir pris en compte la dimension syntagmatique, et à privilégier les relations.

Vu la longue histoire de la philosophie, il est normal que la sémiotique y trouve une source importante pour le développement de son édification théorique, de même que pour la richesse de ses analyses. Pour une recherche en sémiotique cognitive, la philosophie de l'esprit est particulièrement inspiratrice, pour un sémioticien qui travaille sur l'éthique, la philosophie de la morale ne pourra qu'enrichir son investigation, etc. Comme le signale Per Aage Brandt, les sémioticiens ne doivent pas négliger les études philosophiques, car avec « une philosophie insuffisamment développée », la question du sens – comme toute autre question – risque d'être noyée, « alors qu'une pensée alerte et instruite peut sauver le débat critique et l'attention que méritent les grandes questions » (2014 : 127). Cela dit, la sémiotique est censée apporter de la nouveauté dans les différents domaines qu'elle étudie. Prenons quelques exemples assez variés : action, passion, perception, conscience.

a) L'action. À la différence des diverses approches philosophiques de l'action (Leibniz, Sartre, Bergson, Arendt...), la sémiotique, en s'appuyant sur les travaux de Vladimir Propp, la définit « comme une organisation syntagmatique d'actes » (Greimas et Courtés, 1979 : 8). Ainsi, à chaque action correspond un « parcours narratif ». Cela

[...] implique non seulement une disposition linéaire et ordonnée des éléments entre lesquels il s'effectue, mais aussi une perspective dynamique,

suggérant une progression d'un point à un autre, grâce à des instances intermédiaires. (*Ibid.* : 269)

Le « schéma narratif canonique » est composé de trois étapes : (1) manipulation (contrat ou polémique), (2) action (compétence et performance), (3) sanction (positive ou négative). Il peut servir de schéma de base que les discours et les pratiques effectifs peuvent activer à leur manière, infléchir, voire déformer ou inverser. Cette conception de l'action la met directement en rapport avec le concept de modalité (vouloir, devoir, pouvoir, savoir, croire) et celui d'actantialité (sujet, destinataire, objet de valeur).

b) La passion. La tradition philosophique s'intéresse en général tantôt à l'évaluation morale des passions, en les valorisant ou dévalorisant, tantôt à leur restitution, dans une visée typologique, dans la foule des passions lexicalisées. La sémiotique de l'École de Paris a une position critique vis-à-vis de cette « démarche taxinomique », dans la mesure où celle-ci dépend d'une culture donnée, ce qui ne remet pas en cause sa valeur philosophique, certes, mais qui devient peu utilisable pour le sémioticien :

En effet, la méthode sémiotique consiste entre autres à prévoir, et non à inventorier la combinatoire ; prévoir, d'un côté, les positions possibles de la combinatoire, mais il faut alors en connaître le principe d'ensemble ; prévoir, d'un autre côté, les occurrences passionnelles dans le discours, mais il faut alors en connaître la syntaxe. (Greimas et Fontanille, 1991 : 105)

De fait, comme l'indique Anne Hénault, la sémiotique des passions « pêche du côté d'une certaine idée de l'anthropologie autant et plus que dans les trésors de la philosophie ou de la lexicologie » (1994 : 5). La sémiotique définit, d'un côté, un « schéma passionnel canonique » (1. disposition, 2. sensibilisation, 3. émotion, 4. moralisation) et, de l'autre, des « codes passionnels » – modaux, figuratifs, rythmiques et aspectuels, somatiques (voir par exemple, Fontanille, 2002 : 620-632). Jean-Claude Coquet, dans un cadre énonciatif et phénoménologique, définit les états passionnels en fonction des instances énonçantes – le sujet étant considéré, du moins en théorie, comme une instance dépourvue de passion, et le non-sujet comme une instance purement passionnelle (voir surtout Coquet, 2007 : 252-262).

c) La perception. Il y a deux attitudes extrêmes au sujet de la perception. D'une part, une conception subjective, qui voit dans la perception la projection de notre esprit, et qui pour cette raison considère l'objet perçu comme le résultat d'une organisation plus ou moins arbitraire. À l'opposé, une conception objectivante s'intéresse plus particulièrement aux propriétés physiques de l'objet perçu. Même s'il s'agit là de deux caricatures auxquelles aucune théorie explicite ne correspond exactement, il faut pourtant souligner ces deux tendances. L'attitude sémiotique consiste à concevoir la perception comme une sémiose. L'objet perçu n'est plus désigné en termes de subjectivité ou d'objectivité, il est d'abord un plan d'expression qui est constitué par la rencontre entre, d'un côté, des longueurs d'onde qui viennent frapper les cellules de l'organisme et, de l'autre, le système visuel appartenant à l'espèce considérée. Cette interaction entre un système perceptif et des propriétés du monde physique est nourrie par la culture. Le plan du contenu trouve ses significations dans le fait que l'organisme énonciateur éprouve de ce fait des variations aussi bien cognitives que passionnelles. Cette opération est réfléchie : on éprouve quelque chose et on sait que l'on éprouve (voir Bordron, 2002 et 2010).

d) La conscience. L'examen de la façon dont les êtres humains pensent a été durant fort longtemps l'apanage de la philosophie. Les courants cognitivistes ont renouvelé ces problèmes, essentiellement sur la base des découvertes en neurologie et de leurs conséquences psychologiques. La sémiotique cognitive a comme originalité « d'offrir une possibilité réelle d'établir une relation rationnelle entre les tenants du matériel et ceux de l'immatériel » dans l'étude du sens, entre les « scientifiques d'orientation technologique » et les « humanistes ». Ce qui nécessite « un dualisme méthodologique : travailler sur les deux bords du réel en coordonnant systématiquement les résultats » (Brandt, 2014 : 117-118). Il s'agit donc d'un paradigme qui, en mobilisant toutes les connaissances et ressources, cherche à éviter les réductionnismes, et à proposer ainsi des éclairages inédits sur l'humain et sur les sphères du sens qui l'entourent. Il sera toujours difficile de dire ce qu'est la conscience, ne serait-ce que parce qu'elle est toujours présupposée par l'activité même qui questionne son existence. Pourtant, de nombreuses formulations sémiotiques de ce que peut être la conscience paraissent possibles. Un robot qui se déplace dans une pièce peut ne pas se

heurter aux obstacles qu'il rencontre. Il reçoit du milieu les informations nécessaires. Mais l'information agit causalement. Pour admettre l'existence d'une conscience, il est nécessaire de dépasser la causalité pour introduire ce que Aron Gurwitsch a appelé un « champ de conscience » (1957). Sur cette base, il semble jouable d'imaginer quel type d'organisation perceptive, mais aussi affective (voir Nagel, 1983 [1979]), peut structurer ce champ et lui donner un volume propre au déploiement d'une réflexivité. Nous ne faisons ici qu'indiquer brièvement ce que peut être la place de la sémiotique dans cette problématique.

Un autre rôle possible de la sémiotique par rapport à la philosophie est celui d'analyser l'énonciation même des textes philosophiques. Comme cela a pu se faire pour les autres types de textualité, la sémiotique peut examiner les productions textuelles des philosophes. Il y a bien sûr une logique des arguments et une architectonique des systèmes. Ce sont des domaines propres aux historiens de la philosophie. Mais la grammaire propre à la pensée spéculative est sans doute beaucoup moins connue. Qu'elle soit d'ordre narratif, ou faite de mouvement d'inversion ou de conversion, donc de structure au sens propre du terme, elle contribue pour une part importante à l'élaboration d'une pensée. La sémiotique agit sur les textes philosophiques en produisant aussi des effets philosophiques, dans la mesure où elle s'attache à dégager les procédures de production du sens (voir notamment Bordron, 1987 et 2016).

4. Pour conclure

La sémiotique et la philosophie ont toutes deux des contours incertains. À partir de quel moment et jusqu'où une théorie ou une analyse relèvent-elles de la philosophie ou de la sémiotique ? Même s'il existe des fils en sémiotique qui remontent à la tradition philosophique, ces deux attitudes de pensée restent distinctes : traversant les autres domaines de recherche, elles visent toutes deux à décrire, à comprendre et à expliquer les phénomènes signifiants, donc à élucider le monde dans lequel nous vivons, tout en interrogeant différemment ces sphères du sens et en posant différemment les problèmes. On remarquera cependant que le problème ontologique, tout en étant inséparable de celui du sens, demeure strictement philosophique. Si-

tuer exactement la ligne de partage entre le domaine sémiotique et celui de l'ontologie s'offre comme un problème métaphysique toujours ouvert.

NOTES

¹ Pour l'aspect logique de la sémiotique peircienne, voir un autre chapitre du présent ouvrage, « Sémiotique et logique », rédigé par Sémir Badir et Bruno Leclercq.

² Il faut insister sur le fait que le structuralisme même s'est inspiré de la phénoménologie (notamment par le fait que Hjelmslev s'est appuyé sur la *Troisième Recherche logique* de Husserl pour sa conception générale et fondamentale de la structure – en tant que « système de dépendances internes »), et de Carnap pour la tournure formaliste.

³ Rappelons que Paul Ricœur a été l'un des interlocuteurs privilégiés de Greimas pendant plusieurs années. Voir par exemple les deux débats entre eux, « Pour une sémiotique du récit : rencontre entre A. J. Greimas et Paul Ricœur » et « Débat sur la sémiotique des passions », tenus respectivement en 1983 et 1989 et publiés en 1987 et 1994.

⁴ Le parcours génératif désigne « l'économie générale d'une théorie sémiotique [...], c'est-à-dire la disposition de ses composantes les unes par rapport aux autres, et ceci dans la perspective de la génération, c'est-à-dire en postulant que, tout objet sémiotique pouvant être défini selon le mode de sa production, les composantes qui interviennent dans ce processus s'articulent les unes avec les autres selon un "parcours" qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret » (Greimas et Courtés, 1979 : 157-158).

⁵ Sur la problématique du corps en sémiotique, voir également *Soma et sema* (2004) et *Corps et sens* (2011) de Jacques Fontanille.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERTRAND, Denis (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 33-57.
- BORDRON, Jean-François (1987), *Descartes : recherches sur les contraintes sémiotiques de la pensée discursive*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BORDRON, Jean-François (2002), « Perception et conscience », *Intellectica*, vol. 2, n° 58, pp. 33-53.
- BORDRON, Jean-François (2010), « Perception et expérience », *Signata*, n° 1, pp. 255-293.
- BORDRON, Jean-François (2011), « Phénoménologie et sémiotique : théories de la signification », *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2743>.
- BORDRON, Jean-François (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 71-91.

- BORDRON, Jean-François (2016), *Le Discours spéculatif: approche sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BRANDT, Per Aage (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 111-127.
- CASSIRER, Ernst (1986 [1923-1929]), *La Philosophie des formes symboliques*, t. 2, Paris, Minuit.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens: le langage en question*, Paris, Presses Universitaires de France.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos: une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- COQUET, Jean-Claude (2011), « Le Débat » (avec Jean Petitot), *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2736>.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2011), « Phénoménologie et sémiotique », *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2734>.
- ECO, Umberto (2013 [1984]), *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2002), « Sémiotique des passions », dans HÉNAULT, Anne (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 601-637.
- FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et Sema*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GOODMAN, Nelson (2006 [1978]), *Manières de faire des mondes*, Paris, Gallimard.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1956), « L'actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, n° 24, pp. 191-203.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, RICŒUR, Paul (1987 [1983]), « Pour une sémiotique du récit: rencontre entre A. J. Greimas et Paul Ricœur », dans ARRIVÉ, Michel, COQUET, Jean-Claude (dir.), *Sémiotique en jeu: à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Paris / Amsterdam, Hadès / Benjamins, pp. 291-298.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987a), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987b), « Algirdas Julien Greimas mis à la question », dans ARRIVÉ, Michel, COQUET, Jean-Claude (dir.), *Sémiotique en jeu: à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Paris / Amsterdam, Hadès / Benjamins, pp. 301-330.

- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, RICŒUR, Paul (1994 [1989]), « Débat sur la sémiotique des passions », dans HÉNAULT, Anne, *Le Pouvoir comme passion*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 95-212.
- GREIMAS, Algirdas Julien (2007 [1966]), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GURWITSCH, Aron (1957), *Théorie du champ de conscience*, Paris, Desclée de Brouwer.
- HÉNAULT, Anne (1994), *Le Pouvoir comme passion*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HJELMSLEV, Louis (1968-1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HUSSERL, Edmund (1969 [1901-1913]), *Recherches logiques*, t. 2, Paris, Presses Universitaires de France.
- HUSSERL, Edmund (1970 [1907]), *L'Idée de la phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HUSSERL, Edmund (1993 [1908]), *Troisième Recherche logique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- KANT, Emmanuel (2012 [1781-1787]), *Critique de la raison pure*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1985), *La Potière jalouse*, Paris, Plon.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1976 [1945]), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- NAGEL, Thomas (1983 [1979]), *Questions mortelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PARRET, Herman (2002), *Présences : essais sémio-esthétiques*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PARRET, Herman (2006), *Épiphanies de la présence : essais sémio esthétiques*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PEIRCE, Charles Sanders (1978 [1906]), *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil.
- PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PETITOT, Jean (1992), *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, Paris, Éditions du CNRS.
- PETITOT, Jean (2011), « Le Débat » (avec Jean-Claude Coquet), *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2736>.
- ROSENTHAL, Victor, VISETTI, Yves-Marie (2010), « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes*, vol. 4, n° 70, pp. 24-60.



SÉMIOTIQUE ET ANTHROPOLOGIE

Franciscu Sedda, Université de Cagliari (Italie)

Tatsuma Padoan, SOAS, Université de Londres (Angleterre)

Dans cette contribution¹, nous nous proposons d'identifier certaines interfaces significatives entre sémiotique et anthropologie, en tenant compte des plus récents développements de la sémiotique et de ce qui agite le débat contemporain en anthropologie. Nous allons donc évoquer plusieurs « tournants » qui marquent l'anthropologie contemporaine. On observera également que certains de ces « tournants » coïncident avec ceux de la sémiotique, ou bien réactivent des domaines bien établis, ou encore en sollicitent d'autres *in nuce*. Cela arrive car au cours du siècle dernier les deux disciplines se sont croisées et influencées de plusieurs façons, et pourtant elles l'ont fait d'une façon moins claire et définie que l'on pourrait l'imaginer.

Deux exemples montrent bien le paradoxe de ce dialogue à distance, souvent réalisé en langage codé ou par méconnaissance réciproque, qui a finalement cédé la place à la conviction que le domaine de la sémiotique commence là où se termine celui de l'anthropologie (et vice versa) : à la première le *texte*, à la seconde le *contexte*.

Le premier exemple consiste en la relation entre la sémiotique de Greimas, et plus généralement celle de l'École de Paris, et l'anthropologie de Lévi-Strauss. Lévi-Strauss s'inscrit dans les fondements de l'étude structurale de la signification accompagnée par les travaux de Saussure, Hjelmslev, Merleau-Ponty, Barthes, Troubetzkoï, Jakobson (voir Coquet, 1982), alors que Greimas, sa théorie et son École ne seront jamais mentionnés dans le travail colossal de Lévi-Strauss (voir Darrault-Harris, 2013). La raison

de cette omission pourrait être le fait que, après une période de coopération, Lévi-Strauss se trouva tellement en désaccord avec Greimas, qui contrairement à lui insistait sur la nature syntagmatique et non seulement paradigmatique du mythe, qu'il demanda son expulsion du *Laboratoire d'anthropologie sociale* (voir Fabbri, 2012).

Le deuxième exemple concerne la relation entre la sémiotique russe et l'anthropologie américaine. À l'occasion du septième Congrès des slavistes tenu à Varsovie en 1973, est publié le volume *Semiotyka i struktura tekstu* qui contient les célèbres *Thèses pour une analyse sémiotique des cultures (en application aux textes slaves)* signées par Ivanov, Lotman, Pjatigorskij, Toporov et Ouspensky. Prevignano écrit à ce propos qu'« elles constituent une synthèse culturologique qui semble dialoguer de loin avec le IX^e Congrès international *Anthropology and Ethnological Sciences* de Chicago, toujours en 1973 » (1979 : 16). Pourtant, malgré la publication immédiate des *Thèses* en anglais, le rideau de fer semble empêcher un échange d'idées explicite entre les deux mondes.

Il n'est donc pas difficile d'imaginer les dialogues implicites ou manqués qui ont compliqué le rapport entre la sémiotique et l'anthropologie. Retracer cette histoire mériterait une étude à part. Dans ce chapitre, notre intention est de revoir le passé en nous adressant directement à l'avenir, en retraçant dans le présent les signes actuels d'un dialogue qui pourrait devenir plus explicite et structuré à l'avenir.

Nous allons commencer par revisiter une catégorie centrale dans les deux disciplines, à savoir l'opposition *nature / culture* qui a suscité des contributions parmi les plus importantes de l'anthropologie contemporaine. En suivant les idées proposées par le « tournant ontologique », nous allons essayer de comprendre comment celui-ci sollicite une relecture et une utilisation renouvelée du concept sémiotique de *monde naturel*. Nous verrons également que cette reprise, encadrée dans une *pensée relationniste*, et que la sémiotique partage aussi avec l'anthropologie de l'ANT (*Actor Network Theory*), réclame encore une fois la mise en valeur de la notion de *traduction*. Un concept qui, sous des noms et des formes différents, est à la base de divers courants de la pensée sémiotique et que plusieurs anthropologues et ethnographes identifient comme une clé de voûte dans leurs débats disciplinaires. Cela nous donnera l'occasion d'entrer dans le détail de la pratique ethnographique, en particulier celle liée à l'anthropologie du langage,

et d'observer comment elle mobilise (ou pourrait plus fructueusement et explicitement mobiliser) des catégories sémiotiques telles que la *narrativité* et l'*énonciation* afin d'explicitier le sens de l'action et des interactions sociales. Enfin, on verra comment le « tournant éthique » dans l'anthropologie actualise un chemin de recherche à peine mentionné et jamais pleinement développé dans la sémiotique. Dans ce parcours, nous allons faire de brèves références à nos études de cas et aux contributions qui se situent précisément dans l'interface entre sémiotique et anthropologie².

Il est clair que notre étude ne couvre pas entièrement le domaine complexe de tout ce qui émerge aujourd'hui en anthropologie, ou de ce que la sémiotique peut apporter à cette dernière. D'ailleurs les deux champs sont trop multiformes pour être analysés dans leur ensemble³. Le lecteur, donc, voudra bien nous excuser si, pour une question de place, nous sacrifions des thématiques importantes telles que la relation entre holisme et sémiotique, entre artefacts matériels et constitution du sens, entre pratiques discursives et articulation des identités collectives et politiques, entre l'écriture des cultures et l'élaboration d'une méthodologie et d'un métalangage. De même, notre choix ne cache pas la nécessité d'une reconstruction plus systématique des racines communes et des relations historiques entre les deux disciplines dont aujourd'hui nous n'avons plus que des renvois fragmentaires⁴. En vérité, il reste beaucoup de travail à faire.

1. Relations

1.1. Entre culture et nature

Au cours des dernières décennies, l'anthropologie a remis en question ses concepts fondamentaux, notamment celui de *culture*⁵. Cette réflexion s'est simultanément répercutée sur l'autre concept fondamental qui va de pair avec la culture, c'est-à-dire la *nature*, ouvrant la voie à une réévaluation de la dichotomie *culture / nature*.

En ce qui concerne la sémiotique, la question a des racines profondes : en suivant Lévi-Strauss (1947 et 1958), l'opposition *culture / nature* a été assumée par la sémiotique générative comme élément universel des espaces sémantiques collectifs et donc de la structuration des cultures en tant que réseau de signifiés (Greimas 1956 et 1966 ; Greimas et Courtés, 1979). En

même temps, elle a déplacé à la fois la réflexion formelle et celle plus substantielle sur la définition de l'espace sémiotique, ou de champ culturel, par rapport aux espaces « externes » et aux seuils « inférieurs » qui échapperaient à la sémiose (Ivanov, Lotman *et al.*, 1973 ; Lotman et Uspenskij, 1973 et 1976 ; Lotman, 1999 et 2005 ; Eco, 1975).

Dès lors il est légitime d'approfondir quelques-unes des élaborations anthropologiques récentes et de comprendre comment l'hypothèse d'une réévaluation ou d'un dépassement de l'opposition *culture / nature* viendrait solliciter l'interface avec la sémiotique.

1.1.1. Réévaluation : pluralisations et multiplications

Considérons d'abord la prise de position proposée par Bruno Latour dans *Nous n'avons jamais été modernes* (1991) en faveur d'une réinterprétation de la relation *nature / culture*. Cette opposition, dont la barrière entre nature et culture désigne le rapport de division et étrangeté mutuel entre les deux domaines, serait le produit d'une ontologie spécifique, c'est-à-dire occidentale ou relevant des Modernes. La relativisation de cette opposition vraisemblablement universelle – et apparemment homologue à celle entre *non humain* et *humain* – mènerait à constater l'effet d'un processus de purification qui sépare les deux domaines au niveau méta-descriptif, ce qui permettrait l'entrelacement et une libre hybridation encore plus profonde dans la pratique. Cette ontologie (ou idéologie ?) *dualiste*, sur son chemin triomphal, aurait dissimulé l'existence d'autres ontologies, en particulier celle *moniste* des prémodernes, pour lesquels l'auto-description d'un cosmos hybride produirait, à l'inverse, une limitation de l'expansion pratique de l'hybridation : « En saturant de concepts les mixtes de divin, d'humain et de naturel, [les prémodernes] en limitent l'expansion pratique », de sorte que « l'impossibilité de changer l'ordre social sans modifier l'ordre naturel – et inversement – [...] oblige les prémodernes, depuis toujours, à la plus grande prudence » (Latour, 1991 : 62).

On voit bien que les deux ontologies, moniste et dualiste, se comportent comme les *langages monoplanaires* (des symboles) et les *langages biplanaires* (des signes) postulés par Hjelmslev (1961) : dans le premier cas l'isomorphisme point par point des deux formes les conduit à se fondre et à fonctionner comme si elles étaient une seule sémiotique qui, tout en abolissant la distinction entre les deux domaines, « refroidit » la possibilité de

leur libre ré-articulation ; dans le second cas, la difformité dans l'articulation d'une forme (en fonction d'expression) par rapport à l'autre (en fonction de contenu) ouvre à l'expérimentation constante de nouvelles corrélations.

Comme on a pu le percevoir, il n'y a pas un modèle dominant, il s'agit plutôt de deux façons différentes d'*articuler les (séries de) relations*. De ce point de vue, Latour (1999 et 2005) montre qu'en principe nous sommes tous toujours positionnés dans un espace de médiation, d'où – à travers la production des énoncés – nous (re)distribuons les domaines et (ré)organisons les réseaux qui vont former notre propre « collectif ». Les cultures sont donc des mélanges d'*essence* et de *positionnalité*, d'essences factices et de positionnements contingents (voir Sedda, 2012 et 2015b).

Du point de vue sémiotique il en résulte que les collectifs sont (pensables comme) des langages et la façon dont eux-mêmes se combinent, à travers l'articulation des matières du monde, implique une manière différente de vivre et de devenir efficaces.

Au contraire du point de vue strictement latourien, le résultat est que les collectifs sont tous des « natures-cultures » (1991 et 1996). À ce degré de sa pensée, pour Latour il ne s'agit pas de surmonter le renvoi à la nature et à la culture, mais d'en *pluraliser les résultats*, en mettant l'accent sur la condition factice – dirait-on secondaire et en minuscule – de la nature elle-même. Cela est assez remarquable, car si d'un côté il démantèle les prétentions dichotomisantes et universalisantes des Modernes, de l'autre, il élève à nouveau – au double sens du terme – le couple nature / culture au niveau d'universel servant de base à la compréhension des collectifs : en bref, Latour semble affirmer paradoxalement que l'objectif n'est pas que les autres n'aient pas la nature, mais qu'ils n'en aient pas qu'une seule et surtout qu'ils ne la séparent pas si nettement, comme nous le faisons, de ce qu'on appelle la culture.

Une deuxième réévaluation que nous voulons considérer est celle élaborée par Eduardo Viveiros de Castro. En particulier, dans son essai de 1998 sur « Les pronoms cosmologiques et le perspectivisme amérindien », l'anthropologue brésilien, à partir d'une étude de cas spécifique, entreprend une série de trajectoires conjointes. Se déplaçant du sens commun incorporé dans l'expression « Culture vs Nature », Viveiros de Castro renverse d'abord les valeurs sémantiques classiques (ou occidentales) qu'on y associe, en montrant comment dans la conception amérindienne la « culture (ou le sujet)

est la forme de l'universel tandis que la nature (ou l'objet) est la forme du particulier » (1998 : 20) ; en second lieu, et par conséquent, il multiplie les natures propres du collectif étudié, théorisant le « multinaturalisme » de la pensée amérindienne.

La première hypothèse de Viveiros de Castro exploite donc la case manquante de la typologie hjelmslevienne déjà sous-jacente dans Latour : celle des *systèmes semi-symboliques*. La catégorie *culture / nature* dans la pensée amérindienne se joindrait en fait, de façon systématique et à l'inverse des Occidentaux, à l'opposition *donné / construit* (« *culture is the given and nature the constructed* », Viveiros, 2004 : 11).

La deuxième hypothèse est fondée sur la possibilité d'« auto-détermination ontologique » des collectifs. Viveiros de Castro défendra explicitement cette position dans les essais qui suivent celui consacré au perspectivisme amérindien. Autrement dit, en accréditant l'analyse anthropologique, il faut *prendre au sérieux* le fait que pour les Amérindiens l'idée réaliste d'un référent naturel unique, assumé et traduit par une multiplicité de signifiés culturels, n'est pas valide. Il s'agirait plutôt du réel structuré à travers un signifié unique et une multiplicité de référents (2004). Dans sa première formulation, « tous les êtres [qui peuplent le cosmos amérindien] voient ("représentent") le monde de la même manière – mais ce qui change, c'est le monde qu'ils voient » (1998 : 38). En d'autres termes, humains et non-humains partageraient la même culture, *une même humanité*, mais pas les mêmes natures en raison des *différentes corporéités* et des *différentes affections* à travers lesquelles ces natures prennent forme.

Or il est clair que dans Viveiros de Castro cela n'affecte pas l'utilisation de la relation Nature / Culture : bien au contraire, cela mène à reconsidérer sa valeur méthodologique.

1.1.2. Dépassements : en aval et en amont

Le traitement de la distinction Nature / Culture fait par Viveiros de Castro en termes semi-symboliques, dynamiques et formels est très suggestif pour ceux qui veulent reprendre dans le champ de la sémiotique un raisonnement ample autour du sens et de la fonction d'une catégorie identifiée comme un universel sémantique de la discipline. Cependant, la troisième position que nous allons examiner, celle de Philippe Descola, problématise de manière frappante cette perspective. Ayant développé le travail de Wag-

ner (1975), de Strathern (1980) et à plusieurs reprises celui de Latour (1991), l'anthropologue français soutient de façon nette (et différente de Viveiros de Castro) que

[...] l'opposition entre la nature et la culture ne possède pas l'universalité qu'on lui prête, non seulement parce qu'elle est dépourvue de sens pour tous autres que les Modernes, mais aussi du fait qu'elle apparaît tardivement au cours du développement de la pensée occidentale elle-même. (2005 : 14)

Cependant, l'objectif n'est pas l'universalité du dualisme mais plutôt celui de ses contenus (2001 et 2005). Concrètement il y aurait des *dualismes plus universels* que d'autres, plus capables de rendre compte des différentes réalités produites par des collectifs et mieux aptes à agir comme échafaudage pour une « grammaire générale des cosmologies ». En particulier, selon Descola (2005), le meilleur dualisme serait celui entre *intérieurité* et *physicalité*, qui dans certains cas se traduit en oppositions substantialistes telles que « âme » et « corps », « physique » et « morale », et dans d'autres s'associe à des catégories plus précisément sémiotiques. Nous avons un exemple de cette sémiotisation quand Descola parle d'une opposition entre « soi » et « non-soi » – et de « conscience indexicale de soi » – qu'il traduit immédiatement par des indicateurs linguistiques « je » / « tu ». Bien que Descola oublie de mentionner l'impersonnel « il », il nous semble que cela ouvre une fissure vers la traduction de la paire intérieur / physicalité en quelque chose de plus formel, proche de la typologie intérieur / extérieur, personnel / impersonnel, Moi-chair / Soi-corps, toutes catégories bien connues par la sémiotique structurelle et culturelle, de Benveniste (1966) à Lotman (1999) et Fontanille (2004).

Même si ce travail de traduction sémiotique reste à faire, l'objectif de Descola se précise : reconnaître que l'anthropisation généralisée du monde (et l'analyse anthropologique conséquente) fait de l'idée de Nature considérée comme « entité autonome » une simple « fiction philosophique » (2001). D'où la nécessité de dépasser la nature et d'aller *au-delà* de nature et culture.

L'affirmation apparaît radicale, mais pas autant que cela, si l'on considère les déclarations soutenues par Marshall Sahlins dans son travail sur *The Western Illusion of Human Nature*. Selon Sahlins (2008), qui suit les études de paléanthropologie de Klein, c'est bien la culture qui a formé *ab*

origine notre biologie. Ici, le dépassement de la nature ne se fait pas en aval – comme chez Descola, ni à l’ouverture de cette période historique qu’il appelle *Anthropocène* – mais plutôt en amont. C’est la culture qui a créé notre biologie. D’où notre affirmation que dans Sahlins la « nature » serait en fait une « seconde culture » (voir Sedda, 2012b).

La première conséquence, qui accompagne ce genre de dépassements, c’est le *changement d’objet* qu’on oppose à la culture (et à ses équivalents imparfaits : l’humanité et la société). Dans le cas de Descola, par exemple, il ne s’agit plus de « nature » mais d’« environnement ». Ce changement d’objet sous-tend une deuxième conséquence, plus fondamentale : un *changement de relation*, comme chez Sahlins. Si dans la *vision anthropocentrique* les deux domaines sont *séparés*, dans la *vision anthropocénique* un domaine (l’environnement) *englobe* tout le reste (voir Ingold, 2000).

Ce changement de relations et d’objets semble non seulement rapprocher les Occidentaux des cosmologies des récolteurs et chasseurs décrites par Ingold (2000), mais évidemment rouvre le débat sur les *ontologies autres* que notre ontologie naturaliste aurait – jusqu’à hier, pour paraphraser Jared Diamond – obscurcies.

Notamment, Descola, à partir du niveau d’identification de similitudes et différences entre les existants, identifiait le *naturalisme*, l’*analogisme*, l’*animisme* et le *totémisme* et ce faisant semblait solliciter du côté sémiotique une reprise et une refonte de la *typologie des cultures* (voir Lotman, 1973 ; Lotman et Uspenskij, 1973 et 1980). Dans ce sens-là, la structuration des collectifs, ou des parties à l’intérieur d’un collectif, tels que langages monoplanaires, biplanaires, semi-symboliques, que nous avons repérés derrière le raisonnement de Latour et de Viveiros de Castro, pourrait s’offrir en guise d’instrument de typologisation plus formel et abstrait. À partir de cette pensée, on pourrait mobiliser d’autres catégories sémiotiques – comme *englobant / englobé*⁶, essentielle, car elle nous semble capable de traduire de manière plus générale la relation *prédateur / proie* (voir Viveiros de Castro, 1998, 2009 et 2012) – sans oublier les autres liées à l’apparat formel de l’*énonciation*, qui se révèle fondamental au niveau transculturel.

En parallèle, les travaux de Sahlins et Descola sollicitent autant une réflexion sur la relation entre *biologique* et *sémiotique*, *corps* et *culture*, *phusis* et *logos* (Lotman, 1984 ; Greimas et Fontanille, 1991 ; Pezzini (dir.), 1991 ; Eco, 1997 ; Stengers, 2003 ; Thom, 2006 ; Coquet, 2007 ; Emmeche et Kull

(dir.), 2011) qu'une *sémiotique du monde contemporain* capable de capter le changement des perceptions des relations significatives qui constituent *les formes du monde*, et donc notre variété de mondes, comme nous avons essayé de le faire, à partir de l'émergence du *glocal* en tant que signe et concept (Sedda (dir.), 2004; Sedda, 2010 et 2012). Plus généralement ces prises de positions anthropologiques ont poussé la sémiotique à employer ces dispositifs dans le but d'analyser *la construction des natures* et des *effets de naturalité* propres aux différentes pratiques discursives (Marrone (dir.), 2012; Ferraro *et al.* (dir.), 2015). La sémiotique elle-même, en ce sens, est poussée à repenser ses propres natures, à partir des textes des fondateurs et des maîtres de la discipline (Sedda, 2015a).

1.2. Des ontologies aux traductions

À ce jour le chemin entrepris nous conduit à une des questions centrales dans le débat anthropologique récent, notamment le « tournant ontologique »⁷. Si une partie de la philosophie se penche sur un « nouveau réalisme », les études anthropologiques ont en effet remis en évidence la question du statut de réalité du réel. Quelle est la structure du réel pour les différentes cultures ? Ou encore plus radicalement, combien de réalités existe-t-il ?

1.2.1. Ontologies et mondes naturels

On pourrait penser à la reprise du relativisme ou de l'hypothèse classique Sapir-Whorf. En fait, afin de saisir la nature radicale de la question posée par une branche de l'anthropologie contemporaine, il faut dépasser aussi l'approche relativiste, c'est-à-dire l'idée selon laquelle les différentes cultures projetteraient leur « point de vue » différent et différenciant par rapport à un monde unique et unitaire. Cette position, définie comme *multiculturaliste et mononaturaliste*, supposerait, par conséquent, une seule nature devant laquelle défileraient la pluralité des cultures. Au contraire, si l'on prend au sérieux la question des cosmovisions, il faut conclure que plusieurs natures et plusieurs façons d'articuler l'idée de vérité peuvent exister.

Or il nous semble intéressant d'observer que le dialogue entre *sémiotique structurelle* et *sémiotique de la culture* ait posé le problème, depuis les années 1960, du statut du réel – et de la référence à la réalité – en concevant,

pour le résoudre en termes *non référentialistes*, le concept de « monde naturel » (Greimas, 1970). Il faut tout de suite remarquer que le concept naît comme double du concept de « langue naturelle ». En ce sens-là, on peut conclure que, comme pour les langues naturelles : a) il n'y a rien de naturel dans le monde naturel, à part le processus constant de naturalisation de la culture ; b) il existe plusieurs mondes naturels ; c) ces mondes sont (ou fonctionnent comme) des sémiotiques, des formes, des langages ; d) la communication entre ces mondes dépend de leur partielle et imparfaite (non)traductibilité ; e) la référence interne à chaque monde particulier est elle-même une corrélation traductive entre (au moins) deux sémiotiques, une *sémiotique explicite* (dans le cas canonique représenté par le langage naturel) et une *sémiotique implicite*, naturelle, car automatisée, faite d'un assemblage de sémiotiques (qui dans le cas canonique réunit corporéité, spatialité, objectivité), très souvent appelé « sens commun » ; f) si le « réel », saisi *de l'intérieur* d'un collectif donné, est classé au degré de réalité signifiante si essentiel qu'il apparaît préétabli, extérieur et même extra-sémiotique, *du point de vue externe* il semble être précisément le réseau de corrélations entre les deux macro-sémiotiques, celle du langage naturel et du monde naturel, ou plus généralement entre la macro-sémiotique en position sémiotiquement explicite et celle en position implicite⁸.

À ce stade, il est peut-être utile de remarquer que lorsque la *sémiotique* développe principalement sa définition de la pluralité des mondes et des natures *sur l'axe diachronique* et à l'intérieur du domaine culturel propre de l'Occident – *l'altérité du propre* –, l'*anthropologie* a travaillé et travaille principalement sur une sorte de *synchronie comparative* dans laquelle, en toute logique, c'est *le propre de l'altérité* qui sert de facteur de mise en perspective de nos naturalités, de notre sens du réel.

Ce que les deux points de vue ont en commun est l'idée que le réel – et sa forme à chaque fois spécifique – est le résultat d'un tissage de corrélations entre (macro)sémiotiques. Toutefois ce tissage est imparfait et à la fois incomplet et redondant. Par conséquent, dans le processus de constitution du réel, l'importance des concepts de *pluralité* et *altérité* doit être constamment réaffirmée : car pluralité et altérité structurent intérieurement *chaque sémiotosphère*, en même temps qu'elles coupent transversalement *toutes sémiotosphères*, en les ouvrant, en les réunissant, en les recomposant et en créant de nouvelles formes à d'autres niveaux.

1.2.2. Relations et traductions

Notre position pourrait sembler cohérente avec la péroration du *multi-réalisme* récemment élaborée par Stengers et Latour (2009) sur la base de la relecture du philosophe français Étienne Souriau. Cependant, si l'on veut trouver une interface commune entre sémiotique et anthropologie, il semble plus efficace de recommencer par l'âme *relationniste* partagée par les deux disciplines. C'est-à-dire à partir de la croyance de la sémiotique structurale selon laquelle c'est la relation qui établit les termes de la relation et constitue donc les objets (acteurs, espaces, temps, thèmes, figures) de notre sens commun, de nos mondes naturels, de nos réalités. Selon les mots de Viveiros de Castro :

« Leurs termes » sont déterminés en tant que tels par rapport à « nos termes » et vice versa. Chaque détermination est une relation. Rien n'est absolument universel, non pas parce qu'une chose est relativement particulière, mais parce que « tout » est relationnel. (2003 : 195)

La sémiotique de même que l'anthropologie – du moins quand elle croise Geertz et Clifford, Wagner et Viveiros de Castro – essaie de voir derrière les substances les relations qui les constituent. Derrière l'*est*, le substantialisateur maximum, l'*et*, le corrélateur minimum, se définit encore une fois avec la formule efficace de Viveiros de Castro (2003), mais à condition d'ajouter au corrélateur positif, l'ensemble de (co)relations négatives, différentielles qui soutient l'apparaître du sens.

D'ailleurs, au-delà de la couche créée à partir de différents (méta)langages disciplinaires ou individuels, les principaux postulats sémiotiques et anthropologiques sont mutuellement corrélables, voir homologues. Quand nous disons que les cultures sont des réseaux de signifiés ou des ensembles dynamiques de relations ; que chaque culture est au fond formée par sa relation avec l'extérieur / l'altérité ou dans le rapport partie / tout ; que le culturel, plus généralement, est toujours différentiel ; de ce fait, chacun de ces postulats conduit à une matrice relationnelle et relationniste.

La sémiotique a certainement étudié cette matrice du point de vue épistémologique et méthodologique – même si elle l'a toujours fait à partir de l'analyse des formations sémiotiques concrètes – fabriquant des concepts tels que *univers sémantique*, *encyclopédie* et *sémiosphère* ou élaborant des

modèles d'analyse comme le *parcours génératif du sens*.

L'anthropologie, de son côté, nous a montré ces matrices relationnelles en action – même si cela ne l'a pas du tout empêchée de développer des hypothèses théoriques générales – comme dans l'analyse des *mythes* et des *pratiques*, différentes façons de construire la *personne*, les *identités*, les *cultures* à travers les (dés)articulations de la relationalité⁹.

Cependant, la compréhension du tissu relationnel – qu'on voudrait pouvoir décliner en termes sémantiques, sociologiques ou ontologiques – exige que l'on apprenne ce qui la fait et la défait, ce qui la désarticule et la réarticule constamment. Ce mécanisme, de notre point de vue, est la *traduction*.

Une traduction qui doit être saisie dans sa double âme : d'un côté celle qui se produit entre les signes – ou mieux encore, entre objets-signes – et qui est souvent désignée comme interprétation, enchaînement, renvois, association, assemblage, de l'autre celle qui se produit entre les langues, entre les formes, entre réseaux de signifiés, ensembles de signifiants, souvent définie comme corrélation ou articulation. Ces deux mouvements de la traduction – interprétation et corrélation – fonctionnent en s'appuyant l'un sur l'autre¹⁰. Cependant, ils ont tendance à devenir *mutuellement invisibles*. La traduction, en d'autres termes, nous renvoie à la *lumière*, constituée selon la physique à la fois par des ondes et des particules, impossibles à saisir simultanément. Réussir à rendre visible à nouveau, dans toute sa complexité et profondeur, le travail incessant de traduction (et de production de l'intraduisible) nous semble l'une des principales contributions de la sémiotique contemporaine, pour les sciences humaines et certainement pour l'anthropologie. D'ailleurs le concept et la pratique de la traduction nous semblent non seulement fournir un outil pour surmonter les limites du cognitivisme et de l'ontologisme (voir Hanks et Severi (dir.), 2014), mais aussi un terrain fertile pour la collaboration entre la sémiotique et l'ethnographie¹¹.

2. Le sens de l'action

2.1. Entre chasseurs de têtes et chants d'oiseaux

Il y a longtemps la sémiotique a envisagé un lien fort entre l'action et la narrativité, cette dernière étant interprétée comme une relation, ou plutôt un agencement d'actions et de passions (Greimas et Courtés, 1986; Greimas

et Fontanille, 1991). Le concept de passion au sens sémiotique indique en fait une série d'états modalisés d'un sujet qui « pâtit », subissant l'action d'un autre sujet, et relançant à son tour le plan du faire au sens inchoatif (Hammad, 2006). L'action, ainsi accompagnée par la passion, formerait une sorte d'« intelligence syntagmatique », qui constitue l'acte de la configuration de sens à la base des organisations discursives, à savoir la narrativité (Fabbri, 2007).

Comme déjà indiqué précédemment (Fabbri, 1991), en anthropologie la réflexion a longtemps procédé parallèlement à la sémiotique, grâce à des contributions telles que Lutz (1988) à propos des Ifaluk, Rosaldo (1980) sur les Ilongot, Schieffelin (1983) et Feld (1990) sur les Kaluli. Ces études mettent en évidence le rôle des passions dans certaines sociétés du Pacifique occidental, et leur relation intrinsèque avec différentes façons d'agir, à partir du chant funèbre jusqu'à la chasse et la guerre. En effet Michelle et son mari Renato Rosaldo ont fait leurs recherches aux Philippines, où les chasseurs de têtes Ilongot considèrent *liget* (généralement traduit par « passion ») comme l'un des traits fondamentaux de leur vie adulte, mais seulement une fois qu'il sera focalisé par le savoir (*bēya*) (Rosaldo, 1980 : 44-52). Ainsi, par exemple, une passion comme la colère doit être contrôlée par le savoir, quand les hommes partent à la guerre. Grâce à la *compétence* acquise par l'expérience, qui consiste à « savoir diriger » leur ressentiment et *liget*, le chasseur est capable de concentrer ses impulsions vers son but. Chez les Ilongot décapiter son ennemi permet d'obtenir un vrai *objet de valeur*, puisque l'acte de jeter sa tête par terre « soulage » enfin le *liget*, rendu lourd par la colère. Les chants choraux (*buayat*) qui suivaient cette pratique – sorte de *sanction* collective – représentaient, d'une part, la célébration du *liget*, de l'autre, la source de son renouvellement, en particulier parmi les jeunes générations (*Ibid.* : 54). Par exemple, les chants *tarapandet* (type de chant *buayat*) s'adressent directement aux esprits des victimes dont les chasseurs ont causé la mort, retraçant et exaltant leurs prouesses, jusqu'à leur retour chez eux et au moment de la célébration (*Ibid.* : 156-157). Évidemment le cadre narratif de ces chants structure l'expérience des auditeurs. En fait, cela articule le sens et la direction de leurs actions et passions du passé vers le présent, à travers un *embrayage* de la dernière partie du chant qui décrit les célébrations sanctionnatrices en guise de conclusion de la longue chasse, dans le nous / ici / maintenant du banquet de célébration. Les actions

et les passions sont ensuite projetées vers le futur, car la chanson instille parmi les jeunes qui n'ont toujours pas coupé de têtes, un sentiment de manque pour n'avoir pas encore fait preuve de leur valeur, et un accroissement de leur *liget*, levier narratif et passionnel qui les motive à chasser à leur tour.

L'utilisation des chants et des mythes afin d'articuler narrativement l'expérience et les formes d'interaction sociale serait également prépondérante chez les Kaluli décrits par Feld (1990) qui remarque par exemple comment les chants funéraires interprétés par des femmes du village provoquent une réponse émotionnelle immédiate parmi les hommes. Ces chants sont caractérisés par une intonation particulière et une structure mélodique qui reprend le chant d'une espèce spécifique de colombe, appelée *muni* ou *ptilinopus pulchellus*, protagoniste d'une triste légende : un garçon, qui était allé pêcher des crevettes avec sa sœur, se retrouve transformé en cet oiseau et se voit forcé de se séparer de ses proches. L'évocation du chant des oiseaux dans la complainte funèbre transforme apparemment les femmes en *muni* devant les yeux de leurs maris et, sur la base d'un conte mythique, module et recode culturellement l'expérience de la douleur associée à la perte subie.

Cette *performance passionnelle* (Fontanille, 1993) est suivie par une réponse somatique des hommes qui, à leur tour, se réunissent dans la complainte rituelle. La narration mythique, liée à la lamentation, permet donc de traduire la tristesse du deuil dans une dynamique d'interaction qui articule simultanément un « langage fait à la fois des bruits et des sons » (Grimas, 1972 : 17), c'est-à-dire la mélodie de la lamentation rituelle, une esthétique du monde animal, et les relations interpersonnelles entre les membres de la communauté.

Malheureusement, beaucoup de recherches ultérieures n'ont pas avancé dans cette direction. En suivant des tendances récentes, comme le *affective turn*, on a fini par isoler les passions et la dimension somatique de la dimension discursive des langues, faisant notamment valoir une « autonomie de l'affection » (Massumi, 2002).

Ces tendances, qui commencent par une réinterprétation américaine des œuvres de Deleuze et Spinoza, ont évolué de la philosophie à l'anthropologie (Hirschkind, 2006 ; Stewart, 2007 ; Navaro-Yashin, 2012), contribuant en fait à une séparation entre corps et langage, ce qui a une longue histoire dans les sciences humaines, qu'on pourrait définir comme héritage de la ré-

forme protestante et de son influence dans la formation de la pensée scientifique (Keane, 2007 ; Briggs et Bauman, 2003). Ces recherches, se référant souvent et non par coïncidence aux neurosciences (Martin, 2013 : S154), reflètent un panorama assez général dans les sciences humaines et en anthropologie, qui même dans ses aspects phénoménologiques tendent à maintenir séparés le plan de l'expérience corporelle et celui de la sémiotique, cette dernière considérée simplement comme analyse textuelle des symboles et des représentations *mentales* (Csordas, 1994). Alors que, d'une part, ces positions ignorent les développements que la sémiotique a connus au cours des dernières décennies autour du lien entre corps, sens et discours – voir les études de Coquet (2007), Fontanille (2004) et Landowski (2004) qui, malgré leur compréhension des critiques de la grammaire sémio-narrative, ne quittent jamais la dimension du discours, au contraire ils l'approfondissent – et que, d'autre part, elles nous conduisent à chercher ailleurs des suggestions pour rétablir un dialogue entre l'anthropologie et les études sur la signification.

2.2. Un tournant éthique ?

En novembre 1985, en conclusion d'un discours présenté lors d'une conférence au Centre de littérature comparée à l'Université de Toronto (plus tard publié dans Greimas, 1989), le fondateur de la sémiotique parisienne a déclaré qu'il reste trois thèmes majeurs encore à explorer, pour faire avancer le projet sémiotique. Ces problèmes étaient respectivement : l'impact pathémique du langage, son esthétisation et sa moralisation éthique. On pourrait dire que, tandis que les deux premiers ont mis en place des lignes de recherche bien définies à l'intérieur de la sémiotique (de la sémiotique des passions déjà mentionnée aux travaux sur l'imperfection, sur l'art et sur l'esthétique), le sujet de l'éthique est resté un peu dans l'ombre, et mériterait peut-être plus d'attention. Une exception considérable a été fournie récemment par Fontanille (2008) – voir également Fabbri (2000) –, qui, dans son livre *Pratiques sémiotiques* dédie la section finale à la théorisation d'une sémiotique de l'éthique. En examinant une série d'auteurs classiques qui se sont occupés de l'argument – d'Aristote à Nietzsche, de Spinoza à Levinas – et les comparant avec l'idée de pratique promue par Bourdieu, véritable visée de son livre, Fontanille procède d'abord à une classification des va-

leurs éthiques (ontologiques, collectives, universelles et individuelles), ensuite à une typologie des liens éthiques (entre actant, acte, objectif, et horizon stratégique), et enfin à une analyse des tensions qui peuvent s'établir entre les différents liens. Fontanille démarre donc une réflexion sur les pratiques dans le but de parvenir à la problématique de l'éthique, rarement abordée par Bourdieu, considérée en fait comme nécessaire pour comprendre le « sens de l'action » (Fontanille, 2008 : 235) à travers l'analyse de la construction, la circulation et la négociation des valeurs. Si cette réflexion a commencé à stimuler de nouvelles orientations de recherche en sémiotique (voir les numéros spéciaux de *Protée* de 2008 et celui de *Semen* de 2011, avec des contributions, entre autres, de Fontanille) il est intéressant d'observer que, dans l'anthropologie le thème de l'éthique a été largement abordé ces dernières années, justement dans le cadre d'une discussion autour de l'action.

À la différence de Fontanille, l'œuvre du dernier Foucault (1994) démarre le récent « tournant éthique » en anthropologie, spécialement à partir de l'attention que l'auteur a mise sur la différence entre morale et éthique. Alors que la morale constituerait une axiologie assez stable au fil du temps et à l'intérieur d'une certaine culture, l'éthique concernerait plus précisément la relation du sujet avec lui-même, ou plutôt, son émergence comme sujet moralement responsable de ses propres actions, sur la base d'un projet de vie. Dans le but de définir une possible généalogie de l'éthique, Foucault sépare quatre aspects différents (*Ibid.* : 383-411). Le premier, la *substance* éthique, regarderait la partie du soi qui est construite à travers le projet éthique, comme construction d'un objet de valeur. Le deuxième aspect, le *mode d'assujettissement*, concerne la motivation qui pousse le sujet vers sa recherche de valeurs – qu'il s'agisse d'une loi universelle, traditionnelle, rationnelle, cosmologique, divine ou autre –, ce que en sémiotique nous appellerons la figure du *Destinateur* et le système axiologique qu'il propose. Le troisième aspect représente pour Foucault la forme d'ascèse ou technique du corps, utilisée pour construire sa propre subjectivité éthique, à savoir l'acquisition de compétence ; sur le plan discursif, cela se développerait à travers une praxis énonciative qui, selon les déclarations de Fontanille, requiert un « ajustement permanent » (2008 : 274) appuyé sur des « perceptions figuratives ». Enfin, comme dernier point Foucault met l'accent sur la *téléologie*, c'est-à-dire le modèle vers lequel le projet éthique tend, soit les

valeurs mêmes une fois considérées comme idéologie du sujet et organisées en rôles thématiques et styles de vie.

Ces différents aspects, que Foucault définit comme une structure généalogique de l'éthique, ont été étudiés au cours des vingt dernières années par un grand nombre d'anthropologues (Laidlaw, 1995 ; Robbins, 2004 ; Mahmood, 2005 ; Hirschkind, 2006 ; Cook, 2010 ; Fassin, 2012). Ces recherches ne proposent pas une étude des valeurs sous forme de codes moraux abstraits, selon la morale kantienne, mais à l'intérieur des cours d'action traçables dans les divers domaines ethnographiques de référence, plus en phase avec le concept aristotélicien de *phronesis*, ou « sagesse pratique » comme vertu éthique située dans l'action même (Lambek, 2010). Dans l'étude anthropologique de l'action, ce tournant éthique a également été explicitement mis en contraste avec la conception de *agency* proposée par l'Actor-Network-Theory et la suivante, *ontological turn* dont nous avons déjà parlé (Laidlaw, 2014). Cela se réduit souvent à isoler le sujet dans sa pratique, dans une sorte de réflexivité psychologisante qui n'a rien à voir avec la réflexivité de l'énonciation et du discours, à laquelle au contraire se réfère Foucault – voir à ce propos la traduction anglaise de *réfléchie* comme *conscious*, sur laquelle Faubion (2011) semble construire son anthropologie éthique. Cette analyse, au contraire, fait émerger une sémiotique de la *sanc-tion* qui, au lieu d'être considérée comme opposée à l'idée latourienne d'agentivité distribuée actantiellement (Latour, 2006), pourrait l'intégrer à travers l'étude des évaluations et des jugements épistémiques accomplis mutuellement par les acteurs eux-mêmes (Lambek, 2010 : 25-29). Ces *sanc-tions* requalifient en effet les identités et les cours d'action (le plan de l'être et le plan du faire), en reconfigurant et relançant des projets éthiques et des styles de vie. Si nous considérons ce domaine, les recherches les plus prometteuses viennent de l'anthropologie du langage, là où les questions philosophiques sur l'éthique sont mises de côté afin de se concentrer plutôt sur la dynamique de l'interaction quotidienne.

En ce qui concerne la subjectivité et l'énonciation, Rumsey (2010) par exemple, reprenant les réflexions de Benveniste (1966) et les études linguistiques sur les modalités déontiques et épistémiques, analyse un certain nombre de cas ethnographiques dans la région de Ku Waru en Papouasie-Nouvelle-Guinée, où les interlocuteurs échangent réciproquement leurs perspectives, assumant à leur tour la position de l'autre avec l'utilisation du

discours indirect. Grâce à des procédures complexes de *débrayage* / *embrayage*, ils évoquent des situations passées où les acteurs présents étaient impliqués, sur lesquelles ils expriment implicitement des jugements moraux.

Ce processus se produit à travers l'interpellation des différents groupes segmentaires tribaux avec lesquels les acteurs se rapportent et s'identifient, comme *Destinateurs* ou comme *Sujets* selon le cas (voir Evans-Pritchard, 1940) ; sur le plan discursif, ils énoncent donc et finissent par s'attribuer des formes complexes de subjectivité, renvoyant elles-mêmes à une idée *segmentaire* de la personne (Rumsey, 2010 : 114). Jane Hill (1995), au contraire, dans une étude sur la responsabilité et les conceptions du soi au Mexique, remarque combien le changement de l'intonation, les diffuences verbales, les commutations et syncrétismes linguistiques entre la langue maternelle mexicaine et l'espagnol, définissent non seulement différents positionnements sociaux – agriculteurs ruraux vs capitalistes des centres urbains –, mais surtout le positionnement éthique par rapport aux événements racontés par les orateurs. La triste histoire racontée par Don Gabriel – père dont le fils adulte est tué par des voisins jaloux de ses affaires commerciales – fait affleurer une pluralité hétéroglose de voix et d'acteurs devant lesquels le locuteur se positionne de manière ambivalente, étant partagé entre systèmes conflictuels des valeurs (valeurs traditionnelles, individualisme moderne, amour paternel). Enfin Marjorie Goodwin (1990; Goodwin et Goodwin, 2004), dans sa brillante étude sur les disputes entre filles afro-américaines préadolescentes, identifie un micro-univers juridique de type vernaculaire, impliquant les protagonistes dans des structures énonciatives appelées « *He-Said-She-Said* ». À travers l'emboîtement successif de cadres d'énonciation à partir d'une accusation A (généralement une fille qui prétend être victime de médisances), on évoque d'abord la figure d'un accusé T (celui qui aurait rapporté la calomnie à la victime A, incitant à la poursuite contre l'auteur présumé), et ensuite celle de l'accusé I (fille accusée d'avoir calomnié la victime A derrière elle, pendant une conversation avec le témoin T). Devant une sorte de cour préadolescente qui implique non seulement les parties prenantes mais toute la communauté des filles du quartier appelée à juger, ce discours d'accusation délivré par A, qui inclut également d'autres épisodes recueillis précédemment par la victime présumée auprès des autres parties prenantes, est destiné à confirmer la culpabilité de l'accusé I. Ainsi

l'accusation A insère dans la structure du récit les personnes appelées à juger comme *Destinateurs*, ce qui garantit l'*implication passionnelle* de la communauté et donc son agrément dans l'action sanctionnatrice – avec des conséquences néfastes possibles pour l'accusé I qui peuvent aller jusqu'à l'ostracisation totale par la communauté de pairs.

Voici donc comment dans plusieurs études anthropologiques de terrain, la répartition des responsabilités est structurée discursivement par des procédures énonciatives, dans lesquelles chaque emboîtement ou *embedding* est aussi une prise en charge et un *embodiment*, et toute sanction morale construit affectivement des corps sociaux et des identités collectives dynamiques et hétérogènes (s'agissant de segments tribaux qui se chevauchent, de communautés en tension entre les valeurs rurales et les valeurs urbaines, ou de filles afro-américaines en alliances variables).

2.3. Chemins ascétiques et énonciations rituelles

Enfin, nous proposons une brève étude de cas, qui conjugue les thématiques diverses abordées jusqu'ici, en particulier la réflexion sémiotique et anthropologique sur l'action, structurée comme un concept relationnel, peut-on dire, de type *horizontal*, qui favorise les symétries entre les formes d'altérité – entre acteurs humains et non humains et entre les mondes naturels – ou comme une conception *verticale*, qui met l'accent sur les problèmes asymétriques de sanction et d'évaluation éthique.

Entre les montagnes du centre du Japon, tout au long de la chaîne de montagnes de Katsuragi, il existe un ancien pèlerinage datant de plus de huit cents ans et qui se déroule sur vingt-huit étapes. Celles-ci sont associées à vingt-huit chapitres d'une écriture sacrée bouddhiste, le *Sutra du Lotus*, et une tradition ascétique tout aussi ancienne, appelée « *Shugendō* » (« voie de l'acquisition des pouvoirs par l'ascèse »). Cette tradition a été interdite à la fin du XIX^e siècle en raison de son caractère considérablement syncretique, qui s'adaptait mal au Shinto d'État – discours idéologique moderne fondé sur la pureté de la nation japonaise et de ses dieux. À partir de la deuxième période d'après-guerre, l'interdiction a été supprimée, de sorte que le pèlerinage et la tradition ascétique ont été exhumés par différents groupes de pratiquants. Un de ces groupes revivalistes, le *Tsukasakō*, présente des aspects intéressants pour l'analyse des programmes d'action rela-

tifs aux *projets éthiques*, ainsi que pour l'étude du multinaturalisme appliquée aux différentes façons d'énoncer et de produire l'espace (Padoan, à paraître).

Les membres de ce groupe, de fondation récente (2005), le dirigeant mis à part, ne sont pas des praticiens experts. Il s'agit d'ascètes apprentis constamment occupés dans des pratiques d'*acquisition de compétences*, effectuées principalement sur le chemin du pèlerinage, pendant lesquelles, on retrouve des erreurs, des approximations, des hésitations, des demandes d'explication et des improvisations au niveau prosodique et discursif, qui incluent l'orientation dans l'espace, le rythme rituel, le chant et la matérialité. Au niveau sémio-narratif cela implique une multiplication des *programmes narratifs d'usage*, où se chevauchent des séquences d'ajustement à la procédure rituelle établie. Le *corps* joue un rôle central, à la fois dans les *dynamiques d'ajustement* et d'*apprentissage* – à travers une « prise de confiance » avec le rythme du pèlerinage, et un investissement progressif des valeurs dans l'espace – et dans la logique rituelle elle-même. Cette procédure consiste à réactualiser une corrélation *semi-symbolique* située entre le couple *ascètes en prière* : *Sutra du Lotus* (les officiants et leur objet de culte) et le couple *fondateur mythique* : *parole du Bouddha* (leurs archétypes virtuels respectifs). Une telle actualisation se produirait par un mécanisme d'*embrayage*, dans lequel le premier couple s'identifie avec le second, grâce à l'effet de simultanéité produit par le rythme corporel de la prière et des chants, une procédure de *présentification* que nous définissons ici comme « énonciation rituelle ». La *performance* rituelle serait ensuite *sanctionnée* par le chef de la communauté, qui assume la fonction de guide constante et de *Destinateur*, contribuant à la construction d'une identité collective parfois en contraste avec d'autres groupes ascétiques concurrents.

Si le rituel a pour effet de créer des formes complexes de subjectivité (Severi, 2007), dans ce cas il produit aussi une *double image du soi* (Ricoeur, 1990 ; Floch, 1995). D'une part, *sur le plan de l'expression*, la répétition des gestes et les vêtements ascétiques dans la *performance* rituelle permet aux praticiens de construire leur propre identité, en tant qu'ascètes traditionnels, par le biais d'une répétition d'éléments pertinents. D'autre part, *sur le plan du contenu*, cela est lié à un projet éthique du *maintien* et du *souci de soi*, voire de l'*ascèse* comme mode de vie qui se poursuit aussi dans la vie quotidienne, au travail et dans l'environnement familial.

Les entretiens menés au cours de l'étude ethnographique ont montré enfin une attention constante aux *dispositions affectives* engendrées par la pratique ascétique, et par le rôle de l'environnement naturel. « À travers le contact avec la nature, je peux me renouveler moi-même », « Grâce à la pratique ascétique nous sommes capables de changer nos émotions / dispositions affectives [*kimochi wo kirikaeru*] », ce sont les exemples des nombreux témoignages des membres de cette communauté qui décrivent la « disposition affective » (*kimochi*) comme un *objet de valeur* à construire pendant l'ascèse – la *substance éthique* du soi mentionnée par Foucault – et le rôle actif de la nature comme *adjuvant* modal permettant cette transformation. Les montagnes Katsuragi constituent des *espaces stratifiés* dans lesquels se situe une expérience inscrite dans l'environnement naturel, voire une multiplicité de mondes en *intersection et traduction réciproque*, selon que l'instance d'énonciation est celle du rituel de la pratique ascétique, du récit mythologique du pèlerinage, de l'histoire de la modernité, ou la version touristique des nombreux randonneurs qui visitent la région.

3. Conclusion

La sémiotique permet ainsi de conjuguer la réflexion anthropologique sur l'éthique – ouverte aux parcours et aux évaluations des sujets et donc aux questions d'identité – et la réflexion sur le multinaturalisme. D'autre part, l'intégration des recherches anthropologiques et des méthodes d'observation ethnographique dans les études sur la signification permet non seulement d'ouvrir de nouvelles voies et de tester les modèles sémiotiques dans d'autres domaines culturels – ajustant la cible et la portée –, mais aussi et surtout de situer la sémiotique plus fermement « au sein de la vie sociale », intention à laquelle se référait Saussure (1995 [1916] : 33) au tout début de la discipline.

NOTES

¹ Les auteurs ont discuté ensemble le contenu du texte entier et ils ont écrit conjointement l'introduction et la conclusion. Franciscu Sedda a écrit la première section, Tatsuma Padoan la seconde.

² Voir par exemple Sedda (2003) sur la danse rituelle en Sardaigne, Sedda (2007 et 2012) sur l'étude des pratiques de vie dans la métropole contemporaine, Sedda (2012 et 2015c) sur la poétique de la vie quotidienne. Voir Padoan (2012 et à paraître) pour l'analyse de pèlerinages contemporains, Padoan (2014) pour une étude de l'étiquette comportementale dans le métro, et Padoan (2008) pour une analyse structurale des mythes japonais.

³ Pour un aperçu de la diversité de perspectives à l'intérieur du champ anthropologique, voir par exemple Borofsky (dir.) (1994), Henare, Holbraad, Wastell (dir.) (2007), Otto et Bubandt (dir.) (2010).

⁴ Il faut considérer par exemple, du côté américain, et donc dans le dialogue avec (principalement) la sémiotique peircienne, les travaux de Sebeok, Wagner, Singer, Umiker-Sebeok, Herzfeld, Munn, Silverstein, Parmentier, Winner, Keane, etc. Pour une reconstruction historique de la « *semiotic anthropology* », voir Sebeok (1991) et Mertz (2007). Pour certains développements récents voir Harkness, Chumley (dir.) (2013). Du côté du dialogue entre l'anthropologie américaine et la sémiotique structuraliste, voir Sahlin (1976), mais aussi Clifford (1988 et 2005). Une anthropologie du langage sensible aux différentes influences sémiotiques se trouve chez Duranti (1997 et (dir.) 2001), Goodwin (2003) et Silverstein (2004). Dans la version italienne du volume de Duranti (dir.) (2001) se trouve un essai de Fabbri (2001), qui trace un chemin entre sémiotique et anthropologie s'étendant jusqu'à la sémiotique lotmanienne. Voir également Fabbri (2000 et 2007), Marrone (2001), Fabbri et Marrone (dir.) (2000-2001), Sedda (2003, 2006, 2012 et 2015b). Sur le dialogue entre anthropologie et sémiotique russe, voir les essais dans Taverna et Montes (dir.) (2006). Dans le contexte italien il est utile de rappeler les tentatives de développement d'une ethno-sémiotique, voir Del Ninno (dir.) (2007) et Marsciani (2007). Dans le contexte français, il faut penser, au-delà de Certeau (1980), au dialogue entre la sémiotique et l'anthropologie dans Floch (1995), Landowski (1997 et 2005), Calame (2002), Rastier (2002), et celui plus récemment de Fontanille (2015). Voir aussi l'ouvrage de Grubits en collaboration avec Darrault-Harris (2010) et les positions de Darrault-Harris, Klinkenberg et Petitot dans Biglari (dir.) (2014). Sur la relation entre sémiotique et l'anthropologie de l'ANT, voir Mattozzi (dir.) (2006). Pour une analyse sémiotique de l'écriture ethnographique de Lévi-Strauss, voir Pozzato (1993).

⁵ Pour les différentes positions sur le même sujet, voir Geertz (1973 et 1977), Wagner (1975), Clifford, Marcus (dir.) (1986), Herzfeld (1987), Clifford (1988), Abu-Lughod (1991), Kilani (1994), Appadurai (1996), Sahlin (1994 et 2000).

⁶ Cette opposition nous semble décisive pour ce qu'on a appelé *sémiopolitique* (Sedda, 2010 et 2012).

⁷ Entre les prises de position plus récentes, voir Carrithers *et al.* (2010), Keane (2013), Holbraad *et al.* (2014), Viveiros de Castro (2015), Graeber (2015), Jensen (2016).

⁸ Afin d'approfondir cette thématique voir Sedda (2003 et 2008).

⁹ Entre les exemples liés au concept de *personne*, voir Clifford (1982), Strathern (1992), Comaroff, Comaroff (2011).

¹⁰ Dans ce sens le travail de Jacques Geninasca (1997) sur les différentes formes de *saisie du sens* doit être considéré comme séminal. Nous avons appliqué l'idée de *saisie* dans l'analyse

du rite de la danse dans Sedda (2003) et nous avons développé le rapport entre *saisie* et *traduction* dans Sedda (2012). Le sujet des différentes *saisies* rappelle celui des différentes formes de « vérité » ; à ce propos, on pourrait utilement le confronter avec les textes de Holbraad (2012).

¹¹ Pour d'autres perspectives anthropologiques sur la traduction culturelle voir Budick et Iser (dir.) (1996), Clifford (1997), Amselle (2001), Rubel et Rosman (dir.) (2003). Pour la sémiotique au-delà des textes déjà cités voir Dusi et Nergaard (dir.) (2000) et Eco (2003).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABU-LUGHOD, Lila (1991), « Writing Against Culture », dans FOX, Richard G., *Recapturing Anthropology. Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, pp. 137-162.
- AMSELLE, Jean-Loup (2001), *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion.
- APPADURAI, Arjun (1996), *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis-London, University of Minnesota Press.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BIGLARI, Amir (dir.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BOROFSKY, Robert (dir.) (1994), *Assessing Cultural Anthropology*, New York, McGraw-Hill.
- BRIGGS, Charles L., BAUMAN, Richard (2003), *Voices of Modernity*, Cambridge, Cambridge UP.
- BUDICK, Sanford, ISER, Wolfgang (dir.) (1996), *The Translatability of Cultures. Figurations of the Space Between*, Stanford, Stanford University Press.
- CALAME, Claude (2002), « Interprétation et traduction des cultures. Les catégories de la pensée et du discours anthropologiques », *L'Homme*, n° 163, pp. 51-78.
- CARRITHERS, Michael, CANDEA, Matei, SYKES, Karen, HOLBRAAD, Martin, VENKATESAN, Soumya (2010), « Ontology is Just Another Word for Culture : Motion Tabled at the 2008 Meeting of the Group for Debates in Anthropological Theory, University of Manchester », *Critique of Anthropology*, vol. 30, n° 2, pp. 152-200.
- CERTEAU, Michel de (1980), *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions.
- CLIFFORD, James (1982), *Person and Myth. Maurice Leenhardt in the Melanesian World*, Berkeley, University of California Press.
- CLIFFORD, James (1988), *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*, Cambridge (Mass.) / London, Harvard University

Press.

- CLIFFORD, James (1997), *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Mass.) / London, Harvard University Press.
- CLIFFORD, James (2005), « Rearticulating Anthropology », dans SEGAL, Daniel, YANAGISAKO, Sylvia (dir.), *Unwrapping the Sacred Bundle : Reconfiguring the Discipline of Anthropology*, Durham, Duke University Press, pp. 24-48.
- CLIFFORD, James, MARCUS, George E. (dir.) (1986), *Writing Culture. Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- COMAROFF, Jean, COMAROFF, John (2011), *Theory from the South : or, how Euro-America is evolving toward Africa*, Boulder, Paradigm Publishers.
- COOK, Joanna (2010), *Meditation in Modern Buddhism*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- COQUET, Jean-Claude (1982), « L'École de Paris », dans COQUET, Jean-Claude *et al.* (dir.), *Sémiotique : l'École de Paris*, Paris, Hachette, pp. 5-64.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.
- CSORDAS, Thomas J. (1994), *The Sacred Self*, Berkeley, University of California Press.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2013), « La rencontre Greimas / Lévi-Strauss : une convergence éphémère ? », dans DE OLIVEIRA, Ana Claudia (dir.), *As interações sensíveis. Ensaios de sociossemiótica a partir da obra de Eric Landowski*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, pp. 107-120.
- DEL NINNO, Maurizio (dir.) (2007), *Etnosemiotica. Questioni di metodo*, Roma, Meltemi.
- DESCOLA, Philippe (2001), « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, n° 114, pp. 86-101.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DURANTI, Alessandro (1997), *Linguistic Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DURANTI, Alessandro (dir.) (2001), *Key Terms in Language and Culture*, Boston-Oxford, Blackwell.
- DUSI, Nicola, NERGAARD, Siri (dir.) (2000), *Sulla traduzione intersemiotica, Versus*, n° 85-87, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto (1997), *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani.
- ECO, Umberto (2003), *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milano, Bompiani.
- EMMECHE, Claus, KULL, Kalevi (dir.) (2011), *Towards a Semiotic Biology. Life is the Action of Signs*, London, Imperial College Press.

- EVANS-PRITCHARD, Edward (1940), *The Nuer*, Oxford, Oxford University Press.
- FABBRI, Paolo (1991), « A passion veduta: il vaglio semiotico », dans PEZZINI, Isabella (dir.), *Semiotica delle passioni*, Bologna, Esculapio, pp. 159-189.
- FABBRI, Paolo (2000), *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi.
- FABBRI, Paolo (2001), « Semiotica: se manca la voce », postface à l'édition italienne de DURANTI, Alessandro (dir.) (2001), *Culture e discorso*, Roma, Meltemi, pp. 412-424.
- FABBRI, Paolo (2007 [1998]), *Le Tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier.
- FABBRI, Paolo (2012), « Greimas. Una mitologia », *E / C*, n° speciale A. J. Greimas: XX anniversario della morte. *In memoriam*, pp. 1-4.
- FABBRI, Paolo, MARRONE, Gianfranco (dir.) (2000 et 2001), *Semiotica in nuce*, 2 vol., Roma, Meltemi.
- FASSIN, Didier (dir.) (2012), *A Companion to Moral Anthropology*, Chichester, Wiley-Blackwell.
- FAUBION, James D. (2011), *An Anthropology of Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FELD, Steven (1990), *Sound and Sentiment*, Durham, Duke University Press.
- FERRARO, Guido, GIANNITRAPANI, Alice, MARRONE, Gianfranco, TRAINI, Stefano (dir.) (2015), *Dire la natura. Ambiente e significazione*, Roma, Aracne.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (1993), « Le schéma des passions », *Protée*, vol. 21, n° 1, pp. 33-41.
- FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma & séma: les figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FOUCAULT, Michel (1994), *Dits et écrits*, t. 4: 1980-1988, Paris, Gallimard.
- GEERTZ, Clifford (1973), *The Interpretations of Cultures*, New York, Basic Books.
- GEERTZ, Clifford (1977), *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books.
- GENINASCA, Jacques (1997), *La Parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GOODWIN, Charles (2003), *Il senso del vedere*, Roma, Meltemi.
- GOODWIN, Charles, GOODWIN, Marjorie H. (2004), « Participation », dans DURANTI, Alessandro (dir.), *A Companion to Linguistic Anthropology*, Oxford, Blackwell, pp. 222-244.
- GOODWIN, Marjorie H. (1990), *He-Said-She-Said. Talk as Social Organization among Black Children*, Bloomington, Indiana University Press.

- GRAEBER, David (2015), « Radical alterity is just another way of saying “reality”. A reply to Eduardo Viveiros de Castro », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 5, n° 2, pp. 1-41.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1956), « L’actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, n° 3, pp. 191-203.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1972), « Introduction », dans GREIMAS, Algirdas Julien et al. (dir.), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, pp. 6-24.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1989), « On meaning », *New Literary History*, vol. 20, n° 3, pp. 539-550.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (dir.) (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d’âme*, Paris, Le Seuil.
- GRUBITS, Sonia (en collaboration avec DARRAULT-HARRIS, Ivan) (2010), *Identité et représentation : créations plastiques des Guarani et des Kadiwêo du Brésil*, Limoges, Lambert-Lucas.
- HAMMAD, Manar (2006), *Lire l’espace, comprendre l’architecture : essais sémiotiques*, Paris / Limoges, Geuthner / Presses Universitaires de Limoges.
- HANKS, William F., SEVERI, Carlo (dir.) (2014), *Translating Worlds*, special issue of *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 4, n° 2.
- HARNESS, Nicholas, CHUMLEY, Lily Hope (dir.) (2013), *QUALIA*, special issue of *Anthropological Theory*, vol. 13, n° 1-2.
- HENARE, Amiria, HOLBRAAD, Martin, WASTELL, Sari (dir.) (2007), *Thinking through things. Theorising artefacts ethnographically*, London / New York, Routledge.
- HERZFELD, Michael (1987), *Anthropology through the Looking-Glass. Critical Ethnography in the Margins of Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HILL, Jane (1995), « The voices of Don Gabriel : Responsibility and self in a modern Mexican narrative », dans TEDLOCK, Dennis, MANNHEIM, Bruce (dir.), *The Dialogic Emergence of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, pp. 97-147.
- HIRSCHKIND, Charles (2006), *The Ethical Soundscape*, New York, Columbia University Press.
- HJELMSLEV, Louis (1961), *Prolegomena to a Theory of Language*, Madison, Uni-

- versity of Wisconsin Press.
- HOLBRAAD, Martin (2012), « Truth beyond doubt: Ifá oracles in Havana », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 2, n° 1, pp. 81-109.
- HOLBRAAD, Martin, PEDERSEN, Morten Axel, VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2014), « The Politics of Ontology: Anthropological Positions », *Cultural Anthropology website*, disponible sur: <http://culanth.org/fieldsights/462-the-politics-of-ontology-anthropological-positions>.
- INGOLD, Tim (2000), *The perception of the environment. Essays on livelihood, dwelling and skill*, London, Routledge.
- IVANOV, Vyacheslav V., LOTMAN, Youri Mikhailovich, PJATIGORSKI, Aleksandr, TOPOROV, Vladimir, USPENSKIJ, Boris A. (1974 [1973]), « Thèses pour l'étude sémiotique des cultures (En application aux textes slaves) », *Sémiotique. Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 81-84, pp. 125-156.
- JENSEN, Casper Bruun (2016), « New Ontologies? Reflections on Some Recent 'Turns' in STS, Anthropology and Philosophy », disponible sur: http://www.academia.edu/metacomment.io/25710614/New_Ontologies_Reflections_on_Some_Recent_Turns_in_STS_Anthropology_and_Philosophy.
- KEANE, Webb (2007), *Christian Moderns*, Berkeley, University of California Press.
- KEANE, Webb (2013), « Ontologies, Anthropologists, and the Ethical Life. Comment on LLOYD, G. E. R. 2012. *Being, humanity, and understanding* », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 3, n° 1, pp. 186-191.
- KILANI, Mondher (1994), *L'Invention de l'autre: essais sur le discours anthropologique*, Paris, Payot.
- LAIDLAW, James (1995), *Riches and Renunciation*, Oxford, Clarendon Press.
- LAIDLAW, James (2014), *The Subject of Virtue*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LAMBEK, Michael (dir.) (2010), *Ordinary Ethics*, New York, Fordham University Press.
- LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDOWSKI, Éric (2004), *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDOWSKI, Éric (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-106.
- LATOUR, Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte.
- LATOUR, Bruno (1996), *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Synthélabo.
- LATOUR, Bruno (1999), « Piccola filosofia dell'enunciazione », dans BASSO, Pier-

- luigi, CORRAIN, Lucia (dir.), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri*, Genova, Costa & Nolan, pp. 71-94.
- LATOUR, Bruno (2005), *Reassembling the Social. An introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- LATOUR, Bruno (2006), *Changer de société : refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1947), *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1984]), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (2005 [1993]), *L'Explosion et la culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich, OUSPENSKI, Boris A. (dir.) (1976), *Travaux sur les systèmes de signes : École de Tartu*, Bruxelles, Complexe.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1973), « Il problema del segno e del sistema segnico nella tipologia della cultura russa prima del XX secolo », dans LOTMAN, Youri Mikhailovich, USPENSKI, Boris A. (dir.), *Ricerche semiotiche*, Torino, Einaudi, pp. 40-63.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich, USPENSKI, Boris A. (1973), *Tipologia della cultura*, Milano, Bompiani.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich, USPENSKI, Boris A. (1980 [1977]), « Il ruolo dei modelli duali nella dinamica della cultura russa (fino alla fine del XVIII secolo) », dans AVALLE, D'Arco Silvio (dir.), *La cultura nella tradizione russa del XIX e XX secolo*, Torino, Einaudi, pp. 219-241.
- LUTZ, Catherine (1988), *Unnatural Emotions*, Chicago, University of Chicago Press.
- MAHMOOD, Saba (2005), *Politics of Piety*, Princeton, Princeton University Press.
- MARRONE, Gianfranco (2001), *Corpi sociali*, Torino, Einaudi.
- MARRONE, Gianfranco (dir.) (2012), *Semiotica della natura (Natura della semiotica)*, Milano, Mimesis.
- MARSCIANI, Francesco (2007), *Tracciati di etnosemiotica*, Milano, Franco Angeli.
- MARTIN, Emily (2013), « The potentiality of ethnography and the limits of affect theory », *Current Anthropology*, vol. 54, n° S7, pp. S149-S158.
- MASSUMI, Brian (2002), *Parables for the Virtual*, Durham, Duke University Press.
- MATTOZZI, Alvisé (dir.) (2006), *Il senso degli oggetti tecnici*, Roma, Meltemi.
- MERTZ, Elizabeth (2007), « Semiotic Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, n° 36, pp. 337-353.

- NAVARO-YASHIN, Yael (2012), *The Make-Believe Space*, Durham, Duke University Press.
- OTTO, Ton, BUBANDT, Nils (dir.) (2010), *Experiments in Holism. Theory and Practice in Contemporary Anthropology*, Oxford, Wiley-Blackwell.
- PADOAN, Tatsuma (2008), « Kami in *Fabula*: A Tentative Analysis of a Mediaeval Mythological Text », *SOAS Centre for the Study of Japanese Religions Newsletter*, n° 16-17, pp. 24-7.
- PADOAN, Tatsuma (2012), « Dei treni e dei riti. Politiche ferroviarie e memoria estetico-rituale nella Tokyo contemporanea », dans MANGANO, Dario, MATTOZZI, Alvise (dir.), *La ricerca semiotica*, Roma, Aracne, pp. 11-52.
- PADOAN, Tatsuma (2014), « Drawn by Images: Control, Subversion and Contamination in the Visual Discourse of Tokyo Metro », *Lexia. Journal of Semiotics*, n° 17-18, pp. 554-574.
- PADOAN, Tatsuma (à paraître), *Towards a Semiotics of Pilgrimage*, Berlin / Boston, Walter de Gruyter.
- PEZZINI, Isabella (dir.) (1991), *Semiotica delle passioni*, Bologna, Esculapio.
- POZZATO, Maria Pia (1993), *Mito e parabola. La descrizione del tramonto in « Tristes Tropiques »*, Palermo, Sellerio.
- PREVIGNANO, Carlo (1979), « Premessa », dans PREVIGNANO, Carlo (dir.), *La semiotica nei Paesi slavi. Programmi, problemi, analisi*, Milano, Feltrinelli, pp. 13-19.
- RASTIER, François (2002), « Anthropologie, linguistique et sémiotique des cultures », dans RASTIER, François, BOUQUET, Simon (dir.), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 243-267.
- RICEUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- ROBBINS, Joel (2004), *Becoming Sinners*, Berkeley, University of California Press.
- ROSALDO, Michelle Z. (1980), *Knowledge and Passion*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RUBEL, Paula G., ROSMAN, Abraham (dir.) (2003), *Translating Cultures. Perspectives on Translation and Anthropology*, Oxford / New York, Berg.
- RUMSEY, Alan (2010), « Ethics, language, and human sociality », dans LAMBEK, Michael (dir.), *Ordinary Ethics*, New York, Fordham University Press, pp. 105-122.
- SAHLINS, Marshall (1976), *Culture and Practical Reason*, Chicago, The University of Chicago.
- SAHLINS, Marshall (1994), « Goodbye to Tristes Tropes: Ethnography in the Context of Modern World History », dans BOROWSKI, Robert (dir.), *Assessing Cultural Anthropology*, pp. 377-395.
- SAHLINS, Marshall (2000), « “Sentimental Pessimism” and Ethnographic Experi-

- ence. Or, Why Culture is not a Disappearing “Object” », dans DASTON, Lorraine (dir.), *Biographies of Scientific Objects*, Chicago / London, University of Chicago Press, pp. 158-202.
- SAHLINS, Marshall (2008), *The Western Illusion of Human Nature*, Chicago, Prickly Paradigm Press.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHIEFFELIN, Edward (1983), « Anger and shame in the tropical forest : On Affect as a Cultural System in Papua New Guinea », *Ethos*, vol. 11, n° 3, pp. 181-191.
- SEBEOK, Thomas A. (1991), *Semiotics in the United States*, Bloomington, Indiana University Press.
- SEDDA, Franciscu (2003), *Tradurre la tradizione. Sardegna : su ballu, i corpi, la cultura*, Roma, Meltemi.
- SEDDA, Franciscu (2007), « Esplorando Dubai. Appunti semiotici su una città in divenire », dans MARRONE, Gianfranco, PEZZINI, Isabella (dir.), *Linguaggi della città. Senso e metropoli II*, Roma, Meltemi, pp. 245-264.
- SEDDA, Franciscu (2008), « Intersezione di linguaggi, esplosione di mondi. Una rima fondativa fra l’ultimo Lotman e il primo Greimas », *E / C.*, disponible sur : http://www.cc-aiss.it/pdf_contributi/Sedda_5_12_08.pdf.
- SEDDA, Franciscu (2010), « Le forme del mondo. Radici, storie e orizzonti politici del glocal », dans MONTANARI, Federico (dir.), *Politica 2.0. Nuove tecnologie e nuove forme di comunicazione*, Roma, Carocci, pp. 139-158.
- SEDDA, Franciscu (2012), *Imperfette traduzioni. Semiopolitica delle culture*, Roma, Nuova Cultura.
- SEDDA, Franciscu (2012b), « Gli eccetera dell’universo, le viscere della cultura. Sulle multiple nature della semiotica », dans MARRONE, Gianfranco (dir.), *Semiotica della natura (Natura della semiotica)*, Milano, Mimesis, pp. 44-78.
- SEDDA, Franciscu (2014), « Forms of the World. Roots, Histories, and Horizons of the Glocal », dans ROBERTSON, Roland (dir.), *European Globalization in Global Context*, London, Palgrave Macmillan, pp. 35-61.
- SEDDA, Franciscu (2015a), « Les *et cætera* de l’univers et les viscères de la culture. Sur le multiple natures de la sémiotique », *Actes sémiotiques*, n° 118, pp. 1-27 (traduction partielle de Sedda 2012b).
- SEDDA, Franciscu (2015b), « Semiotics of Culture(s). Basic Questions and Concepts », dans TRIFONAS, Peter (dir.), *International Handbook of Semiotics*, Springer, Berlin, pp. 675-696.
- SEDDA, Franciscu (2015c), « Le poetiche del comportamento fra arte e vita quotidiana », dans BERTELE, Matteo, BIANCO, Angela, CAVALLARO, Alessia (dir.), *Le Muse fanno il girotondo. Jurij Lotman e le arti*, Crocetta del Montello,

- Venezia, Terra Ferma, pp. 75-86.
- SEDDA, Franciscu (dir.) (2004), *Glocal. Sul presente a venire*, Roma, Sossella.
- SEVERI, Carlo (2007), *Le Principe de la chimère : une anthropologie de la mémoire*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure / Musée du Quai Branly.
- SILVERSTEIN, Michael (2004), « 'Cultural concepts' and the language-culture nexus », *Cultural Anthropology*, vol. 45, n° 5, pp. 621-652.
- STENGERS, Isabelle (2003), *Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte.
- STENGERS, Isabelle, LATOUR, Bruno (2009), « Le sphinx de l'œuvre », dans SOURIAU, Étienne (dir.), *Les Différents modes d'existence*, Paris, Presses Universitaires de France.
- STEWART, Kathleen (2007), *Ordinary Affects*, Durham, Duke University Press.
- STRATHERN, Marilyn (1980), « No nature, no culture : the Hagen case », dans MacCORMACK, Carol P., STRATHERN, Marilyn (dir.), *Nature, culture and gender*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 174-222.
- STRATHERN, Marilyn (1992), « Parts and Wholes : Refiguring Relationships in a Post-plural World », dans KUPER, Adam (dir.), *Conceptualizing Society*, London, Routledge, pp. 75-104.
- TAVERNA, Licia, MONTES, Stefano (dir.) (2006), *Sign Systems Studies*, vol. 34, n° 2.
- THOM, René (2006), *Morfologia del semiotico*, Roma, Meltemi.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (1998), « Les pronoms cosmologiques et le perspectivisme amérindien », dans ALLIEZ, Éric (dir.), *Gilles Deleuze : une vie philosophique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, pp. 429-462.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2003), « And », *Manchester Papers in Social Anthropology*, n° 7, disponible sur : <https://sites.google.com/a/abaetenet.net/nansi/abaetextos/anthropology-and-science-e-viveiros-de-castro>
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2004), « Perspectival Anthropology and the Method of Controlled Equivocation », *Tipiti. Journal of the Society for the Anthropology of Lowland South America*, vol. 2, n° 1, disponible sur : <http://digitalcommons.trinity.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1010&context=tipiti>.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2009), *Métaphysiques cannibales : lignes d'anthropologie post-structurale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2012), « Immanence and fear. Stranger-events and subjects in Amazonia », *HAU : Journal of Ethnographic Theory*, vol. 2, n° 1, pp. 27-43.
- VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2015), « Who is afraid of the ontological wolf? Some comments on an ongoing anthropological debate », *CUSAS Annual Marilyn Strathern Lecture*, disponible sur : http://www.academia.edu/12865685/Who_is_afraid_of_the_ontological_wolf.

WAGNER, Roy (1975), *The Invention of culture*, Chicago, Chicago University Press.

SÉMIOTIQUE ET SOCIOLOGIE*

Jean-Marie Klinkenberg
Université de Liège (Belgique)
Académie royale de Belgique

Que la sémiotique et la sociologie soient de proches parentes est inscrit dans l'acte de naissance même de la première discipline. La phrase prêtée à Saussure par les éditeurs de son *Cours de linguistique générale* est célèbre : « On peut [...] concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie » (1969 : 33).

Mais cette parenté proclamée, et qui apparaît comme une évidence plus éclatante encore quand des pensées sociologiques se fondent, comme chez Friedrich Hayek, sur la notion de système, reste toutefois problématique. Pour le sociologue Alain Éraly, une ligne de fracture partage nettement le champ des sciences humaines en deux zones. En deçà de cette frontière domine une conception remontant à Platon, où la représentation précède la communication ; elle valide « l'ancienne séparation de l'intériorité mentale et de l'extériorité matérielle et sociale » (2000 : 6). Dans cette conception représentationnelle du savoir et du sens, l'esprit (la langue) constitue un réservoir de représentations, et celles-ci précèdent l'action et l'interaction. Au-delà de cette frontière, une palette de contributions très variées – on y retrouverait à la fois Marx, Mead, Elias ou Goffman – mais qui toutes entendent chasser le fantôme d'un « langage pur » (selon la formule de Merleau-Ponty) imposant ses catégories aux usagers, et professent que la réalité des langages réside dans les interactions verbales, le sens n'émergeant que de ces dernières.

1. Des deux côtés du mur...

Il est trop évident que les deux disciplines dont nous étudions le rapport tendent à camper fermement des deux côtés de cette frontière : les principaux courants de la sociologie s'inscrivent dans le second espace alors que les sciences du langage telles qu'elles se sont développées au moment du *linguistic turn* – et au premier rang d'entre elles la sémiotique – reposent davantage sur la première conception. Dans maints courants de ces sciences, sensible et intelligible sont nettement séparés (c'est spectaculairement le cas dans la conception modulaire de Fodor, 1983), et cette séparation a pu être revendiquée comme un fondement théorique incontournable. Par exemple, parlant depuis la rive sémiotique, François Rastier proclame l'étanchéité de trois mondes : celui de la physique, étudié par les sciences de la vie et de la nature, celui des représentations, étudié par les sciences sociales, et le monde sémiotique (1991 : 239). Sur la berge sociologique, l'interactionnisme symbolique entend, lui, se distinguer des « structurofonctionnalismes » : considérant en effet

[...] qu'aucune situation ne peut se déduire mécaniquement d'un système mais résulte de la construction de sens que réalisent les participants au travers de leurs interactions, il met en avant l'observation de *terrain* et la collecte de données *qualitatives*. Au lieu de chercher derrière les phénomènes les *structures* censées les fonder (structurofonctionnalisme), il privilégie la description et l'analyse des *processus* par lesquels ils se réalisent. (Berthelot, 1999 : 291)

Il est intéressant de noter ici que si la sémiotique est née dans le berceau de la linguistique moderne, elle n'a pas été affectée par toutes les évolutions que cette dernière a connues dans les cinquante dernières années.

Pour le comprendre, rappelons-nous que la scène linguistique était naguère dominée par la grammaire générative-transformationnelle, où la langue était conçue comme obéissant à un ensemble de mécanismes sous-jacents généraux descriptibles sous la forme d'algorithmes. Ce modèle fonctionne sur la base d'une conception très particulière du sujet producteur : la théorie linguistique aurait affaire « à un locuteur-auditeur idéal, inséré dans une communauté linguistique complètement homogène, connaissant sa

langue parfaitement » et qui « n'est pas affecté par des conditions grammaticalement non pertinentes » (Chomsky, 1971 : 12). Il y a ici non pas une pure et simple élimination du locuteur, mais une neutralisation de sa variation, au nom de la pureté et de l'efficace du modèle. Or ce sont, entre autres choses, les apories auxquelles condamnait cette neutralisation qui ont amené la linguistique à briser avec son purisme, structuraliste autant que générativiste.

On peut dire, en simplifiant d'une manière imagée, que ce qui allait devenir les sciences du langage a été poussé à élargir son champ de juridiction dans les trois dimensions. En longueur, la linguistique a cessé de s'arrêter à la phrase, et a élaboré cette thèse sémiotique forte voulant que les mêmes structures agissent à tous les niveaux d'élaboration du langage, de la morphologie aux énoncés les plus étendus et les plus complexes. En hauteur, elle devait briser avec un autre postulat : celui de la linéarité du langage. L'étude des phénomènes sémantiques fait aujourd'hui voir que le sens est mu par une dynamique superpositionnelle, dont rendent compte par exemple le concept de polyphonie ou celui de figure, repris à nouveaux frais par la rhétorique contemporaine. En profondeur enfin, ce fut l'élargissement en direction de ce qui n'est pas la langue : le monde. Ce monde où sont les partenaires langagiers et les choses. D'un côté la prise en considération des interactions entre partenaires a débouché sur les développements de la pragmatique autant que de la sociolinguistique et de l'ethnolinguistique. De l'autre, prendre au sérieux l'idée que le langage fabrique le monde et agit sur lui rend désormais impertinent de séparer la sémantique de l'encyclopédie, c'est-à-dire de la représentation du monde qui la détermine.

La sémiotique, qui s'était dans les *Golden Sixties* imposée comme la branche la plus radicale de la linguistique, a entendu conserver sa radicalité et n'a suivi que certains de ces mouvements. Elle n'a en tout cas guère été affectée par la dernière des trois évolutions citées (même si elle a parfois, comme on va le voir, tenté de la réinventer pour son compte). Expliquer cette singularité historico-sociologique sera assurément une des tâches qui incombera à une histoire de la sémiotique encore à écrire.

Revenons à ce que récuse ainsi un courant dominant de la sémiotique. Ce n'est pas seulement l'articulation aux sciences sociales et, au-delà d'elles, au social : c'est la référence elle-même et, encore au-delà, toute pensée réaliste. Elle n'est d'ailleurs pas la seule discipline à tenir cette posture.

Renonçant à toute prétention de saisir le monde, fût-ce sous forme de simple possibilité mentale, des penseurs tels que Mach, Bitbol et surtout Poincaré ont ramené l'ambition des sciences, et de la pensée en général, à des proportions plus modestes. Nos catégorisations, selon le dernier cité, ne sont pas vraies mais sont simplement des conventions commodes ; elles permettent d'économiser le travail conceptuel, rejoignant ainsi le principe d'Occam, sans revêtir la moindre valeur de lois ou de caractéristiques inhérentes à l'univers. L'information est donc intégralement issue du sujet connaissant, qui dans ce cas l'impose à un réel hors d'atteinte. Car les mécanismes étudiés produisent fatalement une distorsion du monde et nous en interdisent à tout jamais une saisie exacte.

La place occupée par le réalisme dans certaines disciplines est dévolue, dans le courant sémiotique dominant en Europe, au textualisme. La sémiotique de tradition greimassienne « exclut du fait sémiotique lui-même, de son mécanisme le plus intime, l'instance productrice du sens. [...] Tout au plus reconnaît-on que cette instance a sa place sous forme de marques dans l'énoncé » (Bordron, 2007 : 83). Le textualisme, posture consistant à aborder la question du sens à travers ses manifestations textuelles, conduit ainsi à assumer les pratiques sociales en les rabattant à l'intérieur d'une petite portion du champ de recherche sémiotique, la portion la mieux cadastrée jusqu'à présent : celle des discours. Cette position ne fait que rejoindre celle, bien connue, de Cassirer, pour qui la « représentation "objective" [...] n'est pas le point de départ du processus de formation du langage, mais le but auquel ce processus conduit ; elle n'est pas son *terminus a quo*, mais son *terminus ad quem* » (1933 : 23).

2. Des oppositions de perspective plutôt que des oppositions disciplinaires

2.1. Des conceptions sociologiques implicites

Quoique récusant la pertinence de la sociologie pour aborder ce qu'elle définit comme son aire de questionnement, la pensée sémiotique ainsi comprise repose pourtant bien sur des conceptions sociologiques implicites.

Si les théories du sens sont nombreuses, elles partent en effet presque toutes de l'axiome de la conventionalité : celui-ci présuppose un accord

préalable à toute communication, et l'existence d'un code extérieur aux consciences individuelles et qui s'imposerait impérativement aux partenaires de l'échange. On comprend aisément que c'est cette conception qui a valu à la linguistique le concept de langue tel qu'élaboré par Saussure, et qui a tant inspiré la sémiotique européenne. Dans un article célèbre, Doroszewski (1933) a montré l'étroite parenté entre les conceptions sociologiques sous-jacentes du saussurisme et la pensée de Durkheim, pour qui les faits sociaux sont des objets consistant « en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui » (2013 : 5)¹. Le concept de langue correspond de toute évidence à un « fait social » ainsi défini et « dans cette perspective spiritualiste, chacun, sous peine de tomber dans l'anomie, se doit de participer aux mêmes normes intellectuelles, contraignantes et imposées de l'extérieur, qui constituent la vie collective » (Bachmann, Lindefeld et Simonin, 1981 : 18-19). C'est une pensée parente qui habitait la linguistique chomskyenne, lorsqu'elle acceptait implicitement le postulat unanimiste de grands idéaux culturels communs à toutes les couches sociales, fréquemment allégué par les sociologues américains, parmi lesquels Robert Merton.

Les théories du sens fondées sur le postulat de la conventionalité sont, même si elles se défendent de cette restriction, des théories de la communication. Mais ces théories refoulent dans l'implicite les conceptions psychologiques, sociologiques et cognitives qui les sous-tendent. En particulier, en situant la constitution du système dans un « corps social » nommé sans autre détermination, elle n'explique pas comment la convention s'est élaborée. Ce problème est implicitement abandonné à l'anthropologie et à la sociologie². Les théories conventionnalistes suggèrent ensuite que les partenaires occupent une place fixe dans la relation qu'ils entretiennent, et ne se soucient pas de savoir de quels affrontements le consensus peut être le produit (question capitale pour la sociologie critique de Bourdieu). Cette idée simplificatrice a suggéré à certains linguistes l'image naïvement techniciste du « circuit de la communication », où chacun occupe une position que l'autre peut ensuite venir occuper (l'émetteur devenant récepteur et ainsi de suite) : un schéma linéaire qui occulte évidemment les aspects interactifs et négociés du processus.

On ne peut donc parler d'une évacuation du social par la sémiotique saussurienne : il faut plutôt affirmer qu'elle donne à l'interaction sociale une place paradoxale. Ce que, bien après Dorozewski, le père de la sociolinguistique devait malicieusement souligner :

Saussure affirme que la *langue* représente un fait social, une connaissance impartie à pratiquement tous les membres de la communauté linguistique. Par suite, il suffit pour l'explorer d'interroger le premier locuteur venu, voire soi-même. Au contraire, la *parole* est ce qui révèle les différences individuelles entre locuteurs, qu'on ne peut étudier que sur le terrain, par une sorte d'enquête sociologique. Ainsi, l'aspect social du langage se laisse étudier dans l'intimité d'un bureau, tandis que son aspect individuel exige une recherche au cœur de la communauté. (Labov, 1976 : 361)

Concluons provisoirement : on ne peut placer résolument la sémiotique du côté de l'*homo clausus* – l'expression est de Norbert Elias – pour l'opposer à la sociologie : elle est au minimum habitée par une pensée sociologique implicite, qui demande donc à être explicitée et / ou à être complétée.

2.2. Des sémiotiques interactionnistes

J'écris « au minimum », car d'une part la sémiotique d'obédience saussurienne connaît aujourd'hui des évolutions significatives qui la rapprochent de la sociologie, d'autre part certains courants sémiotiques ont d'emblée récusé, avec plus ou moins de netteté, la perspective représentationnelle.

Du côté des évolutions, on voit par exemple un Jacques Fontanille réclamer que la sémiotique se donne les moyens « de participer à la création des objets esthétiques ou à la régulation des conduites » (1998 : 105). Et de proposer une « sémiotique des pratiques » (2010), encore fortement empreinte de textualisme (voir Groupe μ , 2015 : 404-406), bien que les travaux les plus récents du chercheur s'inspirent davantage des travaux de l'ergonome Jacques Theureau (1992, 2004) sur le « cours d'action » et qu'on le voie s'employer à donner en termes sémiotiques une définition rigoureuse de concepts centraux chez Bourdieu, comme le sens pratique et l'*habitus*³. Et les travaux les plus récents sur l'énonciation acceptent de ne plus traquer celle-ci à travers les seules marques formelles, mais tendent à la considérer

comme une praxis (Beyaert, Dondero, Moutat, 2016). Par ailleurs, disions-nous, des courants sémiotiques assument plus ou moins nettement la perspective interactionniste⁴.

Ainsi, même si elle n'y est pas nommée comme telle et si son statut y prête à discussion, la pensée peircienne confère à l'interaction sociale un rôle décisif, notamment quand elle mobilise le concept d'interprétant. On sait que l'interprétant est fréquemment défini comme l'habitude que le concept est destiné à produire, et que ladite habitude est le fait « d'agir d'une façon donnée, chaque fois [que l'on] désire un genre donné de résultat » (Peirce, 1978 : 136). Mais les lectures que l'on a faites de cette notion divergent : pour Marty (1999 : § 60), l'habitude est clairement une démarche interprétative et non une classe d'actions matérielles. Umberto Eco, lui, tire davantage Peirce du côté des pratiques et de la sociologie en le résumant de cette manière : « Les interprétants logiques finaux sont les habitudes, les dispositions à l'action, et donc à l'intervention sur les choses, vers quoi tend toute la sémiose » ; et de poursuivre : « L'interprétant d'un signe peut être une action ou un comportement » (1988 : 204 ; discussion de ce point dans Groupe μ , 2015 : 400-407). Cette disposition à l'action est au cœur de la pensée de Bourdieu mais, plus encore, de celle de Bernard Lahire, qui défend l'idée d'un habitus de classe retraduit en dispositions multiples chez un individu donné en fonction des expériences et milieux de vie qu'il a traversés (2001).

En développant le concept d'encyclopédie, le même Eco (1975) a introduit dans la discipline une dimension à la fois sociologique et historique, en montrant que ce concept peut rendre compte non seulement du statut social des textes, mais des pratiques en général ; il tend ainsi à faire de la sémiotique une théorie générale de la culture, cousinant avec l'anthropologie. Et on sait que pour Youri Lotman (1999), l'espace du sens n'est pas homogène, mais est distribué en autant de sémiosphères particulières qu'il y a de groupes sociaux.

Quant aux développements récents de la sémiotique cognitive, loin de confirmer un dualisme ne reconnaissant « que deux ordres de réalités : le physique et le symbolique (ou représentationnel), sans pouvoir penser leur articulation » (Rastier, 1991 : 238), ils appellent nécessairement des prolongements sociologiques en ce qu'ils visent précisément à rendre compte de cette articulation. Si on peut démontrer que la vie, phénomène dans lequel

s'enracine la sémiogenèse, ne peut apparaître que localement, par poches isolées, ces poches sont au même moment couplées énergétiquement, donc ouvertes. Et ces couplages énergétiques, qui sont à l'origine de la constitution du sujet, produisent la nécessaire socialisation du sens. C'est la conjonction de l'isolement et de l'obligation de réagir à l'environnement – celui-ci comportant des êtres semblables – qui crée une obligation de socialité⁵. Tout système sémiotique portera donc nécessairement cette double postulation : il est individuel et collectif à la fois. Prieto note :

Du fait que le sujet est toujours un sujet social, toute connaissance de la réalité matérielle comporte, au niveau même de la construction de l'identité qu'elle reconnaît à son objet, une composante, la pertinence, qui, n'étant pas « donnée » par l'objet, mais bien au contraire apportée par le sujet, est de ce fait sociale, elle aussi. (1975 : 148-149)

2.3. Des sociologies textualistes

Si la sémiotique peut parfaitement se donner la ligne directrice interactionniste qu'on vient de décrire, la sociologie est quant à elle également traversée par la fracture dont nous sommes partis. Selon Eraly :

Nombre de sociologues – pour ne pas parler des économistes – persistent à décrire le comportement des acteurs de l'exercice d'une rationalité comprise comme une mystérieuse propriété mentale étrangère aux constructions de la réalité qui s'opèrent au travers de la communication et de l'argumentation. Ou continuent d'étudier les représentations sociales comme la simple expression verbale de représentations mentales préalables aux interviews ou aux questionnaires. (2000 : 8-9)

C'est contre une telle perspective que réagit un Éric Landowski dans *La Société réfléchie* (1989) : insistant sur la fonction constructiviste des langages, il démontre que ceux-ci n'expriment pas le social, mais le constituent, en construisant les sujets et les liens de pouvoir entre eux. C'était déjà la position de Gabriel Tarde, pour qui la conversation,

[...] bavardage superflu, simple perte de temps aux yeux des économistes utilitaires, est, en réalité, l'agent économique le plus indispensable, puisque,

sans lui, il n'y aurait pas d'opinion, et, sans opinion, point de valeur, notion fondamentale de l'économie politique, et, à vrai dire, de bien d'autres sciences sociales. (1989 : 116)

Une telle sociologie est, elle aussi, vouée à recourir au textualisme. La chose est éclatante dans la « sociologie de l'acteur-réseau » de Bruno Latour (2006). Elle est bien antiréaliste en ce qu'elle récuse l'idée qu'il y aurait une substance du social⁶, mais professe que ce que nous appelons de la sorte est le produit d'une série de mouvements, d'opérations et de transformations. Une telle sociologie est donc par définition constructiviste. Or il est trop évident que les langages, dans leur manifestation textuelle, doivent jouer un rôle important dans cette construction. Ce que confirme la sociologie de la connaissance élaborée par Latour, fondée sur le même antiréalisme⁷. Dans cette théorie, notre maîtrise épistémique du monde se ramène à celle de l'espace graphique des inscriptions : la feuille de papier ou le tableau noir sur lequel nous gribouillons un schéma ou une formule. Comme on le voit, cette position d'origine pragmatique rejoint celle de la sémiotique idéaliste. À propos du discours scientifique, Latour et Fabbri écrivent d'ailleurs explicitement : « Ce n'est pas la nature (réfèrent ultime) que l'on trouve en aval ou en amont du texte, mais d'autres textes encore qui le citent ou qu'ils citent [*sic*] » (1977 : 89), tandis que Landowski conclut : « Le "réel" qu'elle [la sociosémiotique] s'assigne pour objet [...] n'est pour elle qu'une autre forme du textuel » (1989 : 278).

D'où notre seconde conclusion : la véritable ligne de fracture n'est pas entre des disciplines – la sémiotique et la sociologie –, mais bien entre des courants au sein de ces disciplines : des courants interactionnistes d'une part, des courants autonomistes de l'autre. Du coup, s'il doit y avoir des contacts entre ces disciplines – nous nous exprimons de la sorte car ces contacts sont encore très rares : les sociologues sont peu nombreux à lire les sémioticiens, et il est encore plus exceptionnel que les seconds lisent les premiers –, ces contacts sont de nature à engendrer des produits qui se situent tantôt du côté autonomiste tantôt du côté interactionniste. Si nous convenons de baptiser ces produits du nom de sociosémiotique, il y aura donc non pas une mais deux sociosémiotiques : une sociosémiotique textualiste, bien illustrée par le travail fondateur d'Éric Landowski, et une sociosémiotique des interactions sociales non discursives, nécessairement plus proche de la « sociologie

du social ». Cette dernière sociosémiotique, que nous avons tenté de cadrer au chapitre VII de notre *Précis de sémiotique générale* (2000), pourrait constituer un accomplissement non autonomiste du projet saussurien, en faisant de la conventionalité autre chose qu'un simple postulat.

La première perspective étant plus familière aux sémioticiens, c'est à quelques aspects de la seconde que nous nous attacherons dans les pages de perspectives et de prospective qui suivent.

3. Un point de départ : la variation

Une telle « sociosémiotique du social » doit nécessairement partir, comme la sociolinguistique l'a fait avant elle, d'un phénomène commun affectant de manière massive et spectaculaire les objets dont s'occupe la sémiotique : la variation.

3.1. Un phénomène refoulé

On sait que la diversité à l'intérieur d'un système donné peut être telle qu'elle gêne – voire interdit – les interactions sociales fondées sur ce système. Les énoncés connaissent de spectaculaires modulations, dans leur structure, dans leurs styles et dans leurs moyens techniques, et cela tout au long des axes temporel, géographique et social. Et la diversité est aussi du côté des modalités d'énonciation, d'appropriation et de réception de tous ces objets.

Or ces objets – textes, images, pratiques – n'existent sous la loupe sémiotique que sous la forme de modèles ; et c'est précisément la variation que la modélisation a pour fonction de neutraliser : la profusion des accents langagiers, l'abondance des palettes stylistiques, le foisonnement des modes d'interaction sociale n'empêchent pas le chercheur de les ériger en autant d'objets unitaires et stables. Les systèmes semblent donc bien ne pouvoir être eux-mêmes que s'ils sont arrachés, ne fût-ce que dans l'instant de leur description, à la variation. Sinon, ils seraient voués au déséquilibre, et les groupes qui vivent les valeurs à l'anomie.

Pourtant, refouler la variation, c'est prendre la description pour l'objet décrit. Si la première se donne légitimement la cohérence pour objectif, elle ne peut pour autant attribuer cet idéal au second ; et l'hétérogénéité est bien,

pour Lotman, le trait définitoire même des cultures. C'est d'ailleurs un des problèmes qui se sont posés à la sémiotique des textes, et qu'elle n'a pas vraiment résolu. Pour Lotman, face à une langue comportant potentiellement toutes ses réalisations, il importe de préserver

[...] l'histoire du texte, de son projet de réalisation aux interprétations attestées. Bref, Lotman cherche une conciliation entre la reconnaissance sémiologique d'une structure d'organisation du texte, toujours objectivable, et la vision culturaliste de Boris Tomasevskij, où l'œuvre d'art est saisie comme un évènement changeant, dynamique. (Basso Fossali, 2015 : 448)⁸

Tout à la quête de modèles opératoires puissants, et comme une certaine linguistique avant elle, la sémiotique a fréquemment négligé d'aborder l'aspect variationnel de ses objets.

En fait, il y a là bien plus qu'une négligence : c'est d'une mise à l'écart résolue et consciente qu'il s'agit. Résolue, puisque c'était là le prix à payer pour mettre au point des modèles descriptifs rigoureux. De cette mise à l'écart, qui ne saurait qu'avoir été provisoire, a découlé une relative pauvreté, déjà étudiée, de sa pensée sociologique. Cette carence est un paradoxe dans la double mesure où notre discipline prend pour objets principaux des phénomènes culturels qui sont de toute évidence davantage touchés par la variation que les phénomènes naturels.

Les explications de ce paradoxe sont multiples. On peut par exemple pointer la volonté qu'avait la linguistique en développement, et la sémiotique née dans sa foulée, d'éliminer toute trace de mentalisme. Ou encore le souci qu'avaient ces deux disciplines de ne se pencher que sur des manifestations méthodologiquement contrôlables (les phénomènes de nature discrète se pliant apparemment mieux à cette exigence que les phénomènes mobilisant le continu). Mais la raison principale est peut-être que la sémiotique s'est développée davantage comme une science de la description que comme une science visant l'explication, échappant ainsi en partie à une dialectique des causes et des effets qui l'aurait fait sortir du champ qu'elle s'est donné. En effet,

[...] le « changement pur », en tant que facteur de renouvellement, témoigne du fait que les langages ne peuvent pas saturer l'espace de vie d'une culture. On reconnaît alors l'existence d'un environnement qui est au-delà de tous

les espaces d'implémentation des objets culturels. (Basso Fossali, 2015 : 454)

3.2. La valeur : postulat ou construction ?

On sait que le concept de valeur est central en sémiotique (voir Biglari (dir.), 2015). Or on peut montrer qu'il s'articule obligatoirement à celui de variation (Klinkenberg, 2015). Il faut pour cela pointer l'endroit où la valeur s'articule à la variation.

On sait qu'une certaine lecture du rôle de la valeur dans le système aboutit à lui donner le statut d'une inconnue : dans cette hypothèse, la valeur (ou plutôt la valeur de la valeur) est indifférente. Et ceci est bien conforme à une certaine doxa saussurienne, selon laquelle la valeur n'a d'autre définition que négative.

Mais il faut faire ici intervenir deux faits qui rendent l'un et l'autre compte du dynamisme dans le mouvement de fixation de la valeur d'échange.

Le premier est que cette fixation est un processus ni innocent ni naturel. Elle n'est pas due à quelque *deus ex semiotica*, mais bien au point de vue que des instances particulières ont pris sur l'échange : c'est la manœuvre de fixation de l'échelle que suppose toute valeur. Le second fait à invoquer est que si tout échange suppose une mesure, le choix de l'unité et de l'instrument de la mesure n'est pas non plus attribuable à un quelconque *deus (ex mathematica* cette fois). Ce sont les mêmes instances qui en décident, dans une séquence où il pourrait bien y avoir quelque chose de la négociation. Car tant la fixation de la valeur que l'élection de l'unité et de l'instrument sont inséparables d'une interaction sociale. Ce qui nous ramène aux conséquences de la pensée sociologique de Saussure : celle-ci, on l'a vu, élimine toute tension entre les partenaires de l'échange, et ne leur laisse par conséquent aucune perspective de négociation, ni des valeurs ni des instruments. Or c'est dans ces tensions que les valeurs s'instituent, en convergeant ou en se combattant.

Les courants les plus novateurs de la sémiotique actuelle s'accordent, implicitement ou explicitement, sur l'obligation dans laquelle on se trouve d'introduire ces instances au cœur du système, au nom du double constat qui vient d'être fait. Ce qui exige de prendre en compte la variation. Car si

la fixation de la valeur est un récit, plusieurs actants y interviennent. Et ces instances sont par définition plurielles. Ce n'est donc pas « la » valeur qu'institue le récit mais « une » valeur. Et ce n'était donc pas de vide qu'il fallait parler, ni même d'indifférence, mais d'indéfinition.

À partir de là, deux pistes s'ouvrent : soit on tentera de saisir, pour un système donné, le moment exact où s'établit la valeur d'échange, et celui du choix des mesures : le moment de la génération de la valeur, ou sémiogénèse (voir Groupe μ , 2015) ; soit on décrira, dans les textes apparemment mis en œuvre grâce à ce système, les mécanismes rhétoriques par lesquels s'expriment les convergences et les tensions qui animent la négociation des instances.

3.3. Plan d'une sociosémiotique variationniste

C'est sur ces bases que l'on peut élaborer une sociosémiotique que l'on nommera dès lors à bon droit variationniste.

Elle part en effet du constat que les systèmes varient selon trois grands axes qui sont l'espace, la société, et le temps, trois axes fournissant chacun des critères de description des variétés sémiotiques⁹.

On observe en outre que tout système est le jouet de deux forces antagonistes, ou, plutôt, de deux ensembles de forces antagonistes : des forces centrifuges, ou de diversification, et des forces centripètes, ou de stabilisation. Selon les circonstances, les unes prévalent sur les autres (ainsi, les forces d'unification tendent à dominer lorsque les communications sont intenses, les forces de diversification lorsqu'elles se relâchent). Or c'est sur chacun des trois axes envisagés que s'observent des mouvements aussi bien centripètes que centrifuges. Par exemple, sur l'axe spatial, les forces centrifuges aboutissent à des variétés que l'on pourra nommer sémiotiques dialectales, les forces centripètes aboutissant à des variétés qui sont les sémiotiques standards.

Tenir compte de ce double dynamisme permet de surmonter l'opposition entre les « sociologies du social », où « l'ordre constitue la règle, tandis que le déclin, le changement ou la création sont l'exception » et « la sociologie des associations », pour laquelle « l'innovation est la règle, et ce qu'il s'agit d'expliquer – les exceptions qui donnent à penser –, ce sont les diverses formes de stabilité à long terme et à grande échelle » (Latour, cité par Hei-

nich, 2007 : 17).

Il n'est évidemment pas question ici de développer cette sémiotique variationniste, dont on trouvera le plan dans Klinkenberg (2000). Nous nous contenterons de développer une notion appelée à prendre du service dans ce cadre. Un service important parce qu'elle est à la fois articulée étroitement aux questions de la convention et de la valeur et au cœur de la démarche sociologique : celle de norme.

4. La norme

4.1. La norme entre système et énoncé

4.1.1. Normes objectives et normes évaluatives

Le terme de « norme » renvoie aux problématiques les plus brûlantes des sciences du langage. C'est en effet qu'en lui « se retrouvent les refus ou les repentirs et les hésitations des linguistes dans la délicate entreprise de définition de la "langue" » (Helgorsky, 1982 : 1). Pour débayer le terrain, partons de la distinction classique entre normes objectives et normes évaluatives.

Les premières, qui peuvent aussi être dites normes statistiques, sont les constantes observées dans un phénomène ; autrement dit, les règles déduites à posteriori de ladite observation. Soulignons le pluriel ici utilisé : « normes » ; avec la notion de norme objective, on ne vise en effet pas des moyennes non accompagnées d'indices de dispersion, mais bien la corrélation entre certaines fréquences et des variables telles qu'une constante thématique, ou un groupe d'utilisateurs défini. De sorte qu'il n'y a pas une, mais *des* normes objectives.

La norme évaluative peut aussi être dite subjective, ou prescriptive. C'est celle qui répond à la question de savoir si un énoncé donné peut être considéré comme légitime par une collectivité quelconque. À cette opposition d'objets correspondent des orientations disciplinaires distinctes. L'étude des normes objectives relève donc en principe d'une sémiotique descriptive (de préférence aidée d'outils statistiques) et semble engager une perspective *étiquette*, puisqu'elle envisage son objet comme autonome. Notons toutefois que l'usage du pluriel pointe le caractère sociologiquement réparti de ces normes ; de sorte que leur étude ressortit aussi à une sociosémiotique des

pratiques. L'étude des normes évaluatives, faisant intervenir le jugement de la collectivité, relève quant à elle d'une sociosémiotique des attitudes et des représentations autant que des pratiques, et engage une perspective *émique*.

4.1.2. *Un troisième larron inévitable*

En principe, la distinction entre normes objectives et évaluatives est claire, aussi claire que l'opposition entre Racine et Corneille dans la doxa scolaire : la norme objective peint la pratique sémiotique telle qu'elle est, l'évaluative peint la pratique telle qu'elle devrait être. En fait, cette opposition n'est claire ni en fait ni en droit.

Dans l'histoire de la linguistique, la norme objective est un concept qui naît pour jouer le rôle d'intermédiaire entre le système, stabilisé, et ses actualisations foisonnantes. La nécessité de ce troisième terme est d'abord soulignée par la glossématique. On se rappellera que Hjelmslev distingue

[...] une forme pure, le schéma, défini indépendamment de sa réalisation sociale et de sa manifestation matérielle ; b) une forme matérielle, la norme, définie par une réalisation sociale donnée mais indépendamment encore du détail de la manifestation ; c) un ensemble d'habitudes adoptées par une société donnée, et définies par les manifestations observées, l'usage. (Helgorsky, 1982 : 2)

Mais c'est Eugenio Coseriu qui a le mieux théorisé la norme objective, en fondant sa conception tripartite sur une critique approfondie de la dichotomie saussurienne. Voilà comment Helgorsky décrit sa position :

Dans les définitions de langue et de parole, il reconnaît trois plans que Saussure ne sépare pas nettement :

- physiologique / psychique
- individuel / social
- concret / abstrait,

et montre que la première partie de ces oppositions est régulièrement rapportée à la parole alors que la seconde l'est à la langue. Du point de vue qui nous intéresse, les définitions de Saussure impliquent l'assimilation de 'concret' à 'individuel' d'une part, de 'social' à 'systématique' d'autre part. Or, si l'on considère les réalisations linguistiques, on voit qu'une partie des caractères collectifs qu'on peut y discerner ne sont pas identifiables avec le système. Ce sont cependant des éléments ni uniques, ni accidentels, ni

contingents mais répétitifs et qui font partie des habitudes d'une collectivité linguistique donnée. À ces éléments 'normaux' mais non fonctionnels, c'est-à-dire n'appartenant pas au système, Coseriu donne le nom de *norme*. Il distingue ainsi selon le degré d'abstraction auquel s'arrête l'analyse trois plans d'observation : celui des caractéristiques variées et variables des objets, celui des caractéristiques normales, communes et plus ou moins constantes, indépendantes de leur fonction, celui des caractéristiques fonctionnelles. La norme représente donc, dans cette perspective théorique, un premier degré d'abstraction entre la réalité foisonnante de la parole (*habla*) et la rigueur fonctionnelle de la langue (*sistema*). (1982 : 3-4)

D'autres structuralistes encore s'accordent sur la pertinence qu'il y a à combler le vide qui subsisterait dans la description des faits sémiotiques si l'on s'en tenait à une dichotomie, et donc à distinguer trois instances hiérarchisées. Comment est obtenu cet intermédiaire ? Par deux types de procédures qu'il importe de ne pas confondre : l'abstraction et la généralisation. Pour Hjelmslev, le schéma a

[...] l'avantage sur la norme de ne pas présupposer l'usage, mais au contraire d'être présupposé par lui. L'analyse linguistique de la langue en tant que schéma a donc une valeur explicative que ne peut avoir une description de la langue en tant que norme. En outre, la norme détermine l'usage ; il y aura donc autant de normes linguistiques que de substances dans lesquelles elles se réalisent. Tandis que le schéma, n'instituant que des valeurs différentielles, est indépendant de toute considération de substance. L'usage viendrait-il à se modifier du tout au tout (soit à l'intérieur d'une même substance, dans la diachronie, soit dans le passage d'une substance à une autre), que le schéma resterait identique, 'pourvu que la distinction et les identités préconisées par [lui] soient sauvegardées'. (Badir, 2000 : 66, commentant les *Essais linguistiques*)

Le produit de l'abstraction est donc indépendant du produit de l'observation des variations contextualisées, qui peut déboucher sur une généralisation, c'est-à-dire sur une norme objective.

Bien sûr, dans les faits, ces deux procédures convergent fréquemment. Et d'un côté comme de l'autre, on compte avec une acceptabilité sociale. La différence est le statut de cette acceptabilité : simple postulat dans l'analyse immanente de Hjelmslev, elle est au cœur d'une analyse sociologique des normes évaluatives.

Ceci impose de traiter la question des normes en termes résolument sociologiques. Ce qui n'est pas trop malaisé : si le concept n'a pas encore droit de cité en sémiotique (il a mis du temps pour se frayer un champ au sein de la linguistique), il est central en sociologie où, en une première approximation, la norme se définit comme « une règle ou un critère régissant notre conduite en société » (Chazel, 1998 : 581).

Je vais tenter d'adapter cette définition en la déployant sous la forme de sept propositions, qui pointeront autant de lieux où le sémiotique s'articule au sociologique.

4.2. Sept propositions sociosémiotiques sur les normes

4.2.1. Les normes sont partagées

J'ai souligné plus haut qu'un postulat unanimiste sous-tendait autant la grammaire générative que les conceptions saussuriennes. Et il est de fait qu'il n'y a pas de norme sans un minimum de partage social.

Un tel postulat fait pourtant l'impasse sur la variabilité sociale de l'accès aux produits normés. Or qu'il y ait une stratification sociale des normes est trop évident. Bien plus : comme on va le voir (§ 5), c'est la variabilité de l'accès aux produits normés qui produit les conditions de l'évolution.

Mais refuser l'unanimité ne doit pas nous pousser à jeter le bébé avec l'eau du bain, et éliminer de la définition de la norme son caractère nécessairement partagé. La définition de la communauté linguistique fournie par Labov est bien connue. On sait que ce dernier a opéré une véritable révolution copernicienne, en démontrant l' inanité d'une définition de la communauté linguistique qui en ferait celle des usagers pratiquant effectivement et régulièrement la même variété : ce qui réunit les membres d'une communauté, c'est de pouvoir se reporter aux mêmes normes. On appellera donc communauté sémiotique un groupe aux membres duquel s'imposent les mêmes normes. Et ce que le concept de communauté présuppose s'est vu radicalisé par la sociologie des champs de Bourdieu : on y montre que c'est par le contrôle social – voire par la violence symbolique – que le « partage » est obtenu. « Pour qu'un mode d'expression parmi d'autres [...] s'impose comme seul légitime, il faut que le marché linguistique soit unifié et que les différents dialectes (de classe, de région ou d'ethnie) soient pratiquement mesurés à la langue ou à l'usage légitime » (Bourdieu, 1982 : 28).

4.2.2. Les normes sont intériorisées

La conformité aux normes est régulée par un contrôle social. Ce contrôle social peut être externe – et on parlera en ce cas de sanction (voir 4.2.5.) –, mais il peut aussi être interne; on parlera alors de régulation. C'est que la contrainte sociale peut être intériorisée par les individus, et dès lors s'exprimer sous une forme déontique.

Cette intériorisation permet à la sanction de prendre un tour positif dans la mesure où c'est l'individu qui assume la norme à laquelle il obéit. Elle a aussi pour fonction de rendre moins perceptibles les mécanismes d'imposition du partage social. L'intériorisation, qui peut être groupale et est à l'origine de l'habitus bourdieusien, est évidemment une tendance: elle peut être plus ou moins forte, de la même façon que la norme peut être plus ou moins explicite (voir 4.2.7).

4.2.3. Les normes sont contextualisées

Ce troisième point permet de nuancer une seconde fois le premier, qui portait sur le partage des normes. Le contrôle social – qu'il soit négatif avec la sanction ou positif avec la régulation – est exercé par des individus, des instances ou des groupes donnés, s'exerce sur des individus, des instances ou des groupes donnés, et est pertinent dans des circonstances données, à propos d'un objet donné.

Tous les aspects de la dynamique sociale sont donc convoqués dans cette contextualisation. Et en particulier, il y a une variabilité de l'accès à la norme, déjà indiquée en 4.2.1. et que nous pouvons commenter plus en détail ici. Il arrive en effet tantôt qu'une norme s'impose à un groupe et que des membres de ce groupe disposent des moyens techniques leur permettant d'adopter les comportements légitimes ou de mener les actions (voir 4.2.4.) légitimes, tantôt que d'autres membres ne disposent pas des moyens adéquats. Dans le premier cas, on peut parler de congruence, et dans le second de distorsion. Un cas particulier de telle distorsion a bien été étudié par les sociolinguistes: celui qui génère l'insécurité linguistique (voir Labov, 1976), concept qui peut aisément être étendu à la sociosémiotique, qui met en évidence des phénomènes de sécurité et d'insécurité sémiotiques.

4.2.4. Les normes déterminent les pratiques

Les normes tendent à susciter chez les membres des groupes qui y sont soumis des comportements, des conduites et des postures. Toutes choses que je résume dans le mot de pratique. Soulignons le verbe « tendent » : la norme peut ne pas déterminer une action réelle, objective, mais simplement l'image, le désir, le besoin ou l'approbation de cette catasémieose. Elle peut donc tantôt être le moteur d'une action réelle, tantôt un stimulant purement symbolique.

Par ailleurs, tant le choix de l'action particulière que celui de son mode d'effectuation – effectif ou symbolique – sont des processus guidés par une régulation sociale. Convergence, divergence. Ce sont en effet ces pratiques qui seront jugées tantôt appropriées, tantôt inappropriées. Ce qui nous amène au point suivant.

4.2.5. Les normes définissent des critères et des sanctions

Les normes se déclinent en critères – eux-mêmes contextualisés –, qui permettent d'apprécier l'action déterminée par elles.

Tout d'abord, elles tracent une frontière : d'un côté, les pratiques inappropriées, illégitimes, voire interdites ; de l'autre, les pratiques appropriées, légitimes, voire désirables. Il y a donc ainsi des normes de proscription et des normes de prescription, se formulant sous la forme d'injonctions tantôt négatives tantôt positives. Mais la formulation de critères permettant de proscrire et de prescrire ne peut aller sans la définition de sanctions. Le respect des critères entraîne ainsi des sanctions positives (approbation), leur non-respect débouchant des issues négatives (réprobation).

On peut redire ici ce qui a été dit à propos des pratiques : il n'est pas nécessaire que la sanction soit effectivement appliquée : il faut et il suffit qu'existe la possibilité de corréler une action et une sanction.

4.2.6. Les normes impliquent des valeurs

La plupart des mécanismes qui viennent d'être décrits – l'intériorisation, l'autorité sociale que représente le partage, le tropisme vers les pratiques, mais aussi, et singulièrement, la légitimation et la sanction – ne sont possibles que parce que les normes sont l'expression de principes déterminant ce qui est désirable et ce qui ne l'est pas. Ce sont ces principes que l'on appellera ici valeurs.

On voit immédiatement qu'il y a une relation hiérarchique entre normes et valeurs : les normes sont des règles pour la conduite, tandis que les valeurs, situées au niveau supérieur, servent à identifier les conduites souhaitables dans un contexte donné. Normes et valeurs sont donc entre elles comme moyens et objectifs.

4.2.7. Les normes et les valeurs doivent pouvoir s'énoncer

Les normes et les valeurs étant partagées, elles sont inséparables d'un discours. Elles se fondent donc toujours sur un récit primitif, ou un mythe fondateur, et nécessitent la mise au point d'une argumentation, celle-ci fût-elle implicite. Il y a donc une rhétorique des normes. Les discours épisémotiques, brochant sur des stéréotypes, constituent de bons exemples de tel discours.

C'est au fond là un cas particulier du phénomène de l'explicitation des normes, déjà rencontré lorsqu'il a été question de l'intériorisation de celles-ci (voir 4.2.2.). Ces deux facteurs – intériorisation et explicitation – sont intéressants à conjointre. Non qu'il y ait une corrélation rigoureuse entre intériorisation et implication d'une part, extériorisation et explicitation d'autre part : une norme peut parfaitement être à la fois implicite et extériorisée, ou explicite et intériorisée. Mais on peut poser qu'une norme est d'autant plus prégnante – et a une plus grande force d'émergence, dans le cas d'une norme nouvelle – qu'elle est à la fois intériorisée et explicite.

5. Normes et variation diachronique

La question du changement est une *crux* pour la sémiotique du système. On voit en effet mal comment un système permettrait de rendre compte d'actualisations qu'il ne prévoit pas ; autrement dit, la nouveauté apparaît comme impossible. Il y a là un paradoxe, que l'on pourrait formuler de la façon provocante qui suit : si on abandonne le système, le sens disparaît ; mais si on le conserve, seule la tautologie est possible. Les seuls actes sémiotiques possibles seraient donc l'actualisation des virtualités du système et l'explicitation de l'implicite (voir Prieto, 1966)¹⁰.

Ainsi, la pauvreté de la pensée sociologique de la sémiotique se double d'une faiblesse de sa pensée historique, dans la mesure où la discipline a résorbé la diachronie dans ce qu'on peut appeler une achronie¹¹. Le textua-

lisme présente en effet l'avantage de donner des moyens d'intercepter la variation et en particulier la variation diachronique. Il le fait par exemple en donnant aux textes ou aux énoncés visuels étudiés une valeur récapitulative ou sommative. Mais il s'agit bien d'une récupération de la diachronie, que seule rend possible une conception moniste, et non dialogique, de l'intertextualité.

De multiples solutions existent pour traiter le problème. Nous en détaillons certaines dans Groupe μ , 2015 (chap. VIII). Mais l'une d'entre elle se fonde sur la distinction normes / valeurs, et c'est pourquoi je la commenterai ici.

Cette distinction laisse en effet prévoir la possibilité que puissent exister des distorsions entre normes et valeurs (ce qui est d'ailleurs à la base du phénomène de l'anomie). Or ces distorsions peuvent, à côté d'autres facteurs, expliquer le dynamisme du système, et donc sa variabilité.

Elles permettent en effet l'apparition de la déviance, concept théorisé par Robert Merton (1956). La source du phénomène est la présence d'une distorsion entre les objectifs proposés aux acteurs sociaux et les modes d'actions qui sont réellement à leur disposition. Dans un tel cas de figure, deux solutions sont possibles. Ou le groupe met l'accent sur les valeurs, au détriment des normes qui devraient les incarner, ou il privilégie les normes, au détriment des valeurs qu'elles sont censées servir.

Dans le premier cas, on observe que le groupe n'assure pas à tous ses membres les moyens techniques de se plier efficacement aux valeurs dominantes. Et ceci détermine généralement un mouvement d'innovation, ce que Jean-Marie Guyau avait déjà montré dans son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885). Ce mouvement, surtout remarquable dans les couches les plus fragiles ou les plus émergentes du groupe, vise à assurer à cette fraction du groupe un accès plus réaliste aux valeurs. On comprend que dans un tel cadre naissent de nouvelles normes.

Dans la seconde hypothèse – la prévalence des normes formelles sur les valeurs –, on a le ritualisme. Selon Merton, ce type de conformisme se rencontre particulièrement dans les sociétés traditionnelles, rétives au changement. Sur le plan sémiotique, elle se traduit par le purisme et l'hypercorrectisme, phénomène sociosémiotique mis en évidence par les travaux de Labov.

Merton envisage aussi les deux autres configurations que sont l'évasion, où tant les valeurs que les normes sont abandonnées, et la révolte, où est proposé un système de normes et de valeurs radicalement nouveau.

6. Sociologie de la sémiotique

Un examen des rapports entre sémiotique et sociologie, aussi bref qu'il soit, ne saurait éluder le fait qu'il y a aussi une sociologie *de* la sémiotique : les pratiques des sémioticiens peuvent elles-mêmes être objet d'interrogation sociologique¹².

Or à l'heure actuelle, on manque encore d'études institutionnelles sérieuses sur la discipline. Il est sans doute significatif qu'aucune contribution historique sur elle n'envisage cet aspect des choses et que la réflexion épistémologique en la matière escamote systématiquement la question de ses propres déterminations sociales. Un numéro comme celui que *Linx* a pourtant intitulé *Spécificité et histoire des discours sémiotiques* (2001) n'échappe pas à cette règle ; et, malgré les espoirs que j'ai personnellement mis dans le projet, le dossier que *Signata* a consacré à *L'Institution de la sémiotique* (2012) élude largement le problème.

Il n'est pas question de mener ici cette étude, commencée dans Klinkenberg, 2012. Mais on ne peut éviter de constater que la sémiotique, en tant qu'institution, se structure en deux zones bien distinctes : distinctes par les agents qui y œuvrent, par les instruments qu'on y utilise, par les objectifs qu'on y poursuit, par les langages à travers lesquels la discipline s'y construit et s'y montre. En termes bourdieusiens, on pourrait parler d'un champ de production et de diffusion restreinte et d'un champ de production et de diffusion de masse (Bourdieu, 1991).

Le champ sémiotique – expression où l'adjectif « sémiotique » a pour référent la discipline, et non ses objets ou sa méthodologie – restreint est celui où se concentre la légitimité, celle des acteurs comme celle des concepts. C'est celui de la sémiotique pour sémioticiens¹³. Et, à l'instar de la littérature pour écrivains, il jouit d'une relative autonomie par rapport aux structures sociales. Car c'est aussi, comme dans tous les champs restreints, à ce niveau que la discipline se donne une identité forte, notamment par la mise au point d'un langage qui la distingue. La spécificité du langage de la sémiotique, qui traine la réputation d'être jargonnant, prend évidem-

ment sa source dans la vocation modélisante qui est la sienne. Mais à côté de ce rôle, le métalangage mis au point dans le champ restreint a aussi une fonction sociale moins évidente : la mise au point de terminologies a un impact sur la circulation des concepts, sur leur appropriation par les groupes, et donc sur la reconnaissance mutuelle des membres de ceux-ci autant que sur les différenciations qui s'opèrent entre eux. À côté de la clôture sur un système conceptuel que suscite un appareillage terminologique, il y a donc aussi des effets d'inclusion-exclusion qui ne sont pas de petite importance ; il y a des luttes pour la légitimité ou le pouvoir terminologiques, dont la première caractéristique est justement de ne pas se formuler comme telles.

C'est dans le champ sémiotique de diffusion et de production large que la discipline joue un rôle auxiliaire (lorsqu'elle constitue la matière d'un enseignement chez les apprentis architectes, chez les designers, les journalistes, etc.) Ses praticiens, le plus souvent occasionnels au demeurant, n'ont dans cette configuration qu'une faible légitimité au regard des normes qui régissent le marché du champ restreint. On observe aussi que les outils sémiotiques sélectionnés par eux sont fréquemment détachés de leur cadre théorique, et que ces outils ne sont d'ailleurs pas particulièrement ceux qui sont considérés comme centraux ou d'actualité par les acteurs du champ restreint. Quant à la terminologie, elle présente dans le champ élargi une particularité qui la distingue fortement de celle du champ restreint. Cette différence n'est d'ordre ni sémantique ni stylistique (la sémiotique du secteur élargi ne se soucie pas nécessairement d'être moins jargonnante que l'autre...) mais pragmatique : alors que là elle entend être l'instrument même de la construction de la problématique, elle sert ici à désigner des phénomènes réputés préexistants, puisque déjà établis et discutés par d'autres disciplines (ce qui nous ramène à l'opposition dont cette étude est partie).

La présence massive de la sémiotique due à sa mobilisation dans le champ élargi est généralement peu commentée. La raison de cette absence est une illusion d'optique, ou erreur de perspective, produite par le fait que bien peu de sémioticiens acceptent de voir leur discipline jouer le rôle d'une science auxiliaire. C'est donc tout le champ élargi qui est symboliquement discrédité. Et pour cause : accepter ce déplacement d'axe entraînerait à coup sûr une perspective impliquant un tri sévère dans les pièces de l'appareil conceptuel de la discipline, une révision de ses postulats, et surtout une ré-

flexion sur les langages à travers lesquels la sémiotique se parle. Autrement dit, la position épistémologique de la discipline n'est pas – en dépit de la conception angélique dominant ce secteur de la philosophie qu'est l'épistémologie – indépendante de sa position sociologique.

Cette question de la dualité du champ sémiotique global n'est pas de petite importance. En effet, ici comme dans d'autres secteurs culturels, la scission en deux sous-champs, et la délégitimation du second qui en découle, est précisément une manifestation de pouvoir. Et faire jouer à la sémiotique le rôle citoyen qui peut être le sien consiste précisément à s'interroger sur l'articulation de ces deux secteurs.

7. Conclusion

On vient d'examiner ce que peut être l'apport de la sociologie – ou à tout le moins de l'esprit sociologique – à la sémiotique. Mais à bien y regarder, ce n'est pas d'une simple contribution qu'il s'agit. Traiter de la variation comme un fait sémiotique implique en effet une réflexion sur les objets et les méthodes de la discipline qui ne peut manquer de mettre en question ses postulats. En d'autres termes, on ne saurait « injecter une dose » de sociologie à la sémiotique sans déclencher un mouvement la faisant sortir de l'état de « science normale » – ce moment épistémologique où, selon la périodisation de Kuhn (1962), le travail de recherche s'accomplit dans des cadres théoriques et méthodologiques normés –, état où elle se trouve pour l'instant, pour la faire entrer dans une phase de « révolution scientifique », où apparaissent de nouveaux paradigmes. Confronter sémiotique et sociologie ne saurait manquer d'avoir un important impact épistémologique sur la première.

Et c'est précisément sur ce point que l'apport de la sémiotique à la sociologie – car il faut en terminant évoquer l'apport de celle-là à celle-ci – pourrait s'avérer déterminant. Si par définition, toute discipline scientifique déploie son propre appareil épistémologique, le degré d'explicitation de ce dernier peut varier. Et il est de fait que la discipline sémiotique s'est, au long de son processus de construction, donné des contraintes formelles très fortes. Au point qu'une bonne partie de ses concepts tend à faire coïncider le domaine du sens dans sa généralité et celui du savoir organisé.

Ce haut degré d'exigence épistémologique peut constituer un des apports

de la sémiotique à la sociologie et, au-delà de cette dernière, à l'ensemble des sciences humaines, encouragées à expliciter leurs options théoriques et méthodologiques. C'est de cette manière que pourrait se concrétiser le programme de Morris, qui donnait pour mission à la sémiotique de faire dialoguer les sciences. Elle peut en effet constituer leur interface commune car si toutes ont un trait en partage – la signification –, sa vocation est d'explorer ce qui reste pour les autres un postulat. Or cette question des conditions de production de la connaissance est également centrale dans la sociologie des sciences (voir Latour et Woolgar, 1979 ; Latour, 1989).

Sur ce socle général, un apport particulier de la sémiotique à la sociologie peut être de démontrer à cette dernière que toutes les données dont elle se sert sont d'emblée des objets signifiants (ce caractère symbolique étant le produit de l'interaction avec le milieu) et, en définitive, de l'aider à établir – ce que fait pour son compte la sociologie des champs de Bourdieu – qu'il y a une relative autonomie du symbolique. « L'idée simple que j'ai à l'esprit », professait ce dernier, « c'est que la représentation que les sujets sociaux se font du monde social fait partie de la vérité objective du monde social » (2015 : 103). Cette question de la représentation constitue la véritable intersection entre la sociologie et la sémiotique. C'est grâce à elle qu'à un certain moment les disciplines ont pu cousiner : pensons à Barthes et à Eco (dont le concept d'encyclopédie est injustement oublié) sur le versant sémiotique, à Goffman sur le sémiologique.

Mais la responsabilité de la sémiotique vis-à-vis de la sociologie ne se borne pas à cette fonction critique. En effet, « un savoir critique n'implique pas seulement une certaine prise de conscience réflexive quant à ses propres modes d'élaboration, mais également quant à ses propres enjeux » (Leclercq, 2014 : 41), enjeux épistémologiques certes, mais aussi éthiques et politiques. Et d'ailleurs, l'épistémologie du XX^e siècle – d'Adorno et Habermas à Latour et Stengers – « n'a cessé d'interroger cette distinction et de mettre en évidence la dimension axiologique, voire même politique, de l'activité de connaissance » (*Ibid.* : 43).

Fédérant dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées, la sémiotique aide le citoyen à faire une lecture décalée et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. En prenant pour objet la généralité du sens, elle met en évidence la connexité de tous les lieux de distribution du sensible et de l'intelligible et vérifie ce qui est

le soubassement de toute émancipation : la conscience d'un monde en partage. Elle a donc bien une vertu politique, au sens de Rancière (1990), et est – ou au moins devrait être – ce que Bourdieu disait de la sociologie : un « sport de combat ».

NOTES

* Le présent chapitre applique les rectifications de l'orthographe de 1990, recommandées par toutes les instances francophones compétentes, dont l'Académie française.

¹ Peut-être le binarisme saussurien doit-il lui aussi quelque chose à Durkheim : « Toutes les croyances religieuses connues, qu'elles soient simples ou complexes, présentent un même caractère commun : elles supposent une classification des choses, réelles ou idéales que se représentent les hommes, en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré » (2007 : 82).

² Pour Durkheim, qui introduit la notion d'anomie dans *La Division du travail social*, 1893, l'expérience de la contrainte sociale joue un rôle déterminant dans l'acquisition des catégories structurantes. Si elles sont partagées, c'est parce que chacun fait l'expérience qu'elles doivent l'être : par exemple, échouer à structurer l'espace en fonction de la distinction sacré / profane ou en fonction des territoires de chasse tribaux expose à des conséquences sociales majeures.

³ Ce qui n'était pas trop malaisé : pour Bourdieu, en effet, l'*habitus* (collectif ou individuel) est une sorte de récit puisqu'il consiste en un héritage incorporé pouvant se traduire en dispositions diverses qui, elles-mêmes, se projettent dans des champs en fonction des possibles qu'ils offrent.

⁴ Dans ce qui suit, le mot « interaction » sera pris dans un sens plus large que lui donne Goffman (1974) : l'interaction est aussi celle du sujet à son milieu.

⁵ Sur tout ceci, voir Groupe μ , 2015. Par ailleurs la même sémiotique cognitive met en évidence les phénomènes de catasémie, ou action du sens sur le monde, phénomènes dans lesquels le lien social est évident.

⁶ Latour affirme « que l'ordre social n'a rien de spécifique ; qu'il n'existe aucune espèce de "dimension sociale", aucun "contexte social", aucun domaine distinct de la réalité auquel on pourrait coller l'étiquette "social" ou "société" ; qu'aucune "force sociale" ne s'offre à nous pour "expliquer" les phénomènes résiduels dont d'autres domaines ne peuvent rendre compte » (cité par Heinich, 2007 : 17).

⁷ Selon Latour et Woolgar (1986), la préférence pour un type déterminé d'interprétation n'est pas basée sur sa valeur cognitive mais n'est qu'un effet de la compétition sociale entre groupes de scientifiques tâchant d'imposer leur mode d'interprétation.

⁸ La préoccupation de vivre cette dialectique entre la diversité de l'expérience et l'unité de l'objet de savoir n'est d'ailleurs pas le monopole de la sémiotique. Non seulement toutes les disciplines intellectuelles doivent gérer l'apparente contradiction entre le fixe et le variable, mais c'est là le lot de tous les êtres vivants, voués à donner du sens à leur environnement par leurs pratiques : leur finitude, face à un monde infini, les contraint à rendre ce monde fini afin de pouvoir le manipuler (voir Mayr, 1996 : 599-600 ; Groupe μ , 2015).

⁹ Ces trois types de variation ne peuvent être dissociés que pour les besoins de la classification.

Dans les faits, ils sont en étroite relation les uns avec les autres. Ainsi, on peut poser que (a) la variation dans l'espace (V.E.) peut dépendre de la variation temporelle (V.T.), ou diachronie ; (b) que V.T. peut dépendre de V.E. ; (c) que V.E. peut être corrélé avec (V.S.), et (d) vice versa ; (e) que V.T. peut dépendre de V.S. et (f) vice versa.

¹⁰ Comme on l'a vu, c'est aussi à cette difficulté que la sociologie latourienne entend réagir.

¹¹ Raison pour laquelle j'ai proposé « Sémiotique et diachronie » comme thème du Congrès 2013 de l'Association française de sémiotique, tenu à Liège.

¹² Pour Bourdieu, « le fait de rappeler que les classifications sont des enjeux de luttes permet de retourner sur le classificateur le regard de la pratique : de même que la vision objectiviste permet d'apercevoir les luttes pratiques comme monocritères, unilatérales, etc., la réflexion sur l'existence des luttes pratiques à propos des classements permet de découvrir une vérité objective de l'objectivisme et de poser, du même coup, la question des conditions sociales de possibilité de cette vision objective. Dire que les classements sont des enjeux de luttes conduit à objectiver le travail d'objectivation. On part de cette découverte simple : les gens luttent sans cesse avec des injures, avec des classements [...] et les luttes quotidiennes de classement sont des luttes sur le système dominant » (2015 : 89).

¹³ Dans le « sous-champ de production restreinte, [...] les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs, qui sont aussi leurs concurrents les plus directs » (Bourdieu, 2015 : 7).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AA.VV. (1982), *La Norme, concept sociolinguistique*, n° spécial du *Français moderne*, t. L, n° 1.
- AA.VV. (1998), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Albin Michel.
- AA.VV. (2001), *Spécificité et histoire des discours sémiotiques*, *Linx*, n° 44.
- AA.VV. (2012), *L'Institution de la sémiotique : recherche, enseignement, professions*, *Signata*, n° 3.
- BACHMANN, Christian, LINDEFELD, Jacqueline, SIMONIN, Jacky (1981), *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier.
- BADIR, Sémir (2000), *Hjelmslev*, Paris, Les Belles Lettres.
- BASSO FOSSALI, Pierluigi (2015), « Le Rythme étrange et la catalyse ponctuelle de la culture. Dialogues possibles entre Barthes et Lotman », *Signata*, n° 6, pp. 447-462.
- BERTHELOT, Jean-Michel (1999), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert-Seuil.
- BEYAERT-GESLIN, Anne, DONDERO, Maria Giulia, MOUTAT, Audrey (dir.) (2016), *Les Nouvelles approches de l'image : sémiotique visuelle et énonciation*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BIGLARI, Amir (dir.) (2015), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris,

- L'Harmattan.
- BORDRON, Jean-François (2007), « Transversalité du sens et sémiose discursive », dans ALONSO, Juan, BERTRAND, Denis, COSTANTINI, Michel, DAMBRINE, Sylvain (dir.), *La Transversalité du sens : parcours sémiotiques*, Vincennes, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 83-98.
- BOURDIEU, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU, Pierre (1991), « Le Champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, pp. 3-46.
- BOURDIEU, Pierre (2015), *Sociologie générale*, vol. 1 : *Cours au Collège de France 1981-1983*, Paris, Le Seuil.
- CASSIRER, Ernst (1933), « Le Langage et la construction du monde des objets », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 30, pp. 18-44.
- CHAZEL, François (1998), « Norme et valeurs sociales », dans AAVV, *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Albin Michel, pp. 581-587.
- CHOMSKY, Noam (1971 [1965]), *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Le Seuil.
- DOROZEWSKI, Witold (1933), « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : Durkheim et F. de Saussure », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 30, pp. 82-91.
- DURKHEIM, Émile (2007 [1912]), *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, CNRS éditions.
- DURKHEIM, Émile (2013 [1895]), *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani.
- ECO, Umberto (1988 [1973]), *Le Signe*, Bruxelles, Labor.
- ÉRALY, Alain (2000), *L'Expression et la représentation : une théorie sociale de la communication*, Paris / Montréal, L'Harmattan.
- FODOR, Jerry A. (1983), *The Modularity of Mind*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- FONTANILLE, Jacques (1998), « Décrire, faire, intervenir », *Protée*, vol. 26, n° 2, pp. 104-116.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GOFFMAN, Erving (1974 [1967]), *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GROUPE μ (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- GUYAU, Jean-Marie (1885), *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Alcan.
- HEINICH, Nathalie (2007), « Une sociologie très catholique. À propos de Bruno Latour », *Esprit*, n° 5, pp. 14-26.

- HELGORSKY, Françoise (1982), « La Notion de norme en linguistique », *Le Français moderne*, t. L, n° 1, pp. 1-14.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000), *Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2008), « Normes linguistiques, normes sociales, endogenèse », BAVOUX, Claudine, PRUDENT, Lambert-Félix, WHARTON, Sylvie (dir.), *Normes endogènes et plurilinguisme : aires francophones, aires créolophones*, Lyon, ENS éditions, pp. 17-32.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2012), « Ce que la sémiotique fait à la société et inversement », *Signata*, n° 3, pp. 13-25.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2015), « Valeurs et variation : de la valeur d'échange à la valeur éthique, en passant par la valeur de survie », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan, pp. 129-143.
- LABOV, William (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LAHIRE, Bernard (2001), *L'Homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Hachette.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Le Seuil.
- LATOUR, Bruno, FABBRI, Paolo (1977), « La Rhétorique de la science. Pouvoir et devoir dans un article de science exacte », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13, pp. 81-95.
- LATOUR, Bruno, WOOLGAR, Steve (1986), *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press.
- LATOUR, Bruno (2006), *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1990), *Universe of The Mind. A Semiotic Theory of Culture*, Londres, I.B. Tauris & Co. Ltd.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1966]), *La Sémiosphère*, Presses Universitaires de Limoges.
- MARTY, Claude, MARTY, Robert (1992), *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier, Centre régional de documentation pédagogique.
- MAYR, Ernst (1996), « Classification II. Systématique zoologique », dans TORT, Patrick (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 599-608.
- MERTON, Robert King (1966), *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon.
- NEF, Frédéric (dir.) (1976), *Structures élémentaires de la signification*, Bruxelles / Paris, Complexe / Presses Universitaires de France.

- PEIRCE, Charles S. (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil.
- PRIETO, Luis J. (1966), *Messages et signaux*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PRIETO, Luis J. (1975), *Pertinence et pratique : essai de sémiologie*, Paris, Minuit.
- RANCIÈRE, Jacques (1990), *Aux bords du politique*, Paris, Osiris.
- RASTIER, François (1991a), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (1991b), « Problèmes de sémantique cognitive », VERGNAUD, Gérard (dir.), *Les Sciences cognitives en débat*, Paris, CNRS éditions, pp. 163-174.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- TARDE, Gabriel (1989 [1901]), *L'Opinion et la foule*, Paris, Presses Universitaires de France.
- THEUREAU, Jacques (1992), *Le Cours d'action : analyse sémio-logique. Essai d'une anthropologie cognitive située*, Berne, Peter Lang.
- THEUREAU, Jacques (2004), *Le Cours d'action : méthode élémentaire*, Toulouse, Octarès.
- VERGNAUD, Gérard (dir.) (1991), *Les Sciences cognitives en débat*, Paris, CNRS éditions.

SÉMIOTIQUE ET *CULTURAL STUDIES*

Jacques Fontanille
Université de Limoges
Institut Universitaire de France

L'objet des réflexions qui suivent n'est pas de se demander ce que la sémiotique pourrait apporter aux *cultural studies*, pour au moins deux raisons : d'une part cette question est déjà largement traitée dans la littérature (l'une des plus récentes contributions sur ce point est celle de Jan Baetens, 2011), et d'autre part les *cultural studies* font déjà usage, et depuis plusieurs décennies, de l'analyse sémiotique. Il s'agit donc plutôt d'interroger la sémiotique en adoptant le point de vue des *cultural studies*, et réciproquement, et d'examiner en quoi celles-ci peuvent conduire celle-là à réviser certaines de ses positions, à déplacer son regard et à remettre en question ses objectifs. Par conséquent, la perspective n'est pas, comme chez Rastier (2001), de fonder une nouvelle fois une sémiotique des cultures, mais bien de questionner la sémiotique à partir des grandes options qui caractérisent le champ des études culturelles telles qu'elles se présentent dans leur évolution et dans leurs développements actuels. Ce qui nous intéresse, c'est bien l'*interface*.

1. Hiérarchies, hégémonies et asymétries

1.1. Hiérarchies, légitimités et extension du champ culturel

Dans la tradition académique, la distribution des domaines disciplinaires et des méthodes d'analyse associées coïncide à maints égards avec la hiérarchie socio-culturelle des objets analysés. Il y a ainsi d'un côté des mé-

thodes de critique littéraire qui sont réservées aux œuvres « légitimes » de la littérature institutionnelle, et de l'autre, des méthodes d'analyse de discours réservées aux écrits plus quotidiens de la presse, et des médias en général. À quoi il faudrait ajouter notamment les méthodes de la folkloristique pour les contes, mythes et légendes.

La remise en question de cette hiérarchie et de cette répartition méthodologique peut emprunter deux voies, toutes deux explorées par les *cultural studies* (désormais désignées par CS). La première consiste à rebattre les cartes : par exemple, la méthode ethnographique interroge la réception des textes littéraires, et les méthodes de la critique littéraire sont appliquées aux discours du quotidien. La seconde se donne au contraire une méthode supposée neutre, transversale, et applicable à tous les objets sans distinction de légitimité : c'est la voie empruntée par la sémiotique, qui parcourt l'ensemble des sémiologies spécifiques en se fondant sur le même corps de concepts et en suivant les mêmes démarches d'analyse et de construction du sens.

De ce point de vue, les CS et la sémiotique partagent le même objectif tactique, mais avec des finalités stratégiques différentes. Pour les premières, il s'agit de mettre en crise les hiérarchies et les hégémonies instituées, et d'éprouver les capacités de résistance ou de contestation impliquées dans les cultures populaires et dans les expressions adoptées par les groupes sociaux dominés. L'élargissement et la diversification des objets d'analyse vise alors à choisir le périmètre jugé le plus pertinent pour apprécier ces capacités stratégiques : par exemple, la résistance des groupes adolescents à la culture dominante passe par l'adoption d'un mode vie qui s'exprime à travers des choix musicaux, des préférences médiatiques, des conduites sociales, etc.

La seconde, en revanche, s'efforce d'intégrer la plus large diversité des objets d'analyse au champ académique, et contribue en cela à en redessiner et reconfigurer les périmètres, les légitimités et les méthodes. La légende germanique intéresse Saussure tout autant que la poésie de Baudelaire. La bande dessinée et la fiction télévisuelle obéissent aux mêmes codes narratifs que le roman réaliste. Les propriétés plastiques de la mode font écho à celles des œuvres peintes dont l'histoire de l'art et l'iconologie font leur objet. Mais il faut bien reconnaître à cet égard que la sémiotique a sans doute sous-évalué la capacité de résistance des hiérarchies et des hégémonies : à postuler que la transversalité des ensembles conceptuels et des méthodes pouvait

déboucher sur une neutralité sémiotique à l'égard des clivages socio-culturels, elle a négligé d'anticiper les contre-stratégies académiques, qui ont vite opposé la « spécificité » disciplinaire de chaque type d'objet, et donc la faible pertinence des méthodes transversales. Et, au bout du compte, c'est la sémiotique qui s'est souvent trouvée marginalisée dans le champ académique : c'est un processus dont les CS sauraient parfaitement rendre compte !

1.2. Les clivages critiques

La remise en question des hiérarchies culturelles procède plus généralement d'un repérage et d'une déconstruction des « asymétries », surtout quand elles se donnent comme légitimes pour pouvoir perdurer. Les asymétries apparaissent principalement au sein de thématiques socialement « clivantes » et où elles apparaissent comme des zones critiques, qu'il convient d'explicitier avant de dénoncer la fausse légitimité des asymétries en question. Tout naturellement, les clivages critiques repérés par les CS sont ceux qui concentrent les rapports de pouvoir : classe, genre, race, auxquels bien d'autres, comme ethnie ou territoire peuvent s'ajouter et se combiner le cas échéant.

Ces clivages critiques jouent évidemment un rôle dans la production des objets et des situations culturels. Mais c'est surtout la diversification de leurs usages, de leurs réceptions et de leurs interprétations, notamment celle des médias contemporains, qui focalise l'attention des CS.

Stuart Hall (2008 : 129-168) distingue trois types de réception : hégémonique, négociée, oppositionnelle, selon que les acteurs sociaux adoptent, infléchissent ou récusent la position d'interprétation proposée par la culture dominante. Cette typologie exploite la catégorie du pouvoir et des conflits de pouvoirs, et peut faire l'objet d'une analyse sémiotique plus complète.

Elle implique avant tout une subjectivité, et une position subjective à l'égard de la position d'interprétation dominante. La typologie de Stuart Hall recueille le résultat de cette position subjective, mais l'explication se situe en amont, au moment de l'assomption interprétative : en ce moment précisément, l'interprète assume plus ou moins fortement sa propre position socio-culturelle. S'il l'assume faiblement, il adhère à l'interprétation dominante, quelle qu'elle soit ; s'il l'assume fortement, et si elle diffère de l'in-

interprétation dominante, il récuse cette dernière.

Adhésion, distance, ou rejet : l'interprète accommode le lien fiduciaire avec l'interprétation dominante, telle qu'elle ressort des conditions de la pratique de production, mais pour cela, il doit s'appuyer sur la force (ou la faiblesse) de son propre lien identitaire. Le problème que rencontre la sémiotique sur ce point précisément est de savoir si l'interprétation dominante est une donnée externe, ou si elle doit être considérée comme inscrite dans l'organisation textuelle même de l'objet culturel. En d'autres termes, à quel niveau de l'organisation culturelle ces instructions d'interprétation sont-elles inscrites ? Dans le texte (verbal, visuel, sonore...) ? Dans le genre et dans les normes associées au texte ? Dans les prescriptions sociales associées aux pratiques culturelles ? Comme chacune de ces instances est de fait porteuse d'instructions d'interprétation, la réponse ne peut pas être exclusive, et on comprend alors pourquoi il y a une marge de négociation et de prise de distance, selon que ces instructions sont associées directement au texte ou seulement à la situation de réception.

Nous identifions ici deux tensions associées l'une à l'autre. La première est celle du *lien identitaire* : l'acteur social assume plus ou moins fortement sa position socio-culturelle, et notamment les conditions d'interprétation qui en découlent, et il est donc plus ou moins en mesure de la confronter avec l'interprétation dominante. La seconde est celle du *lien fiduciaire* : celui-ci est plus ou moins directement engagé dans la réception textuelle ; en d'autres termes, le régime de croyance proposé, selon qu'il est directement nécessaire ou pas à la construction du sens textuel, peut être requis pour toute interprétation ou seulement proposé comme horizon de légitimité pratique. En associant ces deux liens dans une même structure tensile, la typologie de Stuart Hall peut être prise en charge et complétée de la manière suivante :

- Pour un lien identitaire fortement assumé (+)
 - associé à un lien fiduciaire fortement requis (+), l'interprétation est *polémique* : l'interprétation dominante est récusée.
 - associé à un lien fiduciaire seulement proposé comme horizon pratique (-), l'interprétation est négociable : l'interprétation dominante est *située*, mise à distance.

- Pour un lien identitaire faiblement assumé (-)
 - associé à un lien fiduciaire fortement requis (+), l'interprétation suit la voie hégémonique : l'interprétation dominante est *adoptée*.
 - associé à un lien fiduciaire seulement proposé comme horizon pratique (-), l'interprétation est *irénique* : l'interprétation dominante est alors considérée comme inhérente et immanente à l'organisation textuelle.

Le diagramme suivant rend compte de ces interprétations, tout en faisant place à d'autres positions intermédiaires :

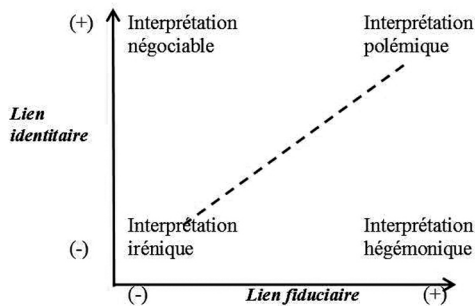


Schéma 1 : Les interprétations culturelles

1.3. Le centre et la périphérie, le dominant et le dominé

Le ressort sous-jacent commun à l'ensemble des CS est celui de l'asymétrie. C'est un principe de pertinence et de méthode : le repérage d'une ou plusieurs asymétries déclenche l'analyse, et cette dernière évolue en déconstruction critique dès lors que l'asymétrie repérée peut devenir le point de bascule d'un changement de point de vue, le moyen par lequel un renversement des positions dominantes et dominées peut être envisagé. Il ne suffit donc pas de repérer des catégories critiques du pouvoir (classe, genre

ou race) et de les articuler entre elles ; il faut surtout y repérer les asymétries à partir desquelles la déconstruction sera engagée.

L'école sémiotique de Tartu-Moscou a elle-même produit un modèle général de l'asymétrie culturelle : la sémiosphère (Lotman, 1999 [1980]). Cette asymétrie est topologique et informationnelle : elle repose d'abord sur la différence de densité d'information entre le centre et la périphérie de la sémiosphère ; et ensuite sur la différence de statut entre l'intérieur et l'extérieur de la sémiosphère, qui permet de penser le dialogue interculturel. L'asymétrie définit donc la sémiosphère deux fois : une première fois en interne, pour fonder la dynamique de conflits et de résolutions de conflits entre le centre et la périphérie, et une seconde fois en externe, pour fonder le dialogue avec les autres cultures.

La parenté est évidente, et la différence tout autant : dans les deux cas, l'asymétrie est constitutive du sens à saisir, et elle est même une condition de l'interprétation. Que ce soit au sein de la sémiosphère ou à propos des catégories critiques du pouvoir, la différence signifiante ne peut être saisie comme pertinente que si elle est affectée d'une asymétrie, par exemple d'une orientation axiologique (positif / négatif). Mais pour la sémiotique, la démarche ainsi inaugurée est une construction (la construction de la signification), alors que pour les CS, elle est une déconstruction. L'asymétrie de la sémiosphère est une condition de possibilité pour les sémioses diverses qui se produisent en son sein ; l'asymétrie recherchée par les CS est le point d'appui pour un renversement axiologique et conceptuel. Il faut alors se tourner vers les travaux ultérieurs de Lotman, notamment *L'explosion et la culture* (2004 [1993]), pour un traitement dynamique des conflits et des innovations dans le champ de la culture.

2. Agence, instauration, intervention

2.1. L'agence des sémioses

La discussion autour des concepts d'agence et d'agentivité prend sa source dans les débats fondateurs des CS à Birmingham (CCCS : Center for Contemporary Cultural Studies) après la deuxième guerre mondiale, au cours des « trente glorieuses ». À Birmingham, les principaux acteurs des CS s'inspirent du marxisme, et héritent des modèles de détermination élaborés notamment par Althusser : les rapports de production économique

(l'infrastructure) déterminent unilatéralement les idéologies, les représentations, les pratiques culturelles, les institutions et toute l'activité symbolique (la superstructure). C'est la raison pour laquelle on ne saurait espérer changer la superstructure sans avoir préalablement modifié les rapports de production. Et pourtant, dès leur naissance en Angleterre, les CS croient à la possibilité de changer la société en modifiant directement les relations et les pratiques culturelles. Cette perspective, qui motive l'engagement scientifique du CCCS dans l'étude des cultures populaires, est pourtant en contradiction avec le modèle de détermination marxiste.

La tension entre les orientations marxistes d'une part et le souci de reconnaître le rôle de l'action culturelle dans la résistance politique, d'autre part, conduit donc à remettre en question l'orthodoxie marxiste en matière de répartition des rôles entre l'infrastructure et la superstructure. Elle conduit notamment à repenser la manière dont les agissements culturels (les pratiques, en somme) sont eux-mêmes susceptibles de modifier les rapports de force politiques et sociaux. Apparaît alors le concept d'« agence » (*agency*, puis *agentivity*), qui procure un nouveau lieu théorique pour penser l'efficacité socio-politique et les rapports de pouvoir au sein même de la dimension culturelle, symbolique et éthique de la vie sociale. La théorie de l'agence permet notamment de mettre fin au caractère exclusivement unilatéral du déterminisme marxiste.

Le concept d'*agency* peut être directement traduit par *agence*, à condition d'assigner à cette dernière dénomination un contenu opératoire et sans ambiguïté. Bernard Darras commente ainsi la difficulté de ce choix : « Il faut se contenter du terme anglais *agency* ou avoir recours à des termes composés tels que “potentiel d'action”, “capacité d'agir”, “autorisation d'agir”, “pouvoir d'agir” ou “puissance d'agir” » (2006 : 59).

Si l'on suit Darras sur ce point, l'*agence* relèverait plutôt de la compétence que de la performance : *agency* (*agence*) viserait les modalités (principalement savoir et pouvoir faire) de la compétence, l'acte présent « en puissance » dans ses propres conditions de réalisation. Dans ces conditions, il faudrait adopter un autre terme, *agentivity* (*agentivité*) pour évoquer la performance elle-même, et plus précisément la performance réflexive et contrôlée par l'agent. Darras complète ainsi :

En sciences cognitives ainsi que dans les approches neurocognitives, l'agentivité (*agentivity*) désigne l'expérience que nos actes sont les nôtres, que nous en sommes la cause et que nous les contrôlons. [...] L'agentivité n'est donc activée que quand l'agent prend conscience de ses agissements... L'étude de l'agentivité est alors l'étude des agences volontaires et des influences pensées comme telles... (2006 : 66)

On comprend alors que sous ces questions terminologiques, deux tensions se superposent : d'un côté la relation entre la compétence et la performance (en capacité d'agir / agissant ou ayant agi) ; de l'autre côté, le contrôle (ou l'absence de contrôle), la volition et l'intention d'influence. Les raisons de la superposition entre ces deux tensions sont obscures. On peut supposer qu'il manquerait ici une claire distinction entre la performance et le contrôle réflexif de la performance. Invoquer la volition (« agences volontaires ») ne suffit pas, puisque la volition appartient elle aussi à la compétence, tout comme la capacité à agir. Il faut précisément ajouter la réflexivité (la « prise de conscience »). Et c'est alors qu'apparaît la « zone aveugle » de cette conception de l'agence : l'efficiencia non consciente des pratiques collectives.

2.2. Agences sans conscience ?

Du côté de l'anthropologie contemporaine, le concept d'agence est également exploité, notamment par Philippe Descola (2005), pour rendre compte justement de la capacité des productions sémiotiques collectives à affirmer ou transformer les principes mêmes de constitution de ces collectifs, c'est-à-dire à avoir des effets ontologiques et pas seulement symboliques. On peut ainsi parler de l'*agence* des figurations (iconiques) dès lors qu'elles ne sont pas seulement des expressions symboliques de telle ou telle appartenance culturelle, et qu'elles contribuent à instaurer dans la réalité même ces appartenances, à susciter des ontologies collectives. Les sémioses (notamment figuratives) ont une agence au sein des modes d'identification collective en ce sens qu'elles résultent elles-mêmes de pratiques, qui participent, comme toutes les autres pratiques collectives, des *schèmes pratiques intégrateurs* propres à chaque collectif.

La question de la « prise de conscience » ne se pose pas ici. Elle n'est pas exclue, mais elle n'est pas décisive. Et elle n'est pas même requise pour

que les modes d'identification et les schèmes pratiques intégrateurs changent. Tout comme la langue chez Saussure, ou la praxis énonciative chez Greimas, les modes d'existence collectifs changent même d'autant mieux si personne ne se croit détenteur du pouvoir de les changer. En revanche, dès lors que le changement est pensable sans prise de conscience, il faut supposer *a minima* une instance de régulation du changement, et cette instance ne peut se définir autrement que par la réflexivité.

La réflexivité, en l'occurrence, est ce lien qui maintient en relation la performance et la compétence : certes, la première présuppose logiquement la seconde, mais la seconde doit pourtant accompagner temporellement la première en vue des adaptations nécessaires du cours d'action. Du point de vue de l'action efficiente, performance et compétence restent en interaction tout au long du cours d'action, et s'ajustent l'une à l'autre. L'instance qui assure ce couplage et ces ajustements est la pratique elle-même, en ce qu'elle implique *a minima* le principe même de la poursuite du cours d'action : nul besoin de faire intervenir la conscience, la réflexivité impliquée dans la persistance pratique suffit.

On suppose donc l'inhérence de l'acte à l'agent pratique, cet agent étant défini principalement par ses compétences pour agir et par son identité culturelle. Et il faudra ajouter un autre rôle actantiel, celui d'un observateur-judicateur, pour convertir cette inhérence en imputation (l'acte peut être imputé à l'agent pratique) et en responsabilité (la force du lien d'inhérence permet d'apprécier le degré de responsabilité). D'un point de vue politique, il peut sembler essentiel que l'agent pratique soit lui-même aussi cet observateur-judicateur (c'est la « prise de conscience »). D'un point de vue sémiotique, cette collusion entre les deux rôles est un cas de figure prévisible mais seulement facultatif.

2.3. Agence, expérience et émotions

L'école de Birmingham proposait une autre solution, complémentaire et compatible avec la précédente. C'est la solution des *structures of feelings* issues de l'expérience, développée notamment par Edward Thompson (1988). Les structures de sentiments supposent la conversion en affects de ce qui est éprouvé dans l'expérience. Elles sont même le corrélat affectif de ce que nous avons appelé plus haut le « lien identitaire » qui est à l'œuvre

dans l'interprétation et dans la participation aux situations et pratiques culturelles.

On peut alors concevoir une séquence de transformations et de déterminations plus complexes, depuis les conditions matérielles jusqu'aux productions sémiotiques et médiatiques, en passant par l'expérience, les structures perceptives du vécu et leurs effets émotionnels. Les *structures of feelings* ne sont pas des représentations détachées de la réalité, elles émergent de l'expérience procurée par l'expérience des situations culturelles, et elles contribuent à constituer ces situations vécues comme des réalités efficaces dans la vie sociale. Et on peut en même temps penser les déterminations dans les deux sens, notamment des représentations culturelles vers les rapports de pouvoir économiques, via l'« agence » culturelle.

Le rôle médiateur attribué à ces structures de sentiment par Thompson apporte un complément nécessaire à la manière dont nous avons défini la réflexivité pratique (sans que soit requise une prise de conscience) : les efforts d'accommodation entre compétence et performance sont des épreuves vécues par l'acteur social, au moins parce qu'ils requièrent son implication, son engagement dans l'interprétation. Ce dont il fait l'expérience, en l'occurrence, c'est d'abord de l'engagement de sa subjectivité, et a minima, du fait même d'advenir à la subjectivité. Cette subjectivation de l'accommodation réflexive se décline et s'exprime sous forme d'affects : ce sont les « structures de sentiment », qui sont en définitive des sémioses (contenus et expressions). La médiation en question, entre expérience et sémiose, est celle même que la sémiotique reconnaît aujourd'hui dans les processus d'énonciation.

Les *visual studies* et les *performance studies* exploitent tout particulièrement les possibilités analytiques et explicatives de l'association entre l'agence et l'affect, articulées avec l'idéologie. À l'évidence, ces études sur la visualité et sur les performances (des événements sociaux aux spectacles, en passant par les rituels) renouent avec les origines des CS : elles s'emparent dans sa diversité de toute la gamme des pratiques de visualisation ou de représentation vivante, sans égard pour les hiérarchies proposées par l'histoire de l'art. Mais en outre, elles débordent largement la seule description de ces productions visuelles ou spectaculaires, pour rendre compte de leur agence et leur performativité : non pas ce qu'elles représentent, mais ce qu'elles transforment dans la réalité sociale, ce qu'elles instaurent dans l'existence.

2.4. La « low theory » et l'engagement socio-politique

Les CS ont en général une conception de la théorie qui les singularise dans l'ensemble du champ académique (pour autant qu'elles se situent par rapport à ce champ !). Sous le point de vue théorique, elles se donnent l'apparence de l'éclectisme, du bricolage, de l'hybridation, et de la régression infinie des déconstructions de déconstructions. Cette apparence est un leurre, mais il n'en est pas moins efficient, et particulièrement dissuasif pour tous ceux qui adhèrent, même marginalement, aux positions du positivisme scientifique. On peut s'étonner, par exemple, de la prolifération des considérations épistémologiques, et des transferts analogiques plus ou moins contrôlés. Mais on peut aussi s'interroger sur ce dont ils témoignent.

Dans le meilleur des cas (la généralisation n'est pas nécessaire) ces apparences témoignent d'une recherche obstinée du point de vue théorique le mieux adapté à la situation et à la pratique des agents dont il est question. Cavalièrement, on pourrait dire que les CS ne sont pas à la recherche d'une théorie au bénéfice d'une vérité scientifique et des analyses qui en ont fait leur valeur principale, mais qu'elles s'efforcent au contraire d'élaborer la théorie dont les acteurs sociaux ont besoin pour agir et réagir. Car la relation (ou l'écart) entre l'analyse et l'agent social n'est qu'une des asymétries politiques parmi toutes les autres dont se nourrissent les CS et qui doivent être mises en question. Par conséquent, élaborer une théorie, c'est prendre une position dans cette relation asymétrique, et devoir choisir entre le pôle dominant et le pôle dominé de cette asymétrie.

Comme le rappellent fort justement Maxime Cervulle et Nelly Quemener :

La théorie doit être entendue ici comme une modalité d'intervention dans une conjoncture socio-historique, une mise en marche de la pensée tournée vers l'action. [...] Ceci revient à concevoir la théorie comme une manière d'appareiller conceptuellement les mouvements sociaux et les individus, de dégager les conditions de l'action en identifiant les spécificités du contexte. (2015 : 9)

Ce qui vaut pour la théorie vaut également, par conséquent, pour l'analyse elle-même. Jan Baetens en résume ainsi l'objectif : « La description n'est jamais un but en soi, c'est un moyen d'un engagement culturel et politique plus vaste » (2011 : 157).

Dans la perspective traditionnelle en sémiotique, la théorie ne peut être infléchie qu'en retour des résultats et des problèmes issus de l'analyse concrète, et sous le contrôle de l'épistémologie. Mais les résultats et problèmes issus de l'analyse changent de nature quand cette analyse est articulée à une intervention (critique, contestation, résistance), et surtout si les acteurs de l'intervention comprennent à la fois des analystes et des agents sociaux impliqués dans les pratiques et les situations analysées ; à la limite, surtout si les deux se confondent, et si les analystes sont partie prenante de la résistance et de la contestation. De fait, le triangle conceptuel « épistémologie / théorie / analyse » devrait être complété par un quatrième pôle, celui de l'action-intervention.

À la différence de ce qui se passe dans les CS, où le débat sur cette question est depuis le début vif, public et central, les milieux sémiotiques ont rarement mis en discussion cette articulation avec l'action-intervention. Elle a pourtant toujours été à l'horizon des questions en suspens, en raison de la participation précoce et toujours active des sémioticiens aux études dites « qualitatives » dans les milieux professionnels du marketing, de la communication et de la stratégie, y compris les stratégies politiques.

Les tenants des CS revendiquent souvent (et par ironie) la recherche d'une « low theory ». De leur côté, les sémioticiens se voient souvent reprocher de jargonner de manière incompréhensible, et s'inquiètent des efforts qu'il conviendrait de faire pour se « mettre à la portée » (*vers le bas*) afin de se faire comprendre d'un public non spécialiste. La catégorie « haut / bas » appliquée au discours théorique est évidemment l'une de ces asymétries que déconstruisent les CS.

Mais une asymétrie trop évidente peut en cacher une autre : lors de débats oraux au sein du groupe des sémioticiens rassemblés autour de Greimas, certains dénonçaient dans les années 1980 l'« angélisme » de la pratique sémiotique théorique, avec des arguments comparables à ceux de Sartre : ils n'ont pas les mains sales, parce qu'ils n'ont pas de mains. D'autres rétorquaient alors : certes, engageons-nous dans les pratiques sociales, mais prenons en compte les rapports de force qu'elles impliquent, et veillons à ce que toutes les parties prenantes bénéficient de l'approche sémiotique. Si la sémiotique contribue à l'amélioration des stratégies de communication des marques, des entreprises ou des partis politiques, elle doit à parts égales contribuer à améliorer les capacités de résistance des consommateurs, des

usagers et des citoyens. La pratique théorique obéit donc non seulement à une déontologie scientifique (à l'usage interne de la communauté des chercheurs), mais également à une éthique sociale (à l'usage des différents publics impliqués dans des relations de manipulation et d'influence au sein des collectifs), une éthique fondée sur la conscience des asymétries dans les rapports de force.

3. Anthroposémiotique et interdisciplinarité

3.1. La culture au sens anthropologique

En cohérence avec leur critique des hiérarchies et des hégémonies qui président à la classification des faits culturels et à l'identification des objets culturels légitimes, les CS ont contribué à un élargissement de ce qui relève de la culture. Elles s'appuient dans cette démarche sur la manière dont l'anthropologie appréhende et circonscrit les cultures. La culture au sens « anthropologique », telle que la définit notamment Raymond Williams (1958), comprend en effet la vie sociale sous toutes les formes, matérielles, intellectuelles et symboliques, les institutions et les conduites ordinaires, les processus de communication quotidiens, l'ensemble d'un mode de vie, tout autant que les artefacts plus spécialement produits et utilisés dans les pratiques culturelles au sens restreint.

L'extension de la notion de culture au périmètre le plus large, celui qu'assume l'anthropologie, commence donc avec la stratégie de remise en question des hiérarchies et hégémonies culturelles (voir *supra*). Elle se poursuit avec l'élargissement et le croisement des méthodes utilisées dans les différents champs des sciences humaines et sociales, et notamment avec la diffusion progressive des méthodes ethnographiques. Et elle se prolonge, en harmonie avec ce qui passe également en sémiotique depuis une dizaine d'années, avec une réflexion sur la diversité des formes de vie et des modes d'existence.

Au-delà ou en-deçà de l'identité, c'est alors l'éthos des collectifs qui est interrogé, en particulier à travers les schèmes pratiques dominants ou émergents associés à des formes de vie, ou à des techniques collectives. C'est avec les *visual studies*, les *performance studies* et les *media studies* que cette dimension apparaît le plus clairement. L'analyse des évolutions

contemporaines des médias numériques, par exemple chez Henri Jenkins (1992 et 2006-2013) ou chez Lev Manovich (2013), ouvre le débat sur les grands schèmes pratiques qu'ils sollicitent : ceux de la logique marchande ou ceux de l'économie du don, ceux de la création-production ou ceux de l'injonction à la participation, et de la captation-appropriation de la créativité des publics.

3.2. L'éthos pratique des collectifs médiatiques

On peut rappeler ici succinctement que l'anthropologie contemporaine distingue deux types de schèmes pratiques intégrateurs, les schèmes d'identification, qui instaurent les collectifs en tant que tels, et les schèmes de relation, qui tissent le réseau des relations entre les existants appartenant à un même collectif. Philippe Descola (2005) limite l'inventaire à six types de schèmes de relation : l'échange, la prédation, le don, la production, la protection, la transmission.

Les schèmes de relation peuvent être classés selon que les actants partenaires sont équivalents ou non sur le plan ontologique et selon que leurs rapports sont réciproques ou non. Rapportée à la tradition anthropologique, notamment celle représentée par Mauss et Lévi-Strauss, cette conception comporte une évolution majeure : au lieu d'un principe universel de réciprocité, fondateur du lien social, et qui serait incarné par le modèle général de l'échange (y compris sous l'appellation « don » chez Mauss, ou « communication » dans le monde d'aujourd'hui), la réciprocité n'est plus alors qu'un cas de figure, et l'échange n'est qu'un schème de relation parmi plusieurs autres. Cette évolution est particulièrement opportune eu égard au dialogue avec les CS, puisque l'enjeu est bien directement l'asymétrie ou la symétrie des *statuts ontologiques* d'un côté (en tant que genre ou espèce d'existants), et celles des *rôles sociaux* de l'autre (en tant qu'actant du prédicat de relation).

Chez Descola, ce principe de classification donne lieu à deux groupes de schèmes : (1) le premier caractérisant des relations réversibles entre des termes qui se ressemblent (*l'échange, la prédation, et le don*), et (2) le second caractérisant des relations univoques fondées sur la hiérarchie et la connexité entre des termes non équivalents (*la production, la protection et la transmission*). La symétrie dans le premier cas, l'asymétrie dans le se-

cond. Mais même dans le premier groupe, l'asymétrie est distinctive.

Les relations du premier groupe correspondent aux trois formules assurant le mouvement d'une valeur quelconque entre deux termes ayant le même statut ontologique. Mais la réversibilité des rôles est elle-même soumise à deux situations différentes : (i) si la relation est *symétrique*, la réciprocité est obligatoire (c'est le cas de l'échange) ; (ii) si la relation est *asymétrique* (prédation et don) la réciprocité est possible, mais seulement facultative, espérée ou redoutée. Il faut alors comprendre que dans les deux cas du premier groupe la symétrie des statuts ontologiques est assurée, mais qu'on peut distinguer le cas où les rôles pratiques (les rôles actantiels) sont symétriques et celui où ils sont dissymétriques.

En outre, il est à noter que l'échange, la prédation et le don concernent toute entité existante, y compris le partenaire de l'interaction lui-même, ou des existants non-humains (par exemple des animaux ou des végétaux) ou non-vivants (par exemple des entités du paysage, ou des machines), et donc pas seulement la circulation des biens, des femmes ou des symboles (comme chez Lévi-Strauss).

Les relations du deuxième groupe sont toujours, selon Descola, univoques (non réversibles) et elles se déploient entre des termes hiérarchisés du point de vue ontologique. La double asymétrie, celle des statuts ontologiques et celle des rôles pratiques, y serait donc systématique. Pour la **production**, c'est l'asymétrie entre ce qui produit et ce qui est produit. Pour la **protection** c'est l'asymétrie des pouvoirs et des dépendances. Pour la **transmission**, enfin, c'est principalement l'asymétrie suscitée par le cours du temps et la succession des générations, par exemple l'asymétrie entre les morts et les vivants, entre les absents et les présents, entre les détenteurs de la tradition et de la mémoire et les bénéficiaires de la transmission.

La typologie établie par Descola (2005) a la forme suivante :

Relation de similitude entre termes équivalents		Relation de connexité entre termes non équivalents	
Symétrie	<i>Échange</i>	<i>Production</i>	Connexité génétique
Asymétrie négative	<i>Prédation</i>	<i>Protection</i>	Connexité spatiale
Asymétrie positive	<i>Don</i>	<i>Transmission</i>	Connexité temporelle

Tableau : Typologie des pratiques selon Descola

Au sein de chaque collectif, les schèmes de relation se combinent et se hiérarchisent, mettant au premier plan tel champ de relation plutôt que tel autre dans les conduites publiques. Mais aucun de ces schèmes de la pratique ne régit à lui seul l'éthos d'un collectif. C'est la combinaison et la hiérarchie adoptée qui caractérise cet éthos. Chaque combinaison induit une forme d'asymétrie dans le système, et caractérise une classe de « formes de vie ». Une transposition sémiotique est envisageable, qui permettrait de mieux mettre en évidence les deux dimensions graduelles où se jouent les tensions entre symétrie et asymétrie : (1) *la similitude des statuts ontologiques* et (2) *la réversibilité des rôles* dans la relation. La première s'étend de la similitude (-) à la hiérarchie (+), et la seconde, de la simple connexité (-) jusqu'à la relation réciproque (+). Les deux tensions proposent donc des solutions graduables qui vont de la symétrie à l'asymétrie des relations. Si l'on suppose (ce que ne fait pas Descola) que ces deux tensions sont articulées, de manière à faire apparaître entre elles soit des convergences soit des divergences, on obtient une structure tensive qui redistribue les six schèmes, et définit même pour certains des variétés différentes :

- ° les deux variétés du don et de la prédation, déjà identifiées par Descola, selon que la réversibilité des rôles actantiels est rendue impossible (1) ou possible (2),
- ° les deux variétés de la production, selon que le producteur et le produit appartiennent (1) ou pas (2) à la même catégorie d'existants,
- ° les trois variétés de la protection, selon que le protecteur et le protégé appartiennent (1) ou pas (2) à la même catégorie d'existants, et selon que la protection est unilatérale (1) et (2) ou bilatérale (3).
- ° les deux variétés de la transmission, selon que les partenaires adoptent (1) ou pas (2) un même mode d'existence.
- ° et enfin les deux variétés de l'échange, selon que les partenaires appartiennent (1) ou pas (2) à la même catégorie d'existants.

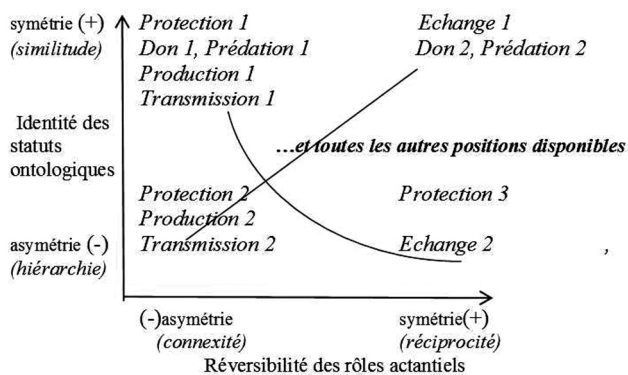


Schéma 2: Variétés des pratiques de relation

L'apport de l'approche sémiotique du problème, par la projection d'un modèle de catégorisation dynamique et susceptible de traiter tous les cas de figure des tensions entre symétrie et asymétrie, d'une part, statuts et rôles d'autre part, se reconnaît (1) à l'ouverture de la typologie, qui permet alors de rendre compte de situations plus spécifiques, sans doute moins massivement adoptées par les collectifs, mais néanmoins tout aussi significantes que les autres, et (2) à la prééminence des déterminants (les deux tensions articulées) sur les déterminés (les différents types schématiques).

On peut alors revenir aux préoccupations actuelles des CS, et faire observer maintenant qu'entrer dans l'analyse des médias numériques par la seule voie de la communication (et donc de l'échange) est non seulement *un biais* (du point de vue d'une sémio-anthropologie), mais probablement *une erreur de méthode*, car la communication, au sens même de Lévi-Strauss, est une structure d'échange réciproque, réversible, qui n'apparaît plus ici même que comme l'une des possibilités de relations. Déposer un contenu, une image, une ressource quelconque sur la plateforme d'un réseau, c'est faire un *don*, et qui plus est un don sans destinataire identifiable. Cette ressource sera découverte par d'autres usagers, qui se l'approprieront, et qui vérifieront si le dépositaire est fiable, intéressant, original, c'est-à-dire doté des qualités nécessaires à une *prédation* fructueuse, sachant par ailleurs que ce dépositaire n'attend aucune contrepartie et ignore quel usage

est fait de son *don*.

On connaît également des gestionnaires de réseaux qui tentent avec insistance d'établir ou de rétablir des relations d'échanges réciproques et d'imposer un éthos de la communication (avec une injonction de participation), conformément à l'idéologie dominante : ce sont par exemple les automates des plateformes qui opèrent les relances systématiques pour obtenir des réponses aux demandes de contact (les « injonctions à participer »). Mais même si par lassitude les usagers finissent pas répondre, ils n'entrent pas pour autant dans une relation de « communication » et d'*échange* véritable, et ils continuent à puiser à leur guise dans les ressources disponibles.

On trouve enfin des médias numériques qui font une place grandissante aux pratiques de *production* (Wikipédia), de *protection* (notamment des minorités, ou de l'environnement) ou de *transmission* (didactique, technique, culturelle ou idéologique). Chacun des six schèmes de relation (ainsi que leurs variétés) peuvent donc devenir la pratique dominante soit d'une catégorie ou d'une communauté d'usagers, soit d'un type médiatique, soit d'un mode de fonctionnement d'un réseau.

3.3. La pluridisciplinarité

À Birmingham, le CCCS rassemblait déjà des approches littéraires, philosophiques, ethnologiques, sociologiques et sémiologiques. Et dans les recherches américaines plus récentes, sociologie de la communication, ethnographie des pratiques culturelles populaires, et analyse des discours médiatiques sont régulièrement associées.

Le soubassement épistémologique de l'interdisciplinarité (du côté de l'interprète savant) repose sur les *articulations* et les *intersections* dans lesquelles l'objet à interpréter est impliqué. Les notions d'*articulation* et d'*intersection* renvoient à la pluralité postulée des déterminations socio-économiques des représentations et des idéologies, et à leurs croisements dans l'analyse. Car les tenants du principe de la causalité plurielle ont quelque peine à se défaire d'un autre principe, celui de la société considérée comme une totalité constituée d'éléments interdépendants, le « fait social total » : il faut donc remettre du « lien » dans cette pluralité. Et c'est pourquoi l'*articulation* entre les déterminations et l'*intersection* entre les identités et les représentations, en les rendant partiellement dépendantes les

unes des autres, peuvent engendrer une « totalité sociale », ou au moins en maintenir le principe à l'horizon de la théorie et de l'analyse.

Au sein des CS, la conception dominante de ces articulations méréologiques repose (1) sur le fait qu'elles induisent des déterminations faibles, voire des relations contingentes, et (2) qu'elles sont produites, construites, instaurées par « le discours », autant dire par les sémioses et l'énonciation. C'est notamment la position d'Esnesto Laclau (1977), reprise par Stuart Hall. Lawrence Grossberg (1992) voit dans le concept d'articulation le moyen de penser non seulement « la production de structures à partir de pratiques », selon le projet althussérien, mais aussi « la production de l'identité à partir de différences [et] *la production de l'unité à partir de fragments* ».

En outre, au-delà de la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité est un choix stratégique permettant d'échapper au figement des savoirs institutionnalisés, et de redéfinir tactiquement en permanence le périmètre des objets, des pertinences et des explications. Critiquer le périmètre et le figement des disciplines et de leurs objets est un mouvement inhérent à la démarche déconstructionniste des CS. Mais cette démarche est aussi une tactique pour maintenir ouverte la possibilité de l'innovation permanente. C'est ce que montre notamment Éric Maigret (2013) dans ses explications de la prolifération de nouvelles « X studies ». On comprend alors pourquoi il est nécessaire, en contrepartie, de prévoir des articulations et des intersections.

L'intérêt régulièrement manifesté pour la sémiotique au sein des CS peut s'expliquer également par ce besoin de compenser, sinon de contrôler, leur prolifération indisciplinée, et surtout d'y trouver du sens. La sémiotique se donne des théories, des méthodes et des objets, mais pas un objet unique et identitaire. Le seul dans lequel tous les sémioticiens pourraient se reconnaître, la *signification*, est si général et transversal qu'il ne saurait faire de la sémiotique une discipline, puisqu'il est, au moins partiellement, partagé par bien d'autres types de recherches. La sémiotique est donc elle aussi traversée par la même tension que les CS, tension qui s'exprime sous forme de débats entre les tenants d'une possible « sémiotique générale », et ceux d'une « sémiotique fédérative » (Rastier). Mais même au cours de ces débats, tous s'entendent au moins sur la nécessité de disposer d'ensembles conceptuels communs, et de méthodes d'analyse partagées, susceptibles de se diversifier pour rendre compte des sémioses spécifiques aux différents domaines ou

niveaux culturels.

Mieux vaut donner alors la parole à l'un des représentants des études culturelles, Jan Baetens : « En ce sens, la sémiotique est sans aucun doute la manière la plus efficace de pratiquer l'interdisciplinarité, vu son désir, en dépit de l'éclatement de ses objets, d'aboutir à une méthodologie et à une terminologie cohérentes » (2011 : 162).

Et en outre, la sémiotique ne se contente pas de proposer aux CS une méthodologie et une terminologie cohérentes, car elle est aussi en mesure de construire le sens des articulations et intersections en question. En effet, la méréologie des articulations ouvre le champ à une approche sémiotique : Jean-François Bordron (1991, 2011) a montré de manière forte et convaincante comment et en quoi les agencements méréologiques (les différentes manières d'associer des parties pour configurer des totalités reconnaissables) portent des intentionnalités, et donc des significations dont on peut reconstruire la forme. Transposée au champ des discours articulables des CS, et même de la sémiotique, cette proposition impliquerait que le « design » global d'une théorie et d'une méthode serait en lui-même, grâce à la forme de ses agencements, porteur de sens.

Il en va ainsi de la sémiotique greimassienne, dont le design génératif repose (1) sur le fait que les différents niveaux sont à la fois hétérotopes et isomorphes, et (2) sur l'enchaînement des conversions topiques d'un niveau à l'autre, et enfin (3) sur le caractère cumulatif des résultats successifs de ces conversions. De la même manière, on peut repérer, dans chacune des grandes tendances théorico-méthodologiques des CS (1) la nature catégorielle des ressemblances et différences entre les parties articulées (topos, type, énonciation, etc.), (2) la forme générale des liens qui les unissent (connexités locales, réseau multidirectionnel, alignements, parallélismes, intersections etc.), et (3) le type de « mémoire » de formes qui soutient le parcours de totalisation.

En outre, dans le discours même des CS, ces parcours de totalisation, partiels ou globaux, sont racontés et dramatisés ; en somme : mis en scène dans le discours théorique. C'est ainsi que les « parties disciplinaires » (au sens juridique aussi bien que méréologique) circulent, dialoguent, convergent, font collusion, se critiquent ou se réfutent réciproquement, etc. La forme méréologique de l'interdisciplinarité et de la pluralité des déterminations se donne alors à appréhender de manière sensible. La sémiotique

trouverait dans ces différents modes de scénarisation matière à rendre compte du caractère conjoncturel et *ad hoc* (donc en arrière-plan, contingent, ou faiblement déterminé) des rencontres interdisciplinaires, à l'image du caractère conjoncturel des relations entre les déterminations et les aspects de l'objet.

3.4. Pour finir : la révolution méthodologique

Nous proposons d'achever ce parcours de l'interface entre sémiotique et *cultural studies* par l'un des résultats les plus durables de ces dernières, dont la première s'inspire à juste titre depuis une décennie, et plus encore aujourd'hui même, avec les développements récents de l'ethnosémiotique et de l'anthroposémiotique. Ce résultat majeur est le profond renouvellement des méthodes de constitution et d'analyse des données. Pour étudier les pratiques, les formes de vie et les modes d'existences individuels et collectifs, la sémiotique a besoin d'inventer de nouvelles méthodes. C'est l'un de ses chantiers en cours. Ce fut aussi le cas, dès les origines à Birmingham, pour les CS anglaises. Dans son livre *The uses of literacy* (1957), traduit sous le titre *La Culture du pauvre* (1970), Richard Hoggart mêlait récits autobiographiques et descriptions ethnographiques. Déjà, également se posait, dans son principe et aussi en raison des conséquences méthodologiques, la question de l'appartenance et de l'identité culturelle de l'analyste : Hoggart parlait ainsi du milieu socio-culturel et des conditions de vie de sa propre enfance. Cette question resurgit pour chaque nouveau domaine d'intervention : faut-il ou pas être noir pour être légitime dans le domaine des Black Studies ? faut-il être gay, lesbienne ou transsexuel pour pouvoir traiter de manière pertinente des questions d'identité dans le domaine LGBT ? Elle fait retour, évidemment, vers d'autres questions déjà évoquées, notamment celle de l'expérience (faut-il avoir un accès direct à l'expérience dont procèdent les objets, situations et interprétations analysés ?), et celle de l'engagement auprès des acteurs concernés. Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi les différentes méthodes de l'ethnographie connaissent un tel succès dans les CS : le métier d'ethnologue se construit en effet à partir de ces mêmes questions.

En outre, en raison même de cette problématique, et au moins de la nécessaire immersion de l'analyste dans le mode de vie analysé, les CS doivent théoriser, décrire et proposer sans pouvoir se mettre à distance et en sur-

plomb, et à partir d'une position d'observateur-participant immergé. C'est aussi la position que Bourdieu s'efforce de construire, et la raison pour laquelle il y a quelque parenté entre l'éthos des collectifs visés par les CS (un mode de vie qui se caractérise à la fois par sa persistance et son pouvoir identificateur) et l'habitus bourdieusien. Cette parenté est assumée : Hoggart a été traduit en français entre autres par Passeron, proche collaborateur de Bourdieu.

Pour prendre deux exemples plus récents, Ien Ang, dans *Watching Dallas* (1985) met en place une méthode ethnographique pour étudier la réception de la série Dallas chez les femmes. Janice Radway (1984, 2000) fait de même pour étudier la réception féminine des romans à l'eau de rose. Leur méthode combine l'observation participante, des entretiens, des échanges de courriers, des techniques de stimulation et d'expression des émotions, la reconstitution narrative des conditions familiales et sociales de réception, etc. L'enquête croise et superpose les recueils de données diversifiées, met en scène la multiplicité des facettes des objets et des situations à analyser, ainsi que les parcours de leur réunion (éventuellement, de leur totalisation). Elle est en cela très comparable à celles utilisées en sociolinguistique (par exemple par William Labov), mais aussi à celles utilisées par Jean-Marie Floch (1990) dans ses études en communication et marketing.

Dans tous les cas, qu'il s'agisse des CS, de la sociologie ou de la sémiotique, le problème à traiter n'est pas seulement celui de la constitution des données à analyser. À l'occasion de cette constitution, le chercheur doit déjà donner une image suffisamment explicite du design de la théorie et de sa méthode, c'est-à-dire (i) d'une part de la nature des diversités et de la forme des articulations, et (ii) de la position et du rôle de l'observateur dans la diversification des facettes et dans les modes d'articulation. Nous retrouvons donc sur ce point (s'agissant de la « révolution » méthodologique) les composants du design pratique des théories : organisation méréologique et scénarisation des parcours, mais avec un élément supplémentaire : l'observateur, sa position, son référentiel, ses émotions et ses cognitions.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANG, Ien (1985), *Watching Dallas. Soap Opera and the Melodramatic Imagination*, Londres / New York, Routledge.
- ANG, Ien (1996), *Living Room Wars. Rethinking Media Audiences for a Postmodern World*, Londres / New York, Routledge.
- BAETENS, Jan (2011), « Mon grand tour en sémiotique. La sémiotique vue depuis les Cultural Studies », *Signata*, n° 2, pp. 155-166.
- BORDRON, Jean-François (1991), « Les objets en parties. Esquisse d'ontologie matérielle », *Langages*, n° 103, pp. 51-65.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images : études sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CERVULLE, Maxime, QUEMENER, Nelly (2015), *Cultural studies : théories et méthodes*, Paris, Armand Colin.
- DARRAS, Bernard (2006), « La tache aveugle. Approche sémiotique et systémique du paradigme de l'agency », *MEI*, n° 24-25, pp. 57-69.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DESCOLA, Philippe (2006-2007), *Modalités de la figuration* (résumés des cours du Collège de France), disponible sur : www.collegeDESCOLAPhilippe-de-france.fr/site/philippe-descola/resumes.htm.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GROSSBERG, Lawrence (2010), *Cultural Studies in the Future Tense*, Durham, Duke University Press.
- GROSSBERG, Lawrence (1992), *We Gotta Get Out of this Place. Popular Conservatism and Postmodern Culture*, Londres / New York, Routledge.
- HALL, Stuart (2008), *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies*, Paris, Éditions Amsterdam.
- HALL, Stuart (2013), *Identités et cultures 2 : politiques des différences*, Paris, Éditions Amsterdam.
- HALL, Stuart, du GAY, Paul (dir.) (1996), *Questions of Cultural Identity*, Londres, Sage.
- HOGGART, Richard (1970 [1957]), *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit.
- HOGGART, Richard (1991 [1988]), *33 Newport Street : autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Le Seuil.
- JENKINS, Henry (1992), *Textual Poachers. Television Fans and Participatory Culture*, Londres / New York, Routledge.
- JENKINS, Henry (2013 [2006]), *La Culture de la convergence : des médias au transmédia*, Paris, Armand Colin.

- LACLAU, Ernesto (1977), *Politics and Ideology in Marxist Theory*, Londres, New Left Books.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (1999 [1980]), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- LOTMAN, Youri Mikhailovich (2004 [1993]), *L'Explosion et la culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- MAIGRET, Éric, MACÉ, Éric (dir.) (2005), *Penser les médiacultures : nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin.
- MAIGRET, Éric (2013), « Ce que les Cultural Studies font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des Studies », *Questions de communication*, n° 24, pp. 177-195.
- MANOVICH, Lev (2013), *Software Takes Command*, New York, Bloomsbury.
- MATELART, Armand, NEVEU, Érik (2003), *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte.
- MITCHELL, William John Thomas (2009), *Iconologie : image, texte, idéologie*, Paris, Les Prairies ordinaires.
- RADWAY, Janice (1984), *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Culture*, North Carolina, The University of North Carolina Press.
- RADWAY, Janice (2000 [1984]), « Lectures à "l'eau de rose" », *Politix*, vol. 13, n° 51, pp. 163-177.
- RASTIER, François (2001), « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Le Journal des anthropologues*, n° 85-86, pp. 183-219.
- SCHECHNER, Richard (2003 [1988]), *Performance Theory*, Londres / New York, Routledge.
- THOMPSON, Edward Palmer (1978), *The Poverty of Theory, and Other Essays*, Londres, Merlin Press.
- THOMPSON, Edward Palmer (1988 [1963]), *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil.
- TURNER, Victor (1987), *The Anthropology of Performance*, New York, PAJ Publications.
- WILLIAMS, Raymond (1958), *Culture & Society*, Londres, Chatto & Windus.
- WILLIAMS, Raymond (1961), *The Long Revolution*, Londres, Chatto & Windus.
- WILLIAMS, Raymond (2009), *Culture et matérialisme*, Paris, Les prairies ordinaires.

SÉMIOTIQUE ET SCIENCES DE L'HISTOIRE

Bernard Lamizet
Institut d'études politiques de Lyon

Pour bien comprendre comment penser la signification de l'histoire, il faut commencer par se pencher sur le signifiant, sur ce mot, « histoire ». Comme la plupart des mots français, le mot « histoire » vient d'un mot latin, *historia*, lui-même issu d'une racine indo-européenne, *wid-tor*, celui qui sait. Cette racine désigne, ainsi, un acteur, puisque le suffixe *tor* désigne celui qui met en œuvre une pratique, elle-même désignée par l'autre partie de la racine, en l'occurrence *wid*, qui signifie *savoir* (comme dans le grec *oida*), ou *voir* (comme dans le latin *videre* ou comme dans l'anglais *witness*, le témoin). Pour être plus précis, *wid-tor* désigne donc, en indo-européen, *celui qui sait parce qu'il a vu, celui qui sait parce qu'il a l'expérience des sens*. En d'autres termes, la racine indo-européenne du mot « histoire » ne le situe pas dans le champ du savoir transmis, dans le champ de la communication et de l'échange symbolique, mais dans le champ du savoir acquis par l'expérience – en l'occurrence celle de la vue et, au-delà, celle du témoignage.

C'est donc dans un second temps de l'histoire du mot que l'histoire est pensée comme savoir, c'est dans un second temps que l'histoire s'inscrit dans le champ de la représentation. Comme on le verra à plusieurs reprises dans ce texte, on se trouve confronté, dans la naissance même du terme « histoire », à l'articulation proposée par Lacan entre le réel et le symbolique. L'histoire se réfère, d'abord, à une expérience matérielle, celle de la vue, et, dans un second moment seulement de sa constitution, à la mise en œuvre de la dimension symbolique d'un savoir, à la mise en œuvre de la représentation qui la fonde comme science. Il est donc intéressant de se pen-

cher, pour commencer, sur l'étymologie du mot, car on peut comprendre que, dès sa constitution, l'histoire est clivée en deux champs, en deux moments, en deux pratiques : le moment initial de la confrontation au réel d'un événement auquel on assiste, puisqu'on le *voit* (*wid*), et le moment second de la représentation, de la sémiotisation de cet événement, qui fonde, à partir de lui, le signifiant qui l'inscrit dans le langage.

C'est que le *wid-tor*, le témoin, est engagé dans la logique de la représentation, c'est-à-dire dans la logique de l'échange symbolique et de la communication, en inscrivant l'histoire dans ce que l'on peut appeler la sémiotique de la transmission. C'est que le témoignage n'a de consistance que dès lors qu'il est inscrit dans le symbolique. Tant que j'assiste à un événement, sans en communiquer la consistance à l'autre, je ne suis pas un témoin, je ne suis qu'un spectateur : je ne suis témoin qu'à partir du moment où je parle de cet événement à l'autre, qu'à partir du moment où j'en élabore le récit ou la représentation dans le champ d'un échange symbolique avec l'autre. Sans doute faut-il ne pas se tromper sur le sens de cette racine indo-européenne, *wid* : il ne s'agit pas seulement de voir (car elle aurait fondé le latin *videre*, mais non le grec *oida*), mais aussi de conserver dans la mémoire (le grec *oida* est le verbe au parfait, qui est l'équivalent de notre passé composé) ce qui est inscrit dans le symbolique, puis de transmettre, afin d'être reconnu par l'autre comme témoin (l'anglais *witness*).

1. Qu'est-ce que la signification de l'histoire ?

Une sémiotique particulière élabore les modes d'intelligibilité et de formulation de la signification de l'histoire. Mais, avant cela, sans doute est-il nécessaire de mieux définir les éléments qui fondent la signification de l'histoire, de mieux comprendre en quoi elle consiste. On peut, pour cela, comparer l'histoire à une langue : de la même façon que la sémiotique de la langue, comme l'a montré Saussure, cherche à faire apparaître les articulations qui fondent les signes de cette langue autour de *signifiants*, c'est-à-dire de structures formelles, et de *signifiés*, c'est-à-dire d'interprétations de ces structures formelles, une sémiotique de l'histoire construit des signifiants, c'est-à-dire des éléments à interpréter, et des signifiés, c'est-à-dire des éléments d'interprétation de ces signifiants, propres à mieux comprendre les évolutions et les parcours de l'histoire. La spécificité de l'histoire, qui

la distingue des sciences de la langue et du langage et d'autres sciences sociales, est qu'elle fonde dans le temps les signes qu'elle cherche à interpréter.

Les signifiants de l'histoire, ce sont les événements qui se produisent et les acteurs qui les mettent en œuvre, mais ce sont aussi des dynamiques plus larges, plus profondes, qui permettent d'expliquer sur un second plan les événements qui construisent ce que l'on pourrait appeler la surface de l'histoire. Les signifiés de l'histoire, ce sont les logiques qui inscrivent les événements, les acteurs et les dynamiques historiques dans des processus interprétables d'explication et dans des logiques culturelles, politiques, économiques, sociales, qui rendent pensables leurs significations. C'est pourquoi la sémiotique de l'histoire consiste fondamentalement à articuler l'histoire aux autres sciences sociales, à élaborer une transdisciplinarité qui articule les significations élaborées par l'histoire à des significations multiples, élaborées par les autres sciences sociales.

On pourrait, dans ces conditions, penser la sémiotique de l'histoire en la structurant, comme le fait Saussure à propos de la sémiotique de la langue et à propos de la sémiotique dans laquelle il inscrit la sémiotique de la langue, autour d'une *dénotation* et d'une *connotation* de ses signifiants. La dénotation d'un événement, par exemple, c'est la réalité de cet événement, la façon dont il s'est produit, les acteurs qu'il a engagés, les transformations, les ruptures et les continuités qu'il a engagées dans l'histoire de la société dans laquelle il se situe. Les connotations, toujours multiples, de cet événement, ce sont les autres événements avec lesquels il est en relation, les dynamiques et les structures avec lesquelles il est articulé, sur d'autres plans ou dans d'autres logiques de la société dans laquelle il se produit. Le 14 juillet 1789, des révolutionnaires s'emparent de la Bastille, une forteresse située à la porte de Paris, pour libérer les personnes qui y étaient enfermées et pour s'emparer des armes et des munitions qui s'y trouvaient. Cela, c'est la *dénotation* de ce fait. Ses connotations, qui font de lui un *événement*, de l'histoire, et qui permettent de le construire comme un signifiant, ce sont la symbolisation du pouvoir absolu que représentait la Bastille, la liberté que représente la libération des prisonniers, mais aussi la force des révolutionnaires qui montrent une forme d'égalité avec le pouvoir royal auquel ils sont en mesure de tenir tête, et au-delà, la contestation même du régime monarchique. L'instance sémiotique de l'histoire est la mise en œuvre du processus

d'interprétation par lequel elle fait apparaître l'événement comme un signifiant en lui articulant des signifiés faits des relations qu'elle établit entre la dénotation de cet événement, la réalité observable de cet événement, dont sont témoins des acteurs qui étaient là ou qui y participaient, et qui sont donc en mesure d'en permettre le récit, et ses connotations, c'est-à-dire les modes divers d'interprétation de la pluralité de ses significations – politiques, stratégiques, judiciaires, mais aussi économiques, puisqu'au-delà de la prise de la forteresse royale, la crise économique que connaît le pays pousse les habitants de Paris à y chercher des réserves alimentaires.

Interpréter l'histoire, ainsi, ne se limite pas à la vivre, ni seulement à la connaître, mais à la structurer comme un langage. C'est ainsi que Greimas situe le rôle de l'historien, à propos des *Annales*, « dont la préoccupation principale », écrit-il, « est d'établir et d'assurer une dimension fondamentale de l'histoire sur laquelle se trouvent situées les structures historiques profondes, indépendantes des fluctuations conjecturales de l'historicité » (1976 : 163). Cette dimension « fondamentale » de l'histoire fait d'elle une sémiotique en lui faisant penser la multiplicité des significations des événements et processus sociaux et des identités d'acteurs qui les engagent. Finalement, il s'agit bien de faire de l'histoire une langue, en la structurant autour de signifiants, qui consistent dans des événements, des acteurs et des processus sociaux, et de signifiés, qui inscrivent ces signifiants dans des systèmes multiples de signification, géographiques, politiques, économiques, sociaux, culturels, dont la rationalité transdisciplinaire fonde pleinement l'histoire comme une science sociale.

Mais, comme toute sémiotique, celle de l'histoire se fonde sur une forme de distanciation, sur la construction rationnelle d'une forme de distance sémiotique par rapport à l'histoire, que l'on peut définir en trois termes. Le premier est *la distance dans le temps* : même l'histoire événementielle courte, celle, par exemple, à laquelle contribuent les médias d'information, ne se situe pas dans le temps de l'événement : élaborer l'histoire d'un événement suppose de se mettre à distance de lui ; on ne peut pas faire l'histoire d'un événement dans son moment, car l'histoire de l'événement s'engage *après* sa mise en œuvre. Le second est *la distance du langage* : il n'y a pas de performativité de l'histoire, on ne peut à la fois être acteur ou témoin d'un événement et en dire l'histoire, car, comme tout langage, c'est la distance qui fonde l'histoire, en permettant de le comprendre. Par ailleurs, on

ne peut être à la fois acteur et témoin d'une dynamique sociale profonde, car, pour la comprendre, il faut prendre le recul qui permet d'y inscrire les événements dans une forme de rationalité. Enfin, une troisième distance qui caractérise le discours de l'histoire est *la distance de cette rationalité entre l'acteur et celui qui dit l'histoire*. Il s'agit, finalement, d'une distance comparable à celle dont parle Brecht à propos du théâtre entre l'identité de l'acteur et celle du personnage qu'il représente, ou à celle de la parole de la psychanalyse entre le psychisme de l'analysant et la parole qu'il énonce sur le divan de l'analyste, distance qui se matérialise par le fait qu'il n'est pas en face de l'analyste. L'histoire fonde sa sémiotique sur la distance de la parole qui lui permet de comprendre des logiques inconscientes des dynamiques sociales.

L'histoire comme médiation se fonde, enfin, sur une autre dimension importante, entre le sujet singulier et l'acteur collectif. Si la médiation peut se définir comme l'articulation du singulier et du collectif, l'histoire fonde, en particulier, la forme de médiation qui lui est propre sur des événements et des acteurs singuliers et sur des logiques qui les inscrivent dans des systèmes sociaux collectifs. Chacun de ceux qui, dans le peuple de Paris, ont participé à la prise de la Bastille, chacun des témoins qui ont assisté à la scène, est une personne singulière, avec son histoire personnelle propre, sa mémoire singulière, son psychisme et son désir. Mais, dans le même temps, ce que montre l'histoire, c'est que ces personnes singulières qui ont participé à la prise de Bastille, *se sont ainsi constituées en un peuple*, c'est-à-dire en un acteur collectif de l'histoire.

2. Sémiotique de la temporalité

Pour pleinement penser la sémiotique de l'histoire, sans doute importe-t-il de commencer par penser une sémiotique de la temporalité : une inscription des logiques du temps et de la temporalité dans le champ sémiotique. Pour cela, on peut commencer par considérer la distinction proposée par Fernand Braudel entre *temps long* et *temps court* comme une première sémiotique de l'histoire. Dans son grand ouvrage, en quelque sorte fondateur, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Braudel écrit que son livre « s'intéresse à des structures sociales, donc à des mécanismes lents à s'user » (1966 : 325). Et il poursuit : « Il s'intéresse aussi

à leur mouvement. Et il mêle, finalement, ce que notre jargon nomme *structure* et *conjoncture*, l'immobile et le mouvant, la lenteur et l'excès de vitesse. Ces deux réalités » (*Ibid.*), ajoute-t-il, « comme le savent les économistes à qui nous devons leur vraie distinction, sont associées dans la vie de tous les jours, partagée sans fin entre ce qui change et ce qui persiste » (*Ibid.*). En distinguant *structure* et *conjoncture*, Braudel élabore une sémiotique de la temporalité fondée sur une logique de la signification inscrite dans la logique de la structure : la distinction, dans le champ de l'histoire, entre *structure* et *conjoncture* permet à l'historien de rendre raison de la signification de la temporalité en distinguant, finalement, la sémiotique des acteurs et celle des événements, qui définissent la conjoncture, rencontre dans le même moment entre des événements à qui une signification est reconnue en les confrontant les uns aux autres, et la sémiotique des évolutions lentes, des cultures et des institutions, qui définit la sémiotique de la structure.

Mais la sémiotique de la temporalité s'inscrit aussi dans une autre logique, celle de la distinction entre le réel et le symbolique dans l'histoire. L'histoire consiste à rendre lisible, en l'inscrivant dans le symbolique, le réel du temps passé, mais aussi le réel du temps présent, qu'elle inscrit dans le symbolique de la rationalité pour les générations à venir. À partir du moment où s'élabore une sémiotique de l'histoire, fondée sur une sémiotique de la temporalité, s'engage une confrontation entre le réel, c'est-à-dire la contrainte imposée aux acteurs sociaux dans le présent, et le symbolique, c'est-à-dire l'ensemble des représentations qui permettent de donner une signification complexe à la temporalité, champ dans lequel s'inscrivent les événements, les acteurs et les structures de l'histoire. Si c'est dans le champ de la psychanalyse qu'a été élaborée cette distinction entre le réel et le symbolique, il n'en demeure pas moins qu'elle est capitale dans le champ de l'histoire, car elle permet de rendre compte de la mise en œuvre, dans ce champ particulier des sciences sociales, de la façon dont les discours, les représentations, les médias, formulent, dans l'espace public, les incidences du réel du temps sur nos pratiques symboliques et sur nos relations sociales dans l'espace politique.

L'histoire institue une sémiotique des acteurs en les articulant entre eux et entre les époques. La sémiotique historique de la temporalité s'inscrit dans les logiques d'acteurs qui fondent l'histoire sur une logique narrative,

qui l'inscrivent dans la syntaxe d'un récit. Trois caractéristiques permettent de comprendre comment se manifeste cette sémiotique narrative de l'histoire. La première est l'identité des acteurs, des personnages de ce récit : il ne s'agit pas seulement pour les auteurs, les lecteurs et les auditeurs de récit, comme dans les récits ordinaires, de s'identifier symboliquement à ces personnages qui interviennent dans le récit des événements, mais ces personnages constituent aussi des formes de sublimation politique des identités dont ils sont porteurs. En lisant l'histoire de Braudel de la Méditerranée au temps de Philippe II d'Espagne, au moment où nous rencontrons, par exemple, une situation comme celle de la Sicile, « sorte de Canada ou d'Argentine pour le XVI^e siècle », écrit Braudel (*Ibid.* : 525), nous engageons, comme dans tous les récits, une forme d'identification symbolique aux habitants et aux acteurs de ce pays, mais, dans le même temps, nous engageons une forme de sublimation, d'identification à un double idéal de ces acteurs, *idéal doctique*, idéal de savoir, puisque l'histoire est une science, et *idéal économique et politique*, puisqu'il s'agit de l'histoire de l'engagement de ce pays et de ses habitants dans l'espace politique et dans l'espace économique que représente la Méditerranée à cette époque.

Par ailleurs, la sémiotique de l'histoire confronte le savoir sur le temps passé au réel du temps présent. Le travail de l'historien est lui-même inscrit à une certaine époque : Braudel rédige sa thèse, comme on le sait, pendant la guerre de 1939-1945, et, en ce sens, sa réflexion sur la Méditerranée est située dans le temps, par rapport aux évolutions que connaît l'Europe à cette époque de l'histoire, et son livre est publié en 1966, se situant, ainsi, à une époque où les sciences sociales connaissent un profond renouvellement, mais aussi à une époque où la décolonisation et la guerre d'Algérie engagent, en France, un regard renouvelé sur la Méditerranée. Il s'agit donc d'une double sémiotique de la temporalité, puisqu'il s'agit aussi bien de la sémiotique du temps dont il est question dans le travail de l'historien et de la sémiotique du temps au cours duquel il met en œuvre sa recherche. La confrontation entre le réel du présent et le symbolique du passé dont elle rend compte donne à la sémiotique de l'histoire une spécificité qui la distingue de la sémiotique d'autres sciences sociales : le temps est à la fois ce qui la situe, lui donnant le caractère d'un discours politique énoncé dans l'espace public à une certaine époque, et ce qui donne un sens aux événements, aux acteurs et aux évolutions dont elle rend compte, en leur donnant

une signification fondée sur l'interprétation que rend possible la distinction entre le temps dans lequel ils s'inscrivent et le temps dans lequel l'historien énonce son discours.

On peut ainsi comprendre que la dimension symbolique de la représentation du temps dont parle l'historien est déjà un temps passé, puisqu'il se situe à une certaine distance de l'énonciation du discours de l'histoire, qu'il est confronté à deux dimensions réelles de la contrainte qui frappe ce temps : la contrainte du présent de l'historien et celle du temps qui fut un présent au temps de l'événement ou des évolutions et des situations dont l'historien rend compte au cours de l'énonciation de son discours et de l'élaboration de son savoir.

3. Sémiotique de l'histoire et sémiotique de l'événement

C'est le récit de l'événement, à la fois pour le conserver en mémoire et pour lui donner une signification, qui constitue, sans doute, la première expérience de l'histoire. Le *wid-tor*, le témoin, est le premier énonciateur du discours de l'histoire et le premier acteur de ses représentations, en assistant à l'événement, et, parfois, en y prenant part – encore que, pour faire le récit de l'événement, pour l'inscrire dans le symbolique, pour être pleinement l'énonciateur de son histoire, il est nécessaire de se mettre à distance de lui. Mais c'est la raison pour laquelle il faut commencer par définir ce qu'est un événement et ce que sera la sémiotique de l'événement. L'événement, c'est ce qui *e-venit*, c'est-à-dire ce qui survient, ce qui vient du dehors. Ce qui définit, fondamentalement, l'événement, c'est qu'il s'agit d'un surgissement de l'extérieur : en ce sens, l'événement est une manifestation de ce que Lacan désigne comme le *réel*, comme ce qui est étranger au symbolique et qui, précisément, engage la pratique symbolique en y confrontant l'énonciateur. L'événement, c'est un fait qui se produit et que le témoin raconte, pour l'inscrire dans le langage, pour lui donner, ainsi, une signification et, au-delà, pour être en mesure de le comprendre, de le maîtriser. L'histoire a, en quelque sorte, été inventée pour étendre le savoir sur le monde en donnant une signification aux événements qui se produisent. La différence entre le journaliste et l'historien se situe dans la distance que l'un et l'autre ont à l'événement et au temps, plus grande pour l'historien que pour le journaliste qui se situe dans une confrontation immédiate à l'événement dont il fait le récit.

La sémiotique du temps engagée par l'histoire définit deux relations de l'événement au temps, la diachronie et la synchronie. Tandis que la diachronie inscrit l'histoire des événements et des acteurs dans la linéarité de leur succession dans le temps, la synchronie les met en relation avec d'autres événements et d'autres acteurs de la même époque. Il s'agit, ainsi, de deux sémiotiques du temps de l'histoire, qui fondent la signification des événements en les confrontant de deux façons différentes à d'autres événements, puisque c'est en les confrontant à d'autres que l'on peut donner une signification aux événements étudiés. En élaborant une diachronie, l'histoire fonde la signification sur la succession des événements et analyse les transformations, les continuités, les ruptures de l'identité culturelle ou politique qu'elle analyse. La sémiotique diachronique de l'histoire se fonde sur la linéarité de sa lecture. En élaborant une synchronie, l'histoire met en relation des événements, des acteurs, des identités, qu'elle saisit au même moment de la linéarité, pour fonder l'interprétation qu'elle leur donne sur la mise en relation d'événements étrangers les uns aux autres, qui n'ont en commun que le moment où ils se produisent, et c'est dans cette association que l'histoire construit le processus de leur interprétation.

En articulant diachronie et synchronie, en fondant son discours de savoir et d'interprétation sur l'articulation de plusieurs sémiotiques de temporalité et de plusieurs sémiotiques de spatialité, l'histoire inscrit les événements et leurs acteurs dans un complexe sémiotique fondé sur la mise en relation de faits racontés et interprétés, d'acteurs représentés dans leurs singularités et dans leurs appartenances et, enfin, de systèmes politiques et culturels qui inscrivent les sociétés dans une temporalité dont la dimension sémiotique se fonde, elle-même, sur l'articulation de leurs similitudes et de leurs différences. Peut-être peut-on fonder l'engagement de l'histoire et de son énonciation sur la signification qu'elle donne à cette articulation. Ce ne sont pas les événements ni leur succession diachronique ni leur rencontre synchronique qui fondent l'engagement, car ils ne se discutent pas. Ce qui fonde l'engagement de l'histoire et qui donne, ainsi, une signification politique à son discours, c'est la façon dont elle élabore cette articulation complexe. C'est ce que nous explique l'historien britannique Éric Hobsbawm : « À mon avis, le comparatisme est au cœur même de l'histoire. Le problème s'illumine lorsqu'on confronte le phénomène qu'on est en train d'étudier à d'autres situations où il aurait pu se produire » (2000 : 29).

4. Les logiques de signification de l'histoire

La sémiotique de l'histoire met en œuvre plusieurs logiques de signification, plusieurs modes de rationalisation des interprétations qu'elle engage. On peut, en particulier, étudier ici quatre logiques sémiotiques de l'histoire qui, bien sûr, ne sont pas étrangères l'une à l'autre, mais sont articulées ensemble dans le travail de l'histoire.

La signification politique de l'histoire fonde son processus interprétatif sur l'analyse des acteurs et des pouvoirs en les inscrivant dans le temps. On peut, pour analyser ce mode de signification, se rappeler les propos d'un homme politique sur la relation entre politique et histoire. Le 10 mai 1981, alors qu'il vient d'être élu président de la République, François Mitterrand prononce une première allocution au cours de laquelle il dit ceci, après avoir salué le président sortant, Valéry Giscard d'Estaing : « Au-delà des luttes politiques, des contradictions, c'est à l'Histoire qu'il appartient maintenant de juger chacun de nos actes ». Mitterrand distingue, ainsi, les pratiques des acteurs politiques et celles de l'histoire, en fondant les premières sur l'engagement qui s'inscrit dans des confrontations et des antagonismes qui constituent l'identité politique des acteurs, et les secondes, celles de l'histoire, sur le jugement qu'elle porte sur les acteurs et sur leurs pratiques. C'est un peu ce que suggère Greimas en analysant la façon dont l'histoire élabore l'identité de sujets collectifs :

Ce qui érige la Prise de la Bastille en événement historique, [...] c'est son caractère significatif, qu'elle ne reçoit que du fait que la « foule » n'est pas le sujet collectif en soi, mais un sujet hyponymique représentant un actant collectif – une classe sociale, par exemple – dont il est le mandataire. (1976 : 172)

Le caractère politique de la sémiotique de l'histoire tient aux choix que fait l'énonciateur en construisant l'identité des actants collectifs engagés dans son discours, élément fondamental de l'engagement dont parle Hobsbawm.

La signification économique de l'histoire porte sur les valeurs, les systèmes économiques, les échanges qui mettent les identités qu'elle étudie dans le temps en relation les unes avec les autres. Ce qui fonde l'interpré-

tation mise en œuvre par l'histoire, c'est, sur le plan économique, son analyse de la signification des valeurs données aux biens et aux produits dans les sociétés étudiées et de l'évolution de cette signification dans le temps, et c'est, par ailleurs, son observation de l'évolution des pratiques d'échange et de marché engagées par les différentes sociétés qu'elle étudie. Les signes économiques mis en évidence dans la sémiotique de l'histoire sont les signes par lesquels se manifestent de façon interprétable les pratiques sociales de production, d'échange et de distribution des biens et des valeurs. C'est ainsi que l'évolution des pratiques de travail et de leur régulation fonde une sémiotique de l'histoire économique des métiers et des classes sociales. De la même façon, la sémiotique de l'histoire va donner une signification aux monnaies et à l'inscription dans le temps des systèmes d'expression et de représentation des valeurs. C'est ainsi que Keynes va inscrire l'histoire de la monnaie dans une perspective sémiotique en l'interprétant dans un discours politique :

Par le jeu de ces deux forces – les embarras financiers des gouvernements et l'influence politique de la classe des débiteurs, le premier rôle revenant tantôt à l'une, tantôt à l'autre –, le progrès de l'inflation a été incessant si l'on considère de longues périodes depuis l'invention de la monnaie au VI^e siècle av. J.-C. (2009 [1971] : 22)

L'histoire a aussi une signification esthétique : c'est la signification de l'histoire des arts, de celle des écoles, de celle des artistes, de celle, enfin, des modes de représentation. Cette dimension esthétique de l'histoire permet de comprendre l'évolution des pratiques culturelles de la représentation du monde, en même temps que les transformations que connaissent, dans le temps, le statut social des artistes et des acteurs de l'esthétique, ainsi que les lieux dans lesquels les œuvres sont présentées aux publics, donnant, ainsi, aux espaces sociaux une dimension esthétique. Cette signification proprement esthétique de l'histoire lui permet de rendre compte de l'inscription dans le temps des critères du jugement esthétique ainsi que des pratiques des acteurs de l'esthétique et de l'évolution de leur statut et de leur place dans la société.

Enfin, l'histoire a une signification spatiale : les espaces, leurs aménagements, les territoires et leurs limites, ont des significations que l'histoire

étudie en les inscrivant dans une dimension sémiotique et dans des processus d'interprétation. C'est ainsi, par exemple, que la sémiotique de l'histoire pense la signification de l'évolution des frontières et de leurs déplacements, et, de cette manière, pense l'évolution des États et de leur emprise dans le monde au cours du temps. On peut donner deux exemples de cette sémiotique historique de l'espace. Le premier est le recul de l'emprise spatiale de l'empire ottoman : après avoir étendu ses frontières jusqu'à dominer le Proche-Orient et l'Est de l'Europe, il a connu un recul sensible, qui peut s'expliquer, dans le temps court, par la défaite de l'Allemagne à laquelle il était allié, en 1918, et par la recomposition des pays de l'Europe orientale et du Proche-Orient qui a suivi la guerre, mais aussi, dans le temps long, par le déclin économique de sa puissance, qui s'est articulé à un déclin politique. La sémiotique spatiale de l'histoire donne une signification à cette évolution en la lisant dans l'évolution de l'espace politique. Le second exemple de cette sémiotique historique de l'espace est sans doute la montée de ce que l'on appelle aujourd'hui la mondialisation. C'est dans les transformations des modes de communication, de circulation et d'échanges des biens et des informations que s'inscrit cette évolution de l'espace public international qui devient un espace public mondialisé. La sémiotique de la mondialisation est à la fois une sémiotique politique, puisqu'elle s'inscrit dans l'évolution des modes d'exercice et de représentation de la puissance et des pouvoirs, et une sémiotique des cultures et des médias, puisque c'est dans la domination des médias et des pratiques culturelles par quelques acteurs économiques et politiques en petit nombre et par l'homogénéisation qu'elle entraîne que peut s'expliquer la signification de la mondialisation, à la fois sur le plan politique et sur le plan culturel. De la même manière, la sémiotique de l'histoire permet de mieux comprendre le lien entre les logiques du pouvoir et de la souveraineté et les pratiques culturelles.

5. Les instances de la sémiotique de l'histoire

La sémiotique des identités est la première instance de la sémiotique de l'histoire. Il s'agit de l'analyse des mutations dans le temps des identités des acteurs et des appartenances. La signification de ce travail de l'histoire sur les identités renvoie aussi bien à la question des cultures et des sociétés qu'à celle des acteurs singuliers de l'histoire des événements et des évolu-

tions sociales. Cette sémiotique historique des identités est, fondamentalement, politique. À propos de François Furet, l'historien Jean-Clément Martin rappelle dans un entretien publié dans *Le Monde*, que ce dernier « a réaffirmé le primat du politique comme facteur explicatif des événements » (2007 : en ligne). Que l'histoire soit une sémiotique des identités permet de comprendre ce « primat du politique » dans la raison de l'histoire, car c'est le politique qui est le champ dans lequel s'inscrivent et s'expriment les identités et les appartenances. Et, d'ailleurs, quand Marx et Engels pensent la lutte des classes comme logique majeure de rationalisation de l'histoire et du politique, il s'agit bien d'une médiation politique des identités, puisque la lutte des classes désigne une confrontation entre des identités, dans le temps long de l'histoire sociale.

La sémiotique des acteurs est une deuxième instance de la sémiotique de l'histoire. Il s'agit d'une logique qui permet de penser les significations historiques des articulations entre psychisme et pratiques sociales. C'est que les acteurs sont des sujets singuliers, et, en ce sens, il importe de penser ce qui fonde leur identité singulière, c'est-à-dire l'articulation entre leur psychisme et leurs engagements et leurs pratiques sociales. La sémiotique des acteurs fonde une logique sémiotique, propre à l'histoire, d'identification des lecteurs aux personnages et aux acteurs du récit historique. Alors que la sémiotique du roman et celle du récit de fiction se fondent sur l'identification imaginaire du lecteur (ou de l'auditeur) au personnage que l'on désigne comme le héros du récit, la sémiotique de l'histoire se fonde sur une identification aux personnages qui est distanciée par le savoir. Il ne s'agit pas d'une identification fictionnelle, mais de ce que l'on pourrait appeler une *identification savante*, d'une identification de savoir. Cette forme particulière d'identification narrative, propre au récit de l'histoire, permet de comprendre l'implication de l'énonciateur du récit, de l'historien, ou de son lecteur, dans le discours de l'histoire, ainsi que la signification de l'engagement dont parle Hobsbawm. Quand il lui est demandé quelle est son « inquiétude majeure », il répond :

Malheureusement, nous nous sommes habitués à vivre en Europe à un niveau de violence que nos grands-pères et même nos pères auraient trouvé insupportable. Le plus grand danger, c'est l'abdication des États, des autorités publiques devant celle-ci. Autre danger, une certaine idéologie qui idéalise la croissance économique et le marché. (2000 : 63)

Il y a, dans ces propos, une double forme d'engagement, celle qui consiste dans l'identification de l'énonciateur à ceux dont il parle, qui s'exprime par le « nous », et celle qui consiste dans l'engagement qu'il exprime et qui manifeste la dimension politique de l'engagement de l'historien, en particulier quand il dénonce « l'idéologie qui idéalise le marché ». C'est dans ces deux formes d'identification politique, d'expression d'identités politiques, que se met en œuvre l'identification narrative dans le discours de l'histoire.

Une troisième instance de cette sémiotique de l'histoire est la sémiotique de l'histoire des peuples, des migrations et des appartenances. Il s'agit de nouveau d'une sémiotique politique qui, elle, porte sur la dimension collective des identités. En faisant l'histoire des peuples et des appartenances, articulée à l'histoire de leurs migrations et de leurs déplacements dans le monde, qui les amènent à s'implanter dans divers lieux et à s'appropriier divers espaces en faisant d'eux leurs territoires, l'histoire développe une sémiotique des identités collectives. C'est à cette sémiotique des identités collectives que Greimas fait allusion quand il évoque une « dimension fondamentale » de l'histoire, considérée comme « un niveau plus profond que celui des suites événementielles » (1976 : 164). Greimas propose une sémiotique de ce discours « plus profond » de l'histoire en le

[...] décomposant en niveaux autonomes superposables, selon le degré de profondeur ou de fondamentale, les uns aux autres : les structures économiques, par exemple, seraient plus profondes que les structures sociales, celles-ci, à leur tour, étant recouvertes par des structures culturelles, etc. (*Ibid.*)

6. Lire les logiques inconscientes d'une culture

Pour pleinement penser une sémiotique des sciences de l'histoire, il importe de réfléchir à la façon dont elles rendent raison de la dimension inconsciente de l'histoire, car c'est par l'articulation d'une dimension consciente et d'une dimension inconsciente que l'on peut penser l'histoire comme un langage, et, ainsi, comme l'objet d'une sémiotique.

La sémiotique des identités, que l'histoire a pour tâche de mettre en évidence, est faite à la fois d'éléments connus, dits, énoncés, au cours du temps,

par les acteurs et par les témoins des événements et des évolutions, et d'éléments tus, frappés de diverses formes de censure, que l'histoire a aussi pour tâche de faire apparaître. Le rôle de l'histoire n'est pas seulement de penser les éléments explicites et manifestes des événements et de l'identité des acteurs qu'elle analyse, mais il est aussi, précisément, de faire apparaître les éléments refoulés ou censurés, inscrits dans l'inconscient des identités, et de rendre compte de leur signification. L'histoire n'est pas seulement l'objet d'une sémiotique : elle est, elle-même, une sémiotique, puisqu'elle élucide les significations portées par ces dimensions inconscientes qu'elle fait apparaître en allant au-delà des limites de la dimension explicite des objets qu'elle analyse.

L'histoire est aussi chargée de mettre en évidence, pour un peuple ou pour une société, ces éléments en quelque sorte refoulés et de les faire apparaître à la mémoire culturelle afin de poursuivre le processus de construction de son identité. C'est ainsi que la sémiotique de l'histoire nous rappelle que l'histoire et la psychanalyse sont des sciences politiques, puisque, s'il y a une dimension inconsciente à élucider dans l'histoire, c'est parce qu'il y a de la censure. L'élucidation de ces éléments refoulés grâce à la mise en œuvre de l'histoire donne aux sciences de l'histoire un rôle majeur dans le débat public, mais aussi dans l'évolution des identités des pays et des acteurs politiques. En effet, c'est en faisant l'histoire de ces refoulements et de ces censures et en mettant en évidence la signification des contraintes et des interdits qu'ils mettent en œuvre que les pays et les identités peuvent parvenir à une réelle élucidation des problèmes et des difficultés auxquels ils sont confrontés. Ce n'est qu'en faisant l'histoire de l'Occupation, par exemple, que la France a pu faire face aux contradictions et aux oppositions internes qui rendaient impossible l'institution d'un espace public pleinement ouvert et conscient de sa mémoire.

La signification des discours de l'histoire est aussi, dans ces conditions, d'être à l'écoute des discours et des paroles des acteurs de la société à laquelle elle appartient pour mieux les comprendre et pour mieux en faire apparaître les significations cachées ou, en quelque sorte, refoulées. Il s'agit ici d'une dimension en quelque sorte *actuelle* de la sémiotique de l'histoire, puisqu'il s'agit de l'histoire du présent, de la mise en œuvre d'une mémoire du présent d'une société. La sémiotique de l'histoire se confond en l'occurrence avec la sémiotique du témoignage et avec celle de l'écoute. En enga-

geant l'énonciation de ce discours fondé sur l'écoute, l'histoire s'inscrit dans une sémiotique de l'échange et de la communication, la situant, ainsi, dans la sémiotique des autres pratiques et des autres formes de la médiation.

7. Pour conclure

Comme les autres sciences, les sciences de l'histoire ont un impensé. Il s'agit, dans leur cas, de la censure de l'histoire comme *institution politique d'un impensable de l'histoire*. Les pays, les États, les acteurs de pouvoir imposent à l'histoire les limites qui lui interdisent de faire porter le savoir qu'elle énonce sur les pouvoirs mêmes auxquels elle est soumise. C'est ainsi que les pouvoirs politiques se manifestent vis-à-vis de l'histoire, par l'imposition de cet impensé.

Mais il y a un autre impensé, une autre instance de ce que l'on peut appeler le réel de l'histoire : les événements et les évolutions auxquels il n'est pas possible de donner de sens. Faute de moyens d'analyse et d'intelligibilité, faute de documents, de témoignages et de formes perceptibles de matérialisation, certains événements et certaines évolutions sont impensables. C'est ainsi, par exemple que c'est en découvrant l'usage de dispositifs chimiques comme l'analyse au carbone 14 que l'histoire ancienne a pu découvrir certains éléments dont elle a compris, alors, qu'ils lui étaient jusqu'alors inaccessibles. Ce que l'on peut appeler l'histoire de l'histoire est aussi l'histoire de ces limites du savoir historique, de leurs disparitions et de l'extension progressive du champ de savoir des sciences de l'histoire.

On peut se demander, pour finir, ce que signifie la sémiotique des sciences de l'histoire. C'est par sa dimension sémiotique que l'histoire acquiert sa dimension pleinement politique, et c'est par sa dimension historique que la sémiotique s'inscrit pleinement dans le champ des sciences sociales. En effet, l'histoire devient une science politique à partir du moment où, en suscitant l'engagement de ceux qui la pratiquent, elle se situe dans l'espace public et dans le champ politique, puisqu'en mettant en œuvre leur savoir sur l'histoire, ceux qui la pratiquent expriment une opinion et un engagement. Par ailleurs, c'est l'histoire qui inscrit la sémiotique dans le champ des sciences sociales. C'est le sens de ce propos de Greimas, écrivant, au sujet des sciences sociales, qu'il s'agit, pour lui, « de s'interroger

sur la possibilité de leur utilisation en tant que modèles d'une science de l'histoire » (1976 : 165). Finalement, la sémiotique politique de l'histoire se situe là : dans les choix qu'elle va engager parmi les modèles d'interprétation et de rationalité des sciences sociales.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRAUDEL, Fernand (1966), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, vol. 1, Paris, Armand Colin.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- HOBSBAWM, Éric (2000), *L'Historien engagé*, entretiens avec KIEJMAN, Claude, La Tour d'Aigues, l'Aube.
- KEYNES, John Maynard (2009 [1971]), *Sur la monnaie et l'économie*, Paris, Payot et Rivages.
- LAMIZET, Bernard (2006), *Sémiotique de l'événement*, Londres, Hermes Publishing.
- MARTIN, Jean-Clément (2007), « Une rupture absolument capitale », *Le Monde*, 6 avril, disponible sur : http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/04/05/jean-clement-martin-une-rupture-absolument-capitale_892007_3260.html p.



SÉMIOTIQUE ET SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Ivan Darrault-Harris
Université de Limoges

On s'en souvient, dès l'édification première de la sémiotique dite de l'École de Paris, Greimas avait tenu à construire ses modèles (dont le célèbre modèle actantiel) en prenant en compte les élaborations psychanalytiques. Et il nous confiait, dans une lettre adressée peu avant sa disparition en 1992, que la lecture de Freud, la *Traumdeutung* en l'occurrence, l'avait longuement obsédé. On peut d'ailleurs légitimement faire l'hypothèse que le modèle greimassien stratifié, génératif de la signification universalise le modèle génératif freudien limité à l'analyse du rêve, avec ses niveaux manifeste et latent. En outre, Greimas reconnaissait que Freud lui avait apporté une précieuse vision de la profondeur, lui permettant aussi d'amorcer l'invention du concept d'isotopie.

Greimas s'était d'autre part intéressé, avec le psychanalyste Moustapha Safouan, durant son séjour à Alexandrie, à la pratique du psychodrame analytique. Ce qui lui permit, au sein de *Sémantique structurale* (1966 : 213-221), d'appliquer et de valider ses modèles narratifs très récemment élaborés.

Et c'est bien l'élaboration d'une psychosémiotique qui nous a retenu depuis la fin des années 1970, soutenu dans ce projet par Greimas lui-même qui reconnaissait pourtant, dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, que la psychosémiotique n'était encore qu'un « vœu pieux » du sémioticien (1979 : 301-303).

Au sein du groupe de sémioticiens de l'École de Paris, nous avons fait cavalier seul, même si encouragé et soutenu dans notre investigation singulière portant sur les comportements pathologiques accueillis en thérapie.

L'expérience personnelle de la psychanalyse, l'exercice prolongé, dans un service hospitalier, de la psychothérapie, pendant quelque dix années, nous ont apporté une indispensable expérience clinique et permis de construire une sémiotique de l'ontogenèse du sujet (dans l'approche du bébé et du jeune enfant), une sémiotique du diagnostic des comportements pathologiques (ainsi des adolescents), sans oublier une sémiotique du changement en psychothérapie, désignée comme Théorie de l'Ellipse (voir Darrault-Harris et Klein, 2010 [1993]).

Ce sont ces trois aspects principaux de l'interface de la sémiotique avec la psycho-pathologie du développement et la psychanalyse qui seront ici présentés.

1. Une sémiotique de l'ontogenèse du sujet

Nous n'avons cessé, complémentirement à notre travail de chercheur et de formateur de praticiens de l'enfance, de militer pour la cause des enfants, la défense de leur identité, de leur rapport au Monde irréductibles, pour la prévention des difficultés, des troubles et des pathologies qui peuvent entraver plus ou moins gravement leur développement.

C'est dans ce contexte et avec ces préoccupations que notre psychosémiotique, devenue éthosémiotique, sémiotique du comportement, s'est depuis le début de nos recherches, centrée sur l'émergence, l'ontogenèse de l'instance sujet, instance source, le moment venu, d'énonciations non verbales puis verbales.

Cette recherche, dont nous montrerons, encore une fois, la nature obligatoirement interdisciplinaire, est essentielle pour la compréhension du développement normal de l'enfant, mais aussi, et peut-être surtout, pour éclairer les difficultés, troubles et pathologies du développement infantile, dans l'optique double de la mise en place de programmes de prévention tout comme celle de traitements thérapeutiques pertinents. Le travail interdisciplinaire entrepris dans l'espace de l'interface Sémiotique / PSY consistera, on le verra, à interpréter sémiotiquement les résultats d'observations et d'expérimentations psychologiques (au sens large du terme), mais aussi à apporter des réponses originales aux problèmes non résolus dans ce champ disciplinaire.

À la recherche du *proto-sujet* : cette formulation indique toute la prudence nécessaire à cette recherche, qui peut à tout moment pécher par adultocentrisme, en projetant sur l'identité spécifique du proto-enfant (terme en usage pour désigner l'enfant de 0 à 3 ans), des notions déjà bien établies pour caractériser l'enfant plus âgé, voire l'adolescent ou l'adulte. Cette utilisation si vigilante et prudente concerne, de manière générale, la terminologie philosophique, psychologique, psychanalytique ou sociologique. Et la psychosémiotique elle-même peut être tentée d'annexer dans ses modèles la description et l'analyse du comportement infantile précoce, en en manquant la haute spécificité.

Indiquons d'emblée que la prise en compte, et, on le verra, la ré-analyse des résultats obtenus par les disciplines partageant le même objet d'investigation, seront d'une grande aide pour nous préserver de cette erreur lourde de conséquences.

Pour ce qui est de l'*ontogenèse du sujet énonçant*, nous nous référerons essentiellement à une triple source :

– D'abord à la *sémiotique du sujet*, théorie des instances (ou sémiotique *subjectale*) issue des apports décisifs d'Émile Benveniste repris et développés dans l'édification théorique de Jean-Claude Coquet (1984, 1997 et surtout 2007), et qui s'appuie sur un abord phénoménologique du langage et, plus généralement, de l'activité sémiotique du sujet. Cette théorie sémiotique originale propose une typologie des sujets dans une perspective à la fois catégorielle et continue, en intégrant une conception de la temporalité et de la spatialité étroitement articulée aux différentes instances subjectales reconnues.

– D'autre part aux résultats considérables obtenus par les éthologues quant aux interactions précoces « mère-enfant », résultats à réinterpréter sémiotiquement, tant les éthologues visent de fait des objectifs bien distincts. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, les chercheurs en éthologie, on le verra, au sein de leur discipline, d'éprouver quelquefois de réelles difficultés pour établir le sens de comportements par ailleurs remarquablement décrits. Voilà qui justifie pleinement à nos yeux, entre autres, la nécessaire *interface disciplinaire éthologie humaine / éthosémiotique*.

– Enfin, beaucoup plus récemment, aux travaux qui se situent à l'interface entre la psychiatrie du bébé et les apports philosophiques de Paul Ri-

cœur concernant le récit et sa temporalité (Geneviève Haag, Daniel Stern, Bernard Golse, Sylvain Missonnier), aboutissant à la proposition innovante d'une clinique de la narrativité¹. On est ici dans l'actualité d'une collaboration très prometteuse, dans la mesure même où notre sémiotique peut à la fois s'enrichir de ces apports nouveaux et combler un double manque, celui du calcul des positions subjectales et celui de l'absence de grammaire narrative, au sens greimassien du terme.

L'éthologie humaine s'est essentiellement édifiée à partir de l'étude renouvelée du développement du jeune enfant². Et notre recherche portant sur l'*ontogenèse du sujet énonçant* se devait donc de prendre en compte l'essentiel des remarquables connaissances apportées en près de trente années de découvertes continues : la première moitié du XX^e siècle à peine achevée est bien celle de l'avènement de la pédiatrie ; la seconde moitié celle de la pédopsychiatrie et de l'« invention » du nourrisson³.

Dès les années 1975, nous avons de fait éprouvé beaucoup d'intérêt pour l'édification, en France, d'une *éthologie* passant de l'animal à l'homme, à l'initiative de ces pionniers que furent, entre autres, Jean-Claude Rouchouse et Hubert Montagner. Leurs premiers travaux portèrent sur le comportement des jeunes enfants (en décalage de quelques années avec les travaux d'Irenaüs Eibl-Eibesfeldt, et dans une orientation notablement différente), dans des situations non expérimentales, naturelles, conformément au principe fondateur de l'éthologie :

Si l'objectif [de l'éthologie humaine] est de parvenir à cerner, dans les conditions habituelles de vie de l'espèce, la part qui revient aux facteurs exogènes (facteurs écologiques et facteurs sociaux) et aux facteurs endogènes (expériences individuelles, facteurs physiologiques, facteurs de structure) dans l'expression d'un comportement, les recherches des éthologues français (mais aussi celles de M.C. Grant, N.G. Blurton Jones, W.C. Mac Grew) s'orientent nettement, se distinguant en cela à la fois de l'éthologie objectiviste (visant à isoler l'inné) et de l'expérimentation en psychologie, vers la construction de répertoires d'unités comportementales et leurs enchaînements, tout en opérant des comparaisons avec les éthogrammes établis pour les primates. (Montagner, 1985 : 490)

Ainsi les travaux de Montagner sur des groupes d'enfants en crèche, en dehors de l'influence et de l'intervention de l'adulte, ont permis de faire ap-

paraître des profils comportementaux contrastés : le leader « apaisant », caractérisé par des comportements spécifiques, ainsi ceux, ritualisés, de don, de sollicitation et de menace ; le leader « agressif » défini au contraire par des dons inexistantes, et l'appropriation violente des objets convoités.

Mais il convient de commencer, comme on dit, par le commencement, soit les découvertes qui touchent aux premiers jours de la vie du nouveau-né, à la mise en fonction initiale d'un corps soudainement autonome, le premier signe bien visible de cette autonomie étant la respiration pulmonaire (probablement douloureuse, d'où le cri primal).

1. 1. Genèse de la sensorialité

1. 1. 1. La découverte de la reconnaissance olfactive

La première illustration de cette tâche de réinterprétation que nous assignons à l'éthosémiotique est fournie par les travaux d'une équipe franco-américaine (Schaal et Porter) étudiant le rôle de l'olfaction dans l'établissement de la première relation mère-enfant. Ce que les éthologues, depuis John Bowlby, décrivent comme « attachement » (ce qui présuppose le processus de « reconnaissance »), l'éthosémioticien l'appréhendera comme relevant, on le verra, de la *dimension phatique* de l'interaction, et y verra le tout début de la construction d'un *proto-sujet* (même si l'individuation, la défusion est encore à construire du tout au tout).

Il est donc nécessaire de repartir d'une notion très ancienne en linguistique, celle de « fonction phatique » proposée dès les années 1960 par Roman Jakobson (1963), à la suite d'un emprunt fait à un ethnologue, Bronislaw Malinowski. On se souvient que cette fonction du langage apparaît comme fortement hétérogène par rapport aux cinq autres, en ce qu'elle se réfère à une *intention phatique* suivie d'un *acte phatique somatique* (comme le repèrent bien Greimas et Courtés dans leur *Dictionnaire de Sémiotique*, article « phatique », 1979 : 276) rendant possible l'exercice des fonctions *référentielle*, *conative*, *émotive*, *poétique* et *métalinguistique* du langage.

D'une manière plus générale, la *connexion phatique*, comme le dit aussi Jakobson, constitue le phénomène présupposé par toute communication non verbale et verbale et, au-delà, pensons-nous, par tout procès sémiotique. La dimension phatique est bien le socle minimal de toute relation intersubjective, le niveau ou, mieux, le vecteur qui permet la transmission de l'*infor-*

mation et de la *manipulation* (*faire faire / faire croire*) entre sujets humains. D'autre part, en termes de pathologie, la désorganisation de la dimension phatique, du *contact*, participe des syndromes communicationnels les plus graves affectant l'être humain (ainsi l'autisme, et bien des états psychotiques).

Mais, on le saisit, la dimension phatique convoque immédiatement le corps percevant et agissant, mobilisant activité proxémique⁴, postures, gestes, mimiques, interjections, etc. Il ne peut donc s'agir ici d'une simple fonction du langage verbal, et la rupture épistémologique amenée par la prise en compte du phatique est évidente. Benveniste a traité en plein du phatique (sans jamais reprendre, me semble-t-il, le terme même) quand il a introduit les notions clés de *position*, de *centre de l'énonciation*, d'*instance* et, surtout de *présence* corporelle comme condition du discours et de l'engendrement du *présent* linguistique. Analysant les rapports de Benveniste et de la phénoménologie, Coquet conclut :

Ainsi l'instance, en tant qu'acte de langage impliquant son énonciateur, met en présence deux *je* dont le statut est tout différent. L'un est formel, l'autre substantiel. [...] Le lien à la réalité ne peut être coupé. Si l'instance conjugue (et non oppose) un *je* référent et un *je* référé, c'est que la réalité du discours est en dernier ressort la réalité d'une présence, ou mieux d'une double présence [...] dont le corrélat objectif est une forme linguistique. (Coquet : 1992 : 47)

On comprend là toute l'importance d'une recherche éthosémiotique portant sur l'acquisition normale et pathologique de la *compétence phatique*. Plus précisément, c'est bien l'ontogenèse la plus précoce des actes phatiques qui a constitué l'un des centres de notre recherche. Car là se trouve pour nous une des clés de l'ontogenèse du *sujet énonçant*, de l'*instance de base* qu'est le corps, tout particulièrement le corps percevant, tendu vers l'Autre, qui se fera ultérieurement corps parlant.

Il est donc largement admis aujourd'hui que « l'attachement à la mère est le premier lien social construit par l'enfant et que ce lien s'établit sur la base d'une interaction dynamique entre les deux partenaires » (Schaal et Porter, 1990 : 1502). Or l'attachement présuppose que l'enfant soit capable de reconnaître sa mère, de la discriminer. Si les théoriciens de l'attachement

pensaient que cette reconnaissance ne pouvait être effective qu'avec la maturation – différée – des aptitudes auditives et surtout visuelles de l'enfant, les recherches récentes montrent au contraire le caractère très précoce de la reconnaissance de la mère par l'enfant. Ainsi, dès la première semaine après la naissance, l'enfant est-il capable de reconnaître la voix maternelle (ayant perçu la voix *in utero*, il lui faut du temps pour la reconnaître à nouveau, dans les conditions de la transmission aérienne).

Les capacités visuelles du nourrisson étant très limitées (il ne peut percevoir nettement que les objets situés à environ 20 cm de son œil, ainsi le visage maternel pendant l'alimentation), on peut faire l'hypothèse que le canal olfactif (longtemps négligé) participe activement à l'ontogenèse du lien (comme c'est le cas chez les primates). D'autant qu'il est aujourd'hui démontré que le système sensoriel olfactif est parfaitement fonctionnel chez le nouveau-né : son acuité olfactive est fine et il peut discriminer les odeurs. Il manifeste même des préférences olfactives innées, acquises pendant la période *in utero* : il goûte, les nouvelles images échographiques⁵ le montrent, le liquide amniotique et exprime des mimiques évaluatives.

En soumettant le nouveau-né à une épreuve expérimentale de double choix, les chercheurs ont mis en évidence sa capacité à détecter et discriminer l'odeur du sein de la mère (dès le sixième jour après la naissance, ils orientent plus souvent leur nez vers le tampon porteur de l'odeur maternelle et sont calmés par cette odeur). Cette discrimination (effective même lorsque les enfants sont nourris au biberon) ne se limite pas à l'odeur du sein, mais s'étend à celle du cou et de l'aisselle. La signature olfactive de la mère est le résultat d'un cocktail extraordinairement complexe, persistant dans le temps (grâce aux composés lipidiques) et soutenu en intensité (par l'échauffement de la température de l'aréole)⁶.

Si, donc, le nouveau-né est capable de reconnaître très précocement l'odeur maternelle, qu'en est-il des capacités de reconnaissance de la mère elle-même ?

Dès les premières heures postnatales, un grand nombre de mères (résultat très significatif par rapport au hasard) reconnaissent l'individualité olfactive de leur enfant. Cette reconnaissance n'aurait besoin que de trente minutes de contact initial : l'hypothèse est faite d'une sorte de « fixation émotionnelle » des odeurs du nouveau-né. D'autre part, les mères partageant avec leur enfant la moitié de leurs gènes, on peut donc supposer que leurs

signatures olfactives sont plus proches et semblables (l'expérience réussie d'appariement, par des nez « aveugles » – mais aussi par les pères – des T-shirts le confirmerait). Enfin, on insiste sur le fait que « l'évaluation hédonique de l'odeur corporelle de l'enfant que fait la mère serait une condition préalable à une attitude positive et à une interaction harmonieuse entre les deux partenaires » (*Ibid.* : 1510).

Le processus réciproque de reconnaissance olfactive semble donc révéler une dimension cachée des interactions sociales précoces. Il y a là, non seulement la première occurrence de la reconnaissance, procès sémiotique capital, mais aussi la constitution de la *première strate de la future relation phatique pleine* définie comme connexion psycho-physiologique entre partenaires.

1. 1. 2. De l'olfaction à la vision

La reconnaissance olfactive, tout comme la reconnaissance auditive, constituerait bien la base de la future compétence phatique. Les deux modalités sensorielles de l'olfaction et de l'audition (neurologiquement achevée dès le cinquième mois de gestation) ont en commun d'être imposées au nourrisson, incapable qu'il est d'en réguler l'intensité, *a fortiori* d'y échapper. Concernant la vision, et cela jusqu'au milieu du second mois, le nourrisson ne perçoit nettement, disions-nous, que les objets situés à environ 20 cm de son œil ; il ne peut donc *accommoder*, dépendant qu'il est de l'irruption des objets à cette distance précise (ainsi le visage maternel, par exemple), qui deviennent soudainement nets. Avec l'arrivée de la capacité d'accommoder chez le bébé – vers la fin du deuxième mois – s'intensifie un apprentissage maternel sous forme de présentation de mimiques répétitives et caricaturées⁷. En effet, la mère, surtout au cours du premier semestre, développe un comportement *spécifique* déclenché par et adressé au bébé. Les éléments constitutifs de ce comportement riche et complexe ne sont pas liés à une aire géographique et culturelle donnée mais observés, avec des variantes mineures, en tous lieux. Quels sont-ils ? Des *expressions du visage*, des *vocalisations*, des *modes de regard*, des *présentations du visage*, une *certaine gestion de la distance intime* (proxémique).

Il apparaît très vite que la mère exagère constamment dans l'intensité et la durée, par exemple, des expressions-types du visage, qui sont pratiquement aussi les expressions d'émotions universellement reconnues :

- la *simulation de surprise*, qui sert à *inviter* le bébé à une interaction (qui n'est pas sans rappeler la « mimique d'accueil du visiteur étranger »).
- le *sourire* et l'*expression d'intérêt*, qui servent à *maintenir* et *moduler* une interaction en procès et en progrès.
- le *froncement des sourcils* avec le *détournement de la tête* servant à signifier la fin, même provisoire, de l'interaction.
- le *visage neutre* (le « *still-face* ») signifie l'*évitement* d'une interaction.

Nous avons pu montrer que ces quatre mimiques maternelles (visage neutre, « sollicitude », simulation de surprise, sourire et froncement des sourcils) correspondaient très exactement aux différentes *modalités aspectuelles* de l'acte phatique (« évitement, inchoation, duration, termination ») (Darrault-Harris, 1998 : 139-142). La mère, à son insu (elle supporte d'ailleurs difficilement de se voir, filmée, exécutant ces mimiques), développe donc une « pédagogie » de l'acte phatique, permettant au bébé d'opérer la construction progressive de sa propre compétence.

Ainsi le bébé, dès 6 mois, est-il déjà lui-même en possession d'une compétence phatique remarquable tant en réception qu'en production (plus que le lexique de mimiques, qui viendra ultérieurement, il utilise l'éventail des orientations de la tête), et cela bien avant l'apparition du langage. Le système de ses postures de tête comprend les positions suivantes accompagnées de leur *sens phatique* :

- orientation face-à-face (vision fovéale⁸) : *contact phatique maximum*.
- orientation oblique (vision périphérique) : *contact phatique atténué*.
- orientation perpendiculaire (vision interrompue) : *contact phatique suspendu*.
- orientation plongeante (tête baissée : vision interrompue) : *contact phatique interrompu*.

Si, pendant l'alimentation, la mère va interpréter les seconde et troisième positions comme une invitation à persuader le bébé de poursuivre son repas (en redoublant de séduction), en revanche, la quatrième posture signifie clairement un refus définitif à respecter comme tel.

Indiquons au passage que l'orientation de la tête vers le haut, vers le plafond, si elle est répétitive et de durée longue, est un des signes comportementaux de l'enfant autiste, marquant un trouble grave du contact.

Avec l'approche de l'ontogenèse des modalités sensorielles du tout jeune enfant, nous voyons se dessiner bien plus que le développement de la perception, mais l'établissement du premier lien social et, plus encore, l'édification de ce que nous avons appelé la *compétence phatique*, base permanente de tous les procès communicationnels, sémiotiques ultérieurs.

Nous observons qu'à chaque modalité sensorielle devenue opératoire correspond un niveau bien défini des composants de l'*acte phatique* :

– *Niveau proto-phatique* : perceptions auditive et olfactive imposées, non régulables, permettant la discrimination et la reconnaissance du partenaire privilégié (la mère), l'installation de la dyade communicationnelle (tout début du premier trimestre).

– *Niveau phatique* : l'affinement de l'accommodation visuelle autorise la maîtrise (vers 6 mois) – en réception et en production – des modalités *aspectuelles* de l'acte phatique intentionnel (*évitement, enclenchement, maintien, conclusion*). On y ajoutera les productions vocales et ultérieurement, les stratégies gestuelles et proxémiques. On peut noter que le système « posture-geste-regard » constitue dans le quotidien l'acte phatique adulte.

– *Niveau méta-phatique* : on distinguera les actes proprement phatiques visant à « établir, prolonger ou interrompre la communication » (Jakobson, 1963 : 217) de ceux que nous proposons d'appeler « méta-phatiques », qui consistent, explicitement, « à vérifier si le circuit fonctionne » (*Ibid.*). Si les premiers peuvent utiliser les signifiants infra- (les « grognements » au téléphone) ou non verbaux (gestes et mimiques), les seconds doivent impérativement mobiliser le langage verbal (« Vous m'écoutez ? Vous m'entendez ? »).

Indiquons pour finir sur ce point que nous faisons également l'hypothèse que ces différents niveaux édifiés dans l'ontogenèse coexistent (appuyés qu'ils sont l'un sur l'autre) et constituent pour nous toute la profondeur et la complexité de l'*interactivité phatique humaine*.

Remarque : Irenaüs Eibl-Eibesfeldt, le célèbre pionnier de l'éthologie humaine, avait attiré l'attention sur l'existence d'universaux mimiques (ainsi

la « mimique d'accueil du visiteur étranger »), que nous verserions aujourd'hui au nombre des universaux phatiques.

D'autre part, l'utilisation très transgressive que fait la mère du regard⁹ (regards mutuels extrêmement longs) nous ramène à la connexion phatique proposée à travers les expressions du visage. Il en va de même des apparitions et des disparitions du visage dans le jeu international du « Coucou » ; ce jeu est par ailleurs souvent associé à de grandes variations proxémiques : la mère se recule très au-delà de la distance intime, détournant ou cachant son visage, puis elle se précipite sur le bébé en découvrant son visage, en le présentant face-à-face ; elle termine cette action souvent par une morsure simulée, en général sur le ventre, pour le plus grand plaisir de l'enfant.

Cela dit, Stern, éthologue et pédo-psychiatre, est souvent très perplexe pour interpréter le sens de ces comportements très transgressifs, par ailleurs très finement décrits : il est difficile d'en saisir la cohérence, et, pourtant, la mère réalise ces comportements, dit-il, « dans un seul et même système coordonné » (Stern, 1981 : 155). Et il est d'autre part quasi impossible d'obtenir de la mère une *réalisation séparée* de tel ou tel comportement !

1. 2. Pour une ré-interprétation éthosémiotique du comportement maternel

L'interprétation de chaque comportement distingué aux fins de l'analyse est comprise par Stern comme simple apprentissage social, ce qui pose maintenant problème non résolu, surtout quand cet apprentissage transgresse totalement les règles à acquérir ultérieurement ! Et en dépit de cette « pirouette » consistant à dire que la mère entraînerait le bébé à subir, sans trop de conséquences fâcheuses, les transgressions ultérieurement subies, par exemple, sur la dimension proxémique. Décrivant pour une fois métaphoriquement le comportement relationnel de la mère avec son enfant, Stern parle d'une *chorégraphie*, d'une danse : les actes de la mère et de l'enfant sont liés comme au sein d'un couple de danseurs malgré les prises de distance, les différences de comportement. Et, s'agissant d'éventuelles difficultés, il évoque les *faux-pas* dans la danse (Stern, 1981 : 37).

Ce n'est pas tout à fait un hasard si Jean-Claude Coquet, au début du *Discours et son sujet*, emprunte à Merce Cunningham sa belle définition du danseur, « centre qui se déplace à travers l'espace ». Cette métaphore permet

de définir l'actant et plus précisément l'actant-sujet, qui, par sa « présence », actualise le prédicat verbal ou non verbal. Coquet ajoute : « Le danseur apparaissant sur scène ou le sujet prenant forme sur le papier s'affirment comme /je/ et assertent leur identité » (1984 : 10).

Il nous apparaît qu'une interprétation globale et satisfaisante du comportement déclenché par et adressé au bébé par la mère est possible à la lumière de la phénoménologie métabolisée par un sémioticien comme Coquet, reprenant et amplifiant les analyses de Benveniste. Et l'on reste frappé par l'adéquation du vocabulaire bien connu du linguiste au comportement maternel : *position, mouvement, centre de l'énonciation, instance, présence*, etc. Frappé aussi par le texte que cite Coquet :

L'objet est près ou loin de moi ou de toi, il est ainsi orienté (devant ou derrière moi, en haut ou en bas), visible ou invisible, connu ou inconnu, etc. Le système des coordonnées spatiales se prête ainsi à localiser tout objet en n'importe quel champ, une fois que celui qui l'ordonne s'est lui-même désigné comme centre et repère. (Benveniste, cité par Coquet, 1992 : 45-46)

Pour nous, ce qui se construit précocement, plus que le vague sujet social, ce sont les fondements de l'immature instance énonçante constituant le proto-sujet. Ce que la mère, immédiatement, proposerait à l'expérience du bébé, décrit partout comme extrêmement disponible et appétent pour cette découverte, c'est un centre mobile dans l'espace et le temps, centre de foisonnement discursif particulier à la personne, apparaissant et disparaissant, générateur de *présence* ; c'est un *corps présent* qui organise, « ordonne » le monde, c'est un sujet ; en d'autres termes est transmise l'expérience d'un *ancrage*. Elle met en scène pour le bébé, fasciné par ces jeux mimiques et proxémiques, une représentation anticipée de ce qu'il sera, ayant acquis la marche, le déplacement dans l'espace, devenu alors centre d'organisation de son environnement. En effet, la mère joue sans cesse, nous l'avons vu, sur les paramètres de la personne-corps, du temps et de l'espace, l'acte phatique et ses modalités posant la co-présence comme condition *sine qua non* de toute communication.

Enfin, phénomène très remarquable, le bébé encore incapable d'énonciation verbale est inséré dans la structure du dialogue, dans la dyade pré-verbale /Je/-/Tu/¹⁰. Analysant, y compris statistiquement, des dialogues Mère

/ bébé au cours du premier semestre, Stern remarque l'existence d'une pause anormalement longue dans le dialogue-type suivant, en situation banale d'alimentation au biberon. Le bébé vient de rejeter la tétine :

Mère : T'as plus faim ? T'en veux plus ?

Pause longue (0.60 + 0.43 + 0.60)

Mère : T'aurais pu l'dire plus tôt ! Maman aurait gagné du temps !

Commencer un dialogue avec un bébé non verbal par une question mérite déjà un commentaire, dans l'attente que l'on est d'une réponse évidemment encore impossible. Mais c'est le sens de la pause anormalement longue, qui suit cette question, qui réclame analyse. Ce sens est de fait donné par l'intervention maternelle qui clôt le dialogue : la mère fait comme si le bébé avait répondu verbalement ! La longue pause observée par elle est le temps, l'espace de la *future* réponse verbale du bébé, encore à venir.

Cette future réponse, encore inexistante, est donc reconnue par avance. Nous parlerons ici, sémiotiquement, de *sanction paradoxale* d'une performance virtuelle.

Cet acte de sanction paradoxale nous apparaît essentiel, de manière générale, pour que les performances ultérieures du bébé puissent se réaliser. Il en va ainsi, par exemple, du sourire qui, initialement (dès les premières semaines, voire les premiers jours), est produit de manière endogène, n'étant nullement un acte de contact social. Mais il est reconnu par les parents immédiatement comme tel.

La mère qui ménage un silence destiné à accueillir ultérieurement la future parole de l'enfant est très différente des mères dites sur-stimulantes qui ont tendance à « bombarder » l'enfant de stimulations verbales et non verbales, ne laissant pas même à l'enfant le temps de recevoir et de métaboliser ces impacts de communication. Un examen de ces échanges montre, dans ce cas, des tentatives de retrait de l'enfant, qui peuvent aller jusqu'à l'apnée.

1.3. À la découverte de l'activité cognitive du bébé

Il faut d'emblée rendre hommage aux travaux remarquables d'Emmi Pi-kler et de ses disciples (sa fille Anna Tardos, les psychologues Geneviève

Appell¹¹ et Myriam David, Myrtha Chokler, Agnès Szanto-Feder) qui nous ont permis de découvrir l'activité cognitive insoupçonnée du bébé, à la faveur de l'examen minutieux des situations de jeu libre où l'enfant se livre à la découverte de l'espace, des objets divers, de ses pairs, montrant des capacités jusque-là peu connues, dès la fin du premier semestre, d'attention soutenue et d'investigation systématique. C'est tout un champ précieux de la construction du proto-sujet qui nous est ainsi livré.

Mais nous voudrions prendre les choses sous un autre angle, tout à fait dans l'actualité interdisciplinaire des recherches, celui de la *clinique de la narrativité*, très en vogue, et qui s'articule à l'héritage philosophique de Paul Ricœur.

1. 3. 1. De l'identité narrative de Ricœur à l'enveloppe pré-narrative de Stern

Notre apport illustrant cette ouverture interdisciplinaire s'appuiera, entre autres, sur l'examen des propositions de recherche commune avancées au cours d'une séance mémorable du séminaire de sémiotique de Paris, en mars 2013, par Bernard Golse¹², qui nous a présenté sa clinique de la narrativité du bébé.

Les recherches de Golse s'appuient essentiellement sur les travaux de Stern, pédo-psychiatre psychanalyste américain (mort en 2012), qui fait l'éloge de Ricœur et de sa notion d'identité narrative. De manière plus précise, voyons ce qui, chez Ricœur, provoque cet enthousiasme de la part de Stern et de Golse, mais aussi de Sylvain Missonnier¹³, collègue de l'Université de Paris X-Nanterre, psychanalyste-psychothérapeute spécialisé dans les soins aux jeunes mères en difficulté.

Certes, c'est bien la remise en cause du principe rigide d'immanence qui autorise cette ouverture interdisciplinaire, dans la mesure même où Ricœur, historiquement, s'est fermement opposé au structuralisme pur et dur des années 1960.

Mais, paradoxalement, je voudrais suggérer que c'est peut-être aussi le côté plutôt immanentiste, grammatical, de la sémiotique qui pourrait constituer un apport pertinent à ces recherches qui se sont déployées, jusqu'ici, totalement en dehors de nos travaux.

Cela dit, ce qui justifie avant tout, pour les psychanalystes et pédo-psychiatres de ce groupe de recherche, l'attrait des propositions de Ricœur,

c'est la sélection de la *dimension temporelle*¹⁴ et la proposition de la notion d'identité narrative, trace de l'appropriation du temps par l'humain. Ricœur fait en effet du récit le seul moyen d'expression et de partage du vécu subjectif du temps. D'autre part, et complémentirement, il pose que le récit, au moyen de la mise en intrigue, permet de dépasser et de synthétiser l'hétérogène. Soumis à la mise en intrigue, le soi comme personnage du récit est construit intérieurement et communiqué à l'Autre grâce à sa nature narrative. L'identité narrative est donc élaborée dans le flux temporel, manifestation de notre continuité d'existence et aussi de notre appartenance à notre communauté.

Un second aspect mérite d'être relevé, qui explique une certaine facilité du dialogue avec les psychiatres, soit le fait que Ricœur s'intéresse aussi aux manifestations, symptômes d'une psychopathologie du narratif: l'*impuissance à dire*, les *désastres du raconter* et, enfin, l'*impuissance à s'estimer soi-même* qui renvoient tous à une identité narrative souffrante voire sinistree (on lira avec profit l'analyse que fait Missonnier du cas du personnage de Rosemary, dans le film de Roman Polanski, bel exemple de cette souffrance à ne pouvoir se raconter).

Mais la recherche essentielle de Stern est bien celle, justement, qui vise la compréhension des étapes premières de la genèse de cette identité narrative chez le bébé, avec sa proposition centrale de l'*enveloppe pré-narrative*. Ricœur et Stern se rejoignent donc dans l'importance accordée à l'expérience subjective et intersubjective du temps. En effet, Missonnier fait de cette rencontre la source de l'élaboration de la notion d'enveloppe narrative :

« L'enveloppe pré-narrative » du nourrisson est « une unité de base [hypothétique] de la réalité psychique infantile » (Stern, 1999) dont la structure temporelle est la caractéristique majeure. L'enveloppe pré-narrative correspond en effet avant tout au « contour de changement dans le temps, décrivant une trajectoire dramatique de tension » (Stern, 1999). (Missonnier, 2011 : 60)

Désignée pour cela comme pré-narrative, cette unité survient bien avant le langage et s'enracine dans des « facteurs innés ». Plus encore, Stern (1985) affirme radicalement : « La construction du récit paraît être un phénomène humain universel, traduisant la structure innée de l'esprit humain » (cité par Missonnier, 2011 : 60).

Essayons d'approcher davantage la notion d'enveloppe narrative, point capital, à nos yeux, du futur travail interdisciplinaire. Stern propose d'identifier une *trame temporelle d'éprouvés* apportant des représentations de motivation et d'affect et structurant globalement l'expérience. L'*enveloppe proto- ou pré-narrative* est

[...] la forme représentationnelle fondamentale qui coordonne les schémas de base séparés en une *expérience globale unique émergente et subjective*. L'hypothèse de base est ici que la mise en jeu d'une motivation se trouve, pendant un moment, analysée comme une *structure quasi narrative*. Par conséquent, tous les moments « d'être-avec-un-autre-d'une-certaine-manière » sont également représentés comme des enveloppes proto-narratives. (Stern, 1994, cité par Missonnier, 2011 : 64)

Une proto-intrigue soutient donc tout le processus de représentation de la globalité de l'expérience vécue dès l'âge de 3-4 mois.

Mais on ne peut que remarquer qu'en contraste avec la finesse et la sophistication de l'analyse de la construction précoce du proto-sujet, la référence à la grammaire narrative est des plus élémentaires, puisque réduite à la co-présence d'un *agent*, une *action*, un *but*, un *objet* et un *contexte* ! C'est sans nul doute sur ce point des plus faibles que l'apport sémiotique pourrait être des plus pertinents. D'où ce paradoxe d'une contribution utile quoiqu'immanentiste !

Cela dit, se pose aussi le problème, que Coquet nous a appris à connaître, du passage de la *prise* expérientielle sur le monde à la *reprise* seconde capable de redonner, certes imparfaitement, la prise initiale, soit le passage du statut de non-sujet à celui de sujet. Car c'est bien là que se constitue le proto-sujet. Stern, pour théoriser ce passage, fait appel à Ricœur et à sa notion de *refiguration*, qui est

[...] le processus du passage de l'histoire à la narration, d'un ordre sériel fixe à des réaménagements préterminés, d'un pattern d'emphase et d'angoisse [stress] à un nouveau pattern [plus élaboré], d'un événement objectif en temps réel à des événements imaginaires en temps virtuel. (Stern, 1994, cité par Missonnier, 2011 : 64)

Cette refiguration agie au sein de l'enveloppe prénarrative réalise une « intégration de l'expérience [...] un mouvement vers la cohérence en phases successives [souvent passagères] de multiples esquisses [...], une synchronicité d'éléments invariants reliés entre eux dans le temps » (Stern, 1999, cité par Missonnier, 2011 : 65). Ce sont là les conditions de l'apparition d'un scénario. On reconnaîtra dans ce terme le noyau freudien du fantasme, lequel, originalité essentielle, est *secondaire* à l'expérience et non premier.

Pour toucher du doigt la constitution de l'enveloppe narrative, Stern donne l'exemple suivant :

Le matin, le nourrisson a faim, et il appelle sa mère. La mère se lève et entre dans la chambre de l'enfant. Elle a l'air endormi, ses cheveux sont décoiffés, etc. (visage n° 1). Puis elle quitte la chambre, va préparer un biberon ou se préparer elle-même, se coiffe et fait sa toilette. Elle réapparaît (visage n° 2) pour nourrir l'enfant. Après le repas, elle se retire, s'habille, met du rouge à lèvres et des boucles d'oreilles, et elle se recoiffe. Elle vient ensuite dans la chambre pour jouer un moment (visage n° 3). Puis elle repart à nouveau, met un chapeau et une écharpe autour du cou. Elle réapparaît (visage n° 4) pour dire au revoir avant de partir travailler [...] Subjectivement, l'enfant a-t-il rencontré quatre visages différents et quatre mères différentes ? Non. Il identifie les traits invariants du visage qui demeurent constants au fil des différents changements. (Stern, 2011 : 37)

Si Stern, ici, dans cet exemple, a isolé volontairement une série de perceptions visuelles du bébé, il insiste sur le fait que le nourrisson est amené à gérer toute une constellation d'éléments invariants appartenant à des modalités sensorielles distinctes relevant de l'audition, de l'olfaction, du tact, etc. C'est bien cette constellation qui forme une unité d'expérience subjective vécue constitutive de l'enveloppe narrative. La formation d'une telle enveloppe pré-narrative présuppose, point important, une forme précoce d'abstraction et de représentation.

1. 3. 2. *Le bébé mime ses récits*

Cette compétence aussi précoce qu'inattendue est confirmée par la découverte qu'a faite la psychanalyste Geneviève Haag des capacités narratives non verbales chez le bébé, dès le début du second semestre. Elle montre que le bébé est constitué de deux héli-corps, qu'il utilise pour « raconter » et évaluer un échange tout récent. Voici la présentation qu'en a faite

Bernard Golse, lors de son intervention au séminaire de sémiotique de Paris, en mars 2013 :

Quand le bébé et sa mère viennent de vivre une interaction très harmonieuse, heureuse, intense, émotionnellement réussie, juste après, avec un décalage temporel mais pas de décalage spatial (il est encore dans les bras de sa mère), on voit le bébé amorcer un geste (perfectionné ensuite) avec sa main qui part de sa tête, qui va vers l'autre, comme pour le toucher, et qui revient. Une boucle qui revient donc après avoir trouvé un point de rebond chez l'autre. Ce geste part de la tête comme si le bébé sentait que c'est une partie du corps pas tout à fait comme les autres. Ce geste, nous allons le garder toute notre vie, par exemple quand on parle, même si cela dépend des cultures et des personnes. L'interprétation professionnelle de Geneviève Haag est de dire que juste après un moment interactif très réussi, le bébé veut nous raconter quelque chose : il le figure dans son petit théâtre corporel, nous racontant ce qui vient de se passer. G. Haag ajoute même qu'il veut nous démontrer quelque chose, qu'il commence à comprendre le circuit de l'échange. Quelque chose est parti de lui, a touché l'autre et est revenu. Et ce qui circule d'abord entre la mère et le bébé, ce sont les émotions. Et dans ce mot même, il y a le sens d'un mouvement que l'on envoie, qui touche le psychisme de l'autre et qui revient utilisable et modifiable pour le bébé (circuit qui probablement échappe à l'autiste). Et la question est de savoir quel est ici le degré de symbolisation : quand le bébé fait cela, certes il raconte mais il prolonge en identité de perception, continuant de vivre sensoriellement ce qu'il a vécu précédemment. Il montre mais en *continuant* de vivre. Voilà un exemple de narrativité quasi immédiate sans décalage spatial et un léger décalage temporel. (2016, en ligne)

Cette *mise en scène* très théâtrale, par le bébé, d'une interaction qui vient tout juste de se produire appelle une réflexion sémiotique complémentaire, en relation avec l'article de Geneviève Haag. « Mise en scène », car cette production narrative non verbale est détachée de l'interaction elle-même, même s'il y a lieu de s'interroger sur la nature exacte de ce détachement : l'enfant est *encore* dans les bras de sa mère et Bernard Golse parle d'*identité de perception*, comme si l'expérience polysensorielle jouissait ici d'une sorte de *rémanence* surmontant le léger décalage temporel. Reste donc à évaluer le degré de symbolisation de cette narrativité quasi immédiate, étroitement liée à la prise sensorielle encore présente, vécue.

Il n'en reste pas moins que, narrativement, chaque « hémi-corps » est la base corporelle incarnant un actant de ce récit, l'hémi-corps droit manifestant un débrayage net, puisqu'il figure le plus souvent le « elle » de la mère, et le gauche le « je » du bébé. D'autre part, l'interaction des bras et des mains est capable de mimer et l'interaction effective et, ce qui est à fortement souligner, son absence, son échec (voir le cas de Kevin dans l'exposé de Golse). Car la mise en scène de cette absence, de ce ratage nous éloigne, à l'évidence, de l'identité de perception pour introduire une identité de res-senti, d'état passionnel.

La description et l'analyse de ces séquences comportementales nous amèneraient à proposer un modèle graduel de ce passage de l'expérience sensorielle, de la *prise* vers la *reprise* narrativisée et évaluante, dans la mesure même où la reprise par le langage verbal est encore impossible. Mais Benveniste n'indiquait-il pas, déjà, que le procès de l'énonciation verbale re-produisait la « réalité » ?

Grâce à la présentation d'un petit nombre de facettes issues de la réinterprétation de résultats issus principalement de l'éthologie et de la pédo-psychiatrie du nourrisson et du jeune enfant, nous espérons que le lecteur pourra composer, dorénavant, un portrait différent, contrasté, rompant avec les représentations antérieures et que le proto-sujet énonçant surgira, armé de toutes ses compétences révélées.

Ce début de XXI^e siècle est marqué par une avancée décisive, à nos yeux, des connaissances concernant la vie fœtale, le nouveau-né, le nourrisson. Et cela grâce, entre autres, on a tenté de le montrer, à l'irruption innovante de la dimension narrative du comportement, dimension qui constitua pour nous, dès les années 1980, l'axe essentiel de nos recherches.

Ce goût, voire engouement, pour la narrativité a donné naissance, on le sait, aux États-Unis, à la médecine narrative¹⁵ qui, aux yeux du sémioticien, pêche essentiellement par une absence abyssale de réflexion théorique sur la notion pourtant centrale de récit. Et par la méconnaissance totale de la sémiotique narrative, alors que Greimas a su placer la narrativité au centre de sa théorie, depuis le début.

La collaboration que nous avons engagée avec les pédo-psychiatres cliniciens de la narrativité ouvre heureusement des perspectives autrement plus prometteuses. On se prend effectivement à rêver que toutes ces connaissances concernant le proto-enfant constituent une force de progrès mise à

la disposition des familles et des institutions d'accueil du jeune enfant, pour la reconnaissance enfin effective de ses désirs, de ses besoins, de son identité.

2. La sémiotique du diagnostic des comportements pathologiques

Si les stoïciens faisaient un net départ entre les choses qui dépendent de nous et celles contre lesquelles nous ne pouvons strictement rien, tout se passe comme si les adolescents remettaient en cause, y compris dans leurs conduites à risque, passages à l'acte auto- et hétéro-agressifs, cette distinction, tentant de réussir ce que nous avons appelé un acte d'auto-engendrement sur fond de création d'un langage nouveau.

Cette approche sémiotique de l'échec de la transmission et des actes de rébellion qui sont induits en permettrait une lecture originale et pourrait, par exemple, alimenter des programmes de prévention pertinents des conduites à risque par lesquelles les adolescents mettent en danger leur santé et leur vie même, dans une société, la nôtre, qui a peu à peu déconstruit tous les rites de passage.

Dans la ligne de nos travaux portant sur la modélisation sémiotique des comportements humains normaux, troublés et pathologiques et formant la proposition d'une discipline que nous avons dénommée *éthosémiotique* (voir Darrault-Harris, 1998), notre propos tente de relever des défis de niveaux bien différents :

– d'abord celui, *sociétal*, de contribuer de manière originale à l'analyse et à la compréhension de comportements par lesquels les jeunes de ce pays mettent en danger, disions-nous, leur santé et leur vie, ce que l'on appelle généralement les *conduites à risque*, que nous interpréterons globalement comme actes de rébellion contre la transmission ; la sémiotique, ici, est au coude à coude avec la psychologie, la sociologie, la psychanalyse, l'anthropologie sans oublier les sciences cognitives. On pourra constater que les résultats divergent notablement de ceux obtenus par exemple par notre collègue David Le Breton, spécialiste très en vue des conduites à risque. Une quantification : le suicide est la seconde cause de mortalité chez les 15-25 ans (600 décès), la première étant les transports (900). Mais les comportements des jeunes, en particulier sur les deux-roues, confinent nettement à la conduite à risque¹⁶.

– Le second défi est interne à la réflexion, à la recherche sémiotique elle-même. Si la sémiotique a réussi à ressusciter le corps du sujet, à produire une sémiotique du corps, le vieux problème des relations entre le corps et la psyché (pour laïciser celui des relations entre corps et âme) subsiste, mais il faudra le comprendre sémiotiquement, c'est-à-dire comme une relation éventuellement de l'ordre de la sémiose, ce qu'avait pressenti Freud (non dans ses grands textes, mais dans ses lettres, lieu d'audaces fulgurantes ; nous y reviendrons).

2.1. La rébellion adolescente

Nous nous intéresserons donc, de manière beaucoup plus stricte, à la rébellion contre la *transmission* en prenant l'exemple du peuple adolescent, rencontré essentiellement lors de consultations psychothérapeutiques, durant une dizaine d'années dans un service hospitalier.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que le comportement de rébellion traverse l'histoire et les cultures. On en jugera en parcourant ces citations :

Notre jeunesse [...] est mal élevée. Elle se moque de l'autorité et n'a aucune espèce de respect pour les anciens. Nos enfants d'aujourd'hui [...] ne se lèvent pas quand un vieillard entre dans une pièce. Ils répondent à leurs parents et bavardent au lieu de travailler. Ils sont tout simplement mauvais. (Socrate, 470-399 av. JC)

Je n'ai aucun espoir pour l'avenir de notre pays, si la jeunesse d'aujourd'hui prend le commandement demain. Parce que cette jeunesse est insupportable, sans retenue, simplement terrible. Notre monde a atteint un stade critique. Les enfants n'écourent plus leurs parents. La fin du monde ne peut pas être loin. (Hésiode, 720 av. JC)

Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes gens sont mal-faisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui ne seront pas capables de maintenir notre culture. (po-
terrie babylonienne, 3000 av. JC)

Le nouveau-né passe de l'immersion dans le liquide amniotique à l'immersion dans le langage et les soins prodigués par son environnement. Voilà

donc une bonne façon de distinguer la rébellion contre l'autorité parentale, un état de fait de domination morale d'une génération sur l'autre, et la rébellion contre la transmission d'un moyen symbolique, le langage ne nécessitant aucun processus d'apprentissage puisqu'il s'agit d'une acquisition naturelle au sein même du bain de langage.

Or la période adolescente (qui s'est beaucoup prolongée dans nos sociétés post-modernes) est une période de mise en cause de cette transmission du langage adulte, comme le manifeste l'émergence de nouveaux langages sans cesse renouvelés (accélération vertigineuse de la diachronie), qui font l'objet d'enquêtes lexicographiques approfondies et d'analyses nombreuses (voir les travaux, entre autres, de Goudaillier, 2001). Un détour est donc nécessaire pour tenter de saisir les causes de cet échec de la transmission – fondamentale – du langage adulte, même si maint adolescent s'avère *diglossique* : il utilise selon les situations langage adolescent (ainsi les SMS) et langage adulte.

Remarque : on pourrait par exemple penser que le langage adulte est incapable d'exprimer, de mettre en discours les affects, les émotions inédites, intenses que vit l'adolescent, soumis qu'il est à des orages hormonaux considérables et cela sans que la situation vécue au moment de ces décharges en apparaisse comme la cause.

Chacun peut peut-être se souvenir de ces états passionnels subits, incommunicables, douloureux qui poussent les adolescents à couvrir ce vacarme interne par l'usage excessif de stimulations musicales (d'où cette dénomination de « génération Y », forme des fils reliant l'appareil aux deux oreilles).

De là, on le saisit, un *échec en retour de la transmission*, car l'examen minutieux des langages adolescents montre une *pauvreté extrême* de l'expression des émotions : un dictionnaire de six cents pages ne contient qu'une douzaine de moyens linguistiques pour dire la dimension émotionnelle, laquelle n'est guère prise en charge par l'énonciation linguistique, que ce soit en langage adulte ou en langage adolescent. Faute de cette possibilité de *régulation*, la tentation du passage à l'acte est grande (voir notre travail « L'angoisse, sa mise en discours », 2009).

Et pourtant, nous faisons l'hypothèse que le *primum movens* de tous ces phénomènes d'engendrement de significations nouvelles à l'adolescence doit être placé dans l'apparition d'un nouveau corps, le résultat de la révo-

lution pubertaire. Révolution dont on oublie qu'elle touche et le corps et le psychisme de l'adolescent.

Sans exhumer ici le vieux problème philosophique des relations du corps et de l'âme, une sémiotique soucieuse, comme la nôtre, d'étudier de manière originale le comportement humain (éthosémiotique) se doit, certes, de s'appuyer sur une sémiotique du corps mais exige aussi de faire apparaître le lieu d'articulation du corps et de la psyché : sémiotisation de la glande pinéale cartésienne¹⁷, car lieu de constitution d'une sémiose. Nous avons montré que cette articulation sémiotisante est bien celle qui lie et le corps en mutation et l'activité fantasmatique. S'il est aisé de repérer à l'adolescence la spectaculaire transformation corporelle, il reste évidemment à découvrir le ou les fantasme(s)¹⁸ « guetteurs » constituant l'entité sémiotique complète dont nous voudrions faire une (la ?) cause de l'échec de la transmission. C'est bien notre expérience clinique de l'adolescent qui nous a permis de découvrir l'existence d'un tel scénario fantasmatique, dont la manifestation, selon la définition de Laplanche et Pontalis, peut être perçue dans tous les lieux de la topique freudienne, conscients et inconscients.

Pour mieux en faire comprendre l'originalité, évoquons un fantasme infantile très répandu, celui où le sujet imagine que ses géniteurs ne sont nullement ses parents, mais qu'il a été adopté, voire acheté à ses véritables parents (un ami, écrivain connu, imaginait avoir été vendu par des bohémiens et il recherchait, les yeux humides, sa vraie famille dès que des roulettes s'installaient dans sa ville : on rejoint là tel ou tel roman du XVIII^e siècle, expansion littéraire du fantasme).

Le fantasme adolescent réveillé par la puberté est tout autre : l'adolescent imagine la possibilité d'occuper *et* sa place *et* celle de ses géniteurs, réalisant ce que nous avons appelé un acte d'auto-engendrement. C'est donc une remise en cause des plus radicales de la seule *transmission non récusable*, celle de la cause de sa naissance, et la transmission d'un génome produisant un corps sexué, sans oublier que la psyché elle-même est le résultat de l'histoire générationnelle et des interactions familiales. Ce fantasme activé à l'adolescence, faisant lien avec le corps en mutation, permet de comprendre l'engendrement de comportements, de conduites typiquement adolescentes, qu'il s'agisse de conduites dites à risque ou encore de productions symboliques émergeant en cette période, dont les pratiques d'écriture. Recourons à un exemple de ces comportements illustrant le refus de la transmission et

la recherche de situations d'auto-engendrement, même s'il n'est que trop clair que la réalisation effective du fantasme est de l'ordre d'une impossible fiction. Cela dit, les conduites à risque de l'adolescent sont aujourd'hui multiples, à commencer par la plus médiatisée, soit l'absorption rapide d'une grande quantité d'alcool fort, qui conduit presque toujours au coma éthylique (dénommée « *binge-drinking* », « beuverie effrénée »). Je prendrai intentionnellement l'une des plus lourdes de conséquence, car entraînant trop souvent la mort, la conduite anorexique de l'adolescente (commençant souvent par un régime alimentaire), et cela à partir d'un cas clinique suivi dans le cadre de notre service de psychiatrie infanto-juvénile.

Une adolescente anorexique était dans un état si préoccupant qu'elle se trouvait alitée dans le service de pédiatrie de l'hôpital. Elle me disait très explicitement être dans la recherche d'un nouveau corps, qui lui conviendrait, un corps « transparent », sans aucun rapport avec le corps féminin maternel (comme toutes les anorexiques sévères, elle avait arrêté le cycle menstruel). Elle voulait donc « s'accoucher d'elle-même », tentant, d'après notre hypothèse, de réaliser le fantasme d'auto-engendrement. En danger de mort, les pédiatres du service voulaient passer à une alimentation forcée par perfusion. Je pris le risque de m'y opposer (engageant donc une lourde responsabilité), car cet acte violent mettait évidemment fin à la psychothérapie. Il fallait lui proposer toutes les vertus de l'acceptation, de l'assomption de l'hétéro-engendrement. Mais comment ?

Une idée me traversa l'esprit et, me rendant auprès d'elle, m'assis au bord de son lit (de la clinique au sens littéral) et ouvris un livre présentant de belles reproductions du plafond de la chapelle Sixtine de Rome, recouvert des célèbres fresques de Michel-Ange. J'attirais son attention vers une scène centrale, celle où Dieu avance sa main tendue vers Adam, lui-même tendant la sienne vers Dieu, en attente si désirante d'être créé, de recevoir le souffle divin de vie.



Figure 1 : La création d'Adam (Michel-Ange, Chapelle Sixtine, Rome)

Je ne pouvais imaginer plus somptueuse représentation de l'hétéro-engendrement. Elle resta absolument fascinée par cette reproduction, alors que je me limitai à un commentaire que, peut-être, elle n'entendit pas vraiment.

Le choc de cette rencontre visuelle avec ce qu'elle refusait au plus profond d'elle-même déclencha une vive réaction et la sortie progressive de l'état d'urgence médicale où elle se trouvait. Son comportement anorexique cessa progressivement et elle s'achemina, certes lentement mais sûrement, vers la guérison.

Autre illustration rapide de la pertinence de l'existence du fantasme d'auto-engendrement : la compréhension du sens de nombreuses tentatives de suicide montrant qu'il n'est pas question de se donner, banalement, la mort mais, désespérant de réussir à se donner naissance, on se rabat vers la solution hélas ! aisément réalisable, de mettre fin à sa vie.

Pour terminer sur une note plus positive, le fantasme d'auto-engendrement peut à l'évidence alimenter des comportements à valeur résolutive, très éloignés de la tentation vaine du passage à l'acte.

On sait en effet que l'adolescence est une période de véritable et profonde découverte de l'écriture, pour éloignée qu'elle soit de la période d'apprentissage premier. Nous voyons les adolescents se rechercher une signature, investir la correspondance (certes sous ses formes modernes, numériques), et surtout se jeter à corps perdu dans le discours autobiographique. Nous les voyons ainsi abandonner quasiment la communication

téléphonique orale pour y substituer l'écrit, certes si particulier du SMS, par exemple. Et le blog adolescent cumule clairement les différentes fonctions de l'écriture, journal intime paradoxalement ouvert aux internautes du monde entier. Et l'adolescent de s'adonner aux jeux vidéo, où il est constant qu'il convient tout d'abord de créer un double de soi-même, un « avatar », le doter de qualités et de multiples vies pour le conduire à travers maintes épreuves vers la reconnaissance finale du succès de sa quête d'identité.

On voit que ces différentes activités, à commencer par l'usage du discours autobiographique, permettent une *réalisation symbolique* du fantasme d'auto-engendrement, l'adolescent(e) engendrant, de par l'écriture autobiographique, un « je » simulacre de l'énonciateur. Avec une puissance de résolution autrement plus forte. Et comme l'a montré Antoine Compagnon (1980), Michel de Montaigne fut peut-être le premier à déclarer être le fils de son œuvre, de cet acte d'énonciation autobiographique.

3. La Théorie de l'Ellipse

La théorie de l'ellipse, troisième illustration de notre espace d'interface, se veut une théorie du changement humain, problème qui plonge ses racines historiques, de manière immémoriale, touchant à l'ensemble des disciplines constituant les sciences humaines et exactes : philosophie, histoire, sociologie, psychologie, psychanalyse, sans oublier la biologie, la médecine, les théories évolutionnistes, etc.

Le changement désigne le passage d'un état à un autre et, selon la durée et l'intensité de celui-ci, il recevra des dénominations nombreuses, variées : évolution, révolution, transformation, métamorphose, modification, mutation...

La théorie de l'ellipse se contente de tenter de théoriser le changement dans le domaine restreint de la psychothérapie, changement rendu nécessaire par les difficultés, les troubles, les souffrances, voire les pathologies qui atteignent un individu, devenant patient nécessitant une aide. Si le patient est un enfant ou un adolescent, il va de soi que sa famille participe pleinement à la démarche de demande d'aide psychothérapeutique, d'autant qu'elle est elle-même atteinte par le mal-être de l'enfant ou de l'adolescent.

Cette théorie a été progressivement élaborée au sein d'un service hospitalier de psychiatrie infanto-juvénile (à l'hôpital de Blois, en France), service

public accueillant les enfants et adolescents (jusqu'à seize ans) présentant des troubles voire des pathologies d'une grande variété, depuis les difficultés scolaires, les troubles du comportement jusqu'aux états psychotiques.

C'est notre rencontre avec le psychiatre Jean-Pierre Klein, chef de ce service, qui a permis cette élaboration, dans un échange, nourri sur plus de dix années sur fond de partage de psychothérapies, entre notre psychosémiotique (il nous avait demandé d'intégrer son service en tant que psychosémioticien) et les principes art-thérapeutiques qu'il défendait et mettait en œuvre, pionnier qu'il était de ce mouvement.

3. 1. L'Ellipse, figure de l'univers

La figure de l'ellipse qui a été retenue n'est pas la figure rhétorique, mais bien la figure géométrique, figure universelle puisqu'elle désigne le parcours des astres et des planètes. Si, comme le cercle, elle possède un centre, ce sont ses deux foyers qui en font une figure particulièrement suggestive, comme on le verra ci-après. On le sait, il suffit au jardinier désireux de dessiner un parterre ellipsoïde de planter deux piquets à une distance quelconque, de les relier par une corde plus longue que cette distance et à tourner ensuite tout autour pour obtenir l'ellipse désirée :

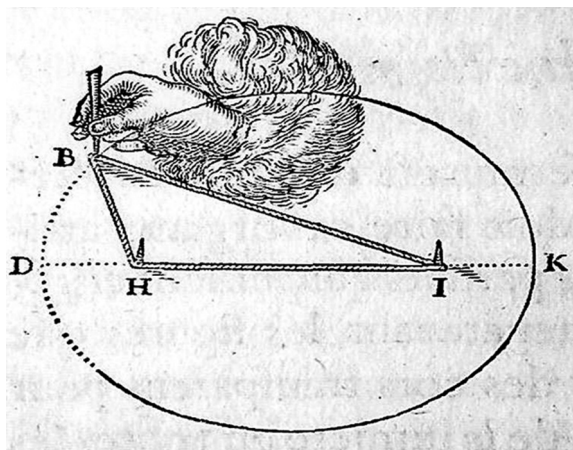


Figure 2 : Cette gravure attribuée à Frans van Schooten le Jeune illustre la première édition de la *Géométrie* de René Descartes (appendice au *Discours de la Méthode*), 1637. On y remarque, prophétiques, les lettres IDH et K !

Si donc le cercle nous semble plutôt symbolique de l'absence de changement, de l'immobilité (« tourner en rond », « cercle vicieux », etc.), il n'en va pas de même de l'ellipse dont les deux foyers vont se révéler des sources interactives de dynamisme. Examinons-les, successivement.

Le premier foyer, F1, (H sur la gravure) dénommé DICTION, est, pour le patient et son thérapeute, un lieu d'énonciation très familier où chaque partenaire use de ce que Greimas appelait le débrayage énonciatif, en projetant dans les énoncés émis la fameuse triade /je, ici, maintenant/, qui provoque un débrayage actantiel (le « je » énoncé étant un simulacre du sujet de l'énonciation), spatial et temporel. Plus simplement, le thérapeute et son patient vont s'engager dans un échange, une conversation abordant des contenus familiers touchant la vie quotidienne, ses plaisirs, ses joies et ses difficultés, voire ses souffrances. Il peut aussi y être question de réflexions sur la thérapie elle-même, de ressenti de progrès ou au contraire de stagnation ou d'aggravation des problèmes.

Le foyer de la DICTION est plutôt occupé au moment de l'accueil du patient, au début de la séance, voire dans les moments d'entretiens réguliers avec la famille. L'investissement de ce foyer d'énonciation est à l'évidence important, mais on ne saurait, ce qui va différencier la théorie de l'ellipse d'autres théories psychothérapeutiques du changement, s'y limiter.

La théorie de l'ellipse propose donc au patient, selon une méthodologie rigoureuse, d'investir un autre lieu d'énonciation, le second foyer F2 de l'ellipse dénommé FICTION (I sur la gravure). Formellement, la triade sollicitée n'est plus /je, ici, maintenant/ mais /il, ailleurs, alors/ : est opéré ici un débrayage dit énoncif, les marques de l'énonciation énoncée disparaissant pour laisser place aux actants de l'énoncé, à l'espace et au temps décalés par rapport à l'espace-temps de l'énonciation. Ce déplacement du lieu et de la nature de l'énonciation est essentiel pour caractériser la théorie de l'ellipse, liée qu'elle est aux principes de l'Art-thérapie qui valorisent les vertus thérapeutiques de l'acte de création localisé précisément en F2.

Mais comment, objectera-t-on, proposer au patient un tel déplacement souhaitable de l'énonciation et, surtout, en mobilisant quels moyens sémiotiques en termes de substance et de forme ? Car les substances et les formes sont légion, si nous suivons les propositions de Jean-Pierre Klein (2014) pour en établir une première typologie élémentaire :

1. L'œuvre une fois produite se sépare de son créateur, lequel peut s'effacer, voire disparaître. La trace peut en être durable : arts plastiques, photographie, cinéma, vidéo, écriture.

2. La présence du créateur est indispensable à la création ; arts vivants : théâtre, danse, mime, gestualité, et même conte. Le corps en action y est essentiel.

3. Une autre forme de création nécessite la conjonction de l'homme et d'une chose : marionnettes, masques, maquillage (ainsi dans le travail du clown). Il y a alliance, voire fusion qui fait sens.

4. Enfin ces traces impalpables, ces vibrations qui émanent de l'être humain et peuvent être enregistrées, qu'il s'agisse de la voix, ou des sons musicaux obtenus par des instruments.

Cette typologie, on le voit, repose sur l'analyse de la relation, corporelle ou non, du créateur à son œuvre au moment même de la création, sur la mobilisation, nécessaire ou non, d'objets distincts du créateur. On insistera tout particulièrement sur ces formes paradoxales de création où l'on assemble des bribes provenant de créations antérieures (le collage), où l'on interprète des créations (ainsi la pratique du conte).

Mais, à nos yeux, cette typologie est indissociable de la situation d'énonciation où la médiation est proposée au patient et mobilisée par lui. On peut en effet inventorier quatre situations :

1. Le patient est capable de se saisir de la médiation suggérée et de créer. Le thérapeute n'intervient pas dans l'acte de création, sinon comme destinataire-lecteur de l'œuvre.

2. Le patient ne peut s'engager dans l'acte de création qu'en collaboration active avec le thérapeute (ainsi avons-nous eu l'expérience de l'écriture conjointe, avec un adolescent, d'un long roman de plus de deux cents pages). On devine le surcroît de difficulté de cette situation avec le souci constant de contribuer sans l'envahissement d'une problématique personnelle à la création du patient.

3. Le patient est destinataire, dans cette nouvelle situation, d'une création d'autrui apportée par le thérapeute, qui dit un conte, montre des reproductions de tableaux¹⁹, fait écouter un morceau de musique, etc.

4. Dans certains cas extrêmes, ainsi dans le travail avec des patients psy-

chotiques, le thérapeute s'engage seul dans l'acte de création, étroitement ajusté qu'il est aux désirs du patient, désirs ne pouvant aucunement se réaliser.

On saisit donc que le choix de la médiation est double, celui de la substance et de la forme (par exemple inventer un conte) et celui de la situation d'énonciation (on peut par exemple imaginer le thérapeute prenant en note un conte sous la dictée du patient). Mais qui procède à un tel choix, le patient lui-même, le thérapeute ?

On comprendra que confier ce choix au patient ne peut se concevoir dans la mesure même où cette sélection procède d'une analyse rigoureuse et toujours délicate de son économie psychique, analyse qui gagnerait d'ailleurs à être pratiquée en équipe.

En effet, l'entreprise psychothérapeutique peut être comparée à une navigation pleine de risques. Il convient donc de ne point appareiller sans cartes, celles inventoriant des obstacles redoutables mettant en péril le parcours de l'itinéraire menant à la réalisation du changement espéré. Ces obstacles sont constitués :

- des *symptômes* manifestés par le sujet, lieux de souffrance, de mal-être. S'en approcher serait pour le moins contre-productif, réactivant tensions et douleurs, interdisant tout changement, car ce sont des lieux de « compulsion de répétition » (Freud, 2004 [1920] : 69). Nommons cet obstacle *Charybde*.

- des *résistances* du sujet, manifestées par ses aisances, ses talents. S'y installer conduirait à mettre en panne la navigation, à provoquer un immobilisme du travail de changement. Ces résistances sont en effet les défenses du sujet contre le changement. *Scylla* est une bonne dénomination pour cet obstacle plus redoutable que Charybde dans la mesure où le patient, comme son entourage, peut tout à fait se satisfaire d'une immobilisation dans sa zone d'aisances.

Le thérapeute et son patient devront donc naviguer à bonne distance de ces icebergs redoutables, et cela d'autant plus qu'ils sont mobiles, que le travail psychothérapeutique va provoquer leur éventuel déplacement.

Revenons un instant à la médiation « collage », précédemment évoquée,

pour saisir ce bon exemple des motivations de sa prescription au patient. Cet acte de création consiste donc à assembler, certes de manière originale, des éléments provenant de créations antérieures. Cette médiation sera donc proposée avec profit au patient effrayé par l'acte de création (qui possède quelque chose de divin) dont l'audace ressentie le met en danger.

3. 2. Maintenir, coûte que coûte, la bonne distance

On insistera aussi dans cet exposé rapide de la théorie de l'ellipse sur la nécessité de préserver une *bonne distance* entre les foyers F1 et F2 du dispositif thérapeutique. Et c'est bien le thérapeute qui est le garant de cette bonne distance.

S'il est aisé de s'installer avec le patient dans le foyer F1, en utilisant de manière spontanée le langage, le maintien de la création dans le foyer F2 demande au thérapeute une vigilance permanente.

Évoquons le cas de ce jeune patient handicapé (infirme moteur cérébral, mais assez légèrement atteint) fort intelligent, qui, rejeté par ses parents à cause de son handicap (sa mère avait subi de nombreux traitements avant d'installer une grossesse), en vient à imaginer, en séance de thérapie, ce court récit :

Ce sont des parents qui peinent à avoir un enfant. Enfin la mère en attend un. Mais ce qui naît est un monstre tout noir ! Les parents se demandent ce qu'ils vont en faire et décident de le placer dans un zoo. Les gens l'aiment bien et viennent lui donner à manger. Quel dommage, ajoute l'enfant, il aurait suffi de soulever un peu la peau du monstre pour voir qu'il y avait dedans un enfant tout rose.

Entendant ce récit, la thérapeute nous dit avoir eu de la peine à retenir ses larmes : le récit, quoique mobilisant le débrayage énoncif, est beaucoup trop près du foyer F1, et exprime directement des souffrances liées à l'expérience douloureuse vécue par l'enfant. Cette énonciation provoque une reviviscence des blessures subies, perdant en cela ses vertus thérapeutiques.

Cela dit, il peut aussi arriver que les inventions du patient se placent bien trop loin du foyer F2, à l'extérieur en quelque sorte du dispositif : ainsi Béatrice (dont le cas est longuement exposé dans un chapitre de *La Psy-*

chiatric de l'ellipse (2010 [1993])) apporte-t-elle, au début de la thérapie des faits divers atroces lus dans les journaux, sans aucune relation possible avec son vécu énoncé en F1.

Il y a donc distance idéale entre F1 et F2 lorsque le patient tisse, de manière incontrôlée, des relations souvent subtiles entre la réalité de ses souffrances et la fiction distanciée. Ainsi Béatrice en viendra-t-elle à l'invention de contes exemplaires, opérateurs très efficaces de son changement parce qu'installés solidement en F2, à bonne distance.

Le maintien de la distance idéale entre les foyers de DICTION et de FICTION de l'ellipse a une conséquence pratique, technique, importante, celle de l'interdit de révélation au sujet du contenu latent, inconscient de ses productions advenant en F2²⁰. Car on comprend aisément qu'un tel acte de révélation précipiterait la collusion de F2 et de F1, annulant la distance et transformant l'ellipse en un cercle source de figement.

Voici, pour illustrer ce point si important, l'erreur exemplaire et si heuristique de l'apprentie thérapeute que j'avais chargée de conduire les séances accueillant le jeune patient François-Xavier. Rappelons que la médiation nous apparaissant la plus adaptée à son économie psychique était la manipulation, à l'intérieur du castelet, ni vu ni voyant, de marionnettes à gaine.

Il invente, en cours de thérapie, un récit mettant en scène un policier véreux qui arrête des voleurs qui ont dérobé un cochon. Mais, au lieu de rendre ledit cochon à son légitime propriétaire, il l'avale tout entier, et François-Xavier tend son ventre si bien que tout un chacun peut y voir le simulacre d'une grossesse. La thérapeute stagiaire y est sûrement trop sensible car elle pose à l'enfant une question qui fait interprétation intrusive : « Qu'est-ce que tu as dans ton ventre ? », lui lance-t-elle. L'enfant répond du tac au tac, provocateur, que c'est un *enfant*. Ce à quoi la thérapeute objecte que seules les femmes peuvent porter un enfant. François-Xavier répond vivement que, quelquefois, les hommes peuvent aussi porter un enfant²¹.

On saisit que l'échange a quitté brutalement la dimension de la fiction (F2) pour rejoindre celle de la réalité (F1). Et la séance de s'interrompre dans un certain malaise partagé.

Le lecteur l'aura compris, la théorie du changement dénommée Théorie de l'ellipse nécessite donc la mise en place d'un cadre très spécifique, sans aucun doute aussi la mobilisation d'art-thérapeutes spécifiquement compétents au sein, si possible, d'une équipe capable de faire converger les regards

cliniques nécessaires à l'élaboration, toujours difficile, de la configuration d'aide adaptée au patient, car, n'en déplaise aux statisticiens, il n'existe que des cas uniques, chaque homme, comme le disait magnifiquement Montaigne dans ses *Essais*, « portant en lui la forme entière de l'humaine condition ».

3. 3. Vers la création comme auto-thérapie

On connaît le cas, plus fréquent qu'on ne pense, de malades mentaux ayant produit une œuvre considérable en quantité et en qualité : le célèbre schizophrène brésilien longuement interné à Rio de Janeiro, Arthur Bispo do Rosario (vers 1909-1989), fut même le représentant officiel du Brésil à la Biennale de Lyon en 2011 !

Mais nombre de créateurs, et non des moindres, ont réussi une authentique auto-thérapie par la réalisation d'une œuvre pourtant *a priori* improbable compte tenu de la gravité des traumatismes subis. C'est le cas, entre autres, de Louise Bourgeois (1911-2010) traumatisée par la conduite de son père qui séduisit sa nounou anglaise avec la complicité de sa mère, et de Niki de Saint Phalle (1930-2002), victime d'inceste de la part de son père (Niki, violée à 12 ans, ne révélera ce drame qu'à l'âge de soixante-quatre ans).

Si l'œuvre de Louise Bourgeois porte les marques spectaculaires du traumatisme et de sa résolution (les sculptures gigantesques : la mère araignée et les phallus de bronze), les performances réalisées par Niki de Saint Phalle, dès 1961, sont très significatives du processus de résurrection du sujet lié la destruction. Il s'agit des *Tirs* : Niki dispose, accrochés à des pieux, des tableaux fixés sur une planche, composés de morceaux de plâtre, sortes de bas-reliefs, de tiges contenant des œufs et des tomates, des berlingots de shampooing et des flacons d'encre et de couleurs qui vont exploser sous l'impact des balles tirées à la carabine. Le tir se poursuit jusqu'à ce que le résultat soit satisfaisant, lequel peut être la destruction complète de l'œuvre.

Niki n'est pas seule à tirer sur ces compositions (elle est souvent accompagnée d'autres tireurs), ce qui renforce la mise en scène d'une véritable exécution. Les balles crèvent des poches d'où s'échappent des flux de substances colorées, très métaphoriques de véritables blessures corporelles. Elle indique explicitement que ces performances meurtrières lui sont nécessaires

pour revivre, presque ressusciter.

Nous touchons là à un acte d'auto-thérapie qui nous ramène loin en arrière, à l'adolescence (période pour Niki du viol), époque de la vie humaine où domine ce que nous avons appelé le fantasme d'auto-engendrement²². La survenue d'un nouveau corps, venu de nulle part, active le fantasme de se placer à l'origine de sa propre existence. Mais il faut pour cela en passer par un risque mortel ou une destruction symbolique de soi-même. C'est à nos yeux le sens profond des performances des *Tirs*.

L'artiste a donc puisé en elle-même les ressources suffisantes pour créer de toutes pièces sa propre configuration auto-thérapeutique (choix des médiations et de la création artistique de formes à endommager), accomplir les gestes symboliques engendrant une réputation internationale, une toute nouvelle identité échappant à son histoire traumatique enfin exorcisée. C'est bien là la marque des créateurs de première magnitude.

4. Conclusion

Les trois espaces interdisciplinaires constituant à nos yeux l'interface Sémiotique / PSY ont permis, d'ores et déjà, de nouer des liens solides avec les psychologues, psychanalystes, pédo-psychiatres, psychomotriciens, orthophonistes, débouchant, par exemple, sur l'introduction de l'éthosémiotique dans des cursus universitaires diplômants²³. Et il n'était pas donné d'avance d'obtenir cette reconnaissance de la part de disciplines qui ont quelquefois la tentation de considérer qu'elles se suffisent amplement à elles-mêmes pour résoudre les problèmes de signification du comportement humain, territoire d'investigation dont le partage peut susciter des réticences.

Nous avons tenté de faire entrevoir, certes succinctement, la richesse de ce champ interdisciplinaire, apportant aux disciplines psychologiques un éclairage original dans ce contexte si actuel de mode de la narrativité, et demandant à la sémiotique des innovations conceptuelles face, par exemple, aux stades non théorisés du proto-sujet infantile, aux processus archaïques de reprise symbolisante et narrative de l'expérience perceptive, à la nécessité, aussi, de penser une modélisation continue, graduelle de catégories trop rigidement établies, ainsi celles de débrayage et d'embrayage. Sans oublier la série ouverte de révélations inédites, grâce à la théorie de l'ellipse, quant au processus de création dans ses effets thérapeutiques.

Sous notre regard subjectif, les apports principaux de la psycho- et étho-sémiotique ont été l'édification d'une narrato-pathologie aboutissant à des redéfinitions nosologiques (ainsi celle d'« état-limite », fort controversée ; voir Darrault-Harris, 1985), à l'analyse des causes des comportements pathologiques en termes de perturbations de l'engendrement de la signification, à la découverte, au sein même du / des symptôme(s), d'un phénomène de syncrétisme narratif demandant à alimenter, en expansion, des récits dans le foyer de la fiction (le symptôme recèle donc la clé sémiotique de la guérison), à la grande pertinence du calcul des positions subjectales du patient et dans le diagnostic et dans l'évaluation de la thérapie.

L'avenir de la recherche, si vaste et prometteur, est d'ores et déjà tout tracé. Avec, peut-être, l'avènement d'un *sémiatre* que Greimas appelait de ses vœux.

NOTES

¹ Voir Golse et Missonnier (dir.) (2011[2005]).

² On fait référence ici aux travaux les plus importants de Montagner (notamment 1978), ainsi qu'à ceux de Rouchouse (notamment 1979).

³ Ainsi avons-nous assisté, dans les années 1975, à la fondation de l'Association internationale de psychiatrie du nourrisson, initiative impensable dix ans auparavant.

⁴ Rappelons que la proxémie (*proxemics*) est une discipline due à l'anthropologue américain : voir Hall (1971 [1966]).

⁵ Nous faisons référence ici aux images échographiques en 3D, immédiatement lisibles par tout un chacun, qui révolutionnent notre appréhension de la vie motrice et sensorielle du fœtus.

⁶ L'aréole du sein apparaît donc comme une structure très particulière qui est, de plus, la seule partie du corps maternel à entrer en contact direct, obligatoire et répété avec le nez du bébé.

⁷ La description fine de ces mimiques et de leur fonction est due à Daniel Stern (Professeur à Cornell University) qui a publié de très nombreux travaux portant sur la relation normale ou pathologique mère-enfant.

⁸ La fovéa est la partie de la rétine qui assure une perception de qualité optimale.

⁹ On remarque que la durée appuyée du regard, entre personnes non familières, acquiert une signification sociale très forte (d'où l'évitement de cet excès).

¹⁰ Stern remarque, en analysant les « dialogues » de la mère avec le bébé encore incapable de langage, qu'après une question posée au bébé, la mère observe une pause dont la durée correspond exactement à celle de la future réponse de l'enfant, avant de reprendre la parole en général comme si le bébé avait réellement répondu (Stern, 1981 : 28-30).

¹¹ G. Appell créa en 1984 l'Association Lóczy-France, qu'elle présida longuement. Bernard Golse en est l'actuel président. Myrtha Chokler, disciple argentine d'Emmi Pikler, soutint en 2000 sous notre direction une thèse, à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, intitulée *L'Engendrement de la subjectivité* où elle a utilisé les principes théoriques et métho-

dologiques de notre éthosémiotique. On consultera aussi : Szanto-Feder (dir.) (2002).

¹² Bernard Golse est pédo-psychiatre et psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-Enfants malades de Paris et professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université de Paris-V Descartes.

¹³ Co-auteur de l'ouvrage de référence *Récit, attachement et psychanalyse* (avec Golse, 2005).

¹⁴ L'École sémiotique de Paris a pourtant remarquablement travaillé la question de la temporalité. Voir l'excellent chapitre de Coquet « Temporalité et phénoménologie du langage », dans son ouvrage *La Quête du sens* (1997); et l'imposant ouvrage collectif dirigé par Denis Bertrand et Jacques Fontanille, *Régimes sémiotiques de la temporalité* (2006).

¹⁵ On doit à Rita Charon (Université Columbia de New-York) la promotion, à l'américaine, de la médecine narrative.

¹⁶ Le suicide est la deuxième cause de mortalité chez les 15-24 ans en France, derrière les accidents de la route, mais ces morts – très médiatisées – représentent toutefois moins de 6 % des quelque 10 000 décès par suicide enregistrés chaque année dans le pays.

¹⁷ On se souvient que le philosophe René Descartes soutenait que le lieu organique de la liaison corps / âme était la glande pinéale, encore dénommée épiphyse, située dans le cerveau.

¹⁸ Il n'est pas inutile de rappeler la définition du fantasme (*Phantasie*) qui, à l'origine même de la psychanalyse, montre sa qualité de notion particulièrement intégrable dans un modèle sémiotique du comportement, puisque d'ores et déjà entité narrative : « Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient. Le fantasme se présente sous des modalités diverses : fantasmes conscients ou rêves diurnes, fantasmes inconscients tels que l'analyse les découvre comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste (cf. le rêve), fantasmes originaires » (Laplanche et Pontalis (2007 [1967]), article « Fantasme » : 154).

¹⁹ Cela fut notre choix lors du projet thérapeutique entrepris avec une jeune fille anorexique (voir *supra*).

²⁰ On remarque que la révélation du sens latent des productions du patient est abandonnée par les psychanalystes eux-mêmes, tant le risque est grand d'un acte violent, imposant un contenu non métabolisable.

²¹ La mère de François-Xavier nous révéla, lors du dernier entretien marquant la fin, réussie, de la psychothérapie, qu'elle avait dissimulé à son fils la perte d'un enfant par fausse couche. François-Xavier s'interrogeait donc sur la femme « prestidigitatrice » faisant apparaître et disparaître sa grossesse, et sur la différence des sexes quant à la possibilité même de grossesse (nous pensons ici aux mythes amérindiens de l'homme enceint, analysés par Lévi-Strauss).

²² Sur la survie de ce fantasme, on pourra consulter notre chapitre « La sémiotique du comportement » (2002).

²³ Signalons comme exemple le master de psychomotricité thérapeutique et éducative à l'Université de Cuyo à Mendoza (Argentine).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BERTRAND, Denis, FONTANILLE, Jacques (dir.) (2006), *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, Presses Universitaires de France.
- COMPAGNON, Antoine (1980), *Nous, Michel de Montaigne*, Paris, Le Seuil.
- COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet*, t. 1 : *Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck.
- COQUET, Jean-Claude (1985), *Le Discours et son sujet*, t. 2 : *Pratique de la grammaire modale*, Paris, Klincksieck.
- COQUET, Jean-Claude (1992), « Note sur Benveniste et la phénoménologie », *Linx*, n° 26, pp. 41-48.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (dir.) (1976), *Modalités : logique, linguistique, sémiotique*, *Langages*, n° 43.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1995), « Instabilité et devenir aux marges de la psychose : sémiotique de l'état-limite », dans FONTANILLE, Jacques (dir.), *Le Devenir*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 47-56.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1998), *Vers une éthosémiotique : l'ontogenèse du sujet énonçant*, Mémoire de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, École des hautes études en sciences sociales de Paris.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1999), « L'Énonciation adolescente », *Adolescence*, vol. 17, n° 1, pp. 223-233.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2004), « Vers un modèle des comportements et des discours adolescents », *Figures de la psychanalyse*, n° 9, pp. 127-136.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, (2007), « S'engendrer par le langage. La parole adolescente », *Enfance et Psy*, n° 36, pp. 41-49.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, FONTANILLE, Jacques (dir.) (2008), *Les Âges de la vie : sémiotique de la culture et du temps*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2009), « L'angoisse, sa mise en discours », *Enfance et Psy*, n° 42, pp. 40-49.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2010), « Greimas et la psychanalyse », dans IVANOV, Vjaceslav V. (dir.), *La Sémiotique contemporaine et les sciences humaines*, Abtopbl, Moscou, pp. 323-332.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, KLEIN, Jean-Pierre (2010 [1993]), *Pour une psychia-*

- trie de l'ellipse : les aventures du sujet en création*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2012), « La Psychosémiotique. Naissance, adolescence et maturité institutionnelles », *Signata*, n° 3, pp. 225-234.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2013), « La rencontre Greimas / Lévi-Strauss : une convergence éphémère ? », dans DE OLIVEIRA, Ana Claudia (dir.), *As Interações sensíveis*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, pp.107-120.
- FREUD, Sigmund (2004 [1920]), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, pp. 47-123.
- FRANCLIN, Catherine (2013), *Niki de Saint Phalle : la révolte à l'œuvre*, Paris, Hazan.
- GOLSE, Bernard, MISSONNIER, Sylvain (dir.) (2011 [2005]), *Récit, attachement et psychanalyse*, Toulouse, Érès.
- GOLSE, Bernard (2016), « L'apport de la psychiatrie du bébé à la question de la narrativité », *Actes sémiotiques*, n° 119, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5650>.
- GOUDAILLIER, Jean-Paul (2001), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HALL, Edward T. (1971), *La Dimension cachée*, Paris, Le Seuil.
- HÉNAULT, Anne (dir.) (2000), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- JAKOBSON, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- KLEIN, Jean-Pierre (2005 [1997]), *L'Art-thérapie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LAPLANCHE, Jean, PONTALIS, Jean-Bernard (2007 [1967]), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MISSONNIER, Sylvain (2011 [2005]), « Paul Ricœur, Daniel Stern et Rosemary's Baby : de "l'identité narrative" à "l'enveloppe prénarrative" », dans GOLSE, Bernard, MISSONNIER, Sylvain (dir.), *Récit, attachement et psychanalyse*, Toulouse, Érès, pp. 47-66.
- MONTAGNER, Hubert (1978), *L'Enfant et la communication*, Paris, Stock.
- MONTAGNER, Hubert (1985), « Éthologie », *Encyclopaedia Universalis*, t. 2, pp. 489-498.
- PORTER, Richard H. et al. (1983), « The importance of odors in mother-infant interactions », *Maternal-Child Nursing Journal*, n° 12, p. 174.
- RICŒUR, Paul (1984-1985), *Temps et récit*, 3 t., Paris, Le Seuil.

- RICÉUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- ROUCHOUSE, Jean-Claude (1979), « Éthologie de l'enfant et observation des mimiques chez le nourrisson », *Psychiatrie de l'Enfant*, t. 23, pp. 203-249.
- SCHAAL, Benoist (1985), « Contributions olfactives à l'établissement du lien mère-enfant », dans TREMBLAY, Richard E. *et al.* (dir.), *Éthologie et développement de l'enfant*, Stock, Paris, pp. 187-212.
- SCHAAL, Benoist, PORTER, Richard H. (1990), « L'olfaction et le développement de l'enfant », *La Recherche*, n° 227, pp. 1502-1510.
- STERN, Daniel (1981 [1977]), *Mère enfant : les premières relations*, Bruxelles, Mardaga.
- STERN, Daniel (2011 [2005]), « L'enveloppe prénarrative », dans GOLSE, Bernard, MISSONNIER, Sylvain (dir.), *Récit, attachement et psychanalyse*, Toulouse, Érès, pp. 29-46.
- STERN, Daniel (2012 [2004]), *Journal d'un bébé*, Paris, Odile Jacob.
- SZANTO-FEDER, Agnès (dir.) (2002), *Loczy : un nouveau paradigme ?*, Paris, Presses Universitaires de France.
- TSALA EFFA, Didier (dir.) (2012), *Une sémiotique du sujet : actes du colloque en hommage à Ivan Darrault-Harris*, Limoges, Lambert-Lucas.



2. SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES SPÉCIALISÉES



SÉMIOTIQUE ET SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

Anne Beyaert-Geslin
Université Bordeaux-Montaigne

Quels rapports la sémiotique et les sciences de l'information et de la communication entretiennent-elles ? Dès l'abord, poser une telle relation laisse entendre qu'il n'existe qu'une sémiotique, située en sciences du langage, supposée dialoguer avec une discipline ou interdiscipline (voir Jeanerret, 2009) intitulée Sciences de l'information et de la communication. Tel est à peu près la conception commune des sciences du langage vis-à-vis des SIC. Le point de vue des SIC imposerait une autre représentation. Il reconnaît bien la sémiotique, parfois qualifiée de sémiologie en souvenir de l'approche barthesienne, mais lui adresse plusieurs reproches : son logocentrisme, son immanentisme et surtout son déracinement du social. Les représentations sont donc, de part et d'autre, réductrices. Certes, il n'y a pas une seule sémiotique mais pourrait-on, en dépassant ces représentations, décrire deux disciplines sémiotiques se considérant l'une l'autre avec tranquillité ? Pourraient-elles considérer leurs divergences et les faire dialoguer pour envisager ce que chacune peut apporter à l'autre ? Cette contribution avance qu'il n'existe pas une seule sémiotique mais deux, l'une ancrée dans l'épistémologie des sciences du langage, et l'autre dans celle des théories de l'information et de la communication, appuyées sur des auteurs de référence et des objets de prédilection. Elle rassemble également un certain nombre de critiques dont les sémioticiens des deux bords nous pardonneront la dureté. Ces critiques trouvent leur légitimité dans une égale mesure ou absence de mesure rencontrée de part et d'autre. Ce chapitre ne prétend pas éluder les différences mais, au contraire, s'efforce de mieux les saisir pour changer ou contribuer à « changer [la] querelle en controverse »

(*Ibid.*, en ligne)¹, œuvrer à un possible rapprochement ou, au moins, désigner le lieu où la rencontre serait possible. En effet, une actualité disciplinaire parallèle semble pousser les deux sémiotiques l'une vers l'autre, doucement.

1. Une histoire asymétrique

Nous prenons le parti de localiser deux sémiotiques, l'une en sciences du langage et l'autre en sciences de l'information et de la communication, hypothèse concordant avec celle d'Hugues Hotier qui leur associe deux « mères porteuses : la théorie de l'information pour l'une, la linguistique pour l'autre » (2012, en ligne). Or cette double hérédité contient déjà les germes de la stigmatisation réciproque. Pour les sciences du langage, les SIC resteraient contraintes par le traitement quantitatif de l'information alors que pour les SIC, le modèle linguistique aurait isolé la sémiotique du social. Tel est le constat de Jean-Jacques Boutaud pour qui deux mouvements épistémologiques distincts auraient abouti au même résultat :

Dans les années 1960, la communication éprouve des difficultés pour s'émanciper de la théorie de l'information, la sémiotique trouve difficilement son chemin en dehors de la linguistique [...]. L'une semble être réduite à la mécanique de la transmission, l'autre à l'immanence du message avec, dans les deux cas, la forclusion du sujet dans le social. (1998 : 13)

Il précise plus tard la critique : « En privilégiant cette approche, la sémiotique ne s'est pas coupée de la communication, mais s'est isolée aux confins des systèmes langagiers » (2004 : en ligne). Il cite Daniel Bounoux qui place la sémiotique « en tête de nos sciences de l'information et de la communication » parce qu'il est capital « d'avoir pris ce *tournant* (le fameux *linguistic turn*) » mais juge « tout aussi capital d'en sortir ! Ce paradigme est à consommer avec modération » (1993 : 101, cité par Boutaud, 2004 : en ligne).

Ce reproche d'une certaine « ratiocination sémiotique et structuraliste » (*Ibid.* – Bounoux cité par Boutaud) s'ajoute à l'inventaire fait par Jeanne-rett : « abstraction idéaliste, projection subjective invérifiable, travail en chambre, prétention élitiste à imposer ses interprétations » (2007, en ligne).

Pour faire part égale dans ce chapitre, il serait opportun de citer les critiques adressées à la sémiotique des SIC par ce qui est dès lors désigné comme un « camp adverse ». Ceci fait pourtant surgir une difficulté car, si un florilège de critiques convergentes adressées à la sémiotique des sciences du langage peut être aisément constitué, la sémiotique des SIC n'est guère critiquée ni même mentionnée par les sciences du langage, comme si son existence même était reniée. L'entrée « communication » du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* débute avec le schéma de la communication de Jakobson et fait un point précis de l'état de la question mais, faisant pointer la critique fonctionnaliste, souligne simplement que « le langage est communication mais aussi production de sens, de signification » (Greimas et Courtés, 1993 [1979] : 45).

Pour comprendre ces reproches et en relativiser quelque peu l'importance, il serait sans doute utile de généraliser notre approche et de rapporter ce dialogue épistémologique à une asymétrie temporelle qui associe aux références récentes de sa propre discipline des références surannées de l'autre, dont on ne maîtrise que les références les plus générales et institutionnalisées. Des références récentes et affûtées, qui nous immergent dans l'actualité de notre discipline et ont surmonté toutes les mises à l'épreuve de la controverse contre des références anciennes qui n'ont pas été affinées : par ce décalage historique, cette sorte d'obsolescence inversée qui disqualifie toute rediscussion et révision, on fait aisément valoir le bien-fondé de son positionnement épistémologique. Sur ce point, l'étude des bibliographies d'articles qui évaluent la pertinence de la sémiotique s'avère toujours éloquente. Elle montre qu'il suffit de se référer à un article des années 1970 pour pointer du doigt que la sémiotique prétend livrer le sens (ce que cela signifie), alors qu'elle se définit plutôt aujourd'hui comme une théorie ou une ingénierie de la signification, autrement dit une étude des méthodes de la signification, signification qui elle-même se conçoit comme une schématisation du sens. Ne retenir que son premier âge permet également de soutenir qu'elle ne s'intéresse pas à l'action, ce qui fait fi des nombreuses études récentes sur les pratiques et cours d'action. Si la sémiotique ne cesse de prendre ses distances avec elle-même et de réviser ses propres positions, il suffit donc d'opposer son premier âge aux développements récents d'une autre discipline pour mettre en cause son rendement heuristique. Le *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication* ma-

nifeste pourtant les meilleures intentions. Il consacre deux entrées à la sémiotique dont l'une, intitulée « Sémiologie ou Sémiotique » (Lamizet et Silem, 1997 : 505-507) examine ses fondements théoriques sans céder à la réduction linguistique mais en se limitant tout de même à Saussure et Barthes comme précurseurs de la période moderne. Il prend acte du chemin accompli et concède : « Avec le développement des moyens de communication non linguistiques, la sémiotique, en tant que réflexion sur les systèmes de signes ou de significations, s'est affranchie de la réflexion linguistique et a créé ses propres outils » (*Ibid.* : 506). Pourtant, la suite de l'article se consacre essentiellement à la linguistique structurale avant d'aborder différents outils de l'analyse sémiotique.

Si les sémioticiens restent souvent désappointés par les caricatures qu'on leur oppose assez systématiquement, on peut se demander s'il n'en va pas à peu près de même pour tous les échanges interdisciplinaires où l'on reproche volontiers à l'autre sa méconnaissance des développements récents d'une discipline, sachant qu'on fait soi-même la même économie vis-à-vis des autres. Dans ce cas, la caricature ne révèle pas deux ou plusieurs avancées disciplinaires distinctes mais hiérarchise en fait les niveaux de compétences du chercheur lui-même qui affirme ainsi son appartenance à l'une d'elles. C'est ainsi que la sémiotique a, dans un tournant récent, renouvelé ses références en anthropologie et porté l'attention vers les héritiers de Lévi-Strauss. Les sciences du langage et celles des SIC ne peuvent sans doute se regarder qu'au prix d'une « mise à niveau » parallèle, d'une actualisation de leurs connaissances qui permettrait de dépasser les représentations institutionnalisées.

2. Deux univers asymétriques

Nous avons posé l'hypothèse de deux sémiotiques équivalentes, ce qui esquisse une épistémologie symétrique. Jeanneret note pourtant que, si les sciences du langage « proviennent de la linguistique » (2007, en ligne), les SIC n'ont pas de référence. Pour cette raison, le sémioticien en SIC sera volontiers qualifié de sociologue quand celui des sciences du langage sera rapproché du linguiste, dit-il. Quel est le statut de la sémiotique dans ces deux univers parallèles ? Quel est d'abord le statut des sciences de l'information et de la communication ? Celles-ci peuvent être considérées comme une

quasi-discipline, une interdiscipline ou une pluridiscipline selon que leur champ est reconnu comme unifié ou non, ce qui suppose la validation d'une construction disciplinaire initiée dans les années 1970². Jeanneret explique la naissance des SIC par un compromis. Elles sont certes reconnues en tant que discipline autonome, mais au prix d'une concession majeure : pour le CNU, la 71^e section fait partie des « interdisciplines », ce qui est une façon de dénier aux SIC la qualité de discipline à part entière.

Ce statut des SIC détermine celui de la sémiotique car seule une conception pluridisciplinaire ou mieux, interdisciplinaire, donc soucieuse de réflexivité, peut accepter une présence disciplinaire sémiotique. Tel n'est pourtant pas l'avis de Jeanneret pour qui, avec une « interdiscipline, il était à craindre que la "sémio" soit conçue comme la pièce d'un assemblage » (*Ibid.*). Considérer les SIC comme une discipline risque au contraire, selon nous, d'en faire le simple élément d'une boîte à outils où elle s'offre à des usages divers, en complément d'autres approches analytiques. Quelle est la place de la sémiotique en SIC ? Ses usages sont extrêmement variés et souvent limités à la portion congrue. Elle peut être un saupoudrage, un vernis, un petit supplément censé compléter une étude qui n'est pas consacrée au sens. Jeanneret observe ce « lien très élastique » des SIC avec la sémiotique, qui peut s'y trouver « pleinement ou en marge » (*Ibid.*). Il évoque des formats sémiotiques très divers et déplore cette part congrue relevant plutôt de la « prétention sémiotique » (*Ibid.*). Le sémioticien venu des sciences du langage reste en tout cas étonné qu'on y préfère souvent au terme « sémiotique » celui de « sémio ». Il balance alors entre deux explications : soit l'interlocuteur revendique une version abrégée de la sémiotique, soit il hésite entre une approche sémiotique qui l'inscrirait dans le présent de la discipline et une approche sémiologique barthésienne ancienne. Cette organisation disciplinaire introduit en tout cas une différence essentielle : en SIC, la place de la sémiotique se conçoit relativement à l'intérieur d'une pluri ou interdiscipline. Si elle fait rarement l'objet d'une réflexion pour elle-même, ce qui semble plus ou moins éluder l'effort réflexif, elle puise en contrepartie dans ce compagnonnage une culture du domaine qui permet d'asseoir ses analyses : à l'effort réflexif se substitue donc un souci de l'échange. Le souci de la construction épistémologique ou celui de l'échange interdisciplinaire nous semble en tout cas correspondre à deux efforts de validation complémentaires et satisfaire des exigences scientifiques équivalentes.

3. Un réglage épistémologique

En sciences du langage, la sémiotique construit sa trajectoire disciplinaire de façon autonome en s'arrimant seulement à la linguistique. C'est peut-être ce qui lui vaut d'être parfois considérée « comme une province des sciences du langage » (*Ibid.*), selon l'expression de Jeanneret, une sorte de satellite disciplinaire, dirions-nous. Le rapport à cette disciplinaire-mère, déterminé par la célèbre mention de la sémiologie faite par Saussure, pourrait néanmoins être réexaminé : la linguistique reste-t-elle une mère nourricière ou fut-elle seulement la « mère porteuse » (Hotier, 2012, en ligne) du projet sémiotique ? La question reste vivace et peut inciter à reprendre les discussions classiques autour de la lexicalisation ou de la double articulation de la langue. Qu'est-ce qu'un langage ? Qu'est-ce qu'une langue ? La sémiotique n'a pas cessé de renouveler ses objets d'étude et analysé des langages plastiques, synchrétiques, gestuels autant que verbaux. Chaque nouvel objet de sens observé la contraint à reposer ces questions à nouveaux frais, à reformuler la question du sens. Pourtant, on peut s'interroger sur la place qu'y occupe la sémiotique visuelle, toujours plus ou moins rapportée aux confins de la discipline alors qu'elle fut au contraire un objet d'étude historiquement privilégié par les SIC. Du reste, lorsqu'il envisage une « sémiologie de l'image », abordée essentiellement à partir de Barthes et de Metz, le *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques* (Ablali et Ducard (dir.), 2009) l'attribue pour ainsi dire aux SIC. La sémiotique accorde-t-elle son privilège aux langages qui sont les plus proches de la langue naturelle ? Accueille-t-elle les recherches en sémiotique visuelle de plain-pied ? On concédera que, pour ces chercheurs, la tâche n'est pas simple. Ils revendiquent au demeurant une approche systématique et théorique mais sans parvenir à abandonner les modèles sémiotiques généralistes ni à se résoudre à produire de simples « décalques » des théories linguistiques, comme nous l'avons observé nous-même en essayant de construire une théorie de l'énonciation visuelle à partir de l'énonciation linguistique (voir Dondero, Beyaert-Geslin, Moutat (dir.), 2017). La sémiotique de la perception (voir Bordron, 2011) a certes, et de façon exemplaire, coupé le lien avec la linguistique. Mais la question reste ouverte : jusqu'à quel point ce lien permet-il de saisir la signification des objets visuels et à l'inverse, jusqu'où n'en barre-t-il pas l'accès ?

Dégagée de cette parenté, la sémiotique des SIC se voit souvent décrite par ses objets. Il suffirait en quelque sorte d'étudier les TIC comme naguère on étudiait la publicité et les médias, pour « relever » des SIC, tout comme celui qui étudie les plantes relève de la botanique et celui qui étudie les insectes, de l'entomologie. Cette représentation masque à peine la caricature : dans la mesure où on ne lui reconnaît pas de construction théorique, pas de méthodes, la sémiotique des SIC se reconnaîtrait à des « objets SIC ». C'est contre ce préjugé que se battent les chercheurs du domaine. Ce privilège accordé aux objets trouve son contraire dans la critique adressée à la sémiotique des sciences du langage selon laquelle les objets y sont de simples prétextes à la construction théorique. Un commentaire tautologique des objets dépourvu de toute assise théorique contre une théorie « hors sol » : la caricature est aussi sévère de part et d'autre.

La critique adressée à la sémiotique porte essentiellement sur deux points : elle s'enfermerait dans le système et ceci la séparerait du social. Selon Boutaud, les SIC lui demandent d'être attentive à « l'ancrage social du sens », à la « production sociale du sens » (1998 : 10). Pour le chercheur, « la recherche des effets laisse, bien souvent, dans les marges de l'analyse, les conditions mêmes de production de la signification » (*Ibid.* : 13). Il poursuit : « en affirmant l'autonomie des systèmes signifiants par rapport au réel (ce qui prend valeur ce sont des signes et non des faits), la sémiotique "d'obédience greimassienne" prendra le risque de s'isoler elle-même » (*Ibid.*). Boutaud recommande donc une approche plus ouverte et pragmatique de la signification, une ouverture à Peirce et à la notion d'interprétant et à la socio-sémiotique.

Parmi ces critiques revient souvent la notion de contexte. Certes, alors que Boutaud écrit ces lignes, la notion de contexte n'a pas encore été explicitement mise en cause par la sémiotique des pratiques (Fontanille, 2006 et 2008). Cet apport fondamental a révélé la faiblesse de la notion de contexte, dépassée par l'efficacité des six niveaux d'immanence qui, non seulement, retracent le parcours épistémologique de la sémiotique depuis l'époque du signe jusqu'à celle de la sémiotique des cultures, mais permet surtout de saisir les apports supplémentaires du sens à chaque niveau. Le signe, le texte, l'objet ne sont pas seulement « contextualisés » et rapportés à une action, à une scène pratique, mais une gradualité de la contextualisation est envisagée et mesurée. On notera d'ailleurs que l'édifice des pratiques croise

très heureusement certaines propositions des SIC qui s'appuient, comme sur une pièce maîtresse, sur le concept de dispositif, toujours argumenté à partir de Foucault et d'Agamben, c'est-à-dire sous l'angle des modalités et d'une dimension stratégique. Dans l'autre sens, on observerait que la sémiotique s'approche des notions cardinales des SIC en s'efforçant de construire les concepts de transmission³ et de médiation. Le dernier ouvrage de Jacques Fontanille, *Formes de vie* (2015), se penche de même sur la typologie des régimes épistémiques de François Jost. Ainsi, non seulement la critique de l'éloignement du social perd toute consistance, mais des croisements s'opèrent.

La critique de la séparation du social s'entend aussi autrement. Si l'on compare les deux approches, c'est l'attention des SIC à l'actualité sociale qui saute aux yeux, leur passion pour le contemporain. L'événement qui concentre l'attention est moins constitué par une événementialité épistémologique (la question sémiotique du moment) que par une événementialité sociale, ce qui « fait sens » aujourd'hui. En ce sens, ce qui importe est aussi une utilité sociale, les réponses à apporter à son temps. Les SIC sont attentifs à ce qui est en train de se passer, à l'événement de la sociabilité de même qu'aux nouveaux objets de sens. C'est ce qui les incite à faire interagir tout un ensemble disciplinaire concentré sur la compréhension de son temps, à en faire agir solidairement tous les rouages. On objectera, du côté des sciences du langage, que cette attention à la société est déjà présente *in limine* dans le projet sémiotique, lequel entend étudier « la vie des signes au sein de la vie sociale » (1995 [1916] : 33). Selon Joseph Courtés, « la sémiotique analyse tout ce qui, dans une culture donnée, est porteur de sens, quel que soit le support sensoriel de la perception » (2007 : 7). Dans la période récente, cet ancrage fondamental, assumé par la sémiotique des cultures, a orienté la sémiotique vers une anthropo-sémiotique. Ceci incite à définir deux modes de relations au social, envisagé plutôt comme un cadre culturel accueillant le mouvement des formes de vie pour l'école greimasienne et comme une grille de lecture des objets contemporains pour les SIC.

Cette inférence fait surgir un autre reproche que les deux « camps » s'adressent réciproquement : la lourdeur de l'appareillage théorique ici ; son absence, là. Il enveloppe d'autres critiques : un goût pour la virtuosité théorique qui, s'élevant dans des hauteurs de la pensée, supprime toute possibi-

lité de réfutation par l'immanence, contre un immanentisme voire un empirisme qui réduit l'analyse au commentaire tautologique. Faut-il craindre la théorie ? Il nous semble pourtant que, non seulement tout investissement scientifique introduit une distance théorique prenant le risque du retrait, mais que la modélisation permet aussi de voir et de comprendre, c'est-à-dire de prendre totalement en reliant à d'autres objets et modèles. Qu'on pense par exemple à l'efficacité du modèle théorique élaboré par Descola (2011), sur la base d'un carré sémiotique articulé par l'opposition élémentaire (continu / discontinu) pour représenter les quatre ontologies de l'analogisme, du naturalisme, du totémisme et de l'animisme et dépasser l'opposition doxique nature / culture. Mieux qu'un long discours, Descola montre qu'un modèle peut dire un monde et confirme que la puissance d'un modèle va de pair avec sa simplicité.

Ce goût de la théorisation, qui a permis de construire des modèles très heuristiques, trouve son équivalent dans l'affection que les SIC portent au « terrain », à la nouveauté, à l'événement du terrain. L'approche sémiotique y croise donc les méthodes ethnographiques, enquêtes et observations. Alors qu'elle peut paraître ancillaire pour les sémioticiens, la construction du corpus, considérée comme une partie intégrante de la recherche, mobilise ici toute l'attention. Le rapport aux études stratégiques nous semble particulièrement intéressant. Cette compétence sémiotique est reconnue par le *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication* qui lui consacre l'une des deux entrées portant sur la sémiotique, intitulée « Sémiotique et mercatique » (Lamizet et Silem, 1997 : 507-512). Elle réunit les sémioticiens des deux origines, employés dans les cabinets de communication ou de marketing mais, si elle ne semble guère critiquée par les sciences du langage, elle est parfois reçue avec sévérité par certains chercheurs en communication qui lui reprochent de « jouer le jeu » de la consommation et du marché.

Plus fondamentalement, la référence au système ou au terrain, le trop grand éloignement ou la proximité excessive du terrain posent la question de la bonne distance, celle qui autorise l'élaboration théorique. Deux risques à peu près équivalents s'opposent : celui d'être « le nez au sol » et d'offrir des réponses superficielles ; celui d'être « hors sol » et de perdre l'objet de vue. Cette alternative rencontre les deux impératifs de la construction théorique, la cohérence et l'adéquation (Voir Beyaert et Fontanille, 2006). Il

convient d'élaborer des concepts parfaitement cohérents avec l'héritage sémiotique, avec l'édifice théorique existant et, en même temps, d'adapter son regard aux exigences des nouveaux objets de sens. Cette position épistémologique suppose un certain réglage temporel. Pour mettre au jour les « méthodes de la signification » qui conviennent aux nouveaux objets de sens, il importe en effet d'être attentif à l'immédiateté de leur apparition, à leur « survenir » dirait Zilberberg (1998), et en même temps, de prendre le temps de la construction théorique, de la maturation. La trop grande proximité spatiale et temporelle encourt le risque de la superficialité, d'une réponse *ad hoc* valant pour un objet de sens en particulier. Elle élude aussi certaines questions : en quoi cet objet est-il effectivement nouveau ? À quel genre, à quelle lignée se réfère-t-il ? Elle renonce ainsi à toute profondeur.

4. Pour finir

Comment trouver la bonne distance critique, celle qui autorise l'élaboration tout en restant attentif à la nouveauté ? Ce point utopique, où l'on concilie la demande de sens de l'objet et l'exigence de la théorie, où l'on construit des théories cohérentes avec l'édifice existant et néanmoins adéquates à l'objet nouveau pourrait bien être le lieu de rencontre des deux sémiotiques. Ce qui se joue entre les deux sémiotiques est une certaine position épistémologique, une attente de vérité nouant ensemble l'objet et sa théorie. Elles offrent deux réponses différentes à l'unique question du sens.

NOTES

¹ Nous souhaitons rendre hommage ici aux chercheurs qui ont œuvré au rapprochement, en tout premier lieu à Yves Jeanneret et Jean-Jacques Boutaud.

² La section des sciences de l'information et de la communication a été créée en 1975 au Conseil national des universités.

³ Le concept de transmission a fait l'objet des deux années de réflexion du Séminaire international de sémiotique de Paris en 2014-2015 et 2015-2016 ; celui de médiation était au centre de la réflexion du Congrès de l'Association française de sémiotique organisé à Luxembourg « Sens et médiation. Substances, supports, pratiques : matérialités médiatiques », en juillet 2015.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABLALI, Driss, DUCARD, Dominique (dir.) (2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris / Besançon, Honoré Champion / Presses universitaires de Franche-Comté.
- BEYAERT, Anne, FONTANILLE, Jacques (2006), « Sémiotique », dans MESURE, Sylvie, SAVIDAN, Patrick (dir.), *Dictionnaire critique des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 1071-1074.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOUGNOUX, Daniel (1991), *La Communication par la bande : introduction aux sciences de l'information et de la communication*, Paris, La Découverte.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (1998), *Sémiotique et communication : du signe au sens*, Paris, L'Harmattan.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2004), « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné », *Hermès*, vol. 1, n° 38, pp. 96-102.
- DESCOLA, Philippe (dir.) (2011), *La Fabrique des images : visions du monde et formes de la représentation*, Paris, Musée du quai Branly-Somogy.
- DONDERO, Maria Giulia, BEYAERT-GESLIN, Anne, MOUTAT, Audrey (dir.) (2017), *Les Plis du visuel : réflexivité et énonciation dans l'image*, Limoges, Lambert-Lucas.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit : pour une sémiotique plastique*, Paris / Amsterdam, Hadès / Benjamins.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.
- FONTANILLE, Jacques (2006), « Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation », *Actes sémiotiques*, n° 101-103, pp. 1-214.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1993 [1979]), *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HOTIER, Hugues (1998), « Sémiotique et communication. Du signe au sens de Jean-Jacques Boutaud », *Communication et organisation*, n° 14, disponible sur : <http://communicationorganisation.revues.org/2161>.
- JEANNERET, Yves (2007), « La prétention sémiotique dans la communication », *Semen*, n° 23, disponible sur : <http://semen.revues.org/8496>.
- LAMIZET, Bernard, SILEM, Ahmed (1997), *Dictionnaire encyclopédique des*

sciences de l'information et de la communication, Paris, Ellipses.

SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

SÉMIOTIQUE ET SCIENCES POLITIQUES

Denis Bertrand

Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Amir Biglari

Université Paris-Sorbonne

Les sciences politiques, écrit Hannah Arendt, « ont pour vocation, selon l'acception la plus élevée du terme, de se consacrer à la recherche du sens et de répondre à la nécessité d'une véritable compréhension des faits politiques » (2006 [1953] : 50). Dans cette affirmation, le cœur de l'objet reste non défini : « faits politiques » ou, plus succinctement, la « politique ».

Les perspectives abondent pour caractériser ces « faits » et cerner la notion de politique : perspective centrée sur le sujet, soit qu'on l'envisage en *sujet de quête* lorsqu'on définit la politique comme « volonté de conquête et de conservation du pouvoir » (Valéry, 1945 : 227), ou bien, en focalisant les valeurs visées elles-mêmes, comme « recherche de la liberté, de l'indépendance et des droits de l'être humain » (Bani Sadr, à paraître), soit qu'on l'appréhende comme *sujet d'état* dans sa dimension de « pluralité humaine » lorsqu'on considère que la politique « traite de la communauté et de la réciprocité d'êtres *différents* » (Arendt, 1995 [1993] : 39)¹ ; perspective centrée sur les *objets* et sur les *pratiques* qu'ils induisent, lorsqu'on définit la notion de politique à travers les régimes étatiques, les modes de gouvernement, les institutions publiques, depuis les idéologies jusqu'aux comportements électoraux ; perspective centrée sur l'*espace* et son organisation, lorsqu'elle concerne la vie dans la cité, les rapports entre public et privé, la définition des relations sociales, les relations entre États ; perspective centrée enfin et surtout sur le caractère coercitif et violent du pouvoir, lorsqu'on définit la politique comme relation entre « des hommes qui commandent [et]

d'autres qui obéissent » (Burdeau, 1949 : 132), comme « structure d'autorité » supposant « les divers modes de [...] rivalité pour le pouvoir » (Aron, 1950 : 54)², comme « la discrimination de l'ami et de l'ennemi » – distinction « à laquelle peuvent se ramener les actes et les mobiles politiques » (Schmitt, 2009 [1932] : 64) –, ou même, plus sèchement, comme l'art de tromper les hommes (voir D'Alembert, 1770 : 104)³.

Quant à la « recherche du sens » dont parle Arendt, toutes les approches se la partagent : philosophique, anthropologique, sociologique, historique, économique, juridique, psychologique, etc. Parmi elles, la sémiotique a sa place. Ayant comme objet l'étude des structures signifiantes qui façonnent nos discours et nos pratiques⁴, elle contribue à la compréhension des faits filtrés par les langages et, plus généralement, à celle du monde qui nous entoure ; elle intègre du même coup, naturellement, la dimension politique. L'approche sémiotique intervient alors à la croisée de l'analyse linguistique du discours politique (attachée au détail de l'observable, aux « formes » du discours), de l'analyse philosophique qui accompagne les sciences politiques (étudiant les axiologies et les idéologies) et de la conception anthropologique et sociologique du fait politique (impliquant les différents régimes d'interaction, les rituels institués, les confrontations entre forces adverses, et même les affinités électives).

1. Politique, langage et signification

Cette rencontre entre la sémiotique et les sciences politiques se situe donc avant tout au niveau conceptuel et au niveau méthodologique : la sémiotique est en mesure de discuter les concepts fondamentaux des sciences politiques tels que le « pouvoir », l'« autorité », la « lutte » ou les « valeurs », et d'en éclairer de manière originale le sens dans la mesure où sa démarche propre consiste à sélectionner le sémantisme au sein des faits, à l'identifier et à le décrire en l'inscrivant d'emblée dans une dimension discursive ; pour ce faire, elle fournit des outils d'analyse raisonnés, élaborés dans un cadre théorique plus large – qui assure leur interdéfinition –, pour l'explication et, partant, pour une meilleure appréhension des phénomènes politiques.

Il convient, dès le départ, d'apporter une précision sur la façon dont procède la sémiotique face à la complexité des univers de signification. Pour échapper à la fois aux approximations d'une interprétation intuitive et aux

lectures réductrices, elle adopte une démarche double. D'un côté, elle divise l'espace du sens pour mieux le maîtriser, en définissant des concepts analytiques qui correspondent à des sous-ensembles et qui sont bien entendu étroitement liés au sein des discours et des pratiques : figurativité et perception, actantialité et modalité, passions et émotions, valeurs et véridiction, etc. De l'autre, elle met en œuvre le principe hypothético-déductif⁵ qui commande la construction de tout projet scientifique : (i) elle définit un corpus ouvert et mobilise les concepts susmentionnés pour formuler des hypothèses et créer des modèles ; (ii) elle confronte ces hypothèses et ces modèles (par définition provisoires) avec d'autres données en vue de les confirmer, de les infirmer ou de les infléchir. C'est dire que la sémiotique se présente comme une méthode au sens qu'en propose le sémioticien Jean-François Bordron : « un point de vue particulier qu'il s'agit de construire et de délimiter dans l'intention d'explorer les perspectives ainsi ouvertes » (2016 : 30). L'activité descriptive qui en résulte, dotée des instruments de mise à distance et d'objectivation qui permettent de « suspendre », au moins de manière momentanée, les croyances de l'observateur-interprète, est pour la sémiotique essentielle.

Aussi cette méthode, « à vocation scientifique » selon l'expression de son fondateur en France, Algirdas Julien Greimas (1979), répond-elle à l'« exigence de neutralité axiologique » réclamée par Max Weber (2003 [1919]) et se prête-t-elle à l'épreuve du « test de falsifiabilité » formulé par Karl Popper (1988 [1934]) pour garantir la validité des résultats. Elle va dans le sens de ce que développe Philippe Braud pour définir la démarche du politiste, qui se constitue

[...] autour de trois grands repères. Le premier est la séparation aussi rigoureuse que possible entre l'analyse clinique et le jugement de valeur [...]. Le deuxième est le recours à des méthodes et techniques d'investigation [...] sur la validité desquelles le chercheur doit en permanence s'interroger pour en évaluer les limites. Le troisième est l'ambition de systématisation, c'est-à-dire à la fois la production de concepts autorisant un approfondissement de l'analyse et la formulation de lois tendancielle, voire la construction de modèles qui introduisent une certaine productivité. (2006 [1982] : 3)

À titre d'illustration liminaire, nous pouvons évoquer deux propositions de sémioticiens qui exploitent, de manière différente, les principes et les

méthodes de la théorie sémiotique dans le champ politique. Éric Landowski (voir notamment 1989, 1997, 2005) développe, sous le nom de « socio-sémiotique », une approche à la fois interactionniste et typologique des comportements sociaux. Les régimes d'interaction sont essentiels et premiers, puisque c'est à partir d'eux que prennent forme les typologies. Ces régimes s'analysent comme une micro-syntaxe du sensible, où le chercheur met en place des modèles pour rendre compte des phénomènes de partage et de contagion qui soudent le collectif, des modes d'ajustement entre sujets, des formes d'assentiment à l'aléa ou à l'arbitraire, des opérations d'influence et de manipulation, des procédures d'union et de désunion, bref, des esthésies qui gouvernent en sous-main les relations socio-politiques entre individus et entre groupes, en amont de tout transfert d'objets mais aussi à travers eux, et qui font *in fine* émerger des types de rôles sociaux. Ainsi, par exemple, Landowski construit un modèle théorique qui permet « de recouvrir toute la diversité des modes de relation conceptuellement envisageables entre un groupe quelconque et ce qu'il se donne à lui-même comme son Autre » (1997 : 28). Cette « grammaire » prend la forme d'un carré sémiotique ayant comme pôles « assimilation », « ségrégation », « exclusion », « admission ». Un tel modèle éclaire singulièrement les débats idéologico-politiques sur les étrangers en France entre la droite et la gauche : si la première privilégie et réclame l'« assimilation », la seconde soutient plutôt l'« admission » et l'intégration. Les ghettos constituent un exemple de la « ségrégation », qui est, de fait, une forme à peine atténuée de l'« exclusion ». Bien sûr, ces quatre positions peuvent être nuancées, car dans la réalité, il existe des degrés au sein de chacune d'elles. Plutôt que d'une forme catégorielle figée, la configuration proposée par Landowski pourrait donc être considérée comme tensive⁶.

De son côté, Juan Alonso (voir notamment 2005) s'intéresse aux configurations plus ou moins stabilisées, voire stéréotypées, qui donnent forme à la contractualité politique, mettent en place les figures du conflit, qualifient les passions propres à ce champ, impriment leur ossature aux calculs stratégiques. Il isole ainsi ce qui, en raison d'une irruption dans le cours ordinaire des choses, devient facteur d'événement dans la sphère politique : la défaite, la menace, la vengeance, la négociation, l'ultimatum, la reddition, la négation, la corruption, la déclaration de guerre, etc. Prolongeant ce que furent, à l'époque des recherches ethno-littéraires des sémioticiens, les

études sur les motifs⁷ et leur migration transculturelle dans les récits populaires, le travail d'Alonso se présente, en amont d'une sémiotique générale du politique, comme une approche révélatrice du sens à la fois narratif et passionnel des pratiques politiques⁸.

Pour notre part, ici, nous souhaitons faire passer la notion de politique par le filtre conceptuel de la théorie sémiotique du sens, afin d'en dégager quelques hypothèses analytiques plus larges sur les discours et les pratiques. C'est ainsi que nous interrogerons en premier lieu la catégorisation, c'est-à-dire les termes interdéfinis que nous mobilisons, dans leur acception à la fois courante et technique, pour parler politique. Cette réflexion, à caractère prioritairement sémantique, se prolongera à travers la question du pouvoir, que les sémioticiens considèrent d'abord comme un verbe modal nominalisé (le /pouvoir faire/, le /pouvoir faire faire/...). Par quels glissements de sens passe-t-on du pouvoir comme modalité à l'exercice du pouvoir comme autorité ? Cela nous mettra sur le chemin de l'agir : nous serons alors conduits à examiner la problématique de l'action inséparable de la manipulation et de la contre-manipulation, qui nous placent au cœur du récit politique. Celui-ci se structure entre les acteurs singuliers (le citoyen, le candidat, le leader, le chef de l'État...) et les acteurs collectifs (la classe, la masse, la communauté, « les gens »...), entre lesquels, bien entendu, se trament des interactions complexes. La vie politique étant, par ailleurs, largement comprise comme une affaire d'humeur et de conviction, ce sont les états des sujets qui nous intéresseront alors et particulièrement les passions à travers lesquelles ils se manifestent : ambition, frustration, espérance, colère, désespoir, indifférence, générosité... Le paysage émotionnel et passionnel de la politique, si déterminant, constamment sur le devant de la scène – dans les Assemblées comme dans la rue, au café du Commerce comme dans les médias –, mais modérément pris en compte dans les analyses, est appréhendé en sémiotique comme un événement de sens essentiel, corrélat de l'action, qui se diffuse au sein du corps social. Du même coup, en plaçant cette dimension émotionnelle et énonciative au cœur des interactions, l'approche sémiotique se trouve confrontée à la grande figure tutélaire de la rhétorique, dont elle partage les visées cognitives et persuasives, mais dont elle se détache en abordant la quête du sens sous un jour moins argumentatif que narratif : l'imaginaire du récit traverse de part en part le champ du politique.

2. Catégorisation : les *topoi* mouvants du politique

L'approche sémiotique se fonde sur une remise en cause radicale de la conception référentielle du langage. Contrairement au positivisme autrefois – mais aussi à un certain cognitivisme aujourd'hui – qui postule que les représentations langagières sont, isolément, l'exact reflet du réel, la sémiotique considère que ces images se construisent, sur la base du caractère arbitraire des signes et de l'impératif discursif de leur mise en œuvre, en interaction mouvante avec la réalité, laissant ainsi une large place à l'implicite, à l'ambiguïté, au malentendu et au désaccord. C'est dire si le langage est impliqué, puisque c'est à travers sa médiation que nous observons, pensons et évaluons le monde. Envisagée de cette manière, la parole ne se rattache pas à un univers référentiel statique, les mots ne correspondent pas directement aux choses, mais le sens prend forme dans les interdépendances qui se trament entre les articulations du monde naturel de notre perception, celles que nous restitue autrui, et celles de nos langages. En se dotant d'instruments analytiques pour élucider ces ensembles complexes de relations, la sémiotique rend possible une analyse objectivée du sens.

Une telle conception générale se manifeste notamment dans le sémantisme et en premier lieu dans la catégorisation qui détermine les « lieux », les *topoi* au sens rhétorique, c'est-à-dire ce qui, au sein de la nébuleuse du sens, est sélectionné, identifié et donné en partage. En sémiotique, on appelle « catégorie », non pas un terme considéré en lui-même, mais le lien différentiel entre deux ou plusieurs termes d'où émane leur signification réciproque. Dans ce sens, le langage politique fourmille de catégories : droite / gauche ; nation / État ; immigré / réfugié ; tolérance / intolérance ; droit / devoir ; conservatisme / réformisme, etc. Et plus encore, il en génère en permanence. C'est ainsi, par exemple, que chez le théoricien de l'économie politique Frédéric Lordon (2016)⁹, le banal « citoyen » de tous les jours se transforme en un concept technique, le « citoyennisme intransitif », qui appelle naturellement des définitions différentielles (intransitif vs transitif ; citoyennisme vs citoyenneté), celles-ci pouvant s'affiner, comme c'est le cas ici, jusqu'à des différences à caractère connotatif (le jugement dépréciatif du militant contre ce « citoyennisme »). Une nouvelle catégorisation est en route, et on ne peut savoir si elle « prendra » ou non. C'est à partir de

cette conception générale de la catégorie que s'est développé le structuralisme différentiel (modélisé notamment dans le carré sémiotique) et ses transformations ultérieures qui en assouplissent et en affinent la rigidité formelle, à travers ce qu'on a appelé l'approche tensive du sens. Celle-ci montre que les termes ne s'opposent pas seulement mais se recouvrent et se polarisent, impliquant l'énonciation qui rapporte toute signification à son acte d'engendrement, avec ses instances et ses interactions potentielles. Ainsi, l'énonciateur Lordon, ci-dessus, se subdivise en plusieurs instances de discours (une instance cognitive, qui analyse et segmente ; une instance judiciaire, qui sanctionne ; une instance passionnelle, qui méprise ; une instance rhétorique, qui réclame l'adhésion), et le contenu sémantique de « citoyen » se tend et s'étire dans deux directions, superposables d'abord et opposables ensuite (de la citoyenneté au citoyenisme). Le tout appelant bien entendu discussion et controverse.

Illustrons encore ces positions de principe par quelques exemples. Il est possible de définir la *justice* sur la base de critères idéologiques, sociaux, économiques, juridiques, etc., mais d'un point de vue sémiotique, la notion de « justice » s'inscrit en premier lieu dans un réseau de différences sémantiques d'où, littéralement, elle émerge comme possibilité de sens : justice / injustice. Plus précisément même, pour pouvoir avoir accès à la notion de justice, il faut passer par sa négation : « c'est d'abord à l'injustice que nous sommes sensibles : "Injuste ! Quelle injustice !" nous écrivons-nous. C'est bien sur le mode de la plainte que nous pénétrons dans le champ de l'injuste et du juste », affirme Paul Ricœur (1990 : 231)¹⁰. De même, la notion de liberté n'est pas concevable sans l'expérience – logiquement présupposée, nécessairement préalable et corporellement éprouvée – de sa privation : hors de l'épreuve vécue de la servitude, la liberté ne peut prendre forme ; sa notion même n'a pas de pertinence. C'est donc à partir de cette privation ressentie que la liberté peut devenir un objet de quête, une visée téléologique, une valeur-but idéalisée. Sémiotiquement, comme le montrent ces exemples, on assume le primat du négatif qui fonde la positivité. Telle est la justification première du carré sémiotique, qui est un modèle à mémoire de forme : c'est ainsi que le contraire de « oui » étant « non », la forme française d'assentiment « si ! » est le contradictoire de « non » : cela veut dire que dans l'énoncé « si ! », il y a un « non » antérieur mémorisé. La catégorisation du « oui » et du « non », on le voit, est chargée de dramaturgie : le « si ! » s'af-

firme comme une forme tonique, sensibilisée, voire conflictuelle. Et on sait qu'en politique, le « oui » et le « non » ne sont pas symétriques. Le premier indique la continuité quand le second exprime la rupture. Et il est plus difficile dans une assemblée de se positionner en résistance par le « non » que de filer doux en assentiment par le « oui ». Le « non » marque ainsi souvent, au centre du débat politique, l'imprévisible irruption d'un événement.

Développons un autre exemple qui est au cœur de notre sujet : quelle est la différence entre *le* politique et *la* politique ? On peut chercher à mesurer les enjeux du « genre » – au sens grammatical du terme. Au féminin, la signification du mot, selon la conception dominante¹¹, est le plus souvent restreinte aux pratiques liées à la quête, à l'exercice et à la conservation du pouvoir : « C'est la scène [...] où s'affrontent des individus et des groupes en compétition pour l'exercice du pouvoir » (Braud, 2006 [1982] : 6). Au masculin, cette signification s'élargit et se diffuse. Philippe Braud considère que cet emploi du mot « permet d'approcher de manière plus compréhensive l'objet de la science politique » (*Ibid.* : 4). Relèvent alors *du* politique l'ensemble des pratiques sociales par-delà *la* politique : la consommation, le tourisme, l'art, les loisirs, les relations de sexe et de genre, toutes les activités socio-économiques, etc. Mais lorsqu'il explique ensuite qu'« on peut en effet désigner sous ce terme un champ social d'intérêts collectifs contradictoires ou d'aspirations collectives antagonistes que régule un pouvoir détenteur de la coercition légitime » (*Ibid.*), on peut considérer qu'il restreint à nouveau le sens à son acception au féminin, nous refaisant passer, en somme, *du* politique à *la* politique. En effet, comme le montrent les exemples déjà cités, on peut considérer que le mot au masculin désigne toutes les activités pratiques, cognitives, ludiques et passionnelles au sein de la vie sociale, en ce qu'elles entretiennent un rapport avec la vie – et même, implicitement parfois, les choix – politique(s). Par exemple, après les événements de Mai 1968, dont on a un peu oublié qu'ils marquent la naissance de la critique écologique de la consommation, faire ses courses dans un supermarché était considéré comme hautement politique. *Le* politique était dans les rayons ! Il convient de distinguer clairement les deux notions, en traçant une frontière objectivante entre l'emploi au masculin et l'emploi au féminin : *le* politique exprime une thématisation, *la* politique implique un récit polémico-contractuel ; d'un côté la sémantique de la valeur, de l'autre la syntaxe narrative.

Voici enfin un dernier exemple. En 2016, à l'Université Paris 8, une vive controverse a mis en relief le problème de la catégorisation sémantique et de ses enjeux politiques. Un mouvement s'y est développé pour le droit à la « non-mixité racisée », c'est-à-dire à la revendication d'activités séparées selon la couleur de peau. Plus précisément, cette revendication exigeait la « non-mixité des non blanc.he.s ». Des appels à des réunions et à des colloques, excluant que les blanc.he.s y participent autrement que comme public, devaient réunir les « paroles non blanches » pour qu'y soient partagés les problèmes d'exclusion et de discrimination dont leurs énonciateurs sont les victimes. Quelque temps plus tard (4 mai 2016), *Mediapart* publiait une tribune signée par un ensemble d'intellectuels et d'universitaires... notamment de Paris 8, soutenant, en tant que blanc.he.s, ce droit des non blanc.he.s à se réunir sans eux pour débattre des problèmes qui leur sont propres. Cette affaire est remontée jusqu'à l'Assemblée nationale où on imagine aisément les protestations républicaines qu'elle a générées. On perçoit, dans la graphie (« blanc.he.s ») soucieuse de préserver l'intégralité du féminin à côté du masculin, une véritable hantise de la question du genre. Or, cette préoccupation lexicale occulte un aveuglement surprenant sur la signification contextuelle et discursive des sémèmes en question. Comment expliquer en effet qu'on accepte comme une évidence indiscutable aujourd'hui la distinction « blanc / non blanc » ? Il faut pour cela revenir à une lecture strictement référentielle du langage, croire que les mots adhèrent directement aux choses, que la différence objective de la couleur de peau constitue en soi un critère, et que les déterminations discursives sont sans importance. En l'occurrence, c'est ne pas s'étonner que cette distinction justifie et rend légitime un droit différentiel à prendre la parole, et surtout c'est oublier que la distinction dont il est question s'enracine dans le discours raciste ordinaire de la fin du XIX^e siècle... Bref, malaise dans l'idéologie revendiquée. La catégorisation sémantique, qui relève *du* politique, détermine ici un comportement qui relève *de la* politique.

3. Le complexe du pouvoir

Le pouvoir est souvent considéré comme la question centrale des sciences politiques. Et cette question s'est posée avec une insistance particulière dans la seconde moitié du XX^e siècle. Elle s'est posée à cette génération, note Michel Foucault, parce qu'elle lui « a été posée » ; et elle lui a

été posée parce que le XX^e siècle en a connu les formes extrêmes, avec ses « manifestations exaspérées » (2001 [1978] : 535) et pathologiques que sont le fascisme et le stalinisme. Bref, le pouvoir est tellement ancré dans cette discipline que même ceux qui s'opposent à une conception de la politique fondée sur le pouvoir sont contraints de passer par la critique de cette notion (voir plus loin).

Pour le sémioticien, le pouvoir est au départ une affaire modale. Rappelons que les modalités, telles qu'elles sont définies en théorie sémiotique, sont bivalentes. D'une part, elles valent par leur définition linguistique et grammaticale. Par exemple, un verbe modal est suivi d'un autre verbe à l'infinitif qu'il régit : la modalité consiste à modifier le rapport qu'un sujet entretient avec ses prédicats d'action ou d'état (*vouloir se battre, ne pas pouvoir voter, croire être juste...*). Et d'autre part, les modalités valent par leurs implications anthropologiques, socio-économiques et politiques. Ainsi, *vouloir*, modalité première, fondatrice du sujet, se subdivise entre deux versions : le vouloir-désir et le vouloir-volonté. C'est ce qu'illustrent, entre autres, les deux grands traitements de la figure de Marianne dans les mairies françaises : la Marianne mariale, vierge désirable et déesse de la fécondité sous le signe de laquelle on se marie (figure de Brigitte Bardot ou de Catherine Deneuve, dans les mairies) et la Marianne martiale, guerrière et intrépide, qui protège le territoire (figure d'Athéna ou de Minerve, sur les pièces de monnaies ou au fronton des édifices officiels). Ainsi le *vouloir* puise sa dimension politique dans deux des grandes fonctions idéologiques dégagées par Georges Dumézil (1968), la fonction de reproduction et la fonction guerrière. Même chose pour le *devoir*, analysé généralement par son dédoublement actantiel : le *devoir*, c'est le *vouloir* d'un autre, qui *fait vouloir*, etc., c'est celui du Destinateur manipulateur lui-même doté de *pouvoir* (le pouvoir faire vouloir). Or, à y regarder de près, on voit qu'au cœur sémantique du devoir, il y a la dette. Chaque opération déontique, depuis le devoir filial jusqu'aux devoirs du citoyen, est en réalité le règlement d'une dette, informulée mais profondément enfouie dans l'inconscient des sociétés (voir le ressort anthropologique de la dette chez Mauss, 2012 [1925]). Il s'agit donc également d'un enjeu éthique : une dette envers autrui et / ou envers soi-même (se devoir)...

Qu'en est-il alors de la modalité du *pouvoir*? La relation entre le statut formel de cette modalité et l'acception qui la place au centre même des

sciences politiques est énigmatique. Comment passe-t-on de l'un à l'autre ? Dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés, l'entrée « Pouvoir » (1979 : 286-288) est révélatrice du problème, mais non de sa solution. Ainsi, les deux champs de rection de la modalité, être et faire, sont très différemment lexicalisés. D'un côté, les /pouvoir être/, /ne pas pouvoir être/, /pouvoir ne pas être/ et /ne pas pouvoir ne pas être/ sont lexicalisés par la « possibilité », l'« impossibilité », la « contingence » et la « nécessité ». Les termes sont isotopes sur un plan strictement conceptuel. Or la même opération appliquée ensuite au /pouvoir faire/, /pouvoir ne pas faire/, etc. est lexicalisée par « liberté », « impuissance », « indépendance » et « obéissance ». L'isotopie de ces dénominations (dont les relations sont toutefois discutables, le terme de « liberté » étant opposé, comme son contraire, à celui d'« indépendance ») est d'ordre politique. Mais le texte du dictionnaire n'en dit rien. Et pourtant, le même article insiste plus loin sur la complémentarité modale du *pouvoir* et du *devoir*, celui-là présupposant celui-ci. Ainsi, l'obéissance (/ne pas pouvoir ne pas faire/) présuppose une prescription logiquement antérieure (/devoir faire/). C'est dire que deux univers actantiels surgissent, celui qui prescrit et celui qui accomplit. Le pouvoir se trouvant alors dans la relation même entre les deux modalités. En d'autres termes, le pouvoir dans son acception politique ne réside pas dans la modalité du *pouvoir*, mais dans la relation qui s'instaure entre les deux modalités non seulement présupposées mais hiérarchiquement imposées, celle du *devoir* et celle du *pouvoir*. Ainsi envisagé, le pouvoir politique implique donc l'instauration des rapports de force : pour passer de la simple définition modale à la définition politique, il faut introduire et expliciter les relations actantielles, et montrer le pouvoir dans son effectivité narrative.

La plupart des philosophes qui ont abordé cette question du pouvoir politique (depuis la philosophie antique jusqu'à nos jours) l'ont défini en termes de domination (dominant / dominé ; commandement / obéissance ; maîtrise / servitude). C'est la conception transversale à des penseurs, par ailleurs très différents les uns des autres, tels que Platon, Aristote, Machiavel, Hegel, Nietzsche, Weber, de Jouvenel. Cependant, cette conception n'est pas partagée par tous. On observe ainsi que des théoriciens comme Arendt, Foucault ou Crozier, remettent en cause, dans une certaine mesure et chacun à sa manière, les analyses classiques¹².

Afin de clarifier un champ définitionnel particulièrement complexe, on peut dégager de l'ensemble de ces conceptions sur le pouvoir politique quatre cas de figure, dont la typologie repose, formellement, sur une double opposition combinée (voir *supra* la « catégorisation ») : d'un côté, le pouvoir comme *domination extériorisée ou intériorisée*, et de l'autre, sa mise en œuvre *concentrée ou diffuse*. Le quaterne qui résulte de cette composition offre le double bénéfice de la synthèse et de la cohérence ; mais il n'épuise pas pour autant, comme on va le voir, les conceptions du pouvoir¹³.

3. 1. Le pouvoir comme *domination extériorisée concentrée*

C'est le pouvoir coercitif. D'un côté, se trouve un Destinateur, « siège d'un *pouvoir* transcendant et irréversible » (Coquet, 1997 : 10 ; c'est l'auteur qui souligne) qui, dans un premier temps, détermine l'ordre des valeurs pour prescrire des conduites (sur le mode de l'obligation ou de l'interdiction), et qui, dans un second temps, évalue et sanctionne ; de l'autre, un sujet qui ne peut que subir cette force imposée (/pouvoir faire/ intense *vs* /ne pas pouvoir ne pas faire/ intense). Sous cet angle, le pouvoir se manifeste donc par la domination d'une volonté sur une autre, et par la subordination qui en résulte d'un sujet à un autre. C'est la force mise en œuvre dans une dictature, mais selon certaines conceptions de la politique, elle peut aussi avoir sa place dans une démocratie. Par exemple, pour Max Weber, la définition même de l'État se fonde là-dessus :

[...] l'État est un rapport de *domination* exercé par des hommes sur d'autres hommes, et appuyé sur le moyen de la violence légitime (ce qui signifie : considérée comme légitime). Pour qu'il existe, il faut donc que les hommes dominés se *soumettent* à l'autorité revendiquée par ceux qui se trouvent en position de domination dans chaque cas considéré. (2003 [1919] : 119)¹⁴

L'affirmation bien connue du général de Gaulle va dans le même sens : « Le gouvernement [...] n'a pas de propositions à faire, mais des ordres à donner » (1999 [1954] : 59). Appareil d'État, système policier, techniques de répression, structures militaires et para-militaires, organisation des grands partis constituent, sous cet angle, autant de formes qui concentrent cette domination extériorisée, appliquée à l'intégrité du corps propre de chacun des membres du « corps social ». Il est du reste à noter que le sujet, individuel

ou collectif, est plus ou moins capable de *résister* à la force exercée par le Destinateur, résistance qui se manifeste sous diverses formes, allant des plus douces aux plus intenses, des plus pacifiques aux plus conflictuelles, telles que le sit-in, la grève, la manifestation, le sabotage, voire la révolution qui ambitionne, radicalement, de renverser les hiérarchies établies. En Iran aujourd'hui, où le Guide suprême désapprouve l'usage de la bicyclette par les femmes alors que la loi ne l'interdit pas, se déplacer en vélo, quand on est femme, devient un acte politique de résistance.

3. 2. Le pouvoir comme *domination extériorisée diffuse*

Michel Foucault met l'accent sur le fait que le pouvoir n'est pas l'apanage de l'État, qu'il est présent en tous lieux, sous forme de phénomènes locaux, qu'il se propage et se diffuse, de manière décentrée, à travers toutes les hiérarchies et toutes les pratiques, y compris les plus infimes et les plus quotidiennes, sous une forme microscopique, aussi bien dans les diverses institutions que dans les rapports individuels : la prison, l'école, l'usine, la famille, l'hôpital, la sexualité, les disciplines scientifiques, etc. Chez lui, le pouvoir implique, selon la formulation de Jacqueline Russ, « un jeu de stratégies, un réseau mobile, un ensemble de rouages et de foyers, d'actes minuscules, fragmentés, divers, épars, aux lignes de force changeantes » (1994 : 178). D'un point de vue sémiotique, on peut le caractériser, sur le plan actantiel, par la pluralisation, et sur le plan figuratif, par l'essaimage... Foucault lui-même affirme :

Il n'y a de pouvoir qu'exercé par les « uns » sur les « autres » ; le pouvoir n'existe qu'en acte, même si bien entendu il s'inscrit dans un champ de possibilité épars s'appuyant sur des structures permanentes. [...] ce qui définit une relation de pouvoir, c'est un mode d'action qui n'agit pas directement et immédiatement sur les autres, mais qui agit sur leur action propre. Une action sur l'action, sur des actions éventuelles, ou actuelles, futures ou présentes. [...] Une relation de pouvoir [...] s'articule sur deux éléments qui lui sont indispensables pour être justement une relation de pouvoir : que « l'autre » (celui sur lequel elle s'exerce) soit bien reconnu et maintenu jusqu'au bout comme sujet d'action ; et que s'ouvre, devant la relation de pouvoir, tout un champ de réponses, réactions, effets, inventions possibles. (1984 : 312-313)

La conception foucaldienne du pouvoir met en avant quelques aspects qui en illustrent la complexité réticulaire. En premier lieu, le pouvoir n'est pas substantiel (fondé sur une essence ou une substance qui lui seraient inhérentes) mais relationnel, c'est-à-dire qu'il disparaît en dehors de la relation, et c'est la nature de cette relation entre les deux partenaires qui définit le type de pouvoir. Plus encore, il est non seulement relationnel, mais aussi pragmatique, dans la mesure où il résulte de la mise en place de deux ou plusieurs actions qui s'influencent et se déterminent. Ces relations et ces actions étant généralisées au sein d'une société, elles constituent alors un réseau dynamique qui met en scène des jeux interdépendants d'acteurs dont l'action, chacun étant doté d'une certaine liberté de manœuvre, implique des ajustements constants entre participants et fait appel à un ensemble de stratégies et de contre-stratégies, de programmes et de contre-programmes. Cette relation dominant / dominé peut donc s'actualiser à tout moment, sans possibilité de virtualisation (les deux pôles de la relation minimale sont des sujets capables d'agir ou de réagir, de forcer ou de résister, voire d'être laxiste ou de se soumettre, etc.). Enfin, la relation peut être d'ordre polémique ou contractuel, ou les deux à la fois (les deux sujets peuvent s'accorder ou s'opposer, ou en partie s'accorder et en partie s'opposer, ou s'accorder à un moment donné et s'opposer à un autre moment).

Cela révèle qu'une dimension tensive sous-tend le pouvoir : à chaque fois, la force en jeu a des degrés d'intensité (de tonicité et de tempo) instables, à tel point que la direction de la force peut s'inverser, substituant la place du plus fort à celle du plus faible. La force imposée par le plus fort est tirée par le plus faible, car il n'y a pas de force en dehors de la relation instaurée : plus le premier sujet acquiert de la force, plus le deuxième en perd, et plus celui-ci résiste pour donner de sa force, moins celui-là en aura. Plus la force de l'un s'intensifie, plus le champ de manœuvre de l'autre se rétrécit.

Cela montre que si la conception interactionniste de Foucault rejette en partie la conception classique fondée sur la seule domination, la question essentielle des rapports de force reste cependant intacte : chez lui, à l'instar des précédents, le rapport de force fait partie intégrante du pouvoir¹⁵.

3.3. Le pouvoir comme *domination intériorisée diffuse*

Il s'agit ici de l'intériorisation du pouvoir de l'autre, qui consiste à le faire admettre au « maître [qui] habite au-dedans de nous-mêmes », selon le mot de Platon (1967, 590d-e : 78)¹⁶. Cette forme de pouvoir régit le sujet dominé, dont l'état constitue en lui-même le moteur de la soumission et anticipe l'obéissance. En termes sémiotiques, on dira que ce pouvoir intériorisé est extense, c'est-à-dire actualisé de manière diffuse. Cela correspond à la conception de Max Weber lorsqu'il énonce :

Domination [Herrschaft] signifie la chance de trouver des personnes déterminables prêtes à obéir à un ordre [*Befehl*] de contenu déterminé ; nous appelons *discipline [Disziplin]* la chance de rencontrer chez une multitude déterminable d'individus une obéissance prompte, automatique et schématique, en vertu d'une disposition acquise. (1995 [1921] : 56)

Diverses formes de docilité peuvent s'activer, depuis les habitudes les plus banales, de l'indifférence ou de la lâcheté jusqu'aux raisonnements rationnels enracinés sous forme de stéréotypes axiologiques chez le sujet. C'est la « servitude volontaire » dont s'étonnait Étienne de la Boétie (1576), qui se distille au sein du corps social à travers un grand nombre de mini-rouages. Un exemple intéressant de cette manifestation du pouvoir intériorisé, c'est « l'amour du maître », évoqué par Machiavel, que Paul Veyne formule ainsi dans sa préface au *Prince* :

Machiavel procède [...] à une analyse de la relation d'obéissance ; elle est un rapport d'extériorité, de passivité et d'habitude, qui induit chez les sujets l'amour de leur maître. Le prince doit se faire obéir, c'est-à-dire qu'il doit se faire craindre : on n'exécutera ses ordres ni par simple persuasion, ni par violence effective ; la soumission induit une accoutumance, une habitude, dont les sujets se font un droit et qui devient « une affection naturelle » [...]. Il est nécessaire, en effet, « qu'un prince se fasse aimer de son peuple ». (Veyne, cité par Russ, 1994 : 261-262)

La crainte que doit susciter le prince « est finalement très semblable à l'amour » (*Ibid.* : 262). Il ne s'agit donc pas de l'exercice d'un pouvoir coercitif, ni d'une sollicitation rhétorique de la persuasion, mais bien de la dimension sensible et affective interne au sujet, qui engage en même temps son corps, ce « véhicule de l'être au monde » (Merleau-Ponty, 1976

[1945] : 97), assurant le lien entre intéroceptivité et extéroceptivité¹⁷. Mieux encore, le corps ainsi mobilisé se présente comme le corrélat de la *phusis*. Le sémioticien Jean-Claude Coquet distingue deux instances : la *phusis*, qui est « corporelle, mue par la passion, [...] c'est le temps de prise sur l'univers sensible », et le *logos*, qui est une instance « judicative (elle fait connaître son jugement), établit le "compte rendu" de son expérience, c'est le temps de la reprise » (Coquet, 2007 : 6). Il insiste sur le fait que la *phusis* précède et commande le *logos*. C'est dire que le pouvoir intériorisé, agissant au plus profond de la *phusis*, prépare le terrain pour le pouvoir extériorisé, celui qui passe par le *logos*. Pour autant, cela ne signifie pas que le pouvoir extériorisé sans le pouvoir intériorisé est impossible, mais dans ce cas il sera nécessaire de faire appel à la violence pour l'exercer.

3. 4. Le pouvoir comme *domination intériorisée concentrée*

Elle s'oppose à la domination précédente en ce qu'elle implique l'assomption forte là où il n'y avait pas d'assomption, mais seulement le consentement, l'acceptation et le subir. Ici l'agir l'emporte, le *logos* prend en charge la *phusis*. C'est ce que montre, entre autres, le phénomène d'attachement au bourreau connu aujourd'hui sous le nom de « syndrome de Stockholm ». Mais plus généralement, et hors de ce contexte pathologique spécifique, relèvent de cette forme de domination tous les phénomènes de conversion politique opportuniste, ou même de trahison, qui se manifestent notamment dans les situations de crise politique, lorsque ces transformations vécues comme des bouleversements (changement de régime politique par exemple) entraînent de nombreux transferts de position, lorsque les affidés surgissent, lorsque l'assentiment se sublime en assomption. Le discours dominant alors est celui de la *justification*, qui présuppose par définition l'accomplissement antérieur de l'acte, la transformation réalisée.

À la différence des formes de domination intériorisée diffuse, formes d'acceptation passive et anonymement partagées au sein de la collectivité, celle-ci se manifeste au contraire dans la singularisation. Elle s'exprime notamment dans le lexique par une thématization distinctive des rôles qui marquent cette acceptation active de la domination : c'est la figure cognitive et pathémique du *flatteur* qui définit le rôle thématique du *courtisan* ; on peut noter la richesse lexicale extraordinaire des désignations avec la variété de

leurs registres qui, en français, illustrent l'emprise imaginaire – et politique – de cette forme de la domination : flagorneur, hypocrite, louangeur, thuriféraire, fayot, lèche-botte, adulateur, caudataire, lèche-cul... Mais c'est aussi la figure pragmatique et stratégique du profiteuse qui caractérise le rôle thématique du *collaborateur*, le plus souvent réduit, par apocope méprisante, en *collabo*. Sa justification, comme l'a analysée en son temps Jean-Paul Sartre (2003 [1949]), est celle du /ne pas pouvoir ne pas faire/ combiné avec l'éthique du « moindre mal » et plus encore, du « progrès » lié à la marche de l'Histoire¹⁸.

Cette relation avec la domination est incarnée dans des acteurs historiques, volontiers érigés en anti-sujets emblématiques, et dotés d'une force narrative et romanesque d'autant plus considérable qu'ils renvoient à des figures mythiques solidement implantées dans l'imaginaire culturel, comme celle de l'ange déchu, du baron rebelle, du traître à la nation. On pourrait étudier dans cette perspective l'exemple de Drieu La Rochelle, incarnant dans l'histoire littéraire et politique le rôle thématique et passionnel particulièrement complexe du traître dandy, du cynique associé au séducteur et même, paradoxalement, du protecteur bi-valent, en raison de l'usage qu'il fait de la protection dont il bénéficie auprès de la force de domination à laquelle il se soumet : il peut venir en aide, plus ou moins secrètement, à ses anciens amis, restés fidèles à leur insoumission.

Il semble possible de visualiser ces quatre types de conception du pouvoir sur un schéma :

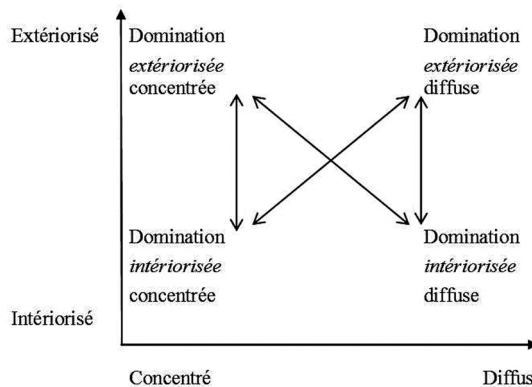


Schéma : Le complexe du pouvoir

3.5. Recatégorisation : le pouvoir en puissance

Ce schéma cependant ne recouvre pas toutes les conceptions du pouvoir. Au moins, une cinquième position sort du réseau d'interdéfinitions qui caractérisait les quatre précédentes : elle atteste le phénomène de recatégorisation que nous avons déjà évoqué. En effet, le pouvoir peut impliquer une autre valence, à caractère aspectuel cette fois, à savoir ce qui est « en puissance », ce qui, non accompli, correspond à une potentialité : le pouvoir est alors envisagé comme susceptible de – voire appelé à – advenir. Ainsi défini, il est en mesure de convertir les forces en création dynamique, ce qui est nécessaire pour la revitalisation des liens sociaux et sociétaux. Cet aspect est surtout théorisé par Hannah Arendt :

Le *pouvoir* correspond à l'aptitude de l'homme à agir, et à agir de façon concertée. Le pouvoir n'est jamais une propriété individuelle ; il appartient à un groupe et continue à lui appartenir aussi longtemps que ce groupe n'est pas divisé. Lorsque nous déclarons que quelqu'un est « au pouvoir », nous entendons par là qu'il a reçu d'un certain nombre de personnes le pouvoir d'agir en leur nom. Lorsque le groupe d'où le pouvoir émanait à l'origine se dissout [...] son « pouvoir » se dissipe également. (1972 [1972] : 144)

Non plus pouvoir au sens où nous l'entendions précédemment comme *exercice d'une domination*, mais plutôt comme *puissance d'action*. Il s'agit d'une quête partagée, d'une production collective. Cette conception fait passer au second plan la dimension polémique et conflictuelle de la domination, de la résistance et de la confrontation au profit de la dimension contractuelle : elle s'appuie sur un contrat mutuel, qui aurait comme objectif la construction et le progrès¹⁹. Dans cet esprit, un homme d'État n'aura comme fonction que d'être au service de la réalisation de ce projet commun²⁰. Par opposition à toutes les conceptions précédentes, celle-ci est d'emblée interactionniste et a pour propriété, sinon d'éliminer, du moins d'affaiblir le potentiel de violence dans les rapports entre les sujets, et de mettre en avant le partage, la confiance, l'espoir et les actions d'ensemble.

Le politicien et politologue iranien, Abolhassan Bani Sadr (2014), va encore plus loin : en examinant systématiquement les conceptions du pouvoir chez les philosophes et les politologues occidentaux (depuis les Grecs

jusqu'aux contemporains), il en conclut que le pouvoir renvoie nécessairement aux rapports de force, qui sont mis en place par des moyens divers tels que l'argent, l'appartenance sociale ou l'armée. Persuadé que ces rapports de force, quelles qu'en soient les formes, sont dévastateurs, Bani Sadr rejette catégoriquement la notion même de pouvoir. Il définit un autre type de relation qui s'oppose à celle fondée sur les rapports de force : relation fondée sur des droits mutuels. À ses yeux, sans reconnaître la distinction entre ces deux types de relation, et sans assumer le principe des droits mutuels, il est quasiment impossible de s'affranchir de l'aliénation²¹. Cette solution développe et promeut la puissance humaine, conduit vers une vie dans la liberté et dans l'indépendance, et permet l'instauration de valeurs créatrices et d'un capital social constructif.

Quoi qu'il en soit et indépendamment de la dimension idéologique, ces dernières conceptions du pouvoir, faisant éclater l'enfermement conceptuel du quaterne (les quatre modes de domination), montrent, du point de vue sémiotique, tout l'intérêt et toute l'importance de la recatégorisation. L'invention politique est à ce prix. On peut mesurer l'audace de « révocation » des produits enkystés dans l'usage, et convocables à l'infini dans la tradition politique, qu'implique cette invention d'une nouvelle topique : on y trouve réunies les composantes projectives de l'imagination, celles, éthiques, de la conviction, et celles, passionnelles, de l'opiniâtreté et du courage. Ces dernières conceptions ont aussi un autre avantage aux yeux du sémioticien : elles indiquent, mieux que précédemment, le passage ou la transition entre l'analyse modale du *pouvoir* (/pouvoir faire / et /pouvoir être/), d'où nous sommes partis, et ses acceptions politiques (rapports de force, domination). C'est parce que le pouvoir est, au départ, une modalité (c'est-à-dire une simple médiation entre un sujet et un prédicat : « X peut agir ») qu'il fait l'objet d'un enrichissement conceptuel évolutif, susceptible de le conduire au statut substantif ultime de « pouvoir » au sens politique. Chemin faisant, il se présente comme un dispositif d'accueil à des investissements variés (aspectuels, actantiels, etc.) qui le spécifient et préservent ainsi la place pour des conceptions dynamiques, toutes en devenir et en processualité.

4. Politique : action et passion, circulation du savoir et des valeurs

4.1. Action et narrativité

Dans le champ politique, les actions foisonnent, des plus locales aux plus globales : actions contractuelles (du vote municipal au traité international dans un monde globalisé, appelant dans tous les cas compétition, négociation et compromis) et actions conflictuelles (de la grève dans une entreprise à la guerre mondiale, supposant toujours rivalité et crise de la parole jusqu'à son extinction dans la violence). François Mitterrand le disait : « L'homme politique s'exprime d'abord par ses actes ; c'est d'eux dont il est comptable » (1995 : 7), étant entendu que, au-delà de l'« homme politique », ce sont toutes les instances individuelles et collectives qui sont impliquées. Le silence ou l'abstention sont aussi, dans ce sens, des actes politiques.

La sémiotique assume l'idée que l'action devient signifiante dès qu'elle est transposée en narrativité : une action correspond ainsi à la transformation d'un état initial en un état final, et cette cellule élémentaire (dite programme narratif) se déploie en parcours complexes, hiérarchisés et entrecroisés. L'action ainsi comprise implique les notions d'actant (Destinateur, sujet, objet) et de modalité (vouloir, devoir, pouvoir, savoir, croire). Tout en étant problématisé – et problématique –, le Destinateur joue un rôle central dans l'espace politique. Prescripteur, garant et incarnation des valeurs, il est mis en jeu dans toutes les relations entre sujets et objets. Il prend des formes multiples selon les régimes et les positions : c'est, en démocratie et conformément à l'étymologie, le *peuple* qui constitue le Destinateur premier et ultime ; il délègue ses attributs d'autorité aux agents de l'État – d'où la fonction d'exemplarité qui en est exigible. C'est aussi, dans le régime monarchique, la figure du *roi*, avec ses célèbres « deux corps », celui, pérenne et abstrait, de la fonction Destinateur (c'est un dieu) et celui, corporel et précaire, de la fonction non-Destinateur (c'est un homme). Ce statut actantiel figé, voire sacralisé, est par ailleurs mis en question et dénoncé, comme dans le cas du *Contr'un* d'Étienne de La Boétie (1576) qui se présente comme une théorie politique de l'*anti-Destinateur*. Bien d'autres cas de figure pourraient naturellement être envisagés, tant la sphère du Destinateur est coextensive à celle de la politique.

Les modalités, comme on l'a déjà vu, caractérisent le statut des actants et même précèdent leur définition. Par exemple, une grosse manifestation populaire modalise un prétendant en le transformant en candidat légitime, la foule, comme force modale de /pouvoir faire/, engendre son futur Destinataire. L'agir précède ainsi l'identité actantielle : c'est sa propre action qui engendre l'acteur, individuel ou collectif, qui le fait reconnaître et qui détermine son statut effectif²². Ainsi, les sciences politiques analysent le statut du « président » issu du suffrage universel et sa légitimité, en y reconnaissant deux formes distinctes : ce qu'on peut appeler la *légitimité électorale*, tout d'abord, à caractère procédural parce qu'elle est issue de l'acte d'élection, qui lui confère son statut une fois pour toutes jusqu'à l'échéance électorale suivante, et se présente, selon le mot de Pierre Rosanvallon, comme une « légitimité de nomination » (2010 : 19), immuable tout au long du mandat ; à laquelle s'oppose une autre légitimité, appelons-la *légitimité performative*, c'est-à-dire une légitimité qui se construit, se fait et se défait pendant la période mandatée parce qu'elle est liée à l'action elle-même, à ses accomplissements ou à ses inachèvements, à ses résultats concrets ou à ses manquements. La légitimité performative a ainsi le pouvoir de disqualifier ou de surqualifier le sujet de la légitimité électorale.

Dans tous les cas, ces actions obéissent à une rationalité, ou du moins leur mise en forme narrative en offre une image rationnelle. En s'inspirant des travaux du folkloriste russe Vladimir Propp, la sémiotique a établi un schéma narratif canonique, de portée très générale, dont la canonicité s'exprime de manière particulièrement saillante dans le récit politique. Phase 1 : manipulation (du /faire croire/ au /faire faire/). Phase 2 : action (compétence + performance). Phase 3 : sanction (positive ou négative). En politique, globalement, la manipulation correspond à la quête de la gouvernance (sur les modes variés de la persuasion à la conviction), l'action correspond à son difficile exercice (épreuves, résistances, confrontations) et la sanction à la glorification (ex. l'Arc de Triomphe) ou à la disqualification (ex. le vote sanction, ou le fameux « dégage ! » des printemps arabes) de l'action bien ou mal accomplie. Mais en réalité, au sein de chaque acte politique, si on les examine d'assez près, on retrouve ces trois phases qui scandent le geste politique et en battent le rythme.

L'action présuppose les acteurs. La sémiotique distingue formellement les acteurs individuels et les acteurs collectifs. Mais elle s'interroge préala-

blement sur la notion d'acteur elle-même, notamment à travers la notion de *rôle thématique*. On entend par « rôle thématique » une fonction sociale (par exemple « citoyen », « étranger », « leader », « candidat », « dictateur », etc.) rapportée au langage et non à la seule détermination sociologique : ainsi, le rôle thématique varie pour chacun selon les parcours narratifs dans lesquels il est engagé (telle personne est tour à tour « consommateur », « professeur », « papa-maman », « voisin », « copropriétaire », etc.), parcours qui eux-mêmes induisent des praxèmes particuliers (ou blocs d'actions), des registres propres (familier, soutenu...), des modes de relations intersubjectives spécifiques, etc., bref, le rôle thématique désigne le mode d'appartenance de l'individuel au collectif ou d'un collectif à un collectif plus large. Il permet d'analyser la problématique de l'identité non plus en termes ontologiques ou réifiés, mais bien plutôt dans les termes à la fois plus réels et plus mobiles des *régimes d'appartenance*. La manière dont chaque rôle thématique s'inscrit dans la collectivité permet d'éclairer les parcours en jeu et d'examiner leur univers axiologique. Voici un « candidat » à la présidence de la République. Il est essentiel de savoir comment ce rôle, dans son cas, se définit. Selon qu'il est formé à partir d'un collectif préconstruit (comme candidat d'un parti politique), ou qu'il a acquis ce rôle au terme d'un parcours sélectif (dans des élections « primaires »), ou qu'il se l'attribue sous la forme d'une inspiration comme « candidat naturel » par exemple, sa définition, sa forme de légitimité et ses stratégies ne seront pas les mêmes. Dans le premier cas, la thématization du candidat est déjà validée ; dans le second cas, il lui appartient de la construire au cours d'une pré-campagne interne, et dans le troisième il lui faut donner à cette thématization un contenu par-delà l'inspiration qui l'anime. Il est frappant, lorsqu'on compare les formes de l'actant collectif dans un meeting, de voir combien différent et s'opposent le collectif préalablement constitué (c'est un parti, il a ses banderoles, ses mots d'ordre, ses cris communs) et le collectif en cours de construction (la foule est encore faite d'individus en attente des propriétés qui assureront le partage et conforteront l'appartenance commune).

Prenons un autre exemple, celui du mythe de « l'homme providentiel ». Ce rôle thématique présuppose une situation grave, une menace extrême, une catastrophe imminente dont la solution, qui survient avec lui, était inespérée. C'est dire que (i) l'actant sujet, le « héros », n'est pas intrinsèquement préconstruit ou prédestiné, il est le produit d'une composition faite de mo-

dalités (le /pouvoir faire/ se conjugue avec le /vouloir/), de circonstances (la bonne personne à la bonne place), de traits relationnels (il subjugué et mobilise), soit un ensemble d'éléments qui rendent possible son apparition ; (ii) ce surgissement fait écho à une séquence narrative fondée sur un raisonnement *concessif* et non *implicatif* : le récit n'est pas dans l'ordre prévisible du devenir sous la forme du « si... alors », il est dans l'ordre imprévisible et extrémal du survenir, qu'exprime la concession : *bien que* ce soit invraisemblable, il le fait !

Autant dire que s'ouvre, avec cette dimension concessive illustrée par la figure de l'homme providentiel, l'immense espace du passionnel dans le champ politique.

4.2. Passion et rationalité

Qu'il s'agisse des acteurs individuels ou des peuples en masse, les passions sont omniprésentes : ambition et jalousie, colère et révolte, amour et haine, espoir et peur, joie et désespoir, plaisir et souffrance, cruauté et pitié, vengeance et réparation, humiliation et glorification, avidité et détachement, honte et remords, inquiétude et sérénité... Et on pourrait y ajouter des passions doubles comme la haine de la colère, la joie de la vengeance, l'espoir de la glorification... Inutile de rappeler que tous les états passionnels n'ont pas un nom, qu'il existe d'innombrables états qui se trouvent entre, en-deçà ou au-delà des passions lexicalisées par les langues. Les acteurs politiques éprouvent des passions, de même qu'ils créent des passions chez leurs interlocuteurs ; les passions peuvent être individuelles ou collectives...

La théorie sémiotique propose une méthode d'analyse originale en matière de traitement des passions, qu'elles soient nommées par la langue ou pas. La sémiotique des passions est issue de la théorie sémiotique de l'action : c'est le tissu conjonctif et disjonctif de l'action, entre acquisitions et privations, qui, sensibilisé et irrité, génère la passion (voir notamment Greimas et Fontanille, 1991). Mais au-delà des segmentations binaires, les passions se diffusent, s'élargissent jusqu'au fanatisme, ou au contraire se rétractent jusqu'à l'indifférence, et déterminent les relations éprouvées et vécues par les sujets dans leur rapport avec la chose politique. D'ailleurs, dans cet univers, les passions semblent être directement liées aux actions : elles peuvent en être le résultat, ou à l'inverse, le moteur. Souvent alternent

et s'entrecroisent des épisodes de passions et d'actions. Une campagne électorale est un vivier de passions : le candidat en suscite chez le public, et même dans le processus le plus rationnel d'argumentation, il y a une part de persuasion passionnelle. Ces passions contribuent grandement à l'orientation du passage à l'acte des votants et donc aux résultats des élections. Ceux-ci produisent à leur tour des passions, allant de la joie au désespoir, chez le public. C'est dire que, par delà la typologie des passions politiques, c'est leur processus même qui intéresse l'analyste, leur enchaînement et leur potentialisation continue. Ce phénomène bien connu d'intensification passionnelle repose, pour un sémioticien, sur le fonctionnement des simulacres : l'émotion première génère une image – du désirable ou de l'haïssable – qui elle-même se densifie et devient, comme son signifiant, le support d'une nouvelle image ; elle engendre un nouveau degré d'intensité émotionnelle, etc. Cet enchaînement de simulacres fondateur de la crise passionnelle est particulièrement manifeste dans le cas de la colère politique qui va jusqu'à la rage, et dans celui de son corollaire, l'enthousiasme qui monte jusqu'au fanatisme.

La sémiotique propose d'envisager plus largement ce phénomène en l'inscrivant dans un schéma des passions, véritable instrument de rationalisation d'un phénomène qui semble lui échapper... Elle postule qu'à l'instar de l'action, les passions obéissent à des règles, qu'elles constituent un parcours composé de grandes étapes liées, en amont, par la prévisibilité et, en aval, par la présupposition. Précisons tout de suite que dans les discours et pratiques effectifs, ces étapes peuvent se chevaucher, ne pas apparaître, se répéter, se démultiplier, etc., c'est dire qu'elles ne sont qu'une grille de lecture, et toute absence, tout déplacement ou toute répétition est sans doute particulièrement significatif. Les quatre étapes du « schéma passionnel canonique » sont les suivantes :

- La *disposition* correspond à l'aptitude d'un sujet à éprouver tel ou tel affect, soubassement sur lequel s'installe un parcours passionnel (Exemple : un tempérament colérique, sur l'horizon culturel de la colère comme grande passion politique).
- La *sensibilisation* désigne le moment de l'activation de la disposition passionnelle moyennant une confrontation modale, le moment où une passion se reconnaît en tant que telle (Ex. (suite) : un débat

télévisuel, lorsqu'un mot de l'interlocuteur met en branle la passion latente et fait surgir l'humiliation de la disqualification modale).

– L'*émotion* est liée à l'apogée d'un parcours passionnel, ce qui se manifeste par une réaction corporelle : rougeur au visage, frissons, larmes aux yeux, crispation gestuelle, accélération ou ralentissement du rythme jusqu'à la paralysie, changement brusque de mimique ou d'orientation du regard, etc. (Ex. (suite) : lorsque la colère explose en invectives, gestes rageurs et onomatopées exclamatives).

– La *moralisation*, c'est la dernière phase d'un parcours passionnel canonique, lorsque l'intensité passionnelle cède la place à un apaisement cognitif, lorsque l'intelligible régit le sensible et que l'excès rejoint la mesure : la passion éprouvée est évaluée et sanctionnée en fonction des régulations de l'observateur social, garant de l'équilibre mesuré des actes (Ex. (fin) : lorsqu'un mot d'humour ou l'autorité d'un meneur de jeu ramène la colère à de « justes » proportions et l'apaise).

Les éléments qui apparaissent lors de ces étapes (corps, rythme, modalités, etc.) sont des motifs ou des indicateurs sémantiques qui, dans la chaîne discursive, révèlent la présence d'une passion et nous informent en même temps sur la phase du parcours passionnel en acte. Comme l'avait déjà montré la rhétorique aristotélicienne, la reconnaissance de ces indicateurs est nécessaire à la stratégie politique puisqu'elle permet d'anticiper les états passionnels d'un auditoire, de les travailler et de les manipuler : enthousiasmer des apathiques, donner du courage aux peureux, apaiser des fanatiques, etc. C'est, en effet, en mobilisant ces divers instruments d'analyse que la sémiotique peut concourir à cerner les passions politiques, et plus généralement apporter aux sciences sociales une meilleure maîtrise de ce domaine, souvent considéré comme problématique²³.

4. 3. Cognition et valeurs

Ce que la sémiotique entend par cognition (ou faire cognitif), ce sont les modulations du *savoir* et du *croire* entre les sujets. C'est dire qu'à travers ces modalités, l'accent est mis sur la transmission des connaissances dans les discours et les pratiques, appréhendées à travers leurs enjeux, leurs

conséquences, leurs implications. Le noyau modal débouche donc directement sur le faire persuasif qui se traduit en /faire savoir/ et en /faire croire/ dans le jeu circulaire des manipulations et des contre-manipulations, celles-ci ayant pour horizon le factitif /faire faire/. On comprend alors que cette dimension sémiotique, adossée à une théorie générale des modalités, coïncide pour une large part avec la tradition rhétorique dont un des champs privilégiés d'exercice est précisément le discours politique, tiraillé entre le délibératif (projeter les règles du vivre ensemble au moyen des lois), l'épidictique (faire adhérer aux croyances positives ou négatives dans l'éloge ou le blâme) et le judiciaire (établir la certitude sur ce qui s'est passé pour énoncer des jugements, imposer des sanctions, susciter des repentances).

À travers ces trois grands genres, la rhétorique a pour objet constant l'adhésion d'autrui à une vérité qui ne peut être scientifiquement prouvée, qui reste ouverte aux arguments et qui est donc inévitablement contestable. C'est bien toujours la vérité, valeur cognitive par excellence, qui est en jeu. Et dans le champ politique, tout gravite autour de la vérité : proclamation de son bien-fondé en vue du bien-être collectif, dénonciation de ceux qui prétendent la détenir et se trompent, jeu incessant des demi-vérités, cachoteries, tromperies et mensonges entre les camps adverses, mauvaise foi et trahisons au sein de son propre camp, etc.

Tant et si bien que la vérité est sans doute le plus malmené des mots de la politique, au point que le citoyen de bonne foi se demande s'il a un contenu. Ce doute fondamental, qui tend à faire remonter tout savoir supposé vrai à une croyance discutable, explique qu'en sémiotique on parle de « véridiction », ce qui indique d'emblée une certaine méfiance : le mot désigne le discours sur les valeurs de vérité, pas autre chose. Les manières de faire jouer ces valeurs montrent que la vérité est narrativisée, qu'elle fait partie du récit, qu'elle est toujours en mouvement dans le récit. Le modèle des modalités de la véridiction est ainsi fait, par un petit jeu de chaises tournantes, de relations entre *être* et *paraître* et leurs négations.

Si être et paraître coïncident, on a ce qu'on appelle la *Vérité*. Avec ses variantes : si le paraître régit l'être, se trouve plus saillant, importe davantage, on obtient une vérité d'évidence qui « saute aux yeux », et même « crève les yeux » (les vérités de « bon sens » qu'aimait invoquer le président Nicolas Sarkozy) ; si en revanche c'est l'être qui régit le paraître et le domine, on a une vérité d'un autre ordre, celui de l'authenticité.

Si être coïncide avec non-paraitre, on a le *Secret* – et la politique en dé-tient par vocation le privilège, pour de solides raisons de sécurité, mais aussi pour assurer l'efficacité des opérations. Cette configuration générale, là aussi, connaît des variantes : si l'être régit le non-paraitre, le secret confine au mystère ; et si, au contraire, c'est le non-paraitre qui régit l'être, on se trouvera davantage dans l'univers de la dissimulation et de la cachotterie.

Si le paraître coïncide avec le non-être, on a le *Mensonge*, avec là encore des variations qui déterminent l'importance des enjeux. Ainsi, la variété de mensonge où le paraître l'emporte sur le non-être va engendrer l'illusion, la poudre aux yeux, la fausse promesse. Mais, plus grave, si c'est le non-être qui régit le paraître, alors on est face à l'imposture, voire à la mythomanie, et à l'auto-hallucination.

Enfin, lorsque le non-paraitre va de pair avec le non-être, les sémioticiens disent qu'on est dans la *Fausseté*, mais ils sont toujours embarrassés pour définir concrètement cette position, logique et prévisible mais difficile à illustrer par des cas concrets.

Or, de même que le « tableau de Mendeleïev » permettait de prévoir, en physique-chimie, les propriétés d'éléments non encore découverts, ce carré de la véridiction prévoit une position inoccupée jusqu'ici par les discours, mais qui l'est aujourd'hui : c'est le lieu de ce qu'on appelle la « post-vérité », attestée par l'affirmation d'existence de « faits alternatifs ». Le cas bien connu est celui de la porte-parole de Donald Trump après la cérémonie d'investiture du nouveau président des États-Unis qui affirmait que la foule avait été plus nombreuse pour le fêter que lors de l'investiture du président Obama, son prédécesseur. Confrontée à deux photographies incontestables de l'événement, imposant l'inverse, elle persistait néanmoins dans son affirmation en invoquant l'existence de « faits alternatifs ». L'expression est nouvelle, même si la chose ne l'est évidemment pas (les exemples de faits alternatifs proclamés contre toute évidence sont légion dans l'histoire politique). Et ils sont clairement caractérisés par la conjonction du non-paraitre et du non-être. Le déni du paraître et la négation de l'être ainsi conjoints correspondent exactement à cette position de la *Fausseté*.

Il n'empêche, la justification essentielle de l'engagement politique reste l'invocation des valeurs. C'est l'enjeu fondamental, sous-jacent à la cognition, à l'action et aux passions. Le champ politique, toutes positions confondues, a pour socle les systèmes axiologiques. Ceux-ci révèlent la vision du

monde des acteurs individuels et collectifs, et ils déterminent les parcours de chacun d'eux. Ils peuvent se manifester sous des formes différentes, allant de la question de l'engagement et de la responsabilité (ce qui appartient au domaine de l'éthique) jusqu'aux valeurs idéologiques qui sous-tendent les discours et les pratiques politiques de l'un et de l'autre camp. Nous voulons parler bien entendu des conceptions de la liberté, de l'égalité, de la justice, etc., mais aussi de toutes les questions d'ordre économique et social qui en relèvent (répartition des richesses, redistribution, valeur travail, etc.). La stratégie de la « triangulation » dans les positionnements des candidats lors des campagnes électorales consiste en effet à recatégoriser les valeurs idéologiques des différents camps, en les faisant transiter de l'un à l'autre. Chacun emprunte une partie de ses arguments au camp adverse, afin d'élargir sa base électorale en capturant des électeurs chez le rival : discours sécuritaire tenu à gauche, discours égalitariste tenu à droite, etc. La triangulation passe par les valeurs de la véridiction (conformité ou non-conformité de l'être et du paraître ; par exemple tentative d'un candidat pour faire paraître vrai, pour cacher le vrai au profit de la création d'une illusion, etc.), mais le « bien-fondé » de l'opération n'est sanctionné que par la victoire et la défaite. À rebours et par rétro-lecture, une fois la victoire conquise de cette manière, « la » véritable valeur prévaudra.

La théorie sémiotique de la valeur repose sur le syncrétisme de trois acceptions de ce terme. Elle associe, comme absolument inséparables, l'acception sémantique et linguistique (valeur d'un mot, qui fait son sens en discours), l'acception économique et narrative (valeur d'échange dans la circulation sociale des biens, entre offre et demande, don et contre-don, échange, prédation, appropriation, etc., opérations fondées sur la définition des valences aboutissant à celle des équi-valences) et l'acception axiologique et véridictoire (valeurs éthiques, morales, esthétiques, scientifiques, hédoniques, etc.). Le (et la) politique étant nécessairement et simultanément discours, tractation et idéalité, ces trois acceptions sont littéralement intégrées. Les valeurs sont par ailleurs liées à la dimension phénoménologique, dans la mesure où elles s'enracinent dans le sensible, celui-ci étant compris dans sa double orientation à la fois perceptive (le monde sensible) et affective (les âmes sensibles). Il s'agit de « faire voir » le monde en lui imposant une perspective, c'est-à-dire – côté sujet – un point de vue et – côté objet – une focalisation. Et la perspective, qui est d'ordre sensoriel, suscite des mou-

vements émotionnels. C'est dire que pour manipuler dans l'ordre des valeurs socio-politiques, il faut agir non seulement sur la cognition, mais aussi sur la perception et sur les états d'âme des sujets.

5. Conclusion

La théorie sémiotique propose donc, d'un côté, une méthode d'analyse aux sciences politiques, qui traite des dimensions les plus diverses de la signification filtrée par le langage, depuis la catégorisation et les axiologies fondatrices des discours, des pratiques et des événements jusqu'à leurs dimensions narrative, passionnelle et cognitive. De l'autre, elle permet de porter un nouveau regard sur les concepts centraux des sciences politiques tels que le pouvoir et les valeurs. La sémiotique peut ainsi contribuer à élaborer une vision des faits politiques (concepts, pratiques, discours), non pas plus lucide ou plus critique – ce qui serait présomptueux –, mais différemment articulée, en exposant le mode d'existence et de signification de ces faits à partir des structurations inhérentes au langage en acte. Elle est également en mesure de limiter les risques liés à la conception souvent empirique qu'on a de ces faits, notamment en insistant sur ce point essentiel qu'il n'y a pas de correspondance directe entre les choses et les mots... En outre, la sémiotique invite à repenser les identités politiques, ainsi que les logiques de leur construction et de leur expression. Mais sa démarche doit en même temps admettre ses limites et ses bornes, sans empiéter sur les spécificités définitionnelles des sciences politiques elles-mêmes ; elle doit notamment prendre en compte la réalité de la pratique énonciative globale (qu'elle soit d'ordre historique, social, situationnel, etc.) à l'arrière-plan de ce qu'elle sait observer.

Enfin, pour que la théorie sémiotique progresse, les instruments d'analyse mobilisés ne peuvent se contenter d'être au service des corpus : ceux-ci sont, par la nouveauté inéluctable de leur surgissement sur la scène de l'Histoire, les sources de questionnements inédits pour la théorie sémiotique. Le corpus politique pourrait, plus précisément, aider la sémiotique à envisager les logiques de pouvoir dans les processus d'élaboration des significations (depuis le /faire croire/ séducteur jusqu'à la coercition de l'interdit). Il peut aussi conduire la sémiotique à se pencher sur ce que signifie *le* politique pour le sujet – personnalité politique ou simple citoyen – dans les si-

tuations d'énonciation qu'il traverse et qui déterminent ses formes de vie, tendu qu'il est entre assumption auto-destinée et pré-destination contraignante.

NOTES

¹ Arendt précise : « La pluralité est la condition de l'action humaine, parce que nous sommes tous pareils, c'est-à-dire humains, sans que jamais personne soit identique à aucun homme ayant vécu, vivant ou encore à naître » (Arendt, 1983 [1958] : 42-43).

² C'est sur cette même base qu'Aron exprime : « La science politique dégage son autonomie au fur et à mesure qu'elle trouve un langage pour désigner les divers modes de cette rivalité pour le pouvoir, au fur et à mesure surtout qu'elle tient la structure d'autorité pour un fait fondamental auquel on doit rapporter les autres phénomènes sociaux afin de les rendre intelligibles. La science politique est aussi une manière d'étudier la société tout entière par rapport à un point de vue propre qui est celui de l'organisation et du fonctionnement des institutions de commandement » (*Ibid.*).

³ La citation exacte de D'Alembert est celle-ci : « L'art de la guerre, qui est l'art de détruire les hommes, comme la politique est celui de les tromper, est encore un de ceux où l'art de conjecturer a de quoi s'exercer le plus » (1770 : 104).

⁴ Ici, nous nous référons à la sémiotique greimassienne ; d'autres approches sémiotiques (peircienne, lotmanienne, etc.) formuleraient autrement les enjeux.

⁵ Greimas et Courtés, dans leur *Dictionnaire*, présentent ainsi la méthode hypothético-déductive : « procédure concernant la construction d'une théorie, qui consiste à poser, au point de départ, un certain nombre de concepts non définis ou de propositions non affectées de valeurs de vérité, afin que le discours déductif, développé à partir de ces postulats, fasse a posteriori la preuve de son efficacité en produisant, comme conséquence logique, des énoncés susceptibles d'être considérés comme des procédures de découverte » (1979 : 176).

⁶ Sur la sémiotique tensive, que nous convoquerons à plusieurs reprises dans ce chapitre, voir par exemple : Fontanille et Zilberberg (1998) et Zilberberg (2012).

⁷ Les motifs, en ethno-littérature, sont définis comme des blocs narratifs et discursifs pré-contraints, formant des micro-récits figés dont la fonction thématique peut varier selon leur position contextuelle dans le récit : par exemple, le motif du « mariage » vaut comme récompense du héros à la fin des contes, mais comme instauration du manque au début de *Madame Bovary*.

⁸ Il convient d'ajouter que de nombreux politologues, sociologues, philosophes et linguistes se sont intéressés aux relations entre le langage et la politique, et plus spécifiquement au discours politique. Voir, parmi d'autres, Kerbrat-Orecchioni et Mouillaud (dir.) (1984), Trognon et Larrue (dir.) (1994), Lamizet (1998, 2002, 2011, 2012), Amossy (2000), Mayaffre (2000, 2004, 2012a, 2012b), Salvastru (2005), Charaudeau (2005, 2007, 2013), Bertrand, Dézé, Missika (2007), Faye (2009), Micheli (2010), Krieg-Planque (dir.) (2012), Banks (dir.) (2014), Kerbrat-Orecchioni (2017).

⁹ Membre du collectif « Les économistes atterrés », il fut un des animateurs du mouvement « Nuit debout » en 2016. Le « citoyenisme intransitif » est extrait d'une de ses interventions au sein de ce mouvement.

¹⁰ Ricœur poursuit : « Et, même au plan de la justice instituée, devant les cours de justice, nous continuons de nous comporter en “plaignants” et de “porter plainte”. Or le sens de l’injustice n’est pas seulement plus poignant, mais plus perspicace que le sens de la justice ; car la justice est plus souvent ce qui manque et l’injustice ce qui règne. Et les hommes ont une vision plus claire de ce qui manque aux relations humaines que de la manière droite de les organiser » (*Ibid.*).

¹¹ Pour une critique de cette conception, voir *supra* et *infra* les positions d’Arendt et de Bani Sadr.

¹² Pour un commentaire des conceptions que soutiennent ces auteurs, voir l’excellent ouvrage de Jacqueline Russ, *Les Théories du pouvoir* (1994).

¹³ Il convient de signaler un point important dès maintenant. Arendt regrette le caractère flou de la terminologie dans le domaine des sciences politiques, source possible de nombreux malentendus : « Il me paraît assez triste de constater qu’à son stade actuel la terminologie de notre science politique est incapable de faire nettement la distinction entre divers mots clefs, tels que “pouvoir”, “puissance”, “force”, “autorité”, et finalement “violence”, dont chacun se réfère à des phénomènes distincts et différents. Les utiliser comme s’il s’agissait simplement de synonymes, non seulement dénote une certaine insensibilité à leur signification linguistique, ce qui paraît assez grave, mais témoigne en outre d’une ignorance regrettable des réalités auxquelles ce langage se réfère. [...] Au-delà d’une confusion apparente demeure la ferme conviction que des distinctions terminologiques plus précises seraient, au mieux, d’une importance mineure : la conviction que le problème politique essentiel est et a toujours été de savoir qui domine et qui est dominé. Pouvoir, puissance, force, autorité, violence : ce ne sont là que des mots indicateurs des moyens que l’homme utilise afin de dominer l’homme » (1972 [1972] : 143-144). Comme le note Bani Sadr (à paraître), ces notions fondamentales en sciences politiques, selon qu’elles sont utilisées dans le langage de la liberté et du droit ou dans le langage des rapports de force, ont des significations très différentes (il distingue deux types de langage, dont chacun possède des propriétés spécifiques et opposées). Voir *infra*.

¹⁴ Weber, sur ce point, ne reprend que la conception du pouvoir chez les philosophes grecs (voir par exemple les typologies du gouvernement dans *La République* de Platon et la *Politique* d’Aristote). Comme le souligne Jacqueline Russ en commentant les approches politiques de ces deux philosophes : « Les formes de gouvernement s’intègrent dans des structures et systèmes de domination. La pensée grecque définit donc le politique en termes de domination, sujétion et aussi violence. Le couple maîtrise / obéissance scande les métamorphoses du pouvoir » (1994 : 260).

¹⁵ L’analyse de Bani Sadr (2014) du pouvoir a nourri la nôtre dans ces trois derniers paragraphes.

¹⁶ Platon affirme : « nous croyons [...] qu’il n’est rien de plus avantageux à chacun que d’être gouverné par un être divin et sage, soit que ce maître habite au-dedans de nous-mêmes, ce qui serait le mieux, soit au moins qu’il nous gouverne du dehors, afin que, soumis au même régime, nous devenions tous semblables et amis dans la mesure du possible [...]. Et la loi ne montre-t-elle pas précisément cette même intention, elle qui prête son concours à tous les membres de l’État ? » (*Ibid.*).

¹⁷ Pour un développement sur la problématique du corps en sémiotique, voir par exemple *Corps et sens* de Jacques Fontanille (2011).

¹⁸ Sartre écrit : « On ne sait où l’on va, mais puisqu’on change, c’est qu’on s’améliore. Le dernier phénomène historique est le meilleur simplement parce qu’il est le dernier » (2003 [1949] : 42).

¹⁹ Chez Arendt, à la différence du *pouvoir*, la *puissance* désigne « un élément caractéristique d'une entité individuelle ; elle est la propriété d'un objet ou d'une personne et fait partie de sa nature » (*Ibid.*).

²⁰ Benjamin Constant affirme : « Il n'existe au monde que deux pouvoirs, l'un illégitime, c'est la force ; l'autre légitime, c'est la volonté générale » (1872 [1814] : 9). Sur cette base, il remet en cause le principe du « contrat social » conçu par Rousseau : « L'assentiment de la majorité ne suffit nullement dans tous les cas, pour légitimer ses actes : il en existe que rien ne peut sanctionner ; lorsqu'une autorité quelconque commet des actes pareils, il importe peu de quelle source elle se dit émanée, il importe peu qu'elle se nomme individu ou nation ; elle serait la nation entière, moins le citoyen qu'elle opprime, qu'elle n'en serait pas plus légitime. Rousseau a méconnu cette vérité, et son erreur a fait de son contrat social, si souvent invoqué en faveur de la liberté, le plus terrible auxiliaire de tous les genres de despotisme » (*Ibid.* : 10-11).

²¹ Ce sont cette prise de conscience et cette assumption qui peuvent amener chaque être humain à sortir du cercle fermé du pouvoir : dans ce cercle fermé, le dominé restera toujours dominé (il est sous l'égide du *devoir*), car il ne *sait* ni ne *peut* changer l'ordre établi. Bani Sadr préconise de sortir de cette structure fermée en la remplaçant par une structure ouverte reposant justement sur les droits. Mais pour sortir de ce cercle, l'être humain doit *croire* qu'il peut changer les choses, il doit avoir de l'espoir. L'auteur incite également les idéologies à devenir l'expression des droits au lieu d'être l'expression des rapports de force.

²² L'approche sémiotique ici rejoint partiellement les sciences politiques telles qu'elles sont décrites par Philippe Braud : « Les recherches en sciences sociales oscillent toujours entre deux perspectives. Soit privilégier l'étude des acteurs, c'est-à-dire celle des sujets, individuels ou collectifs, qui ont une identité, affirment une volonté, manifestent des attitudes et adoptent des comportements. Soit privilégier l'étude des processus qui résultent de systèmes d'interaction entre agents sociaux et produisent des dynamiques susceptibles, à la limite, d'effacer la notion même d'acteur » (2006 [1982] : 39).

²³ Par exemple, Pierre Ansart note : « L'explication et la compréhension des émotions, des sentiments, des passions politiques, constituent une difficulté permanente pour les sciences sociales, l'histoire, et, plus encore, pour les sciences politiques et la sociologie » (2002, en ligne). Même si cette affirmation date de 2002, elle semble toujours pertinente. Par ailleurs, il convient d'indiquer qu'il existe en sémiotique une autre façon d'aborder les passions, celle développée par Jean-Claude Coquet (voir notamment 1997 : 1-18 et 81-103 ; 2007 : 121-134 et 252-268), qui s'appuie, non pas sur la catégorie passion / action, mais sur la catégorie passion / raison.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALONSO, Juan (2005), *Le Discours de l'ETA : un terrorisme à l'épreuve de la sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- AMOSSY, Ruth (2000), *L'Argumentation dans le discours : discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan Université.
- ANSART, Pierre (2002), « Connaissance des passions politiques : Platon, Machiavel, Tocqueville », *Les Cahiers psychologie politique*, n° 1, disponible sur : <http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1657>.

- ARENDT, Hannah (1972 [1972]), *Du mensonge à la violence*, Paris, Calmann-Lévy.
- ARENDT, Hannah (1983 [1958]), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.
- ARENDT, Hannah (1995 [1993]), *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Le Seuil.
- ARENDT, Hannah (2006 [1953]), *La Nature du totalitarisme*, Paris, Payot et Rivages.
- ARISTOTE (1993 [IV^e s. av. J.-C.]), *Politique*, Paris, Gallimard.
- ARON, Raymond (1950), « La science politique en France », dans AA.VV., *La Science politique contemporaine : contribution à la recherche, la méthode et l'enseignement*, Paris, Unesco, pp. 52-63.
- BANI SADR, Abolhassan (2014), *Leadership dans la démocratie*, Paris, Éditions Enghelab Eslami (en persan).
- BANI SADR, Abolhassan (à paraître), *Entretiens avec Amir Biglari*.
- BANKS, David (dir.) (2014), *Aspects linguistiques du texte politique*, Paris, L'Harmattan.
- BERTRAND, Denis (1999), *Parler pour convaincre*, Paris, Gallimard.
- BERTRAND, Denis, DÉZÉ, Alexandre, MISSIKA, Jean-Louis (2007), *Parler pour gagner*, Paris, Les Presses des Sciences po.
- BIGLARI, Amir (dir.) (2015), *Valeurs : aux fondements de la sémiotique*, Paris, L'Harmattan.
- BORDRON, Jean-François (2016), *Le Discours spéculatif : approche sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BRAUD, Philippe (2006 [1982]), *La Science politique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BURDEAU, Georges (1949), *Traité de science politique*, t. 2, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- CHARAUDEAU, Patrick (2005), *Le Discours politique : les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- CHARAUDEAU, Patrick (2007), *Le Débat public : entre controverse et polémique. Enjeu de vérité, enjeu de pouvoir*, Limoges, Lambert-Lucas.
- CHARAUDEAU, Patrick (2013), *La Conquête du pouvoir : opinion, persuasion, valeurs. Les discours d'une nouvelle donne politique*, Paris, L'Harmattan.
- CONSTANT, Benjamin (1872 [1814]), *Principes de politique*, Paris, Guillaumin.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens : le langage en question*, Paris, Presses Universitaires de France.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaire de Vincennes.
- D'ALEMBERT (1770), *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, t. 5, Paris, Zacharie Chatelain & Fils.

- DE GAULLE, Charles (1999 [1954]), *L'Appel*, dans *Mémoires de guerre*, Paris, Plon, pp. 7-269.
- DUMÉZIL, Georges (1968), *Mythe et épopée : l'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard.
- FAYE, Jean-Pierre (2009), *Introduction aux langages totalitaires : théorie et transformations du récit*, Paris, Librairie générale française.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FOUCAULT, Michel (1984), « Deux essais sur le sujet et le pouvoir », dans DREYFUS, Hubert L., RABINOW, Paul, *Michel Foucault : un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, pp. 297-321.
- FOUCAULT, Michel (2001 [1978]), « La philosophie analytique de la politique », *Dits et écrits*, t. 2 : 1976-1988, Paris, Gallimard, pp. 534-551.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Le Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, MOUILLAUD, Maurice (dir.) (1984), *Le Discours politique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2017), *Les Débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises : constantes et évolutions d'un genre*, Paris, L'Harmattan.
- KRIEG-PLANQUE, Alice (dir.) (2012), *Analyser les discours institutionnels*, Paris, Colin.
- LA BOÉTIE, Étienne de (2016 [1576]), *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion.
- LAMIZET, Bernard (1998), *La Médiation politique*, Paris, L'Harmattan.
- LAMIZET, Bernard (2002), *Politique et identité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- LAMIZET, Bernard (2011), *Le Langage politique : discours, images, pratiques*, Paris, Ellipses.
- LAMIZET, Bernard (2012), *L'Imaginaire politique*, Paris, Hermès / Lavoisier.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France.

- LANDOWSKI, Éric (2005), *Passions sans nom*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MACHIAVEL, Nicolas (2016 [1532]), *Le Prince*, Paris, Libro.
- MAUSS, Marcel (2012 [1925]), *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MAYAFFRE, Damon (2000), *Le Poids des mots : le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres : Maurice Thorez, Léon Blum, Pierre-Étienne Flandin et André Tardieu, 1928-1939*, Paris, Champion.
- MAYAFFRE, Damon (2004), *Paroles de président : Jacques Chirac, 1995-2003, et le discours présidentiel sous la V^e République*, Paris, Champion.
- MAYAFFRE, Damon (2012a), *Nicolas Sarkozy : mesure et démesure du discours, 2007-2012*, Paris, Les Presses des Sciences po.
- MAYAFFRE, Damon (2012b), *Le Discours présidentiel sous la V^e République : Chirac, Mitterrand, Giscard*, Paris, Les Presses de Sciences po.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1976 [1945]), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MICHELI, Raphaël (2010), *L'Émotion argumentée : l'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*, Paris, Cerf.
- MITTERRAND, François (1995), *Mémoire à deux voix* (avec WIESEL, Elie), Paris, Odile Jacob.
- PLATON (1967 [IV^e s. av. J.-C.]), *La République* (livres VIII-X), Paris, Les Belles Lettres.
- POPPER, Karl Raimund (1988 [1934]), *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- RICEUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- ROSANVALLON, Pierre (2003), *Pour une histoire conceptuelle du politique*, Paris, Le Seuil.
- ROSANVALLON, Pierre (2010), « Le pouvoir contre l'intérêt général », *Le Monde*, 21 septembre, p. 19.
- RUSS, Jacqueline (1994), *Les Théories du pouvoir*, Paris, Librairie générale française.
- SALAVASTRU, Constantin (2005), *Rhétorique et politique : le pouvoir du discours et le discours du pouvoir*, Paris, L'Harmattan.
- SARTRE, Jean-Paul (2003 [1949]), « Qu'est-ce qu'un collaborateur » ?, *Situations III*, Paris, Gallimard, pp. 35-48.
- SCHMITT, Carl (2009 [1932]), *La Notion de politique : théorie du partisan*, Paris, Flammarion.
- SUREL, Yves (2015), *La Science politique et ses méthodes*, Paris, Colin.
- TROGNON, Alain, LARRUE, Janine (1994), *Pragmatique du discours politique*,

Paris, Colin.

VALÉRY, Paul (1945), *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard.

WEBER, Max (1995 [1921]), *Économie et Société*, t. 1 : *Les Catégories de la sociologie*, Paris, Plon.

WEBER, Max (2003 [1919]), *Le Savant et le politique*, Paris, La Découverte.

ZILBERBERG, Claude (2012), *La Structure tensive*, suivi de *Note sur la structure des paradigmes* et de *Sur la dualité de la poétique*, Liège, Presses Universitaires de Liège.

SÉMIOTIQUE ET DROIT

Giuditta Bassano
Université de Bologne (Italie)

Décrire le rapport entre sémiotique et droit n'est pas chose facile. D'une part, il y a le problème de ce que peuvent ou veulent être les interlocuteurs d'une sémiotique juridique : cherche-t-on le dialogue avec ceux qui connaissent le droit parce qu'ils l'étudient ou le pratiquent – les juristes, et / ou le dialogue avec ceux qui l'étudient et le théorisent ? Et la différence entre une philosophie du droit (ou une histoire du droit) et une anthropologie juridique, plus souvent intéressée à la structure des normes sous quelque forme que ce soit, se révèle tout de suite. Il faut envisager, bien sûr, ceux qui se confrontent avec les problèmes de tous ces horizons, de manière plus ou moins consciente. D'autre part, il faut dire que l'étude du droit de la part des sémioticiens implique que ceux-ci se soient familiarisés avec un langage technique compliqué et avec un univers sémantique aussi compliqué ; langage et univers desquels découlent tous ces discours et ces pratiques sociales à valeur juridique¹. Les sémioticiens qui ont pris au sérieux cette tâche n'ont jamais été très nombreux. Essayons donc de résumer une partie de l'histoire récente du rapport entre la sémiotique et le droit, en soulignant les perspectives, les problèmes et, avec un peu de chance, les convergences possibles.

1. Découvrir le droit : la pragmatique

En 1962, la sémiotique était encore à son aurore : trois ans avant que Roland Barthes ne publie ses *Éléments de sémiologie* et six ans avant les premières rencontres à Urbino, où s'est ensuite cristallisée l'idée d'un projet narratologique. D'un autre côté, dans la philosophie du droit, commençait

à circuler le travail d'un juriste comme H.L.A. Hart, qui a influencé la réflexion théorique sur les normes jusqu'à nos jours. Cette année-là a été publié, de manière posthume, un recueil d'un philosophe du langage plutôt singulier, John L. Austin², collègue de H.L.A. Hart à Oxford. Le fait que Austin deviendra très célèbre même dans un champ très éloigné de la sémiotique comme celui du droit pénal est étrange : son essai sur la culpabilité, *A Plea for Excuses*³, fera pleinement partie des classiques de la littérature anglo-saxonne sur la théorie du délit (Yaeger, 2006). Mais peut-être que le retentissement des cours tenus par Austin à Oxford et Harvard entre 1951 et 1955 est inégalé. Austin évoluait dans le contexte de la récente révolution du positivisme logique du Cercle de Vienne, mais avait l'intention de changer les choses : les douze cours recueillis dans *How to do things with words* sont l'ouverture de la boîte de Pandore, qui, de la bivalence logique des assertions, s'intéressera pour la première fois au « constructivisme » du langage, comme l'offraient, en même temps, les transformations entre la philosophie du « premier » et du « second » Wittgenstein, et, toujours à Oxford, les voix de Ryle, de Strawson et celle éminemment juridique de Hart.

Pour Austin, il est fondamental d'expliquer que tous les énoncés ne peuvent être dits vrais ou faux, parce qu'il y en a au moins un type, qu'il nomme « performatifs », qui ne décrivent pas du tout quelque chose du monde, mais « font quelque chose dans le monde ». C'est le cas d'un énoncé comme le « oui » qu'on prononce lors d'une cérémonie de mariage, ou le « je laisse ma montre en héritage à mon frère » qu'on présente dans un testament. Ces performatifs font partie de l'exécution de quelque chose, mais aussi, quand ce qu'ils « accomplissent » ne se réalise pas, parce qu'il manque la vraie intention de celui qui les énonce, ou parce que les circonstances ne sont pas adéquates, par exemple nous ne pouvons pas parler de faux mariage ou de faux héritage. Il s'agira plutôt d'« actes nuls, ou accomplis de mauvaise foi, ou incomplets, et ainsi de suite » (1962 : 6). Il faut ainsi relier aux performatifs la question de leur « bonheur » ou « malheur », c'est-à-dire le fait qu'il existe une procédure conventionnelle, qui inclut un certain effet, certains sujets et certaines circonstances, à partir desquels se révèle un énoncé performatif heureux seulement si la personne l'accomplit de manière complète et correcte, avec une compétence subjective pour l'accomplir, avec l'intention de se comporter selon ce qu'elle prévoit et, de ce fait, en agissant en conséquence par la suite. Ce qui peut être considéré comme une petite

« révolution anti-essentialiste » – peut-être autant dans le champ de la recherche linguistique que dans celui de la philosophie théorétique (Penco et Sbisà, 1987 : XXI) –, se déploie déjà, aussi dans *A plea for Excuses* où Austin rappelle le cas d'un procès contre le domestique d'un hôpital psychiatrique de 1874. L'accusé Finney aurait provoqué la mort d'un interné, Thomas Watkins, avec un jet d'eau bouillante d'une baignoire dans laquelle il était censé lui faire faire sa toilette. L'accusé se défend en déclarant qu'il a ouvert le mauvais robinet, et que pour cela il a brûlé « involontairement » Watkins. On le croira et il sera jugé innocent parce que le caractère accidentel de son geste ne permet pas de reconnaître la présence des éléments de « négligence coupable » qui justifieraient le délit d'homicide.

Pour Austin, tout le jeu de sens du verdict tourne autour de la référence intradiscursive de cette involontarité, que le juge ne considère pas comme problématique, mais qui – philosophiquement – l'est. Dire que le geste de Finney a ouvert accidentellement le robinet d'eau chaude, avec comme résultat la brûlure de Watkins, est une chose, dire que Finney a accidentellement brûlé Watkins, « ce qu'il *n'a pas* fait par erreur », en est une autre. Même la définition du geste, ajoute-t-il, est inappropriée, parce que dire que Finney a ouvert le robinet d'eau « *par mégarde* » devrait vouloir dire que, par exemple, il a heurté ce robinet, et alors l'histoire serait différente (1961 : 181-182). La manœuvre théorique d'Austin a un poids fondamental pour ce qu'on dira dans les prochaines pages, pour deux aspects au moins : le premier concerne le droit, le deuxième l'étude. Austin remet au droit la possibilité d'exister comme discours « performatif tout court » – dans l'énonciation juridique il n'existe pas d'assertions en tant qu'actes⁴ tout seuls – mais il le fait en lui donnant aussi un caractère parfaitement antiréférentiel (Greimas, 1976 ; Landowski, 1988 ; Jackson, 1985). Son idée d'énonciation performative va bien au-delà du concept de langage comme « information » : ainsi, la fausseté du mot, vue par les logiciens comme le principal obstacle à la description correcte du monde, devient un aspect intrinsèquement communicatif du langage, et c'est pour poursuivre cette faculté de mentir, que naît la sémiotique (Eco, 1975 : 89). Le deuxième aspect est qu'il est possible de retourner à Austin pour distinguer deux disciplines qui même aujourd'hui s'occupent de droit de manière plus ou moins exclusive : la pragmatique et le pragmatisme. La première, née à partir de *How to do things with words*, concerne les études dans un cadre européen et plutôt hé-

térogènes, où sous le même nom existent des réflexions divergentes comme celles de Grice et celles de Searle. Jackson identifie par exemple une pragmatique de l'« école italienne et une de l'école allemande » (2012 : 12), pour lesquelles on considère entre autres les travaux de Cartaterra (1974), ainsi que ceux de Posner et Krampen (1981). La pragmatique, dans son acception plus vaste, s'occupe de droit en étudiant les règles de négociation liées à la rhétorique juridique dans des contextes interactionnels (Bertuccelli Papi, 1993). Le pragmatisme, par contre, a un terrain surtout américain et naît avec l'étude du droit de *common law* dans une perspective peircienne (Kevelson 1982). Il adopte entre autres la mission, digne d'honneur, de penser une « sémiotique juridique en mesure de tracer les connexions entre des systèmes sémiotiques de droit distants d'un certain point de vue, historique, culturel et idéologique, sur une échelle globale des cultures humaines » (*Ibid.* : 22). Aujourd'hui, le pragmatisme a comme référence l'*International Journal for the Semiotics of Law*, qui encourage une perspective interdisciplinaire, en accueillant des contributions de champs disparates, comme la déconstruction et la sociolinguistique, l'histoire des discours juridiques, l'herméneutique, la psychanalyse, l'étude du droit dans la littérature, la sémiotique visuelle.

1.1. Greimas et les sociétés commerciales

Concentrons-nous sur la première proposition de réflexion sur le droit du côté sémiotique, c'est-à-dire l'unique travail de Greimas sur ce thème : l'analyse d'une loi française de droit commercial de 1966. L'analyse est publiée pour la première fois en 1971 sous forme d'un volume plutôt que celle d'un article⁵ : pour cela il est impossible de résumer le contenu sans le parcourir au moins un peu.

Pour plusieurs raisons on peut parler d'une « étape capitale » des positions que, par la suite, d'autres comme Landowski et Jackson, adopteront à l'égard du discours juridique, et ce n'est pas moins significatif qu'il s'agisse d'un travail collectif : cinq spécialistes se concentrent sur un texte de loi de 38 pages, organisé en 508 articles. Il ne s'agit pas d'élaborer un modèle méthodologique de lecture comme celui présenté dans *Maupassant*, mais de traduire en questions sémiotiques « certaines questions locales », qui découlent de l'architecture des rapports entre les articles. Au cours de l'ana-

lyse, ensuite, ces questions sémiotiques tendent à ressembler toujours plus aux résultats théoriques définitifs par rapport au discours juridique. Mais qu'est-ce que la loi 66 de 1966 (n° 66-537) ? Greimas et son équipe devaient avant tout savoir ce qu'ils avaient entre les mains. Il s'agit d'une réforme fondamentale des rapports de droit privé liés au commerce, qui, en France, avant la loi 66 avaient été réglementés seulement en 1935, et avant, en 1867. La loi 66 donne forme à une entité connue, diffusée, contestée et réglementée dans toutes les cultures juridiques occidentales, par exemple, avec les sigles SAS ou SARL⁶ : les sociétés commerciales. Le concept, très compréhensible en soi, est celui de deux ou de plusieurs personnes qui décident de mettre en commun une partie de ce qu'elles ont, avec l'idée qu'en les gérant ensemble elles obtiendront quelque chose de plus de ce qu'elles peuvent en tirer en les gérant seules.

L'objectif de toute société commerciale – à la différence des autres types de sociétés non commerciales reconnues par le droit français, comme l'association, la mutuelle ou la communauté (copropriété, mariage), est de faire un bénéfice et de se le partager : plus formellement, « une société a toujours une vocation économique (procurer des biens et services payants, créer du bénéfice ou des économies), et se les partager » (article L 210-1 du Code de commerce). Que ce soit la référence à l'idée de capitalisme, parce que celle-ci naît en rapport étroit avec la conception d'un « droit à accumuler de l'argent et à le concentrer (en société) pour qu'il soit réinvesti et donc pour qu'il se transforme en un moyen productif » (*Ibid.*), ou que ce soit une mention très brève aux cas plus typiques de formations de sociétés commerciales, elles pourraient être valables pour celui qui serait complètement novice en droit privé et en expériences sociétaires. En plus des grands groupes internationaux, les sociétés sont l'entité typique dans laquelle on se constitue, par exemple, pour candidater à un appel d'offre ; pour limiter les risques en séparant les patrimoines – parce que la société commerciale limite les risques au montant des apports effectués ; pour transmettre une entreprise à ses héritiers. Il existe donc des sociétés dans des villages perdus, par exemple, pour distribuer le lait des éleveurs locaux de bovins, des sociétés constituées exclusivement par un antiquaire et son fils, des sociétés qui dans toutes les villes européennes s'occupent de ramasser et d'éliminer les déchets. Le droit commercial français définit la forme, les objectifs, les ultérieurs groupements possibles entre sociétés, la durée, et la structure in-

terne de ce type d'entreprise, et c'est au processus de cette création que s'adresse Greimas. Divisons ses observations en deux parties et omettons la session finale du texte, qui s'intéresse à appliquer ces observations au problème du groupement entre sociétés. La première partie concerne le discours juridique, la deuxième concerne les actants et les fonctions qui opèrent dans les structures narratives qui organisent la loi 66.

L'étude commence par une déclaration plutôt courageuse et originale, parce que, selon une approche déductive, elle propose de considérer le discours juridique comme « un cas particulier, définissable pour sa spécificité, entre tous les discours possibles – et réalisables – dans quelque langue naturelle que ce soit » (Greimas, 1976 : 74). Et le moyen que Greimas suggère, pour cette spécificité, est celui d'un prélèvement – *dans* la langue naturelle – suivi par une traduction :

Le discours législatif renvoie incessamment aux significations du discours référentiel, comme si celui-ci n'était pas seulement isotope, mais aussi isomorphe à la « réalité du monde » et donc antérieur au discours législatif, lequel ne parlerait que de choses dont l'existence est évidente en soi ; il y a en bref une sorte de relation de présupposition logique dont les caractéristiques sont celles du *paraître sémiotique*. En fait c'est le discours législatif qui confère aux éléments de la langue naturelle, en les sélectionnant, le statut de niveau référentiel pour les intégrer dans le discours juridique, en prédisposant une de leur clôture par rapport aux significations qui les contournent : dans la perspective de l'être sémiotique, le niveau législatif est donc antérieur au droit, au niveau référentiel et en est le présupposé. (*Ibid.* : 79)

On peut remarquer que cette proposition d'un niveau juridique – qui prélève et réorganise des éléments de la langue maternelle – est la première et la dernière réponse sémiotique à une idée qui dans la philosophie du droit existe depuis deux siècles et continue à persister avec bonheur (Jori, 2014) : celle sur le statut de la langue du droit. Mais Greimas continue et définit mieux ce qu'il entend par « niveau juridique » : il y a une grammaire et un univers sémantique juridique, et les deux coopèrent dans le but de fournir les limites du champ de la traduction dans la langue naturelle. L'analyse se concentre sur la grammaire : on peut reconnaître, en effet, des énoncés de deux types – *qualitatifs* (dans l'ordre sémiotique de *l'être*), c'est-à-dire qui, « en attribuant des déterminations aux objets discursifs les constituent en

objets sémiotiques » et *fonctionnels* (dans l'ordre sémiotique du *faire*) qui « déterminent la sphère du faire que ces objets sont susceptibles d'assumer » (1976 : 83). Un exemple d'énoncé qualitatif, dans la loi 66, est la deuxième partie de son premier article : « sont commerciales à raison de leur forme et quel que soit leur objet, les sociétés en nom collectif, les sociétés en commandite simple, les sociétés à responsabilité limitée et les sociétés par actions ». Un exemple d'énoncé fonctionnel, par contre, est l'article 3 de la loi – qui définit quelque chose que la société commerciale ne peut pas faire (exister sur le territoire français mais en ignorer les lois) : « les sociétés dont le siège social est situé en territoire français sont soumises à la loi française ».

Pour être plus précisément en ligne avec les observations de Greimas, celui de l'article 3 est un énoncé fonctionnel fondé sur la prescription, et non sur l'interdiction : en effet, la découverte qui suit juste après, dans l'analyse, est celle pour qui tous les énoncés fonctionnels de la loi 66 semblent opérer avec les catégories modales du *devoir faire* ou du *devoir ne pas faire*. En revenant un instant à l'ordre de l'être, Greimas souligne que la modalité de l'être juridique semble coïncider avec celle de *l'existence*. Ce qui n'est pas dit par le droit, en d'autres mots, n'existe pas dans le droit. Ainsi, les « performatifs » d'Austin deviennent les seuls types d'énoncés existant dans le droit. Il n'y a rien qui permette de se demander si c'est vrai ou faux – au niveau de la production des énoncés du législateur. Ils ont tous le statut de « parole performative absolue instaurant un ordre du monde conventionnel et explicite – et dans son organisation – appelant, du fait qu'il les énonce, les êtres et les choses à l'existence et leur attribuant des fonctions précises, délimitées par des règles prescriptives et interdictives » (*Ibid.* : 82). Après avoir déterminé une grammaire et un univers sémantique, arrive la réflexion sur le mécanisme qui en crée et en confirme les règles. Pour être plus clairs, pour la *production* il s'agit d'intégrer quelque chose qui vient du plan référentiel du droit – « qui baigne dans le discours en langue naturelle où se rencontrent, pêle-mêle, les éléments hétérogènes relevant d'univers sémantiques différents » (*Ibid.*). Il s'agit « de nommer correctement “les choses” et d'insérer “les événements” prévisibles dans la grille modale des prescriptions et des interdictions » (*Ibid.*). Pour la *vérification* – qui, peut-être, devrait aussi être appelée « reconnaissance » (*Ibid.*)⁷ – les choses changent légèrement. Greimas, en effet, fait référence maintenant à la jurisprudence,

où certains faits relatés, en soi non adaptés au niveau grammatical au discours législatif, peuvent être traduits « en un énoncé conforme aux règles de construction des énoncés juridiques, et ceci afin de montrer que, parmi tous les énoncés qu'est capable d'engendrer la grammaire juridique, il existe au moins un énoncé conforme à celui qui provient de la traduction de l'énoncé non juridique » (*Ibid.* : 89). Et c'est ainsi qu'on arrive à l'analyse de la loi selon un deuxième ordre de considérations, celles pour lesquelles *ici aussi* – comme dans tout discours – doit être à l'œuvre une ossature narrative, celle qui est la « forme d'organisation de l'imaginaire humain » (*Ibid.*). C'est ainsi que commence la reconstruction d'un parcours dans lequel les actants et les fonctions « donnent vie » à la forme juridique de la société commerciale. Pour se fondre dans un groupe sociétaire, certains individus doivent arriver à instituer une relation entre une partie d'eux-mêmes – leur nature de possesseur – et une partie de ce qu'ils possèdent dans la société – la portion de capital qu'ils détiennent. Mais la relation entre celui qui possède quelque chose et le bien possédé peut être sémantiquement investie sur chacun de ces trois pôles – c'est-à-dire en concentrant l'attention (1) sur le bien, (2) sur le possesseur, ou (3) sur le prédicat de la possession. Et c'est exactement cette forme que Greimas réussit à rendre au sens de la loi en soi, en plaçant justement une typologie sociétaire précise – les sociétés de personnes sur le pôle (1). Chacune des typologies, en tout cas, a été engendrée par un glissement par rapport à la domination de (1) : un nouveau possesseur s'est créé – la société, seulement grâce à la « neutralisation des futurs participants ». Le caractère temporaire de la société comme nouveau possesseur, autre aspect amplement réglementé par la loi 66, peut à son tour être majeur ou mineur – donc il y aura des sociétés dans lesquelles les individus qui l'ont constituée seront liés au capital investi, et d'autres où il s'agit surtout de « liens accidentels, relevant de la simple circulation fiduciaire des titres symboliques ». Mais il est aussi clair qu'en prenant ensemble les deux caractéristiques – caractère provisoire de la relation et domination de l'objet, la société commerciale risque constamment de devenir un agglomérat de capitaux anonymes. Il manque encore un passage – celui qui « institutionnalise » un vouloir social de la société comme nouveau sujet possesseur.

En exploitant l'opposition entre le concept d'*unitaire* et de *partitif*, Greimas explique que la loi 66 donne au sujet société quelques caractéristiques

qui l'obligeront à poursuivre une valeur collective (*unitaire*). Il s'agit d'organes (*acteurs* dans le sens sémiotique) qui portent le nouveau sujet à stipuler un contrat avec le législateur et à protéger les *demandes* de ses participants – en eux-mêmes confus et excessifs – avec un *devoir faire*. Et voilà qu'à un certain point la société passe d'être une *totalité partitive* à être une *totalité intégrale*. L'analyse se conclut en se concentrant sur les rapports interactantiels internes à la société constituée : une caractéristique éminente de cette dernière partie consiste à ne pas réduire l'opérateur théorique peut-être le plus problématique de la sémiotique actantielle – le destinataire – à une entité unique. La société commerciale en effet s'est créée à travers au moins deux *contrats* distincts – celui des participants, qui ont cédé leurs vœux uniques à une séparation et à une partitivisation, en créant l'entreprise commune, et celui du législateur, qui a doté le nouveau sujet sociétaire de *devoirs*⁸. Mais la chaîne des énoncés narratifs concernant la constitution de la société est terminée : la loi 66 établit aussi les figures d'une « assemblée générale » de la société et d'un « organe directif ».

On n'a pas besoin d'entrer dans les détails, mais il faut remarquer que l'analyse greimasienne convoque – à travers un parcours absolument original – la confrontation avec la réflexion politique sur le rapport entre pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Il s'agit en fait de déléguer d'autres rôles de sujets à d'autres figures, avec au moins deux opérations. Une partie de la loi, en effet, institue, décrit et régleme (en prévoyant, par exemple les réunions, leur fréquence, etc.) « l'assemblée générale », qui est constituée par tous les participants – c'est-à-dire par toutes leurs parts de capital investi – et qui est la protagoniste de toutes les décisions. C'est une entité réglementée par des *prescriptions* et non par des *interdictions*. L'assemblée décide comment s'organiser et comment éventuellement cesser d'exister (statuts, dissolution), comment livrer aux participants des quantités de profit qu'on décide de ne pas investir et enfin décide de la procuration du *faire* vrai et justement à un « organe directif ». Ici, à la différence de l'assemblée, le législateur ne prescrit pas, mais *interdit*. L'organe directif, en effet, est libre d'agir comme il croit, à condition que les résultats de son agir ne soient pas nuisibles aux intérêts de la société. Si bien que – écrit Greimas – selon que l'agir et l'organe directif donnent lieu à des profits ou pas, ce sont respectivement l'assemblée et cet organe qui se constituent à chaque fois comme destinataires. Le rôle de l'organe directif permet de penser aussi à

ce qui a été dit à propos de la forme « anonyme » de la société commerciale, parce que le pouvoir anonyme des actions se voit contrebalancé par le pouvoir personnalisé des « actionnaires-dirigeants », qui dans l'article 95 sont définis comme des possesseurs permanents. Leurs actions « sont inaliénables, réglementées, assurant la gestion ».

En quoi tout ceci a-t-il servi aux juristes ? Et en quoi a-t-il servi aux sémiologues ? Y a-t-il peut-être quelqu'un à qui ceci a servi ? Pour la première réponse, en plus des positions que Greimas prend concernant des questions spécifiques mentionnées, la richesse de la profondeur que ce travail donne au « formalisme juridique » peut être généralement valable⁹. Il faut peut-être dire, avec plus d'attention qu'elle le lui rend : tout juriste en effet est capable de comprendre ce que veut dire parcourir les actions culturelles et sociales qui convainquent beaucoup d'individus à transformer leurs propres intérêts en la naissance d'une entité sociétaire, dotée d'une valeur et de différents devoirs. Mais le droit, comme le rappelle justement Greimas, part de la chose « déjà faite ». Il part du point plus final qu'intermédiaire, celui où le destinataire légal fixe les règles pour l'existence d'un conseil d'administration et d'organes sociétaires de direction, et en limite le périmètre et le but de l'action. Combien serait-il utile, par exemple, de disposer d'un appareil analytique de ce genre dans le champ tellement épineux de la traduction supranationale qui demande le développement d'un droit européen ? Et encore, par rapport à des questions éthiques très délicates, comme celle sur la fin de vie, le fait de pouvoir réaliser une reconstruction détaillée des relations interactantes investies dans les rapports entre les acteurs « citoyens », acteur « état », acteur « loi » et acteurs représentés par les « personnes qui désirent être aidées à mourir » serait peut-être heuristique. En ce qui concerne les sémiologues, plus brièvement, le travail de 1971 semble le symbole d'une instrumentalisation théorique heureusement synchrétique, où la théorie narratologique se faisait plus forte grâce à une sérieuse vocation anthropologique et un aussi solide arrière-pays linguistique ; vocation qui, malheureusement, semble être aujourd'hui tout au plus perdue – nous en reparlerons dans les paragraphes 3 et 3.2. Enfin, s'il y en a d'autres qui pourraient trouver ce travail utile, ce sont certainement ceux – plus ou moins spécialisés en anthropologie – qui cherchent à étudier le droit du point de vue d'une logique humaine des normes : l'idée greimasienne que le discours juridique soit une structure sémiotique qui encourage l'organisation

du faire social, en en exploitant une série de processus obligatoires et interdits, dans le cadre d'une série de « bonnes manières », sera développée par un des membres de son équipe de recherche, Éric Landowski, dont nous allons justement parler maintenant.

1.2. Les années 1980 : Landowski et Jackson

Les deux protagonistes de la sémiotique du droit des années 1960 jusqu'à la fin des années 1980 sont Éric Landowski et Bernard Jackson, respectivement sémiologue et philosophe du droit. Landowski et Jackson travaillent « en parallèle » pendant presque une décennie, jusqu'à fonder, en 1987 la revue que nous avons citée dans le premier paragraphe¹⁰. Pour des raisons de place, nous nous limitons, pour Landowski, aux deux textes de 1986 et de 1988 : il est intéressant de remarquer qu'alors que son enquête s'adresse peut-être même en premier lieu aux juristes, et dans un second temps aux sémiologues, celle de Jackson est une confrontation entre sémiotique appliquée au droit et sémiotique du droit impliquée dans les idées de John Austin, Hart, Kelsen, McCormick, Dworkin et puis encore Ross, Olivecrona, Lewellyn¹¹. Ici nous citons le premier volume qu'il publie sur le thème (1985) et deux autres articles, très différents et très distants dans le temps, qui résument les buts et les conquêtes de la sémiotique du droit (1988a et 2012). L'article de Landowski en 1986 est une sorte de tremplin : en plus de la loi 66, les modèles pour l'analyse du droit sont tous à construire et Landowski a l'intention d'en tracer la route. Il s'intéresse en particulier à rendre compte d'un problème tout autre que secondaire, celui du « dynamisme des couches du droit ».

Ceci, en effet, ne serait qu'une configuration normative parmi d'autres – parmi celles, par exemple, qui ont leur origine dans l'univers religieux, politique, moral, social – mises à part deux caractéristiques dont il faut tenir compte : l'ordre et le mouvement. La richesse syntaxique du monde de la pratique juridique, monde qui rassemble une multitude d'acteurs différents, est ainsi reconduite aux opérateurs élémentaires de la théorie de la narrativité. Le droit fonctionne avant tout sur un plan *horizontal* – où sont en cours des relations entre objets et sujets autour de valeurs, relations caractérisées au niveau modal. Par exemple, les réquisitions et les expropriations sont des *appropriations*, certaines conventions sont des *don*s *réci-proques* et les

actes comme l'abdication sont des *privations* (réflexives). Sur ce plan le dynamisme s'explique grâce à un principe de *commutation* entre les rôles toujours « disponibles ». La possibilité de commuter est donnée aux sujets et aux objets, et aux deux rapports fondamentaux qui, toujours en droit, limitent chaque type particulier d'acte : c'est-à-dire le *mandat* qui l'a rendu possible et la *sanction* qui l'admet ou l'exclut. Ensuite, il y a un niveau vertical, parce que le droit a en soi une propriété *réursive* : les rapports hiérarchiques entre les acteurs juridiques peuvent incessamment être redoublés. Il n'existe aucun destinataire ultime – mais seulement une instance axiologique qui peut s'incarner chaque fois en types différents d'acteurs légiférant et sanctionnant. Ce qui ferait du droit un système tout à fait original et toujours disposé à se transformer serait ce « vide positionnel », ce manque de destination substantielle. Landowski touche, de cette manière, dans son travail de 1986, un nœud crucial dans les théories du droit de Kelsen et Hart – la *Grundnorm* – et le résout avec une idée sémiotique de Destinataire épistémologique : ce qui rendrait « possible » seulement certains types de relations narratives dans le droit, et pas d'autres, serait en fait une sorte d'instance préalable au niveau métanormatif qui « pourrait être comprise comme l'actant collectif exprimé par tous les acteurs qui différemment se retrouvent à élaborer les *normes grammaticales* du droit » (1986 : 94).

Le deuxième travail de Landowski (1988) est d'une certaine manière complémentaire du premier. Par contre, la dimension pertinente n'est plus le juridique en général, mais plutôt le cadre du procès. Son idée est qu'il faut arriver à un inventaire d'actants spécifiques du procès, à partir des acteurs typiques qui y agissent – les témoins, les accusés, les experts, les défenseurs, les plaideurs, le juge, et qu'un premier pas peut être fourni en faisant un inventaire des types de « savoir » qui investissent l'agir juridique de ces actants (*Ibid.* : 62). Cela revient ainsi au pauvre juge, qui se trouve stratégiquement placé dans un double rôle de destinataire et de destinataire d'un jugement. Landowski assume cette position comme lieu excellent d'une question difficile : comment le juge fait-il pour *reconnaître* la preuve judiciaire, celle qu'il est tenu de *justifier* en même temps comme objet de reconnaissance *correcte* ? Plus spécifiquement, comment s'organise le tissage complexe entre les éléments qui définissent la spécificité de la preuve judiciaire ?¹² Il y a quatre modalités véridictoires qui coopèrent, illustrées l'une après l'autre. En premier lieu, dit Landowski, il y a l'*évidence empi-*

rique, où les faits sont tout simplement les faits, et peuvent « parler d’eux-mêmes ». On peut penser par exemple à la preuve par excellence, l’aveu, dans lequel l’accusé hypothétique d’un délit fiscal permet éventuellement au procureur d’obtenir des documents qui enregistrent la manière dont il a pris illégitimement possession de la somme volée et la façon dont il l’a dépensée. Faits purs, mais qui dans le contexte du sens légal doivent se confronter avec un autre type d’entité – les faits juridiques. Ce qui dans un monde « normal » est évident et constant, dans le cadre de la jurisprudence peut ne pas être tel et peut devoir laisser la place au résultat des règles combinatoires instituées par le droit. Par exemple, l’accusation d’un délit peut tomber parce qu’un procureur oublie de la transcrire dans un document au moment du passage entre la phase préliminaire au procès et celle du véritable processus, ou parce que le défenseur d’un accusé réussit à démontrer que les actions que l’accusé a accomplies, qu’elles soient plus ou moins graves, ne correspondent pas au délit identifié. Il s’agit donc de *légalité conventionnelle* des instruments de preuve.

Ensuite, apparaît un troisième type de vérité – que Landowski lie à celui qui en jurisprudence thématise la libre évaluation du juge. Idée fondamentale de la réflexion métanormative du législateur, l’autonomie du juge mérite un encadrement moins naïf de celui lié « aux lumières et à la prudence » individuelles (article 1353 du Code civil français). En effet, si l’on réfléchit en termes sémiotiques à la question : À quel type de critères le juge peut-il donc faire référence, une fois sorti de la sphère du légal *stricto sensu* ?, il est clair que le juge se trouve sous la dépendance d’un système de régulation intersubjective du croire, qui relève lui-même en dernière instance d’une grammaire (narrative et discursive) du discours social. C’est la vraisemblance sociale qui constitue le cœur de la libre évaluation du juge. Pensons par exemple au cas de non-assistance de la part d’un accusé d’un délit de dommage physique à une personne : très souvent ce qui pourrait valoir pour une personne quelconque appelée à réfléchir sur le même fait dans la vie de tous les jours, vaut aussi pour le juge. Si quelqu’un s’enfuit, il est coupable. Équation qui devient nouvel objet d’enquête, à ce stade, anthropologique – pourquoi ceci nous apparaît-il tellement clair ? –, mais par rapport à laquelle un juge est souvent un locuteur de sa langue et un membre de la communauté soumis au même genre de conditionnements liés au sens stéréotypé qui concernent chacun de nous. Enfin, par un dernier déplacement, Lan-

dowski met l'attention sur le rôle qui souvent, dans un procès, recouvre le discours scientifique introduit à travers la figure des experts. Modalité véridictoire de caractère mixte où la science se trouve effectivement convoquée et entendue, mais où les propositions qu'elle démontre, loin d'exercer un quelconque monopole quant à l'énoncé de la vérité, n'ont que le statut d'« opinions » parmi d'autres, toutes placées au même titre sous le contrôle d'une raison non plus démonstrative mais discursive. Le *savoir scientifiquement vrai* s'ajoute ainsi aux trois autres modalités ; la construction de la preuve juridique dépend des combinaisons complexes entre elles. Mais ceci vaut aussi pour tous les acteurs du procès, qui seront obligés de construire leur crédibilité en adoptant des stratégies qui se polarisent sur l'une et sur l'autre parmi les formes vues, ou bien qui en exploitent différentes collaborations possibles, ou bien qui en soulignent les conflits.

Il n'est pas facile, selon notre modeste opinion, de contester l'efficacité du modèle véridictoire proposé – et en ce qui concerne par exemple la formation d'avocats, de juges et procureurs, aujourd'hui, il serait peut-être utile de faire en sorte qu'ils se demandent : quelles modalités véridictoires peuvent avoir coopéré dans le cas de l'acquittement de Finney ? Trois ans avant que Landowski ne publie l'analyse sur les modalités véridictoires, Jackson donnait à la presse *Semiotics and Legal Theory*. Les clés de voûte de sa position sont au nombre de trois, et les exemples qu'il apporte pour en illustrer la validité pratique sont très intéressants et clairs. En premier lieu, il y a la conviction que la sémiotique a inscrit la pragmatique, dans le sens de Morris (1938) à l'intérieur de la sémantique ; en d'autres termes, avec ses mots : qu'il l'a *narrativisée* (1985 : 271). Pour la sémiotique, Jackson écrit qu'en fait, il n'y a pas de droit dans le monde à opposer au droit du texte, mais il y a le monde qui entre dans le discours juridique, que ce soit en tant que figure de l'énoncé ou en tant que trace de l'énonciation (Greimas et Courtés, 1979 : 125) ; ainsi, continue-t-il, les positions du réalisme juridique de Llewellyn, même si acceptables politiquement, risquent de ne pas pouvoir être confrontées avec ce qui leur resterait entre les mains, une fois éliminé le soi-disant appareil discursif idéologique du droit : ce serait le même monde qui informe ce droit, mais prêt à exister en dehors du contexte juridique (2012 : 16). En deuxième lieu Jackson refuse l'idée amplement partagée d'une part par le normativisme de Kelsen et d'autre part par le jus-positivisme posthartien – d'une *unité* du système légal. Une étude vraiment at-

tentive au mode de signification du juridique ne peut en effet parler que de nombreux objets discursifs différents et distants pour lesquels Jackson récupère le concept greimassien de « groupe sémiotique » (Greimas, 1987 : 6) comme « groupe de personnes qui utilisent un même système de signification » (1985 : 286). Certains groupes qui recouvrent effectivement un rôle fondamental sont rendus invisibles par la théorie de l'unité, explique-t-il, comme par exemple celui des administrations locales, celui des acteurs recueillis « dehors » par les salles de tribunal pendant les pauses ou dans l'attente du déroulement de l'audience au tribunal, celui constitué par l'interaction entre le client et l'avocat. Il s'agit d'actants ignorés, très souvent, comme les destinataires spécifiques d'une énorme partie du corpus des lois, comme dans le cas de la législation tribunaire, qui est adressée surtout à un secteur de l'administration publique, ou de la législation pénale, qui est lue et utilisée surtout par la police et dans les bureaux des commissariats. Si l'on renonce à l'idée de l'unité du système, on permet aussi que des problèmes peu « commodes » fassent irruption dans notre horizon, comme celui de l'irréductibilité des trois phases d'un jugement de délit – les enquêtes, l'exercice discrétionnaire de la décision du renvoi en jugement, le procès. Même si en général les philosophes s'occupent seulement de la troisième, c'est déjà l'ouverture des enquêtes qui présente un problème important de négociation : en effet, dans la *notitiae criminis*, quelqu'un doit convaincre quelqu'un d'autre – la police, un avocat, un préfet de police – qui a vu quelque chose qui est vraiment arrivé et que ce qu'il a vu mérite l'ouverture d'une enquête. Jackson parle d'une première sanction, souvent complexe, qui implique l'intelligibilité et la crédibilité, entre deux groupes sémiotiques différents. Pour ne pas parler des deux traductions successives, celles entre la police ou l'avocat et le procureur, et celle entre le procureur et le juge, qui dans une chaîne sémiotique exige un double transfert modal d'un *savoir être* et d'un *pouvoir faire* (2012 : 28). Enfin Jackson nie de manière ferme la valeur ontologique de certains concepts philosophiques juridiques, comme ceux de « justification », « validité », « loi ». Dans une philosophie de droit référentialiste¹³, souligne-t-il, ces notions posent le problème de devoir créer un lien entre elles et souvent aussi celui de devoir renvoyer chacune à un référent. Pour Hart, par exemple, le référent de la loi est un concept psychologique, qui existe vraiment dans la pensée des personnes et auquel les personnes font référence quand elles

utilisent le mot « loi » (1985 : 298).

Des problèmes qui ne relèvent pas de la sémiotique et qui, au contraire, sont en mesure d'affirmer aussi, et sans vouloir choquer, que le « mythe » de la « cohérence » du discours juridique, fait référence à quelque chose qui « n'existe pas ». Avec Fabbri et Sbisà (1980), Jackson souligne que l'on peut parler seulement de degrés différents de coopération demandée au lecteur d'un texte qui veut le considérer comme cohérent et – de la même manière – de degrés différents de cette disponibilité à coopérer. À la lumière de telles considérations nous ne sommes pas surpris que de nombreux juristes lisent et utilisent la philosophie de Jackson (Garapon, 2001) ; mais il est plutôt inattendu d'apprendre que la critique de la vocation sémiotique de ses études ait été faite – justement dans les années 1980, par le courant des *Critical Legal Studies*. *Semiotics and legal theory* a été accueilli comme un texte « collaborationniste » par rapport aux buts de la sémiotique – qui n'a été rien d'autre qu'un support méthodologique en plus du positivisme classique contre lequel les *Critical Studies* s'étaient coalisés (Hunt, 1986). En 1988, Jackson essaie la voie d'une clarification avec un article dans lequel il résume les traits principaux de la méthode sémiotique et place l'attention de la discipline plus du côté de la critique déconstructionniste que du côté du positivisme juridique. De plus, il écrit que les instruments de la sémiotique devraient être considérés comme une première étape d'une réflexion comme celle de la critique – parce que la sémiotique, qui n'est ni une « pseudo-philosophie » ni l'étude de « faits simples » et encore moins de faits juridiques simples, mais qui est un projet « descriptif » des systèmes et des procès de la signification (1988a : 68-69), peut indiquer les différences entre les formes signifiantes des stratégies de pouvoir. L'évolution de l'histoire montre qu'il n'a pas été possible d'éclaircir ce malentendu, mais elle montre aussi que du côté sémiotique il serait bon de garder en mémoire ce que la sémiotique n'est pas et comment il n'est pas possible d'affronter un objet d'analyse quelconque, sinon en utilisant les ressources dont nous avons parlé dans ces pages.

2. Droit dans quel sens ? Panorama contemporain et vocation sémiotique

Le panorama des études contemporaines sur le droit à vocation sémiotique est multiforme et vaste : le seul but que nous puissions atteindre ici est celui de souligner ses points principaux et ses lignes directrices. Dans le prolongement du *Critical Legal Studies Movement* né dans les années 1970, et en phase avec la tradition pragmatiste de Kevelson, aujourd'hui il existe une sémiotique du droit américain (Wagner et Broekman, 2012) : l'objectif qu'elle se pose est l'étude de la loi comme *discourse of power*, en n'écartant pas les problèmes classiques comme celui de ce qu'est l'essence de la loi (*Ibid.* : 5) et en consacrant une attention particulière à la jurisprudence comme contexte communicatif – capable en fait de façonner le monde social et compréhensible seulement parce qu'incessamment interprétée au sens peircien. Il existe ensuite, toujours dans un cadre anglo-saxon, une anthropologie du droit répandue et variée. Même s'il est difficile d'en résumer les intérêts – car il s'agit d'une discipline jeune et en cours de développement – on peut tout de même reconnaître qu'elle se rapporte, d'une part, à certaines branches de la philosophie du droit américain, comme le *new legal realism* (Nourse et Shaffer, 2009), et de l'autre, elle se constitue comme une vocation spécifique de l'étude interculturelle des normes et des résolutions des conflits. Toutefois, ce sont peut-être les voix isolées qui ont fait récemment les progrès les plus intéressants. Il s'agit presque toujours de juristes de formation. Il vaut la peine de citer, par exemple, le travail d'Oscar Chase, civiliste et chercheur en droit judiciaire : en 2005, dans un essai qui a eu un retentissement même dans la tradition italienne, Chase s'adresse aux utilisations du droit tribal africain pour débattre sur les principes de la procédure civile américaine. Parmi les Azandes, un groupe ethnique d'Afrique centrale, aucune institution de droit formel n'a été développée, et quand, dans le cas de certains délits, il faut vérifier si un accusé a dit juste, on fait recours à une pratique divinatoire devant un oracle. Chase exploite la différence entre les réalisations tellement différentes d'un modèle procédural juridique pour déclarer qu'il n'y a aucune légitimité « de nature » dans le monde, dans laquelle une culture et une autre choisissent leur meilleur moyen de gérer un conflit.

La question est en fait celle d'une « anthropologie de la pratique occidentale du droit civil américain » – dans laquelle on peut penser par exemple

au fonctionnement des preuves exactement en termes d'« oracles » spécifiques (*Ibid.* : 18). La perspective conjointe entre droit et psychologie est aussi très intéressante, perspective avec laquelle Amsterdam et Bruner (2002) vérifient les procès décisionnels des jurys populaires américains, avec une attention spécifique prêtée à ce qui, dans le modèle véridictoire de Landowski, est la modalité de la vraisemblance sociale. En Italie, les études de Ricca (2012) et de Bertolotti (2015) sont pionnières. Le premier établit un pont entre le droit et la sémiotique pour reconstruire le sens de certaines questions cruciales de la normativité interculturelle. Le deuxième récupère le travail de Greimas de 1976 et le conjugue avec celui de Landowski (1977) sur le reflet de l'activité parlementaire pour parler du problème de l'interprétation juridique. En France, on peut faire mention du travail de Garapon (2001) qui offre, par exemple, un regard en profondeur sur le concept de rituel judiciaire de *civil law* en rapport avec celui de *common law*. En nommant Girard, mais aussi Garfinkel, Foucault et Cassirer, Garapon s'occupe surtout de la valeur symbolique de la scène du procès pénal. En Belgique, dans les mêmes années, Ost (1999) écrit un essai très important sur le moyen par lequel le droit agit – dans le sens anthropologique et philosophique – sur le temps social. Enfin, il faut citer une étude ethnographique aux résultats très originaux, celle que Latour (2002) conduit auprès du principal institut judiciaire administratif français, le Conseil d'État. Le sociologue sympathise avec une institution juridique : il s'habitue à parcourir ses espaces, s'efforce de comprendre ses logiques interactionnelles, en étudie les acteurs – humains ou pas, comme dans le cas des dossiers. Après presque deux ans, il est capable de révéler certaines dynamiques de la « vie dans la machine judiciaire du Conseil d'État », et il le fait en conjuguant les instruments du constructivisme, de la sociologie, de la science, avec des notions propres à la sémiotique. Il collectionne des relevés de grand intérêt, par exemple, sur le rapport entre le secret et le « moyen » dans les discussions de la cour ou sur le *traitement* et le rôle crucial des dossiers.

3. Perspectives : méthode sémiotique et étude du juridique

Il nous reste la place pour réunir quelques concepts et en rappeler d'autres, dans l'espoir que l'intersection entre sémiotique et droit puisse se vérifier à nouveau mais que cela arrive avec, en outre, une conscience solide des divergences réciproques et des convergences possibles. En premier lieu,

avec Jackson (1985) et Greimas (avec Courtés, 1979), il faut rappeler que s'il existe « un droit », le fait de définir ce qu'il est, n'est pas un problème sémiotique. Ce qui concerne la sémiotique est, au besoin, le « juridique », c'est-à-dire un certain type d'arrière-plan de disponibilité à signifier (Marsciani, 2012) ; d'où faire émerger, à chaque fois, un sujet analytique différent selon la forme de l'analyse. Étant confirmé qu'en France comme en Italie et dans la plupart des cultures occidentales, il existe un système sémiotique qui prélève de la langue naturelle des éléments pour les transformer en énoncés performatifs, selon la conformité à une grammaire déterminée et selon l'intégrabilité dans un univers sémantique déterminé –, tous les citoyens de cet État-là (et en partie des autres, quand on entre dans le champ du droit international et du droit européen) seront virtuellement tenus de respecter les interdictions et les obligations imposées par ces énoncés, et si, par la suite, ces citoyens seront repérés alors qu'ils ne le font pas, ils auront des problèmes. Le terme « juridique » peut être utilisé pour définir le sens de ces relations. Mais alors, il en suit aussi qu'il n'y a presque aucun sens à parler des modèles analytiques généraux de sémiotique du droit – sous peine de risquer à nouveau de s'accuser d'être les partisans d'une pseudo-philosophie peu utile. La proposition la plus abstraite que nous ayons vue dans ces pages (Landowski, 1986), en regardant bien, n'est pas un modèle de ce type, mais constitue une partie des résultats d'une analyse qui émane d'un texte, d'une articulation signifiante bien précise dans le cadre du droit commercial français. Et pour définir ce qu'est le droit commercial, il faut recourir à l'avertissement avec lequel, récemment¹⁴, Paolo Fabbri a rappelé que le langage ne codifie aucun organisme, mais seulement les différences : ainsi, de même, dans le discours juridique, un certain code comme celui du droit commercial, ou d'une certaine infraction, comme celle d'une faillite frauduleuse, ont un sens seulement pour les relations différentielles dont ils sont fonctifs. Il faut expliquer aussi quelque chose qui concerne la méthode d'analyse.

En 1971, Greimas et son équipe ont analysé le texte d'une loi avec une instrumentation théorique qui aujourd'hui risque peut-être de se perdre : la réflexion narratologique – la possibilité de retrouver dans le texte les actants et les fonctions, ressoudée avec la vocation anthropologique qui permettait de montrer que le juridique se constituait dans une relation oppositive avec la *naturalité* du niveau référentiel de la langue dont il prélevait ses propres

éléments constitutifs, en se constituant comme une *culture législative* (1976 : 96)¹⁵. Mais en même temps la vocation linguistique était aussi fondamentale, vocation qui a fourni le modèle d'une grammaire et d'un univers sémantique spécifiques au discours juridique. De quelle autre manière la sémiotique pourrait-elle penser s'occuper du « faisceau d'institutions et d'acteurs, de situations et de décisions » (Landowski, 1986 : 10) qui se rencontrent dans l'univers du discours juridique ? Pourquoi les modèles employés dans la loi 66 seraient-ils *seulement* des modèles textuels ? Si nous imaginons un pas successif à celui de l'analyse de la loi 66, il est évident qu'il aurait été possible de comparer la constitution de la société commerciale à d'autres types de sociétés, également prévus et dotés d'un être et d'un faire par la législation française ; il n'aurait pas été moins possible de comparer le statut de la société commerciale avec celui qu'un autre corpus législatif désigne par formes simples d'entreprises, comme le droit italien ou anglais ; et encore plus loin il aurait été possible de se pencher sur le droit soviétique ou chinois, et il n'aurait pas du tout été improbable de penser y étudier le moyen par lequel peut-être d'autres formes de juridique dans d'autres sociétés sans droit formel concrétisent l'idée d'une procuration juridique en termes de contrôle de l'œuvre d'un sujet collectif¹⁶ – celui pour qui dans le droit français la loi définit les limites de l'agir permis à l'organe directif d'une société commerciale. Et pourquoi un juriste ne devrait-il pas trouver un support original dans une méthode analytique d'une telle envergure – qui certainement n'a rien à voir avec une pseudo-philosophie ? Il s'agit seulement de poursuivre dans cette direction.

Une dernière petite orientation doit être fournie pour réunir des réflexions plus intéressantes ne faisant pas seulement partie de la sémiotique de façon stricte, qui surgissent des études contemporaines du droit. Il s'agit de la question du temps. Ost écrit que « les juristes travaillent sur le temps comme les chercheurs en grammaire le font sur les langues » (1999 : 21). Si, en fait, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le droit vit dans le langage, les problèmes liés à sa façon de procéder méritent une considération attentive. Avec Jackson, Garapon mais aussi avec Broekman ou Chase, on peut dire qu'un premier problème arrive de la différence entre « vérité historique » et « vérité judiciaire » (selon une formule communément utilisée par les détracteurs référentialistes de la deuxième). Une bonne partie du juridique, celle qui s'occupe de la résolution d'un conflit dans le passé, se

trouve obligée de reconstruire quelque chose d'irréremédiablement inconnais-sable : ici se trouvent les problèmes d'*attestation* des procédures (du recueil à la présentation des preuves à la textualisation des témoignages) et les problèmes liés au temps comme opérateur nécessaire de *régulation* des procé-dures.

Dans son ethnographie, Latour parle des dossiers du droit administratif comme d'objets qui « fermentent » dans une procédure de circulation com-plexe et longue entre bureaux et salles, dans lesquels ils s'enrichissent de parties, se transforment pour l'apposition de timbres, noms, qualités. Jack-son (1988b) parle d'une manière aussi importante de la différence entre his-toire *dans* le procès et histoire *du* procès, où pour la première le temps pertinent est celui, à reconstruire complètement, des événements dont on débat, alors que pour la deuxième le temps pertinent en question est celui de l'interaction en débat, de ses interruptions, de ses reports, de ses climax rythmiques. Un deuxième problème, non moins important, concerne le temps du cours législatif, quand celui-ci est projeté vers le futur. Dans le cas de sociétés commerciales, par exemple la loi française prévoit un délai maximal d'existence de 99 ans, qui peut être renouvelé. Mais on peut penser à des cas plus simples, comme ceux des contrats de location, définis selon une durée de quatre ans, ou aux temps judiciaires qui après une sentence indiquent les délais dans lesquels un accusé reconnu coupable doit dédom-mager les parties civiles, ou les temps encore plus éclatants de la peine dans le droit pénal (Jori, 2014). Que peut-on dire de ce deuxième ordre de pro-blèmes par rapport au sens ? Que signifie la différence entre une usucapion de trente ou de dix ans ? Voici un terrain sur lequel, probablement, la phé-noménologie narratologique de Paul Ricœur (1985) peut s'allier à la sémio-tique du discours juridique¹⁷. Et ceci pourrait être une direction importante pour une longue série de rendez-vous entre les sémioticiens et les juristes, mais aussi entre les sémioticiens et les philosophes du droit.

NOTES

¹ Kalinowski (1988 : 85).

² J.L. Austin a un homonyme que les « non initiés » confondent parfois avec celui-ci bien qu'il n'y ait aucun lien entre leurs positions. John Austin, qui a vécu entre 1790 et 1859, est l'auteur de référence de ce qu'en philosophie du droit on appelle communément « impérativisme ».

³ Dans le recueil qui contient « A Plea for Excuses », *Philosophical Papers* (1961) apparaît déjà un embryon de la théorie qui, un an après, donnera vie à la publication de *How to do things with words*.

⁴ Pour Austin, le problème de la vérité n'a pas du tout disparu, au contraire. Comme le notent les directeurs du volume dans la deuxième édition italienne, Penco et Sbisà, dans l'« Introduction », il s'agit plutôt de reconsidérer le principe de bivalence par rapport au fait qu'il y a des assertions qui en réalité ne sont pas telles – les performatifs – et que les circonstances, l'auditoire et le but de l'énonciation « concourent ainsi non seulement à déterminer le bonheur de l'assertion, mais aussi à déterminer sa position dans cette dimension de jugement qui a comme pôles extrêmes le vrai et le faux » (1987 : XVII).

⁵ Avant d'être publiée dans *Sémiotique et Sciences sociale* (1976), auquel on fait référence dans ces pages, elle est imprimée parmi les *Documents de travail* de l'Université de Urbino, en août 1971, avec le même titre mais avec une signature différente : « par un groupe dirigé par A.J. Greimas ». Les quatre collaborateurs sont Éric Landowski, Gérard Bucher, Claude Chabrol et Paolo Fabbri. Les 50 pages du dossier sont déjà le sommaire de la rédaction originale, qui, comme le rappelle Greimas, en comptait 181.

⁶ Société par actions simplifiée (SAS) ; Société à responsabilité limitée (SARL).

⁷ À un certain moment le mot « reconnaître » apparaît justement dans ce même sens de la *vérification*, mais seulement à partir de la page 98.

⁸ Il apparaît aussi une claire observation sur le législateur en soi, que la sémiotique du présent et du futur devrait bien rappeler. Le législateur, écrit Greimas, n'est pas sans ambiguïté. « Du point de vue de la grammaire narrative, il se présente comme un sujet collectif, parce que l'expression d'un vouloir de la "volonté nationale" [...]. Cependant, en tant que sujet, il ne recouvre pas la totalité du vouloir collectif : son faire est de l'ordre du dire ; son vouloir dire n'est pas direct, mais médiatisé par toutes les instances que comporte la structure de cet actant collectif. [...] Si le législateur en tant que sujet de l'énonciation produit le discours juridique, ce discours est son énoncé global, c'est-à-dire une émanation du sujet, sa projection imaginaire. [...] Le législateur est donc présent dans le discours juridique sous la forme d'un *destinataire sujet* du vouloir faire juridique (il est, dira-t-on, l'incarnation de la "loi agissante") ; à travers ses performances discursives, il vise un *objet* juridique qui est l'instauration et le maintien d'une certaine *culture juridique*, c'est-à-dire, de "bonnes manières juridiques" » (*Ibid.* : 106).

⁹ Interview avec Paolo Fabbri, « Dal diritto alla semiotica : un percorso intellettuale », dans l'archive en ligne *Semiotica Cultura Comunicazione* : http://semioweb.msh.paris.fr/corpus/scs/IT/_EncycloPubByKeyword.asp?motCle=Anni+Ses-santa+della+semiotica.

¹⁰ L'*International Journal for the Semiotics of Law* dont le deuxième titre en français est *Revue internationale de sémiotique juridique*, est né en effet d'un mélange d'intérêts théoriques et méthodologiques qui malheureusement ne se révélèrent pas compatibles dans le temps. Landowski, mais aussi Jackson qui en était secrétaire au début, ont abandonné le projet.

¹¹ Pour une vue panoramique étendue des « courants » de la philosophie du droit des années 1950 à 2000 de deux perspectives qui en intègrent des aspects différents (une sémiotique et une analytique), voir Jackson (1985, 1996 et 2012) et Jori (2014).

¹² Landowski part de deux textes de Perelman et Fournier (1974 et 1981) : il ne décrit pas la manière avec laquelle il les a analysés, mais fait souvent recours aux citations des paysages textuels qui, au fur et à mesure, sont « placés » dans les positions du modèle qu'il construit.

¹³ En vérité, déjà en 1990 Jackson traite de la différence interne et de l'impossibilité d'une ontologie du droit comme deux points distincts de la vision du discours juridique, mais cela nous

semble être deux questions liées d'une manière tellement étroite qu'on peut en faire mention en même temps.

¹⁴ De l'intervention « semiotica e de-ontologia » tenue à Bologne le 22 janvier 2016 à l'occasion de la conférence *La svolta ontologica in antropologia e nelle scienze umane*.

¹⁵ Le fait que le droit engendre ensuite des valeurs et des thèmes en utilisant la nature et le naturel de plusieurs façons de ses propres stratégies de référentialisation serait par ailleurs un objet d'étude de grand intérêt en soi. Voir Marrone (2012).

¹⁶ Ceci équivaut-il à utiliser les modèles construits pour analyser un type de « texte juridique » très différent de celui d'une loi occidentale écrite par un parlement ? Cela voudrait-il dire virer vers une sémiotique ethnographique du juridique ? La meilleure réponse est peut-être d'essayer de le faire, et nous jugerons, ensuite, les résultats.

¹⁷ Le remplacement du « contexte » dans le texte est un des premiers acquis théoriques fondamentaux des séminaires d'Urbino sur la sémiotique narrative. Avec les mots de Todorov, qui résumait les conclusions de la première rencontre : « On nous a parlé du texte comme un simple moyen de connaître le contexte, en considérant le premier comme un témoignage sur le second (la critique sociologique). On nous a parlé aussi de l'impossibilité de connaître le texte sans connaître le contexte (la critique historique). [...] Une attitude différente s'est imposée aux participants du colloque d'Urbino : le contexte peut faire partie de la structure du texte. Le seul moyen sérieux d'étudier le contexte est de passer par le texte (et non par la série de circonstances anecdotiques que nous rapporte l'histoire) ; mais la relation des deux n'est pas celle de l'original avec sa copie. Il serait plus juste de dire que le contexte fait partie du texte, et que certains traits structuraux du texte sont des éléments authentiques du contexte » (1968 : 167).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMSTERDAM, Anthony G., BRUNER, Jerome (2002), *Minding the Law*, Cambridge (Massachusetts) / London, Harvard University Press.
- AUSTIN, John Langshaw (1961), *Philosophical papers*, Oxford, Oxford University Press.
- AUSTIN, John Langshaw (1962), *How to do Things with Words*, Oxford / New York, Oxford University Press.
- BERTOLOTTI, Riccardo (2015), « Autenticità e artificialità della legge », *E / C*, disponible sur : http://www.ecaiss.it/includes/tng/pub/tNG_download4.php?KT_download1=0b83167290fe54b836f6172726293075.
- BERTUCELLI PAPI, Marcella (1993), *Che cos'è la pragmática*, Milano, Bompiani.
- CARCATERRA, Gaetano (1974), *Le norme costitutive*, Milano, Giuffrè.
- CHASE, Oscar (2005), *Law, Culture and Ritual. Disputing Systems in Cross-Cultural Context*, New York / London, New York University Press.
- ECO, Umberto (1976), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.

- GARAPON, Antoine (2001), *Bien juger : essai sur le rituel judiciaire*, Paris, Odile Jacob.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), « Analyse sémiotique d'un discours juridique. La loi commerciale sur les sociétés et les groupes de sociétés », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil, pp. 73-123.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HUNT, Alan (1986), « Legal Positivism and Positivist Semiotics. Old Wine in New Bottles? », *Journal of Law and Society*, vol. 13, n° 2, pp 271-278.
- JACKSON, Bernard (1985), *Semiotics and Legal Theory*, Liverpool, Deborah Charles Publications.
- JACKSON, Bernard (1988a), « Sémiotique et études critiques du droit », *Droit et société*, n° 8, pp. 61-71.
- JACKSON, Bernard (1988b), « Narrative models in Legal Semiotics », *International Journal for the Semiotics of Law*, vol. 1, n° 2, pp. 225-246.
- JACKSON, Bernard (1996), *Making Sense in Jurisprudence*, Liverpool, Deborah Charles Publications.
- JACKSON, Bernard (2012), « Legal semiotics and Semiotic Aspects of Jurisprudence », dans WAGNER, Anne, BROEKMAN, Jan (dir.), *Prospects of Legal Semiotics*, London / New York, Springer, pp. 3-36.
- JORI, Mario, PINTORE, Francesca (2014), *Introduzione alla filosofia del diritto*, Torino, Giappichelli.
- KEVELSON, Roberta (1982), « Comparative Legal Cultures and Semiotics. An Introduction », *American Journal of Semiotics*, vol. 1, n° 4, pp. 63-84.
- LANDOWSKI, Éric (1977), « Le débat parlementaire et l'écriture de la loi », *Revue française de science politique*, vol. 3, n° 27, pp. 428-441.
- LANDOWSKI, Éric (1986), « Pour une approche sémiotique et narrative du droit », *Actes sémiotiques*, vol. 8, n° 71, Paris, CNRS, pp. 3-30.
- LANDOWSKI, Éric (1988), « Vérité et vérité en droit », *Droit et Société*, n° 8, pp. 47-63.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Le Seuil.
- LATOUR, Bruno (2002), *La Fabrique du droit : une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte.
- MARRONE, Gianfranco (dir.) (2012), *Semiotica della natura (natura della semiotica)*, Milano, Mimesis.
- MARSCIANI, Francesco (2012), *Ricerche semiotiche II. In fondo al semiotico*, Bologna, Esculapio.
- MORRIS, Charles (1938), *Foundation of a Theory of Signs*, Chicago, Chicago Uni-

versity Press.

NOURSE, Victoria, SHAFFER, Gregory (2009), « Varieties of New Legal Realism. Can a New World Order Prompt a New Legal Theory ? », *Cornell Law Review*, n° 95, pp. 61-140.

OST, François (1999), *Le Temps du droit*, Paris, Odile Jacob.

PERELMAN, Chaïm, FORIERS, Paul (1974), *Les Présomptions et les fictions en droit*, Bruxelles, Bruylant.

PERELMAN, Chaïm, FORIERS, Paul (1981), *La Preuve en droit*, Bruxelles, Bruylant.

POSNER, Roland, KRAMPEN, Martin (1981), « Semiotic Circles in Germany. From the Logic of Science to the Pragmatics of Institutions », *American Journal of Semiotics*, vol. 1, n° 1-2, pp. 169-212.

RICCA, Mario (2012), « Natura inventata e natura implicita nel diritto. Incursioni interculturali », dans MARRONE, Gianfranco (dir.), *Semiotica della natura (natura della semiotica)*, Milano, Mimesis, pp. 25-40.

RICEUR, Paul (1985), *Temps et récit*, t. 3 : *Le Temps raconté*, Paris, Le Seuil.

SBISA, Marina, FABBRI, Paolo (1980), « Models (?) for a Pragmatic Analysis », *Documents de travail*, Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica, n° 91, pp. 1-134.

TODOROV, Tzvetan (1968), « L'analyse du récit à Urbino 1968 », *Communications*, n° 11, pp. 165-167.

WAGNER, Anne, BROEKMAN, Jan (dir.) (2012), *Prospects of Legal Semiotics*, London / New York, Springer.

YEAGER, Daniel Brian (2006), *J.L. Austin and the Law. Exculpation and the Ex-plication of Responsibility*, Bucknell, Bucknell University Press.



SÉMIOTIQUE ET ÉCONOMIE

Bernard Lamizet
Institut d'études politiques de Lyon

C'est le concept de valeur qui fait de l'économie une sémiotique, car elle est ce qui représente un objet lors d'un échange entre deux acteurs. Le concept de valeur fonde l'articulation entre la sémiotique et l'économie en prenant la place du signe dans ce que l'on peut appeler la logique économique de la sémiotique. Donner une valeur à un objet, c'est, finalement, inscrire l'interprétation, c'est-à-dire la logique sémiotique, dans une perspective économique, c'est-à-dire dans une logique d'évaluation. On peut, ainsi, penser la sémiotique comme une forme d'économie, en pensant l'interprétation comme une forme d'évaluation, mise en œuvre de trois manières.

D'une part, la sémiotique est une forme d'économie, car la signification s'inscrit dans une articulation entre échange et usage, autour du concept de valeur. L'interprétation, c'est-à-dire la logique qui permet de rendre raison de la signification, consiste à mettre en œuvre une pratique de l'évaluation. Si la sémiotique est une forme d'économie, c'est que le sujet de l'interprétation se situe dans une articulation entre la logique de l'échange avec l'autre et la logique de l'usage de l'objet. L'articulation entre échange et usage donne à la valeur la dimension interprétable d'un signe : la valeur constitue, ainsi, une forme économique de la signification.

D'autre part, interpréter consiste dans une façon d'évaluer, car il s'agit, pour le sujet de l'interprétation, de situer le signe dans une logique d'échange symbolique. La sémiotique consiste à mettre en œuvre une dynamique d'échange qui fonde l'interprétation du signifiant en le situant dans la relation de communication avec l'autre. Mais c'est précisément parce que

la communication s'inscrit, ainsi, dans une problématique de l'échange qu'elle s'inscrit dans une dynamique de ce que l'on peut appeler l'économie symbolique. C'est la perspective de l'échange avec l'autre dans la communication qui fonde la sémiotique sur ce que l'on peut appeler un *cogito* économique.

En effet, la mise en œuvre de la sémiotique consiste dans une forme d'économie car il s'agit, pour le sujet, de s'inscrire dans une relation d'échange symbolique avec l'autre au cours de la communication. Interpréter, c'est engager la relation du sujet avec l'autre dans une dynamique économique de l'échange symbolique. Si la sémiotique revêt une forme de *cogito* économique, c'est que l'interprétation se situe dans la logique de l'échange. C'est, finalement, l'articulation de la sémiotique et de la communication qui, en inscrivant la signification dans une logique de l'échange symbolique, fonde la sémiotique sur une dimension économique.

1. Sémiotique et théories économiques

Il peut être intéressant de commencer par une analyse des relations épistémologiques entre sémiotique et économie, pour tenter de mieux comprendre l'apport de l'une à l'autre, qui, sans doute, se situe dans les deux sens.

La sémiotique peut apporter deux éléments à l'économie. Le premier de ces éléments est de construire ce que l'on pourrait appeler une place de la signification dans l'économie. Trop investie, semble-t-il, par les logiques d'acteur et des théories des sciences sociales liées à l'acte et aux logiques d'acteur, l'économie a négligé la réflexion sur la signification, ce qui l'empêche, d'une part, de faire l'objet d'une meilleure connaissance de la part des acteurs économiques singuliers, qu'il s'agisse des consommateurs ou des agents de production et de diffusion, et, d'autre part, de penser une relation propre au langage, ce qui l'empêche d'avoir une analyse sur son mode d'investissement des médias et de l'espace public. Or l'économie occupe une place de plus en plus importante dans l'information, et il serait donc important, pour elle, de repenser sa place dans l'espace public de la communication, ce que la sémiotique rend possible en éclairant les processus et les modalités d'élaboration et d'interprétation de la signification.

L'économie peut apporter trois éléments à la sémiotique. Mais, dans l'autre sens, sans doute peut-il être intéressant et important de penser l'ap-

port de l'économie à l'épistémologie de la sémiotique et à l'élaboration des méthodes qu'elle met en œuvre. Le premier apport est la réflexion sur le concept de valeur et sur la distinction entre sens et valeur. Pour mieux comprendre ce qu'est le sens, pour mieux construire une théorie de la signification, il importe de préciser ce qui distingue le sens de la valeur, l'interprétation de l'évaluation, et c'est la relation entre économie et sémiotique qui permet de penser cette distinction. Par ailleurs, l'économie peut apporter à la sémiotique une culture particulière sur la communication. L'histoire de l'économie, en particulier, peut apporter à la connaissance de la sémiotique des outils d'interprétation et d'analyse permettant d'élucider la place du discours et de l'information, et, au-delà, de la signification dans l'espace public du marché et des échanges. C'est que là se situe un troisième apport majeur de l'économie à la sémiotique : dans l'élucidation du concept d'espace public, proposé par Habermas en 1962. L'espace public que Habermas présente comme l'espace du débat et de l'information, en particulier au moment de la Révolution de 1789 en France, est un espace dans lequel ont lieu les échanges dont la succession et les cycles contribuent à l'élaboration de la signification et des méthodes d'interprétation et d'analyse.

2. Économie, échange et sémiotique

La sémiotique se fonde sur une logique économique, car elle repose sur la rationalisation des échanges symboliques. Ce que l'on peut appeler la *raison économique de la signification* consiste à penser l'interprétation du signe comme une intelligibilité de l'interprétation articulée à l'intelligibilité de l'échange avec l'autre, dans une logique de la communication. En pensant la sémiotique comme économie, on l'inscrit dans le champ de la communication, selon ce que dit Saussure quand il définit la sémiologie comme « une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » (1969 [1916] : p. 33). C'est que la « *vie sociale* » n'est que l'ensemble des relations entre les sujets sociaux, entre les *zôa politika*, pour reprendre la formulation d'Aristote, qui fondent la communication sur des échanges qu'ils engagent les uns avec les autres.

C'est la perspective économique qui permet de penser la sémiotique et l'interprétation dans une relation à l'autre. En effet, c'est sur ce plan que se situe la différence fondamentale entre l'approche sémiotique du langage et

son approche performative. Tandis que la performativité, en effet, consiste à penser l'énonciation comme un acte, c'est-à-dire dans une pratique du langage au cours de laquelle celui qui parle n'a pas besoin de s'inscrire dans une relation à l'autre, l'approche sémiotique du langage consiste à penser l'énonciation comme une relation d'interprétation, *c'est-à-dire comme une relation à l'autre*, car c'est l'autre qui donne du sens à l'énonciation mise en œuvre par le sujet en engageant une logique sémiotique.

En fondant la sémiotique sur la rationalité de l'échange, la problématique économique rend ainsi pensable la relation à l'autre. En effet, c'est nécessairement l'énonciation de l'autre que le sujet interprète – y compris, d'ailleurs, en se pensant par rapport à sa propre énonciation dans une relation d'altérité. C'est, d'ailleurs, le sens même du concept de sujet : *sujet* vient du latin *subjectum*, qui signifie *placé sous* (le regard de l'autre). Si le terme *sujet* est formé sur le préfixe *sub*, cela signifie que son identité se fonde sur la relation à l'autre qui l'institue comme sujet en l'inscrivant dans une relation d'échange symbolique.

C'est de cette manière que la sémiotique se fonde sur une économie : elle se fonde nécessairement sur la rationalité de la relation intersubjective qui fonde la subjectivité et l'interprétation sur la relation spéculaire à l'autre. Finalement, si Lacan institue le « stade du miroir » comme l'événement fondateur de l'identité du sujet, c'est en inscrivant la signification, l'interprétation – et, au-delà, la psychanalyse – sur ce que l'on peut appeler le *cogito* de la relation à l'autre, c'est-à-dire sur le *cogito* de l'échange symbolique. En fondant, ainsi, l'interprétation et la signification sur la relation à l'autre, la sémiotique s'inscrit dans une logique économique. Il est, d'ailleurs, tout à fait intéressant de noter que, toujours dans le *Cours de linguistique générale*, Saussure rapproche la linguistique de l'économie ; « C'est que là », dit-il, « comme en économie politique, on est en face de la notion de valeur » (1969 [1916] : 115).

3. En quoi l'économie constitue-t-elle une sémiotique ?

On peut penser l'économie comme une sémiotique de plusieurs manières, mais, sans doute convient-il, auparavant, de penser une forme de *coupure épistémologique* de l'économie, comparable à celle qu'Althusser avait lue dans les travaux de Marx, entre une économie classique et une éco-

nomie pleinement politique, celle des travaux qui suivent la *Critique de l'économie politique* de 1857. Ce que nous tentons d'introduire ici est une forme de rupture épistémologique, celle qui consiste à introduire dans le champ de l'économie une logique de la signification, distincte de la logique de l'action. Tandis que ce que l'on peut appeler l'approche classique de l'économie consiste à la penser comme une rationalisation d'actions, d'appartenances et de dépendances, de stratégies et de pouvoirs, une économie sémiotique consiste à penser l'économie comme le champ de mise en œuvre de logiques de significations et de représentations. Il s'agit de ne plus seulement penser l'économie comme un champ de pratiques et d'interventions dans le réel du monde, mais de la penser aussi comme un champ de représentations, d'identités et de significations.

L'économie est une sémiotique car elle consiste à inscrire la problématique de la signification dans les échanges. C'est la logique de l'échange qui inscrit l'économie dans le champ sémiotique, car elle se fonde sur la représentation de l'identité de l'autre que se donne le sujet en engageant l'échange, et, ainsi, sur la relation de spécularité qui les situe l'un pour l'autre. Or, cette logique de l'identité et de la spécularité qui, par ailleurs, est celle qui fonde l'identité du sujet singulier sur sa relation d'échange symbolique avec l'autre, constitue une rupture car elle repose sur une forme d'identification spéculaire et non sur une forme de confrontation avec l'autre. Pour échanger avec l'autre, il convient de s'identifier symboliquement à lui, dans l'attente de sa réponse ou dans l'anticipation de sa réponse à l'échange que l'on engage avec lui. L'économie, en ce sens, rend raison d'une forme spéculaire de l'échange symbolique avec l'autre dans l'espace de l'*agora*, dans l'espace du marché.

Au-delà de cette institution l'un pour l'autre des sujets symboliques qui sont les partenaires de l'échange, c'est parce que les échanges sont régulés par des codes qu'ils s'inscrivent dans une logique sémiotique. Pour que l'échange soit possible et donne lieu à la mise en œuvre d'une pratique effective de l'économie entre les sujets qui en sont les acteurs, il est nécessaire que l'identification symbolique spéculaire entre les sujets de l'échange se fonde sur la reconnaissance d'un code commun qui fonde les valeurs reconnues aux objets de l'échange. Ce qui représente la place de l'arbitraire du signe dans la sémiotique de l'économie, c'est ce fait que l'échange ne repose pas sur une causalité qui viendrait expliquer la valeur, mais sur la spécularité

entre les acteurs qui institue la *reconnaissance partagée de la valeur*.

C'est que, finalement, l'économie consiste à penser la valeur, et que la valeur est ce qui représente le sens dans les échanges économiques. De la même manière que le sens consiste dans ce que représente le signe pour les sujets de l'échange spéculaire de la communication, la valeur consiste dans ce que représente l'objet de l'échange pour les sujets qui en sont les partenaires.

4. Le marché : un espace de communication et de significations

Le marché (en grec : l'*agora*) est l'espace dans lequel ont lieu les échanges et, d'une façon plus générale, les pratiques sociales constitutives de l'économie. Mais, dans le même temps, le marché figure un espace de communication : c'est l'espace dans lequel les significations sont données et reconnues au cours des échanges mis en œuvre entre les acteurs. En ce sens, l'espace revêt trois dimensions qui permettent de mieux penser l'économie comme sémiotique. D'abord, il s'agit d'un espace réel, celui dans lequel les contraintes de toutes sortes peuvent s'imposer aux échanges. C'est ainsi, par exemple, que, dans l'espace réel du marché peuvent avoir lieu les contraintes climatiques qui viennent s'imposer au marché agricole, ou peuvent apparaître les ressources, en particulier minières, qui peuvent s'imposer au marché de l'industrie. Par ailleurs, il s'agit d'un espace symbolique, dans lequel les identités des acteurs de l'économie sont confrontées les unes aux autres et dans lequel les représentations de l'économie en manifestent les significations. C'est ainsi que l'on peut citer, parmi les espaces symboliques de l'économie et du marché, l'espace des médias qui élabore et diffuse les informations et les représentations du monde. On peut citer, parmi les classiques de l'information économique, le chapitre du *Comte de Monte-Cristo* dans lequel Dumas raconte comment est diffusée l'information sur le bateau armé par l'armateur Morrel de Marseille. Enfin, le marché est un espace qui revêt une dimension imaginaire : il s'agit de l'espace dans lequel se confrontent les uns aux autres les projets d'échange et de développement des acteurs et des entreprises, et dans lequel se manifestent à la fois les utopies et les idéaux de développement économique et les craintes à l'égard des risques qui peuvent atteindre les acteurs économiques et leurs pratiques d'échange et de production.

Mais le marché a une autre signification politique : il s'agit de l'espace politique dans lequel s'articulent la valeur d'usage et la valeur d'échange. Le marché connaît une forme de confrontation entre ces deux logiques de la valeur. La valeur d'usage est la valeur reconnue aux biens, aux objets et aux pratiques sociales selon leur rôle dans la société et, au-delà, selon la fonction qui leur est reconnue, tandis que la valeur d'échange est la valeur qui leur est reconnue, de façon indépendante des usages, dans les pratiques et dans les logiques d'échange. Pour reprendre les termes saussuriens, on peut dire que la valeur d'usage fait reposer le marché sur des logiques de causalité, tandis que la valeur d'échange le fait reposer sur l'arbitraire de la reconnaissance des valeurs dans les pratiques et dans les espaces qui confrontent les uns aux autres les acteurs de l'économie.

C'est dans le marché que la valeur a cours : c'est dans le marché que les significations sont reconnues et les échanges possibles. En ce sens, le marché revêt une importance fondamentale dans la sémiotique de l'économie. De la même manière que les signes se voient reconnaître une signification dans l'espace social dans lequel ils ont cours au cours des pratiques de communication, les objets et les signes de l'économie se voient reconnaître une valeur dans l'espace social dans lequel ils sont engagés par les acteurs dans des pratiques d'échange et dans des relations spéculaires constitutives de l'économie. Si l'économie est, ainsi, bien une sémiotique, c'est, en particulier, parce que l'espace du marché est un espace dans lequel se confrontent les unes aux autres les significations, les interprétations et les représentations du monde mises en œuvre dans les stratégies et les pratiques sociales des acteurs qui le peuplent et qui s'y rencontrent dans des activités de négociation.

5. Du troc à la valeur : l'émergence de l'économie sémiotique

Sans doute est-ce le passage de l'économie du troc à celle de l'échange qui marque, dans l'histoire, ce que l'on peut appeler la naissance de la dimension sémiotique de l'économie, car c'est le moment où la logique du signe s'inscrit dans les pratiques de l'échange et de l'économie. Tandis que le troc s'inscrit dans les pratiques de l'économie de l'usage et, donc, se fonde sur les valeurs d'usage, c'est l'échange qui institue les codes faisant de l'économie un système institutionnel, et, dans le même temps, un système

sémiotique. Le troc est l'échange des objets en fonction de leur valeur d'usage sans que cet échange soit inscrit dans un code.

C'est l'institution de la valeur qui fait passer l'économie de la culture du troc à celle de l'échange. D'abord, en s'inscrivant dans les logiques de la valeur, l'économie s'inscrit dans le champ des pratiques culturelles et de la médiation. En effet, le troc n'est opératoire que dans le temps court des opérations et des pratiques mises en œuvre par des acteurs singuliers dans le cadre de leurs relations intersubjectives. Le troc est une économie du temps court, qui se met en œuvre dans le cadre de relations singulières, sans engager une société ni s'exprimer dans une culture.

L'économie de la valeur est une sémiotique, car elle substitue le code à l'usage dans les relations d'échange, en instituant la relation entre échange économique et échange symbolique. En effet, l'économie de la valeur institue une sémiotique de l'économie en inscrivant les pratiques économiques d'échange, de production et de distribution dans des codes et dans des systèmes de représentation et de signification. L'économie, comme tout champ d'institutions, est un champ dans lequel sont engagées des *médiations symboliques de l'appartenance sociale*. À la différence de celle du troc, l'économie de la valeur n'est pas de l'ordre des pratiques singulières intersubjectives, mais elle est une médiation, car elle engage l'appartenance à des structures collectives des acteurs qui la mettent en œuvre, exprimant, ainsi, l'identité que, comme toute sémiotique, leur donne l'économie en les faisant reconnaître les uns par les autres.

C'est aussi cette substitution de l'échange au troc qui, en faisant de l'économie une médiation et une sémiotique, l'inscrit dans l'histoire. En effet, l'économie est une sémiotique car, comme toute sémiotique, elle est un champ dans lequel s'inscrit une forme d'intertextualité. Il n'y a pas qu'une énonciation dans l'économie : les pratiques de l'économie sont des pratiques sémiotiques dont les sujets se fondent, pour les mettre en œuvre, sur l'intertextualité des savoirs, des discours politiques, des lois et des structures d'appartenance dont ils sont porteurs, et qui font d'eux, à la fois, des sujets politiques, porteurs de citoyenneté, et des sujets symboliques, porteurs de cultures, de diversités de savoir qu'ils articulent les uns aux autres, et d'un inconscient qui les engage dans la vie sociale et dans leurs relations avec les autres.

6. La monnaie: un système sémiotique

Pour que l'économie devienne pleinement un champ sémiotique, il importe qu'elle soit structurée par des *signes*, qui ont deux dimensions : d'une part, ils rendent possibles les échanges entre les sujets qui peuplent cet espace de communication et d'information (il s'agit, en quelque sorte, de la dimension fonctionnelle du signe), et, d'autre part, ils articulent le signifiant qui les matérialise dans les pratiques symboliques et le signifié de leurs représentations. Comme on le sait, c'est parce que l'articulation entre le signifiant et le signifié est arbitraire que l'on se situe pleinement dans un champ sémiotique, mais, dans le même temps, il s'agit d'un champ politique, car c'est la *loi* qui institue cette relation entre signifiant et signifié rendant possibles les échanges symboliques.

Dans le champ de l'économie de l'échange, c'est la monnaie qui est le *signifiant de la valeur* : c'est par l'institution des monnaies que les codes sont institués dans les relations d'échange. La monnaie, comme tout signifiant, appartient à une culture : c'est pourquoi les monnaies permettent d'identifier les pays et les cultures auxquelles elles appartiennent. En ce sens, d'ailleurs, l'institution de l'euro dans les pays de l'Union européenne est le marqueur d'une forme de crise identitaire, car cette monnaie n'est pas instituée dans un pays unique, structuré, en particulier, par une langue commune, mais dans un ensemble de pays sans langue commune et sans pouvoirs politiques communs reconnus. La monnaie, comme la langue, est, par conséquent, le signifiant de l'étendue d'un pouvoir sur tout un territoire, car c'est le pouvoir politique qui institue la monnaie en rendant obligatoire son usage dans un territoire et en excluant les autres monnaies des pratiques d'échange ayant lieu dans son espace. Comme la langue, la monnaie est, ainsi, le code d'échange établi dans un pays qui y régule les changes en y instituant des normes.

C'est ainsi que, comme tout système sémiotique, la monnaie manifeste une appartenance sociale et politique. En utilisant une monnaie et en reconnaissant son cours, de la même manière que je parle dans une langue et que je reconnais son rôle social, je reconnais le pouvoir et la médiation qui structurent l'économie des échanges ayant lieu dans le pays où je mets en œuvre les échanges dont je suis l'acteur. De cette manière, la monnaie, comme le signifiant d'une langue, n'est pas seulement un mode de représentation de

la valeur, elle est aussi un mode de représentation du politique et du pouvoir qui s'impose à un territoire, faisant de lui un espace politique.

Les monnaies sont structurées comme les signes et les mots : par des logiques culturelles et politiques instituées dans des états. Mais, dans le même temps, et toujours comme des langues, elles peuvent faire l'objet d'une traduction : d'une expression dans un système sémiotique différent. C'est ce que l'on appelle le *change*. Le change consiste à établir les échanges entre monnaies, en instituant, pour cela, un espace d'échange en quelque sorte plus étendu que l'espace national : c'est par les changes entre les monnaies que se sont progressivement institués un espace économique international, puis un espace monétaire international. La naissance, en 1945, du Fonds monétaire international représente, ainsi, ce que l'on peut appeler l'institutionnalisation des échanges sémiotiques internationaux entre les monnaies et entre les espaces d'échange et d'activité économique.

7. Le désir : sémiotique singulière de la valeur

C'est le désir qui constitue la dimension singulière de la médiation économique en instituant le sujet singulier comme acteur des échanges. En désirant, le sujet singulier devient un acteur singulier de l'économie car c'est le désir qui constitue ce que l'on peut appeler le moteur de son activité économique. C'est pourquoi Freud parlera d'une économie de l'inconscient. En effet, le désir fait entrer l'inconscient dans une logique économique qui n'est pas structurée par un marché, comme l'économie d'une manière générale, mais plutôt comme un ensemble de relations intersubjectives dans lesquelles le sujet exprime la dimension singulière de son identité, à la fois dans ses relations avec les autres sujets qu'il est amené à rencontrer et dans les pulsions qui vont constituer ce que l'on peut appeler la dynamique de son inconscient.

C'est que le concept même de pulsion revêt une dimension économique, qui permet de comprendre comment l'économie est une sémiotique singulière en même temps qu'une sémiotique collective. En effet, on peut définir la pulsion comme la représentation symbolique d'une force réelle, celle qui constitue une forme de causalité des pratiques du sujet. La pulsion articule la dimension réelle de l'énergie qui pousse le sujet à agir comme acteur et la dimension symbolique de la signification qu'il donne à ses pratiques de

sujet en même temps que celle que les autres lui donnent.

Le désir constitue l'instance singulière de l'économie car il consiste dans une représentation de soi comme sujet désirant et comme acteur de l'économie et de l'échange. C'est cette représentation de soi qui institue la dimension sémiotique du désir, mais, dans le même temps, c'est elle qui fait de l'économie une sémiotique, car, en se représentant comme sujet désirant, le sujet singulier de l'économie inscrit son psychisme dans les stratégies d'acteur qu'il met en œuvre dans l'espace public du marché et des échanges. Dans le même temps, d'ailleurs, comme toute forme de médiation, le réel singulier du sujet est aussi structuré, cultivé, formé, par les messages et les discours que le sujet reçoit des autres dans son activité symbolique, qu'il s'agisse de la fiction, des médias d'information ou de la publicité. C'est ici que l'économie revêt pleinement la dimension singulière d'une médiation sémiotique : en instituant les sujets de la pratique symbolique qui fonde l'activité sémiotique d'une culture et d'une société.

C'est, ainsi, le désir qui reconnaît la dimension singulière de la valeur, et qui, ce faisant, l'institue comme médiation. Sans le désir dont il est porteur, sans doute le sujet ne serait-il pas en mesure de mettre en œuvre pleinement une activité économique faisant de lui un acteur des échanges et de l'économie. En exprimant ce que l'on peut appeler la contrainte réelle qui s'impose à lui, le désir institue la médiation entre le psychisme singulier du sujet et la loi dont il est porteur comme acteur appartenant à une société et, par conséquent, porteur d'une loi à laquelle il est soumis, l'intériorisant, comme ce que les psychanalystes appellent son *sur-moi*.

8. En quoi la sémiotique peut-elle contribuer à repenser l'économie ?

Au-delà de ces analyses que nous proposons sur une dimension proprement sémiotique de l'économie, il est important d'avoir aussi un regard épistémologique sur l'économie et tenter de comprendre comment la sémiotique peut contribuer à repenser l'économie, à en déplacer et à en restructurer les enjeux et les discours.

C'est une logique sémiotique qui permet de penser l'économie comme une logique permettant de penser l'échange. Mais, dans le même temps, sans doute peut-on relire ici les propos d'Althusser évoquant la *coupure épistémologique* dont est porteur Marx dans ses travaux, passant d'un dis-

cours politique à un discours proprement économique, fondé sur une critique de l'économie politique, à partir de 1857. On ne peut penser ce rôle de l'économie dans la politique et cette logique même de l'économie politique sans penser l'économie comme une sémiotique. Et, de fait, peut-on noter au passage, Marx écrit la *Critique de l'économie politique* en 1859 et *Le Capital* de 1867 à 1875, à peu près au moment où Saussure enseigne à Genève en fondant la sémiologie (le *Cours* a lieu de 1906 à 1911). Si on peut relever dans le discours de Marx la reconnaissance d'une sémiotique de l'économie, c'est qu'il inscrit l'économie dans le champ de la rationalité politique et qu'il a, pour cela, besoin de la penser comme un système de signification. Dès la préface de la première édition du *Capital*, Marx se réfère à la notion de *forme*, fondement de la sémiotique, en écrivant :

La forme de la valeur réalisée dans la forme monnaie est quelque chose de très simple. Cependant l'esprit humain a vainement cherché depuis plus de deux mille ans, à en pénétrer le secret, tandis qu'il est parvenu à analyser, du moins approximativement, des formes bien plus complexes et cachant un sens plus profond. (1965 [1867] : 547)

La coupure épistémologique que représente la sémiotique contribue à repenser l'économie en fondant la dimension symbolique de l'échange et de la valeur, en leur donnant une signification au lieu de ne les penser que comme des actes. La sémiotique refonde l'économie, de cette manière, en l'inscrivant dans les pratiques de langage dont les sujets sont les acteurs et, ainsi, en l'inscrivant dans leur inconscient, de la même façon qu'y sont inscrites les lois qui font d'eux des sujets sociaux. L'économie devient, ainsi, une façon de penser une partie des signes que nous mettons en œuvre dans nos pratiques de communication en nous permettant de donner du sens aux échanges que nous engageons. C'est ainsi en lui donnant une dimension sémiotique que nous parvenons à penser la signification des achats que nous faisons, nous inscrivant, pour cela, dans les systèmes symboliques d'offre et de demande représentés, comme dans tout système sémiotique, par des langages et des codes comme les prix, les publicités et l'aménagement des espaces commerciaux.

La sémiotique permet, ainsi, de repenser l'économie en réinventant la logique de l'échange qu'elle inscrit dans des codes et des systèmes de re-

présentation. Il ne s'agit plus seulement d'engager des pratiques et des actes, mais d'exprimer, par leur mise en œuvre, les codes et les systèmes de médiation culturelle dont nous sommes porteurs, en leur donnant du sens et en partageant ce sens avec les autres acteurs de la communication et de la médiation.

On peut citer, aujourd'hui, trois exemples de l'apport possible de la sémiotique à la connaissance et à la compréhension de l'économie. Le premier est le processus par lequel l'euro a succédé aux monnaies nationales dans un certain nombre de pays de l'Union européenne. Pour pleinement comprendre les implications de cette institution de l'euro comme monnaie, il importe d'interpréter les discours qui ont été tenus, à ce moment, par les acteurs politiques et par les acteurs économiques et financiers. C'est la sémiotique qui permet de penser les significations de ces discours, de la même manière qu'elle permet, aujourd'hui, de penser les significations des discours qui critiquent l'euro ou qui le dénoncent. Un deuxième exemple peut être l'apport de la sémiotique à la meilleure connaissance des significations de la désindustrialisation et de la fermeture des entreprises industrielles. C'est ainsi que, pour comprendre la crise que connaît Alstom aujourd'hui, en France, il importe d'interpréter les significations de l'industrie dans l'économie de la France – en particulier ce qu'elle implique dans la croissance du pays, et, en quelque sorte par opposition, de comprendre la complexité des significations de la désindustrialisation et de ce qu'implique la perte des industries en France, en particulier, dans les expressions et les représentations de l'identité nationale. Enfin, un troisième exemple de l'apport de la sémiotique à l'économie est ce qu'elle peut nous aider à interpréter dans le processus culturel de la mondialisation. La perte des espaces nationaux, l'accroissement des pouvoirs de certaines entreprises mondialisées et de certains pays au détriment d'autres, affaiblis, au contraire, par la mondialisation, sont des faits auxquels la sémiotique peut contribuer à donner une signification et pour lesquels elle peut aider à construire des modèles d'analyse et de rationalisation.

9. La perte du sens : les crises de l'économie

Mais, comme tout système sémiotique, l'économie connaît, dans certains moments de l'histoire, des périodes de crise, que l'on peut définir comme

des moments où les significations se perdent. C'est aussi en ce sens que l'économie est une sémiotique : les significations s'y perdent en y perdant les reconnaissances dont elles font l'objet de la part des sujets singuliers et des acteurs collectifs qui les mettent en œuvre dans les pratiques de l'échange symbolique.

Ce que l'on appelle les crises économiques sont les situations dans lesquelles les échanges cessent d'être possibles car les valeurs se perdent. C'est, en particulier, le cas dans les situations de crise monétaire et dans les situations de guerre. On peut, par exemple, citer la grande crise de 1929, qui, au-delà, dans le temps long, a constitué un prolongement de la guerre de 1914-1918, qui avait contribué à ruiner le monde occidental et une sorte de prémisses de la guerre de 1939-1945, qui aura façonné le monde politique que nous connaissons aujourd'hui. C'est de cette manière que l'on peut penser l'économie comme une sémiotique : comme les langues se perdent et cessent de se parler, les systèmes économiques de régulation des échanges et d'institution des monnaies se perdent en perdant leur rôle dans l'espace social et, en particulier, en cessant de faire l'objet d'une reconnaissance symbolique de la part des sujets et des acteurs.

La dimension singulière de la perte du sens et de la valeur est ce que l'on appelle la situation de pauvreté et de précarité. C'est, d'abord, sur le plan singulier de la subjectivité qu'il importe, ainsi, de penser la perte du sens et, au-delà, de l'identité. Ce que l'on appelle la pauvreté est une dimension économique de l'exclusion sociale, c'est-à-dire de la perte de reconnaissance de l'identité par les autres. L'économie singulière du sujet est, ainsi, comme toute sémiotique, soumise à la reconnaissance dont elle fait l'objet de la part des autres sujets – et, dans le même temps, de soi, au cours de l'expérience du miroir. Pour penser la pauvreté en vue d'y mettre fin, l'économie a besoin de s'inscrire dans une sémiotique, car c'est de cette manière qu'elle cesse de se limiter à une dimension d'acteur et de pratiques sociales pour penser, dans le même temps, les représentations du sujet qui font de lui un sujet pauvre, à l'identité précaire.

Par ailleurs, les objets perdent leur dimension sémiotique et leur signification en perdant leur valeur dans l'espace des échanges et du marché. De cette manière, un signifiant cesse de leur être associé : il n'y a plus de lien sémiotique possible entre le signifiant et le signifié des signes qui peuplent l'espace des échanges. C'est cette perte de signification et, donc, de dimen-

sion sémiotique, qui fait disparaître les objets du marché – à la limite, pour certains d’entre eux, pour y revenir, quelque temps après cette disparition, sous la forme d’antiquités ou d’objets archéologiques, dans un autre marché. Cette mutation, cette évolution, des codes et des systèmes de représentation des objets et de leurs valeurs donnent à l’économie la dimension proprement sémiotique de ce que l’on appelle *l’étymologie*.

10. Perspectives de développement d’une sémiotique de l’économie

On peut conclure en envisageant quatre perspectives de développement des relations que nous souhaitons construire entre économie et sémiotique.

La première perspective serait un travail de longue haleine : un dictionnaire politique et historique de l’économie rendant compte de l’évolution des termes de l’économie et de leur signification et montrant leurs équivalences possibles dans plusieurs langues, et cela dans une logique historique depuis la Seconde Guerre mondiale.

Une autre perspective serait une analyse sémiotique du concept de développement, de façon à rendre compte des significations de l’écart du développement entre les pays riches et les pays pauvres, afin de penser les inégalités politiques, économiques et sociales entre les pays.

Une troisième perspective d’apport de la sémiotique à l’économie serait l’élaboration d’une *sémiotique de l’imaginaire économique*, donnant les moyens de penser les représentations imaginaires de l’économie, qu’il s’agisse des représentations idéologiques inscrites dans l’espace public des médias et de l’information économique ou des imaginaires orientant, explicitement ou implicitement, les politiques économiques élaborées et mises en œuvre dans les différents pays du monde.

Enfin, l’économie pourrait permettre à la sémiotique de mieux penser l’articulation entre la signification et les expressions de la valeur. De la même façon que Greimas a introduit, en sémiotique, le concept de *sème*, pour désigner les unités minimales de la signification, après l’usage de ce concept en lexicologie et en lexicographie, on pourrait imaginer l’élaboration d’un concept d’*écosème*, désignant une unité minimale d’interprétation de l’économie. C’est ainsi qu’un terme comme « richesse » pourrait être interprété par la mise en œuvre de cinq écosèmes : accumulation, désir (but imaginaire), identité (par opposition à « pauvre »), puissance, quantité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALTHUSSER, Louis (1965), *Pour Marx*, Paris, Maspero.
- BANNERJEE, Abhijit, DUFLO, Esther (2012), *Repenser la pauvreté*, Paris, Le Seuil.
- GOUX, Jean-Joseph (1973), *Économie et symbolique*, Paris, Le Seuil.
- GOUX, Jean-Joseph (2000), *Frivolité de la valeur : essai sur l'imaginaire du capitalisme*, Paris, Blusson.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- HABERMAS, Jürgen (1993 [1962]), *L'Espace public*, Paris, Payot.
- KEYNES, John Maynard (2005 [1939]), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot et Rivages.
- KEYNES, John Maynard (2009 [1931]), *Sur la monnaie et l'économie*, Paris, Payot et Rivages.
- LAMIZET, Bernard (2013), *Le Sens et la valeur*, Paris, Garnier.
- LENOIR, René (1976), *Les Exclus*, Paris, Le Seuil.
- MARX, Karl (1965 [1859]), *Critique de l'économie politique*, dans *Œuvres, Économie*, t. 1, Paris, Gallimard, pp. 267-452.
- MARX, Karl (1965 [1867]), *Le Capital*, dans *Œuvres, Économie*, t. 1, Paris, Gallimard, pp. 535-1404.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1969 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot et Rivages.

SÉMIOTIQUE ET ÉCOLOGIE

Per Aage Brandt
Université Case Western Reserve (États-Unis)

Dans ce chapitre, nous présentons une vue de la structure sociale, du langage et des signes, fondée sur l'écologie de notre espèce, c'est-à-dire sur les extractions et les déjections qui relient nos sociétés à la nature. Nous montrons comment la stratification du social devient une stratification sémiotique et même mentale, ce qui éclaire le concept de *socialité du sujet*. Finalement, nous considérons le rôle possible de l'art dans la perspective de la crise éthique produite par la contradiction entre les sémiotiques infinies de la croissance (économique, discursive, communicationnelle) et la finitude de leurs conditions planétaires.

1. Le fini et l'infini

Tout sémioticien connaît la différence entre le signifié et le référent, c'est-à-dire entre le sens en soi et la signification spécifique que le sens invite à mettre en acte. On peut dire que la fonction sémiotique comprend, sous un même signifiant, deux contenus, l'un purement imaginaire, iconique, mentalement visuel, et l'autre symbolique au sens d'un *devoir-faire* fondé sur un *croire-être*. Le discours peut alors se concevoir comme l'expansion de la fonction sémiotique des phrases, qui se développe sémantiquement en argumentativité, descriptivité et narrativité, tout en *retenant* le contenu dans l'imaginaire, comme pur sens, avant de laisser se former ce *croire* et cette signification par une opération qui transforme ou traduit le sens discursif en contenu symbolique, programme à réaliser – à assumer par les sujets communicatifs, dans le monde des sujets sociaux appartenant

à ce monde. On peut dire que cette opération sémantico-pragmatique inaugure l'*écologie* de la fonction sémiotique.

L'écologie ancre l'immatériel du sens dans le matériel de la signification, et par là elle ancre d'abord la subjectivité communicative et contemplative dans la subjectivité sociale et effectuant. Nous vivons dans un monde matériel formé comme un territoire sphérique, à savoir le globe de notre planète ; si l'espace de notre pensée, de nos cultures et de notre civilisation globale, soutenu par nos sémiotiques et notamment par l'argent et le langage, semble en principe *infini* en extension, en revanche, l'espace de notre vie matérielle est soumis aux contraintes de sa *finitude* : ce que nous appelons la *nature* ne peut pas répondre à nos aspirations infinies, et à nos rêves de croissance productive, par un rendement infini ou par une réponse constante et inébranlable qui nous permettrait de la traiter de manière arbitraire. Si l'on ne prend pas en considération cette asymétrie, disons entre l'infini et le fini, entre l'économie des signes et l'écologie des choses, on risque le pire.

Si cette perspective concerne pour ainsi dire la sortie de la fonction sémiotique, il existe bien une problématique inverse, de l'entrée du signe : d'où viennent les signifiants, les *substances d'expression*, comme le dit la tradition hjelmslévienne ? Ils viennent de notre corps, et de la terre, du bois, de la pierre, des métaux, de l'électricité... C'est là également une question écologique, celle de notre substrat substantiel sémiotique. Est-il possible, par exemple, de maintenir et d'augmenter à l'infini le volume de la communication médiatique, électronique et numérique, de nos jours, sans surcharger les systèmes électroniques et électriques fondés sur les sources de l'énergie non renouvelable de la planète, et sur l'extraction de métaux rares, pour assurer la croissance des masses de signifiants ?

Dans les deux perspectives, celle de l'entrée et celle de la sortie de la fonction sémiotique, on voit se poser le problème de la *croissance*. L'ensemble des systèmes et des pratiques sémiotiques du monde poussent à la croissance quantitative, et pourtant cette croissance est limitée par la finitude de notre substrat planétaire et de ses capacités. Déjà se pose, philosophiquement, la question de savoir si la croissance économique et communicative, en général, est vraiment le but de toute activité sociale. Car si la réponse est négative, l'alternative n'est pas évidente. Peut-on envisager un changement dans les structures sociales qui permettrait aux populations et à leurs

gouvernements de trouver un équilibre entre les prétentions infinitistes et les conditions nécessairement limitées et finies de leurs réalisations ?

2. L'écologie humaine

Imaginons la condition du vivant comme un cercle divisé par une ligne diagonale horizontale. On conçoit la périphérie comme un trajet circulaire, par exemple dans le sens des aiguilles d'une montre. À 9 heures, l'organisme extrait ses aliments de la terre environnante, à 12 heures il les digère, et à 15 heures, il sécrète leurs restes dans la terre environnante. À 18 heures, la terre réagit à ce qu'elle a reçu, et à 21 heures, l'organisme revient au même endroit et extrait ses aliments de la terre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la terre ne rende plus ou que l'organisme meure.

En réalité, ce cercle est une boucle sur la courbe de l'entropie croissante de l'univers ; *la vie* telle quelle constitue une réversion locale, un mouvement négentropique qui retrouve l'entropie générale par ses déchets et par sa mort. Vivre consiste à extraire de l'environnement (vivant ou non vivant) certaines catégories d'objets et surtout des aliments et de l'eau ; à croître, à se reproduire, et à mourir. Les conditions de cet échange sont étudiées par la biologie et par la bio-sémiotique¹. Les bio-sémioticiens pensent que toute régulation entre organismes et environnements (*Umwelt*) est sémiotique ; une philosophie moniste inspirée de Charles Sanders Peirce les invite à interpréter les processus de régulation entre espèces et avec la nature inanimée comme des fonctions sémiotiques, toutefois sans prendre en considération le sens, car dans ce domaine, la *signification* règne, sous forme de causalité. Chez des organismes sans système nerveux, il ne peut guère s'agir de sémantique et de sens ; or, pour la bio-sémiotique, c'est la régulation cybernétique qui compte comme *sens*. Dans le cas de l'écologie humaine, qui n'intéresse pas particulièrement la bio-sémiotique, il est évidemment impossible de faire abstraction de la sémantique, et nous allons voir comment elle s'articule.

L'extraction de ce qui permet la survie élémentaire n'est pas la seule qui engage les êtres humains. Nous ajoutons à cette première une seconde extraction, à savoir de matériaux, qui nous permet d'urbaniser notre habitat, ce qui demande de nouvelles munitions d'eau, de pierres, de bois et de métaux, etc. – et qui crée corrélativement, avec les formes de vie qui s'ensui-

vent, de nouveaux problèmes d'échange avec la nature (déchets, pollution, fragilisation des autres espèces vivantes et de leurs habitats). Le premier cycle correspond à la *territorialisation*, et le deuxième à l'*urbanisation*. Un troisième cycle s'impose dans toutes les cultures qui urbanisent, c'est celui qui consiste à extraire et à interpréter les pierres précieuses et les métaux précieux, le marbre, l'or, etc. Avec ces substances, on fabrique des objets sacrés dont on orne les êtres considérés comme supérieurs, les chefs, les dieux, les prêtres : les autorités qui règnent sur les villes et la campagne, sur la paix ou les guerres, bref, la *souveraineté*. On aura donc désormais, dans les sociétés territoriales, post-glaciaires, urbanisantes et sacralisantes, des dix derniers millénaires, un triple intérêt dans la nature, une triple dépendance d'elle, et une architecture sociale à trois niveaux s'élevant sur ses niches habitables. Les gens de la terre ; les gens du commerce, de l'administration et de la fabrication ; et les élites de la religion, de la richesse et du pouvoir : territoires, urbanités, souverainetés. Sous les différents *modes de production* qui marquent l'histoire humaine, cette architecture fondamentale reste présente jusqu'à aujourd'hui. C'est ce qu'il est possible désormais, en parlant des civilisations post-glaciaires, d'appeler *la* société tout court : elle échange avec la nature pour ses activités vitales organiques ; pour pouvoir urbaniser, construire, produire ; et pour élever ses temples, casernes, banques et palais exprimant sa souveraineté, son sacré.

3. L'origine du sémiotique

Les objets qui fondent le social existent ainsi sur trois strates : I, les vivres ; II, les biens construits ; III, les objets de culte. Ces trois strates, avec les activités qui les caractérisent, définissent les civilisations qui se déploient après la période glaciaire de notre pré-histoire. À la simple communauté tribale (I) se superpose ainsi la société institutionnelle et légaliste (II) et en troisième lieu la souveraineté (III), pouvoir *en dernière instance* qui règne au-delà de la loi, par la violence et la sacralité de ses énoncés.

Pour les sujets, munis de langage, les trois strates forment une phénoménologie stratifiée, présentant un *réel* existentiel et narratif (I) de la vie et de la mort corporelles ; un *réel imaginaire* narratif et argumentatif (II) plein de projets, de politiques, d'histoires et d'Histoire ; et un *réel symbolique* (III) où réside l'autorité transcendante avec ses vérités absolues et ses va-

leurs. Ces instances s'installent toutes mentalement dans les sujets « socialisés » comme autant d'aspects de la vie quotidienne. Elles deviennent notre « seconde nature », comme le disait le philosophe Hegel².

L'invention de l'argent a lieu au niveau symbolique, dans les premières grandes civilisations³. Le précieux métal, rare et lumineux, qui orne et couvre les statues divines, devient par la logique de la magie le porteur de la force protectrice des divinités et garde cette importance quand il est monnayé par les prêtres (nos premiers banquiers). L'argent monnayé, substance protectrice, est ainsi né au niveau symbolique du social, au service des instances souveraines, mais il est immédiatement mis en circulation à tous les niveaux et acquiert une multitude de fonctions⁴. Sous le régime du capitalisme, les niveaux seront étroitement intégrés, mais il est toujours utile de distinguer le capital symbolique, *spéculatif* (niveau III) du capital *productif* (niveau II), et bien sûr du capital simplement *organique* (niveau I), c'est-à-dire de l'argent dont on se sert sur le marché du village. Sous le capitalisme, l'opposition entre économie et écologie devient frontale et dramatique. Les capitaux productifs et spéculatifs deviennent responsables de la destruction des océans, des forêts vierges, de la diminution des espèces, de la déstabilisation du climat ; et l'affaiblissement des institutions du niveau II, et notamment de la politique légaliste, semble particulièrement important pour la dérégulation, par la souveraineté sous toutes ses formes, du comportement financier et productif, et de l'exploitation effrénée des ressources naturelles et humaines, à travers le monde, qui s'ensuit.

En ce qui concerne les fonctions sémiotiques, l'analogie entre l'argent et le langage a souvent été signalée par les philosophes ou les linguistes⁵. La monnaie correspond au mot, le message à la marchandise, l'idéologie à la bourse des valeurs, et ainsi de suite. Or, la ligne du rapport entre le langage et la structure stratifiée du social peut être suivie encore plus loin. La préciosité verbale, *expressive*, relève déjà du sacré, comme nous le montrent les formules élaborées du jurement ou du culte (niveau III). Le vocabulaire et la syntaxe considérablement développés et élargis par l'usage institutionnel, administratif, politique, commercial et médiatique (niveau II) rendent la sémantique langagière encyclopédique, infiniment riche, et concerne donc au plus haut point le *sens* même des mots et des phrases, qui devient labile et indéchiffrable en dehors des cadres imaginaires et conceptuels que développe l'institutionnel. La relation intime de chaque être parlant à ce qui pour

lui est dicible ou indicible, relation existentielle qui fonde l'énonciation, la *personne* du langage, dans la *chair* phénoménologique du sujet, relève finalement du registre de la signification, du référentiel vécu (niveau I). Ainsi, on peut dire, en ce qui concerne le langage, que le signifiant, le signifié et le référent sont pris en charge ou représentés dans leurs stratifications correspondantes à la fois par le social et par le langage.

Si la pièce de monnaie paraît souvent n'être qu'un signe, on constate que sa substance particulière de l'expression, métallique, est pourtant à l'origine de sa valeur, à savoir par le transfert magique de la force divine sur la substance ensuite articulée en morceaux de quantité égale et transformée en forme d'expression ; les moyens de paiement prenant la relève, les billets, les papiers financiers, l'argent électronique, qui sont souvent vus comme de l'argent *fiat*, c'est-à-dire fonctionnant par pure convention, et devenus ainsi plus sémiotiques que jamais, continuent néanmoins à renvoyer à l'étape initiale, où la pièce de monnaie était chose (causale) plutôt que signe (conventionnel)⁶. La pièce de monnaie et ses représentants possèdent bien un sens, celui d'une *protection* transcendante, soit d'une *valeur* abstraite, et d'une signification concrète, réservée à celui qui en est le propriétaire : le *pouvoir d'achat*, expression qui renvoie encore à son origine symbolique, puisque c'est un *pouvoir*, à la fois un *pouvoir-faire* et un *pouvoir-être*.

On peut faire un pas de plus et se demander si la *fonction sémiotique* elle-même, quelle qu'elle soit, pourrait se comprendre de la même manière, et si une telle analyse aurait des conséquences d'intérêt. Est-ce que le *signe* – entendu comme la structure et la fonction que notre tradition résume dans les termes de signifiant, de signifié et de référent, et dont l'instance expressive comprend un mécanisme déictique ancré dans le geste, et le signifié une syntaxe et deux sémantiques, l'une imaginaire et l'autre symbolique – pourrait se comprendre à partir de la stratification fondamentale du réel social ?

L'intériorisation subjectale de l'articulation stratifiée du social pourrait donner lieu à des projections de sa structure dans la communication, ce qui expliquerait le cérémoniel persistant dans l'adresse vocative de l'autre, ou dans une certaine esthétique sacralisante de l'écriture, de politesse ou de littérature, comme dans le *cadre* de la peinture : c'est le symbolique, le sacré, la transcendance, qui s'esquissent dans l'acte de faire signe. Cette hypothèse expliquerait de plus pourquoi le signifié se déploie d'abord en pure imagerie mentale avant d'être « tamponné » comme pensée : c'est tout le théâtre ou

le musée d'une culture institutionnelle et encyclopédique qui résonne dans nos énoncés, qu'ils soient musicaux, plastiques ou verbaux. Au moment d'assumer le contenu de l'énoncé en lui assignant une valeur de vérité, nous passons à un autre niveau : le signifiant de l'énoncé nous frappe dans l'énonciation et nous pousse personnellement vers un *faire* ou un *croire*⁷. Ainsi, la fonction sémiotique réalisée dans la communication résumerait le social en en parcourant les niveaux III-II-I. Et l'on comprendrait peut-être mieux la dialectique, souvent dramatique, entre individus et états du social, l'impact de la conjoncture sémio-sociale sur la conjoncture sémio-psychologique des individus, ainsi que le fait que les sujets s'identifient si facilement avec les sociétés, les cultures, les nations dans lesquelles ils vivent.

4. Avatars écologiques

Une crise sociale est un état où au moins l'une des strates ne fonctionne plus. Si la boucle organique s'arrête, c'est la famine. Ou l'épidémie. Si la vie institutionnelle se bloque, par corruption, destruction des systèmes de juridiction ou de représentation politique, terrorisme, révoltes, guerre civile, etc., ou parce que la production stagne et s'affaiblit, la crise peut dissoudre la cohérence imaginaire et la société entière. La crise du symbolique, en revanche, est surtout déclenchée par les guerres inter-sociétales, inter-religieuses, ou inter-culturelles (coloniales, une société s'appropriant une autre société dont la culture technique ne permet pas d'éviter ce sort et qui perd sa souveraineté), ou bien par la « faillite » de ses finances spéculatives, amenant une perte de souveraineté. Les crises modernes sont de tous ces types. Les crises du capitalisme créées par la spéculation financière sont symboliques et concernent toujours la souveraineté, touchant la couche méta-politique détenant le pouvoir monétaire devenu absolu. Le capital spéculatif, dans les mains de cette couche, cesse de nourrir la production et s'investit infiniment à son propre niveau, dans la mesure où l'extraction d'énergie, de force de travail, de matériaux, se trouve inhibée, peut-être bloquée pour toujours cette fois, par l'épuisement des ressources et les menaces constantes de catastrophes naturelles en grande partie dues aux modes de vie et d'exploitation humains. Dans cette situation, la crise de la souveraineté (III) devient plus ou moins directement une crise institutionnelle (II) et organique (I) : auto-suffisance folle des gouvernants, confusion collective et misère

croissante. Les strates symboliques et organiques tendent à se rejoindre *sans l'intervention de la strate intermédiaire* ; les puissants en délire et les masses en difficulté s'allient, pour le pire.

L'inventivité sémiotique s'est toujours manifestée dans les pratiques les moins stables et donc en principe les mieux préparées à une situation de crise, à savoir, celle de l'esthétique : musique, arts, littérature. L'art – l'ensemble des pratiques esthétiques – consiste pour ainsi dire à consommer les signes sociaux de toutes sortes et de toutes cultures, les formules sacrées, les masses conceptuelles de l'institutionnel, les expressions existentielles de base, et à les soumettre à un régime strict, à une « stricture », comme le disait Jacques Derrida, qui fait de chaque œuvre un tout limité, une entité réglée dont les composantes principales, en nombre réduit, obéissent à des principes de composition et de variation singuliers ; l'œuvre est un exercice de *finitude* dans un océan sémiotique d'infini. L'économie de l'œuvre ne contredit donc plus l'écologie de son contexte, elle montre par éclairs la possibilité d'une solution aux déchirements globaux. Malgré sa complexité interne, l'œuvre, par sa stricture, est *simple*. L'intensité que nous ressentons devant l'œuvre d'art nous appelle et peut nous changer. L'importance de l'art, de cette activité socialement transversale et marginale, pourrait être, dans la conjoncture actuelle, de nous rappeler vers les substances et les éléments, au sens grec, vers les flux de la nature et la fragilité de l'être. Comme l'indique Rilke dans son fameux poème sur le Torse archaïque d'Apollon⁸, cette expérience contient en germe une *éthique* : une nouvelle déontologie et peut-être l'esquisse d'une nouvelle souveraineté apollonienne, fondées sur la reconnaissance de l'ancrage en dernière instance du social et du signe dans la beauté périssable de notre écologie. L'œuvre est une leçon de finitude. Elle nous regarde et nous parle de la force du fini. Le torse en question peut, dans notre contexte, être la Terre, splendide même dans sa version réduite, tronquée, marquée par l'histoire :

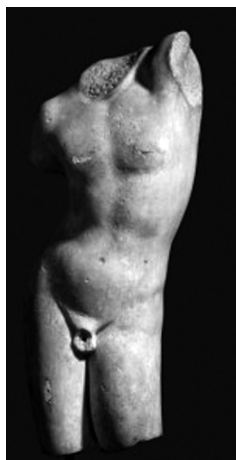


Figure : Torse d'Apollon

Nous n'avions pas idée de sa tête inouïe
 Où les yeux mûrissaient comme des pommes. – Mais
 Son torse luit encore ainsi qu'un candélabre :
 C'est là que son regard, seulement affaissé,

Se tient brillant. – Le haut sinon de la poitrine
 Ne pourrait t'éblouir, ni dans la douce courbe
 Des lombes ne pourrait s'avancer un sourire
 Vers ce centre jadis porteur d'engendrement.

Cette pierre, sinon, serait, informe et courte,
 Sous le joug du tomber transparent des épaules,
 Et ne reluirait point comme une peau de fauve ;

Ni ne s'échapperait par toutes ses bordures
 Comme une étoile fait : car il n'est aucun lieu,
 Ici, qui ne te voie. Tu dois changer de vie.

*Wir kannten nicht sein unerhörtes Haupt,
 darin die Augenäpfel reiften. Aber
 sein Torso glüht noch wie ein Kandelaber,*

*in dem sein Schauen, nur zurückgeschraubt,
sich hält und glänzt. Sonst könnte nicht der Bug
der Brust dich blenden, und im leisen Drehen
der Lenden könnte nicht ein Lächeln gehen
zu jener Mitte, die die Zeugung trug.*

*Sonst stünde dieser Stein entstellt und kurz
unter der Schultern durchsichtigem Sturz
und flimmerte nicht so wie Raubtierfelle;*

*und bräche nicht aus allen seinen Rändern
aus wie ein Stern: denn da ist keine Stelle,
die dich nicht sieht. Du mußt dein Leben ändern.*

Un siècle plus tôt, le jeune Leopardi avait fameusement opposé la finitude idyllique de sa vie à l'infini « surhumain » et mortifère de sa pensée, et il avait décrit la double attraction des deux perspectives dans le poème intitulé « L'infini »⁹:

Toujours elle me fut chère cette colline solitaire
et cette haie qui dérobe au regard
tant de pans de l'extrême horizon.
Mais demeurant assis et contemplant,
au-delà d'elle, dans ma pensée j'invente
des espaces illimités, des silences surhumains
et une quiétude profonde; où peu s'en faut
que le cœur ne s'épouvante.
Et comme j'entends le vent
bruire dans ces feuillages, je vais comparant
ce silence infini à cette voix:
en moi reviennent l'éternel,
et les saisons mortes et la présente
qui vit, et sa sonorité. Ainsi,
dans cette immensité, se noie ma pensée:
et le naufrage m'est doux dans cette mer.

*Sempre caro mi fu quest'ermo colle,
e questa siepe, che da tanta parte*

*dell'ultimo orizzonte il guardo esclude.
 Ma sedendo e mirando, interminati
 spazi di là da quella, e sovrumani
 silenzi, e profondissima quiete
 io nel pensier mi fingo, ove per poco
 il cor non si spaura. E come il vento
 odo stormir tra queste piante, io quello
 infinito silenzio a questa voce
 vo comparando : e mi sovvien l'eterno,
 e le morte stagioni, e la presente
 e viva, e il suon di lei. Così tra questa
 immensità s'annega il pensier mio :
 e il naufragar m'è dolce in questo mare.*

La pensée se noie dans son infini, et le sujet lui-même *fait naufrage* – on ne sait pas si le naufragé arrive à atteindre la côte, ni dans quel état.

5. Conclusion

L'écologie est une problématique, plutôt qu'une discipline doxique. On peut dire la même chose de la sémiotique. Si cette dernière se penche sur le monde immatériel des êtres humains pour en analyser les propriétés structurales et dynamiques, la première étudie leur monde matériel et les conditions d'y vivre dans des rapports d'interaction dont dépendent l'existence collective des espèces, et notamment de la nôtre. Nous avons essayé de montrer que les structures constitutives du social, du langage et des signes reposent sur cette interaction entre l'activité humaine et la nature, et qu'elles doivent être théorisées dans le cadre de cette problématique pour pouvoir se comprendre plus profondément. La sémiotique a donc ontologiquement besoin de l'écologie. Et comme l'écologie cherche à obtenir une compréhension critique du comportement des agents motivés par leurs idées dans leur traitement de la nature, il va de soi que ces idées, ces discours et les agissements qui s'ensuivent doivent appeler une contribution analytique de la part de la sémiotique. Nous avons évoqué le problème de l'infini des formes signifiantes et de la finitude substantielle qui à la fois les conditionne et s'y oppose. L'aspect immatériel, intentionnel, et l'aspect matériel, causal, se rencontrent dans la nouvelle problématique qui peut naître de ces inter-

dépendances ; nous avons finalement indiqué comment et pourquoi elle embrasse l'esthétique et pointe vers une éthique qui pourrait s'avérer d'intérêt vital pour la survie de notre espèce.

NOTES

¹ Pour la bio-sémiotique, je me réfère aux auteurs suivants : Kalevi Kull (1998), Jesper Hoffmeyer (1996) et le fondateur de ce mouvement, Thomas A. Sebeok (1990).

² Voir à ce sujet le bel article de Kervegan (2014).

³ Voir Brandt (à paraître) et l'histoire romaine du temple de Junon Moneta.

⁴ Fonctions de mesure, d'échange, de réserve ou stockage de valeurs, de spéculation, etc. Voir Lawson (2016).

⁵ Notamment Rossi-Landi (1968) et Baudrillard (1972).

⁶ On pourrait sur ce point, à la pièce de monnaie, pertinemment appliquer la catégorie peircienne d'*indice*.

⁷ Le *croire* en ce sens est à entendre comme une mise à jour de notre *savoir*, donc une sorte de *faire*. Le *croire* religieux combine cette épistémique de la mise à jour avec une déontique communautaire, ou élimine même l'épistémique en faveur de cette déontique. Voir Hammad (2016).

⁸ Rainer Maria Rilke (1875-1926) : « Torse archaïque d'Apollon / Archaischer Torso Apollos » (1907). Nous reproduisons ici une traduction originale due à Lionel-Édouard Martin (2016), ainsi que la reproduction photographique du site.

⁹ Giacomo Leopardi (1798-1837), *L'infinito*, de 1819, figure dans ses *Canti* (1835). La traduction française, très littérale, que nous citons ici, anonyme, est trouvée sur le site *Culture & Révolution*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUDRILLARD, Jean (1972), *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard.
- BRANDT, Per Aage (à paraître), « The Meaning and Madness of Money », *Cognitive Semiotics*.
- HAMMAD, Manar (2016), « Del creer en lengua árabe », *Tópicos des Seminario*, vol. 18, n° 36, disponible sur : <http://www.topicosdelseminario.buap.mx/index.php/topsem/article/view/447>.
- HOFFMEYER, Jesper (1996), *Signs of Meaning in the Universe*, Indiana, Indiana University Press.
- KERVEGAN, Jean-François (2014), « Nature, seconde nature, société : le concept hégélien de Sittlichkeit », disponible sur : <http://www.academia.edu/9212667/Nature>

ture_seconde_nature_soci%C3%A9t%C3%A9_le_concept_hég%C3%A9lie
n_de_Sittlichkeit_Paris_2014_.

KULL, Kalevi (1998), « Semiotic ecology. Different natures in the semiosphere », *Sign Systems Studies*, n° 26, pp. 344-371.

LAWSON, Tony (2016), « Social Positioning and the Nature of Money », *Cambridge Journal of Economics*, n° 40, pp. 961-996.

MARTIN, Lionel-Édouard (2016), *Écrire, Lire, Traduire* (blog), disponible sur : <https://lionel-edouard-martin.net/page/19/?archives-list=1>.

ROSSI-LANDI, Ferruccio (1968), *Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, Bompiani

SEBEOK, Thomas A. (1990), *Essays in Zoosemiotics*, Toronto, Toronto Semiotic Circle.



SÉMIOTIQUE ET URBANISME

Manar Hammad
Université Sorbonne-Nouvelle

Lorsque les sémioticiens examinent les villes, c'est parfois à travers des textes littéraires où une ville est décrite par un voyageur, certains promeneurs étant célèbres. D'autres fois, la ville-objet est le cadre d'une action narrative, et sa description est indirecte. Dans tous les cas, la description prise pour objet est subjective et dépourvue de visée scientifique. Malgré le caractère élaboré de certaines descriptions, et les pensées que l'on y trouve parfois, elles ont un aspect *sauvage*, au sens où Lévi-Strauss parlait de Pensée Sauvage. Elles focalisent leur intérêt sur l'expression matérielle de la ville, telle qu'elle apparaît à l'œil d'un observateur humain en mouvement. D'autres sémioticiens se sont intéressés à l'image photographique ou cinématographique de la ville, regardée à travers un discours subjectif doté de sa logique propre. Dans tous les cas, l'avantage pragmatique de ces démarches est de disposer d'un discours-objet commodément manipulable et reproductible.

Les descriptions urbaines à visée scientifique sont l'œuvre de spécialistes non sémioticiens qui se réclament d'autres disciplines. Les architectes, urbanistes et géographes s'intéressent aux formes de la ville telles qu'elles se manifestent à partir de points de vue construits qui s'opposent au point de vue « naturel » du promeneur urbain. L'architecte regarde les édifices comme s'il était en hauteur face à chaque façade ; il construit des coupes et des plans qui suppriment virtuellement certaines parties des bâtiments pour exposer des parties invisibles au regard ordinaire (Hammad, 2014a). L'urbaniste affectionne les vues à vol d'oiseau, et le géographe utilise diverses

méthodes de projection qui réduisent commodément l'échelle de l'objet urbain afin de l'embrasser d'un regard synthétique. L'utilisation de géométries non euclidiennes permet de mettre en évidence des propriétés topologiques liées à l'accessibilité des lieux (connectivité, contiguïté) ou des propriétés projectives (alignements, perspectives) déterminant les parties vues, les parties cachées, et des points de vue privilégiés. Tous ces procédés de représentation, qui visent à rendre la ville disponible pour l'analyste, sont régulés par des conventions objectivantes qui en assurent la fidélité et la reproductibilité. Par ailleurs, les sociologues et les psychologues s'intéressent aux hommes que l'on trouve dans les villes. L'espace qu'ils considèrent n'est pas physique mais social. Ils y reconnaissent des partitions en classes, groupes, communautés, collectivités différenciées par des relations internes d'équivalence et des relations externes d'ordre (domination et contrôle), ainsi que des relations d'inclusion et d'intersection. Mais tout cela ne concerne que les hommes et leur organisation, pas le cadre urbain construit.

Tant les spécialistes de *l'espace physique* que ceux de *l'espace social* cherchent du *sens*, le repèrent, le construisent, en décrivent les transformations, mais ils n'ont pas conscience de *faire de la sémiotique* : ils sont comme Monsieur Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir. Lorsqu'on leur signale leur activité sémiotique implicite, cela ne les intéresse pas plus que l'activité linguistique qu'ils développent lorsqu'ils expriment leurs idées : ils tendent à penser la langue et le discours comme des outils transparents qui n'ont pas d'incidence sur le regard scientifique construit en interaction avec le monde. Il en découle que la sémiotique ne présente un intérêt que pour les spécialistes soucieux de contrôler leur méthode de travail et leur moyen d'expression. Ils ne constituent qu'une fraction des producteurs de savoir sur la ville et l'architecture. Pour attirer leur attention, il faut montrer que la sémiotique est capable d'obtenir des résultats que les méthodes usitées n'ont pas obtenus, ou qu'elle est capable de faire progresser lesdites méthodes au-delà des limites qu'elles ont atteintes par leurs propres moyens.

Mais on peut attirer l'attention des spécialistes, littérateurs, photographes, sociologues et psychologues, architectes et urbanistes, sur le fait que la sémiotique est susceptible de subsumer l'ensemble des discours spécialisés pour restituer un univers unifié du sens, car ce dernier est indifférent à la substance de son expression. L'univers sémantique est commun à la

langue littéraire, à l'expression photographique, cinématographique, au dessin (des architectes, urbanistes et géographes) et aux métalangages scientifiques construits par les sociologues, psychologues et urbanistes. Une telle synthèse n'est atteignable que si l'on se place au niveau épistémologique et que l'on prend la peine d'assurer la cohérence des options prises à l'intérieur des micro-univers sémantiques et entre ces derniers.

En son usage méthodologique, la sémiotique apparaît comme une discipline ancillaire, mise au service des autres disciplines. En son usage épistémologique, elle coopère avec les autres disciplines à la redéfinition des concepts susceptibles de rendre compte du monde qui nous entoure pour en restituer l'unité fondamentale. Nous nous proposons ici de centrer notre attention sur quelques questions d'épistémologie et de méthode susceptibles de faire avancer la cohérence entre discours scientifiques et la coopération entre disciplines intéressées par le phénomène urbain.

Ces remarques considèrent les approches disciplinaires dans leur activité descriptive du phénomène urbain. Or les architectes et urbanistes se distinguent des autres spécialistes par le fait que leur programme ne se restreint pas à une description cognitive : ils exercent une action modificatrice du monde, les uns à l'échelle du bâtiment, les autres à l'échelle de la ville. Les urbanistes, qui ont été initialement recrutés parmi les architectes et les géographes, ont déterminé un champ d'action propre, où l'économie et la politique jouent des rôles certains. Ils ne se contentent pas d'essayer de comprendre, ils ont vocation à agir. En raison de quoi la sémiotique ne leur apparaît pas comme une discipline égale à la leur : elle ne peut être qu'une discipline ancillaire parmi d'autres disciplines appelées à la rescousse pour comprendre les villes en général, clarifier les problèmes de certaines villes en particulier, résoudre des contradictions latentes et aider à concevoir et mettre en œuvre des actions concrètes destinées à favoriser le développement économique et social.

L'action dynamique et transformatrice déployée par les hommes sur la ville est la raison principale qui interdit de considérer la ville matérielle des urbanistes comme une Expression à laquelle correspondrait la ville humaine des sociologues comme Contenu. Une telle hypothèse serait non seulement simpliste, mais aussi elle produirait un contresens. L'objet urbain s'impose à notre attention comme un ensemble syncrétique qui contient aussi bien les bâtiments et les rues que les habitants et les institutions. Tous ces élé-

ments sont en interaction, et le défi est de décrire l'ensemble comme un phénomène signifiant dynamique.

1. Exemples d'ancrage

Notre expérience directe en sémiotique urbaine est relativement restreinte, et seule notre étude archéologique de Palmyre a été publiée (Hammad, 2010). Nous nous sommes intéressé de près aux villes historiques d'Alep et de Damas en Syrie, à Palerme en Sicile, sans publier nos études exploratoires ni les conférences afférentes. De même, nous n'avons pas publié nos cours consacrés aux premiers villages de l'époque néolithique. Ce qui invite à la prudence.

Afin d'éviter les errements potentiels d'un discours général et peu spécifique, nous nous proposons d'ancrer notre discours sur un petit nombre d'exemples choisis en fonction des problèmes méthodologiques et épistémologiques qu'ils posent. Ils permettent de préciser l'idée que nous nous faisons de la ville, avant d'évoquer les moyens de l'étudier dans une perspective sémiotique. Dispersés dans l'espace, le temps et la culture, ces exemples offrent l'avantage de manifester des phénomènes de changement rapide dans un monde urbain, ce qui met en évidence l'écart entre des états consécutifs (avant / après). La comparaison des états facilite la mise en place d'oppositions distinctives et fournit l'occasion de réfléchir sur les facteurs dynamiques qui produisent le changement. Le couplage d'une description statique et d'une description dynamique a un caractère cognitivement satisfaisant. L'évocation sera nécessairement brève dans l'espace imparti à cette publication. Citons quatre exemples :

- L'apparition au Proche-Orient, au quatrième millénaire avant l'ère commune, de villes véritables différentes des villages antérieurs de Syrie du nord. Ce phénomène marque les débuts de l'histoire, car il est accompagné par l'invention de l'écriture. La relation entre villes et villages est constitutive de la définition des villes.

- La formation en Grèce, au VI^e siècle avant l'ère commune, des villes dites *Polis*. Elles diffèrent des villes apparues ailleurs par une organisation politique autonome fondée sur une structure militaire appuyée sur le territoire alentour, et par la distinction statutaire entre hommes libres et esclaves.

– La formation en Italie nord-centrale, au XII^e siècle, des *Communes* médiévales. Elles sont marquées par l'apparition de personnes morales autocéphales gérant les villes, par le rôle des milices urbaines équestres, et par l'exercice autonome d'une justice consulaire.

– La formation en Asie de l'Ouest, au IX^e siècle, d'une *nomocratie* embrassant l'ensemble des territoires musulmans connus par les géographes sous le nom de *Dar al Islam*. Elle est caractérisée par la séparation des classes militaire et civile de la société, et par la dévolution de la gestion sociale à une classe de juristes qui élabore un droit tiré du Coran et de la tradition attribuée au Prophète. Les juristes administrent une justice à laquelle sont soumises les autorités politiques et militaires, dans une société où l'activité commerciale tend à devenir dominante. La production-reproduction de la classe de juristes est formalisée en Iran au X^e siècle, en Syrie au XII^e, en Égypte et en Asie Mineure au XIII^e siècle. L'ensemble de *Dar al Islam* présente une hiérarchie urbaine à trois degrés hiérarchiques, prenant en charge un territoire qui s'étend de l'Océan Indien jusqu'à l'Océan Atlantique.

Les quatre cas cités présupposent une culture urbaine et ne sont pas pensables sans la ville. Ils manifestent avec force le double aspect spatial et social des phénomènes urbains : la description géométrique des villes est insuffisante, et il est nécessaire d'élargir le champ conceptuel à d'autres variables descriptives. Les acteurs de la ville, réalisant les instances syntaxiques auxquelles sont attribuables les actions transformatrices urbaines, sont des entités individuelles ou collectives descriptibles par des qualités politiques, religieuses, militaires ou économiques. Dans le cadre de ce chapitre, il ne sera pas question d'analyser des cas urbains en profondeur : les exemples n'ont été cités que pour rappeler des faits structurels opposables qui forment l'objet de notre réflexion.

2. Concepts analytiques nécessaires

L'ensemble des cas cités donne une idée de l'objet d'étude et de la perspective dans laquelle nous le considérons. Nous aborderons ci-dessous les concepts minimaux nécessaires à l'analyse. Ils sont introduits dans l'ordre qui découle des relations logiques qu'ils entretiennent.

2.1. Espace synchrétique

2.1.1. *Projet d'une sémiotique urbaine*

Alors qu'en 1972 nous avons entrevu l'hypothèse heuristique de l'espace synchrétique pour mener une analyse du sens dans le monde naturel, nous l'avons reformulée depuis dans le métalangage sémiotique (Hammad, 1983 et 2015). L'hypothèse avait un caractère inhabituel pour les disciplines en place, mais sa productivité en assura l'adoption dans un cercle grandissant de chercheurs. Dans l'étude intitulée « La sémiotisation de l'espace, esquisse d'une manière de faire » (2013, reprise dans Hammad, 2015), nous avons fait le bilan des acquis scientifiques découlant de cette option pour l'architecture, mais aucun travail équivalent n'a été fait pour l'espace urbain : l'entreprise est à l'état de projet, nous manquons de recul, et ce texte est exploratoire.

2.1.2. *Cohérence avec un univers linguistique*

Tout chercheur qui s'est intéressé à la ville grecque antique sait que le terme *Polis* désigne et l'agglomération matérielle et le groupe social structuré qui l'habite. Autrement dit, il dénote un élément de l'espace physique et un élément de l'espace social. Sa dénotation relève donc d'un espace synchrétique qui est une catégorie complexe, spatiale et humaine à la fois, le contexte d'occurrence suffisant à sélectionner un des effets de sens s'il y a lieu. Mais il y a plus. Dans *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Émile Benveniste (1969 : 89-105) signale que l'on trouve, dans les textes grecs attribués à Homère, trois termes (*Dêmos*, *Laós*, *Ethnos*) pour désigner le groupement humain que la langue française désigne par *Peuple*. Ils n'ont pas le même usage. Si *Dêmos* désigne un groupe humain ayant un territoire, il désigne aussi ledit territoire : il vaut pour l'espace social et pour l'espace physique. En français, on convient d'écrire *Dêmos* pour le groupe social grec, et *Dème* pour son territoire physique, mais en grec le terme est unique. Notons que si l'on opère une décomposition sémique de *Dêmos*, on y reconnaît le sème *politique* : le groupe dispose d'une unité qui l'identifie. À cela s'oppose *Laós*, qui désigne un groupe guerrier ayant un chef. Si la notion de territoire en est absente, le sème *militaire* y est identifiable comme composant dominant, le sème *politique* passant au second plan. Enfin, *Ethnos* désigne aussi bien un groupe humain qu'un groupe animal : si l'exten-

sion de ce qu'il désigne est plus vaste, son sémème ne comporte pas les sèmes *politique* et *militaire* qui surdéterminent *Dêmos* ou *Laós*. Il est intéressant de relever que le terme *Leito* signifie *public* et se retrouve dans le terme composé *Leiturgia* désignant le service rendu au groupe par un de ses membres, soit une relation complexe qui dépasse notre cadre tout en ayant une importance particulière : les *liturgies* civiques caractérisent le fonctionnement de la *Polis*.

D'autres langues sont susceptibles de manifester des organisations sémantiques comparables. Peu importe lesquelles. Ce qui importe, c'est de constater la pertinence de catégories générales telles que *espace social* et *espace physique* que nous mettons en place pour une sémiotique urbaine. De même, on constate l'utilité de la décomposition sémique pour l'analyse, et la récurrence de certains sèmes constituant des isotopies auxquelles nous reviendrons.

2.1.3. Manifestations synchrétiques matérielles

L'autonomie politique de la *Polis* grecque ou de la *Commune* italienne a joué un rôle moteur dans l'aménagement des villes. Les autorités urbaines ont rivalisé entre elles pour doter leur espace physique d'une identité visuelle exprimée par des tracés géométriques non aléatoires, la construction de monuments civiques (temples, agoras, théâtres...), la coordination des bâtiments privés, la mise en place de services publics tels que les adductions d'eau potable ou l'évacuation des eaux usées. Dans cette course à l'aménagement des espaces publics, on peut noter que l'identité visuelle du construit stabilise l'image matérielle d'une entité morale invisible, définie sur l'isotopie politique dans l'espace social. Si chacun des édifices publics est assimilable à un énoncé, l'acte d'édification est un acte d'énonciation qui affirme l'existence de son sujet énonciateur. Notons aussi qu'un tel acte pré-suppose une capacité économique dont l'importance est non négligeable dans la concurrence entre villes.

Dans le monde islamique, où la pratique du *Waqf* (biens immobilisés pour que leurs revenus financent des services publics) se développe parallèlement à la mise en place de la classe gestionnaire des juristes, les édifices matériels fixent l'identité d'institutions qui ne sont pas dotées de la personnalité juridique (le droit islamique ne reconnaît que des personnes physiques). Dans ce contexte, l'édifice institutionnel joue un rôle nécessaire et fondamental.

A contrario, lorsque la ville est dirigée par un individu (prince, prélat ou émir), elle n'a pas le même besoin d'exprimer une identité visuelle. De même, elle n'a pas besoin d'un « bien commun » pour ancrer son existence dans l'espace. Le dirigeant y est l'agent d'une entité supérieure (empereur, roi, calife, ou même divinité au Proche-Orient ancien) qui fonde l'unité sociale, légitime le système, et n'exige aucune matérialisation à l'échelle urbaine, sauf peut-être au siège de son pouvoir.

2.1.4. Manifestations différenciatrices

L'existence de manifestations syncrétiques combinant intimement l'espace social et l'espace humain ne signifie pas qu'il en est toujours ainsi. Il n'est guère difficile de citer des cas où l'espace social est différencié de l'espace humain, et des cas où l'un est régissant alors que l'autre est régi. À propos de la nationalité, certains pays privilégient le droit du sol (dominance de l'espace physique sur l'espace social), alors que d'autres privilégient le droit du sang (dominance symétrique). Dans le système féodal, les régions, divisions de l'espace physique sont attribuées à des nobles, éléments de l'espace social. En cette distribution, l'espace social sert de cadre de référence à l'espace physique : c'est le groupe des nobles qui se partage l'ensemble du territoire. En termes mathématiques de théorie des ensembles, on parlerait d'une application de l'espace physique dans l'espace social. Dans la Rome antique, les hommes de la Plèbe (éléments de l'espace social) sont attribués à des quartiers (régions de l'espace physique). Dans ce cas, les hommes sont présumés indéterminés, alors que les régions de l'espace sont supposées déterminées. L'espace physique est déterminant pour l'espace social. Lorsqu'on compare le cas féodal et le cas romain, il apparaît que le rapport de référencement rapportant l'indéterminé au déterminé est renversé. De manière générale, sont déterminés les éléments présents en petit nombre (les nobles dans un cas, les quartiers dans l'autre), sont indéterminés les éléments présents en grand nombre (les terres dans un cas, les plébéiens dans l'autre).

Les cas de figure évoqués sont des occurrences particulières de la relation de dominance entre les termes d'une même catégorie sémantique complexe, décrite par Viggo Brøndal (1943).

2.2. Isotopies d'interprétation

2.2.1. Constat pragmatique

L'étude de l'évolution diachronique de la morphologie de Palmyre (Hammad, 2010) nous a imposé la prise en compte des trois fonctions idéologiques (*Religion, Guerre, Économie*) identifiées par Dumézil (1958) sur un corpus indo-européen, auxquelles il nous a paru nécessaire d'ajouter, en fonction de notre corpus, la fonction *Politique* mise en avant par Benveniste (1969) dans ses analyses institutionnelles. Pour des raisons similaires de nécessité de description, l'historien Michael Mann (1986) a recours aux mêmes quatre fonctions. Dumézil considérait un ensemble de mythes, Benveniste un vocabulaire issu de plusieurs langues, Mann de l'histoire sociale. Nous avons examiné la morphologie urbaine dans le temps. *Faire sens* est le souci commun à ces approches. Elles manifestent la nécessité pragmatique d'utiliser un petit nombre de sèmes récurrents, les quatre isotopies citées.

Avant de passer à l'analyse des fonctions ainsi identifiées, examinons quelques constats historiques. La différenciation fonctionnelle est l'une des caractéristiques des premières villes (Margueron, 2013 ; Forest, 1996). C'est en fait ce qui les différencie des villages, où tous les hommes accomplissaient toutes les actions en fonction des saisons : ils étaient polyvalents, les services qu'ils se rendaient mutuellement étaient en relation de symétrie (aider à la moisson, à construire la maison...), alors que les premières villes ont déjà leurs boulangers, brasseurs, bouchers, scribes, prêtres, guerriers... Toutes les villes connues croissent en progressant dans la séparation des fonctions.

La même tendance à la séparation fonctionnelle se manifeste dans le panthéon mésopotamien en accompagnement du développement des villes (Bottéro et Kramer, 1989). La mythologie suméro-akkadienne extériorise les capacités fonctionnelles des divinités sous la forme d'objets-valeurs appelés *Me*, et certains mythes narrent comment une divinité dérobe des *Me* à une autre divinité en profitant de son ébriété. Si on considère le panthéon gréco-romain en diachronie, on constate une différenciation progressive des divinités, aussi bien principales que secondaires : elles accomplissent des fonctions de plus en plus distinctes et spécialisées. De manière symétrique, les prémisses du monothéisme sont observables dans le monde sémitique

comme une concentration progressive des fonctions sur quelques figures divines puis sur une divinité unique (Marduk est célébré à Babel par cinquante épithètes fonctionnelles, Allah en reçoit quatre-vingt-dix-neuf sur les coupoles ottomanes). Qu'il s'agisse de différenciation initiale ou de concentration ultérieure, la description fonctionnelle est pertinente pour rendre compte des faits observables. Il est vrai qu'il ne s'agit pas de phénomènes urbains mais religieux. Cependant, l'évolution du panthéon est corrélée avec l'évolution politique et sociale : lorsque les cités-états s'opposent les unes aux autres, les divinités se multiplient et se différencient ; lorsque les empires étendent leur emprise territoriale et concentrent les pouvoirs aux mains d'une autorité centrale, les divinités diminuent en nombre et concentrent les fonctions.

2.2.2. Analyse sémique et isotopies

En étudiant les divinités indo-européennes, Dumézil focalise l'intérêt sur les actions qu'elles accomplissent et identifie des sphères d'action différenciées. Ce qui revient à caractériser les acteurs par l'action, l'action par une décomposition sémique, et la sphère d'action par la redondance d'un sème formant isotopie. Lorsqu'on opte pour une description dynamique des phénomènes, l'action est présupposée et forme un noyau commun qui fonde la description syntaxique, alors que les isotopies (et leurs combinaisons) fondent la différenciation et la description paradigmatique. Dès lors, pour la description des univers urbains syncrétiques qui nous occupent, il est commode d'utiliser les concepts de sème et d'isotopie pour caractériser les changements d'épistémé sociale.

Le fait que Dumézil n'identifie que trois fonctions alors que Mann éprouve la nécessité d'en utiliser quatre découle de leurs corpus respectifs. La mythologie indo-européenne met en scène des divinités. Dans leur relation avec les hommes, elles sont source de *devoirs*. Or la politique est une affaire d'hommes et repose sur l'interaction des *vouloirs*. Elle n'a donc aucune place nette dans le discours mythique et se retrouve dès lors régie par l'une des isotopies : religieuse (état théocratique), guerrière (état militaire) ou économique (état marchand). Or nous nous proposons de décrire un corpus urbain, où les hommes sont omniprésents, et l'isotopie politique s'impose comme nécessaire pour décrire leur organisation.

Le caractère nécessaire de quatre isotopies étant admis, il reste à savoir si elles sont suffisantes pour toute description. Nous n'avons pas de réponse à cette question aujourd'hui. Nous constatons que quatre isotopies produisent des résultats satisfaisants sur les cas que nous avons considérés, mais ceci n'est pas une démonstration. De même, il n'a pas été démontré que ces quatre isotopies ont une validité universelle. Il reste à mener une analyse approfondie des quatre isotopies citées, et notre position est provisoire. Notons ici que l'isotopie juridique, impliquée par l'exercice de la justice, ne constitue pas une isotopie placée au même niveau que *politique, religion, guerre et économie* : son analyse présuppose les autres. La question des codes régulant l'action est métalinguistique, son expression est conditionnelle et modale. Son statut exact par rapport aux « fonctions » reste à déterminer. Ajoutons, pour clore, que ces isotopies ont été isolées au XX^e siècle, qu'elles relèvent du métalangage descriptif, et que leur caractère élémentaire et abstrait autorise à les utiliser heuristiquement pour toute culture sans qu'il soit nécessaire d'en retrouver l'expression explicite dans les diverses langues.

Quatre isotopies étant adoptées comme outils méthodologiques, l'analyse peut procéder au sein de chaque isotopie, produisant l'équivalent d'un millefeuille sémantique décrit à plusieurs niveaux. On constate que les isotopies ne sont pas totalement indépendantes, et qu'on passe parfois de l'une à l'autre (les connecteurs d'isotopie ont déjà été identifiés par Greimas, 1966). Un cas célèbre est celui de la conjonction identifiée par Max Weber (1958 [1920]) entre l'éthique protestante et le capitalisme, où les isotopies religieuse et économique se fondent, l'une régissant l'autre.

2.2.3. *Couplage, dominance et sélection d'isotopie*

L'archéologie des premiers villages néolithiques sur le coude de l'Euphrate en Syrie (Cauvin, 1994) dégage des configurations spatiales dominées par l'organisation religieuse communautaire : un grand bâtiment collectif, doté de traces de culte des ancêtres, contraste avec de petits bâtiments résidentiels. Une telle configuration manifeste le couplage des isotopies religieuse et politique dans une catégorie complexe où la première domine la seconde. À la période proto-urbaine au Proche-Orient, l'archéologie dégage (Forest, 1996) un grand nombre de bourgs où l'édifice communautaire dominant est dépourvu de caractères religieux explicites :

l'isotopie politique tend à y dominer l'isotopie religieuse. Toutes les agglomérations ne sont pas entourées d'enceintes, ce qui marque la non-prégnance de l'isotopie militaire. Un couplage comparable d'isotopies, avec changement diachronique de dominance, est manifesté à Palmyre aux débuts de l'ère commune (Hammad, 2010).

Pour les périodes les plus anciennes, les traces conservées sont rares, alors que la fréquence des trouvailles croît avec la réduction de l'éloignement temporel. On pourrait penser que l'augmentation quantitative de l'information en raison inverse de la distance temporelle est à la source du constat de différenciation progressive des fonctions. Mais il suffit de comparer avec la différenciation progressive des expressions linguistiques et l'enrichissement sémantique corrélé dans l'histoire des langues, pour renforcer l'hypothèse que le phénomène qui nous intéresse n'est pas un artefact de l'archéologie mais plutôt un phénomène culturel général.

La séparation nette des fonctions déléguées à des groupes sociaux spécialisés, constatée par Dumézil à Rome et en Inde, semble un particularisme non généralisable, car la Grèce, qui appartient indubitablement au monde indo-européen, ne fonctionne pas ainsi. Les mêmes sujets y agissent au titre de diverses capacités : les citoyens sont toujours militaires, rentiers terriens et occasionnellement gestionnaires politiques. Si les modalités de leur exercice de la prêtrise sont mal connues, il est certain qu'il n'y avait pas en Grèce une classe de prêtres comparable à ce que connaissaient les Latins et les Indiens. À Palmyre, les isotopies apparaissent couplées (politique et religion d'une part, économie et guerre de l'autre) aussi bien dans les inscriptions lapidaires que dans les constructions urbaines (Hammad, 2010).

La diversité des constats de syncrétisme d'isotopies permet de conclure que les quatre isotopies identifiées sont pertinentes pour la description des phénomènes urbains, et que les configurations de leurs combinaisons permettent de définir des figures épistémiques qui différencient les diverses réalisations et les organisent en réseau sémantique paradigmatique. Une démarche syntaxique permet de reconnaître les rôles actantiels urbains et les groupes d'acteurs qui les remplissent. Une évolution diachronique des organisations paradigmatiques et syntaxiques permet de décrire des cultures sémiotiques fondées sur le monde non verbal en lieu et place des langues verbales utilisées habituellement pour de telles distinctions.

Pour clore, disons que la sélection d'une isotopie sémantique définit une

perspective d'analyse : elle isole dans le discours-objet une dimension privilégiée sur laquelle se déroule la dynamique dont on rend compte. C'est ainsi que l'on construit une histoire militaire, politique, religieuse ou économique d'une ville donnée. Ce qui ressemble fort à une narration ordinaire : la ville sélectionnée est placée dans le rôle du sujet-héros dont le récit adopte la perspective, pour en repérer le déplacement sur une ou plusieurs isotopies descriptives.

2.3. La ville, paradigme et syntagme

2.3.1. Focalisation sur la ville

La perspective sémiotique synchrétique esquissée est susceptible de rendre compte des articulations du sens dans l'architecture, la ville et le monde naturel. Un analyste intéressé par la ville plus que par le reste restreint sa perspective. Cet acte cognitif est, du point de vue sémiotique, un acte énonciatif établissant un embrayage entre le sujet analyste énonciateur et le sujet ville installé dans l'énoncé. L'analyste sélectionne la ville comme le narrateur choisit un sujet-héros. Si le narrateur n'adopte pas la perspective de son héros, ce dernier n'est qu'un acteur parmi d'autres dans une interaction objectivée. Il y a subjectivation dans toute narration, et il y a une variété de subjectivation dans le travail scientifique, même s'il se veut objectif, dès qu'il y a sélection d'un acteur particulier pour en faire l'objet principal de l'intérêt.

La définition du champ d'intérêt fait appel aux relations existant entre un sujet principal et d'autres acteurs, ce qui ne va pas de soi : il convient de faire le tri entre relations pertinentes et non pertinentes. Ce qui pose la question de la pertinence. Un tri paradigmatique retient les éléments qui manifestent, dans leur composition sémique, des sèmes communs avec le sujet principal, ce qui définit une isotopie particulière. Un tri syntaxique repose sur les actions développées par le sujet : elles produisent des effets de sens et entraînent dans leur orbite des éléments sur lesquels elles projettent une partie des sèmes mis en branle, ce qui élargit le cercle des termes de l'isotopie. Ces deux tris n'épuisent pas la question de la pertinence, car elle dépend aussi du point de vue de l'analyste énonciateur et de celui de l'énonciataire.

2.3.2. Ville, village et territoire

La relation entre villes et villages peut être abordée de manière diachronique (Cauvin, Algaze, Butterlin, Forest...) ou synchronique (Al-Muqaddasi, Wheatley, Christaller...), les résultats livrés par ces approches n'étant pas de même nature. Lorsqu'on privilégie la relation d'ordre temporel, les villes succèdent aux villages. De ce fait, elles les présupposent et ne peuvent être définies sans les considérer. Cauvin (1994) constate que les plus anciens villages sur l'Euphrate (huitième ou neuvième millénaire avant l'ère commune) manifestent l'isotopie religieuse avant l'isotopie économique. Il en conclut que la dynamique qui fait passer les hommes de l'errance des chasseurs-cueilleurs à la sédentarité des villageois n'est pas motivée par le souci de la production alimentaire mais relève d'une dimension spirituelle inscrite sur l'isotopie religieuse. Elle implique la *domestication* des hommes, qui adoptent un domicile fixe, et acceptent pour cela des contraintes de nature politique (Benveniste signale que *domus* dérive de *dompter*). C'est plus tard que la *domestication* des plantes (agriculture) et des animaux (élevage) fait son apparition, imposant l'isotopie économique. Il semble que ce soit l'accumulation des denrées alimentaires qui attire des groupes spoliateurs et l'apparition de la violence guerrière dans le monde sédentaire. On débat sur l'existence de la guerre parmi les chasseurs-cueilleurs, mais il n'y en a pas de traces archéologiques : la méthode de l'enquête impose ses limites heuristiques.

La sédentarisation change le rapport des hommes à l'espace (concentration) et met en avant l'aspect duratif de l'occupation. La domestication des plantes et des animaux implique l'exploitation du territoire autour du village : l'occupation du sol n'est pas restreinte à l'emprise du village, elle s'étend sur une couronne qui l'entoure. Par les traces rituelles dégagées (ex. : crânes séparés du squelette et disposés sur une banquette le long des murs de l'édifice communautaire), le village est mis en rapport avec un espace situé ailleurs. Il s'agit d'un *espace signifié* sur lequel nous sommes peu renseignés. Il n'en reste pas moins que l'univers spatial dont nous cherchons à rendre compte s'en trouve modifié : il ne se restreint pas au village, ses bâtiments, ses habitants, ses terres de culture et de pâture, mais il présuppose aussi un espace situé *ailleurs*, dont les acteurs sont en relation avec les acteurs d'*ici*.

Les villes apparaissent au quatrième millénaire : l'espace où elles sur-

gissent n'est pas un espace agreste libre, c'est déjà l'espace des villages, et les villes se déterminent par rapport à ces derniers. La plus ancienne ville connue, Uruk en Mésopotamie, est déjà très étendue et très complexe dans ses états les plus archaïques (Joannès, 2001 ; Butterlin, 2003). À l'intérieur de son enceinte militaire, elle manifeste la différenciation des fonctions : immenses constructions institutionnelles (temples ou palais) en petit nombre, opposables à un grand nombre d'habitats ordinaires. La taille des terrasses et des édifices communautaires témoigne de l'existence de surplus alimentaires considérables et de l'existence d'une capacité organisationnelle remarquable mobilisant une force de travail énorme. La configuration géométrique des lieux présuppose des relations sociales complexes. À l'extérieur de la ville, nous ne connaissons pas l'ancien territoire d'Uruk ni son organisation, sauf qu'elle était au bord de l'eau et que les divagations des fleuves l'en éloignèrent.

Les villes du troisième millénaire manifestent une organisation spatiale nette, adoptant souvent un *plan circulaire avec des rues rayonnantes* (Margueron, 2013). Ce qui exprime l'intervention d'une instance planificatrice centrale assumant la coordination du plan sur l'ensemble de l'aire urbaine. Il s'agit d'une entité politique qui inscrit dans l'espace un énoncé urbain et des marques d'énonciation militaire (enceinte) et religieuse (temples). L'implantation de Mari sur le cours moyen de l'Euphrate manifeste une préoccupation économique majeure (Margueron, 2013).

Les villes de la deuxième révolution urbaine, laquelle accompagne la généralisation du transport sur char à roues, délaissent souvent les voies fluviales, ce qui manifeste *a posteriori* le rôle principal de celles-ci pour les premières villes. Installées dans les terres, elles adoptent souvent un plan *carré*. Si les archéologues ne disposent pas d'interprétation pour chacune des formes circulaire ou carrée, le passage de l'une à l'autre constitue en soi une opposition signifiante interprétable au niveau énonciatif. Rondes ou carrées, les villes sont dotées de remparts militaires manifestant l'existence d'une relation polémique entre les villes et leur extérieur : autres villes d'une part, populations nomades de l'autre, selon les textes des tablettes cunéiformes.

Au X^e siècle de l'ère commune, un géographe arabe précurseur formula de manière raisonnée les relations synchroniques entre villes d'une part, entre villes et territoire d'autre part. Al-Muqaddasi naquit à al-Quds (Jéru-

saalem) et accompagna son père architecte en quelques voyages avant d'entreprendre un grand tour qui lui fit connaître *de visu* l'ensemble de *Dar al Islam*. L'ouvrage géographique qu'il termina en 985 EC décrit les terres administrées selon la loi islamique et les organise en trois partitions territoriales hiérarchiquement enchâssées (treize régions ou *Iqlîm*, divisées en provinces ou *Kûrat*, divisées en districts ou *Rustâq*), chaque portion de territoire étant gérée par une ville (respectivement *Misr*, *Qasabat*, *Madînat*). À la relation d'inclusion territoriale correspond une relation de rection entre villes (régissante / régie) distribuées sur trois niveaux hiérarchiques correspondant à trois échelles territoriales, l'ensemble étant placé sous la direction de la capitale Bagdad (quatrième niveau supérieur si on considère la totalité de *Dar al Islam*), les villages étant régis par les villes, au cinquième niveau inférieur de la hiérarchie. Ce faisant, Al-Muqaddasi définit une *relation d'ordre logique et non temporel* entre les établissements sédentaires. Il identifie aussi des établissements péri-urbains, tels que *Rabaḍ* et *Hâḍer*, qui accueillent l'interaction entre les nomades et les sédentaires. En milieu terrestre, ces établissements jouent un rôle comparable à celui des ports pour les villes littorales : ce sont les organes urbains desservant le commerce au long cours. Cet ancien travail est d'une modernité exemplaire pour la sémiotique urbaine. Mille ans plus tard, nous devons à Wheatley (2001) une mise à jour de cette description articulée.

Dans une telle perspective, l'échelle discursive exigée par la sémiotique narrative est celle du territoire entier, au sein duquel les villes et les zones rurales se différencient par des rôles syntaxiques à préciser. La relation de contrôle (rection) est syntaxique. Elle se décline sur les isotopies politique, religieuse, militaire, économique. C'est ainsi que des villes comme Makkat (La Mecque), ou Al-Quds (Jérusalem), jouissent d'une importance religieuse sans commune mesure avec les rôles qu'elles exercent sur les isotopies militaire ou économique. Des villes très actives sur le plan commercial (Basra, Alep) ou militaire (Fustat, Qayruwan) sont peu investies sur l'isotopie religieuse.

Les régimes d'exploitation ou de mise en valeur de la terre agricole, des ressources minières, des voies de communication terrestres et maritimes sont susceptibles d'installer, dans la durée, des disparités croissantes entre les villes. Ce qui modifie leurs relations mutuelles et leurs rapports syntaxiques en termes de pouvoir.

2.4. Différencier Échelles de l'espace et Niveaux d'analyse

Nous avons rapidement vu que la ville ne se contente pas de gérer un territoire alentour, elle gère aussi des villages auxquels elle délègue la gestion de terres qui y sont enchâssées. Elle est en relation directe avec d'autres villes dont les territoires sont contigus aux siens. La circulation des hommes et des objets est présupposée entre les villes et les villages (Christaller, 1933). Aujourd'hui, nous avons tendance à privilégier la circulation contractuelle des temps de paix, mais il semble que de longues périodes anciennes n'ont connu la paix que brièvement entre de longues séquences de guerre (Grèce ancienne et hellénistique). Il semble aussi que malgré ces aléas, les échanges à longue distance, au-delà des territoires limitrophes, trouvèrent des moyens de réalisation, même en temps de guerre, comme en témoigne le cas de Palmyre placée un siècle entre les Parthes et les Séleucides, puis deux siècles entre les Sassanides et les Romains (Hammad, 2010). Pour rendre compte de l'ensemble de ces phénomènes, il est nécessaire de considérer les villes à plusieurs échelles qui détaillent leur relation au territoire qui les inclut et les nourrit, les relations entre leurs composants morphologiques, leurs relations aux autres établissements urbains qu'ils régissent (villes et villages dépendants) ou qui les régissent. Ces échelles, qui correspondent à des partitions enchâssées de l'espace, sont à ne pas confondre avec les niveaux d'analyse sémantique que nous avons désignés, en 1977, par l'expression *systèmes nécessaires*, et que nous avons retrouvés sur de nombreux cas de sémiotique de l'espace depuis (Hammad, 2015). Ce constat analytique, dont la récurrence accroît le domaine de validité, a des fondements logiques et méthodologiques. Il installe une relation d'ordre sémantique qui ne doit rien au concept d'échelle. Ayant déjà été traité ailleurs, il ne sera pas repris ici.

3. Remarques conclusives

Dans l'espace limité de ce chapitre, notre discours ne peut qu'être exploratoire. Au-delà des relations entre la sémiotique et d'autres disciplines, examinées dans nos remarques liminaires, nous avons essayé de poser les conditions minimales méthodologiques et épistémologiques pour un projet de sémiotique urbaine susceptible de restituer un univers unifié du sens cor-

respondant à des manifestations syncrétiques complexes.

La production d'une description dynamique passe par la morphologie urbaine mais ne peut se limiter à celle-ci : elle passe nécessairement par l'examen d'un niveau territorial englobant qui constitue le discours dans lequel les villes prennent sens et se laissent syntaxiquement caractériser. La focalisation de l'intérêt sur les villes doit ne pas négliger les niveaux connexes des structures internes et des structures externes à la ville, ce qui impose de développer l'analyse sur plusieurs échelles spatiales, où l'échelle de l'État territorial est présente.

La vision synthétique passe par la considération d'un monde syncrétique où les expressions verbale et non verbale sont considérées ensemble, où la société est considérée comme un espace comparable à l'espace physique. Les concepts spatiaux unifient les méthodes d'analyse des deux domaines pour les examiner en tant qu'expression à laquelle correspond un sens. La description dynamique du sens se développe sur un plan syntaxique et un plan paradigmatique, où les configurations d'isotopies permettent de différencier des formes de culture urbaine. Les approches disciplinaires telles que l'archéologie, l'histoire, la géographie, la sociologie, l'économie, la religion et la culture fournissent la substance d'une description que la sémiotique est susceptible d'unifier, si elle réussit son pari épistémologique et méthodologique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AL-MOQADDASI, Muhammad (2000 [985]), *The best divisions for knowledge of the regions*, Reading, Ithaca Press.
- AL-TABARI, Abu Jaafar Muhammad bin Jarir (1976 [912]), *Tarikh al-umam wa-l-muluk*, 11 vol., Beyrouth, Dâr al-Turâth.
- ALGAZE, Guillermo (2005), *The Uruk world system. The dynamics of expansion of early mesopotamian civilization*, Chicago, Chicago University Press.
- ALGAZE, Guillermo (2012), « The end of prehistory & the Uruk period », dans CRAWFORD, Harriet (dir.), *The sumerian world*, London, Routledge.
- BENVENISTE, Émile (1969), *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit.
- BOTTÉRO, Jean, KRAMER, Samuel Noah (1989), *Lorsque les dieux faisaient l'homme : mythologie mésopotamienne*, Paris, Gallimard.

- BRØNDAL, Viggo (1943), *Essais de linguistique générale*, Copenhague, Ejnar Munksgard.
- BULLIET, Richard (1972), *The Patricians of Nishapur*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- BUTTERLIN, Pascal (2003), *Les Temps proto-urbains de Mésopotamie*, Paris, CNRS éditions.
- CAUVIN, Jacques (1994), *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, CNRS éditions.
- CHILDE, Gordon (1936), *Man makes himself*, London, Watts & Co.
- CHRISTALLER, Walter (1966 [1933]), *Central places in southern Germany*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.
- DUMÉZIL, Georges (1958), *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles, Latomus.
- FINLEY, Moses (1984), *Économie et société en Grèce ancienne*, Paris, Le Seuil.
- FOREST, Jean-Daniel (1996), *Mésopotamie : l'apparition de l'État*, Paris, Paris-Méditerranée.
- GIBSON, McGuire, BIGGS, Robert D. (1991), *The organization of power*, Chicago, University of Chicago Press.
- GLASSNER, Jean-Jacques (1986), *La Chute d'Agadé*, Berlin, Dietrich Reimer.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HAMMAD, Manar (1983), « L'espace comme sémiotique synchrétique », *Actes sémiotiques*, vol. 6, n° 27, pp. 26-30.
- HAMMAD, Manar (2006), *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner.
- HAMMAD, Manar (2010), *Palmyre, transformations urbaines*, Paris, Geuthner.
- HAMMAD, Manar (2014a), « Vilniaus Universitetas. Exploration sémiotique de l'architecture et des plans », *Actes sémiotiques*, n° 117, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5184>.
- HAMMAD, Manar (2014b), « Régimes anciens de la terre au Proche-Orient », *Actes sémiotiques*, n° 117, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5247>.
- HAMMAD, Manar (2015), *Sémiotiser l'espace*, Paris, Geuthner.
- HANSEN, Mogens H. (2006), *Polis, an introduction to the ancient greek city-state*, Oxford, Oxford University Press.
- HODDER, Ian (1990), *The domestication of Europe*, London, Basil Blackwell.
- HOLT, Peter Malcolm, LAMBTON, Ann K. S., LEWIS, Bernard (1970), *The Cambridge History of Islam*, Cambridge, Cambridge University Press.

- JOANNÈS, Francis *et al.* (2001), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, Robert Laffont.
- JURSA, Michael (2010), *Aspects of the economic history of Babylonia in the first millenium BC*, Münster, Ugarit.
- KENNEDY, Hugh (2001), *The armies of the caliphs*, London, Routledge.
- MAKDISI, George (1981), *The rise of colleges*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- MANN, Michael (1986), *The sources of social power, from the beginnings to AD 1760*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MARGUERON, Jean-Claude (2013), *Cités invisibles : la naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien*, Paris, Geuthner.
- MARTIN, Roland (1956), *L'Urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, Picard.
- MUMFORD, Lewis (1964), *La Ville à travers l'histoire*, Paris, Le Seuil.
- VAN DRIEL, Govert (2002), *Elusive silver*, Leiden, NINO.
- WEBER, Max (1984 [1920]), *The protestant ethic and the spirit of capitalism*, New York, Scribner.
- WEBER, Max (2014 [1920]), *La Ville*, Paris, La Découverte.
- WHEATLEY, Paul (2001), *The places where men pray together*, Chicago, Chicago University Press.
- WICKHAM, Chris (2015), *Sleepwalking into a new world. The emergence of italian city communes in the twelfth century*, Princeton, Princeton University Press.

SÉMIOTIQUE ET SCIENCES DES RELIGIONS

Massimo Leone
Université de Turin (Italie)

« Le Verbe s'est fait chair non seulement car il s'est humilié dans la chair, mais aussi parce qu'il s'est incarné dans la caducité et dans la multiplicité des langues et des discours humains »
(Pozzi, 1997 : ix ; notre traduction).

Dans *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère (2014), qui compte parmi les récits les plus lus, appréciés et commentés des dernières années, l'auteur s'interroge sur la croyance selon deux démarches entremêlées : d'une part, il remémore la biographie de sa conversion, puis celle de sa désaffection ; d'autre part, il reconstruit de façon narrative et avec vivacité et humour l'étonnante histoire de la diffusion exceptionnelle du Christianisme aux premiers siècles de notre ère. À plusieurs reprises, probablement de façon involontaire, il adopte une attitude sémiotique envers les textes chrétiens. Lorsqu'il analyse la relation entre Luc l'évangéliste et Paul l'apôtre, par exemple, il détecte, quoique sans utiliser le métalangage de la sémiotique générative, un glissement significatif du débrayage à l'embrayage : évangéliste qui n'a jamais connu personnellement Jésus, Luc s'absente de son récit de la vie du Christ par un débrayage systématique ; en revanche, dès qu'il raconte sa rencontre avec Paul, et surtout sa propre adhésion à la nouvelle foi chrétienne, il produit un embrayage qui le projette aussitôt dans le « nous » de la communauté. Dans un autre passage, Carrère offre un nouvel aperçu sur l'énonciation chrétienne : l'un des premiers textes de l'Histoire relatant la formation d'une subjectivité religieuse, *Les Confessions* d'Augustin, recourt constamment au vocatif. La sémiotique d'Émile Benveniste, ainsi que les philosophies du dialogue de Martin Buber et Emmanuel Levi-

nas, savent parfaitement que la construction d'un « je » dépend de celle d'un « tu » auquel le premier s'adresse. La sémiotique, notamment à travers l'excellente théorie de l'énonciation de Jean-Claude Coquet, formalise cette intuition et en tire toutes les conséquences : la particularité du régime dialogique de l'énonciation abrahamique consiste dans le fait que les interlocuteurs n'échangent leur rôle dans l'énonciation que de façon exceptionnelle. L'énonciateur chrétien est ainsi un « je » éternellement en quête d'un « tu » qui lui rende la parole.

Bien évidemment, Emmanuel Carrère n'est pas un sémioticien. Cependant, son récit montre que, pour la sensibilité moderne et contemporaine, l'expérience d'une religion implique la compréhension de son sens. Cela n'a pas été toujours le cas. Le sentiment ancien et de toute façon pré-moderne de la religion se limitait souvent à une adhésion aveugle à la liturgie et à la ritualité, sans la nécessité d'en sonder les mystères de manière individuelle. Dans le Christianisme, ce n'est qu'avec la Reforme protestante que le fait de s'approprier personnellement du sens de la parole divine devient une condition préalable pour croire. L'avenir des religions n'atteste pas forcément cette attitude : les fondamentalismes contemporains, par exemple, prônent une improbable replongée dans l'ignorance collective du texte religieux ; c'est la raison principale de leur succès.

L'approche moderne des religions, au contraire, ne peut pas se débarrasser d'une inquiétude typiquement sémiotique : qu'est-ce que cela signifie ? Voilà la question incontournable que le croyant contemporain se pose, et pour y répondre il fait appel à toutes les ressources des sciences humaines, y compris, à partir des années 1960, la sémiotique.

1. Sémiotiques de la religion

Rappelons tout d'abord que tant la « *semiotics* » (« sémiotique ») de Charles Sanders Peirce que la « sémiologie » de Ferdinand de Saussure dérivent du même mot grec *sêmeion*, qui signifie « signe » mais s'enquière de leur objet selon deux perspectives différentes qui reflètent la formation de leurs créateurs. La pensée de Peirce a donné lieu à une étude philosophique du signe et de ses mécanismes, tandis que celle de Saussure a abouti à une étude du signe menée selon les paradigmes de la recherche linguistique.

Il convient également d'ajouter que, d'une part, le sémioticien hongrois naturalisé américain Thomas A. Sebeok a développé la pensée de Peirce, et que, d'autre part, la pensée de Saussure a exercé une influence décisive sur Algirdas Julien Greimas qui sut fondre les apports théoriques de la linguistique de Saussure et du chercheur russe Roman Jakobson, mais aussi certaines intuitions du linguiste américain Noam Chomsky, l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss, les études folkloriques de Vladimir Propp et la mythologie comparée de Georges Dumézil, dans un système sémiotique très articulé et complexe, ayant l'ambition de décrire tous les phénomènes de sens, indépendamment des accidents de leur manifestation. Ce projet, qui a entretenu un dialogue constant surtout avec l'herméneutique de Paul Ricœur et avec la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty, continue d'être poursuivi par plusieurs chercheurs en France, en Italie et ailleurs.

En résumant en quelques lignes l'histoire de la sémiotique, on ne peut pas oublier de mentionner Umberto Eco, qui a su entretenir la tradition américaine et la tradition française.

Les principes théoriques, l'épistémologie, les instruments analytiques et le lexique technique de la sémiotique étant très abstraits et généraux, ils ont été appliqués un peu dans tous les domaines de recherche, dans les sciences humaines comme dans les sciences sociales, naturelles, dures. Un croisement disciplinaire s'est manifesté également entre la sémiotique et les sciences des religions : d'une part, certains sémioticiens ont désiré mettre leur savoir et la puissance de leurs instruments interprétatifs à l'épreuve d'un nouveau contexte d'étude ; d'autre part, certains chercheurs en sciences des religions ont souhaité utiliser une nouvelle méthode d'analyse. Il faut avouer que les résultats de la recherche sémiotique, dans le domaine des sciences des religions ainsi que dans d'autres champs d'investigation, n'ont pas toujours été à la hauteur des attentes. D'un côté, les sémioticiens ont appliqué leur méthode sans d'abord mûrir une connaissance profonde de leur objet et sans en saisir la spécificité, en produisant ainsi des résultats génériques ou même faux, quoique affublés d'un jargon pseudo-scientifique tout à fait incompréhensible pour les non spécialistes. De l'autre, les chercheurs en sciences des religions ont parfois cédé à la fascination exercée par ce lexique hermétique, sans toutefois comprendre en profondeur les enjeux véritables d'une application de la sémiotique à l'étude des religions.

Peut-être aujourd'hui est-ce presque inconcevable, mais il fut un temps où les rayons des librairies se remplissaient d'ouvrages tels que *Lettura strutturalista dell'Antico Testamento*, de Rémi Lack (1978) ou *Introduzione alla lettura strutturalistica* [sic] *della Bibbia* (traduction italienne de *Une initiation à l'analyse structurale*) d'Étienne Charpentier *et al.* (1978). Dans la préface au premier, l'auteur écrivait, en citant Jean Starobinski :

Qu'est-ce le structuralisme, dans sa définition la plus générale, si ce n'est une attention à tenir compte de l'interdépendance et de l'interaction des parties au sein du tout ? Attention fidèle et passionnée faisant découvrir non pas ce qui a fait naître le texte, dans le passé et de l'extérieur, mais la façon dont le texte se produit et se déploie de l'intérieur et aujourd'hui. C'est une méthode contemplative. (1978 : 6 ; notre traduction)

Dans le deuxième ouvrage, plus mince, une sorte d'introduction à l'analyse structurale de la Bible pour les écoliers, les auteurs écrivaient : « Depuis toujours, les hommes sont à la recherche du sens. Et bien le sens – à savoir, de façon approximative, les idées, ce que nous voulons exprimer – n'existe pas à l'état pur : il doit s'exprimer » (1978 : 7 ; notre traduction).

C'était l'innocence du structuralisme et de la sémiotique naissante. Plus tard, les sémioticiens, mais surtout les non sémioticiens, auraient commencé à se méfier d'une lecture ignorant « ce qui a fait naître le texte », réincorporant dès lors dans son interprétation à la fois la philologie de l'écriture et la phénoménologie de la lecture ; de même, l'anthropologie sémiotique nous a depuis désabusés sur l'évidence de cette relation entre un sens caché et la nécessité de son expression, par exemple en soulignant les racines anthropologiques, souvent religieuses, de celle-ci (voir tout le travail de Webb Keane sur les présupposés chrétiens-protestants de l'idéologie saussurienne du signe).

2. Variétés d'approches

Cependant, outre ces résultats médiocres, qui relèvent plutôt du mauvais impérialisme d'une certaine sémiotique, il y a eu également des recherches plus approfondies, qui ont produit une littérature intéressante. Ces études peuvent être classées selon l'école sémiotique à laquelle elles font référence,

à savoir l'école issue de la philosophie de Peirce ou bien celle qui se rattache à la linguistique de Saussure. Le fait de se référer à l'un ou à l'autre de ces deux systèmes de pensée a influencé non seulement les réponses que les chercheurs ont données, mais aussi les questions qu'ils se sont posées. Deux textes ont essayé de faire le point sur la variété des approches sémiotiques de la religion : le premier est l'article « Religious Studies » (1986), écrit par deux éminents sémioticiens de la religion, à savoir Daniel Patte et Gay Volney, et contenu dans un dictionnaire encyclopédique de la sémiotique en trois volumes, édité par Sebeok. Le second est un article de Jean Delorme et Pierre Geoltrain (1982), contenu dans l'ouvrage collectif dirigé par le sémioticien d'école greimassienne Jean-Claude Coquet, *Sémiotique : l'École de Paris*.

Dans le premier texte, les auteurs identifient trois groupes d'études sémiotiques sur la religion : les théories de la religion qui utilisent implicitement une théorie sémiotique ; celles qui en utilisent une explicitement ; les analyses de textes religieux qui emploient des méthodologies sémiotiques.

En ce qui concerne la première catégorie, à savoir les études sur la religion qui contiendraient implicitement des éléments sémiotiques, certains chercheurs se sont efforcés de retrouver, à l'intérieur des classiques de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie de la religion (et des religions) des intuitions sur les signes, les formes et les langages que l'on pourrait qualifier de « sémiotiques ». Éliade, Durkheim, Weber, Schmidt, Tylor, Ma-rrett, Freud, etc., auraient donc été des sémioticiens sans le savoir, des sémioticiens de la religion *ante litteram*. Ce type de recherches n'est pas sans intérêt, s'il ne se réduit pas à la tentative de doter d'un pedigree long et prestigieux une discipline relativement nouvelle. Au contraire, il est sans doute utile de relire les classiques de la pensée sur la religion en essayant d'y retrouver des éléments que l'on puisse insérer dans le cadre de la théorie sémiotique. Cependant, cette opération court le risque de produire des résultats d'une extrême généralité : quel chercheur en sciences des religions n'a jamais réfléchi à propos des signes, des formes et du langage de la religion ? Pour que ce genre d'études soit efficace, il faudrait se poser cette question négative, et réduire le corpus d'étude aux penseurs qui ont donné le privilège, dans leurs études, à la composante sémiotique (ou proto-sémiotique) de leur objet d'investigation.

Le deuxième groupe d'études, à savoir celui qui utilise explicitement

une théorie sémiotique, permet, au contraire, de développer un discours plus spécifique. Une partie de ces études s'inspire de la théorie sémiotique de Peirce, et notamment de ses écrits théologiques ou, plus généralement, sur la religion. Il faut souligner que la théologie de Peirce est encore assez inexplorée, quoique de nombreux chercheurs, surtout américains, en fassent à présent l'objet de leurs recherches. N'est-il pas assez douteux, cependant, qu'un auteur aussi préoccupé par des questions cosmologiques, religieuses et carrément théologiques ait été lu comme le créateur d'une discipline tout à fait laïque, détachée de toute influence confessionnelle et capable, donc, de déployer un métalangage neutre, à même de décrire à coup sûr et sans entraves paroissiales tout phénomène religieux ? Voilà un sujet pour une thèse à écrire : la laïcisation de Peirce dans la construction de la sémiotique moderne. Umberto Eco y figurerait de manière prééminente. Mais peut-être s'agirait-il d'un dossier à revoir : peut-on vraiment comprendre le modèle peircien de la sémiosi sans tenir compte de ses ambitions théologiques ?

Dans ce deuxième groupe d'études, une ou plusieurs théories sémiotiques sont utilisées afin de proposer une nouvelle interprétation de l'ethnologie, de l'anthropologie et de la sociologie de la religion, mais aussi de la pensée théologique, centrée sur le concept de signe. À ce propos on peut identifier la présence d'une autre dichotomie : d'une part, les théories sémiotiques qui s'occupent de religion se concentrent sur le rôle du langage dans telle ou telle culture religieuse. Cette approche, qui est traditionnelle dans ce type d'enquêtes, conduit à se poser des questions comme les suivantes : y a-t-il, dans les enseignements religieux de telle ou telle civilisation religieuse, une description explicite traditionnelle de ce qu'est le langage et de la manière dont la communication a lieu ? Si la réponse est « oui », les mots sont-ils distincts des autres types de traces ou de symboles ? Y a-t-il une conception spécifique des origines du langage et des autres formes de communication ? Les autorités religieuses estiment-elles détenir le langage vrai, originel ou véritable ? Ou, au contraire, leur langage est-il considéré en quelque sorte comme arbitraire ? Y a-t-il des langages secrets ou des codifications secrètes de la langue naturelle ? Comment explique-t-on les changements dans le langage ? Si le dieu ou les dieux communiquent avec les êtres humains, le font-ils de façon ambiguë ou transparente ? La parole divine n'est-elle interprétable que par peu d'adeptes ? Est-elle une variante d'autres hiérophanies (voir Patte et Volney, 1986 : 798-799) ? On pourrait

multiplier et articuler les questions de ce genre, qui concernent principalement le rôle du langage (verbal) à l'intérieur d'une religion. L'étendue de ces questions peut être plus ou moins vaste selon le type de conception du langage que l'on adopte. Dans la sémiotique actuelle, par exemple dans l'école peircienne aussi bien que dans la tradition saussurienne, on a tendance à ne pas restreindre la signification du mot « langage » au langage verbal, mais à l'élargir au contraire à tout phénomène sémiotique qui présente les traits formels d'un langage. Par conséquent, l'étendue des questions concernant le rapport entre une religion et ses langages s'élargit aussi.

À côté de ce genre d'études, il y en a d'autres qui ne se concentrent pas tellement sur le rôle du langage dans telle ou telle religion, mais plutôt sur la possibilité d'interpréter telle ou telle religion, et même le phénomène religieux dans sa complexité (ou le sacré) comme un phénomène sémiotique et, plus spécifiquement, comme un phénomène de communication. À cette catégorie appartiennent des études moins nombreuses, qui essaient, par exemple, de construire un modèle linguistique ou sémiotique de la théologie chrétienne. On pourrait mentionner, afin de décrire cette perspective, un ouvrage qui l'adopte. John Milbank, à propos des essais recueillis dans son livre *The Word Made Strange: Theology, Language, Culture* (1997), affirme que son intention est d'analyser le langage non seulement comme incontournable moyen ou, mieux, événement de vérité, mais aussi comme matière de réflexion. Il vise donc à développer d'abord une description spécifiquement théologique du langage et, en deuxième lieu, à montrer comment une théologie qui considère le langage, dans cette interprétation théologique, comme l'une de ses préoccupations centrales, peut aborder les thèmes traditionnels de Dieu et de la Création, de l'Incarnation, du Saint-Esprit, de la vie et de la société chrétiennes. Le livre de Milbank est un exemple d'étude menée par un théologien qui se mêle de linguistique et de philosophie du langage. Une perspective parallèle est exprimée par les ouvrages des sémioticiens qui, par le biais d'une réflexion sur le langage et sur la communication, visent à établir une nouvelle conception de la religion (Yelle, 2013). Les difficultés que présente cette démarche ont été mises en évidence par l'un des sémioticiens les plus actifs dans le domaine de l'application de la pensée greimassienne à l'étude de la religion, à savoir Louis Panier. Dans son ouvrage *La Naissance du fils de Dieu. Sémiotique et théologie discursive: lecture de Luc 1-2*, ce chercheur affirme que « faire de la théologie

avec la sémiotique, c'est sans doute s'exposer à ne satisfaire ni les sémioticiens ni les théologiens » (Panier, 1991 : 361). Mais il ajoute aussi, à la fin de son analyse, que le rôle de la sémiotique (dans ce cas-là, celui de la sémiotique du discours de la Bible) n'est pas d'en actualiser le message, en exprimant aujourd'hui (et en termes d'aujourd'hui) les valeurs, mais, au contraire, de travailler sur (dans) les formes de sens, ainsi ouvrant et laissant ouvert une place pour la parole. Paradoxalement, conclut Panier dans son ouvrage, c'est par le détour des formes qu'il est possible de faire entendre, dans le message, la parole. L'analyse de Panier contient une référence explicite à Michel de Certeau, qui a su faire de la sémiotique, et des disciplines du langage en général, un cadre théorique grâce auquel il est possible de reformuler les sciences des religions. En l'occurrence, nous ne pouvons que mentionner rapidement son étude sur la fable mystique et ses nombreux travaux sur le discours religieux (Certeau, 1982). Et il faut aussi rappeler les ouvrages de Mino Bergamo, jeune chercheur italien disparu prématurément, qui, pourtant, avant sa mort, eut le temps de se faire apprécier en Italie et plus encore en France, grâce à ses études subtiles et savantes sur le discours spirituel au XVII^e siècle (Bergamo, 1994). Mais il faut surtout mentionner un chercheur que l'on peut définir sans crainte comme un grand sémioticien de la religion : Louis Marin. Récemment, quelques-uns parmi les interprètes de la pensée marinienne ont voulu nier ses liens avec la théorie sémiotique, dont la mention même, après les succès quelque peu excessifs des années 1970 et 1980, est devenue, surtout en France, redoutable. Toutefois, au-delà de cette hostilité envers la discipline, qui, entre parenthèses, est pratiquée surtout par ceux qui en ont une idée obsolète, centrée sur les excès du passé, personne ne pourra démontrer que Louis Marin ne fût pas animé par une connaissance profonde de la théorie sémiotique, surtout greimassienne, et que le concept de signe, ainsi que le concept de représentation, jouent un rôle fondamental non seulement dans ses analyses de textes religieux, mais aussi dans son imaginaire théologique en général. Pour se convaincre de cette vérité, il faut juste se souvenir de l'intitulé que Louis Marin avait choisi pour son enseignement auprès de l'EHESS : « Sémantique des systèmes de représentation à l'âge moderne ». Louis Marin n'était pas, bien évidemment, uniquement un sémioticien. Il était aussi philosophe, historien de la pensée religieuse, historien de l'art, anthropologue. Toutefois, le registre principal de sa réflexion, celui qui donnait une cohérence profonde à l'ensemble des

volets de sa recherche, était, à notre avis, foncièrement imprégné de la théorie sémiotique.

Par rapport à la classification des types différents de sémiotique de la religion, deux éléments sont à retenir de l'œuvre de Michel de Certeau et de Louis Marin¹ : d'abord, que l'un et l'autre, grâce à la flexibilité épistémologique de la méthode sémiotique, n'ont jamais cessé de pouvoir comparer des textes verbaux avec des langages d'un autre type, et surtout visuels. En second lieu, ces chercheurs ont toujours pu allier, grâce à la méthode sémiotique – combinée, bien évidemment, avec leur intelligence interprétative personnelle ainsi qu'avec les apports d'autres disciplines –, le niveau de l'interprétation générale de la religion en termes sémiotiques et celui de l'analyse sémiotique des textes religieux.

Nous touchons donc ici le troisième des trois groupes d'études sémiotiques sur la religion. Il s'agit, à notre sens, de la catégorie la plus féconde, et aussi de celle par rapport à laquelle l'utilisation de la théorie sémiotique est la plus prometteuse. Ce troisième groupe embrasse les travaux qui ont essayé d'analyser un ou plusieurs texte(s) appartenant au corpus de telle ou telle civilisation religieuse par le biais de la sémiotique. Dans cette catégorie, il n'est pas question d'interpréter la religion selon la perspective sémiotique, mais d'utiliser cette dernière pour analyser les textes et les discours de telle ou telle religion. Ces analyses ponctuelles produisent des retombées également du point de vue de l'interprétation générale de la religion et des religions. Ce troisième groupe doit être décrit d'après ses questions typiques et surtout ses qualités analytiques. Il nous faut donner d'abord quelques indications sur la géographie de la recherche. Cette troisième filière de la sémiotique de la religion s'est développée spécialement en France, en Allemagne et aux États-Unis. En ce qui concerne la France, à partir de 1967 se poursuivent les recherches de l'équipe ASTRUC (sigle reproduisant le nom d'un médecin de Louis XV qui s'était intéressé à l'exégèse biblique et aussi jeu de mots sur a(nalyse) struc(turale))² ; le centre le plus important de recherche dans ce domaine a été, jusqu'à la mort de Louis Panier qui l'animait, le CADIR (« Centre pour l'analyse du discours religieux »). Aux États-Unis, ce genre d'études a été poursuivi surtout auprès de l'Université « Vanderbilt », par une équipe de chercheurs dirigée par Daniel Patte. En Allemagne, un autre groupe de recherche s'est créé autour du linguiste et sémioticien Erhardt Güttgemans, qui a formulé une théorie éclectique et ori-

ginale du signe religieux. Ces trois groupes de recherche ont produit plusieurs études, qui ont été publiées soit sous la forme de monographies, soit sous forme d'articles, recueillis dans les trois revues rattachées aux trois centres de recherche : respectivement, *Sémiotique et Bible* (probablement la publication périodique la plus importante dans ce domaine) ; *Structuralist Research Information* ; *Linguistica biblica*.

3. Bienfaits de la sémiotique

Quant aux problèmes abordés par ces équipes, il faut souligner qu'elles se sont concentrées surtout sur des textes bibliques, et spécialement sur le Nouveau Testament. Elles se sont donc penchées sur la classification des formes littéraires et des typologies du discours dans les Évangiles (ainsi que sur leurs enchaînements et métamorphoses) ; sur l'organisation narrative du texte biblique ; sur la dimension cognitive du récit ; sur la véridiction (à savoir sur la façon dont le texte biblique organise les valeurs de vérité dans ses structures narratives) ; sur l'énonciation ; sur la transformation des valeurs sémantiques. Quoique le texte biblique ait attiré de façon prédominante l'attention des chercheurs, ils ont au moins envisagé l'intérêt théorique d'autres types de discours et d'autres *corpora* d'investigation : le discours prophétique, le discours apocalyptique, la littérature épistolaire, les psaumes, le discours liturgique, le discours théologique, mystique, et même diabolique (voir Leone, 2001, 2004 et 2011). Le fait que la sémiotique s'enquière de ces types de textes ne nie pas l'importance d'autres genres plus traditionnels de recherche, comme la philologie ou l'herméneutique bibliques. Au contraire, une interprétation efficace d'une culture religieuse et des textes qu'elle a produits ne peut que surgir d'une coopération entre savoir historique et imagination sémiotique ou, pour le dire dans les termes de l'historien italien de la culture Carlo Ginzburg (1994), d'une collaboration entre histoire et morphologie. On ne peut décider à l'avance dans quelle mesure ces deux types de savoir, l'un concernant le temps et ses chronologies, l'autre les formes et leur sémiotique, doivent contribuer à l'analyse d'un texte religieux ; celle-ci doit être établie selon les coordonnées de la recherche à l'intérieur d'une sémiotique des cultures religieuses³. Toutefois, l'utilisation d'une méthode sémiotique présente des avantages indéniables. Nous ne pouvons en l'occurrence en mentionner que quelques-uns : la possibilité d'éta-

blir et d'analyser des liens intertextuels ; celle de dresser des comparaisons entre des textes qui utilisent des moyens expressifs différents (opération fondamentale à la fois dans l'iconologie et dans l'histoire culturelle lorsqu'elle se sert d'images pour construire son argumentation) ; la possibilité d'élaborer des charpentes interprétatives complexes, qui évitent la trivialité du sens commun. Mais, comme l'annonçaient Delorme et Geoltrain en 1982 dans leur vue d'ensemble sur la sémiotique de la religion, c'est surtout dans le domaine de l'histoire des idées religieuses que la science des signes peut apporter une contribution fondamentale, surtout parce que

[...] ce que l'historien des idéologies antiques ressent comme un obstacle, – une documentation littéraire souvent déconnectée de ses situations précises de production –, le sémioticien le considère comme une des conditions habituelles de son analyse. (Delorme et Geoltrain, 1982 : 116)

Les outils analytiques de la sémiotique permettent, en premier lieu, de développer un discours interdisciplinaire sur l'histoire des idées religieuses, selon un modèle de bricolage théorique et des savoirs ; en deuxième lieu, la méthode sémiotique aide à construire à la fois une interprétation originale des phénomènes religieux et une analyse méticuleuse des textes qui les représentent. En outre, lorsqu'on mène une recherche qui essaie de reconstruire le rôle d'une ou de plusieurs idée(s) dans la culture religieuse de telle ou telle époque, il est indispensable de ne pas borner l'étude à l'analyse de textes verbaux ; par conséquent, on doit utiliser une discipline à même d'établir des ponts entre différents moyens expressifs. Nous pouvons affirmer sans crainte qu'aucune discipline, aujourd'hui, n'est capable de bâtir des ponts plus solides et plus durables que ceux que l'on peut ériger grâce à la science des signes (voir Leone, 2004, 2010, 2012 et 2013 ; Leone et Parmentier, 2014).

4. Perspectives : quel avenir pour la sémiotique de la religion ?

La sémiotique de la religion du futur sera, tout d'abord, humble : le sujet dont elle s'enquiert est l'un des plus étudiés de l'histoire de l'humanité. L'idée de tout balayer (histoire, anthropologie, psychologie, théologie, etc.) pour recommencer à zéro est insensée. Des excès de la sémiotique des an-

nées 1970 et 1980 on a appris qu'il faut bien connaître son objet d'étude, en contact assidu avec les autres disciplines qui s'en occupent, tout en préservant la spécificité et la richesse de l'approche sémiotique.

En outre, il faudra profiter de l'évolution progressive de la sémiotique vers des unités d'analyse de plus en plus complexes. Si les signes sont encore d'une importance centrale dans les religions, il est inconcevable aujourd'hui de ne pas analyser les symboles religieux au sein de leurs cultures et de leurs pratiques. La sémiotique des cultures de Youri Lotman, celle des pratiques et des formes de vie de Jacques Fontanille, la socio-sémiotique d'Éric Landowski, l'ethno-sémiotique de Francesco Marsciani, l'anthropologie sémiotique de Richard Parmentier, Webb Keane, Michael Silverstein, Robert A. Yelle, sont autant d'atouts dont la sémiotique de la religion pourra se servir pour à la fois complexifier et préciser ses études.

La démarche comparative y jouera un rôle essentiel. Grâce aux recherches minutieuses d'Ugo Volli et de Bernard Jackson sur la sémiotique de la culture juive, de Mohamed Bernoussi sur la culture islamique, de Fabio Rambelli et Tatsuma Padoan sur les religions du Japon, nous disposons maintenant d'une base qui est certainement encore limitée aux grandes religions mondiales mais qui représente néanmoins un excellent point de départ pour mener des recherches collectives et comparées.

La sémiotique de la religion du futur, en outre, ne pourra pas se soustraire à ce qu'on appelle, avec une expression certes un peu trop bureaucratique et marchande, « la demande sociale de savoir ». Le monde s'inquiète de plus en plus à propos des religions. Les sciences des religions et même la théologie, reléguées au rang des disciplines académiques à l'époque du structuralisme triomphant, redeviennent aujourd'hui la cible d'une interpellation pressante. Dans une collectivité où l'on arrive à massacrer des centaines d'innocents sous prétexte d'une appartenance religieuse et d'un projet « spirituel », s'interroger à nouveau sur les dynamiques individuelles et collectives du sens religieux et de l'identité confessionnelle devient essentiel (Leone, 2014). La sémiotique de la religion, de ce point de vue, peut constituer l'un des remparts les plus solides contre toute dérive fondamentaliste. Montrer qu'il peut y avoir du sens inspiré dans la parole religieuse, tout en admettant que celui-ci se manifeste toujours par le recours à une langue sociale, et que ce sens est donc toujours sujet à la variabilité des interprétations, signifie avancer dans la direction d'une compréhension moins

antagoniste et plus plurielle des formes de vie religieuses (Leone, 2012). Contraire aux déconstructions relativistes, et cependant aussi bien opposée à tout ce qui fige l'interprétation sans appel raisonnable au texte, la sémiotique offre aujourd'hui une troisième voie permettant de bâtir, *paulatim sed certiter*, des équilibres plus harmonieux pour les sociétés multi-religieuses de demain.

Mais pour atteindre cet objectif, la sémiotique de la religion est appelée à un exercice paradoxal d'introspection (Leone, à paraître). Il faudra reconnaître les présupposés religieux de la sémiotique même (Leone, 2013) ; sans pourtant parvenir à une paralysie de la démarche sémiotique, il faudra s'interroger sur le rapport entre conceptions du sens religieux internes aux communautés et conceptions extérieures des analystes (Leone, 2011). Est-il toujours vrai que comprendre une religion se réduit à en saisir le sens ? N'y a-t-il peut-être pas une dimension fondamentale dans toute expérience religieuse, consistant exactement à s'abandonner à l'ignorance du sens ? À passer de la quête de ce qui signifie à la fusion avec ce qui est (Leone, 2016) ? La sémiotique ne pourra répondre à ces questions qu'en récupérant ses liens profonds avec l'une des disciplines qui, en définitive, furent à ses origines : la philosophie.

NOTES

¹ Ainsi que dans l'œuvre, pareillement inspirée par la sémiotique, de Giovanni Pozzi (1997).

² Je remercie Jean-Daniel Dubois pour ses remarques sur l'histoire de ce groupe de recherche et sur l'influence qu'il exerça sur le développement des activités intellectuelles de l'EPHE.

³ La sémiotique des cultures est une branche de la sémiotique qui s'inspire des travaux du sémiologue russe Youri Lotman.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUGUSTIN (saint) (2008), *Les Confessions*, Paris, Flammarion.
 CARRÈRE, Emmanuel (2014), *Le Royaume*, Paris, POL.
 CERTEAU, Michel de (1982), *La Fable mystique*, t. 1 : *XVI-XVII^e siècles*, Paris, Gallimard.

- CHARPENTIER, Étienne *et al.* (1978 [1976]), *Introduzione alla lettura strutturalistica [sic] della Bibbia (Une initiation à l'analyse structurale)*, Turin, Piero Gribaudi Editore.
- DELORME, Jean, GEOLTRAIN, Pierre (1982), « Le discours religieux », dans COQUET, Jean-Claude *et al.* (dir.), *Sémiotique : l'École de Paris*, Paris, Hachette, pp. 103-26.
- ECO, Umberto (1992 [1975]), *La Production des signes*, Paris, Librairie générale française.
- GINZBURG, Carlo (1994 [1983]), *Enquête sur Piero Della Francesca*, Paris, Flammarion.
- KEANE, Webb (2007), *Christian Moderns. Freedom and Fetish in the Mission Encounter*, Berkeley, University of California Press.
- LACK, Rémi (1978), *Lecture strutturaliste dell'Antico Testamento*, Rome, edizioni Borla.
- LEONE, Massimo (2001a), « La dictée divine », dans MARILLAUD, Pierre, GAUTHIER, Robert (dir.), *L'Oralité dans l'écrit... et réciproquement*, Toulouse, Université de Toulouse-le-Mirail, pp. 63-78.
- LEONE, Massimo (2001b), « Divine Dictation : Voice and Writing in the Giving of the Law », *Revue Internationale de Sémiotique Juridique*, vol. 14, n° 2, pp. 161-77.
- LEONE, Massimo (2004), *Religious Conversion and Identity. The Semiotic Analysis of Texts*, New York / Londres, Routledge.
- LEONE, Massimo (2012), « The Semiotics of Fundamentalist Authority », *Revue Internationale de Sémiotique Juridique*, vol. 26, n° 1, pp. 227-39, disponible sur : DOI 10.1007/s11196-012-9304-7.
- LEONE, Massimo (2013), « The Semiotic Ideology of Semiotics : a Vertiginous Reading », *Research Symposium on Robert Yelle's Semiotics of Religion*, n° 43, pp. 1-7, disponible sur : DOI : 10.1080/0048721X.2014.866721.
- LEONE, Massimo (2014), *Sémiotique du fondamentalisme religieux : messages, rhétorique, force persuasive*, Paris, L'Harmattan.
- LEONE, Massimo (2016), « De l'insignifiance », *Actes sémiotiques*, n° 119, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5641>.
- LEONE, Massimo (à paraître), « Beyond Meaning. Prospections of Suprematist Semiotics », dans PONZO, Jenny (dir.), *Representing Transcendence*, Berlin / Boston, Walter de Gruyter.
- MILBANK, John (1997), *The Word Made Strange. Theology, Language, Culture*, Oxford, Blackwell Basil.
- PANIER, Louis (1991), *La Naissance du fils de Dieu. Sémiotique et théologie discursive : lecture de Luc 1-2*, Paris, Cerf.

- PATTE, Daniel, VOLNEY, Gay (1994), « Religious Studies », dans SEBEOK, Thomas A. (dir.), *Encyclopedic Dictionary of Semiotics*, Berlin / New York / Amsterdam, Mouton de Gruyter, vol. 3, pp. 797-807.
- POZZI, Giovanni (1997), *Grammatica e retorica dei santi*, Milan, Vita e pensiero.
- YELLE, Robert A. (2013), *Semiotics of Religion. Signs of the Sacred in History*, Londres / New York, Bloomsbury.



3. SCIENCES DES LANGAGES ET DES ARTS



SÉMIOTIQUE ET LINGUISTIQUE

Marion Colas-Blaise
Université du Luxembourg

La sémiotique greimassienne s'est édifiée, dans les années 1960, au confluent de la logique formelle, de l'anthropologie et de la linguistique. Comme le rappelle Michel Arrivé (2014 : 19), Greimas s'est toujours considéré comme un linguiste. Il a contribué à la linguistique, que ce soit à travers des articles de sémantique générale ou le *Dictionnaire de l'ancien français* (1968) et le *Dictionnaire du moyen français* (1992, en collaboration avec Teresa Keane). On sait que *Sémantique structurale* (1966) a ménagé le passage de la sémantique à la sémiotique. Il faut faire état de l'héritage scientifique – il a non seulement reconnu la double filiation de Saussure, dont il a fait mieux connaître l'enseignement, et de Hjelmslev, considéré comme le fondateur de la sémiotique – ainsi que de complicités vraies avec des linguistes de sa génération. Ainsi, dans « Énoncé et énonciation », son ami Jean Dubois discute la génération de la signification, tout en proposant une modélisation alternative :

Pour un structuraliste comme A.-J. Greimas, un texte dont les structures sont analysables exhaustivement par les éléments discrets, repérables aux divers niveaux, peut se mouvoir sur plusieurs isotopies. [...] L'ambiguïté, ce pourrait être, dans cette perspective, le fait que deux isotopies soient disposées l'une par rapport à l'autre dans un certain rapport d'équipollence, au même niveau en quelque sorte. [...] Pour un transformationniste l'ambiguïté est, au contraire, la loi même d'un texte, car il pose en principe que la structure de surface réalisée dépend d'une structure de base qui est multiple : il fait de l'ambiguïté la situation normale du texte. (1969 : 100-101)

Greimas a-t-il été en contact avec Benveniste ? Il le cite en tout cas dans l'article « Énonciation » de *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979).

D'autres sémioticiens ont-ils manifesté un attachement particulier à la linguistique¹ ? Il n'est pas question, ici, de broser un tableau complet. Pour l'instant, notons que Jean-Claude Coquet érige sa théorie des instances énonçantes en prenant appui sur les travaux de Benveniste et en adoptant la perspective de la phénoménologie du langage. On peut ajouter que Claude Zilberberg se réfère volontiers à Hjelmslev, à *La Catégorie des cas* (1935), à *Prolégomènes à une théorie du langage* (1943) ou à *Essais linguistiques* (1970). Enfin, dans les écrits de Fontanille, on rencontre Benveniste, Hjelmslev, Jakobson, mais aussi Guillaume, Tesnière, Kristeva, Riffaterre, Culioli, Molinié, Adam, Bonhomme, etc.

Ce survol est forcément incomplet. Il donnerait également l'impression d'un œcuménisme de bon aloi, là où, dans les faits, la sémiotique et la linguistique ne se fréquentent pas toujours, même si les questionnements sont souvent communs. Si les sémioticiens lisent les linguistes, l'inverse est-il également vrai ? Il faudra avancer avec précaution, tant les cloisonnements sont fréquents. Enfin, si les échanges existent, de quel ordre sont-ils ? L'appropriation des concepts prendra-t-elle les dehors de l'assimilation ou le métissage – être d'un côté *et* de l'autre (Nouss, 2002) – se porte-t-il garant, entre convergences et divergences, de la qualité des débats ?

Notre objectif est de creuser un nombre restreint de points interrogés conjointement par la sémiotique et la linguistique, en parcourant les cinquante dernières années à grands pas. Les limites de cette étude imposent en effet une sélection drastique des points considérés comme des échangeurs privilégiés entre les disciplines. Aussi avons-nous choisi de placer au centre de notre réflexion la question, très débattue, de l'énonciation². Nous visons ainsi à retracer certains des développements qu'elle a suscités, tant en sémiotique qu'en linguistique, depuis la « mutation » (Kuentz, 1970 : 13) des années 1970. L'accent sera mis sur le dialogue entre les disciplines, qu'il soit attesté ou simplement souhaité. On considérera ainsi, à propos de quelques titres de problème jugés particulièrement porteurs, des contacts attestés par des citations, des emprunts et des références, des analyses critiques où des concepts, voire des choix épistémologiques sont mis en discussion, mais aussi des influences plus subreptices dont témoignent des

convergences d'idées, un questionnement partagé ou des collaborations simplement envisagées, qui pourraient se révéler fécondes. S'il est important de se faire l'écho des grandes évolutions qui ont marqué l'histoire de l'énonciation, souvent grâce aux efforts conjoints de la linguistique et de la sémiotique, le cours de la recherche demeure nécessairement ouvert : nous cherchons moins à dresser un bilan qu'à capter une *dynamique de recherche*.

L'article « Énonciation » (Greimas et Courtés, 1979 : 125-128) est particulièrement révélateur d'un climat d'effervescence intellectuelle où se font jour des parentés ou affinités entre la sémiotique et la linguistique, mais aussi des choix épistémologiques et postulats qui constituent la sémiotique en discipline autonome.

L'énonciation est déclinée en sept points, qu'on passera en revue succinctement :

i) Greimas et Courtés rejettent une première définition de l'énonciation comme une « structure non linguistique (référentielle) sous-tendue à la communication linguistique », qui exigerait que soient pris en considération la « situation de communication » et le « contexte psychosociologique » de la production des énoncés. Ils considèrent, au contraire, l'énonciation comme une instance de médiation assurant la « mise en énoncé des virtualités de la langue ». Elle correspond à une « instance linguistique logiquement pré-supposée par l'existence même de l'énoncé (qui en comporte des traces ou des marques) », l'acte de langage n'étant, pour sa part, pas pris en compte : il ne pourrait l'être qu'en relation avec la structure non linguistique, référentielle. On peut faire résonner ensemble cette première définition de l'énonciation et celle de l'énonciation « restreinte » proposée par Kerbrat-Orecchioni en 1980, sans oublier que, dès cette époque, la linguiste institue l'énonciation « étendue » en horizon possible des recherches :

Conçue extensivement, la linguistique de l'énonciation a pour but de décrire les relations qui se tissent entre l'énoncé et les différents éléments constitutifs du cadre énonciatif, à savoir :

- les protagonistes du discours (émetteur et destinataire(s)) ;
- la situation de communication ;
- circonstances spatio-temporelles ;
- conditions générales de la production / réception du message : nature du

canal, contexte socio-historique, contraintes de l'univers de discours, etc.
(1980 : 30-31)

ii) Benveniste est à l'honneur dans le deuxième article de la définition : un des enjeux consiste à rendre compte de la « mise en discours de la langue saussurienne », à prévoir des « structures de médiation » entre la langue conçue comme une paradigmatique et la syntagmatique que constituent la parole et le discours. Un autre enjeu concerne l'intégration, dans le « cadre plus général de ce que constitue l'héritage saussurien », de la problématique du *sujet* se profilant sur l'arrière-fond du « système collectif de contraintes » ;

iii) mentionnant Hjelmslev, mais aussi Chomsky, le troisième article déclare ses appuis théoriques, plus ou moins lointains, avant de faire valoir la spécificité de l'approche sémiotique. Il jette les bases d'une conception générative du sens qui attribue une place centrale aux structures sémio-narratives. En effet, comment rendre compte de la « compétence sémiotique » du sujet de l'énonciation ? Les structures sémio-narratives sont dites occuper l'espace des « virtualités sémiotiques » que l'énonciation est appelée à actualiser ;

iv) le quatrième article définit la « compétence discursive » à partir de la *schizie* créatrice fondant l'énoncé (comprenant un non-je ou « il », un non-ici ou « ailleurs », un non-maintenant ou « alors » : le discours est décrit comme l'espace et le temps peuplés de « sujets autres que l'énonciateur ») et instaurant, par rétrojection, le sujet d'énonciation avec ses coordonnées personnelles et spatio-temporelles (« ego hic et nunc »). Le rendement des opérations successives de débrayage et d'embrayage peut être vérifié à la lumière des recherches linguistiques prônant l'antécédence de l'embrayage sur le débrayage (ou le non-embrayage) ;

v) le concept d'*intentionnalité* renvoie à une « visée du monde » : si on retrouve l'interdépendance de la construction du monde en tant qu'objet et de celle du sujet, la question concerne, plus largement, l'articulation entre les opérations de référenciation et de référentialisation, étudiées tant en sémiotique (voir par exemple Bertrand, 1985) qu'en linguistique (voir par

exemple Franckel, 1998). En dernière instance, c'est la question, épineuse, de l'immanence qui demande à être évaluée à nouveaux frais, à la lumière, en particulier, des recherches en analyse du discours. Comme le fait observer Maingueneau (2012), les problématiques du discours ont elles-mêmes évolué depuis l'invention de l'expression « analyse du discours » par Harris. Aussi conçoit-on l'intérêt d'une confrontation avec les derniers développements de la sémiotique post-greimassienne (sémiotique des pratiques et des formes de vie) ;

vi) dans la mesure où l'énonciation en tant qu'acte est à l'origine de la production de la sémosis, les procédures de la *textualisation*, qui constitue un « continu discursif, antérieurement à la manifestation du discours dans telle ou telle sémiotique » (Greimas et Courtés, 1979 : 391), doivent tenir compte des contraintes de la substance de l'expression. Si, sur ce point précis, l'article de dictionnaire contient en germe les développements ultérieurs, en particulier en sémiotique visuelle, le dialogue entre la sémiotique et la linguistique (surtout la linguistique textuelle et l'analyse du discours) exige la mise en regard des notions de « texte », de « textualisation » (voir notamment Adam, 2006) et de « discours », dont les définitions ne se recoupent pas ;

vii) enfin, l'énonciation « énoncée (ou rapportée) », ce « simulacre » du faire énonciatif à l'intérieur du discours, est instituée en objet d'analyse. Greimas et Courtés optent ainsi pour une des grandes perspectives sur le langage que Todorov résume ainsi : « Deux grandes perspectives sur le langage sont donc possibles, “la langue comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons”, d'une part, “la langue comme activité manifestée dans les instances de discours”, de l'autre » (1970 : 7). Nous verrons que la deuxième perspective est explorée par certains pans de la sémiotique post-greimassienne.

Nous retrouverons plus loin la plupart des aspects ainsi évoqués. Une première partie sera consacrée à l'influence exercée par la pragmatique anglo-saxonne sur Courtés qui, tout en déclarant sa fidélité à la tradition greimassienne, lie la redéfinition des actants de l'énonciation à l'exploration du contexte de l'énonciation. Une deuxième partie explorera les notions de

contexte et de situation en sémiotique, en linguistique textuelle et en analyse du discours. Dans une troisième partie, il s'agira d'évaluer le rendement de la notion d'actualisation en sémiotique, mais aussi en praxématique et en psycho-mécanique du langage. Enfin, une quatrième partie cherchera à mettre en valeur les différentes facettes de l'instance / du sujet d'énonciation, en relation avec le geste d'énonciation.

1. De l'acte d'énonciation et de langage à l'action énonciative

Les notions d'*acte* d'énonciation, d'acte de langage, voire d'*action* énonciative (contextualisée) renvoient à une dynamique de recherche qui marque les débuts des travaux sur l'énonciation et impulse les développements ultérieurs, ceci tant en linguistique qu'en sémiotique. L'hypothèse que nous chercherons à vérifier est qu'elles constituent un révélateur privilégié des contacts entre les disciplines.

Commençons par remonter au tournant énonciatif des années 1970 et 1980. On remarquera d'emblée que les termes d'acte, de procès, de processus, voire d'activité sont souvent proches. Trois repères permettent de le montrer : pour Benveniste, l'« énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1974 [1970] : 80) ; le « procès » peut être rapproché du « processus » dont il est déjà question dans l'article « La nature des pronoms » (1966 [1956] : 252). Ensuite, dans le *Dictionnaire de linguistique* (Dubois *et al.*, 1973), l'énonciation est considérée comme la « fabrication » d'un objet. Enfin, pour Anscombre et Ducrot (1976 : 18), elle constitue l'« activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle ». La sémiotique n'est pas en reste : dans le *Dictionnaire*, Greimas et Courtés définissent la sémiosis comme « cette suite continue d'actes sémiotiques qu'on appelle la manifestation » (1979 : 127).

L'acte d'énonciation n'en paraît pas moins largement désincarné, si, du moins, l'on adopte l'une des deux perspectives signalées par Todorov : celle de la « langue comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons » (1970 : 7). Comme on a pu le noter, si l'énonciation devient un objet d'étude, c'est d'abord sur la base d'une forclusion méthodologique, qui confère à l'acte le statut de présupposé logique. L'expression « énonciation énoncée » (*Ibid.*) témoigne du fait que l'acte et l'activité d'énonciation ne sont pourvus d'une réalité qu'à l'intérieur de l'énoncé qui en porte les

marques. Kerbrat-Orecchioni définit la problématique de l'énonciation en ces termes : « c'est la recherche des procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la "distance énonciative") » (1980 : 32).

En mettant en avant, pour clore l'article sur l'énonciation, le « simulacre imitant, à l'intérieur du discours, le faire *énonciatif* », les positions de Greimas et Courtés (1979 : 128) sont largement convergentes avec celles des linguistes de cette époque.

Une question se fait alors insistante : comment négocier le passage de l'acte d'énonciation à l'*action* énonciative ? Il est significatif que, selon Todorov (1970), une deuxième perspective sur l'énonciation soit possible : c'est la force illocutionnaire qui permet de concevoir l'énonciation comme une action, les actes de parole relevant idéalement de la « linguistique anthropologique ». On peut en trouver les prémisses chez Benveniste. D'une part, ainsi que le souligne Ono (2007 : 84-93, 175-209), il reste en deçà de la théorie d'Austin : il n'aurait pas eu connaissance de la tripartition *acte locutoire, acte illocutoire, acte perlocutoire*. Il faut distinguer l'acte d'énonciation (« acte de produire un énoncé ») et l'acte performatif (« un énoncé est performatif en ce qu'il *dénomme* l'acte performé, du fait qu'Ego prononce une formule contenant le verbe à la première personne du présent » (1966 [1963] : 274)) ; pour Benveniste, « dire » n'est pas « faire ». D'autre part, au-delà du caractère sui-référentiel de la performativité, il partage avec Austin l'idée que l'acte performatif est un événement du monde.

Or, la sémiotique est elle-même tiraillée entre les deux perspectives évoquées par Todorov. C'est ainsi que l'article « L'énonciation comme acte sémiotique » (1998) de Courtés explore de nouvelles voies en mobilisant lui-même la *pragmatique anglo-saxonne* – plutôt qu'une coïncidence, on y verra un entrecroisement fécond des points de vue –, entre fidélité affichée au modèle greimassien et renouvellement de la problématique. Visant à mettre au jour les « stratégies exploitées et dans la production et dans l'interprétation des "objets sémiotiques" (ou "ensembles signifiants") », il définit l'action par l'« efficacité concrète » de la parole (*Ibid.* : 8-9).

Ainsi, prenant ses distances par rapport à la sémiotique « classique » qui a insisté sur le repérage des marques de l'énonciation dans l'énoncé et par rapport à ses propres travaux – par exemple, en réintégrant le plan de l'ex-

pression dans la composante énonciative (*Ibid.* : 13-14) –, il cherche à réhabiliter l'énonciataire, que la sémiotique « classique » aurait quelque peu négligé. La sémiotisation de l'interaction avec l'énonciateur conduit Courtés à rétablir l'objet sémiotique dans son rôle de médiation au sein de l'acte énonciatif. Il réclame, à cet effet, la prise en considération d'un « contexte d'énonciation déterminé » (*Ibid.* : 11) : tout système de signes est tributaire d'un contexte socioculturel, d'institutions sociales et d'acteurs « utilisateurs » individuels ou collectifs (*Ibid.* : 32). D'où un principe de variation continue, qui touche l'objet lui-même, tout objet ou tout énoncé ne correspondant qu'à un équilibre instable, exposé à des remises en question en fonction des stratégies adoptées. Plus largement, l'acte d'énonciation est de l'ordre de l'« actualisation » des structures profondes et de surface du parcours génératif de la signification, qui sont renvoyées au stade de la « virtualisation » ; la mise en circulation de l'objet sémiotique entre l'énonciateur et l'énonciataire correspond alors à la « réalisation » de l'énonciation³.

En cela, Courtés semble s'autoriser des avancées réalisées par Fontanille (1989) : si la réflexion de ce dernier s'inscrit dans le sillage des positions de Greimas, l'énonciation n'en est pas moins considérée comme un « faire transformateur, un acte, qui, comme tous les faire humains mis en discours, relève d'une analyse en trois dimensions : pragmatique, cognitive, thymique » (1989 : 12) ; un faire humain qui reste étroitement lié à sa mise en discours.

Certes, Courtés reste globalement fidèle à la tradition greimassienne, ne fût-ce que parce que le faire communicatif se soumet, globalement, au modèle narratif, à son armature modale et passionnelle et aux catégories stabilisées qui permettent de rendre compte du discours saisi dans son achèvement⁴. Ses positions restent largement tributaires des postulats de la sémiotique de « première génération » selon Coquet, qui consacre la priorité du discontinu sur le continu : l'« articulation continu-discontinu » est rabattue sur l'« opposition *être-faire* » (1991 : 200). Ceci alors même que l'attention s'est déplacée dès les années 1970 et 1980 sur le devenir et sur les notions de discours, d'instance et de temps, en remettant en question l'opposition entre l'énoncé et l'énonciation : ainsi, tout en s'inscrivant dans le sillage de Benveniste, la sémiotique discursive et subjectale qu'a en vue Coquet vise moins les embrayeurs distillés dans le discours que le « centre de discursivité, les instances énonçantes » ainsi que le « couple présent-pré-

sence » qui leur est associé (*Ibid.* : 201-202). Quand l'acte d'énonciation est en prise sur la réalité, le « geste "continuiste" » peut « installer l'être de langage sur un "horizon" ou dans un "bain" [...] constitué par l'horizon indistinct mais efficient de la présence sensible et diffuse » (Fontanille, 2003b : 15). Les différentes facettes du tournant sont résumées dans l'avant-propos de « L'énonciation comme acte sémiotique » de Courtés : Fontanille (1998) s'y appuie sur les propositions de Coquet (1997), de Geninasca (1997), de Landowski (1997) et de Floch (1995) pour dégager quelques principes communs à une sémiotique mettant en avant la signification en devenir. Désormais, la sémiotique, qui a besoin d'outils conceptuels nouveaux, doit rendre compte de la cohérence du discours comme un tout signifiant, mais aussi mettre l'accent sur son devenir plutôt que sur la fin du processus ; elle doit capter les actes – « opérations, saisies, bricolage, praxis » – plutôt que la « structure achevée » (1998 : 4) ; à cette fin, elle doit concevoir l'actant de l'énonciation comme un corps sensible « ému » par des esthésies, des passions, des émotions.

Au vu du schéma de Courtés (1998 : 15), qui sépare le domaine du virtuel (forme du contenu et forme de l'expression) de celui de l'actualisé (énonciation), la frontière fût-elle poreuse, il n'est pas sûr que les critiques formulées autrefois par Dubois à l'encontre de la « linguistique transformationnelle » soient désormais sans objet. En cette fin des années 1960, les réflexions de Dubois, qui milite pour une conception « transformationnelle » de l'énonciation faisant la part belle à l'ambiguïté, ont pu avoir une vertu programmatique :

Sans doute fallait-il qu'une théorie linguistique modifie entièrement les modes d'analyse en renversant certains des axiomes les mieux établis : celui des niveaux et des rangs, des unités discrètes et de la combinatoire, pour lui substituer l'ordonnement, la suite des transformations et que place soit laissée à une continuelle intervention du sujet dans l'objet en voie de réalisation, pour que l'énonciation retrouve une place fondamentale dans l'étude linguistique. (1969 : 110)

On y ajoutera que, si Courtés (1998) entrevoit l'intérêt d'une réflexion sémiotique sur la « réalité », il choisit de maintenir fermement le principe de l'immanence⁵.

Son article n'en est pas moins emblématique d'une évolution de la discipline, patiente et soucieuse de la cohérence de l'ensemble, qui, sans renier ses principes épistémologiques et ses postulats, fait bouger les lignes au contact de traditions de recherche autres, en l'occurrence de la tradition philosophico-linguistique anglo-saxonne. Certes, la problématique abordée dans cet article – la nécessité d'approcher de front l'interaction entre l'énonciateur et l'énonciataire – n'est pas nouvelle, l'approche fût-elle nouvelle. Déjà en 1932, Bally souligne l'importance de la dissociation entre l'émetteur et le récepteur : « La parole est un déictique général, qui identifie l'expression à la pensée du parleur. Il suffit de dire *Il pleut* pour que l'entendeur comprenne qu'il s'agit d'une constatation faite par le parleur » (1965 [1932] : 51). On sait aussi que Benveniste implante un « tu » en face du « je ». Il est alors remarquable que la sémiotisation des interactions entre l'énonciateur et l'énonciataire selon Courtés non seulement confie à la pragmatique anglo-saxonne le soin de mettre en vedette les liens entre la parole et l'action, mais encore se profile sur le fond d'une théorie de la communication revisitée⁶, qui rompt avec l'illusion de l'évidence (Rastier, 2007). Enfin, il est significatif que, non sans en pointer les risques, Courtés entrevoie la nécessité d'une collaboration avec d'autres disciplines :

Car l'énonciation – entendue au sens le plus large en sciences humaines – est un champ de recherche trop vaste pour une seule discipline : à elle seule, elle mettrait en jeu toutes les données encyclopédiques, se devant de faire appel au moins à toutes les sciences humaines qu'elle serait en droit de convoquer pour circonscrire tout le domaine en question. Il s'agit là, en effet, d'une notion transdisciplinaire qui exige des approches variées et les plus fines possibles pour en préciser au moins les contours les plus saillants. (1998 : 19-20)

C'est rappeler les filiations multiples dont la sémiotique a bénéficié dès ses débuts. Pour pousser plus avant la réflexion sur les influences entrecroisées de la sémiotique et de la linguistique, nous nous pencherons maintenant sur la notion de *contexte*, étroitement solidaire de celle d'action énonciative. Courtés l'a bien compris : la pragmatique, dont Benveniste et Ducrot discutent les postulats en se penchant respectivement sur les thèses d'Austin et de Searle, invite à explorer les *conditions* de l'énonciation et du partage

du sens. Afin de localiser d'autres points de contact entre la linguistique et la sémiotique et de renforcer l'acuité heuristique des concepts mobilisés, nous élargirons le rayon de nos investigations à la linguistique textuelle développée par Adam ainsi qu'à l'analyse du discours française, dont Main-gueneau est une figure de proue.

2. Comment penser le contexte ? Convergences et divergences entre la linguistique textuelle, l'analyse du discours et la sémiotique

En l'occurrence, on ne saurait se contenter d'évoquer des proximités plus ou moins vagues et de supposer des divergences plus ou moins larvées. Dans *Sémiotique du discours*, Fontanille entre ouvertement en discussion avec Adam, dont il interroge la double équation « Discours = Texte + Contexte » et « Texte = Discours – Contexte »⁷. La question du contexte est ainsi remise sur le métier :

Bien des discussions portant sur la nécessité de « sortir de l'immanence » de la langue ou du texte perdent de leur intérêt si on ne décide pas *a priori* quels sont les éléments d'analyse pertinents. La linguistique textuelle ayant décidé que seuls les éléments verbaux étant pertinents, elle découvre inévitablement la nécessité d'intégrer des éléments du « contexte », puisque la signification ne repose pas exclusivement sur les éléments verbaux. De même, faut-il décider avant analyse que, dans un tableau, seule la surface peinte est pertinente ? Certainement pas, car, on prendrait alors le risque de devoir ajouter, après-coup, et au titre du « contexte », les autres tableaux d'une même série, les autres tableaux du même peintre, puis le cadre, la bordure, l'accrochage, peut-être même l'architecture de la salle où il est installé, et les positions d'observations qu'elle impose. (2003a [1998] : 90-91)

Fontanille en conclut que seul le point de vue du texte impose la notion de contexte, alors que le point de vue du discours⁸ la rend caduque. Il franchit en cela un pas très important : le parcours de l'expression dont *Pratiques sémiotiques* (2008) et *Formes de vie* (2015a) fournissent la version la plus aboutie est déjà en germe. Nous retrouverons ce point rapidement.

Or, le contexte est cette pierre de touche qui oblige à des positionnements disciplinaires dès la mutation énonciative des années 1970 et 1980. On en voudra pour preuve que Kerbrat-Orecchioni (1980 : 30-31), alors

même qu'elle consolide les bases de l'analyse des énonciatèmes et, plus particulièrement, des subjectivèmes à travers lesquels une subjectivité s'inscrit dans le texte ou le discours, entrevoit ce qui mérite d'être questionné sur ses bords : si la linguistique de l'énonciation « restreinte » ne tient compte que du surgissement du sujet d'énonciation dans l'énoncé, celle de l'énonciation « étendue » va jusqu'à englober les éléments constitutifs du cadre énonciatif. La notion de contexte est précisée par la suite : il peut être étroit ou large, écrit Kerbrat-Orecchioni (2002 : 135). Ainsi, en ce qui concerne le contexte non linguistique, il est constitué du cadre spatio-temporel et de la situation sociale locale de l'échange communicatif. Le contexte large comprend le contexte institutionnel, le cadre physique ou encore le monde social.

Quoique fuyante, la notion de contexte inspire directement la définition linguistique du discours. Même si l'étiquette d'analyse du discours est revendiquée par des chercheurs appartenant à une pluralité de disciplines, une définition du discours relativement unitaire semble se dégager : le discours est rapporté le plus souvent, écrit Angermüller, à l'« espace où se déploie l'usage des signes, mots et textes dans un contexte » ; il incombe alors à l'analyse du discours d'« examiner les règles sous-jacentes qui organisent la production, la circulation et l'utilisation des signes, de préférence en vue de leurs inscriptions sociales et historiques » (2007 : 5).

La linguistique textuelle développée par Adam (voir notamment 2012 et 2015) confirme cet attachement aux variables sociales et historiques. La notion de textualité (2006) résume une ouverture nécessaire sur le contexte qui permet de penser ensemble des opérations de segmentation et de liage micro-, méso- et macro-textuelles et des formes d'action socio-discursives. Ainsi, l'articulation du texte (avec ses composantes morphosyntaxique, sémantique, énonciative, stylistique) au discours est assurée par les genres (textuels ou discursifs), l'intertextualité, les éditions ou encore les énoncés péri-, co-, inter- et méta-textuels.

Verra-t-on dans cette insistance sur le contexte (socio-culturel, historique, institutionnel...) le signe d'une divergence de fond entre la sémiotique, la linguistique textuelle du discours d'Adam et l'analyse du discours ? Le dialogue n'en est pas moins possible et il promet même d'être fécond : en effet, ces dernières années, on assiste, ici et là, à des tentatives de dépassement de la ligne de partage entre l'« intérieur » (textuel) et l'« extérieur »

(contextuel), voire entre le linguistique et le non linguistique à travers une approche englobante, sinon proprement intégrative. Maingueneau le confirme :

Une telle attitude [celle de Harris qui met des régularités en relation avec des phénomènes d'ordre social] n'est pas sans faire penser à celle du structuralisme littéraire français des années 1960 qui postulait qu'il fallait commencer par une analyse immanente du texte pour le mettre ensuite en relation avec un hors-texte de nature socio-historique. On est bien loin de tout ce qui entoure aujourd'hui les problématiques du « discours », qui se refusent précisément à dissocier l'étude des formes et des « comportements », qui réduisent l'opposition même entre un intérieur et un extérieur des textes, considérés comme des structures closes. (2012, en ligne)

Si Adam (2012) met en avant les relations « entre composantes micro-linguistiques de bas niveau (mots et phrases) et ancrage des énoncés dans la textualité et dans une discursivité englobante », Maingueneau note qu'« on ne peut pas dire que le discours intervient *dans* un contexte, comme si le contexte n'était qu'un décor : hors contexte, on ne peut assigner un sens à un énoncé » (2014a : 21). Et il résume la problématique de manière percutante : « Le texte est la gestion même de son contexte » (*Ibid.* : 77).

On constate ainsi, en analyse du discours, une interpénétration du texte et du contexte, plutôt que la reformulation de ce dernier. Les travaux de Fontanille (2006, 2008, 2015a) qui prend à bras-le-corps la question de la *sémiotisation* du contexte, appelée de ses vœux par Landowski (1989), et des modalités de sa contribution active à la production du sens n'en ont que plus d'intérêt pour nous. C'est là tout l'enjeu du parcours génératif de l'expression qui prévoit six paliers pertinents de l'expérience et six instances formelles, c'est-à-dire six niveaux d'immanence : les signes, les textes-énoncés, les objets, les scènes pratiques (les « cours d'action » ouverts et fluctuants), les stratégies et les formes de vie⁹. Désormais, il revient à l'analyse sémiotique de rendre compte de l'entrejeu des strates de la production du sens, en intégration ascendante (par exemple, les objets intègrent les textes, les pratiques intègrent les objets, etc.) ou descendante (un texte peut manifester une pratique, voire une forme de vie) (Fontanille, 2008 : 59). Les capacités heuristiques du modèle sont telles qu'il devient possible de faire résonner ensemble les saillances morpho-syntaxiques et lexicales du texte,

mais aussi génériques, et la pratique et la forme de vie qui les chapeautent et leur fournissent une forme de légitimité sociale et culturelle. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple (Colas-Blaise, 2015), la forme de vie du « trans-fuge de classe » (Ernaux, 2003) est manifestée à un niveau « micro-textuel », la posture de l'entre-deux et l'hybridation se traduisant notamment par l'emploi des pronoms personnels (« on »...) ou de l'infinitif et par le recours fréquent au discours indirect libre qui noue ensemble, de manière exemplaire, les dires du narrateur et de l'Autre pluriel et largement anonyme.

La sémiotisation du contexte nous dote ainsi d'un ensemble de concepts et de méthodes pour étudier les pratiques et les interactions sociales, les formes de vie et les « modes d'existence sociaux, en somme ceux de l'existence et de l'expérience humaines en général ». Il devient possible d'

[...] appréhender aujourd'hui sous quelles formes et avec quels effets sémiotiques les choix technologiques, économiques et culturels influent sur la transformation de nos sociétés, ainsi que des régimes de croyance et d'identification qu'elles proposent globalement et qu'elles offrent à chacun de nous. (Fontanille, 2015b : en ligne)

Suite à cette sémiotisation du contexte, le terme même de « contexte » finit par désigner les éléments « accessoires » qui, à différents niveaux d'analyse, échappent au principe de pertinence.

La notion de *situation* s'en trouve rehaussée. Elle est théorisée en analyse du discours. Ainsi, Maingueneau (par exemple, 1998 et 2016) distingue entre la situation d'énonciation (les coordonnées énonciatives), la situation de locution (les rôles de locuteur, d'allocutaire et de délocuté) et la situation de communication, qu'il définit en ces termes :

En parlant de *situation de communication*, on considère en quelque sorte de l'extérieur, d'un point de vue socio-discursif, la situation dont tout texte – par le seul fait qu'il relève d'un genre – est indissociable. Divers modèles en ont été proposés depuis le célèbre acronyme SPEAKING de Dell Hymes dans les années 1960 et 1970 (Hymes, 1972). Ces modèles mobilisent un certain nombre de paramètres ; en particulier : le support, la finalité, les statuts des partenaires et les circonstances de l'activité discursive, le mode d'inscription dans la temporalité, le plan de texte, les ressources linguistiques mobilisées. (2016 : 216 ; l'auteur renvoie à son ouvrage de 1998)

En lui donnant un sens spécifique, la sémiotique confère à la notion de situation un surcroît d'acuité. En effet, pour Fontanille, la situation ne se résume pas au contexte :

Il doit être clair que la situation n'est pas le contexte, c'est-à-dire l'environnement plus ou moins explicatif du texte, qui serait alors considéré comme le seul niveau d'analyse pertinent, mais bien un autre type d'ensemble signifiant que le texte, un autre niveau de pertinence. [...] Faire l'expérience d'une situation, [...], peut s'entendre de deux manières : soit comme l'expérience d'une interaction avec un texte, via ses supports matériels (c'est la situation dite, en général, et faute de mieux, de « communication »), ou avec un ou plusieurs objets, qui s'organise autour d'une *pratique*, soit comme l'expérience de l'ajustement entre plusieurs interactions parallèles, entre plusieurs pratiques, complémentaires ou concurrentes (c'est la situation-conjoncture, rassemblant l'ensemble des pratiques et des circonstances pertinentes). (2006 : 222-223)

Si l'on se souvient que Fontanille (2015a) appelle à des collaborations entre la sémiotique et des sciences humaines et sociales – surtout la sociologie et l'anthropologie –, ce n'est peut-être pas un hasard que la définition sémiotique de la situation entre en résonance avec celle proposée par Hans Joas, qui aborde la question de l'action du point de vue de la sociologie, de la philosophie et de l'anthropologie :

Toute action a lieu dans une situation déterminée. Pour la pensée téléologique, ce constat implique seulement que la réalisation des intentions préconçues doit prendre en compte les conditions données et utiliser les instruments disponibles dans telle situation particulière. [...] Ce qui manque dans une telle conception, et qui apparaît immédiatement dès lors qu'on renonce au mode de pensée téléologique, c'est le lien *constitutif*, et non pas seulement *contingent*, de l'agir humain avec son contexte. [...] Notre perception des situations comprend en général déjà un jugement sur la convenance ou la non-convenance de certaines manières d'agir. Il apparaît ainsi que les situations ne sont pas seulement une zone neutre dans laquelle se déploient des intentions conçues hors de tout contexte, mais qu'elles semblent, dès le stade de la perception, appeler, provoquer certains actes. (2008 [1999, 1992] : 170)

Cela ne fait que confirmer que le modèle de l'action strictement vectorisée ou de la programmation qui, en sémiotique greimassienne, s'offre à un ordonnancement à rebours, à partir de la fin visée, est déclaré insuffisant. Surtout, même si Joas ne fait pas de différence entre le contexte et la situation, nous retiendrons pour notre propos le caractère « constitutif », plutôt que « contingent », du rapport de l'agir humain avec la situation dans laquelle il se produit.

Dans ce cas, il ne suffit pas de dire que la situation permet de faire l'expérience du « monde », l'énonciation comme action conférant à des contenus une forme de manifestation signifiante. Le point essentiel, c'est que, d'une part, la situation tend vers et appelle – « provoque » – une certaine action. D'autre part, l'énonciation comme action ou cours d'action doit *s'ajuster* (Fontanille, 2011b et 2015a) à la situation, non seulement en répondant aux exigences que celle-ci projette devant elle, non seulement en se conformant à un modèle existant ou en le confirmant, mais en (re)configurant la situation elle-même. On peut lui supposer un « fonctionnement factitif », un peu au sens où l'entend Michela Deni (2002 ; *apud* Fontanille, 2005) à propos des objets. La situation sémiotique *intervient* dans la production des sémioses, les informe et les gère et elle est informée en retour. On voit dans quelle mesure les réflexions de Fontanille croisent celles des analystes du discours et quel peut en être l'apport.

Nous retrouvons aussi l'idée – et le « fonctionnement factitif » le souligne à sa façon – que l'énonciation comme action a une dimension nécessairement interactive. Ceci à un double titre : à travers les ajustements (à la situation, à des énonciations antécédentes) dont il vient d'être question ; à travers les liens que l'énonciateur établit avec l'énonciataire, ensuite.

Enfin, que la notion de situation, dans un sens moins spécifique de situation sociale, entre dans la définition de la forme de vie et assure l'ancrage de celle-ci dans la « réalité » du monde qui peut questionner la frontière entre la culture et la nature, ne fait qu'en confirmer le rôle déterminant. La forme de vie, cet agencement syntagmatique accueillant des valeurs, des émotions, des normes..., rencontre nécessairement des « préconstruits » sociaux, par exemple institutionnels, mais aussi culturels. Elle est, en cela, révélatrice des transformations sociétales (Fontanille, 2015b).

Cependant, la question de l'« extériorité » par rapport au texte (discours), mais aussi par rapport à la pratique ou la forme de vie se pose à nouveaux

frais, au-delà même de la sémiotisation du contexte. En effet, l'« extériorité » peut englober tous ces discours *antérieurs*, verbaux et non verbaux, tout le dit et le non-dit au sens où l'entend Foucault, toutes ces formes syntagmatiques identifiables, plus ou moins sédimentées, qui charrient des valeurs, des passions, des normes..., toutes ces sémiotiques-objets antécédentes promptes à déterminer de l'« extérieur » et à infléchir un projet de signification singulier. On entrevoit l'intérêt majeur, pour la linguistique, de la notion sémiotique de *praxis énonciative* qui apporte un éclairage nouveau sur ce substrat énonciatif, socialisé et culturalisé, largement collectif, par rapport auquel l'énonciation singulière doit se configurer.

Le développement de la notion, introduite par Greimas à la fin des années 1980, est ponctué par quelques étapes décisives : reprise dans *Sémiotique des passions* (1991a), la notion est creusée par Bertrand (1993) qui met en avant l'« impersonnel de l'énonciation », et précisée par Fontanille : « Elle n'est pas l'origine première du discours », écrit ce dernier, avant d'ajouter qu'elle présuppose, outre l'activité discursive, « le système de la langue, mais aussi l'ensemble des genres et des types de discours, ou des répertoires et des encyclopédies de formes propres à une culture » (2003a [1998] : 285). Elle est d'un rendement certain quand il s'agit de rendre compte, sur le fond de la réflexion linguistique sur les genres textuels et discursifs¹⁰, des tonalités (le « dramatique », l'« épique »...), des catégories modales (narrative, descriptive, argumentative...) ainsi que des composantes formelle et thématique (des normes langagières, socioculturelles et cognitives) qui « modalisent » le processus de textualisation (Colas-Blaise, 2015). Enfin, dans *Formes de vie* (2015a), Fontanille donne à la praxis énonciative une extension maximale, au-delà des textes et discours et des pratiques sémiotiques, en faisant figurer parmi ses composantes les formes de vie elles-mêmes. La praxis énonciative finit par subsumer l'A(a)utre, les sémiotiques-objets qui informent tout projet de signification singulier, dans la continuité ou dans la rupture.

On le voit, la notion de praxis énonciative permet de penser le passage du système de la langue à la parole, mais aussi, plus largement, la mobilisation en discours des formes et configurations disponibles, marquées au sceau de l'usage. Ce point est au centre des recherches en linguistique textuelle du discours et en analyse du discours, ne fût-ce qu'à travers la théorisation des genres.

En même temps, pour en étudier toutes les modalités, il faut se pencher sur la notion sémiotique de *mode d'existence* ou de *degré de présence* dans le champ du discours : « La praxis énonciative, écrit Fontanille, “navigue” entre des strates textuelles *potentielles*, entre diverses formes immanentes, entre des isotopies qui sont en compétition, entre plusieurs devenir possibles des trames narratives, pour les conduire vers la manifestation » (2014 : 7 ; nous soulignons). Si Benveniste définit l'énonciation comme une « réalisation individuelle » (1974 [1970] : 82), ou une « effectuation » (*Ibid.* : 81), Greimas et Courtés (1979 : 9) font correspondre le « passage du système au procès » à l'actualisation.

Si la question des modes d'existence nous interpelle, c'est parce qu'elle est largement transversale aux recherches en linguistique (voir par exemple Berrendonner, 1981 : 121) et en sémiotique. Un nouvel espace de rencontres et d'échanges possibles prend forme. Nous verrons dans la troisième partie de cette étude comment la notion d'actualisation, présente entre autres en psycho-mécanique du langage et en praxématique, peut influencer sur les développements en sémiotique et comment, en retour, elle peut s'enrichir au contact de celle-ci.

3. La notion d'actualisation

Regardons la notion d'actualisation de plus près : en praxématique, elle concentre les efforts de ceux qui cherchent à rendre compte de l'opération linguistique permettant de passer des potentialités de la langue à la réalité du discours (Détrie, Siblot et Verine, 2001 : 14-15). Ceci dans le sillage de Bally, qui considère que « l'actualisation a pour fonction de faire passer la langue dans la parole » (1965 [1932] : 82), et de Guillaume (1970 [1929]), pour certains de ses travaux : Barbéris, Bres et Siblot (1998 : 24) notent qu'« actualisation » corrige « réalisation » auquel il ne se superpose pas, même si, ultérieurement, Guillaume parle plutôt de « transition » de la langue au discours et d'acte de langage. L'intérêt de la notion d'actualisation pour nous réside dans la modélisation guillaumienne en trois étapes (liminaire, émergente et pleinement réalisée).

On voit immédiatement un des avantages d'une telle conception graduelle de l'actualisation : elle permet de rendre compte de degrés d'actualisation du pronom (par exemple, les pronoms *on* et *ça* constituent des formes

moyennement actualisées), du nom (par l'intermédiaire du nombre et des déterminants), du verbe (à travers des morphèmes verbaux) mais aussi de la phrase ou encore du texte (textualisation en *même* et en *soi-même*) (Détrie, Siblot et Verine, 2001). Il s'agit de capter la dimension processuelle du langage, selon un *continuum*. La notion d'actualisation permet d'élargir ou de renouveler les bases de l'énonciation en conférant au procès selon Benveniste une dimension supplémentaire : la dimension génétique, qui tranche avec la conception générative du sens liée au parcours logique et avec l'analyse des marques d'énonciation discrètes, rétablit la continuité sur les ruines de la discontinuité benvenistienne et saussurienne, en accord avec l'idée de l'effectuation guillaumienne (de la puissance à l'effet). Ce qui conduit Valette (2001) à parler au sujet de l'énonciation et de l'actualisation d'une « gé-mellité problématique ».

Or, l'influence de la psycho-mécanique du langage sur la sémiotique est avérée. J'en voudrai pour preuve les « observations sur et à partir de la psycho-mécanique guillaumienne » qu'inspire à Fontanille (1991 : 129-130) la question de l'article (opposition entre LE et UN) : en particulier, si tout phénomène linguistique correspond à un processus dans lequel on opère des « saisies-arrêts », celles-ci peuvent être rapportées aux grandes opérations guillaumiennes de la « particularisation » et de la « généralisation » et réinterprétées sous la forme du débrayage et de l'embrayage. On peut voir dans le *cinétisme* guillaumien et dans le *brayage* en sémiotique deux façons de rendre compte de la dynamicité dont la *Théorie des formes sémantiques* (Viseti et Cadiot, 2006), par exemple, explore les effets dans le texte.

Il est remarquable que l'actualisation guillaumienne puisse éclairer utilement l'*aspectualisation* : les saisies-arrêts réalisantes projetées sur les catégories figuratives seraient à l'origine des formes inchoatives, duratives et terminatives (Fontanille, 1991 : 132). Or, l'aspectualisation joue en sémiotique un rôle de premier plan, en subsumant l'articulation du discontinu avec le continu. « L'aspectualité discursive est à la fois continue et discontinue, catégorielle et tensive », écrivent Greimas et Fontanille, avant d'ajouter : « [...] Aussi l'observateur qui aspectualise est-il capable à la fois d'opérer des "saisies-arrêts" dans une variation continue des équilibres tensifs, et des "balayages", homogénéisant la totalité des étapes d'un procès » (1991b : 10). Selon Coquet (1991 : 198-200), il incombe à l'aspectualisation de penser le passage de la sémiotique de « première génération », qui est une sé-

miotique de l'énoncé, objectale, au sens où elle se consacre à la description des états et de leurs transformations, à la sémiotique de « seconde génération », qui adopte le point de vue inverse : désormais, la catégorie du discontinu sous-tend les états de choses, celle du continu étant au service de leur devenir.

Les échanges entre la sémiotique et la praxématique sont moins attestés (voir cependant Bres, 1994). Il n'en demeure pas moins que la réflexion sémiotique sur les *modes d'existence* ou les *degrés de présence* des contenus dans le champ du discours constitue un apport majeur.

La sémiotique narrative propose l'articulation ternaire virtuel / actuel / réalisé (Greimas et Courtés, 1979 : 9). Si elle s'enrichit d'un quatrième terme dans *Sémiotique des passions* (Greimas et Fontanille, 1991a), les contours de la potentialisation se précisent dans *Sémiotique du discours* : l'énonciation en acte ou énonciation « vivante » gère, dans ce cas, l'advenue d'un contenu dans le champ du discours, à travers l'actualisation, mais aussi sa réalisation et sa potentialisation, quand il est relégué à l'arrière-plan, où il est disponible pour d'autres convocations (Fontanille, 2003a [1998] : 289-290). Dans ce cas, le mode virtuel caractérise les structures d'un « système sous-jacent, d'une compétence formelle disponible au moment de la production du sens » (*Ibid.*). Le mode actualisé est propre aux formes qui « adviennent en discours ». Le mode réalisé naît de la rencontre des formes du discours avec une réalité, « réalité matérielle du plan de l'expression, réalité du monde naturel et du monde sensible pour le plan du contenu » (*Ibid.*). Enfin, la potentialisation s'opère dans le cas de la diffusion ou de la reconnaissance d'une forme transformée en « lieu du discours ». On constate, par rapport à la praxématique, un déplacement qui n'est pas seulement terminologique : l'actualisation en praxématique englobe la réalisation comme une de ses variables. Toutes les formes considérées, quelle que soit la phase retenue, sont réalisées au sens où l'entend la sémiotique, c'est-à-dire pourvues d'une réalité matérielle.

Sur ce point, l'apport de la sémiotique est non négligeable : elle propose, en effet, une relecture du dialogisme développé, essentiellement, dans le sillage de Bakhtine (Bres, 2016 ; Verine et Détrie, 2011) et, plus largement, du phénomène de la citation et du discours rapporté, notamment dans le sillage d'Authier-Revuz (par exemple, 2004). À travers la confrontation des modes d'existence, la sémiotique nous donne les moyens de rendre compte de l'en-

trée en résonance, en tension ou en concurrence, de deux ou plusieurs contenus logés à des strates différentes dans l'épaisseur du discours et dotés de modes d'existence différents. Une syntaxe comprend ainsi un acte d'orientation descendante et un acte d'orientation ascendante (l'apparition d'une forme peut être corrélée à la disparition d'une autre ; l'émergence d'une forme peut être couplée avec le déclin d'une autre ; l'émergence d'une forme peut être conjuguée avec la disparition d'une autre ; enfin, l'apparition d'une forme peut s'accompagner du déclin d'une autre ; Fontanille, 2003a [1998] : 291-292). Il est ainsi possible de rendre compte de la hiérarchie entre deux énoncés co-présents en un point de la chaîne, l'un manifesté (réalisé) et l'autre passant du monde potentialisé au mode actualisé, c'est-à-dire tendant vivement vers sa réalisation (Colas-Blaise, 2004 et 2011c). Il semble avantageux d'envisager une dynamique telle que l'énoncé manifesté rétroagit sur l'énoncé potentialisé ou actualisé et en propose une lecture informée par le trajet effectué.

Si le passage de la modélisation ternaire à la modélisation quaternaire, à travers l'ajout de la saisie potentialisante, peut constituer un atout pour la linguistique, un autre rapprochement à travers le couplage des modes d'existence avec des types de *prise en charge* des contenus par l'instance d'énonciation (Colas-Blaise, 2011b) paraît fécond. On peut distinguer parmi les formes du discours pourvues d'une réalité matérielle celles qui attestent une *prise de position virtualisante* (de l'ordre des possibles ; par exemple, dans le cas de l'enchâssement d'un discours rapporté, quand l'apport étranger apparaît comme tel, avant que l'instance citante ne prenne position, en co-énonçant, en sur-énonçant ou en sous-énonçant) (Rabatel, notamment 2011). On peut distinguer celles qui sont réservées à la « *pré-prise en charge* », de l'ordre de la *préassertion actualisante* (par exemple, des infinitifs qui, en tant que modes impersonnels privés d'époque, instaurent une logique « présentative », de l'ordre du probable). À cela s'ajoutent celles qui traduisent la *prise en charge assertive réalisante* (surtout les modes personnels installant une narrativité au sens où l'entend Guillaume, de l'ordre du vrai) et, enfin, celles qui relèvent de la « *dé-prise en charge* » ou *désassertion potentialisante* (de l'ordre de ce qui *a été* vrai).

Une des conséquences est que les modes d'existence sémiotique ainsi réinterprétés peuvent rendre compte de la dynamique inhérente à la textualisation et à la discursivisation. Soit, par exemple, l'enchaînement, dans un

texte, de phrases nominales, de phrases comportant un verbe à l'infinitif et de phrases mobilisant le mode de l'indicatif : on peut attribuer l'entrée graduelle dans le récit à des formes se relayant, s'éclipsant, c'est-à-dire entrant en résonance les unes avec les autres, chaque forme potentialisée se maintenant au second plan en vue de nouvelles actualisations et réalisations. La mémoire discursive fait que les formes reléguées à l'arrière-plan continuent à faire pression et à interagir avec les formes manifestées au premier plan. La théorie de la *co-générativité*, développée par Visetti, où « chaque terme participe à la génération de l'autre, et subsiste en lui comme en filigrane » est alors particulièrement apte à rendre compte du devenir des formes de la langue, en relation avec la thématisation :

[...] l'énonciation n'est pas une sortie du langage, et [...] elle n'est pas non plus le fait d'un noyau linguistique autonome. Elle ne se comprend pas comme un acte isolé, mais comme une action, qui consiste en une modification de la composition et du positionnement dans le champ thématique des 'phases' langagières en activité au moment où elle prend place. Une fois déconstruite l'opposition entre *formes intérieure* et *extérieure* de la langue, la langue n'apparaît pas seulement comme un système ou un répertoire de formes, mais comme une *activité formatrice*, et un *milieu* constitué, jusqu'en ses couches les plus « internes » ou les plus « fonctionnelles », par une nécessaire reprise à travers des *prises en place thématiques*. (2004, en ligne)

L'épaisseur des strates superposées, sur le mode paradigmatique, est indissociable de ce qu'on peut appeler le déploiement syntagmatique inhérent à la textualisation ou à la discoursivisation, à la pratique ou à la forme de vie. Il est intéressant de faire dialoguer la *Théorie des formes sémantiques* de Cadiot et Visetti avec le traitement tensif que Fontanille (2011b) réserve au processus de constitution de la signification.

4. L'instance et le geste d'énonciation

Une des avancées majeures de la sémiotique post-greimassienne concerne l'instance ou le sujet d'énonciation. Nous verrons que les éclairages apportés rencontrent les interrogations de la linguistique et en enrichissent la réflexion sur plusieurs points.

D'abord, l'accent est mis sur l'impersonnel de l'énonciation (Bertrand, 1993), sur cette « masse parlante », au sens où l'entend Saussure, dont l'usage – les formes sédimentées et ressassées de la praxis énonciative – portent la marque. Donnant à la notion de praxis énonciative une extension large, Fontanille considère chaque énonciation particulière comme « l'une des occurrences d'une *praxis énonciative* plus vaste, plus diffuse, et impersonnelle » (2014 : 7). On notera qu'il met l'énonciation impersonnelle, qui échappe à la distinction sujet / objet et se soustrait à la fixation des « identités posées *a priori* » (*Ibid.* : 5), en regard avec les « dynamiques et instances diffuses "en immersion" dans l'œuvre elle-même » étudiées par la critique et la stylistique littéraires dans les années 1950 et 1960. La théorisation de l'impersonnel de l'énonciation entre en résonance, plus généralement, avec celle du sujet collectif en analyse du discours et en pragmatique (phénoménologique) : ainsi, Sarfati (2016 : 366) montre comment le sujet des énoncés doxiques se construit comme singularité à travers un procès de « subjectivation » après avoir été soumis, comme subjectivité en position de « sujétion », à l'action de la langue et des institutions de sens.

Mais passons de l'impersonnel de l'énonciation à la multiplication des instances. Fondamentalement, l'articulation, en sémiotique, du débrayage objectivant avec l'embrayage subjectivant qui se greffe là-dessus, à rebours de la définition linguistique de la deixis comme *préalable* de l'« effacement énonciatif » (notamment Vion, 2001), permet de penser un double mouvement : un mouvement de pluralisation ou d'hétérogénéisation, sous l'effet du débrayage, et un mouvement d'unification ou homogénéisation, à la faveur de l'embrayage. D'une part, Fontanille (1989 : 16) introduit des distinctions fines entre le *sujet d'énonciation*, terme générique qui désigne l'instance par l'existence même de l'énoncé, l'*énonciateur*, qui est un « archi-actant » synchrétisant plusieurs rôles actantiels et pouvant se trouver inscrit dans l'énoncé par embrayage, et les *sujets énonciatifs* à travers lesquels l'énonciation donne l'illusion de sa présence dans l'énoncé. D'autre part, ce double mouvement *porte* les changements quantitatifs et l'interaction polémique des forces dispersives et cohésives à la base de l'« actualisation de l'acteur » (Fontanille, 1991). Il sous-tend la pluralisation d'instances interne au sujet du discours selon Bertrand, la « scénographie de l'intériorité » (2003) dont peut rendre compte le modèle tensif (Fontanille et Zilberberg, 1998).

Nous retrouvons les travaux en linguistique portant sur le discours rapporté au sens large, sur le dialogisme (dans le sillage de Bakhtine), sur la polyphonie (selon Ducrot, notamment 1984) ou sur la théorie des points de vue, qui sont abordés sous un jour nouveau. On rejoint, d'emblée, tout un champ de recherches portant sur l'unité discursive, nécessairement illusoire, du sujet habité ou traversé, comme dirait Bakhtine, par les dires des autres. Authier-Revuz (1984) oppose ainsi l'hétérogénéité constitutive à l'hétérogénéité montrée. L'idée d'une compétition d'instances, refoulées ou impatientes de se manifester alors même que d'autres accaparent l'espace de la parole, peut être étendue avec profit à l'interaction d'énonciateurs qui, dans le cas d'un dédoublement dialogique en un même point de l'énoncé, s'empresent de faire entendre leur voix : Bres fait ainsi l'hypothèse que l'« énoncé dialogique est structuré autour d'un microdialogue interne, à savoir qu'il procède de l'interaction d'un acte d'énonciation enchâssant avec un acte d'énonciation enchâssé, ce qui lui confère son hétérogénéité énonciative » (2016 : 126). Cette idée est à la base de travaux sur le discours rapporté qui, du point de vue de la sémiolinguistique, font appel à la compétition, en un même point du discours, entre contenus pourvus de modes d'existence différents, tant au niveau du verbal que dans l'image (Colas-Blaise, 2004 et 2011c). L'idée peut être rapportée également à l'entrecroisement des points de vue (PDV), c'est-à-dire, selon Rabatel (notamment 2016), des *positions* (axiologiques, idéologiques, rationnelles, émotionnelles...) de l'énonciateur par rapport aux objets du discours. Réévaluant les propositions de Ducrot, Rabatel définit le locuteur comme l'instance première qui produit matériellement les énoncés ; l'énonciateur correspond, pour sa part, aux positions énonciatives quand les faits sont envisagés sous un point de vue déterminé. La prise en charge est le propre de l'énonciateur sujet modal en syncrétisme avec le locuteur ; dans le cas d'un non-syncrétisme, les énonciateurs sont l'instance d'une « quasi prise en charge » (au sujet de la gradualité des positions de l'accord, de la prise en compte et du désaccord, voir Rabatel, 2012 : 18 et 32). Les syncrétismes non seulement entre le locuteur et l'énonciateur premiers, mais entre le locuteur et l'énonciateur seconds donnent lieu à des scénographies complexes dont il s'agit d'étudier le tracé au ras du texte (voir aussi Angermüller, 2013).

Plus précisément, la théorie du point de vue, qui exige une redéfinition des limites du concept benvenistien d'énonciation propre à susciter des discussions animées (par exemple Bres, 2016), ouvre un espace potentiel de dialogue entre la linguistique et la sémiotique, en croisant les ambitions de cette dernière à plusieurs égards. On en voudra pour preuve que, si Rabatel (notamment 1998) insiste sur l'aspectualisation du focalisé par un focalisateur, Fontanille (1999 : 41-61) étudie la question du point de vue à travers une modélisation tensive des stratégies adoptées : un observateur construit le sens du perçu en lui conférant une cohérence d'ensemble (stratégie englobante) ou il parcourt les éléments les uns après les autres, de proche en proche (stratégie cumulative) ; il peut mettre un élément représentatif en exergue (stratégie élective) ou retenir, plutôt, un détail (stratégie particularisante). On notera au moins un deuxième point de convergence entre la sémiotique et les travaux de Rabatel (2004) : ce dernier envisage, à travers une citation d'Ouellet *et al.*, la construction linguistique des « objets perçus » et, conjointement, celle « du sujet percevant » :

La référence ne se définit [...] plus en fonction des entités du monde naturel (individus, objets, arguments) mais de l'expérience (noétique) qu'un sujet fait d'un certain donné phénoménal (noématique). Dès lors, la valeur spatio-temporelle de ce dernier, qui détermine l'« image mentale » associée à la représentation sémantique de l'énoncé, grâce à laquelle fonctionne ce qu'on appelle l'« impression référentielle » (Rastier 1991), se trouve étroitement liée aux valeurs modales, aspectuelles et autres de l'acte perceptivo-cognitif lui-même, soit au « point de vue » que l'énonciateur-observateur a sur le contenu événementiel de ses énoncés. [...] On énonce sa perception des événements constitutifs de la référence propre à ses énoncés, jamais les seuls objets perçus. (Ouellet *et al.*, 1994 : 137)

Ce rapprochement avec la sémiotique n'est pas un hasard : le dernier point que nous souhaitons développer concerne, précisément, le *sujet sensible et percevant*, pourvu d'une corporéité, et la transformation de l'acte d'énonciation en *geste* énonciatif. Plus que d'une prérogative de la sémiotique, il s'agit, en effet, de préoccupations partagées. On peut retracer quelques-unes des nombreuses connexions, qui n'enlèvent rien à la spécificité des approches ni à la diversité des postulats épistémologiques. En témoignent non seulement l'intérêt de Rabatel (2015) pour l'empathie et la

dialectique entre l'« extimité » et l'intimité selon Tisseron, mais la volonté, en praxématique, de montrer comment la praxis linguistique est informée par les praxis non seulement socioculturelles, mais personnelles et sensorimotrices. Détrie écrit ainsi :

La façon dont nous nous représentons les choses est en rapport avec nos capacités biologiques, nos expériences physiques et sociales, de toute façon culturalisées, qui façonnent nos structures conceptuelles, précisément porteuses de sens parce qu'elles sont corporalisées, c'est-à-dire dégagées et construites à partir d'expériences corporelles préconceptuelles, bref ce que j'ai appelé notre *archéologie expérientielle* (qui n'est ni plus ni moins que la mémoire des praxis personnelles et collectives véhiculées par les mots). Elle nous impose la façon dont nous envisageons le monde sensible, induit le rapport praxique que nous avons aux entités que nous cherchons à nommer, et détermine l'acte nominatif et la sélection lexicale qu'il effectue. (2016 : 284-285)

Ces travaux entrent en résonance avec les recherches en sémiotique de plusieurs manières différentes. Si le monde de la perception et celui de l'énonciation sont organisés à partir de l'espace déictique (Fontanille, 1996), les constructions morphosyntaxiques sont liées aux éléments constitutifs d'une « scène » phénoménologique.

C'est sur des prémisses qui, sur certains points, peuvent se rapprocher de celles de Détrie que Bordron (2002, 2011) édifie sa théorie de la sémiose perceptive qui est énonciation : en particulier, il propose de considérer l'amont de la mise en fonctionnement de la langue comme système symbolique, là où une expérience sensible prend forme à travers des états « anté-subjectifs » et « anté-objectifs ». Pour sa part, dans le sillage de Bordron et de l'herméneutique de Ricœur, Bertrand porte son attention sur l'« entre-expression du sujet et de l'objet », sur cette « médiation qui fait éclater l'inhérence du sujet au monde et rend possible le partage déictique » (2005 : 178). C'est appréhender une « instance antérieure, plus originaire, plus génitive, se tenant au plus près de l'engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l'impression sensible » (*Ibid.* : 180), de ce « sur-embrayage » ou « proto-embrayage » qui n'est autre, sans doute, que la « prise de position » selon Fontanille : « Le premier acte est donc celui de la prise de position : en énonçant, l'instance de discours énonce sa propre position ; elle est alors dotée d'une présence (entre autres, d'un *présent*), qui servira

de repère à l'ensemble des autres opérations » (2003a [1998] : 97). Cette prise de position est alors antérieure au débrayage et à l'embrayage ; ce dernier ne signifie toutefois pas un retour à la position originelle.

Le tableau serait incomplet si l'on négligeait l'apport de la théorie des instances énonçantes développée par Coquet, notamment dans *Phusis et logos* (2007), à partir des travaux de Benveniste et dans la perspective de la phénoménologie. Sa typologie des instances énonçantes confère une place de choix au corps, cette forme de non-sujet dont la fonction est d'« énoncer en premier son rapport au monde » (*Ibid.* : 38). Du point de vue d'une phénoménologie du langage, Coquet (2007 et 2016) se penche sur l'expression de la force de l'affect, par exemple sur le juron¹¹, qui est le fait du « non-sujet » (absence de jugement), plutôt que du « sujet » (présence de jugement) et du « quasi-sujet » (quasi-présence du jugement). Il voit une autre manifestation du non-sujet dans l'expérience du *guizzo* (« presque un éclair argenté »), décrite par Greimas dans *De l'Imperfection* (1987), vérifiant ainsi la capacité de la phénoménologie du langage, au rebours de la linguistique structurale et cognitive, de rendre compte du socle expérientiel :

Dans un processus cognitif conforme aux règles établies par le *logos*, l'instance de jugement, c'est-à-dire le « sujet », *décrit*, soit directement soit par tâtonnements successifs, la structure d'« objet » qui lui fait face. Or, ici, nous ne sommes pas dans cette *configuration* < *sujet-objet* >. C'est pourtant celle que l'analyste, Greimas, retient, parce qu'il n'en connaît pas d'autre. D'où cet énoncé étrange : « Le toucher manifeste, sur le plan cognitif, le vouloir de conjonction totale » (p. 30) ou, plus loin, dans le même livre : « Le toucher vise la conjonction du sujet et de l'objet » (p. 92). Comment inclure le toucher dans le cognitif, sauf à rabattre la *phusis* dans le *logos* ? Il s'agit là, en réalité, d'un défaut d'analyse habituel chez les structuralistes et les cognitivistes. En revanche, pour un phénoménologue du langage, il n'y a pas ici de « sujet », pas d'instance de jugement, mais un corps percevant, un *non-sujet* (le *non* marquant la privation de jugement) ; pas d'« objet », mais une forme qui se soustrait à la saisie, un *quasi-objet*. Ainsi est manifestée la *configuration* < *non-sujet-quasi-objet* >. (Coquet, 2011 : 104)

Enfin, si tout un versant du projet énonciatif consiste à traquer les traces de l'inscription textuelle du sensible, Bertrand appelle à être attentif, dans le cadre des « médiations discursives du sensible », non seulement à la *ma-*

nière de dire le sensible, mais à la manière dont se dit le sensible : « le texte qui a été énoncé [...], non seulement porte les traces relatives et imparfaites de la sensibilité qui s'est exprimée, mais encore façonne et donne forme en retour à un "sensible" en attente d'expression » (2011 : 75).

Dans ce contexte, la sémiotique invite à opérer un déplacement supplémentaire, du geste d'énonciation, pourvu d'un soubassement sensible, à la *matérialité* de la trace produite, qui prend elle-même *corps*. Tel est en effet l'intérêt de la sémiotique de l'*empreinte* développée par Fontanille (2011a). L'ambition est ancienne : du point de vue des lignes de convergence entre la linguistique et la sémiotique, l'on renoue, au moins implicitement, avec toute une pensée linguistique qui n'a pas toujours eu le retentissement souhaité (voir cependant Monneret, 2003 et 2007) : dans les termes de Todorov (1970 : 4-5), la dimension illocutionnaire s'assortit de l'actualisation sur le plan sémantique, mais aussi de l'acte *matériel* de production du signifiant. Dire « Je viendrai demain », c'est produire, en plus de l'acte illocutionnaire (d'affirmation, de promesse, d'avertissement), une « unité de sens » en relation avec des circonstances matérielles et une *suite phonique ou graphique*.

Ainsi, fondamentalement, le geste énonciatif met en œuvre, pour le moins, l'opération de débrayage définie en sémiotique greimassienne : elle s'organise autour de l'acte de langage dont résulte la schizie entre l'instance d'énonciation et le produit manifesté, un acte qui négocie le passage entre l'immanence, c'est-à-dire l'expérience (perceptive, sociale, scientifique, etc.), et la manifestation, par exemple dans un texte. « En bref, écrivent Dondero et Fontanille, l'acte de langage qui était invoqué dans la définition greimassienne du débrayage était bel et bien déjà un acte pratique et non un simulacre formel qui aurait pu être extrait de la manifestation énoncée elle-même » (2012 : 30). Et ils ajoutent (*Ibid.* : 31) que la séquence pratique de l'acte, dont nous postulons la validité au-delà même de l'expérience visible, repose sur l'interaction entre l'énergie et la matière, entre une intensité affectant la perception et ce qui est rendu présent, à savoir une entité matérielle.

Vérifions l'interaction entre l'énergie et la matière à travers la scription italique chez Julien Gracq (voir aussi Colas-Blaise, 2009). Elle met, en effet, en évidence la plasticité du signifiant, mais aussi le graphème ou le mot comme figure (Dondero, 2006) ou icône (Fontanille, 2002) stable et recon-

naissable, qui se détache sur le fond de la page blanche, c'est-à-dire, selon la définition qu'en donne Fontanille (2002), le corps-actant constitué d'une structure matérielle contenue dans une enveloppe et d'une énergie associée à un mouvement. La scripture italique *mime* l'ajustement toujours singulier et unique du geste de la main à la matérialité du papier, en exhibant ce qui peut être considéré comme une marque de subjectivité.

Il faut évidemment qu'une suite de lettres délimitée par des blancs soit considérée comme un corps-actant ou un objet : ce dont Fontanille semble confirmer la possibilité en suggérant un rapprochement entre l'objet et la langue (Fontanille, 2011a : 160). La trace énonciative peut être abordée efficacement sous l'angle de l'empreinte dont l'analyse nécessite, écrit-il (2002 et 2011a), une sémiotique du corps. Elle garde la trace signifiante des tensions et des conflits (par exemple, de l'énergie libérée par le geste de la main et de la résistance opposée par la toile ou le papier) qui sous-tendent l'énonciation comme action.

Pour rendre compte de la plasticité du mot, on gagne à s'adresser aussi à la théorie de l'énonciation, conçue sur le modèle d'une théorie de la perception, développée par Bordron (2002, 2011). L'« architecture générale de l'expression » (2010 : 273) permet d'étudier la *genèse* de la sémosis par solidarisation d'un plan du contenu et d'un plan de l'expression.

Au niveau de l'*iconisation* selon Bordron¹², en amont de l'accès au niveau symbolique, il est possible de rendre compte du graphème tracé à la main – par exemple, peint sur la toile comme surface et support – à travers les catégories de la forme (une extension spatiale et / ou temporelle ; une limite ; une direction), de la matière (une densité, une disposition, une force) et de la qualité (une dominante, par exemple, chromatique, une saturation et une intensité (Bordron, 2011 : 170)).

Mais l'empreinte est la trace laissée par un *geste de l'énonciation*. Pour finir, considérons ce dernier de plus près. Il constitue, en effet, un nouveau foyer de sens qui sollicite le concours de la linguistique et de la sémiotique.

En linguistique, les approches sont diverses, sans que le geste d'énonciation soit toujours rapporté à une instance sensible. Quelques repères, parmi bien d'autres, permettent de le constater. Ainsi, Benveniste (1974 [1970] : 82) met la sui-référentialité des marques linguistiques (type *ce*, *ici*, etc.) en relation avec le geste d'« ostension » « désignant l'objet en même temps qu'est prononcée l'instance du terme » (voir aussi Kim, 1997). On

l'a vu, Berrendonner (1981 : 121) considère l'« acte locutoire d'actualisation » comme un « symptôme gestuel » (voir aussi Perrin, 2011). Ailleurs, l'« écriture en acte » est étudiée en rapport avec la genèse de l'énonciation (Fenoglio, 2006). Surtout, nous verrons que le geste est abordé par des linguistes tels que Cosnier et Mondada dans le cadre d'une approche multimodale de l'énonciation. Pour Constantin de Chanay, le geste associé à la voix peut entrer dans la définition de l'éthos. Alors qu'Aristote loge l'éthos dans l'*inventio*, il est évident, écrit Constantin de Chanay, que ses « marqueurs se retrouvent transversalement aussi bien dans la *dispositio* que dans l'*elocutio*, et, *last but no least*, dans l'*actio* – véritable prestation discursive par laquelle, tel un acteur de théâtre, l'orateur tâche de performer au mieux son discours en usant de tous les moyens (voix et geste) que lui offre son corps » (2009, en ligne).

Du point de vue sémiotique, pour que le geste énonciatif étaye la définition de l'énonciation comme action, il doit concentrer sur lui, nous dit Bordron (2002), une *force* qui se déploie d'elle-même ou est mise en relation avec un mouvement passant progressivement du virtuel au réalisé à travers l'advenue, à terme, à un ordre symbolique. Bordron (2016) propose une triple distinction, au titre de la dynamique créatrice : si la notion de possible – l'énonciation concernerait le passage de significations possibles à des significations réelles – est jugée assez pauvre, la notion greimassienne de mode d'existence (du virtuel à l'actuel et au réalisé) permet d'approcher l'acte d'énonciation davantage ; il opte enfin pour une troisième conception de l'action (qui n'exclut pas les deux autres formes) conçue sur le mode de l'entéléchie selon Aristote, c'est-à-dire du passage de la puissance à l'acte puis à la réalisation.

La réflexion sur le geste d'énonciation devra être poussée plus avant. Elle gagnera à considérer l'énonciation comme un phénomène multimodal, dans le sillage de linguistes tels que Cosnier (entre autres 2007 et 2016) et Mondada (entre autres 2005 et 2016). Il est alors remarquable que, dans plusieurs de ses écrits, Dondero renvoie aux travaux de Mondada ainsi que de Goodwin). Cherchant à promouvoir la réflexion sur la pratique, elle dit son intérêt pour des travaux qui

[...] visent à montrer la dynamique de l'émergence des savoirs dans l'interaction entre scientifiques et objets d'enquête (rapports entre les prises de parole, sélections d'intonations, positionnements spatiaux des participants, gestes, outils techniques, etc.). Il s'agit de concevoir l'interaction comme une co-énonciation en acte, où les voix énonciatives sont distribuées dans des réseaux intersubjectifs et interobjectifs. (2009 : 124)

Certes, elle critique les linguistes de l'interaction pour la « taille microscopique des événements étudiées », impropre, selon elle, à dégager des « régularités des pratiques » au-delà du cas isolé. Dans son article, elle se concentre sur la textualité scientifique, sans s'interdire, pour autant, de questionner la « relation entre les statuts stabilisés des images en littérature et les statuts que ces mêmes images ont assumés lors de leur production en laboratoire au sein d'une expérience » (*Ibid.* : 125). Ailleurs, continuant sur sa lancée, elle montre comment la pratique, analysée à travers la confrontation de textualisations (notes, photos, vidéos...) et de notations, est arrachée à ce qu'elle a d'éphémère. La pratique donne ainsi lieu à une « diagrammatique de médiations » ; à travers les traductions multiples, les textualisations sont saisies « en acte » (2014 : 44).

À l'aune de ces travaux, on peut mesurer tout le chemin accompli depuis la sémiotique greimassienne jusqu'à la sémiotique des pratiques – de l'action en cours / du cours d'action – et des formes de vie étudiées par Fontanille, en passant par ce qui a donné au tournant de la fin des années 1990 un maximum de relief : les notions de « discours en acte » et d'« énonciation vivante » (Fontanille, 2003a [1998]). Elles sont désormais pourvues d'un supplément de sens. Les derniers développements de la sémiotique nous appellent à caractériser la manière dont, dans une situation sémiotique donnée, l'instance d'énonciation est à l'origine d'agencements syntagmatiques réglés et de leur transcription possible, en sélectionnant par exemple un médium, un circuit de diffusion médiatique, mais aussi un langage (verbal, visuel, gestuel...), des contenus possibles, en les conduisant vers la manifestation à un des niveaux de pertinence du parcours de l'expression. Il s'agit de montrer que d'autres énonciations sont potentialisées ou virtualisées, sur le fond d'énonciations antérieures. Tout ceci à travers des confrontations, des adaptations, des réinventions et des entrées en concurrence des formes de vie et des pratiques, des supports, des médias, des contenus les uns avec

les autres. La sémiotique propose ainsi à la linguistique des outils pour capter la *dynamique du sens* au-delà même du verbal. *Mutatis mutandis*, cette vaste entreprise, qui exige la contribution de spécialistes de langages différents, n'est pas sans rappeler le projet dont Foucault a tracé les contours en son temps :

Ce que j'essaie de repérer sous ce nom [de dispositif] c'est [...] un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques; bref, *du dit aussi bien que du non-dit*. (1977 : 299; nous soulignons)

5. Conclusion

Au terme d'une autre incursion dans les terres de la sémiotique et de la linguistique, sous la bannière de l'énonciation, nous avons pu écrire que, « globalement, l' "interdisciplinarité" se constitue en objet de questionnement et d'analyse à part entière » (Colas-Blaise, 2011a : 78). Cette constatation se trouve confirmée ici. Plus que jamais, il faut être attentif aux liens qui se tissent entre les disciplines dans un effort de construction théorique, de validation des postulats épistémologiques, mais aussi de renouvellement des problématiques grâce à la confrontation avec l'Autre. Il nous semble que tel est le grand défi que toute discipline doit relever : il s'agit de s'approprier des concepts étrangers sans leur ôter toute leur charge d'étrangeté, sans se les assimiler, mais en préservant, simultanément, la cohérence de l'édifice.

Parlera-t-on de métissage disciplinaire, au sens noble du terme ? Être d'un côté *et* de l'autre, sans les réduire l'un à l'autre. Il nous semble que la sémiotique, de par ses origines, a vocation à héberger des points de vue étrangers et à leur conférer un développement supplémentaire, en accord avec ses exigences théoriques, ses catégories d'analyse et ses modèles, en faisant valoir sa spécificité. Et sur bien des points (notamment sur les questions du contexte, de l'articulation du verbal et du non verbal, du soubassement sensible et des esthésies, des valeurs ainsi que des modes d'existence), elle est amenée à enrichir les développements dans d'autres disciplines.

À moins qu'on ne se borne à constater une base de questionnement commune, en prise sur des cultures de recherche transdisciplinaires et représentatives d'une « époque », que chaque discipline aborde et configure avec ses outils théoriques et méthodologiques propres. Les vingt dernières années seraient marquées ainsi par une volonté d'interroger la genèse de l'énonciation (verbale ou visuelle), d'esquisser une énonciation perceptive, de conférer au sujet d'énonciation un fonds sensible, de capter les dynamiques en jeu dans les textes et les discours entre collectivisation et singularisation du dire, de prendre en considération le non-dit, de donner à l'instance d'énonciation un ancrage dans la « réalité », au plus près des pratiques sociales, des configurations culturelles, des institutions du sens et des valeurs véhiculées.

Les deux positions se vérifient sans doute, les relations interdisciplinaires se modulant en fonction d'un continuum. Nous avons cherché à dégager quelques-unes de ces relations. D'autres devraient être étudiées de près. En somme, pour tracer un espace non seulement de cohabitation, mais d'interaction féconde, à rebours des rapprochements hâtifs et indus – de la « démarche conjoncturelle de récupération et d'intégration-articulation œcuménique » (Adam, 2002 : 72) – et des territorialisations étanches, plus que jamais, la vigilance de l'analyste, linguiste ou sémioticien, est de mise.

NOTES

¹ On entendra par « linguistique » une pluralité de disciplines (linguistiques de l'énonciation, pragmatique, analyse du discours, praxématique, etc.) se partageant un même champ de recherche.

² À ce sujet, on pourra se reporter aussi à Colas-Blaise (2011a).

³ Courtés (1998 : 24-25) distingue le sujet virtualisé, le sujet actualisé, le sujet potentialisé et le sujet réalisé.

⁴ Voir aussi la définition que la notion d'action reçoit en sémiotique greimassienne hors contexte énonciatif (Greimas et Courtés, 1979 : 8 ; Fontanille, 2003a [1998] : 198-212).

⁵ Courtés renvoie à Greimas (1970 : 13) au sujet de l'intersémiotité, de la « transposition d'un niveau de langage dans un autre, d'un langage dans un langage différent », le sens se rattachant à cette « possibilité de *transcodage* ».

⁶ Courtés (1998 : 8) épingle la théorie de la communication classique qui fait reposer toute agentivité sur l'émetteur et confère au récepteur le rôle de patient.

⁷ Adam (2006) a lui-même commenté cette équation.

⁸ En sémiotique, si le texte caractérise des constantes du plan de l'expression, le discours est en charge de la complexification des contenus monnayée le long des paliers superposés du

parcours génératif de la signification. Ici même, le terme « discours » gardera souvent le sens qu'il revêt en linguistique textuelle et en analyse du discours.

⁹ Fontanille (2015a) définit les formes de vie comme des sémiotiques-objets pourvues d'un plan de l'expression qui a la forme d'un schème syntagmatique reconnaissable et d'un plan du contenu obtenu par la congruence entre toutes les sélections opérées dans toutes les catégories aux différents niveaux du parcours génératif de la signification.

¹⁰ Voir entre autres Adam (2012), Maingueneau (2007, 2014b), Rastier (2001). Pour une vue d'ensemble, voir Ablali, Badir, Ducard (dir.) (2015), Ablali, Bouhouhou, Tebbaa (dir.) (2015).

¹¹ Il serait intéressant de mettre en regard le juron et le lapsus selon Fontanille (2004 et 2011a).

¹² Pour Bordron, l'iconicité est « le fait que quelque chose, une réalité indicielle, prend forme ». Il distingue une source d'énergie, l'organisation prenant en charge les formants et la « direction de signification » (2010 : 271) qui est donnée à la forme ainsi produite.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABLALI, Driss, BADIR, Sémir, DUCARD, Dominique (dir.) (2015), *En tous genres : normes, textes, médiations*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.
- ABLALI, Driss, BOUHOUHOU, Ayoub, TEBBAA, Ouidad (dir.) (2015), *Les Genres textuels, une question d'interprétation*, Limoges, Lambert-Lucas.
- ADAM, Jean-Michel (2002), « Le style dans la langue et dans les textes », *Langue française*, n° 135, pp. 71-94.
- ADAM, Jean-Michel (2006), « Texte, contexte et discours en questions », *Pratiques*, n° 129-130, pp. 21-34.
- ADAM, Jean-Michel (2012), « Discursivité, généricité et textualité », *Recherches*, n° 56, pp. 9-27.
- ADAM, Jean-Michel (2015), « Le problème du texte dans l'analyse du discours développée par Dominique Maingueneau (1976-2014) », dans ANGERMULLER, Johannes, PHILIPPE, Gilles (dir.), *Analyse du discours et dispositifs d'énonciation*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 41-50.
- ANGERMULLER, Johannes (2007), « Introduction. L'analyse du discours en Allemagne et en France. Croisements nationaux et limites disciplinaires », *Langage et société*, n° 120, pp. 5-16.
- ANGERMULLER, Johannes (2013), *Analyse du discours poststructuraliste : les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers*, Limoges, Lambert-Lucas.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, OSWALD, Ducrot (1976), « L'argumentation dans la langue », *Langages*, vol. 10, n° 42, pp. 5-27.
- ARRIVÉ, Michel (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1984), « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, n° 73, pp. 98-111.
- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (2004), « La représentation du discours autre : un champ multiplesment hétérogène », dans LÓPEZ MUÑOZ, Juan, MARNETTE, Sophie, ROSIER, Laurence (dir.), *Le Discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, pp. 37-53.
- BALLY, Charles (1965 [1932]), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.
- BARBÉRIS, Jeanne-Marie, BRES, Jacques, SIBLOT, Paul (1998), *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, vol. 2, Paris, Gallimard.
- BERRENDONNER, Alain (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- BERTRAND, Denis (1985), *L'Espace et le sens : Germinal d'Émile Zola*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.
- BERTRAND, Denis (1993), « L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage », *Protée*, vol. 21, n° 1, pp. 25-32.
- BERTRAND, Denis (2003), « L'extraction du sens : instances énonciatives et figuration de l'indicible », *Versants*, n° 44-45, pp. 317-329.
- BERTRAND, Denis (2005), « Deixis et opérations énonciatives », dans MONTICELLI, Daniele, PAJUSALU, Renate, TREIKELDER, Anu (dir.), « De l'énoncé à l'énonciation et vice versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis », *Studia Romanica Tartuensia*, vol. 4a, pp. 171-185.
- BERTRAND, Denis (2011), « Les médiations discursives du sensible », *Littérature*, vol. 3, n° 163, pp. 75-83.
- BORDRON, Jean-François (2002), « Perception et énonciation dans l'expérience gustative. L'exemple de la dégustation d'un vin », dans HÉNAULT, Anne (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 639-665.
- BORDRON, Jean-François (2010), « Perception et expérience », *Signata*, n° 1, pp. 255-293.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BORDRON, Jean-François (2016), « L'énonciation en image : quelques points de repère », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Liège, Lambert-Lucas, pp. 225-237.

- BRES, Jacques (1994), *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- BRES, Jacques (2016), « De la notion d'énoncé dialogique », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 120-134.
- COLAS-BLAISE, Marion (2004), « Le discours rapporté au point de vue de la sémiotique : dynamique discursive et avatars de la dénomination propre chez Patrick Modiano », dans LÓPEZ MUÑOZ, Juan Manuel, MARNETTE, Sophie, ROSIER, Laurence (dir.), *Le Discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, pp. 163-172.
- COLAS-BLAISE, Marion (2009), « Comment dire le soi ? Éléments pour une approche sémiotique de l'écriture-événement », dans LECLERCQ, Jean, MONSEU, Nicolas (dir.), *Phénoménologies littéraires de l'écriture de soi*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, pp. 55-64.
- COLAS-BLAISE, Marion (2011a), « L'énonciation à la croisée des approches. Comment faire dialoguer la linguistique et la sémiotique ? », *Signata*, n° 1, pp. 39-89.
- COLAS-BLAISE, Marion (2011b), « Les types et les régimes de la prise en charge : de la linguistique de l'énonciation à la sémiotique du discours », dans COLTIER, Danielle, DENDALE, Patrick (dir.), *La Prise en charge énonciative*, Bruxelles, De Boeck / Duculot, pp. 37-54.
- COLAS-BLAISE, Marion (2011c), « De la citation visuelle à la translation intermédiaïque : éléments pour une approche sémiotique », dans MELLET, Sylvie, MARNETTE, Sophie, LÓPEZ MUÑOZ, Juan Manuel, ROSIER, Laurence, STOLZ, Claire (dir.), *Discours rapporté, citation et pratiques sémiotiques*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, pp. 197-211.
- COLAS-BLAISE, Marion (2015), « L'interprétation au risque du genre », dans ABLALI, Driss, BOUHOUHOU, Ayoub, TEBBAA, Ouidad (dir.), *Les Genres textuels, une question d'interprétation*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 125-134.
- CONSTANTIN DE CHANAY, Hugues (2009), « Corps à corps en 2007 : Nicolas Sarkozy face à Ségolène Royal », *Itinéraires*, vol. 1, pp. 61-80, disponible sur : <http://itineraires.revues.org/341>.
- COQUET, Jean-Claude (1991), « Temps ou aspect ? Le problème du devenir », dans FONTANILLE, Jacques (dir.), *Le Discours aspectualisé*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp.195-212.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.

- COQUET, Jean-Claude (2011), « Les prédicats somatiques », *Littérature*, vol. 3, n° 163, pp. 102-107.
- COQUET, Jean-Claude (2016), « L'énonciation, fondement de la phénoménologie du langage », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 292-299.
- COSNIER, Jacques (2007), « Le corps et l'interaction », dans CHABROL, Claude, OLRÉY-LOUIS, Isabelle (dir.), *Interactions communicatives et psychologie*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, pp. 91-98.
- COSNIER, Jacques (2016), « Énonciation-dénonciation et interaction : le point de vue d'un étho-psychologue », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 300-312.
- COURTÈS, Joseph (1998), « L'énonciation comme acte sémiotique », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 58-59, pp. 7-60.
- DENI, Michela (2002), *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti : dalla teoria all'analisi*, Milan, Franco Angeli.
- DÉTRIE, Catherine (2016), « Des praxis sociales et personnelles à la praxis linguistique, ou comment le sujet expérientiel s'inscrit dans le dire », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent et TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 280-291.
- DÉTRIE, Catherine, SIBLOT, Paul, VERINE, Bertrand (2001), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris, Champion.
- DONDERO, Maria Giulia (2006), « Le texte et ses pratiques d'instanciation », *Actes sémiotiques*, n° 112, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/3207>.
- DONDERO, Maria Giulia (2009), « Image scientifique et énonciation du temps », *Visible*, n° 5, pp. 123-147.
- DONDERO, Maria Giulia (2014), « Sémiotique de l'action : textualisation et notation », *Cadernos de Semiótica Aplicada*, vol. 12, n° 1, pp. 15-47.
- DONDERO, Maria Giulia, FONTANILLE, Jacques (2012), *Des images à problèmes : le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- DUBOIS, Jean (1969), « Énoncé et énonciation », *Langages*, vol. 4, n° 13, pp. 100-110.
- DUBOIS, Jean, GIACOMO, Mathée, GUESPIN, Louis, MARCELLESI, Christiane, MARCELLESI, Jean-Baptiste, MÉVEL, Jean-Pierre (1973), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

- DUCROT, Oswald (1984), *Les Échelles argumentatives*, Paris, Minuit.
- ERNAUX, Annie, JEANNET, Frédéric-Yves (2003), *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Stock.
- FENOGLIO, Irène (2006), « Écriture en acte et genèse de l'énonciation », *Item*, disponible sur : <http://www.item.ens.fr/index.php?id=13955>.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs : introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
- FONTANILLE, Jacques (1991), « Aspectualisation, quantification, et mise en discours », dans FONTANILLE, Jacques (dir.), *Le Discours aspectualisé*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 127-143.
- FONTANILLE, Jacques (1996), « Sémiotique littéraire et phénoménologie », dans COSTANTINI, Michel, DARRAULT-HARRIS, Ivan (dir.), *Sémiotique, phénoménologie, discours*, Paris, L'Harmattan, pp. 171-182.
- FONTANILLE, Jacques (1998), « Avant-propos », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 58-59, pp. 3-6.
- FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature : essais de méthode*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2002), « L'empreinte », dans VIOLI, Patricia, POZZATO, Maria Pia (dir.), *Versus*, n° 93, pp. 169-193.
- FONTANILLE, Jacques (2003a [1998]), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FONTANILLE, Jacques (2003b), « Préface », dans ABLALI, Driss, *La Sémiotique du texte : du discontinu au continu*, Paris, L'Harmattan.
- FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et séma : figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- FONTANILLE, Jacques (2005), « Immanence et pertinence sémiotiques. Des textes aux pratiques », dans RACCAH, Pierre-Yves (dir.), *Signes, langues et cognition*, Paris, L'Harmattan, pp. 209-227.
- FONTANILLE, Jacques (2006), « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures », dans ALONSO, Juan, BERTRAND, Denis, COSTANTINI, Michel, DAMBRINE, Sylvain (dir.), *La Transversalité du sens : parcours sémiotiques*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 213-240.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2010), « L'analyse des pratiques : le cours du sens », *Pro-tée*, vol. 38, n° 2, pp. 919.

- FONTANILLE, Jacques (2011a), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2011b), « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Semen*, n° 32, pp. 131-158, disponible sur : <http://semen.revues.org/9396>.
- FONTANILLE, Jacques (2014), « L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », *Colloque Common'14*, Liège, disponible sur : www.lucid.ulg.ac.be/.../2015-ARC-COMMON-Publications.
- FONTANILLE, Jacques (2015a), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- FONTANILLE, Jacques (2015b), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », *Actes sémiotiques*, n° 118, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.
- FOUCAULT, Michel (1977), « Le jeu de Michel Foucault », *Ornicar*, n° 10, pp. 62-93.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (1998), « Référence, référenciation et valeurs référentielles », *Sémiotiques*, n° 15, pp. 61-84.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (2006), « Situation, contexte et valeur référentielle », *Pratiques*, n° 129-130, pp. 51-70.
- GENINASCA, Jacques (1997), *La Parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1968), *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens : essais sémiotiques*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991a), *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991b), « Avant-propos », dans FONTANILLE, Jacques (dir.), *Le Discours aspectualisé*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 5-16.
- GREIMAS, Algirdas Julien, KEANE, Teresa (1992), *Dictionnaire du moyen français*, Paris, Larousse.
- GUILLAUME, Gustave (1970 [1929]), *Temps et verbe*, Paris, Champion.
- JOAS, Hans (2008 [1999, 1992]), *La Créativité de l'agir*, Paris, Cerf.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980), *L'Énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2002), « Contexte », dans CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, pp. 134-136.
- KIM, Sungdo (1997), « Benveniste et le paradigme de l'énonciation », *Linx*, n° 9, pp. 211-218.
- KUENTZ, Pierre (1970), « Remarques liminaires », *Langue française*, n° 7, pp. 3-13.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MAINGUENEAU, Dominique (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- MAINGUENEAU, Dominique (2007), « Modes de généricité et compétence générique », dans BARONI, Raphaël, MACÉ, Marielle (dir.), *Le Savoir des genres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 57-71.
- MAINGUENEAU, Dominique (2012), « Que cherchent les analystes du discours? », *Argumentation et Analyse du discours*, n° 9, disponible sur : <http://aad.revues.org/1354>.
- MAINGUENEAU, Dominique (2014a), *Discours et analyse du discours*, Paris, Armand Colin.
- MAINGUENEAU, Dominique (2014b), « Aux limites de la généricité », dans MONTE, Michèle, GILLES, Philippe (dir.), *Genres et textes : déterminations, évolutions, confrontations*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, pp. 77-88.
- MAINGUENEAU, Dominique (2016), « L'énonciation, entre énoncé, texte et aphorisation », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 214-224.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MONDADA, Lorenza (2005), « L'exploitation située de ressources langagières et multimodales », dans FILLIETTAZ, Laurent, BRONCKART, Jean-Paul (dir.), *L'Analyse des actions et des discours en situation de travail : concepts, méthodes et applications*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 135-154.
- MONDADA, Lorenza (2016), « L'énonciation comme phénomène émergent dans l'interaction : le cas des *pre-beginnings* », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 313-334.

- MONNERET, Philippe (2003), *Le Sens du signifiant : implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.
- MONNERET, Philippe (2007), « L'analogie et l'énigme de l'expression », *L'information grammaticale*, n° 113, pp. 16-22.
- NOUSS, Alexis (2002), « Métissage, transculture et singularité », dans OUELLET, Pierre (dir.), *Politique de la parole : singularité et communauté*, Montréal, Trait d'union.
- ONO, Aya (2007), *La Notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas.
- OUELLET, Pierre, EL ZAIM, Adel, BOUCHARD, Hervé (1994), « La représentation des actes de perception : le cas de paraître », *Les Cahiers de praxématique*, n° 22, pp. 135-156.
- PERRIN, Laurent (2011), « L'énonciation : gesticulation locutoire ou représentation sémantique ? », dans BÉGUELIN, Marie-José, CORMINBOEUF, Gilles (dir.), *Du système linguistique aux actions langagières*, Bruxelles, De Boeck, pp. 375-387.
- RABATEL, Alain (1998), *La Construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- RABATEL, Alain (2004), « Quand voir c'est (faire) penser. Motivation des chaînes anaphoriques et point de vue », *Cahiers de narratologie*, n° 11, pp. 1-13.
- RABATEL, Alain (2011), « La sous-énonciation comme stratégie de co-construction interactionnelle des points de vue », dans VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (dir.), *L'Actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 157-177.
- RABATEL, Alain (2012), « Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation », *Le Discours et la langue*, vol. 6, n° 2-3, pp. 13-36.
- RABATEL, Alain (2015), « Le jeu fictionnel de l'intériorité et de l'extériorité autour des images et photographies dans *Les Années* », *La Licorne*, n° 112, pp. 115-128.
- RABATEL, Alain (2016), « Diversité des points de vue et mobilité empathique », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 135-150.
- RASTIER, François (2001), « Éléments de théorie des genres », *Texto !*, disponible sur : http://revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Elements.html.
- RASTIER, François (2007), « Communication, interprétation, transmission », *Semen*, n° 23, disponible sur : semen.revues.org.
- SARFATI, Georges-Élia (2016), « Décrire les états du discours : pour une phénoménologie discursive du sens commun », dans COLAS-BLAISE, Marion, PER-

- RIN, Laurent, TORE, Gian Maria (dir.), *L'Énonciation aujourd'hui : un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 354-373.
- TODOROV, Tzvetan (1970), « Problèmes de l'énonciation », *Langages*, vol. 5, n° 17, pp. 3-11.
- TRABANT, Jürgen (1992), *Humboldt ou le sens du langage*, Sprimont, Mardaga.
- VALETTE, Mathieu (2004), « Actualisation et énonciation : retour sur une gémellité problématique », *History of Linguistics in Texts and Concepts*, n° 2, pp. 813-821.
- VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (2011), « Égogenèse et textualisation : l'apport de Jeanne-Marie Barbéris », dans VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (dir.), *L'Actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 7-15.
- VION, Robert (2001), « "Effacement énonciatif" et stratégies discursives », dans MATTIA, Monique de, JOLY, André (dir.), *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Paris, Ophrys, pp. 331-354.
- VISETTI, Yves-Marie (2004), « Le Continu en sémantique : une question de formes », *Cahiers de praxématique*, n° 42, pp. 39-73, disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti_Continu.html.
- VISETTI, Yves-Marie, CADIOT, Pierre (2006), *Motifs et proverbes : essai de sémantique proverbiale*, Paris, Presses Universitaires de France.

SÉMIOTIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

Louis Hébert

Université du Québec à Rimouski (Canada)

Notre propos est évidemment nécessairement interdisciplinaire, en ce qu'il oscille d'une discipline à une autre et, mieux, en ce qu'il vise les relations, voire l'intersection et l'interface, entre ces deux disciplines : la sémiotique et les études littéraires. Pour ce faire, nous devons d'abord dresser une typologie des relations que nous appelons « diadisciplinaires » : disciplinarité, pluridisciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité, métadisciplinarité, etc.

1. Disciplinarité, pluridisciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité et autres

Tout d'abord, analysons sommairement les relations de diadisciplinarité¹. Nicolescu (2012, en ligne) distingue trois postures épistémologiques relativement aux disciplines, mais commençons par présenter la disciplinarité.

- a. La disciplinarité, dans son rapport à l'objet d'étude, concerne l'utilisation d'une seule discipline pour l'étude de cet objet. Nous ajouterons que la disciplinarité peut être vue comme l'absence de relation (du moins soutenue) avec toute autre discipline ou avec une discipline donnée. La disciplinarité somma-tive juxtapose simplement les disciplines (qui présentent entre elles plus ou moins de recouvrements ou alors aucun) sans les faire interagir. En si bon chemin, considérons que l'anadisciplinarité simple est une relation qui se produit entre une discipline et une non-discipline. L'anadisciplinarité double (voire multiple) se produit entre deux (ou plus de deux) non-disciplines quelconques.
- b. La pluridisciplinarité ou multidisciplinarité concerne :

[...] *l'étude d'un objet d'une seule et même discipline par plusieurs disciplines à la fois*. Par exemple, un tableau de Giotto peut être étudié par le regard de l'histoire de l'art croisé avec celui de la physique, la chimie,

l'histoire des religions, l'histoire de l'Europe et la géométrie. [...] L'objet sortira ainsi enrichi du croisement de plusieurs disciplines. La connaissance de l'objet dans sa propre discipline est approfondie par un apport pluridisciplinaire fécond. La recherche pluridisciplinaire apporte un *plus* à la discipline en question (l'histoire de l'art [...], dans [notre exemple]), mais ce « plus » est au service exclusif de cette même discipline. Autrement dit, la démarche pluridisciplinaire déborde les disciplines mais *sa finalité reste inscrite dans le cadre de la recherche disciplinaire*. (*Ibid.*)

c. L'interdisciplinarité :

[...] *concerne le transfert des méthodes d'une discipline à l'autre*. On peut distinguer trois degrés de l'interdisciplinarité : (a) *un degré d'application*. Par exemple, les méthodes de la physique nucléaire transférées à la médecine conduisent à l'apparition de nouveaux traitements du cancer ; (b) *un degré épistémologique*. Par exemple, le transfert des méthodes de la logique formelle dans le domaine du droit génère des analyses intéressantes dans l'épistémologie du droit ; (c) *un degré d'engendrement de nouvelles disciplines*. Par exemple, le transfert des méthodes de la mathématique dans le domaine de la physique a engendré la physique mathématique, de la physique des particules à l'astrophysique – la cosmologie quantique, de la mathématique aux phénomènes météorologiques ou ceux de la bourse – la théorie du chaos, de l'informatique dans l'art – l'art informatique. Comme la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité déborde les disciplines mais *sa finalité reste aussi inscrite dans la recherche disciplinaire*. Par son troisième degré, l'interdisciplinarité contribue même au big bang disciplinaire. (*Ibid.*)

Nous ajouterons, quant à nous, que ces trois degrés peuvent porter sur les théories et non seulement sur les méthodes.

d. La transdisciplinarité prend chez Nicolescu un sens restreint et spécifique que nous n'épouserons pas ici (pour sa présentation voir notre remarque ci-dessous). La transdisciplinarité signifiera pour nous la posture qui recherche les éléments identiques, similaires ou analogues (correspondances) entre les disciplines (et en explique les causes et effets) ; ces éléments peuvent alors être dits « transdisciplinaires ». La transdisciplinarité ainsi conçue se distingue de l'interdisciplinarité, qui, selon Nicolescu du moins, cherche à transférer un élément d'une discipline dans une autre discipline où il est absent.

Remarque : la transdisciplinarité selon Nicolescu. Dans la citation qui suit, Nicolescu présente sa conception de la transdisciplinarité. On notera

au passage que l'auteur appellerait sans doute « hyperdisciplinarité » ce que nous appelons « métadisciplinarité » :

La transdisciplinarité concerne, comme le préfixe « trans » l'indique, ce qui est à la fois *entre* les disciplines, *à travers* les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline. [...] Y a-t-il quelque chose entre et à travers les disciplines et au-delà de toute discipline? Du point de vue de la pensée classique il n'y a rien, strictement rien. [...] Pour la pensée classique, la transdisciplinarité est une absurdité car elle n'a pas d'objet. En revanche pour la transdisciplinarité, la pensée classique n'est pas absurde mais son champ d'application est reconnu comme étant restreint. [...] La transdisciplinarité, tout en n'étant pas une nouvelle discipline ou une nouvelle hyperdiscipline, se nourrit de la recherche disciplinaire, qui, à son tour, est éclairée d'une manière nouvelle et féconde par la connaissance transdisciplinaire. Dans ce sens, les recherches disciplinaires et transdisciplinaires ne sont pas antagonistes mais complémentaires. Les trois piliers de la transdisciplinarité – les niveaux de Réalité, la logique du tiers inclus et la complexité – déterminent *la méthodologie de la recherche transdisciplinaire*. [...] La transdisciplinarité est néanmoins radicalement distincte de la pluridisciplinarité et de l'interdisciplinarité, de par sa finalité, la compréhension du monde présent, qu'il est impossible d'inscrire dans la recherche disciplinaire. La finalité de la pluri et de l'interdisciplinarité est toujours la recherche disciplinaire. Si la transdisciplinarité est si souvent confondue avec l'interdisciplinarité et la pluridisciplinarité (comme, d'ailleurs, l'interdisciplinarité est si souvent confondue avec la pluridisciplinarité), cela s'explique en majeure partie par le fait que toutes les trois débordent les disciplines. [...] Le caractère complémentaire des approches disciplinaire, pluridisciplinaire, interdisciplinaire et transdisciplinaire est mis en évidence d'une manière éblouissante, par exemple, dans *l'accompagnement des mourants*. Cette démarche relativement nouvelle de notre civilisation est d'une extrême importance, car, en reconnaissant le rôle de notre mort dans notre vie, nous découvrons des dimensions insoupçonnées de la vie elle-même. L'accompagnement des mourants ne peut faire l'économie d'une recherche transdisciplinaire dans la mesure où la compréhension du monde présent passe par la compréhension du sens de notre vie et du sens de notre mort en ce monde qui est nôtre. (*Ibid.*)

Nous ajouterons encore à la typologie :

e. La métadisciplinarité est la posture qui place, conjoncturellement (par exemple, à des fins heuristiques) ou structurellement, une discipline comme hiérarchiquement supérieure à une autre qu'elle englobe. Elle se distingue

de la multidisciplinarité, de l'interdisciplinarité et de la transdisciplinarité, qui placent les disciplines *a priori* au même niveau hiérarchique (même si une discipline peut être le point de départ ou le point d'arrivée de la relation ou du processus diadisciplinaire). La sémiotique s'est posée, et se pose parfois encore, comme une telle métadiscipline. Mais peut-être cette posture est-elle simplement une forme spécifique, « dénivelée » voire « dominante », de l'interdisciplinarité ou de la transdisciplinarité.

Toute métadiscipline, dirons-nous, est plus générale que les disciplines qu'elle chapeaute ou encore est produite par généralisation d'une discipline, généralisation qui prend le statut d'une discipline (sinon, il n'y aurait pas de relation entre deux disciplines et donc pas de métadisciplinarité). Cependant, toute discipline plus générale n'est pas métadisciplinaire relativement à la discipline plus particulière qu'elle chapeaute, ne serait-ce que parce que cette relation général-particulier s'établit aussi entre une discipline (par exemple, la linguistique) et ses sous-disciplines (par exemple, la syntaxe) ; on peut alors parler de métadisciplinarité interne.

f. L'interdisciplinarité interne se produit quand entrent en relation des subdivisions d'une discipline (lorsque, par exemple, en linguistique, sémanticiens et syntacticiens « se parlent ») ou des courants théoriques différents d'une disciplines (par exemple en sémiotique, lorsque saussuriens et peirciens « se parlent »). Dans le premier cas, ce sont des aspects différents (avec éventuellement des recouvrements) du même objet qui sont reliés ; dans le second, ce sont des conceptions différentes du même objet qui le sont.

Lorsque deux disciplines sont reliées, leur relation peut être conçue comme uniorientée ou alors biorientée, c'est-à-dire symétrique. Elle peut être conçue comme directe ou encore comme devant être médiée et / ou comme produisant une médiation. L'élément médiateur peut être vu comme une interface, comme l'y invite le présent livre. La médiation se produit notamment lorsque les éléments de la discipline source sont simplifiés et adaptés pour la discipline cible. Cependant, des concepts impensés ou secondaires dans la discipline source peuvent être suscités ou développés par le contact avec la discipline cible, sans parler des concepts importants qui peuvent être relativisés, étendus, modifiés voire supprimés.

Le schéma ci-après, présenté en deux parties, reprend nos principales distinctions et en ajoute d'autres :

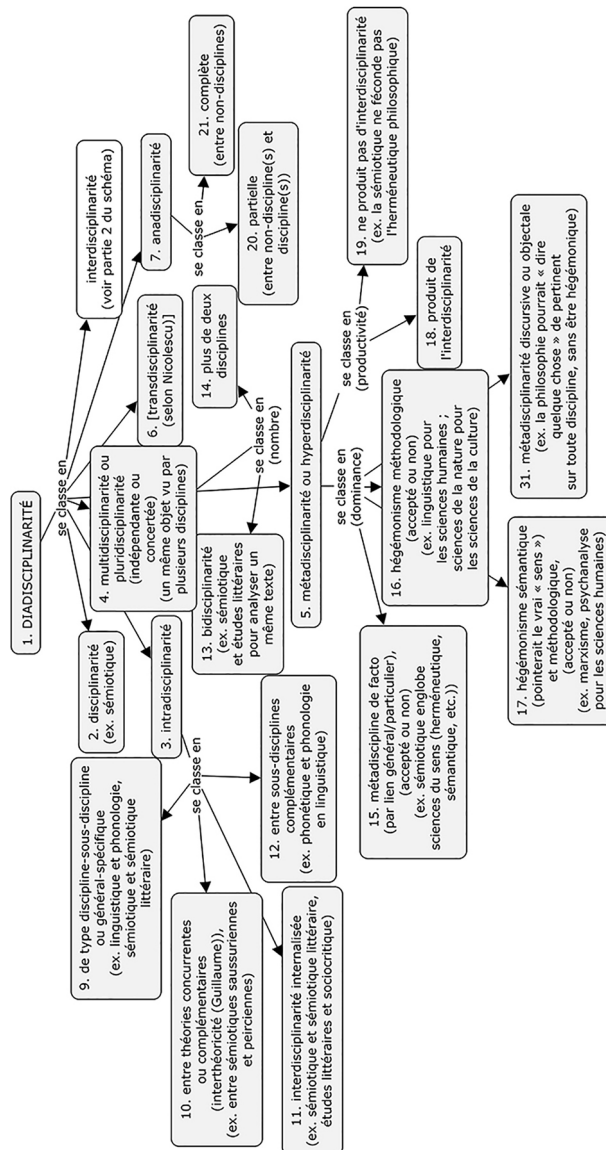
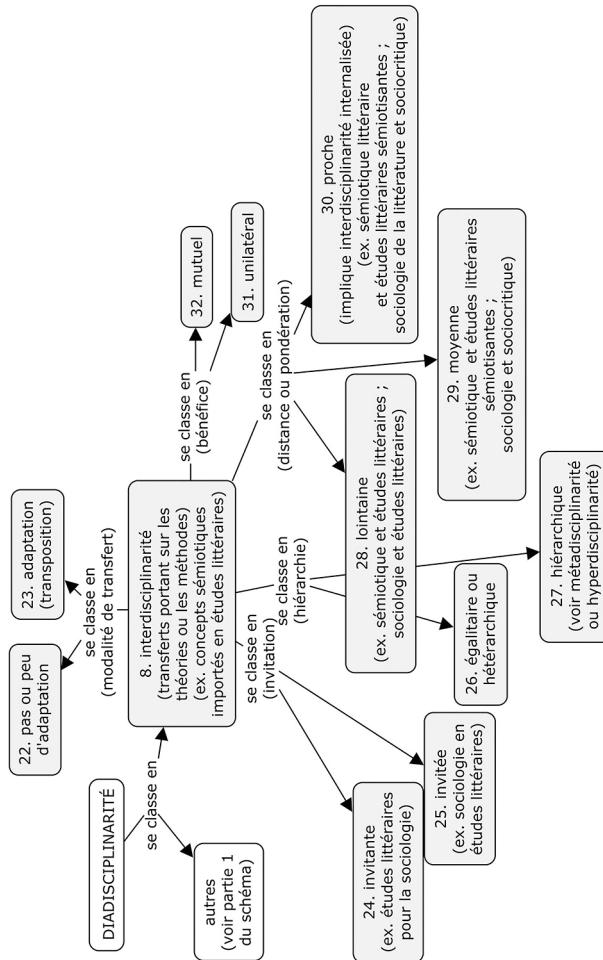


Schéma 1: la disciplinarité



2. Production, diffusion et réception de masse et restreintes

L'étude de la diadisciplinarité semble devoir nécessairement rencontrer la distinction de Pierre Bourdieu entre éléments à diffusion restreinte / à diffusion de masse. Concevons cette opposition comme graduelle. La disciplinarité est *a priori* à diffusion restreinte ; la diffusion en tout cas est *a priori* plus restreinte que pour la multidisciplinarité, l'interdisciplinarité, la

transdisciplinarité et la métadisciplinarité, qui élargissent le nombre de disciplines convoquées et forcément la diffusion. Cependant, il faut voir que le fait de convoquer deux disciplines (ou plus) peut également limiter la diffusion : en effet, il faut connaître, en principe, les deux disciplines pour comprendre la rencontre de ces deux disciplines. Une discipline vulgarisée (par exemple, dans les manuels d'introduction à la discipline) se rapproche de la diffusion de masse ou en relève.

Klinkenberg (2012 : 16), utilisant les catégories de Bourdieu (1991), distingue pour la sémiotique un champ de production et de diffusion restreintes (sémiotique de sémioticiens et pour des sémioticiens) et un champ de production et de diffusion de masse. Il faudrait sans doute aussi ajouter la réception (lecture, critique, analyse, interprétation, etc.) de type restreint ou de masse ; en effet, on ne reçoit pas de la même manière un produit du premier type et un produit du second type (par exemple, comme dirait Rastier, les premiers sollicitent souvent une lecture sous le régime d'obscurité, par exemple plus lente, du moins pour les néophytes, et les seconds, sous le régime de clarté). La diffusion et la réception sont des opérations différentes, et la réception est le pendant symétrique nécessaire de la production, peu importe comment on définit la production. Voici les propositions de Klinkenberg :

Le champ sémiotique restreint est celui où se concentre la légitimité, celle des acteurs comme celle des concepts. C'est celui de la sémiotique pour sémioticiens. [...] C'est dans le champ sémiotique de diffusion et de production large que la discipline joue le rôle auxiliaire [à d'autres disciplines]. Et ses praticiens, le plus souvent occasionnels au demeurant, n'ont qu'une faible légitimité au regard des normes qui régissent le marché du champ restreint. On observe aussi que les outils sémiotiques sélectionnés par eux sont fréquemment détachés de leur cadre théorique, et que ces outils ne sont d'ailleurs pas particulièrement les outils jugés comme centraux ou d'actualité par les acteurs du champ restreint. (2012 : 17)²

Comme exemple de ces outils auxiliaires détachés, vétustes (si on ne les actualise pas du moins) et périphériques, on pourra donner le modèle accablant, « victime » de son succès immense : par exemple, au Québec du moins, on l'enseigne souvent dès après le cycle primaire. Nous y reviendrons.

La sémiotique de production et diffusion élargies exploite sans doute davantage le versant appliqué de la discipline. Évidemment des rétroactions sont possibles de la sémiotique « élargie » vers la sémiotique « restreinte » : par exemple, appliqués à des objets « exotiques », les théories et méthodes sémiotiques peuvent être invalidées, devoir être modifiées, complétées voire infléchies.

3. Producteur et récepteur sémioticiens et non sémioticiens

Reprenons les propositions de Klinkenberg. Croisons les critères sémioticien / non-sémioticien et producteur / récepteur. On obtient, pour le produit « sémiotique », quatre grandes combinaisons, présentées dans le tableau ci-dessous. Notons que nous parlons ici des récepteurs ciblés consciemment par le producteur. Évidemment, un récepteur donné (empirique) peut ne pas correspondre à ce récepteur ciblé et, par exemple, la sémiotique destinée aux sémioticiens peut être reçue par un non-sémioticien (pour son plus grand ahurissement).

	PRODUIT	PRODUCTEUR	RÉCEPTEUR
1	sémiotique	de sémioticiens	pour sémioticiens
2	sémiotique	de sémioticiens	pour non-sémioticiens
3	sémiotique	de non-sémioticiens	pour sémioticiens
4	sémiotique	de non-sémioticiens	pour non-sémioticiens

Tableau : Dynamique de la production et de la réception de la sémiotique

a) La sémiotique de sémioticiens pour sémioticiens est évidemment intradisciplinaire (ou homodisciplinaire), quand ce n'est pas intrathéorique (un tenant d'une école sémiotique peut cibler, consciemment ou non, exclusivement les tenants de cette école).

b) La sémiotique de sémioticiens pour non-sémioticiens est souvent interdisciplinaire. Même lorsqu'elle paraît s'adresser au grand public, elle le fait souvent dans le champ vulgarisé d'une discipline (sauf pour les manuels de sémiotique, en particulier générale, fortement vulgarisés ou, s'il en existe, pour les objets complètement anadisciplinaires hormis pour la sémiotique). Par exemple, notre base de données sur l'œuvre de Magritte (Hébert, 2007-2012) propose certes une analyse sémiotique de l'œuvre du peintre, mais elle s'adresse autant aux historiens de l'art (non nécessairement sémioticiens).

ciens) qu'aux simples passionnés « civils » de Magritte. Ces « civils » épousent, qu'ils le veuillent ou non, la discipline de l'histoire de l'art lorsqu'ils s'intéressent à Magritte et, indirectement, la sémiotique quand ils utilisent notre base.

c) La sémiotique de non-sémioticiens pour sémioticiens se produit sans doute rarement. On peut penser par exemple à des spécialistes d'autres disciplines invités par des sémioticiens pour éclairer leurs propres recherches (pour prendre un exemple vécu, un médecin spécialiste parlera de la synesthésie à des sémioticiens). Mais il reste à voir si ces non-sémioticiens produisent ou utilisent vraiment une sémiotique ou ne font que donner des matériaux sémiotisables par les sémioticiens.

d) La sémiotique de non-sémioticiens pour non-sémioticiens est tributaire – comme tous nos cas de figure – de la définition de « sémioticiens » et donc de « non-sémioticiens ». Pour être dit « sémioticien » : faut-il se situer après l'invention de la sémiotique, faut-il être sémioticien patenté (selon qui ? avec quels critères ?), suffit-il d'être sémioticien du dimanche voire, à la Jourdain, un sémioticien qui s'ignore et qui ignore, même s'il lui est contemporain, jusqu'à l'existence de la sémiotique ? Toujours est-il que ce ne sont évidemment pas les seuls sémioticiens patentés qui analysent des produits sémiotiques, qui produisent des théories sémiotiques (fussent-elles implicites) et proposent des méthodes sémiotiques (fussent-elles implicites). La sémiotique de non-sémioticiens peut être analysée par des sémioticiens pour des sémioticiens. Par exemple, Rambelli (2013) propose un ouvrage qui présente des systèmes sémiotiques bouddhistes médiévaux aux lecteurs sémioticiens contemporains (voir Hébert, 2016c, pour un compte rendu du livre)³. Comme tout produit culturel, les sémiotiques hors sémiotique peuvent être analysées sous deux grandes postures. La posture *etic* (ou externe) plaque des catégories d'une culture *A* (ou d'un objet de cette culture, ici une théorie), décrivant, sur une culture *B* (ou un objet de cette culture, ici une théorie), décrite. La posture *emic* (ou interne) utilise les catégories décrivant la culture (ou à un objet de cette culture) décrite.

4. Sémiotique et études littéraires : situation des deux disciplines

Abordons maintenant plus directement les relations entre sémiotique et études littéraires.

La première étape de notre analyse consiste à préciser les deux disciplines convoquées et leur place dans l'ensemble des disciplines. La sémiotique n'est pas la sémiotique. En ce que, comme pour la plupart des sciences de la culture sinon toutes, le pluriel – les sémiotiques – s'impose. D'abord, reconnaissons que la signification de discipline ou de champ du savoir n'est que l'une des significations du mot « sémiotique » (nous distinguons cinq grandes significations au mot, voir « sémiotique » dans Hébert 2016a) ; et cela avant tout investissement de ce mot par une théorie sémiotique particulière.

Pour ce qui est de la seconde discipline convoquée, différents concepts concurrents se présentent : théorie littéraire, critique littéraire, littérature (voire Littérature, avec la majuscule essentialisante), études littéraires, lettres, etc. Comme nous visons principalement des disciplines, nous retiendrons le concept d'études littéraires (même si l'expression peut posséder la signification d'analyses spécifiques). Le concept de littérature, en ce qu'il réfère notamment à une institution, ne sera pas retenu⁴. La théorie est évidemment un seul des tenants et aboutissants d'une discipline, avec les objets d'étude proprement dits – empiriques (par exemple, les textes littéraires) ou abstraits (par exemple, les genres littéraires⁵) –, les méthodes d'analyse de ces objets et les analyses de ces objets (par exemple, par la critique littéraire descriptive et / ou évaluative). Autrement dit, deux disciplines peuvent se rencontrer sur leurs objets, sur leurs méthodes et / ou sur leurs théories. Nous avons distingué naguère la sémiotique théorique (ayant pour fin la théorie) et deux formes de sémiotique appliquée : la sémiotique applicable (ayant pour fin les méthodes) et la sémiotique appliquée (ayant pour fin les objets). Nous avons également distingué – critères qui se combinent avec les précédents – la sémiotique générale et la sémiotique spécifique (par exemple, la sémiotique littéraire).

Études littéraires et sémiotique sont évidemment des sciences de la culture, par opposition aux sciences de la nature. Les premières sortes de sciences procèdent de normes et peuvent être dites rigoureuses ; les secondes procèdent de lois et peuvent être dites exactes (nous suivons la pensée de Rastier sur ce sujet). Les sciences du sens (aussi appelées « sciences de la signification ») ont pour visée le sens, bien sûr. Or, le sens a été conçu, peut être conçu de différentes manières. Par exemple, le sens est-il sémiotique et / ou cognitif et / ou physique ?⁶ S'il est sémiotique, se limite-t-il aux si-

gnifiés ou y a-t-il aussi un sens des signifiants et / ou un sens de leur union, de leur sémiose ? Force est de reconnaître que certaines sciences du sens sont en fait plus générales en ce qu'elles prennent également pour visée (du moins en principe et avec autant d'intérêt) les signifiants. C'est le cas évidemment de la sémiotique, mais également des études littéraires, de la linguistique, etc. Appelons ces sciences, pour éviter l'ambiguïté que véhiculerait « sciences sémiotiques », « sciences de la sémiose » ou encore « sciences sémiosiques ». Pour elles, contrairement à ce qui se produit dans les sciences du sens au sens strict, les signifiants ne sont, en principe, pas considérés seulement comme des moyens pour atteindre le contenu, qui serait toujours la fin de l'analyse. Cela n'exclut pas que les analyses de sciences de la sémiose se limitent méthodologiquement à l'un ou l'autre des deux plans (du contenu, de l'expression). Évidemment, la sémiotique, avant éventuelle spécialisation (en sémiotique des textes, en sémiotique littéraire, en sémiotique des images, etc.), peut se poser comme la plus générale des sciences sémiosiques. Les sciences du sens (au sens strict, donc en excluant les sciences de la sémiose), comme l'herméneutique ou la sémantique (linguistique), n'utilisent en principe les signifiants que comme des moyens d'atteindre les signifiés ; les signifiants sont alors d'intérêt uniquement périsémantique. Tout comme les sciences de la sémiose, les sciences du sens peuvent être plus générales (l'herméneutique, l'analyse du discours au sens large, par exemple) ou plus spécifiques (l'herméneutique des textes, l'analyse des discours au sens strict – pour les textes seulement –, par exemple).

Pour une typologie plus précise, on distinguera, d'une part, les sciences de la sémiose et, d'autre part, les sciences de la sémiose et périsémiose. La sémiotique est évidemment un cas du premier type ; la linguistique, du second : en effet, elle étudie aussi des phénomènes périsémiosiques (et donc périsémiotiques), comme les sons physiques (par exemple, les phones) produits par l'appareil phonatoire. C'est sans compter qu'une subdivision d'une science sémiosique et périsémiosique peut avoir pour visée le périsémiosique (par exemple, la phonétique, subdivision de la linguistique). Des phénomènes périsémiosiques, comme les stimuli physiques et les concepts (cognitifs), peuvent donc, par ailleurs, relever aussi de sciences de la nature. En fait, l'inventaire des phénomènes relevant respectivement de la sémiose, de la périsémiose et de l'extrasémiose peut varier d'une théorie à une autre. Par exemple, dans les sémiotiques saussuriennes, les stimuli physiques (par

exemple, les phones, étudiés en phonétique) ne font pas partie de la sémiologie ; par contre Klinkenberg (1996 : 93-94) utilise un modèle du signe qui intègre les stimuli physiques. Un des mérites de Klinkenberg est de bien distinguer le stimulus physique (qui est une occurrence, une manifestation du type) du signifiant (qui est un type, un modèle dont relève l'occurrence) ; il existe en effet de nombreuses théories sémiotiques qui font du signifiant un stimulus physique (par exemple, même chez l'illustre Jakobson, 1965 : 22). Sur les différentes réductions qui existent – réductions au physique, au cognitif (représentationnel), au sémiotique –, on lira Hébert, 2016c.

Selon Klinkenberg, « [u]ne discipline ne se définit jamais par son objet, mais par sa méthodologie » (1996 : 24). Apportons quelques nuances. Un même objet ou type d'objet empirique peut être pris comme objet dans différentes disciplines (par exemple, des textes sont pris pour objet de la sémiotique, de la linguistique (bien comprise), de l'herméneutique des textes, des études littéraires, etc.). Cependant, chaque discipline, à partir de ses objets empiriques, élabore un objet construit qui lui est en principe propre (même si des recouvrements sont possibles). Nous dirons que l'objet construit de la sémiotique est le produit sémiotique et celui des études littéraires, le texte littéraire. On n'a pas dit grand-chose, puisque la définition du produit sémiotique et celle du texte littéraire sont susceptibles de varier en fonction des facteurs de relativité habituels (temps, espace, sujet observateur différent ou transformé, triple perspective, etc.). Par exemple, pour Peirce, tout – l'Homme et l'univers mêmes – est signe. Il s'agit d'une théorie pansémiotique (parmi d'autres, voir Hébert, 2016c). Le corpus des textes littéraires variera selon que l'on prend la perspective de la production (y a-t-il intention littéraire et qu'est-ce qu'une intention littéraire ?), du texte en lui-même (possède-t-il les marques de l'œuvre littéraire et que sont ces marques ?) ou de la réception (est-il reçu comme un texte littéraire et qu'est-ce que recevoir comme littéraire ?). La même triple perspective peut être utilisée aussi pour définir l'aire sémiotique.

Le schéma 2 situe sommairement la sémiotique dans les disciplines et en présente les subdivisions possibles (les numéros servent simplement au repérage visuel) :

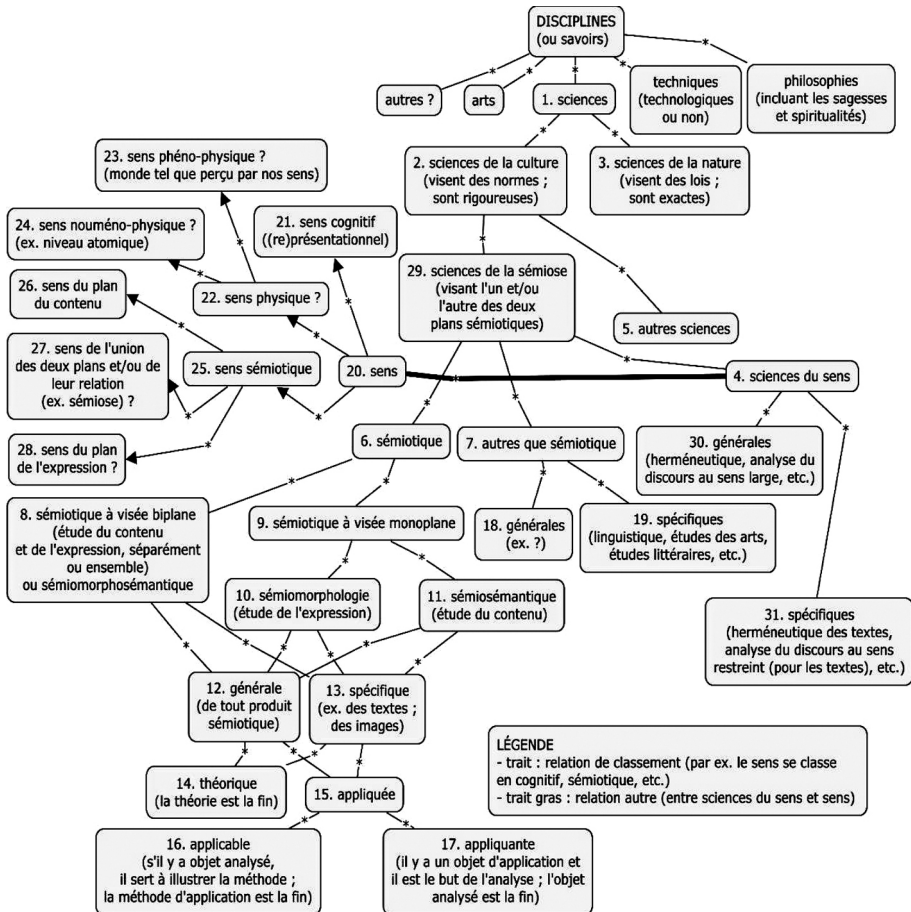


Schéma 2 : Situation de la sémiotique au sein des disciplines voisines

5. Sémiotique et littérature : typologie des relations

Kuentz distingue six grandes relations entre linguistique et études littéraires (ici appelées « littérature » par Kuentz), relations que l'on peut transposer pour les relations entre la sémiotique et les études littéraires, notamment en ce que la linguistique est la discipline-mère des sémiotiques

saussuriennes (la logique étant la discipline-mère de la sémiotique peircienne ou peut-être devrait-on dire des sémiotiques peirciennes) :

a) « Réputée science pilote, la linguistique est apparue tout naturellement comme la discipline exportatrice » (1999 : en ligne), depuis les années 1950 de concepts et méthodologies vers la littérature. Nous ajouterons qu'il s'agit là du troisième degré de la relation interdisciplinaire. Ce rôle s'est amoindri, dirons-nous encore, dans les dernières décennies.

b) Mais un certain nombre de ces concepts et méthodologies provenaient en fait, à l'origine, de la littérature même : « tout se passe souvent comme si des notions littéraires trouvaient, dans un voyage en linguistique, l'occasion de se refaire une scientificité » (*Ibid.*). Évidemment, on peut prévoir, en théorie, également le cheminement inverse : de la linguistique vers la littérature puis vers la linguistique. Cependant, nous n'en voyons pas d'exemple probant. Nous ajouterons que Kuentz complète la typologie diadisciplinaire en prévoyant des parcours complexes. Comme toujours, on peut prendre deux grandes postures devant la complexité : dans une posture compositionnaliste, on considérera la complexité comme la somme d'éléments simples ; dans une posture holiste, on la considérera comme indécomposable (ce qui ne veut pas dire que, par réduction méthodologique – c'est-à-dire, consciente, explicite et pertinente –, on ne puisse pas procéder à une décomposition).

c) « L'examen des échanges entre les deux disciplines ne peut donc passer sous silence le flux réciproque qui assure l'importation en linguistique de notions d'origine littéraire. L'inattention dont ont bénéficié ces notions rend indispensable l'examen de cette réciprocité interdisciplinaire » (*Ibid.*).

d) On peut aussi voir les deux disciplines comme se succédant : « la littérature prend ainsi le relais de la linguistique au moment où celle-ci atteint ses limites, en une sorte de parcours dont la linguistique fournirait la première étape » (*Ibid.*). Par exemple, comme la linguistique phrastique était dominante, l'analyse du palier textuel proprement dit s'est d'abord produite en littérature avant d'être reprise en linguistique. Nous ajouterons que le cheminement a pu être aussi inverse : la linguistique prenant le relais de la littérature. Par exemple, la notion de *champ lexical* est venue donner quelque rigueur à la notion de thème, d'abord développée en littérature (et dans les arts en général).

e) On peut aussi considérer qu'« il se constituerait, par intersection des

deux domaines, une sorte de tierce science, chevauchant linguistique et littérature » (*Ibid.*). Nous ajouterons qu'il s'agirait d'un cas de transdisciplinarité, pour peu que cette transdisciplinarité ne soit pas qu'une accumulation de savoirs transversaux dispersés mais constitue à peu près une discipline.

f) « Enfin, et c'est un schéma qui a connu un grand succès au cours des années 1960, la linguistique fournirait un modèle de science pour les sciences humaines. Il se constitue alors une science des systèmes signifiants, une science des textes, qui imite, sans les emprunter telles quelles, les procédures de la science linguistique » (*Ibid.*). Nous ajouterons qu'il s'agit d'une relation métadisciplinaire, cette « science des systèmes signifiants » (statut auquel peut prétendre la sémiotique) étant hiérarchiquement supérieure à la linguistique, comme science des textes et celle-ci étant hiérarchiquement supérieure aux études littéraires, comme science des textes littéraires.

Donnons les exemples de Kuentz : stylistique et rhétorique entretiennent avec la linguistique la relation quatre ; la linguistique de l'énonciation, la cinq ; la poétique, les relations un, deux et trois ; la sémiotique, la relation six.

6. La sémiotique dans les études littéraires

6.1. Situation générale

On peut résumer ainsi schématiquement les relations entre sémiotique et études littéraires (ici appelée « littérature ») :

Poser la question des liens entre sémiotique et littérature oblige nécessairement à poser un regard rétrospectif sur une période [des années 1960 aux années 1980] qui paraît aujourd'hui révolue. L'émergence de la sémiotique comme discipline institutionnalisée est en effet contemporaine d'un profond changement de paradigme dans les approches du texte littéraire. Au cours des années 1960, la terminologie linguistique, à la faveur du structuralisme ambiant, s'impose comme la nouvelle méthode rigoureuse de description des œuvres, indépendamment de toute visée philologique. La rencontre entre sémiotique et littérature produit, en un temps finalement très bref, un nombre considérable de concepts et d'instruments d'analyse, qui vont de la théorie du dialogisme et de la polyphonie à la sémanalyse en passant par la narra-

tologie et la sémantique structurale. [...] Après ce pic théorique, la sémiotique poursuit sa voie vers d'autres objets, tandis que les études littéraires actent le moment textualiste et techniciste comme l'un des épisodes de leur histoire disciplinaire, qui reste encore aujourd'hui profondément marquée par les approches historicistes traditionnelles (monographies sur des auteurs ou des écoles). (Bertrand, Provenzano et Stiénon, 2014 : 9-10)⁷

Non seulement il y a eu une relation générale de type « sémiotique et littérature » – allant en principe dans les deux directions mais dans les faits surtout de la première discipline vers la seconde –, mais s'est développée une véritable relation spécialisée de type « sémiotique littéraire ». Le sémioticien, dans ses manies dyadiques, voit évidemment qu'il y a lieu de postuler, sur une échelle à quatre degrés, en réalité deux degrés intermédiaires. Les quatre degrés sont alors, dans l'ordre (mais l'on peut partir du bout inverse également) : la sémiotique « pure » (générale), la sémiotique littéraire, les études littéraires « sémiotisées », les études littéraires « pures »⁸. Prenons seulement les livres, pour limiter le corpus. Comme exemples de livres de sémiotique littéraire, on donnera : Greimas, 1972 et 1976 ; Bertrand, 2000 ; Fontanelle, 1999⁹. Comme exemple de livre d'études littéraires sémiotisées, on donnera : Ubersfeld, 1996 ; Hébert, 2016b¹⁰.

6.2. Études de cas

Voyons maintenant quelques-uns des concepts sémiotiques qui ont été intégrés – plus ou moins profondément, plus ou moins correctement – aux études littéraires ; ces apports ne sont pas toujours pleinement exploités ni suivis dans leurs ultimes conséquences. Voyons également au passage quelques concepts afférents qui gagneraient à être intégrés. Nous parlerons des concepts intégrés ou intégrables que nous connaissons les mieux et nous ne prétendons pas du tout à l'exhaustivité ou à la représentativité.

a) Signifiant et signifié. Évidemment, on trouve dans les emprunts les concepts de signifiant et de signifié provenant de Saussure. Cette opposition est souvent malencontreusement corrélée (homologuée), en études littéraires, à celle de forme et de fond, quand elle n'est pas confondue avec elle. En principe, le fond est le ce que l'on dit (qu'on peut subdiviser en ce dont on parle, le sujet, et ce qu'on en dit, le prédicat) et la forme, le comment on le dit. Or, lorsqu'on parcourt les listes (hétéroclites) des éléments considérés

comme relevant de la forme, on y trouve des éléments qui relèvent également du contenu (voire du contenu seulement), comme les tons (sérieux, humoristique, etc.). Il vaut mieux sans doute considérer, en généralisant les concepts de Hjelmslev, qu'il y a une forme et une substance du contenu (en gros des signifiés) et une forme et une substance de l'expression (en gros des signifiants). Par exemple, pour prendre des concepts de Genette, l'histoire (la fabula) est la substance du contenu qui est mise en forme de telle manière dans tel récit particulier qui en est fait. On verra aussi plus loin que le « ce que l'on dit » est souvent malencontreusement ramené aux « thèmes » (voire « au thème », au contenu principal), entendus comme « grands » contenus nobles. Quoi qu'il en soit, l'insistance saussurienne sur la solidarité entre signifiant et signifié aura donné une crédibilité théorique aux conceptions, souvent anciennes, qui considèrent le fond et la forme comme inséparables. Les concepts de signifiant / signifié ont permis de voir comme solidaires les deux parties du signe littéraire et de poser le signifiant comme le pendant tout aussi digne d'intérêt du signifié ; même si dans les faits, les études littéraires se cantonnent encore trop aux études de contenu, avec quelques allusions de bon aloi aux signifiants, souvent dans leurs dimensions les plus grossières, comme la rime. On peut regretter que la notion de plan de Hjelmslev n'ait à peu près pas pénétré les études littéraires. C'est pourtant l'union des deux plans complets du texte (et de la langue) qui, par la suite, permet d'articuler tel signifiant et tel autre signifiant et tel signifié et tel autre signifié (mais il faut garder à l'esprit qu'il y a des unités : continues, discontinues, superposées, diffuses ou sans position précise assignable¹¹).

b) Fonctions du langage. Il est difficile de ne pas parler ici des fonctions du langage selon Jakobson. Tout étudiant des cours de littérature, du moins au Québec à partir du niveau préuniversitaire (dès dix-huit ans), connaît normalement la fonction poétique. Les fonctions du langage sont généralement utilisées pour caractériser trois sortes d'objets : des genres, des textes (ou plus généralement des produits sémiotiques), des « énoncés ». On le fait en précisant : la fonction dominante principale (par exemple, la fonction poétique dans la poésie, la fonction conative dans le texte didactique) et, selon le cas, la fonction dominante secondaire (par exemple, la fonction émotive ou expressive pour la poésie lyrique). On voit rapidement – tout produit sémiotique d'une certaine étendue mettant certainement à contribu-

tion toutes les six fonctions du langage – qu’il serait plus complet de donner la signature intégrale du produit, c’est-à-dire la force relative de chacune des six fonctions. Pour une présentation, une critique et une complémentation des fonctions du langage, voir « Fonctions du langage » dans Hébert (2016a). Les fonctions du langage – malgré leurs lacunes – ont permis notamment de dépasser la fonction communicative du langage, du moins de la préciser ; elles ont également permis de se familiariser avec ce que nous appelons les « dispositifs d’analyse » (Hébert, 2007), comme en sont également le carré sémiotique, le modèle actantiel, le schéma tensif (Fontanille et Zilberberg), les zones anthropiques (Rastier), etc. : ce sont des réseaux conceptuels relativement simples, fortement interdéfinis, qui permettent une approche rigoureuse d’un aspect textuel ou sémiotique.

c) Carré sémiotique. Le carré sémiotique, introduit par Greimas et Rastier, est un autre concept sémiotique (encore) parfois exploité en études littéraires. Cependant, il faut noter que – comme tous les concepts « structuralistes » et plus généralement les disciplines qui les véhiculent (comme la sémiotique) et comme tous les schématismes (conceptuels et visuels) – le carré sémiotique a subi une certaine disgrâce. Le structuralisme – dont on véhicule avec insouciance voire avec malveillance une conception étriquée, figée et datée pour mieux le contester – serait, aurait été, devrait être dépassé, dit la doxa. Il est facile de regretter que l’on ne retienne en général que les positions « aisées » du carré (mais il est vrai qu’elles sont les plus fréquemment exploitées dans les textes et produits sémiotiques) : les deux contraires (appelons-les A, B), le terme complexe (A et B en même temps) et le terme neutre (ni A ni B en même temps). On délaisse alors les deux sous-contraires (non-A, non-B), les déixis positive (A et non-B en même temps) et négative (B et non-A en même temps) ainsi que les schémas positif (A et non-A en même temps) et négatif (B et non-B en même temps). Remarquons que même en sémiotique – curieuse exclusion – les schémas positifs et négatifs ne sont généralement pas considérés. Dans les études littéraires, comme souvent en sémiotique même, on peut regretter également les utilisations approximatives, où, à la limite, tout groupe de quatre éléments quelconques est rabattu sur un carré, sans égard à la présence des relations prescrites par le carré. Il s’agit somme toute d’un problème plus général. Ainsi, dans les schémas tensifs, on propose souvent des éléments plus ou moins disparates, par exemple l’intensité associée à tel élément et

– au lieu de l’extensité (l’étendue) de ce même élément comme il se devrait – l’extensité d’un autre élément. Pour une présentation et une complémentation, voir « Carré sémiotique » dans Hébert (2016a). Le carré sémiotique a permis (ou permettrait) de raffiner les analyses par oppositions – déjà plus productives que les analyses non oppositives en vertu du principe d’interdéfinition du sens – en faisant passer les catégories d’analyse de deux (ou quatre) à dix.

d) Modèle actantiel. Le modèle actantiel de Greimas est l’un des concepts sémiotiques les plus exploités en études littéraires. Au Québec, il est souvent utilisé dès les études secondaires (à partir de treize ans). Il est facile et peut-être injuste de se lamenter sur la version affadie qui est généralement proposée. Le concept d’actant visait à contourner, à remplacer le concept préthéorique de personnage ; or beaucoup de modèles actantiels produits en études littéraires se limitent, plus ou moins consciemment, aux personnages (dans le meilleur des cas, aux êtres anthropomorphes). Ils excluent alors, pour continuer avec une ontologie naïve, les éléments matériels (par exemple, l’épée du Prince, le vent contraire, la plante vénéneuse) et les éléments conceptuels (par exemple, le courage ou la peur du Prince, la loi du Talion). Pour une présentation, une critique et une complémentation, voir « Modèle actantiel » dans Hébert (2016a). La notion d’actant, couplée avec celles d’acteur et d’agoniste (Rastier, 1989), permet d’élargir et de rendre rigoureux l’inventaire : d’une part, des forces agissantes ou agies ; d’autre part, des éléments caractérisants ou caractérisés dans le contenu d’un texte. Sur ces trois notions, voir Hébert (2014 : 54-55) ou « Personnage » dans Hébert (2016a). Rappelons que les problèmes du modèle actantiel ont été en principe réglés par le schéma narratif canonique (voir ce concept dans Hébert, 2016a). Mais ce dispositif n’est pas vraiment utilisé en études littéraires. Les concepts d’actant et d’acteur (et d’agoniste) ont permis de contourner – et indirectement de resituer et de refonder – le concept de personnage, dégoulinant de réalisme et psychologisme naïfs voire sauvages. Le concept de modèle actantiel a permis de structurer l’analyse de l’action et ainsi, notamment, de rendre les analyses comparables et les généralisations (voire les statistiques) possibles.

e) Sème et isotopie. Le concept de sème a permis de faire gagner en précision en faisant passer l’analyse « sous les mots » (plus généralement des signes), sous les signifiés même : le signifié d’un signe étant décomposé en

sèmes ou traits de contenu (par exemple le sème /oiseau/ pour le signifié 'corbeau'). On peut ainsi sortir de la tyrannie des mots-clés (qui sont d'ailleurs plutôt impuissants devant certaines molécules sémiques; nous y reviendrons). La notion d'isotopie, apportée par Greimas et richement développée par Rastier, quant à elle, permet notamment: de rompre l'autonomie de la phrase et donc la prétendue compositionnalité du texte (le sens d'un texte n'est plus la (simple) somme du sens de ses phrases), puisqu'une isotopie peut se moquer de la frontière prétendue de la phrase; d'outrepasser le discontinu de la phrase en ouvrant vers le continu de l'isotopie (et vers la forme discontinue sur fond isotopique continu que constitue la molécule sémique). De même que le concept de texte littéraire n'a cessé de s'élargir en incluant ce qui était considéré avant comme du paralittéraire (par exemple, le roman policier) ou de l'extralittéraire (par exemple, le texte oral), de même le concept de thème s'est considérablement élargi, en incluant ce qui était considéré auparavant comme des non-thèmes, voire ce qui était inaperçu. Le sème et l'isotopie ont, sans doute parmi d'autres causes, permis d'élargir le concept de thème, généralement réservé aux « grands » thèmes (amour, mort, espoir, etc.). Par exemple, si le signifié « amour », au thème noble, est décomposé en sèmes, on trouvera parmi eux /positif/ (l'amour étant une émotion en principe positive); à partir de là, comment refuser le thème abstrait, sans doute difficilement pensable dans la tradition, du positif et ne pas le trouver également associé au thème prosaïque des gâteries (tartes et biscuits, disons) que dévorent les amoureux? Au sens le plus large, un thème est un élément sémantique, généralement répété, se trouvant dans un corpus donné, fut-ce ce corpus réduit à un seul texte (ou plus largement, à un seul produit sémiotique). En ce sens, un thème n'est pas nécessairement un élément conceptuel, général, existentiel et fortement valorisé ou dévalorisé (l'amour, l'espoir, la mort, la gloire, la liberté, la vérité, etc.); ce peut aussi bien être un élément conceptuel autre (l'entropie, le pluriel grammatical – par exemple, dans les déterminants –, l'amour des chats) ou un élément concret, général (les êtres animés, c'est-à-dire dotés de vie) ou particulier (les chats), important (la Tour Eiffel) ou dérisoire (le chewing gum). Considéré comme un tout inanalysé, un thème correspond à un sème dont la répétition constitue une isotopie. Considéré comme un tout analysé, un thème correspond à un groupe de sèmes corécurrents (répétés ensemble), à une molécule sémique. Cette molécule peut être envisagée comme un sim-

ple inventaire « à plat » de sèmes (du type /sème A/ + /sème B/) ou encore comme une structure où des cas agissent comme relation spécifique entre les sèmes (par exemple /prince/ -> (agent ou ergatif) -> /vaincre/). On ne peut que regretter l'absence complète, il nous semble, dans les études littéraires, du concept de molécule sémique (Rastier), pourtant « simple » – et nécessaire – prolongement des concepts de sème et d'isotopie. La molécule permet de dépasser l'analyse de sèmes isolés réitérés et de rendre compte de groupes de sèmes (traits de contenu) réitérés mais non nécessairement lexicalisés en quelque langue que ce soit. Par exemple, Rastier (1989 : 167-170) a montré la présence d'une molécule récurrente /matériel/ + /chaud/ + /jaune/ + /visqueux/ + /néfaste/ dans *L'Assommoir* de Zola ; sans doute aucune langue, passée, présente ou future, n'a nommé, ne nomme, ne nommera, n'a lexicalisé, ne lexicalise, ne lexicalisera ce contenu. Voir « Analyse sémique » dans Hébert (2016a). Cependant, le concept d'isotopie est souvent confondu ou supplanté – du moins au Québec – par celui de champ lexical. Le champ lexical peut être défini en termes isotopiques comme l'inventaire des unités lexicales indexées dans une isotopie, parce qu'elles possèdent le sème définitoire de cette isotopie (par exemple, le champ lexical de /mort/ pourra être : « mort », « décédé », « définitif Voyage », « grande Chatouille », etc.). Évidemment, on se limite généralement au lexique des mots et expressions, voire des mots seulement, voire encore des mots pleins seulement, en excluant les mots outils (prépositions, pronoms, etc.). On escamote alors sans en avoir conscience – c'est-à-dire sans procéder à une réduction qui serait méthodologique – les lexiques de morphèmes (par exemple, « agri- », « -cult- » et « -eur » dans « agriculteur ») et de phraséologies (phrases ou bouts de phrases stéréotypés : par exemple, « offrir ses condoléances »). On risque également de ne noter que les signes (dans notre exemple, « mort » et « décédé ») possédant en langue (hors contexte) le sème (dit alors inhérent) définissant le champ visé, et ce, en négligeant les signes (par exemple, « définitif Voyage », « grande Chatouille ») qui contractent le sème définitoire seulement en contexte (sème dit afférent). De manière générale, les études littéraires gagneraient à intégrer davantage de concepts de l'analyse sémique. Par exemple, pour prendre l'analyse sémique de Rastier, on intégrera avec profit et sans trop grand coût cognitif les concepts de : sèmes inhérents / afférents ; sèmes actualisés / virtualisés ; interprétants.

7. Conclusion : vers une vraie sémiotique de la littérature ?

Écartons sa dimension institutionnelle et prenons les deux dimensions de la « littérature » sans lesquelles la dimension institutionnelle n'a pas de sens : les œuvres de création et les études littéraires. Les études littéraires sont, pour l'essentiel, constituées d'un corps de théories, d'un corps de méthodologies et d'un corps d'applications. On peut considérer que les corps de méthodologie relèvent de l'applicable et les corps d'application de l'appliqué, reconnaissant ainsi deux secteurs au versant appliqué d'une discipline. Ces trois corps sont manifestés, plus ou moins intégralement, par ou dans des textes, fussent-ils uniquement oraux. Les corps de théories et de méthodologies peuvent aussi bien porter sur la création des œuvres que sur leur analyse. Les applications sont, selon le cas, des œuvres de création ou des analyses. Les analyses peuvent elles-mêmes être prises comme œuvres (au sens large) ; éventuellement, même des théories et des méthodologies peuvent être prises comme œuvres (au sens large).

Une sémiotique de la création littéraire (en général et non de telle œuvre en particulier) reste à faire, mais il y a une autre lacune. La jonction entre sémiotique et études littéraires porte habituellement sur les relations entre la sémiotique, d'une part, et les théories, les méthodologies d'analyse des œuvres littéraires de création (au sens restreint) et les applications sur des œuvres littéraires de création (au sens restreint) et leurs constituants (genres, styles, procédés d'écriture, thèmes, topoï, etc.), d'autre part. Nous reflétons dans notre texte cette limitation coutumière, qu'il conviendrait de dépasser. Une sémiotique des textes de théorie littéraire et une sémiotique des textes de méthodologie littéraire restent donc aussi à faire.

De plus, les études littéraires ne portent pas que sur les textes et leurs constituants ; en font aussi partie, par exemple, les biographies d'auteurs. Dans ces analyses extra- ou péritextuelles, la connaissance des textes est souvent un but secondaire, voire ce but peut devenir plus éloigné en raison d'informations oiseuses si ce n'est illusoires bien qu'éventuellement parfaitement vraies, par exemple d'un point de vue biographique.

Les analyses extra- ou péritextuelles peuvent évidemment être étudiées par une sémiotique textuelle dans le texte qui les manifeste. Au-delà, il s'agirait simplement de reconnaître la nature sémiotique de ces phénomènes extra- ou péritextuels pour les rendre justiciables d'une description sémio-

tique « directe ». Par exemple, une vie d'écrivain pourrait être étudiée comme « forme de vie » (Fontanille, 2015), laquelle peut être vue comme sémiotique. Cependant, en l'état actuel de notre pensée sur le sujet, nous trouvons que le sémiotique est souvent envisagé de manière trop large. Pour prendre un critère de dépistage du sémiotique parmi d'autres, à la limite, tout – par exemple, le monde naturel, selon Greimas – possède un plan du contenu et un plan de l'expression, fussent-ils approximatifs. Mais nous ne détenons ni le monopole ni la vérité de la sémiotique.

Une autre voie s'offre, en théorie du moins, qui consiste à transposer en sémiotique ce qui est non sémiotique mais est tout de même systématique. Nous appelons « transposition » l'opération duplicative (qui produit un « double » d'un élément) faisant passer un élément d'un système x en un élément analogue d'un système y ; par exemple, l'adaptation et la traduction sont des transpositions (Hébert, 2016a : « Adaptation »). « Diaposition » est le nom d'une opération duplicative non transpositive ; par exemple, ce sera, dans *Les Trois petits cochons*, la « réécriture » interne de la première séquence (avec le premier petit cochon) dans la deuxième (avec le deuxième petit cochon). Une fois transposé en sémiotique, tout phénomène non sémiotique est, dans son nouvel habit, justiciable d'une description sémiotique. Mais un doute s'élève alors : est-ce que tout ce qui est ainsi sémiotisable est donc (déjà) sémiotique ? N'est-ce pas le propre d'une théorie, d'une approche que de transposer efficacement dans ses propres catégories un phénomène *a priori* extrathéorique ou athéorique ? Le critère permettant de départager une reconnaissance du sémiotique et une sémiotisation du non-sémiotique devient alors probablement la non-résistance / résistance à l'intégration sémiotique. Et comme tout particulier résiste dans sa spécificité même au général dont on veut le faire relever, le critère de départage devient plus précisément la qualité et la quantité de cette résistance.

NOTES

¹ Sur le modèle de la transtextualité de Genette (1982), on aurait pu proposer, plutôt que « diadisciplinarité », le nom de « transdisciplinarité » ; mais il possède déjà bien sûr une signification spécifique. Les relations genettiennes – éventuellement enrichies de l'autotextualité, de l'intratextualité, de l'intertypicité et d'autres relations encore (voir « Globalité / localité » dans Hébert, 2016a) – entretiennent des liens avec nos relations diadisciplinaires. Par exemple, l'ar-

chitextualité et la métadisciplinarité se rejoignent en ce que le plus général est relié à l'un de ses plus particuliers.

² Voir aussi la contribution de Klinkenberg dans le présent livre.

³ Il faut préciser que l'ouvrage de Rambelli s'adresse également aux non-sémioticiens. Un ouvrage peut évidemment être stratifié quant à ses récepteurs visés (souhaités donc) ou, ce qui n'est pas nécessairement la même chose, attendus.

⁴ Une discipline peut sommairement être définie comme un système, plus ou moins institutionnalisé par des agents instituants, de savoirs (théories), de savoir-faire (méthodes) et – pour pousser un peu trop le jeu de mots – de savoir-faits (applications). Le terme « littérature », dans son sens le plus large, évoque l'ensemble des phénomènes littéraires : les œuvres ; le « genre littérature » dont relèvent ces œuvres ; la littérarité, le principe distinctif et actif de ces œuvres ; l'institution et ses institutions (académies, etc.) ; la discipline (plus ou moins reconnue par les établissements d'enseignement et les autres agents instituants), qu'elle soit créative, analytique descriptive ou analytique évaluative, etc. ; les vies d'écrivains ; les événements ; les mouvements ; les courants ; les genres ; les topoï ; les procédés d'écriture ; les parcours productifs et parcours interprétatifs stéréotypés ; etc.

⁵ Le degré d'empiricité est sans doute relatif. Par exemple, les textes écrits sont eux-mêmes des objets abstraits construits à partir des documents.

⁶ Si le sens est (aussi) cognitif et / ou physique, cela signifie que des sciences du sens (ou plus généralement des sciences de la sémiose) peuvent prendre les mêmes objets (empiriques) que des sciences de la nature.

⁷ Sur les relations générales et particulières entre sémiotique et littérature, on lira également avec profit l'entretien de Bertrand avec Biglari (2014 : 36-47).

⁸ On croira reconnaître le schéma des surcontraires et souscontraires de Zilberberg (2005 ; voir cette notion dans Hébert, 2016a). Cependant, en principe ce schéma n'articule que des opposés ; or, « sémiotique » et « études littéraires » n'en sont pas. On retrouve là la même distinction qu'entre carré sémiotique (à base d'opposés) et 4-Groupe de Klein (à base non (nécessairement ?) oppositive ; voir ces notions dans Hébert, 2016a).

⁹ Dans notre échelle à quatre degrés, on peut sans doute subdiviser la sémiotique « pure » (générale) en deux sous-degrés, d'une part selon qu'elle n'est pas appliquée ou est appliquée à des objets autres que littéraires et d'autre part selon qu'elle est appliquée à des objets littéraires, sans pour autant produire une sémiotique littéraire. En effet, nous complétons la triade de Klinkenberg (1996 : 29-33), qui distingue sémiotique générale, sémiotique spécifique (ou particulière), sémiotique appliquée ; car nous dégageons des sémiotiques générales théoriques / appliquées et des sémiotiques spécifiques théoriques / appliquées. Alors, certains des livres que nous avons placés dans la sémiotique littéraire sur notre échelle pourraient en fait (aussi) relever de la sémiotique générale appliquée à la littérature.

¹⁰ Plus précisément, certains chapitres d'Hébert (2016b) sont en sémiotique générale ou littéraire (par exemple, celui sur le modèle actantiel), d'autres, en études littéraires sémiotisées (par exemple, celui sur l'analyse des éléments sociologiques, qui sémiotise la sociocritique). Hébert (2014) constitue également un exemple d'études littéraires sémiotisées.

¹¹ Les isotopies peuvent être vues comme des unités continues – par les liens qu'elles créent entre signifiés qu'elles indexent, par les grandeurs d'unités qu'elles traversent (les phrases par exemple) – ou discontinues – par la séparation dispositionnelle (tactique, dirait Rastier) qui existe entre les signifiés indexés dans une même isotopie. Les molécules sémiques sont des unités discontinues. Les morphèmes zéro créent des cas de superpositions de signifiés, de même un signifié dit « figuré » peut être considéré comme se « superposant » à un signifié dit

« littéral ». Les enthymèmes, ou syllogismes implicites, sont des exemples d'unités diffuses ou à position non assignable (et donc à signifiants non assignables).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.
- BERTRAND, Denis (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 33-57.
- BERTRAND, Jean-Pierre, PROVENZANO, François, STIÉNON, Valérie (2014), « Présentation », *Signata*, n° 5, pp. 9-13.
- BOURDIEU, Pierre (1991), « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, t. 89, pp. 3-46.
- FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature : essais de méthode*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- GENETTE, Gérard (1982), *Palimpsestes*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien *et al.* (1972), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Le Seuil.
- HÉBERT, Louis (2007), *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images : introduction à la sémiotique appliquée*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- HÉBERT, Louis (2007-2012) (dir.), *Magritte : toutes les œuvres, tous les thèmes. Base de données Internet*, disponible sur : <http://www.magrittedb.com>.
- HÉBERT, Louis (2014), *L'Analyse des textes littéraires : une méthodologie complète*, Paris, Classiques Garnier.
- HÉBERT, Louis (2016a), *Dictionnaire de sémiotique générale*, dans HÉBERT, Louis (dir.), *Signo*, disponible sur : <http://www.signosemio.com/documents/dictionnaire-semiotique-generale.pdf>.
- HÉBERT, Louis (2016b), *Introduction à l'analyse des textes littéraires : 41 approches*, *Signo*, disponible sur : <http://www.signosemio.com/documents/approches-analyse-litteraire.pdf>.
- HÉBERT (2016c), « Semiotics and Buddhism. Around Fabio Rambelli's *A Buddhist Theory of Semiotics* », *The American Journal of Semiotics*, vol. 31, n° 3-4, pp. 285-294.
- JAKOBSON, Roman (1965), « À la recherche de l'essence du langage », *Diogenes*, n° 51, pp. 22-38.

- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil.
- KUENTZ, Pierre (1999), « Linguistique et littérature », dans *Encyclopædia Universalis*, disponible sur : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/linguistique-et-litterature>.
- NICOLESCU, Basarab (2012), « Une nouvelle vision du monde : la transdisciplinarité » [extraits de *La Transdisciplinarité : manifeste*, Monaco, Le Rocher, 1996], Centre international de recherches et études transdisciplinaires, disponible sur : <http://ciret-transdisciplinarity.org/transdisciplinarity.php>.
- RAMBELLI, Fabio (2013), *A Buddhist Theory of Semiotics*, New York, Bloomsbury.
- RASTIER, François (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- UBERSFELD, Anne (1996), *Lire le théâtre*, 3 t., Paris, Belin.

SÉMIOTIQUE ET TRADUCTOLOGIE

Françoise Canon-Roger
Université de Reims Champagne-Ardenne

Sémiotique et traductologie ne peuvent pas être affrontées directement. Le rapport entre ces deux termes nécessite des éléments intermédiaires pour les articuler : sémiotique – linguistique – sémantique – langues – textes – traduction – traductologie. Ce déploiement a l'avantage de permettre de situer clairement le cadre sémiotique dans lequel la traductologie est envisagée ici. On ne traduit pas des langues mais des textes qui les manifestent¹, et la traduction est un art, entendu comme pratique réflexive, qui ne peut se résumer à une technique. Elle requiert de ce fait un type de sémantique linguistique qui soit orientée vers l'interprétation pour rendre compte de la *sémiosis* propre aux textes. Comme « la linguistique est la sémiotique des langues, la traductologie définie comme un champ de recherche (théorique et appliqué) au sein de la linguistique, doit donc tenir compte du statut sémiotique des langues et des textes » (Rastier, 2010 : 4). Les questions qui se posent alors sont celles des limites de la linguistique, des obstacles épistémologiques, de la conception du signe et de la manière de remédier au morcellement des domaines pour aborder les textes.

1. Linguistique et traductologie

Linguistique et traductologie ont un statut épistémologique commun au sein de l'herméneutique comprise comme théorie de l'interprétation des textes, entre autres performances sémiotiques, parmi les sciences de la culture. La traductologie est le discours sur une pratique, la traduction, qui ré-

élabore une interprétation contrainte par des normes et des déterminations linguistiques. En cela la traduction s'apparente au commentaire, à la ré-écriture, à la critique de textes de même langue. Il semble qu'un statut d'autonomie, plutôt que d'indépendance, serait profitable à la traductologie vis-à-vis d'une linguistique générale et comparée. La linguistique peut bénéficier des travaux de la traductologie, mais les théories en matière de traduction ont toujours été tributaires des théories linguistiques du moment. Henri Meschonnic le martelait dans *Éthique et politique du traduire* (2007), la traduction et la conception que l'on s'en fait, témoignent des théories linguistiques qui la sous-tendent. Elle est révélatrice des insuffisances des théories linguistiques. La traduction et la traductologie devraient et pourraient – et sont peut-être en train de – provoquer une prise de conscience des limites et des obstacles présents en linguistique aujourd'hui. Pour la sémantique des textes, « la vocation de la traductologie reste de renouveler la linguistique de l'intérieur : la question de la traduction peut y devenir centrale dès lors que l'on quitte la problématique du signe pour celle du texte » (Rastier, 2010 : 22). La caractérisation des textes est une entreprise contrastive et l'approche comparative présuppose la traduction. Mais à l'inverse, l'entreprise traductologique ne peut reposer que sur les travaux d'une linguistique qui a pour objet les textes. Les deux sont indissociables et complémentaires pour l'élaboration d'une sémiotique des langues au sein de ce que Cassirer appelle « sciences de la culture » (1991 [1942]), qui sont nécessairement différentielles et comparées.

Une fois ce cadre posé et compte tenu de leurs orientations présentes, il faut se demander quelle sémiotique convient pour quelle traductologie, autrement dit quel est le modèle du signe qui permet l'interprétation des textes et leur traduction.

2. Quelle sémiotique pour quelle traductologie ?

Les deux approches linguistiques dominantes, l'une fondée sur la communication, l'autre sur la cognition, donnent lieu à des conceptions du langage, du texte et du signe qui reviennent à occulter les problèmes liés à la traduction. À partir de ce déni et de ces simplifications, on ne peut fonder aucun discours traductologique qui soit adéquat à l'objet dans sa complexité. Toutes deux reposent sur le modèle triadique du signe élaboré à partir

d'Aristote et Boèce, reformulé par Thomas d'Aquin à l'époque médiévale et repris depuis, y compris par Umberto Eco qui propose les variantes des appellations des trois sommets du triangle avec ce commentaire : « Comme on le voit, le bon sens – n'est-ce pas la chose du monde la mieux partagée ? – s'accorde sur le fait de la tripartition, mais pas sur les noms à donner aux trois pôles » (1992 [1973] : 39).

Le modèle de la communication, dont se réclame le *skopos*, présente la traduction comme une communication différée assortie d'un transcodage. Seuls priment le traducteur téléguidé par son commanditaire et son lecteur qui est bien souvent une cible commerciale. Ainsi Eco peut-il envisager la traduction « comme négociation » (2004 : 6) dans le cadre de la pragmatique étendue qui régit le paradigme communicationnel. On comprend le succès de cette conception simpliste qui permet de ne s'embarrasser ni de l'auteur, ni du texte, ni de la culture, celle de départ aussi bien que celle d'arrivée, la première étant volée par les ajustements à la cible et la seconde étant flouée dans la transaction. On fait ainsi aussi l'économie de l'interprétation. Or les langues ne sont pas des codes, parce qu'un code présuppose l'indépendance entre signifiant et signifié ; le langage n'est pas un instrument de communication mais le milieu dans lequel nous vivons ; et les textes ne peuvent pas se résumer à des fonctions qui nivellent toute différence de valeurs entre eux. À cet égard, le critère de la transmission, qui inclut la notion de valeur, par opposition à celui de la communication, permet de classer les textes : ceux qui méritent ou nécessitent d'être transmis par la traduction, par le commentaire ou l'archive, et les autres, ceux qui peuvent se périmer sans dommage parce qu'ils n'ont pas de corpus ni d'histoire. Et il ne s'agit pas seulement de textes littéraires qu'il faudrait sacraliser mais des textes relevant des discours juridique, religieux, médical, scientifique, etc.

Le modèle cognitif, quant à lui, postule l'existence d'un niveau conceptuel indépendant des langues. La compétence sémantique et traductrice est médiatisée par une instance autre que linguistique. C'est une façon de dire que le sens n'est pas du ressort du linguiste. Cette approche radicalement dualiste dans le domaine de la traduction est illustrée par l'ouvrage *Interpréter pour traduire* (2001) de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer. Elles opposent, à juste titre, le simple transcodage tel qu'il serait pratiqué par des ingénieurs des télécommunications à une méthode qui inclut l'interprétation. Cependant, leur conception du sens repose de fait sur l'élimi-

nation de la dimension linguistique comme en atteste la présentation du projet :

Interpréter pour traduire, c'est comprendre au-delà des mots puis exprimer un sens déverbalisé. Le principe fondamental dont s'inspirent les articles réunis ici c'est que le processus de la traduction est le même, quelles que soient les langues et quels que soient les genres de texte. Le passage d'un texte à une pensée non verbale et de celle-ci à un autre texte est indépendant des langues ; il n'est pas différent de celui de l'énonciation ou de la compréhension d'une parole dans la communication unilingue ; toutefois son observation est plus facile à travers la réexpression du vouloir dire dans une autre langue qu'il ne l'est dans une même langue au reçu de l'évanescence chaîne sonore ou des mots figés durablement dans l'écrit. (*Ibid.* : quatrième de couverture)

La diversité des langues et des textes est niée d'emblée et il reste à savoir ce que pourrait bien être « une pensée non verbale »² : s'il s'agit d'un niveau universel délié des cultures, c'est qu'il relève de la nature. Cette orientation théorique rejoint donc les multiples tentatives de naturalisation du sens auxquelles nous assistons aujourd'hui.

Le texte dans cette perspective est conçu comme un réservoir de concepts ou de représentations universellement partagées qu'il suffit ensuite d'exprimer dans une autre langue. L'existence de cette pensée universelle déliée des langues est pour le moins problématique puisqu'elle ne se manifeste pas autrement que par les langues naturelles. C'est pourtant sur ce modèle que sont conçues les interlangues qui emploient un langage pivot artificiel type *Universal Networking Language*. Cette technique postule l'existence d'un niveau conceptuel universel qui néanmoins est exprimé en *American English*. Le « mentalais » n'est évidemment pas une invention récente, mais les avancées technologiques et les exigences de normalisation lui font la part belle, comme en témoigne la traduction pratiquée par l'intermédiaire de *WordNet* dont cela semble l'unique raison d'être. Il ne s'agit pas de textes mais d'ontologies qui reposent sur le principe des *thesaurus*. Les signes dont elles font l'inventaire sont indexés sur le concept et / ou sur la référence. Présentés comme des concepts communs à tous, ces organisations hiérarchiques sont censées être libres de toute idéologie. La dimension phrastique n'est prise en compte qu'en cas de synonymie et celle-ci est définie en termes de valeur de vérité : deux mots sont considérés comme sy-

nonymes si la substitution de l'un par l'autre n'affecte pas la valeur de vérité de la phrase. Or pour une linguistique différentielle fondée sur la parole et sur les textes, il n'existe pas de synonymes, exactement comme il n'y a pas d'équivalent exact d'une langue à l'autre.

Ces approches traductologiques, qui reposent sur le même modèle du signe, ne peuvent pas fonder un discours sur la traduction parce que, selon elles, le signifié n'est pas linguistique, le signifiant est un habillage et la notion de texte est absente. La traduction met en œuvre une sémosis complexe qui n'est pas de simple présupposition réciproque entre signifiant et signifié comme pour le signe isolé. La sémosis textuelle englobe les deux plans du contenu et de l'expression des textes. Autrement dit, c'est l'interprétation, c'est-à-dire, le parcours interprétatif, qui détermine la relation entre expression et contenu. Cela a pour conséquence remarquable que l'on sélectionne le signifiant en fonction de l'interprétation et non pas l'inverse ; il s'agit d'un interprétant et non pas d'une unité déjà donnée.

3. Le morcellement du domaine

François Rastier a montré le lien de descendance entre la triade aristotélicienne et la tripartition contemporaine du champ de la linguistique entre syntaxe, sémantique et pragmatique, elle-même issue du *trivium* (grammaire / dialectique ou logique / rhétorique) qui, selon lui, représente l'obstacle épistémologique majeur au remembrement de la linguistique (Rastier, 1990). Le modèle triadique qui unit *vox* → *conceptus* → *res* est repris par Peirce sous la forme *Representamen* → *Interpretant* → *Object* auquel s'ajoute le fondement. Selon une nouvelle tripartition, les relations du *Representamen* avec le fondement, l'interprétant et l'objet définissent les trois branches de la sémiotique : grammaire pure, logique, rhétorique pure. Morris reprend la tripartition *sign vehicle* – *designatum* – *interpreter*³ et définit des relations en les appariant deux à deux : dimension syntaxique de signe à signe, dimension sémantique du signe à l'objet et dimension pragmatique des signes aux interprètes. La grammaire se réduit à la syntaxe, ce qui reste encore bien souvent le cas, la sémantique dont il est question est une sémantique logique extensionnelle et la rhétorique survit dans la pragmatique (et la poétique). Cette tripartition issue du *trivium* a eu pour effet négatif de séparer les paliers linguistiques en fonction des disciplines : à la grammaire

le mot et la référence, à la logique la proposition et la valeur de vérité, et à la rhétorique le texte et la vraisemblance. Le point remarquable pour la sémantique est la permanence, à travers ses appellations, de la définition du pôle *conceptus* comme objet psychologique ou logique universel. La triade aristotélicienne aboutit à deux conceptions du signe également inadéquates, en particulier pour la traductologie : le symbole logique qui repose sur la référence pour le modèle cognitif et, pour le paradigme communicationnel, le signal qui repose sur l'inférence. Mais en l'absence de signifié, pas de sémantique linguistique possible et pas de fondement linguistique à la traductologie. En outre, cette conception dualiste du signe découple l'expression et le contenu et conduit à voir « le sens comme ce qui reste invariant dans le transcodage » (Rastier, 2010 : 12). Aux approches traductologiques fondées sur les paradigmes communicationnel et cognitif, il manque le texte qui est autre chose qu'un support d'information ou un réservoir de concepts ou de représentations. En dernier ressort, elles partagent une même conception instrumentale du langage, instrument de l'interaction sociale pour le premier, instrument de la pensée pour le second dans la plus pure tradition lockienne.

4. Le modèle contextuel du signe

Quand on définit la linguistique comme la sémiotique des langues et des textes, comme le fait François Rastier à la suite de Saussure, le paradigme premier est celui de la différence. Il repose à l'origine sur une réflexion sur la synonymie qui du mot à l'expression remet en question la pertinence de la référence, *res ou conceptus*, et concerne la traduction.

Parmi les sémioticiens de la famille saussurienne, ni Hjelmslev, ni Greimas ne se sont intéressés à la traduction, sans doute parce que le premier s'en tient à la langue et aux potentialités du système et que le second s'efforce de dériver le sens textuel de la structure élémentaire de la signification. L'une et l'autre théorie à sa manière relève d'une involution spéculative : textes virtuels pour Hjelmslev et modèle universel quel que soit le système sémiotique pour Greimas. Or la traduction et la traductologie ont affaire à des textes, normés mais uniques, historiquement situés, faits d'inégalités qualitatives, soumis à des influences contextuelles plus ou moins proches et à des contraintes situationnelles.

La différence fondée pour Saussure sur la valeur en système, c'est-à-dire dans un paradigme synchronique, ne convient pas aux textes. Il a fallu théoriser la valeur en contexte tant il est vrai que la valeur en langue est susceptible d'être totalement modifiée par des déterminations contextuelles. La théorie des sèmes afférents rend compte de ce phénomène. Elle traite l'inférence par l'introduction des sèmes afférents actualisés en contexte et de la référence en tenant compte de la formation des impressions référentielles. Mais la nature des signes, qu'il s'agisse d'icône, d'indice ou de symbole, n'est pas indépendante de leur régime herméneutique (Rastier, 2007 : 127). C'est le parcours interprétatif qui la détermine. Le signe n'est pas donné, il est construit en fonction du principe qui fait que le global détermine le local. Autrement dit, le texte qualifie le signe. La sémiotique qui s'est souvent attachée prioritairement à la typologie des systèmes de signes pourrait bénéficier de ce principe de contextualisation maximale puisque les signes, quels qu'ils soient, ne fonctionnent pas de manière isolée. En outre, tout texte est polysémiotique, ne serait-ce que par sa ponctuation.

L'articulation des trois problématiques dans ce cadre fait que l'inférence et la référence sont contraintes par la différence. Celle-ci repose sur l'existence d'un signifié linguistiquement défini de manière relationnelle comme valeur et sur la contextualisation radicale qui retient au moins un signe double, ce qui amène à une conception quaternaire du signe : le sens est construit dans le passage d'un signe à l'autre, selon deux relations homoplantes et deux fois deux relations hétéroplanes qui définissent les parcours productifs et interprétatifs élémentaires (Rastier, 2015 : 89). Pour le traducteur et le traductologue, ce modèle est nécessaire parce que l'on ne traduit pas mot à mot, ni la forme et le contenu séparément, mais dans la mesure où il ne fait que démultiplier les possibilités de la sémiosis « classique », il ne suffit pas pour rendre compte de la complexité du texte comme objet culturel soumis à des déterminations globales. Le schéma illustre le fait que les deux plans du langage ne peuvent pas être séparés dans ces parcours élémentaires :

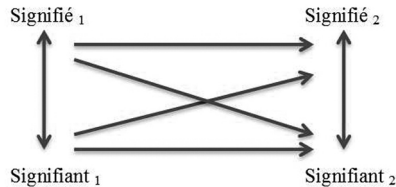


Figure 1 : Les parcours énonciatifs et interprétatifs élémentaires (Rastier, 2015 : 89)

Le passage du Sa_1 au $Sé_1$ relève de la sémiosis « classique » ; le passage inverse se produit lorsque, par présomption d'isotopie ou autre, on perçoit un son qui n'est pas celui qui a été prononcé. Pour l'interprète et le traductologue, les relations de $Sé_1$ à $Sé_2$ sont essentielles puisqu'elles définissent les isotopies à maintenir d'une manière ou d'une autre dans la langue d'arrivée ; les relations de Sa_1 à signifiant Sa_2 sont liées aux difficultés de la traduction des textes poétiques où les isophonies doivent être transposées. Les relations hétéroplanes postulent la non-séparation des deux plans du langage : de Sa_1 à $Sé_2$, elles permettent de désambiguïser le premier grâce au second, ce qui explique certains décalages inévitables entre source et traduction en traduction simultanée ; et le parcours de $Sé_1$ à Sa_2 est employé en traduction comme amorçage dans la même ou dans une autre langue quand il s'agit de trouver des équivalences.

De manière dynamique, comme en attestent les flèches, le schéma suivant montre le modèle contextuel du signe et la stratification du passage (Rastier, 2003 : 40). Il représente horizontalement le passage entre deux signes, c'est-à-dire ce qui fait signe de manière minimale. Le passage est entre deux signes concaves, ouverts vers le contexte à gauche et le contexte à droite et surtout, ils sont vides. Ils reçoivent des déterminations de l'entour et du contexte. S'appuyant sur les écrits de Saussure édités par Simon Bouquet (2002 : 93) à propos de la vacuité du signe et du sème associatif, ce modèle permet de présenter le niveau sémiotique de l'activité d'interprétation :

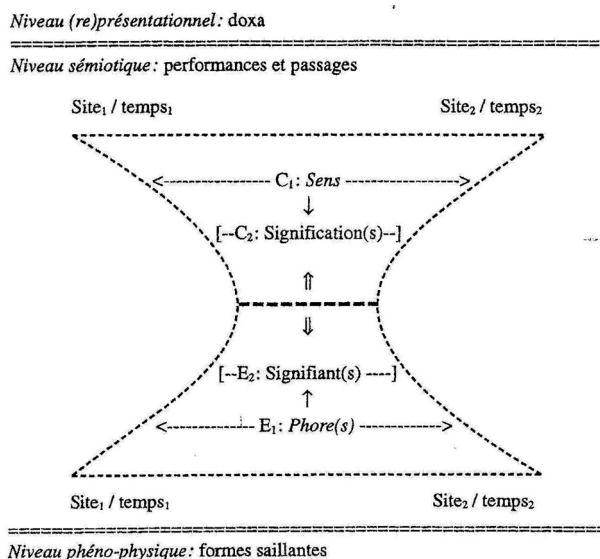


Figure 2 : Stratification du passage (Rastier, 2003 : 40)

De bas en haut, on part du niveau non-linguistique des perceptions sous le double trait qui reprend le niveau phéno-physique de René Thom ; elles sont liées à des phores qui au niveau linguistique (mais il peut s'agir d'une autre sémiotique) se manifestent par des signifiants. De haut en bas, le domaine des représentations, de l'idéologie, de la doxa est séparé par un double trait du niveau sémiotique qui assure donc une fonction médiatrice entre le monde des (re)présentations et le monde physique (Rastier, 2003). La liaison Signifiant(s) / Signification qui relève du système de la langue, central dans l'approche logico-grammaticale, associe des unités de sens (sème, sémème, proposition) avec des unités de son (phonème, syllabe). Les flèches simples indiquent que ce couplage est sous la dépendance du Sens et du Phore issus de la tradition rhétorico-herméneutique qui tient compte de la contextualité et de l'intertextualité et ne correspondent pas à des unités discrètes. Cette stratification du passage relativise la place du système et donne celle qui leur revient aux déterminations textuelles. Le passage est une ac-

tivité située dans l'espace et le temps (Site / temps). De plus, il est orienté *a priori* de gauche à droite même si le parcours peut ne pas être linéaire. Le sens de l'écriture peut aussi être différent. Il s'agit d'un signe qui n'est pas une unité discrète donnée mais un faisceau de relations entre strates. En outre, les relations entre strates selon ce schéma permettraient d'envisager d'articuler entre elles plusieurs sémiotiques différentes. Il s'agirait d'analyser les relations d'interprétation entre passages de productions relevant de ces sémiotiques différentes. Pour justifier cette idée, Rastier « applique » le schéma au passage entre un texte et un intertexte dans une autre langue : « Si donc les interprétants d'un passage peuvent relever d'une autre langue, pourquoi pas d'un autre système de signes ? » (2003 : 43). Ainsi, pour ce qui est des langues, dans la dédicace de *The Waste Land* à Ezra Pound, T.S. Eliot le qualifie de *il miglior fabbro* en référence au troubadour de la *Divine Comédie* de Dante mais aussi à un essai critique de Pound lui-même. Ce modèle pourrait permettre d'aborder l'interaction des systèmes sémiotiques quelle que soit leur modalité⁴. À tout le moins, il permet de dépasser la problématique du signe pour faire place à celle du texte afin de redonner toute son importance à l'interprétation en linguistique et à l'explicitation des parcours de traduction.

5. Un cadre théorique unifié

La linguistique et la traductologie ont besoin d'un cadre théorique unifié qui ne morcelle pas leur objet. La description linguistique sépare traditionnellement le mot qui relève de la lexicologie, la phrase qui concerne la grammaire et le texte qui revient aux disciplines littéraires. Dans le cadre de la sémantique des textes, ces paliers de complexité s'étagent selon une solution de continuité théorique fournie par le sème, unité pertinente de base du morphème au texte. Ceci intéresse particulièrement la traduction puisque l'on traduit des récurrences de sèmes sans égard pour les classes syntaxiques ou les frontières des phrases. Par ailleurs, la diversité des textes ne justifie pas de spécialiser les approches puisqu'elle est théorisée au niveau global des normes qui articulent les pratiques sociales et les productions linguistiques. L'équivalence syntaxique ou sémantique ne peut pas être généralisée au niveau de la langue. Mais quoi que l'on fasse, quand on traduit, signale Meschonnic (2007), on ne dit pas la même chose autrement : on dit forcément

autre chose, les systèmes linguistiques étant différents jusque dans les taxèmes en langue. Ce que l'on transpose d'une langue à l'autre ce n'est pas le sens mais « des conditions d'élaboration du sens » (Rastier, 2010 : 15). Le pivot de la traduction ne peut être fourni que par les normes et non par le système (Coseriu, 2001). Ce qui rend la traduction et l'intercompréhension possibles, c'est l'analogie relative des pratiques sociales et donc des discours et des genres qui leur sont liés. En présence d'objets culturels qui se caractérisent par leur diversité, il faut passer à un niveau supérieur de généralité qui est propre à tous les textes et qui précisément contraint les déterminations linguistiques. Entre les règles du système de la langue et la diversité des usages, se déploie cet espace des normes parmi lesquelles le genre est déterminant. Il ne s'agit pas d'une conception fonctionnaliste qui définirait le genre selon des critères pragmatiques d'impact sur la cible. Les genres résultent d'une interaction normée entre composantes sémantiques. Donc il est impératif de traduire en fonction des discours et des genres puisque ce sont ces normes qui servent de pivot au passage d'une langue à l'autre en déterminant la sémiosis textuelle et le mode d'interprétation et de production, assurant ainsi la comparabilité des textes. On traduit non pas de langue à langue mais de norme à norme et de texte à texte.

6. Le texte comme performance sémiotique

La performance sémiotique consiste à constituer le signe et ses relations multiplanes à partir du texte et des normes qui le contraignent dans un cours d'action interprétatif. C'est cette dualité sémiotique, Phore et Valeur relevant de la linguistique interne, qui vient d'être traitée selon un modèle néo-saussurien. Mais l'ensemble de ce processus, qui relève de la sémiosis textuelle, est lui-même contraint par deux autres pôles qui constituent l'objet culturel, Point de vue et Garantie (Rastier, 2010 : 17) :

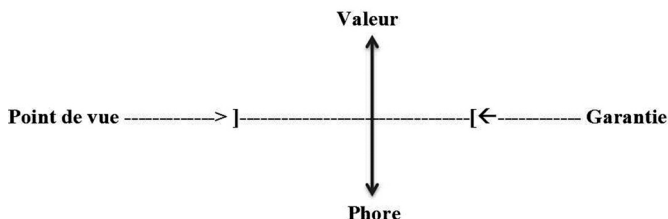


Figure 3 : Le modèle élémentaire de l'objet culturel (Rastier, 2010 : 17)

Si traduire, c'est traduire les conditions de l'interprétation, c'est aussi tenir compte des exigences propres aux disciplines du texte qui retrouvent leur place dans cette linguistique externe : la philologie concernant le Point de vue en tant que « signature » et la Garantie pour l'établissement de la lettre – validant ainsi le Phore – et son authentification ; la rhétorique pour le Point de vue comme éthos ; et l'herméneutique pour des questions de légitimité – dans la constitution d'un corpus, par exemple – et de point de vue. L'une des questions souvent posées en traductologie concerne la traduction de la culture. La réponse ne réside pas dans la décision arbitraire de traduire ou pas, ou de choisir sans détour tel mot plutôt que tel autre. Les options sont déterminées globalement en fonction des relations entre Point de vue et Garantie et tout choix, quel que soit le niveau, a un impact sur la création de l'œuvre dans l'autre langue. C'est dans cette articulation que réside la médiation critique du traducteur. Ce travail interprétatif permet d'éviter des erreurs comme celle qui a fait de *Croc Blanc* (1906), traduction de *White Fang* de Jack London, un roman pour enfant. Lorsque l'œuvre fut traduite pour la première fois, le genre qui a présidé à toutes les déterminations linguistiques ultérieures a été décidé selon une norme non requise : comme l'isotopie dominante est une isotopie dimensionnelle /animal/, il s'agit donc d'une histoire d'animaux et les histoires d'animaux sont pour les enfants. La nouvelle traduction dans l'édition de la Pléiade (2016) a réévalué le couplage Point de vue / Garantie pour être fidèle au projet initial. La traductologie se situe dans une position privilégiée pour étudier les rapports complexes entre traditions sémiotiques et entre cultures puisque la lin-

guistique des textes qui la sous-tend permet également une linguistique forcément comparatiste de l'intertexte dans sa dimension plurilingue.

6. Conclusion

Dans la mesure où elle tient forcément compte de la dimension herméneutique qui caractérise les sciences humaines, la traductologie, au sein de la linguistique, tient une place essentielle dans le projet de « rapporter la sémantique des textes et la linguistique qui l'inclut dans une sémiotique générale des cultures » (Rastier, 1997 : 8) qui reste à élaborer. La traduction et la traductologie ont à voir avec la transmission de ce qui ne peut être défini comme objet culturel qu'à l'intérieur d'une telle sémiotique des cultures. Traductologie et sémiotique ont forcément partie liée par l'intermédiaire de la discipline constituée qu'est la linguistique. C'est en se donnant un objet commun, les textes, dans leur complexité et leur diversité, que la sémiotique et la traductologie pourront œuvrer ensemble à la construction des signes et à l'étude de l'interaction des performances sémiotiques.

NOTES

¹ « *Translators do not translate languages but texts* » (Nida, 2001 : 5).

² Jean-René Ladmiral appelle ce processus de déverbalisation « *salto mortale* » (2004 : 42).

³ Pour des commentaires sur les circonstances et les conséquences du passage de *l'interprétant* de Peirce à *l'interpréter* de Morris, voir Rastier, 1990.

⁴ Si l'on entend traduction au sens large d'adaptation, la sémantique interprétative développe une théorie de la perception des formes sémantiques susceptible d'être étendue à des systèmes sémiotiques liés à d'autres modalités perceptives. Ainsi de l'adaptation d'un roman en film, etc.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABLALI, Driss, DUCARD, Dominique (dir.) (2014), *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BALLARD, Michel (dir.) (2007), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Arras, Artois Presses Université.
- BOISSEAU, Maryvonne, CHUQUET, Hélène (dir.) (2009), Numéro spécial *Lin-*

- guistique et traduction*, *Revue Française de Linguistique Appliquée*, vol. 14, n° 1.
- CANON-ROGER, Françoise (2009), « Traduction et réélaboration interprétative », *Revue Française de Linguistique Appliquée*, vol. 14, n° 1, pp. 25-38.
- CANON-ROGER, Françoise (2014), « Régimes de l'interprétation et traduction », dans ABLALI, Driss, DUCARD, Dominique (dir.), *Documents, textes, œuvres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 211-222.
- CASSIRER, Ernst (1991 [1942]), *Logique des sciences de la culture*, Paris, Cerf.
- COSERIU, Eugenio (2001), *L'Homme et son langage*, Louvain, Peeters.
- ECO, Umberto (1992 [1973]), *Le Signe*, Paris, Librairie générale française.
- ECO, Umberto (2004), *Mouse or Rat. Translation as Negotiation*, London, Weidenfeld & Nicolson.
- FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature : essais de méthode*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LADMIRAL, Jean-René (2004), « Dichotomies traductologiques », *La linguistique*, vol. 40, n° 1, pp. 25-50, disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2004-1-page-25.htm> DOI : 10.3917/ling.401.0025.
- MESCHONNIC, Henri (2007), *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier.
- NIDA, Eugene A. (2001), *Contexts in Translating*, Amsterdam, John Benjamins.
- RASTIER, François (1990), « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 9, pp. 5-39.
- RASTIER, François (1997), « Les Fondations de la sémiotique et le problème du texte. Questions sur les : « *Prolégomènes à une théorie du langage* » de Louis Hjelmslev », dans ZINNA, Alexandro (dir.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Brepols, Turnhout, pp. 141-164, disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Fondations.html.
- RASTIER, François (2001), *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François, BOUQUET, Simon (dir.) (2002), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (2003), « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », dans BOUQUET, Simon (dir.), *Ferdinand de Saussure*, Paris, l'Herne, pp. 23-51.
- RASTIER, François (2007), « Indices et parcours interprétatifs », dans THOUARD, Denis (dir.), *L'Interprétation des indices : enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 123-152.
- RASTIER, François (2010), « Linguistique interprétative et fondements sémiotiques de la traduction », *Texto !*, vol. 15, n° 4, disponible sur : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2718>.

- RASTIER, François (2011), *La Mesure et le grain : sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- RASTIER, François (2015), *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres.
- REISS, Katharina (2002), *La Critique des traductions : ses possibilités et ses limites*, Arras, Artois Presses Université.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- SELESKOVITCH, Danica, LEDERER Marianne (2001), *Interpréter pour traduire*, Paris, Klincksieck.
- THOUARD, Denis (2016), *Et toute langue est étrangère : le projet de Humboldt*, Paris, Les Belles Lettres.



SÉMIOTIQUE ET ESTHÉTIQUE

Herman Parret
Université de Louvain (Belgique)

L'esthétique en tant que discipline philosophique a une histoire courte. Alexander Baumgarten invente la doctrine en 1735 en faisant référence à Aristote et en forgeant le terme *Ästhetik* à partir d'*aisthêsis*, une notion essentielle de la métaphysique du Stagyrte suggérant le domaine de la sensorialité, de la sensibilité, de la sensibilité. L'esthétique se développera à partir de cette détermination initiale comme une philosophie systématique des catégories esthétiques, essentiellement le beau et le sublime. Une large gamme d'options théoriques ont été proposées, délimitant, souvent d'une façon incompatible, la nature et l'essence de la *beauté*¹. Une conception séduisante mais simpliste est celle de la sociologie du goût, comme elle est présentée par Pierre Bourdieu dans *La Distinction : critique du jugement* (1979) expliquant l'expérience de la beauté comme un phénomène social. C'est ainsi que la connaissance de l'*artworld* et l'intensité des plaisirs qui en découlent sont, de toute évidence, dépendantes du statut social, et Bourdieu n'hésite pas à poser que le « goût esthétique » est un moyen de choix par lequel l'élite sociale manifeste sa supériorité. Le « goût esthétique » serait même le moyen politique par excellence imposant les relations sociales. Les amoureux de la beauté dans nos sociétés manipuleraient ainsi leur snobisme comme un moyen cruel d'exclusion de toute une classe d'individus. On sent d'emblée que cette proposition de Bourdieu est quelque peu simpliste et que les choses sont bien plus complexes. Il va de soi que la sociologie de Bourdieu ne concerne que l'interaction de groupes sociaux et non pas la psychologie individuelle. La distribution sociale est essentielle, il est vrai, mais il est plus pertinent de penser le sentiment de beauté comme en-

châssé dans la spatiotemporalité passionnelle et cognitive spécifique du *felix aestheticus*, selon l'heureuse terminologie de Baumgarten lui-même. Un autre paradigme puissant s'ajoute à ce sociologisme réducteur, celui du biologisme. La perspective évolutionniste explique l'émotion « subjective » de l'amour du beau comme un mécanisme puissamment utile en fonction de la *survie* de la race et de l'individu. L'attachement à la beauté est favorable à la conservation de soi et devient ainsi une aptitude préconsciente de base. Les Vénus de la Renaissance, comme la *Vénus d'Urbino*, et les autres figures féminines du Titien exploitent leur beauté en fonction de mécanismes procréateurs, tout comme les corps athlétiques des Apollons et des Adonis témoignent de la virilité du chasseur et du lutteur, et de la force surhumaine qui fait survivre la race humaine. Il va de soi que de grands artistes comme Lucian Freud et Francis Bacon minent le simplisme de cette perspective biologisante.

1. L'esthétique comme doctrine des valeurs esthétiques

Si l'on scrute, outre les approches sociologique et biologique, le panorama des esthétiques issues du projet fondateur de Baumgarten, on distinguera deux grandes orientations, l'une exploitant une *aisthesis passive* donnant lieu à des concepts de l'*objectivité* du beau d'une part, et une *aisthesis active* générant des théories de la *subjectivité* du beau de l'autre. Les approches objectivantes, bien présentes depuis l'Antiquité, s'efforcent de saisir conceptuellement les propriétés « secrètes » de la beauté. Ce sont les théories de la proportion, de l'équilibre, de la perfection, de la pureté, de la symétrie, des formes géométriques et mathématiques. Cette prétention à l'objectivité, qui fait appel à Pythagore (l'angle droit, le canon du corps), passe par Palladio (la hauteur de la colonne doit être neuf fois sa largeur) et s'étend jusqu'à Marilyn Monroe (la poitrine idéale). Elle réduit l'expérience du beau à la saisie d'un concept ou d'une relation selon un *ratio* bien défini, ce qui fait comprendre d'ailleurs en profondeur la structure du *cosmos* dans son idéalité. On pourrait appeler de telles esthétiques « *formelles* » sachant bien qu'il existe plusieurs types de formalismes qui tous pourtant présupposent la passivité de l'*aisthesis*. Elles posent toutes que l'expérience du beau est de nature holistique – la beauté est la loi de l'ensemble, du jeu compositionnel des éléments constitutants de l'objet ou de l'état de fait. On re-

trouve le même objectivisme dans les approches *fonctionnalistes* qui soutiennent que nous puisons de la jouissance visuelle dans l'utilité praxique des objets ou des états de fait. L'intégrité esthétique, dans cette perspective fonctionnaliste, est située dans le jeu d'ensemble de la forme et de la fonction : plus la forme est déterminée par la fonction, plus l'objet est beau. Une telle conception de la beauté élimine tout ce qui peut paraître frivole, gracieux, élégant, superflu et décoratif. Ce point de vue radicalement fonctionnaliste ne peut évidemment pas être soutenu par des arguments sérieux. On se rappelle que la théorie duchampienne du *ready-made*, qui a sans aucun doute façonné le champ de l'art contemporain, suggère avec force que l'objet plastique, pour être objet d'art, doit être par essence défonctionnalisé². En plus, une conception fonctionnaliste de la beauté est globalement contre-intuitive : peut-on évaluer la beauté des couleurs dans leurs combinaisons et abstractions par leur seule utilité ?

Toutefois, on constate depuis Hegel le « déclin de la beauté » et Adorno comprend la modernité comme le rejet du beau en tant que norme et valeur. On ne cesse d'associer le culte de la beauté à une attitude politique conservatrice, à la culture bourgeoise et au goût social régressif. Paul Valéry, avec sa perspicacité habituelle, lance la boutade inquiétante : « La beauté est une sorte de morte » (1957 [1894] : 1240), et Antonin Artaud en commentant Soutine et Bacon suggère le remplacement de la *beauté* par la *cruauté*. Le terme de « beau » est de moins en moins utilisé pour caractériser l'émotion esthétique lors d'une visite de musée ou de salle de concert, et il est souvent remplacé par d'autres termes comme « intéressant » ou « impressionnant ». Quoi qu'il en soit, c'est bien l'esthétique kantienne du jugement esthétique du beau et du sublime qui est en pleine crise de nos jours, aussi bien pour ce qui marque intimement la production artistique que pour sa théorisation. Deleuze écrit quelque part que l'art actuel met en question l'existence, l'importance et la valeur du beau en remplaçant le beau par le *nouveau*, l'*intense*, le *surprenant*. Notre temps a plus d'attention pour toutes sortes de mutations, notre mentalité est devenue extrêmement sensible à l'historicité et à la temporalité des objets et des situations, ce qui met en question la beauté par essence éternelle et inébranlable – la beauté est placide, harmonieuse et sereine, elle invite à la contemplation. Voilà des valeurs qui sont fondamentalement mises en question de nos jours, de Breton à Deleuze et à Lyotard. Breton écrit : « La beauté sera *convulsive* ou ne sera pas » (2009 [1964] :

190]. Et la philosophie lyotardienne instaure l'âge du *différend*, ce qui ré-évalue la momentanéité, l'instabilité, le chaotique, l'imperfection. Valéry avait déjà constaté que le sentiment esthétique aujourd'hui est implanté dans une subjectivité convulsive dont la sensorialité fonctionne de façon chaotique et est colorée contextuellement. Cette problématisation de l'esthétique canonique, instaurée timidement par Baumgarten en 1735 et développée comme une cathédrale par Kant, est certainement supportée par les pratiques artistiques actuelles. L'esthétique classique avait instauré sa conception de l'œuvre d'art sur l'équilibre entre la *forme* et la *matière*, axe primordial régulant la qualité esthétique des œuvres. Les grands protagonistes du modernisme d'avant-garde, comme Kandinsky, Mondrian, Matisse, Picasso, ont été tous pris dans ce jeu délicat et constitutif de la forme et de la matière, ce qui permettait une évaluation et une appréciation esthétique selon les critères de l'esthétique kantienne classique. Toutefois, on constate dans l'art actuel un extrême *formalisme* (et conceptualisme) d'une part et un extrême *matérialisme* de l'autre. La fascination pour la matière dans sa nudité et dans sa brutalité, de Beuys ou de Kienholz à McCarthy et Serrano, excède toutes les virtualités du jugement esthétique classique. Plusieurs phases peuvent être distinguées dans cette marche vers la matière : l'*anti-forme*, le *informe*, l'*abject*³. Robert Morris invente dans les années 1960 la notion d'*anti-forme* comme réaction aux valeurs de l'art classique et moderniste, et il plaide pour l'*horizontalité* (contre l'idéal classique de la verticalité) et pour la *banalisation* des matériaux (industriels ou synthétiques, contre les matériaux « nobles » de l'art classique), toujours en favorisant le souple, le fluide, le mou, le visqueux. L'*informe* ensuite est dominé par le hasard et nous rapproche déjà de ce que Georges Bataille a pu appeler « la matière scatologique ». On aboutit à l'*abject* quand l'*entropie*, la précarité radicale de la matière, est totale et quand la *pulsion*, le temps rythmé des explosions de la corporéité libidinale, détruit tout ordre et équilibre. Julia Kristeva a proposé le terme d'*abject* pour indiquer cette position pivotale entre le ne-plus-sujet et pas-encore-objet, cette membrane indifférenciée et indicible provoquant le dégoût physique. Impossible d'incorporer cette « valeur » dans l'esthétique classique. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que le prédicat *laid* trouble le système des catégories esthétiques de Kant dans *La Critique de la faculté de juger* (1790) puisqu'il suggère le travail du Dehors hétérologique et indicible qui s'infiltre comme de la fluidification, du pourrisse-

ment – le laid comme triomphe absolu de la matière sur la forme. Il est certain que l'hypostase de la beauté est le fondement de l'esthétique classique dans sa courte histoire de 1735 à 1960 – le beau présuppose l'harmonie euphorisante de la forme et de la matière. Toutefois, on est entré dans la période où une telle hypostase n'a plus de sens, ni dans la pratique artistique ni dans la « nouvelle esthétique », essentiellement « postmoderne ». Quel a été l'apport de la sémiotique dans cette recherche d'un nouveau paradigme ? Qu'y a-t-il de radicalement novateur dans la « sémio-esthétique » actuelle ?

2. La sémio-esthétique : sensorialité et corporéité

Quand *De l'imperfection* de Greimas parut en 1987, l'accueil était divers et mêlé – les uns considéraient l'écrit comme un bijou existentiel et testamentaire, les autres comme une faiblesse, comme une rechute dans la « sémiotique douce », plutôt de l'ère pré-sémiotique⁴. Pourtant l'ouvrage, tout énigmatique qu'il soit, déploie des techniques sémiotiques canoniques et utilise la narrativité, l'aspectualité, les modalités, la pathémisation selon la théorie sémiotique des passions, la structure actantielle, les changements d'isotopie, les concepts de séduction et de manipulation... Greimas y est présent non pas seulement comme lecteur empathique de textes littéraires et comme amoureux de la beauté partout où elle se manifeste, mais également comme analyste perspicace disposant de ses stratégies puissantes, celles de la *machinetta* sémiotique.

Et pourtant, *De l'imperfection* couvre une philosophie dont le fondement métaphysique trouble et bouleverse. Il y a des marques d'un platonisme certain dans le prolégomène et l'épilégomène de l'opuscule et dans les gloses du corpus de cinq textes (Tournier, Calvino, Rilke, Tanisaki et Cortázar). Le titre *De l'imperfection* s'explique à partir d'une certaine *nostalgie de la perfection* qui perce à travers l'écran de l'imperfection. C'est que l'univers des apparences cache, réprime, refoule la perfection, l'essence du texte littéraire, et nous inculque ainsi un sentiment d'imperfection, ce qui serait le véritable moteur de la quête du sens, de l'expérience esthétique même. Nous vivons, selon Greimas, parmi les apparences, le monde des imperfections, notre condition d'homme, mais le geste artistique, dans sa production et dans sa saisie esthétique, est un geste euphorisant de transcendance vers les essences, vers la Perfection, geste qui fait de toute œuvre d'art une rêverie.

L'artiste, l'écrivain déchire ce voile de fumée des apparences, ce voile de Maya, il lacère cet écran des médiocrités phénoménales, c'est son bonheur, sa souffrance. On peut croire que cette fascination de la Perfection que Tourner projette dans la goutte d'eau qui coule lentement en rythmant le temps, retrouvant sa forme sphérique après avoir adopté un profil piriforme, est une remontée vers l'origine, vers l'indicible essence de la chose, loin de toute figurativité. De la figurativité il est dit justement qu'elle constitue cet écran du paraître. Mais cet écran s'entrouvre et transcende l'imperfection pour retrouver l'outre-sens, c'est dire *l'immanence du sensible*. *Homo aestheticus* savoure l'être, saveurs transcendantes qui l'immergent dans le bonheur, étant en même temps enchaîné par les apparences, toujours illusoires, traumatisme qui le fait souffrir. Greimas énonce parfaitement que « la saveur de l'éternité laisse [en même temps] l'arrière-goût de l'imperfection » (1987 : 73). Où est la « réalité », dans l'être ou dans le paraître ? L'esthète, par ses rêves, dans ses chaînes, vit une pathématique instable de tension et de détente, d'absorption et d'éloignement, de fusion et de désunion. Cette instabilité pathique est provoquée par l'éphémère statut de cette « réalité » fragile qui n'a pas d'ontologie stable mais qui est une mouvance éternelle entre apparition et évanescence. En fin de compte, l'épilégomène de *De l'imperfection* nous conduit vers une métaphysique de la Lumière. Greimas clôt *De l'imperfection* en citant le dernier cri d'un Goethe agonisant : *Mehr Licht !* Métaphysique de l'Être, de la Perfection, de la Lumière. L'esthétique greimassienne nous fait retourner aux sources, vers l'origine indicible, invisible, irreprésentable qui ne crée que des nostalgies et des attentes, mais c'est bien cette imperfection qui sert de tremplin vers cette origine insaisissable bien qu'illuminante jusqu'à l'aveuglement. La beauté nous élève vers le haut, nous pousse de la médiocrité et de l'insignifiance vers le Sens que, pourtant, l'on ne parviendra jamais à énoncer, à voir et à représenter. Plus encore, cette sphère excessive du Sens est insoutenable, horrible, elle torture. L'esthète patauge dans une impossibilité déchirante.

Une description sensible d'*homo aestheticus* démontre bien ce déchirement qui marque la saisie esthétique. De la métaphysique à l'analyse sémiotique, Greimas fait le pas en commentant en profondeur ce qu'il en est de l'*aveuglement*, de l'*épanouissement*, de l'*éblouissement*. Comment éprouve-t-on cet « heureux événement » qu'est la saisie esthétique ? On l'éprouve dans l'expérience d'une discontinuité des temps et des espaces,

de l'arrêt du temps de la vie quotidienne, arrêt de tous les bruits du monde, immobilisation et pétrification des mouvements rythmés par les habitudes et les besoins, rupture d'isotopie, fracture dans la suite des affaires de la vie, instauration d'un temps de la révélation, et figement des tendances et pulsions psychiques. Cette fracture, ce « moment d'innocence », cet ébranlement des états d'âme, cognitivement insaisissables, sont accompagnés d'un aveuglement paralysant, comme si les yeux étaient brûlés, frappés par l'éclair. Non seulement les yeux mais l'âme également est bouleversée par un étourdissement, un éblouissement qui enivre, non seulement comme une brûlure de la vision mais également comme la consommation intensive de la sensorialité entière. Greimas, dans son opuscule, ne cesse de chanter l'éblouissement de la saisie esthétique, surtout dans ses gloses sur Tournier et Calvino. C'est chez Calvino que Greimas glorifie l'élégant *guizzo* qui suggère excellemment cette discontinuité ou rupture dans la protensivité du regard d'*homo aestheticus*, ce *guizzo* ou frétillement du petit poisson « sautant comme un éclair argenté et brillant » (*Ibid.* : 29), figurant exemplairement la convulsion de l'âme à la recherche de la beauté. Le regard de Palomar, affecté par une esthésie extrême, perd toute consistance, étant marqué, victimisé, par un sauvage tressaillement. De l'aveuglement au tressaillement, on passe du visuel aboli au proprioceptif dérangé, c'est dire le sens interne du corps, là où est implanté le plaisir esthétique qui est « appréciation frémissante », énonce Greimas (*Ibid.* : 31). Une note, en ce lieu, doit être ajoutée : la fracture, source de l'expérience esthétique, est en fait une collision avec les ténèbres, elle est non itérative dans le temps, c'est l'impact, l'implosion de la *matière* infranchissable, totalité qui résiste à toute décomposition analytique. Cette « matière », insupportable et toujours excessive, est le support « prégnant » d'une « certaine obscurité » que Tanizaki présente dans un texte magnifiquement interprété par Greimas. Cet objet esthétique remonte aux origines, le noir, couleur « protopathique », qui révèle dans son excessivité l'intimité avec la Matière impénétrable, depuis et pour toujours sans forme.

L'expérience esthétique n'est pas engendrée par un regard, l'*homo aestheticus* n'est pas un regardeur, un voyeur, un visionnaire, soutient Greimas dans *De l'imperfection*. Certes, il y a de la visualité quand l'éblouissement frappe mais la vue, qui reconnaît les formes et les couleurs, n'est qu'un palier préliminaire à la fracture qui transforme l'*aisthèsis* en corrélat esthé-

tique. Un nouveau palier est atteint, au-delà de l'eidétique et du chromatique, et la hiérarchie des sensations est bouleversée quand la prégnance de l'éblouissement surprend et fascine le sujet. Les ordres sensoriels les plus profonds sont engagés pour qu'il y ait conjonction totale du sujet avec son corrélat. L'espace visuel est rompu, la discontinuité introduite par l'éclair de l'éblouissement brûle, détruit l'âme en un seul moment. La saisie esthétique est désir de conjonction, vouloir d'une rencontre violente, quête d'une intimité totale. Ainsi l'isotopie de la visualité est abolie et remplacée par celle de la *tactilité*, de l'attouchement. C'est bien l'histoire de Palomar selon Calvino, merveilleusement mise en scène par Greimas dans *De l'imperfection*. L'expérience esthétique, par conséquent, est d'ordre tactile et non pas visuel ou cognitif. L'appréciation « frémissante » du beau par *homo aestheticus* implique la fusion intime du sujet avec son corrélat, fusion qui se réalise dans et par le toucher. Greimas indique, dans l'analyse du poème de Rilke, comment la tactilité inspire et entraîne toute la richesse de la sensorialité – l'odeur des parfums, du jasmin, de l'œillet, de la rose, marque, provoque même, le vouloir de fusion d'*homo aestheticus* qui est essentiellement un corps en vie, avec ses rythmes et ses pulsions. Dans le poème de Rilke, l'ouïe s'ajoute à cette constellation polysensorielle – le rythme du corps fusionne avec le rythme musical. L'aperception gustative n'est pas absente non plus dans ce jeu des sensorialités, et on présume bien comment les goûts et les odeurs fusionnent en synesthésies. Greimas évoque la cérémonie du thé japonaise et les rituels de la cuisine française à ce propos. La saveur est ressentie dans l'intimité de la bouche tandis que dans la tétée et le baiser culminent le « contact savoureux » et la tactilité. Le texte de Cortázar fait l'éloge de la *main* et de la *caresse*, et l'attouchement provoque « un plaisir presque pervers » par le contact avec le velours, tout comme la sensation tactile d'une main qui frôle une joue, tout éphémère qu'elle soit, génère le même plaisir. Toutes sortes de combinaisons polysensorielles et toutes les variantes de synesthésies sont possibles, affirme Greimas d'après ses lectures, à condition que l'on transcende l'univers rationnel de la visualité, « le plus superficiel des sens », pour se laisser saisir par l'intimité des touches. La coalescence de la profondeur et de l'intimité amène la plus intense jouissance. C'est bien le toucher, dont Greimas reconnaît qu'il est « la plus profonde des sensations » (1987 : 92), qui réalise la conjonction la plus parfaite, voire la fusion thymiquement la plus intense, le toucher qui est par consé-

quent la clé de voûte de l'expérience esthétique. Telle est la leçon de *De l'imperfection*.

Il nous semble que le geste greimassien dans ce texte très inspiré prolonge de plusieurs points de vue la tradition de l'esthétique classique. Il est vrai que la sensibilité de Greimas pour les spécificités sensorielles est extrême et qu'il s'inscrit ainsi optimalement dans la conception canonique de l'*aisthesis active*, inaugurée par Aristote et construite conceptuellement par Baumgarten et ensuite par Kant. *De l'imperfection* saisit avec une intuition subtile et poétisante le fonctionnement haptologique et synesthésique des cinq sens, ce qui a pu mener à une nouvelle sémio-esthétique solidement établie et épistémologiquement consistante. Et pourtant, il est étonnant de constater que *De l'imperfection* soit peu ou pas cité et utilisé dans les textes sémio-esthétiques qui ont suivi la publication de l'opuscule⁵. Ainsi Jacques Fontanille, dans *Soma et Séma : figures du corps* (2004)⁶ théorise-t-il sur « le corps de l'actant » mais ne semble-t-il pas s'intéresser à une éventuelle « esthétique » de Greimas, bien qu'il étudie la spécificité des différents canaux de la sensorialité mais également des états pathématiques proches de ceux introduits par Greimas : la palpitation et la vibration de la « chair animée », que l'on peut confronter avec raison aux catégories greimassiennes de l'aveuglement, de l'épanouissement et de l'éblouissement. Fontanille s'est spécialement intéressé au fondement somatique de la vie sensorielle et sensitive de sujet-actant, mais il ne commente pas la spécificité de la « rupture esthétique ». Le supplément que Fontanille apporte aux intuitions de Greimas est pourtant essentiel : d'une part, il fallait libérer la sémiotique de ce lourd fardeau métaphysique quasi platonicien qui pèse tant sur les intuitions esthétiques de Greimas, pour fonder l'esthétique dans une modélisation épistémologiquement adéquate, et d'autre part, il fallait implanter la sensorialité et la richesse sensible si diverse de l'*aisthesis active* dans la *corporéité*. Le corps vital n'est pas totalement absent dans les analyses greimassiennes, surtout dans ses épanchements sur le poème de Rilke. Mais ce n'est pas explicitement le cas chez lui que *soma* soit le principe fondateur et organisateur de l'*aisthesis active* comme chez Fontanille où l'enchâssement corporel génère et délimite globalement le fonctionnement *sensoriel* des esthésies, la synthèse *sensitive* des poly- et synesthésies, et la *sensibilité* intériorisant (subjectivant) les passions actantielles.

Ainsi dirais-je que la *doxa* sémiotique ne consiste pas seulement en la conception d'une riche *sensorialité* que Greimas a mise en scène dans *De l'imperfection*, mais assimile également son supplément essentiel, la *corporéité* comme elle est modélisée par Fontanille⁷. On ne peut concevoir une sémio-esthétique valable sans ce supplément essentiel. *Soma* est vu par Fontanille comme le substrat de la *sémiosis*, et le projet sémiotique, en passant par la théorie des passions plutôt que par la psychanalyse et la psychologie, se construit à partir d'un modèle topologique dynamique de *soma* qui rend compte des présences sensibles des phénomènes – sensorialité et incarnation vont ensemble. En effet, le corps, source constitutive de la *sémiosis* dans ses plus fines manifestations, est fondateur de la vie sensorielle et de toutes ses ramifications existentielles enfantant ainsi une riche figurativité énonçante et énoncée, essentiellement dans les pratiques discursives. L'*aisthesis* est « active » à cause du dynamisme du corps, de sa motricité, de sa vitalité, ce corps étant un corps de pulsion et de forces. Sans entrer dans le détail de sa construction anthropo-épistémologique, je note que Fontanille dégage en fait une double identité du corps de l'actant, un *Moi* de référence vécu comme *chair*, une intéroceptivité spatio-temporalisante et sensori-motrice, et un *Soi*, une instance de rémanence, d'empreinte et de mémoire. Ce *Soi*, dans son extéroceptivité, est surtout une « enveloppe plurielle et poreuse », une « frontière vivante et sensible entre le *Soi* et l'autre » (Fontanille, 2004 : 111)⁸, et par conséquent un élément déterminant les interactions actantielles et l'ouverture intentionnelle vers le monde. Les figures du *Soi-enveloppe* forment toute une syntaxe qui se déploie dans les pratiques discursives et artistiques (dans le livre de Fontanille : pratiques littéraires [Proust, Claudel], filmiques [Lars Von Trier], picturales [Hubert Robert, Marcel Duchamp]). Il ne m'importe pas de présenter cette modélisation de Fontanille de *soma* dans sa globalité ni de commenter ses applications syntaxiques ou ses analyses figuratives et discursives. Il me suffit de suggérer comment la *doxa* sémiotique combinant la focalisation de Greimas sur la fécondité sensorielle, d'une part, et la modélisation des virtualités syntaxiques du corps chez Fontanille, de l'autre, nous mènent en dehors et plus loin que l'esthétique classique qui, même si elle exploite l'*aisthesis active*, comme le fait l'esthétique de Kant, ne dépasse pas vraiment les ambitions d'une doctrine des soi-disant catégories ou valeurs esthétiques (essentiellement le beau, le sublime, le laid). Dans ce sens-là, la « sémio-esthétique », forgée inchoativement dans

les écrits de Greimas et Fontanille, cultive une plus-value qui a été dûment exploitée au cours des décennies passées.

3. La sémio-esthétique entre morphologie et phénoménologie

Cet acquis prolifère dans toutes les directions, complémentaires mais souvent contradictoires, et je me limite à deux orientations en sémio-esthétique qui, à première vue, semblent totalement divergentes mais en fait ne le sont pas : la morphologie et la phénoménologie. Jean Petitot, mathématicien et sémioticien pénétrant, présente dans *Morphologie et esthétique* (2004) sa conception de l'esthétique à partir de son impressionnante culture philosophique et de ses lectures précises des grands textes canoniques de l'histoire de l'esthétique philosophique. Il se focalise surtout sur les sources du structuralisme qui s'est imposé comme l'épistémologie et la méthodologie des sciences sociales déjà dans les années 1960, spécialement de la linguistique et de la sémiotique. Petitot considère que la morphologie goethéenne est l'« acte de naissance du structuralisme » et il y découvre que « le structuralisme est un *naturalisme* d'inspiration biologique et non pas, comme on le croit souvent, un formalisme d'inspiration logiciste » (2004 : 70). C'est ainsi que la morphologie goethéenne en tant que dynamique de transformation garde son actualité, de Darwin à Lévi-Strauss. On connaît l'énorme influence que le *Laocoon* de Lessing, autre morphologue, a eue sur la théorie esthétique des XIX^e et XX^e siècles, surtout en ce qui concerne la classification et la hiérarchie des arts à partir de leur spécificité médiale. Lessing défend une conception immanentiste du sens de la forme et c'est ainsi qu'il est le précurseur de la morphologie goethéenne. Un autre acteur s'interpose encore entre Lessing et Goethe : Herder qui soutient que la classification des arts plastiques (peinture, sculpture, architecture) dépend de la spécificité des canaux sensoriels invoqués. C'est Herder qui oppose le *haptique* à l'*optique*, le toucher et la vue, corrélés à la sculpture (toucher) et à la peinture (vue). Il peut sembler que l'esthétique de Lessing et surtout l'apport fondamental de Herder ne soient pas vraiment mis en valeur à notre époque, et certainement pas en sémio-esthétique post-greimassienne. Petitot, par contre, en insistant sur un Goethe « naturaliste », montre surtout comment la morphologie goethéenne peut mener à une sémio-esthétique adéquate. Son point de départ est bien l'analyse goethéenne du *Laocoon*. Ce

« chef-d'œuvre parfait », dans les termes de Goethe, « ce suprême achèvement des arts plastiques » montre une « nature vivante hautement organisée » (*Ibid.* : 34). Si l'on suit Petitot, il y aurait une intelligibilité purement perceptuelle de la sculpture pour Goethe, une « dimension perceptive *sui generis* du sens », organisant l'espace selon le « principe de non-généricité » (*Ibid.* : 55). La morphologie post-goethéenne organise également le temps *compressé* dans le « présent vivant » (proposition qui préfigure un théorème de Husserl), dans le « moment fécond » d'un instantané, dans une prégnance, comme on le formule dans la sémiologie du mathématicien René Thom qui a passablement inspiré Jean Petitot. En effet, le modèle goethéen qui intéresse Petitot est bien celui de la « montée morpho-sémiotique » : au départ, les relations d'oppositions et de contrastes sont perceptives et non conceptuelles (il y aurait, par conséquent, une « intelligibilité purement visuelle ») et elles s'incarnent ensuite dans des rôles actantiels et thématiques qui se « passionnalisent » ensuite dans des figures, voire des personnages. Voici donc chez Goethe un « parcours génératif » quasi-greimassien ! Important également est le fait que l'unification « naturaliste » (en fait, « vitaliste ») chez Goethe repose sur « un concept de Nature qui débouche sur la sphère du sens à travers des processus cognitifs de sémiotisation » (*Ibid.*). C'est bien ainsi que Petitot voit la « généalogie morphologique » de la sémio-esthétique.

Et Petitot poursuit ses lectures de l'histoire de la pensée morphologique tout au cours de son remarquable *Morphologie et esthétique* en passant en revue toute une gamme d'acteurs qui illustrent la permanence de la pensée morphologique dans la pensée moderne. Paul Valéry, entre autres, dans son texte tardif *L'Homme et la coquille* (1937), pose la question de l'essence d'une forme naturelle (comme une coquille) qui, dans son apparaître morphologique, fait hésiter le sujet « entre la recherche d'un introuvable principe organisateur et l'évaluation esthétique contemplative » (2004 : 177). Il est vrai que Valéry vise une véritable « intelligence des formes » (*Ibid.*). Petitot enracine Valéry dans l'esthétique kantienne : Valéry, tout comme Kant, reconnaît qu'une esthétique transcende la construction mécanique causale et découvre la production vivante téléologique des formes, « l'énigmatique tendance "technique" de la Nature à produire des formes » (*Ibid.*). L'insertion de Husserl dans le courant morphologique est plausible puisque le fondateur de la phénoménologie construit une eidétique de la forme

sous-jacente à l'apparaître sensible. Petitot conclut, sans doute avec trop d'impatience, que, pour Husserl, la couche signifiante de la valeur se fonde dans la couche morphologique : « la signifiante », écrit-il, « est un lieu où perception et évaluation se rejoignent pour se conjindre et où la valeur (le sens) se fonde dans la forme » (*Ibid.* : 125). L'objet de valeur et l'objet de perception sont ainsi mis en parallèle : « la valeur signifiante (en particulier esthétique) est au perçu sensible ce que la jouissance (le sentiment) est à la perception et que les affects sont aux sensations » (*Ibid.*). Il paraît pourtant difficile de suivre Petitot jusqu'au bout de son interprétation de Husserl. Husserl parachève, prétend Petitot, les intuitions de Goethe et de Peirce en ce qu'il peut être considéré comme le fondateur d'une sémiotique morphologique et d'une sémiophysique du monde sensible. Reste à savoir si la série Kant / Goethe / Peirce / Husserl est vraiment transpositive comme le fait croire Jean Petitot. Même remarque pour le traitement de Merleau-Ponty dont il est dit qu'il est responsable d'« une refondation naturaliste de la phénoménologie » (*Ibid.* : 128). Les *Cours du Collège de France* sont invoqués pour suggérer que pour Merleau-Ponty le sémiotique s'édifie sur le morphologique, ou, en d'autres mots, qu'il faut fonder le sens dans une phénoménologie qui se dépasse « vers une approche topologique et dynamique des formes » (*Ibid.*). Il est certain que la plupart des lecteurs du Merleau-Ponty de *Le Visible et l'invisible* (1964) se reconnaîtront à peine dans une telle caractérisation de sa philosophie. Umberto Eco également, surtout son *Kant et l'Ornithorynque* (1999 [1997]), est ajouté à ce panorama de tenants de la morphologie sémio-esthétique. Petitot soutient tout programme de recherche menant à la naturalisation du sens contre tout effort d'une culturalisation de la Nature dont il prétend que c'est la tendance dominante dans les sciences humaines. Petitot ne croit pas au manichéisme, « d'un côté la nature, l'objectivité, l'explication, et de l'autre la culture, l'autoréflexion, la saisie d'un sens existentiellement éprouvé » (*Ibid.* : 137). Évidemment, Eco, comme Petitot, se tourne contre l'idéalisme sémiotique qui a laissé chez Greimas quelques traces. Toutefois, il semble douteux que le « socle dur de l'être » (*Ibid.*) dont nous a parlé Eco dans *Kant et l'Ornithorynque*, puisse être compris comme « le principe morphologique et gestaltiste faisant de la forme le phénomène de l'organisation de la matière » (*Ibid.*), comme le propose avec ferveur Jean Petitot. Ses hypothèses sont puissantes, philosophiquement plausibles et génératrices d'adéquates applications analy-

tiques – en sémio-esthétique visuelle, comme la lecture des *Annonciation* de Piero della Francesca le prouve, et en sémio-esthétique textuelle, comme l'indiquent la subtile analyse de la phrase de Vinteuil ou d'autres passages célèbres dans *À la recherche du temps perdu*, ou de la séquence sur la bataille de Waterloo dans *La Chartreuse de Parme* et d'autres écrits de Stendhal. L'option morphologique procure évidemment à cette sémio-esthétique un caractère scientifique qui l'apparente d'un certain point de vue aux sciences cognitives⁹ et qui est inspiré par une philosophie téléologique biologiste. Il va de soi que pour le morphologue la « perception » esthétique, voire l'expérience esthétique, n'est pas seulement une *aisthesis* mais elle est également générative, elle est activement « mise-en-forme », elle est « vie des formes », titre du livre indispensable de Henri Focillon. Toutefois, la *doxa* sémio-esthétique que Greimas et Fontanille ont instaurée – sensorialité et corporéité – y est sauvegardée d'une certaine façon, cultivée même, tout comme dans l'orientation « phénoménologique », opposée mais complémentaire. Morphologie et phénoménologie sont deux portes d'entrée en sémio-esthétique : la forme et le « phénomène » sont deux effets complémentaires de l'*aisthesis* active.

Si j'invoque la phénoménologie en ce lieu, ce n'est pas tant le Husserl des *Recherches logiques* et des *Idées* ou le Merleau-Ponty de la *Phénoménologie de la perception*, mais bien plutôt une « attitude » naturelle généreuse à l'égard des « phénomènes », une certaine ouverture phorique sans les préjugés d'un philtre théorique et sans préoccupation pratique ou utilitaire¹⁰. Ce n'est pas que les sémio-esthéticiens qui témoignent d'une telle attitude n'aient aucun intérêt pour la « vie des formes », bien au contraire, mais cet intérêt est enchâssé dans une sensibilité subtilement excitable de l'« âme » (*Gemüt*, dans la terminologie de Kant). Aucun livre ne représente si exemplairement cette sensibilité pour le « phénomène » du sentir vital que *La Maison et l'escargot* de Raúl Dorra (2013)¹¹ qui dépasse et approfondit avec génie l'acquis de Greimas-Fontanille – sensorialité et corporéité¹². Dorra s'intéresse à la présence du corps dans le langage, à la voix comme « écoulement esthésique »¹³, à la signification du sujet-corps dans le monde et pour la co-subjectivité, à la « spectacularisation » du sujet somatique se présentant dans ses gestes, dans ses empreintes, au regard des autres. Dorra suggère de façon bien convaincante comment le haptique exerce une omniprésence fondatrice en tant que base de la sensorialité dans son

entièreté. On retrouve cette même sensibilité phénoménologique dans *Sens et musicalité : les voix secrètes du symbolisme* de Veronica Estay Stange (2015). Ce livre est l'étude sémio-esthétique la plus convaincante et la plus passionnante des vingt dernières années, non seulement à cause de la connaissance appropriée chez l'auteure du romantisme allemand et du symbolisme français, de leurs esthétiques et musicologies, du champ des applications très étendu et bien organisé, de l'introduction de théories peu connues comme celle de Jean d'Udine, mais également pour son choix de patronages prestigieux et adéquats comme celui de Valéry...¹⁴ La phénoménologie de l'expérience esthétique chez Estay Stange contient des éléments essentiels de la sémiotique de Greimas-Fontanille comme les concepts d'actant tensif et comme le programme narratif et aspectuel, mais elle enchâsse ces éléments dans une fine sensibilité pour la spécificité du paradigme musical et sa sémantique. La méthodologie ouverte dans ce livre est dominée par une riche culture générale, historique et musicologique, qui en fait une exemplification idéale de la sémio-esthétique contemporaine.

4. En guise de conclusion : l'organisation esthétique et la temporalité

Je circonscris, en guise de conclusion, deux domaines de recherche en sémio-esthétique qui ont mobilisé une attention particulière dans les dernières décennies : celui de l'organisation *esthétique* (la structure interne de l'*aisthesis* selon la spécificité des cinq sens), surtout de la complexité des polysensorialités et des synesthésies, et celui des *temporalités* des régions diverses de la *sémiosis*. En ce qui concerne l'organisation esthétique, Estay Stange a mis remarquablement en avant, en ce qui concerne l'expérience esthétique de la musique, les notions sémio-esthétiques des « correspondances » (Baudelaire, Rimbaud), syncrétismes et synesthésies. Greimas avait peu exalté les synesthésies dans *De l'imperfection* mais il avait insisté sur le fait que la perception polysensorielle est la source aussi bien de l'activité cognitive que de la vie émotive et passionnelle des sujets. Et il avait montré comment la sensibilité passionnelle de l'âme est contrainte par la structure sensorielle du « corps interne » provoquant ainsi la fusion du « travail » des cinq sens. Il est vrai que les esthésies des cinq sens peuvent être étudiées comme des *sémiotiques spécifiques* qui génèrent et interprètent, à partir des contraintes et des virtualités physiologiques et neuro-cognitives,

cinq façons relationnelles spécifiques signifiant le monde comme une conglomération de cinq ontologies régionales. Toutefois, une phénoménologie plus fine parvient à démontrer que ces cinq ontologies régionales ne sont pas des projections abstraites et que les cinq esthésies ne se juxtaposent pas mais ont tendance à fusionner. La sensorialité humaine, dans son fonctionnement non pas pathologique mais normal, est constituée comme une *intersémiotique* passablement holistique. Les psychologues de la perception reconnaissent depuis longtemps cet holisme. La sémio-esthétique également s'efforce d'élaborer une théorie des modes du sensible basée sur l'analyse des virtualités polyvalentes du « corps interne » – les cinq esthésies fusionnent dans le *sentiment du corps vital*. C'est pourquoi l'organisation sensorielle est avant tout *poly-esthésique* et / ou *synesthésique*.

Ainsi deux types de synesthésies sont à distinguer, d'une part la *synesthésie intersensorielle*, et de l'autre la *synesthésie somatique*. La synesthésie fonctionne ou bien comme un phénomène intersensoriel, comme une simple « communication » ou « superposition » de canaux sensoriels spécifiques (la vision et l'ouïe dans le cas de l'audition colorée par exemple) ou bien comme une saisie somatique émanant d'un *sens global* (*overall sense*), le sens *intéroceptif* du corps comme nœud de la vie sensorielle du sujet dans sa globalité. Le corps, dans le premier cas, est un corps *intersensoriel*, et dans le second cas, un corps *vital*, « senti » de l'intérieur, intéroceptivement, somatiquement. Parmi les synesthésies intersensorielles, c'est bien le domaine de l'*audition colorée* (l'oreille « perçoit » des couleurs) qui est le mieux couvert¹⁵. Mais le champ de recherches pourrait être élargi : le corps-fait-oreille, confronté avec le ton qualitatif d'une *voix*, « perçoit » également des *formes*, des *goûts*, par conséquent des sensibles tactiles et gustatifs – pour l'olfactif, très peu de cas sont connus, mais ne s'agit-il pas aussi d'une spécificité de notre culture ? On peut s'imaginer que dans des cultures plus ouvertement « sensuelles », le sujet sous l'impact du ton qualitatif d'une voix, « perçoive » également des odeurs. En ce qui concerne les formes *tactiles*, plusieurs expériences sont vraiment concluantes : les sujets sont en général capables de reproduire par un dessin les formes tactiles que l'oreille « perçoit » : la forme du tonnerre, mais même la ligne mélodique spécifique d'une voix est perçue comme fluide, raboteuse, perçante... C'est ainsi que le *ton* d'une voix interpelle tout le corps en tant que centre de la coordination intersensorielle mais également en tant que sensibilité intéroceptive. Étant

« blessé », « chatouillé » par une voix, le corps-fait-oreille « sent » son intériorité comme une vitalité interpellée. C'est en fait ainsi que les Sirènes nous charment : elles font appel à notre « sentiment de vie » (*Lebensgefühl*).

Comment explique-t-on la synesthésie en sémio-esthétique ? Merleau-Ponty s'est sérieusement intéressé au phénomène dans le chapitre sur « Le sentir » de la *Phénoménologie de la perception*, où il analyse les effets de « [l']intoxication par la mescaline, parce qu'elle compromet l'attitude impartiale et livre le sujet à sa vitalité, devra donc favoriser les synesthésies » (1945 : 271). En fait, sous mescaline, un son de flûte donne une couleur bleu vert, le bruit d'un métronome se traduit dans l'obscurité par des taches grises. Il soutient évidemment que l'expérience synesthésique n'est pas nécessairement pathologique et morbide, et qu'elle peut exister à l'état normal, soit par un mécanisme rationnel d'élaboration intellectuelle, soit comme une manifestation affective plus marquée chez certaines personnes privilégiées, des artistes par exemple. *L'Œil écoute* – titre d'une œuvre de Paul Claudel. Il semble bien que l'on puisse mettre l'oreille dans l'œil, tout comme on peut mettre l'œil dans l'oreille. C'est Rousseau qui écrit dans l'article « Imitation » du *Dictionnaire de musique* : « La musique semble mettre l'œil dans l'oreille. [...] La nuit, le sommeil, la solitude et le silence entrent dans le nombre des grands tableaux de la musique » (cité par Dufrenne, 1991 [1987] : 116). L'œil dans l'oreille, tout comme l'oreille dans l'œil quand « l'œil écoute ». Mais que dit-on exactement en énonçant que l'œil écoute, qu'entend-on par le *comme si* impliqué dans cette prédication ? Ne s'agit-il là que d'une simple relation de *métaphoricité*, d'une simple *analogie* fortuite et gratuite ? Cette métaphoricité serait possible, non pas parce que l'ouïe se substituerait à la vue en tant qu'organe sensoriel mais parce que le faisceau de propriétés prédicatives appartenant au domaine auditif commencerait à dominer. On exploiterait dans ce cas surtout des mots polysémiques qui signifient autre chose sur les deux registres sensoriels différents. Que « l'œil écoute » serait alors uniquement une question de langage. Et pourtant il s'agit de bien plus que d'une simple qualification discursive, et cette question est dûment traitée par Dorra et Estay Stange.

Les divers régimes de la *temporalité* de la *sémiosis* ont toujours été un sujet énigmatique de fascination, même pour les sémioticiens les plus hardis¹⁶ – Claude Zilberberg écrit : « La question du temps est au premier abord décourageante. Au moins à plusieurs titres » (2006 : 103), bien que sa gram-

maire tensive ouvre plusieurs pistes originales¹⁷. Il y a chez Zilberberg une modélisation précise de la présence de l'événement dans le cadre du projet global d'une grammaire tensive où le *parvenir* et le *survenir* fonctionnent comme deux modes d'efficiance et accèdent ainsi « affectivement » dans le champ de présence du sujet, et où les valences du *tempo* et de la *tonicité* définissent la spécificité syntaxique (syntaxe extensive comme intensive) des séquences temporelles. Une sémio-esthétique d'une tout autre orientation méthodologique, moins littéraire et surtout plus analytique et moins catégorielle, s'efforce de penser la temporalité d'autres sections bien délimitées de la *sémiosis*. C'est le cas de la recherche d'Anne Beyaert-Geslin, dans *Sémiotique des objets : la matière du temps* (2015), où la temporalité complexe de l'objet dans sa quotidienneté mais également en tant qu'objet d'art (Beuys, Yoko Ono, Kiki Smith, Ai Weiwei, œuvres de la Biennale de Venise 2013 et de l'exposition *Les Papesses* à Avignon, même année) est examinée¹⁸. Beyaert-Geslin est bien consciente qu'une théorie des régimes temporels des objets ne peut faire abstraction du phénomène de dématérialisation due à la digitalisation et autres technologies de l'information. La méthode de ses analyses du temps des objets esquisse un parcours en trois régimes : « avec le *temps diachronique*, les objets sont transformés en *récit* (c'est le temps de la madeleine de Proust) alors que le *temps historique* les situe dans une *expérience* dont le sens prolifère parce qu'elle reste plongée dans l'idiosyncrasie » (2015 : 19), tandis que le troisième régime est bien celui d'un *temps du faire*, là où la temporalité émane d'une forme de vie et s'inscrit dans une scène pratique d'action, en fait là où l'objet fonctionne dans l'actualité et la quotidienneté des pratiques. Ainsi une sémio-esthétique de la *chaise* dans ses multiples formes et figures – l'exemple préféré de Beyaert-Geslin – illustre parfaitement cette triple temporalité. « Les *objets* sont donc des interfaces entre le corps et le monde : ils sont à la fois une projection du corps et une exemplification des propriétés de l'environnement mises à notre disposition », et on accepte volontiers que dans ce cadre théorique « les *mains* explorent un objet [...] pour identifier le matériau, [...] la résistance de l'objet, pour “mettre l'objet en pratique” » (*Ibid.* : 29-30). On présume bien comment les « passions » et les modalités actantielles parcourent les trois régimes de la temporalité des objets. Et le fonctionnement social des objets amène une ritualisation, une stylisation gestuelle, un ajustement, une esthétisation même, provoquant des

suspensions et des accélérations, des changements de tempo, qui font « vibrer » les formes de vie et le temps ainsi généré. Peu de textes en sémio-esthétique contemporaine m'ont autant ému par leur clarté, leur précision et leur adéquation que *Sémiotique des objets : la matière du temps*.

Certes, il y a dans cette histoire de l'esthétique qui commence avec Baumgarten et qui mène à la sémio-esthétique d'aujourd'hui une continuité. Le point de départ est l'*aisthesis* que Kant a théorisée comme une *aisthesis active* bien que la discipline elle-même soit restée une doctrine des catégories esthétiques, essentiellement du beau et du sublime. Greimas, dans *De l'imperfection*, cultive le même point de départ aristotélicien. L'insistance sur *soma*, la *corporité* comme fondation de la sensorialité et de la sensibilité chez Fontanille, a mis en marche la sémio-esthétique, façonnée substantiellement par la morphologie et la phénoménologie. Cet ensemble de « méthodes », à première vue composite, a été extrêmement fructueux, et je n'ai pu indiquer que quelques domaines où la recherche a été particulièrement abondante, notamment le domaine de l'organisation de l'*esthésique*, surtout des proliférations des *polyesthésies* et des *synesthésies*, et le domaine des *temporalités* spécifiques de certains régimes particuliers de la *sémiosis*. Certes, il y a une continuité de Baumgarten à nos jours mais la sémio-esthétique depuis les années 1980 a pu se détacher de la focalisation sur les catégories esthétiques, totalement inadaptée à l'état des arts de nos jours. Il convient maintenant de parfaire ces recherches en sémio-esthétique, de cultiver d'autres sensibilités pour les phénomènes esthétiques et de défricher d'autres significances de l'*aisthesis*.

NOTES

¹ Plusieurs inventaires et analyses ont été proposés récemment, comme celui de Dominique Château (2010).

² L'importance épistémologique des positions de Marcel Duchamp a été démontrée dans deux textes qu'il faudrait lire ensemble : Parret (1999) et Fontanille (2004).

³ Voir Parret (2003). Également Bois et Krauss (1996).

⁴ Je fais abstraction dans ce texte de toute considération concernant l'« autre sémiotique », celle de Peirce, où un concept totalement différent de l'esthétique (comme science normative) a été développé. Voir, pour l'esthétique peircienne, le recueil que j'ai publié sous le titre de *Peirce and Value Theory. On Peircean Ethics and Aesthetics* (1994), spécialement mon article, « Peircean Fragments on the Aesthetic Experience » (1994).

⁵ On constate la même absence dans le volume collectif *Sémiotique et esthétique* (dirigé par Parouty et Zilberberg, 2003), où Parouty mentionne l'importance de *De l'imperfection*, mais l'opuscule n'obtient presque aucune attention. Pour Parouty, « l'esthétique serait donc avant tout un lieu de rencontre ou de conjonction entre un sujet percevant et un objet du monde sensible défini par un espace-temps qui en détermine la réception, c'est-à-dire la valeur » (*Ibid.* : 9). Claude Zilberberg, dans sa « Présentation », réalise une synthèse bien réussie des plus de trente contributions dans ce recueil. Il va de soi que, en sémiotique post-greimassienne, le volume *Sémiotique et esthétique* est l'unique effort de construction d'un « territoire » pour la sémio-esthétique.

⁶ Il faudrait recourir également à Fontanille (2011).

⁷ Fontanille note avec raison que la sémiotique anglo-saxonne, celle de Peirce, mais aussi celle d'Umberto Eco, n'ont jamais tenu compte de ce soubassement absolument essentiel qu'est la *corporéité* (2004 : 132-135).

⁸ Voir également Anzieu (1985).

⁹ Per Aage Brandt, dans ses publications depuis vingt ans, radicalise la position cognitiviste, mais ses formalisations ne sont que faiblement justifiées intuitivement. Chez Audrey Moutat on constate une même attraction pour le cognitivisme sans que la fondation philosophique pour la position cognitiviste soit pleinement assimilée. Voir comment le schématisme chez Kant est présenté dans la section « Perception et schématisation » de *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception* (2015).

¹⁰ On ne peut pas ne pas mentionner le livre de Jean-Claude Coquet, *Phusis et logos : une phénoménologie du langage* (2007), mettant en place une « sémiotique des instances énonçantes » construite à partir de la linguistique de l'énonciation de Benveniste articulée sur la phénoménologie essentiellement merleau-pontienne.

¹¹ Veronica Estay Stange et Denis Bertrand, dans leur *Introduction* au livre, saisissent parfaitement l'importance de ce texte exquis pour la sémio-esthétique. On pourrait appeler le travail de Dorra une « sémiotique douce » en l'opposant à la tendance morphologique, plus modélisante et formalisante. C'est vrai, « Raúl Dorra est poète, et sémioticien. Sémioticien quand il écrit de la poésie, et poète quand il fait de la sémiotique », selon une expression ailée d'Éric Landowski, citée au début de l'*Introduction*.

¹² Dorra cite souvent Greimas et Fontanille (1991).

¹³ Voir à ce propos mon livre *La Voix et son temps* (2002).

¹⁴ Voir Estay Stange (2015 : 489-525), la conclusion résumant les positions sémio-esthétiques essentielles de l'auteur.

¹⁵ Voir un petit ouvrage bien intéressant de Henry Laries, *Les Synesthésies* (1908), qui énumère quelques cas importants d'audition colorée dans ses versions pathologiques.

¹⁶ Voir, par exemple, le recueil dirigé par Denis Bertrand et Jacques Fontanille, *Régimes sémiotiques de la temporalité : la flèche brisée du temps* (2006). Bien des recherches ont été également consacrées aux régimes sémio-esthétiques de la *spatialisation*, thème central et incontournable en sémiotique visuelle. Je pourrais donner une masse d'exemples valables, mais je me restreins à une seule étude qui témoigne d'une fine sensibilité phénoménologique – la sémio-esthétique de Nathalie Roelens dans *Éloge du dépaysement : du voyage au tourisme* (2015) expose avec le bon goût de l'esthète comment poètes et écrivains (Proust, Stendhal, Chateaubriand, Sade, Larbaud) ont vu et senti l'univers au cours de leurs voyages (Grand Tour et autres). Il s'agit bien d'une approche, « douce » il est vrai, de certains mécanismes de spatialisation, et ainsi Nathalie Roelens représente merveilleusement une sémio-esthétique d'une bien délicate sensibilité.

¹⁷ On connaît la créativité idiosyncratique de Zilberberg qui offre une modélisation qui n'est ni morphologique ni phénoménologique mais qui « formalise » à sa manière de riches et imaginatives intuitions. Il faut noter que ces intuitions chez Zilberberg s'appuient souvent sur des convictions élaborées par Cassirer, Bachelard et Valéry. Pour la « question du temps », voir 2006 : 103-119 et 237 ; également 2011 : 37-39, et 2012 : 51 et 158.

¹⁸ L'intérêt pour la caractérisation sémio-esthétique de l'*objet* a été constant dans le travail d'Anne Beyaert-Geslin – voir également 2012 (voir, entre autres, le très beau chapitre IV, « Deux versants de la créativité » : 169-220). Cet intérêt pour le statut sémiotique de l'*objet* est concomitant avec le point de vue post-phénoménologique de Jean-François Bordron qui théorise dans plusieurs de ses publications « La signification des objets. Sémiotique de la contemplation », titre de son article (2003).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU, Didier (1985), *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.
- BAUMGARTEN, Alexander Gottlieb (1735), *Meditationes philosophicae de non-nullis ad poema pertinentibus*, Halle-an-der-Saale, Grunert.
- BAUMGARTEN, Alexander Gottlieb (1750-1758), *Aesthetica*, 2 vol., Francfort-sur-l'Oder, Kleyb.
- BERTRAND, Denis, FONTANILLE, Jacques (2006), *Régimes sémiotiques de la temporalité : la flèche brisée du temps*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BEYAERT-GESLIN, Anne (2012), *Sémiotique du design*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BEYAERT-GESLIN, Anne (2015), *Sémiotique des objets : la matière du temps*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- BOIS, Yve-Alain, KRAUSS, Rosalind (1996), *L'Informe : mode d'emploi*, Paris, Centre Pompidou.
- BORDRON, Jean-François (2003), « La signification des objets. Sémiotique de la contemplation », dans PAROUTY, Françoise, ZILBERBERG, Claude (dir.), *Sémiotique et esthétique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 469-488.
- BOURDIEU, Pierre (1979), *La Distinction : critique du jugement*, Paris, Minuit.
- BRETON, André (2009 [1964]), *Nadja*, Paris, Gallimard.
- CHÂTEAU, Dominique (2010), *L'Expérience esthétique : intuition et expertise*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- DORRA, Raúl (2013), *La Maison et l'escargot : pour une sémiotique du corps*, Paris,

Hermann.

- DUFRENNE, Mikel (1991 [1987]), *L'Œil et l'oreille*, Paris, Jean-Michel Place.
- ECO, Umberto (1999 [1997]), *Kant et l'Ornithorynque*, Paris, Grasset.
- ESTAY STANGE, Veronica (2014), *Sens et musicalité : les voix secrètes du symbolisme*, Paris, Classiques Garnier.
- FONTANILLE, Jacques (2004), « Machines, prothèses et empreintes : le corps post-moderne (Duchamp) », *Soma et Séma : figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose, pp. 159-174.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Le Seuil.
- KANT, Emmanuel (1846 [1790]), *La Critique de la faculté de juger*, Paris, Lardange.
- KRISTEVA, Julia (1980), *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*, Paris, Le Seuil.
- LARIES, Henry (1908), *Les Synesthésies*, Paris, Librairie Bloud.
- LYOTARD, Jean-François (1983), *Le Différend*, Paris, Minuit.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- MOUTAT, Audrey (2015), « Perception et schématisation », *Du sensible à l'intelligible : pour une sémiotique de la perception*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 89-115.
- PAROUTY, Françoise, ZILBERBERG, Claude (dir.) (2003), *Sémiotique et esthétique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- PARRET, Herman (1994), « Peircean Fragments on the Aesthetic Experience », dans PARRET, Herman (dir.), *Peirce and Value Theory. On Peircean Ethics and Aesthetics*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins.
- PARRET, Herman (2002), *La Voix et son temps*, Bruxelles, De Boeck Université.
- PARRET, Herman (2003), « Métamorphoses de la forme : le difforme, l'anti-forme, l'informe », dans PAROUTY, Françoise, ZILBERBERG, Claude (dir.), *Sémiotique et esthétique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 451-467.
- PETITOT, Jean (2004), *Morphologie et esthétique : la forme et le sens chez Goethe, Lessing, Lévi-Strauss, Kant, Valéry, Husserl, Eco, Proust, Stendhal*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- ROELEN, Nathalie (2015), *Éloge du dépaysement : du voyage au tourisme*, Paris, Kimé.

VALÉRY, Paul (1937), *L'Homme et la coquille*, Paris, Gallimard.

VALÉRY, Paul (1957 [1894]), *Introduction à la méthode de Léonard da Vinci*, *Œuvres*, t. 1, Paris, Gallimard, pp. 1153-1269.

ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

ZILBERBERG, Claude (2011), *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France.

ZILBERBERG, Claude (2012), *La Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège.



SÉMIOTIQUE ET HISTOIRE DE L'ART

Michel Costantini

Université Paris-8-Vincennes-Saint-Denis

« – Je voudrais seulement essayer de *regarder* le tableau.
Oublier l'iconographie. Voir comment il fonctionne...
– Ce n'est pas de l'histoire de l'art.
– Disons que ce n'est pas dans ses habitudes. Il serait peut-être temps que ça change » (Daniel Arasse, 2000 : 119).

– Ce pourrait être un roman. Ou un film. En tout cas une histoire que tu me raconterais. L'histoire de l'histoire de l'art et de ses conflits avec la sémiologie balbutiante, avec la sémiotique naissante et militante...

– Quand celle-ci se résumait à un monologue théorique s'encanaillant dans des épreuves pratiques qu'elle répugnait à nommer « applications » ?

– De fait, et même lorsqu'elle devint triomphante, qu'elle prônait un dialogue oscillant entre impérialisme et ancillarité. Mais surtout il faudrait que tu fisses sa part à ce beau moment où la pensée pouvait hésiter, à tout le moins feindre d'hésiter, et où l'on pouvait écrire les « Huit thèses pour (ou contre ?) une sémiologie de la peinture » (Damisch, 1977).

– Comment oublier pourtant que ce moment est bien loin, comment oublier qu'une histoire tumultueuse s'est déroulée depuis, faite plutôt de ruptures et d'incompréhension réciproque que d'ajustements et d'assonances, jusqu'à la sommation par l'une des disciplines, la nôtre, à l'endroit de la seconde, l'histoire de l'art, de prendre la dernière issue encore possible pour elle, sous peine de mort ?

– *Last exit* ?

– Oui, c'est à Marie Carani que l'on doit, à l'extrême fin du dernier millénaire, une des meilleures formulations sinon de la solution, du moins du problème, à propos de cette interface qui est une frontière, de part et d'autre

difficile à franchir. Dans une fresque rapide mais puissamment synthétique de la « crise de l'histoire de l'art », englobant la totalité de la deuxième moitié du XX^e siècle, elle aboutit à brosser « un très sombre tableau » de la situation, et nous n'avons aujourd'hui que peu de raisons de le retoucher – il nous en apparaît quelques-unes heureusement. À peine franchi l'an deux mille, un constat s'était imposé, en France du moins. Si l'histoire de l'art ne théorisait plus guère, elle ne manquait pas de présenter de très nombreuses analyses subtiles et brillantes, quand la sémiotique en ce domaine marquait le pas, et ne produisait que peu d'exercices pratiques de la théorie. C'est alors qu'il fallut se rappeler l'antique adage que Leibniz reprit jadis d'un vers d'Ovide : « *Fas est et ab hoste doceri* / Il n'est pas interdit d'être instruit même par son ennemi ». Ou, ici, son adversaire, son rival, voire tout bonnement son hôte.

– Ce pourrait être un roman. Ou plutôt, avec son titre latin comme un vieux Debord, un film. Connaît-on assez Polyainos, dit par nous Polyen, fin théoricien de la tactique comme de la stratégie, qui écrivit les *Stratagèmes* ? Une voix lirait l'histoire que Polyen nous narre au sujet des Dardanelles : comment les habitants d'Abydos, au courant, par une indiscretion, de la ruse qu'avait mise au point un gardien de Sestos pour « aller voir sa poule en proche banlieue » (dit le texte) – à savoir passer par le canal de l'aqueduc après avoir déplacé une dalle –, avaient profité d'une nuit sans lune et d'un gardien fort occupé à forniquer (insiste le texte) pour s'introduire dans la cité, neutraliser le reste de la garde et ouvrir les portes. Pendant cette lecture édifiante qui inspira Flaubert pour un épisode fameux de *Salammbô*, c'est bien un combat que l'on contemplerait, concours entre rivaux pour le moins, cherchant à s'approprier un même objet, qu'on pourrait dire la juste réception de l'œuvre d'art, mais différant dans leur méthode et surtout dans leurs buts partiels. Car, après les luttes frontales de la sémiotique militante pour accéder à la reconnaissance, pour s'établir dans la bonne société académique, venait le temps du stratagème : selon un procédé inapparent, un art de l'invisibilité, *aphanei tekhnèi*, écrit Polyen, et non une bataille à découvert, parfaitement visible (*phanerai makhèi*, oppose-t-il).

– Il conviendrait plutôt, pour cette histoire, de brosser un cycle de fresques – plus conceptuellement orienté que servilement chronologique. Peindre, par exemple, ces rencontres diverses, celles que l'on espère et qui déçoivent (la théorie clairement annoncée ne se retrouve pas dans l'exercice pratique

fade et banal), celles qui n'apportent pas grand-chose (on m'y révèle le déjà bien connu réexposé à grand renfort de jargon), ou celles qui au contraire nous font craindre le pire et que l'on doit écouter. Ainsi devait-on écouter naguère, tout en le combattant fermement, l'ennemi intime pour ses salutaires mises en garde, mais plus encore faudra-t-il désormais entendre l'ami distant, que l'on croyait hostile, et qui, prévenant, nous sert de guide en se moquant gentiment :

Pas besoin du fameux carré, vous savez, le carré sémiotique, celui qui montre comment pour aller d'une chose à son contraire, il faut passer par son contradictoire pour se retrouver dans l'impliqué ou le contraire passer par l'impliqué pour se retrouver dans le contradictoire et là zip ! c'est facile. (Arasse, 2000 : 97)

Au lieu de se confiner dans le monologue théorique assorti, il est vrai, de quelques mises à l'épreuve pratique remarquables comme du temps de la sémiotique militante, il est temps de prôner un vrai dialogue, à la recherche des intérêts communs.

– Tu n'ignores pas, pourtant, que les torons de l'histoire de l'art et ceux de la (proto)sémiotique visuelle entretiennent une relation complexe plus que centenaire : expressément mais embryonnairement dans les ouvertures jakobsonniennes, nées de l'intime complicité du jeune Roman, qui se manifeste en 1919 pour ce qui est de publier, dès avant pour la fréquentation, avec les artistes polyvalents de l'avant-garde russe et tchèque ; rétrospectivement, mais plus systématiquement, à la naissance de la sémiologie picturale, par exemple quand elle reconnaît en Aloïs Riegl l'un des premiers fils de caret destinés à se rapprocher de notre sémiotique. Rappelle-toi ! Hubert Damisch écrivait, en 1992 (p. 10), que Riegl avait entrepris de

[...] faire de l'histoire de l'art une discipline autonome en lui assignant son objet propre [...]. À la façon dont la linguistique d'inspiration saussurienne devait se constituer à son tour comme science, vingt ans plus tard, en se donnant pour objet non plus le langage, au sens le plus général du terme, mais la langue considérée en tant que système qui ne connaîtrait que son ordre propre, essentiellement synchronique.

Écarter le référent, pratiquer compulsivement la comparaison des formes et traquer les détails dédaignés – toutes ambitions de la triade primitive, Riegl, Morelli, Cavalcaselle –, il y avait là, en fin de siècle, de quoi fonder un premier nouage approximatif qui allait se fortifier avec l'apparition du binarisme de Wölfflin, pour ne rien dire ensuite de la déferlante panofskyenne, championne de la très nécessaire distinction des niveaux comme de l'articulation avec les savoirs contextuels. Si bien qu'effectivement nous aurions au temps de la naissance de la sémiotique standard, en 1966 – soulignées au cours des décennies suivantes, des « Presupposti... » de Giuseppina Bonerba au Wölfflin présent à nous grâce à Claude Zilberberg, jusqu'au Cavalcaselle revisité de Stefania Caliendo – mille interactions possibles, s'incarnant dans des ateliers, des colloques, des notes et des articles. Il faudra une quinzaine d'années de travail assidu pour que se manifeste au grand jour dans un livre l'enchevêtrement des carets et des torons formé en solide cordage : le *Paul Klee* de Félix Thürlemann, thèse de 1979, livre de 1982.

– Ce lien ne se noue pas par hasard, mais en rapport avec l'air du temps, pour ne pas évoquer un solennel *Zeitgeist*, en un moment où l'histoire de l'art *moyenne*, bafouille ou se répète : surtout, portée qu'elle est à étudier la découverte (archéologie, historiographie de l'archéologie...), le rangement (topographie, muséographie, histoire de l'archivage), voire les conditions de la création (écoles, mouvements, personnalités, filiations) de l'œuvre plutôt qu'à s'attaquer au cœur de l'objet de l'absent, sorte de grand vide autour duquel elle bâtit son discours, cette histoire de l'art *moyenne* tend à s'éparpiller dans les *alentours* de l'œuvre et les *à-côtés* de sa signification, de ses significations, pour évoquer le titre du Panofsky de 1957, dont la version française date, significativement, de 1969. Face à ce manque qui pouvait, dans la quête du sens, entraîner une certaine déprime, la réaction en urgence s'imposait : recentrage et conceptualisation. Une exigence qui s'incarnait si bien dans la sémiotique naissante où recentrage sur l'œuvre se décline, ou plutôt se psittacise « le texte, le texte, le texte » et où conceptualisation s'égrenne « théorie, système, structure... ». L'air du temps, vous dis-je.

– C'est que naître en 1966, voyez-vous, ce n'est pas rien ! Naître à l'écrit s'entend, puisque l'enseignement oral de Greimas pouvait être reçu à Ankara dès 1958, en France à partir de 1962. C'était naître un « *annus mirabilis* », une année terriblement féconde, « l'année-lumière du

structuralisme ».

– Je te vois venir, tu fais allusion au séminaire que tint Antoine Compagnon, en 2011, au Collège de France, et qu'il intitula « 1966, ANNUS MIRABILIS »!

– ... c'était naître au temps d'un si bel « appétit théorique » – une vraie appétence qui permit d'accueillir assez favorablement « cette vision radicalement théorique de la signification » (Hénault, 2002: 93). S'il est un mot en effet qui revient constamment, non sans ambiguïté d'ailleurs, dans la littérature qui nous occupe, c'est bien celui de « théorie »...

– Antoine Compagnon...

– Tu y tiens, décidément!

– ... rappelle, entre autres, le lancement de la collection « Théorie » chez Maspero en 1965, la parution de *Théorie de la littérature*, « anthologie des formalistes russes préparée par Tzvetan Todorov [...] en janvier 1966 au Seuil ». Et nous pouvons, nous devons y ajouter, pour notre double domaine, ces deux prolongements essentiels : 1966 est l'année de parution de *Sémiotique structurale*, ouvrage fondateur, acte de naissance même, tu le disais, de la sémiotique, donc d'une *théorie* du langage (comme le proclame le *Dictionnaire* de 1979), et bientôt l'article de Hubert Damisch, « Histoire et / ou *théorie* de l'art », en 1971, qui annonçait, l'année suivante, son livre majeur (majeur ne serait-ce que pour l'histoire que nous racontons), *Théorie du nuage*.

– Oui, « théorie » est au cœur de tout dès le départ, et perdure depuis notre premier texte-témoin, celui de l'histoire de l'art sémiologisant (Damisch, 1974), jusqu'au second, témoignant, lui, pour la sémiotique visuelle (Hénault, 2008).

– De même que de l'un à l'autre de ces deux écrits, soit une distance de plus de trente ans, les modes de raisonnement et de compréhension se font écho, le vocabulaire en serait-il le seul témoin : la question des *unités* mieux que l'unité, la question des *niveaux* et de leur articulation, l'importance décisive des *relations*, des récurrences, des règles de combinaison, l'attention portée aux *traits*, discrets ou pertinents, sans parler du très nécessaire *système*...

– Mais j'insiste ; le point de vue de la théorie, donc, dès sa naissance et constamment depuis, quel est-il ? En forme de syllogisme : toute production de sens relève de la sémiotique, or l'image (ou la peinture, ou ceci ou cela dont nous nous préoccupons ici) produit du sens, donc elle relève de la sé-

miotique. Il s'ensuivit jadis le développement d'une critique des critiques de l'image sensée (je pense entre autres à Georges Mounin au cours des années 1970, je pense également, parce qu'ils les perpétuèrent malgré l'évolution finale du linguiste aixois, à des héritiers comme Alain Baudot et Claude Tatilon, 1994), qui assit définitivement aux yeux des sémioticiens leur propre légitimité, mais aussi et simultanément la tentation d'en rajouter, dans la lignée des excès verbalocentrés de certaines sémiologies de l'image cédant au mirage phonologique (pensons au « modèle linguistique » de Dora Vallier, à la « semiótica textual » d'Antonio García Berrio), et de rater du coup la spécificité d'une pratique.

– Piège terrible que celui de la stratégie de l'aqueduc mal comprise ! Autant il valait la peine de s'emparer des positions antagonistes, de s'approprier les thèmes d'autrui pour en tirer profit et se critiquer soi-même, autant il était risqué, suicidaire en fait, de le contrer dans une bataille à découvert.

– De fait. La théorie dès lors ne saurait que reposer sur un « concept minimal » qui fait considérer « les représentations visuelles <comme> des pratiques signifiantes », comme le rappelait Fernande Saint-Martin s'autorisant de Youri Lotman.

– Mais permets cet ajout : si la théorie apparaissait si nécessaire, c'est qu'elle venait répondre aux deux manques signalés, aux deux vides constatés : la disparition de l'œuvre et le figement des concepts dans le discours ordinaire de l'histoire de l'art. Donc, à ce recentrage, à cette conceptualisation qui s'imposaient, je reviens. Nous n'avons aucune raison de les brader de nos jours – contre tous ceux qui voudraient oublier le texte et nier la nécessité de travailler les concepts. Oh ! que l'on m'entende bien : je n'ai pas dit « il ne faut pas sortir du texte », je n'ai pas dit « il faut conserver la théorie telle quelle, rigide et figée en son éternité ». De quoi a besoin aujourd'hui, si nous l'en croyons, une historienne de l'art médiéval ? D'un « cadre conceptuel », dit-elle. De qui l'attend-elle ? Elle répond : « des sémiotiques greimassienne et peircienne ». Qu'escompte-t-elle que ces dernières lui fournissent ? « Des outils théoriques » (Huys, 2013). Des trois dilutions que j'ai eu naguère l'occasion de distinguer dans ma discussion avec Biglari (2014 : 156-157), celle qui nous occupe n'est pas la dilution-vulgarisation (banalisation de termes plus ou moins techniques, extension de leur compréhension et de leur emploi) ni la dilution-commercialisation (reconnaissance professionnelle des experts en sémiotique pour leurs ana-

lyses et la préconisation), mais la dilution-ancillarité (au sens large les autres dilutions le sont aussi, ancillaires, évidemment), la première peut-être à s'être développée, comme un juste retour des choses, en somme, qui est l'utilisation des éventuelles conquêtes de la réflexion sémiotique par les historiens de l'art.

– Juste retour de ma tactique de l'aqueduc ?

– Ma foi, oui, et même d'ampleur stratégique, à l'envisager, ainsi qu'il convient, sur le long terme. C'est le cas lorsque l'iconologue accueille les propositions sémiotiques avec suffisamment d'empathie pour les retravailler à bon escient et en tirer ainsi un vrai profit (même si c'est seulement, disons, semi-consciemment, c'est pourquoi il est légitime de parler de dilution). Un des termes répandus désormais dans de nombreux travaux est celui d'intertextualité – quelle que soit sa genèse, quels que soient la date et le lieu de son apparition (on admet en général qu'à l'origine française du mot, il y a les articles de Julia Kristeva dans *Tel Quel*, entre le printemps 1967 et l'automne 68, repris dans son *Σημειωτική*). La rigueur de sa délimitation terminologique, la cohérence de son emploi heuristique, la portée épistémologique correctement évaluée du mot – et des autres qui lui sont proches, et dont il nous faut articuler la constellation, *co-texte*, *métatexte* voire *contexte* peut-être, avec toutes les précautions d'usage tant ce dernier prête à confusion – ne peuvent être établies qu'au sein d'une théorie sémiotique : celle-ci était déjà bien avancée dans la pensée du concept d'intertextualité en peinture dès les années 1980 (reporte-toi donc à Omar Calabrese). C'est là que le dialogue avec l'histoire de l'art qui utilise la notion peut être fructueux.

– N'est-ce pas là d'ailleurs qu'il s'est déjà bien engagé ?

– Attention ! Un autre des dangers bien connus auxquels s'expose la sémiotique, et plus particulièrement chaque secteur de sémiotique « appliquée », est de se cantonner dans son petit univers, dans sa petite patrie, sa petite chapelle, son « quartier disciplinaire ». Ainsi peut-on s'enfermer dans une spécialité et ne pas développer la relation nécessaire avec les autres...

– En particulier celles qui permettent de fonder une synergie éclairante, j'imagine ?

– Je parle et je ne parle pas de cela. J'en parle, parce que le but est de développer, mieux, de faire advenir une vraie transdisciplinarité, à partir de la plus ou moins vague co-disciplinarité qu'implique à un moment ou à un

autre toute pratique d'analyse sémiotique.

– Mais encore ?

– Tu sais combien un travail, par exemple, sur la peinture occidentale des siècles passés va exiger, pour résoudre certains problèmes proprement sémiotiques, aussi bien des connaissances d'histoire urbaine, d'histoire sociale et même économique, d'histoire des sciences et des techniques, que des notions de théologie, voire de droit romain, et d'hagiographie, et d'arithmologie, tu sais aussi que le recours s'y fera avec un dosage différent selon le point de vue adopté, le point de vue de toute façon sémiotique, ça va de soi, et aussi selon la période abordée.

– Pour te conforter dans ton idée, tu connais mon exemple favori : des savoirs théologiques ponctuels – sur l'histoire d'un point particulier de doctrine concernant un fondateur d'ordre, ou sur l'évolution des conceptions monastiques d'une vertu, la pauvreté en l'occurrence –, ou plus généraux – sur l'expansion et l'influence de la pensée dionysienne –, permettent d'affiner la lecture (sémiotique) d'un cycle narratif médiéval comme celui de Giotto à Assise narrant la vie de saint François...

– Mais aussi des savoirs d'histoire de l'architecture peuvent être mobilisés, et bien d'autres, d'histoire de la peinture : pense à Arnolfo di Cambio, pense à Giunta Pisano...

– Bien sûr ! Cependant, nous n'en sommes alors qu'à une collaboration informative, où la sémiotique aspire en quelque sorte les savoirs qui lui servent, utilise l'intertextualité...

– En vérité l'opération d'*intertextualisation* !

– ... pour confirmer ses hypothèses et affermir la cohérence de son analyse. Il est donc vrai qu'en ce cas la circulation du sens ne s'opère que dans une seule direction, et qu'il s'agit en somme d'un monologue impérialiste et conquérant, certes pas d'un dialogue.

– C'est la stratégie de l'aqueduc, encore ! Car ces données et bien d'autres étaient connues de l'histoire de l'art qui ne les exploitait pas.

– Faute de théorie capable de les intégrer, de les faire signifier.

– Non exploitées, ou, ce qui est pire, mal exploitées parce qu'exploitées sans souci de pertinence, sans esquisse de cohérence, sans exigence de rigueur. Le comble d'un historien, fût-il d'art : confondre un concept du quatorzième siècle avec le concept recouvert par l'homonyme du vingtième, « nature », par exemple...

– Le comble d'un analyste de l'image, fût-il historien : confondre la description du signifiant qu'il regarde et celle du référent qu'il imagine. Mettons la peau pleine d'écorchures et de cicatrices du baroudeur Hercule et la peau ferme et lisse de l'Héraklès des représentations grecques : tu te souviens d'Elie Faure ?

– C'est bien pourquoi, au risque de paraître présomptueuse, la sémiotique d'abord est juge de l'histoire de l'art. Par sa triple origine, son tripode fondateur (Sebeok, 1979), médical, philosophique et linguistique, la sémiotique a vocation critique – d'Hippocrate et de ses disciples, de Chrysippe, de Gallien et de Sextus Empiricus, d'Augustin ou de John Locke, de Ferdinand de Saussure enfin –, elle a hérité de tenir à la pertinence des mots pour dire les choses. Si nous passons de la plus haute théorie à la plus concrète pratique, c'est bien au nom du principe de pertinence que notre discipline est appelée à relever les flous et les glissements dans les autres approches, sans parler évidemment des erreurs grossières, des plagiat éhontés, ni des erreurs plagiées, qui n'ont pas besoin de la sémiotique pour être épurées. En revanche celle-ci passe ainsi au crible les discours, en une sorte de préalable à l'éventuel dialogue qui peut en naître, et sépare le bon grain de l'ivraie.

– Assurément, combien de troncations, ces coupures dans des citations d'autorité qui aident à la falsification du sens, combien de clichés inféconds qui figent la dynamique du sens, combien de cas d'obsolescence du fondement des étiquettes, où se signe la perte du sens, combien de dérives pseudo-synonymiques, combien de déductions métaphoriques douteuses pervertissant le métadiscours, ne nous auraient-ils pas été épargnés si la critique sémiotique s'était exercée avec acribie tout au long des démarches historiennes (de l'art) ! Quel gain de temps, quel gain de sens, si elle eût agi continuellement au nom de la théorie, cohérence des niveaux requise (Greimas et Courtés, 1979 : s.v. niveau), exhaustivité souhaitable (Greimas, 1966 : 13-14 ; Greimas et Courtés, 1979 : s.v. clôture), économie d'interprétation (Eco, 1992) !

– Concrètement, il nous faut donc cultiver notre art pratique comme un art de la rencontre – de la rencontre féconde, s'entend, celle qui, transformant le Conflit en Contrat, la Discorde en Accord, le Neikos en Philia, permet d'avancer, plus poétiquement sans doute que scientifiquement, ou plutôt selon une poésie d'intelligence. Aussi convient-il d'abandonner l'agressivité de la sémiotique militante, et de rechercher la conjonction dialectique des contraires. Ce fut le cas historiquement, pas nécessairement selon une chro-

nologie de la successivité, si l'on veut bien admettre que la position du juge et celle de l'auxiliaire sont deux figures de ce mode de conjonction un temps souhaité.

– Le regard sémiotique permet tout à la fois de critiquer et de servir ?

– La sémiotique, juge critique, est donc aussi auxiliaire bienveillant de l'histoire de l'art, elle a pour celle-ci, comme à l'égard de bien d'autres disciplines, management, histoire, exégèse biblique, que sais-je encore ? même vocation ancillaire. Sa pratique permet de résoudre des questions d'identité ou de fonction de personnages (Costantini, 1989 et 1999), de renouveler la compréhension d'un peintre « abstrait » (Saint-Martin (dir.), 1994), de montrer l'organisation serrée d'un réseau morphologique et chromatique qui permet d'articuler les multiples lectures en un tout cohérent dérivé de l'analyse plastique (aboutissement : Floch et Collin, 2009), de construire un objet sémiotique et analyser son fonctionnement là où l'histoire de l'art ne voit qu'un motif sur lequel elle brode fantasmatiquement (Roelens, 2003). Elle permet, mieux encore, de s'emparer d'un concept propre à l'histoire moderne de l'art (si je nomme ainsi ce temps de la discipline dont les fondements prophétiques, à tout le moins proleptiques, sont rétrospectivement attribués à des gens décrits comme pionniers tels que, déjà nommés ici, Aloïs Riegl, Morelli alias Lermolieff, Heinrich Wölfflin ou encore Giovanni Battista Cavalcaselle – et pourquoi ne pas ajouter Warburg ?), concept propre par elle travaillé (ainsi, le fameux « détail »), et d'étudier les variations actantielles, fonctionnelles, axiologiques d'un même élément sémantique reconnaissable (prenez, par exemple, le « chien » : Beyaert, 2001).

– Mais qu'en fait l'histoire de l'art ? Et finalement s'agit-il de conseils éclairés donnés sans grand espoir de retour par la sémiotique ancillaire ou d'une refondation radicale opérée par la sémiotique conquérante ? Le dilemme, si nous adoptions une vision plus large de l'histoire des disciplines (vois-tu avec quel soin j'évite un mot qui pourtant revient si souvent dans les écrits sémiotiques, et parfois aussi en histoire des arts, le mot « scientifique » ?), pourrait être surmonté par l'entrée dans l'ère d'une co-disciplinarité plus approfondie, incluant le va-et-vient d'un dialogue, une relation dialectique à construire d'où émergerait un discours qui ne serait ni conseil sans retour ni révolution manquée, mais création commune ayant la force de la synergie.

– Voilà donc que le temps passant, de pauvres exemples d'interdisciplinarité évoluant en beaux exemples de co-disciplinarité se transforment encore et nous font avancer sur le chemin d'une nouvelle relation, plus conforme à l'idée de la transdisciplinarité à laquelle j'aspire, où chacune des disciplines se dépasse pour construire avec l'autre une enquête commune.

– À condition – si tu me permets de la poser – que le sémioticien se rapproche suffisamment de l'« iconologie » (au sens le plus large) pour se faire entendre par cette dernière et susciter de sa part une réinterprétation utile et innovante.

– N'accepterais-tu pas de déclarer que dans la publication posthume du travail de Jean-Marie Floch sur la *Trinité* d'Andrei Roublev s'esquisse *in fine* une construction « transdisciplinaire » ? Mais s'esquisse seulement, j'en conviens, car, entre la solide affirmation de synthèse issue du document 47f (je lis en page 163 : « dogme orthodoxe et gnose hésychaste sont donc les deux contenus portés par les systèmes symboliques et semi-symboliques de la sémosis »), où les deux vocabulaires, et par-delà le lexique, les deux approches semblent véritablement coïncider, et l'entretien final qui s'intitule « entretien écrit avec un religieux orthodoxe » (cette fois nous sommes dans les pages 207-211), où le jeu des questions-réponses se révèle passablement frustrant, me semble-t-il, le décalage est patent, l'écart par trop considérable.

– Mais alors, quels thèmes seraient les plus appropriés à cette belle pratique dont tu fais avec un tel talent la théorie prospective ?

– Entre mille autres ouvertures, j'en vois deux – qui me passionnent en tout cas, toutes deux entées sur des problématiques peu exploitées jusqu'ici. Pour les nommer *lato sensu*, le temps et la force. Le traitement structural du temps a nom « diachronie », celui de la force pourrait relever de la « pesée ».

– Ces temps-ci, il est vrai, les réflexions de la discipline « histoire des arts » sont tout entières tournées vers la question de la *force*.

– Tu peux en juger toi-même : un sous-titre par ci, un ou deux thèmes de colloque par là, avec des synonymes éventuellement, tels que pouvoir (des images), efficacité (des images), agentivité (des images), et j'en passe. N'est-ce pas une invitation pour la sémiotique, elle qui y a d'abord renoncé, puis consenti, parfois avec enthousiasme, à travailler la *force* parallèlement à la *forme* ? N'est-ce donc pas pour elle, me disais-je, l'occasion de reprendre son travail sur la *pesée*, et de dialoguer avec la discipline historique comme celle-ci dialogue avec l'histoire des arts, trouvant avec les perspec-

tives de sociologie de la production et de la consommation d'œuvres d'arts un véritable terrain d'entente ? Notre problématique de la juste estime, comme « bon réglage tensif », introduisant ses propres catégories d'estimation et d'évaluation (Sadoulet, 2003), ne nous aiderait-elle pas à dialoguer ? – Assurément, cette idée que le sens de l'énoncé (de quelque extension qu'il soit, à quelque substance qu'il appartienne) ne vaut que par l'appel au commentaire qu'il comporte et qui l'évalue, ne vaut que par la richesse sémantique, mais aussi et surtout, dans le dialogue que nous envisageons, les conséquences pragmatiques, vers lesquelles il nous guide, cette idée que, pour ainsi dire, le statut du texte s'apparente à une *graine de glose*, et de glose illimitée, aurait une forte valeur opératoire.

– On pourrait mettre en relation par exemple le travail sémiotique de la pesée et l'analyse historique des peintures d'Ambrogio Lorenzetti à Sienne (Boucheron, 2013), ou celle des fresques de Giotto à la Chapelle padouane des Scrovegni (Frugoni, 2008). Dans ces dernières, quelle que soit la logique de la décision giottesque de peindre l'auréole de telle façon qu'elle apparaisse non plus comme une interface entre deux espaces mais comme un objet ordinaire du monde, le peintre florentin est allé trop loin, a *forcé* la forme, et ce nouveau signe n'a pas été jugé recevable, y compris par lui-même, n'a pas été jugé « digne d'être retenu » : problème d'évaluation, problème de pesée, et question de l'effacement puis du retour, puisqu'après plus d'un siècle d'abandon, le signe de l'auréole mondaine réapparaîtra, transformé encore mais dans le même esprit.

– Dans le même esprit, vraiment ?

– Question qui débouche sur la réflexion diachronique à mener ensemble, avec les historiens et historiennes de l'art. D'ailleurs, en parlant diachronie, on retrouve un des premiers lieux du nouage. Rappelons-nous Damisch, qui écrivait naguère :

Le paradoxe veut en effet que l'analyse formelle ne prenne tout son sens, en l'occurrence, que pour autant qu'elle assume d'entrée de jeu une dimension diachronique, ledit système ne se manifestant comme tel, en dernier ressort, qu'à travers une suite de transformations réglées et d'invention caractérisées. (1993 : XI)

Un simple travail, par la sémiotique, de recension des thèmes et de corrélation des sèmes (Costantini, 1998 et 2010) conduit déjà à quelque boulever-

sement, oblige l'histoire de l'art à reconsidérer la succession ordinaire des écoles, des styles, à revoir ses périodisations, et à tirer les conclusions qui s'imposent par rapport aux contextes idéologiques comme socio-culturels, mais en attente d'une intégration et d'une interprétation dans un discours commun.

– Oui, ce serait bien un roman. Ou un film. Il y aurait un actant, on l'appellerait Sujet. Il y aurait plusieurs acteurs, on les nommerait par exemple le Connaisseur, l'Historien et le Sémioticien, à moins que l'on introduise aussi le Brocanteur et sa Pratique.

– Singeant l'opposition et le jeu subtil introduits par Lessing (1769: 443) pour l'Antiquité entre l'*Alertumskrammer*, le « marchand d'antiquité », et l'*Alertumskundige*, le « client connaisseur d'antiquité » ?

– « L'un colporte de vieux tessons, et l'autre est animé de l'esprit des anciens ; le premier pense d'après ses yeux, et le second voit par la pensée ; avant que l'un dise, 'telle chose est ainsi', l'autre sait déjà si cela est possible... ». Telle est la différence entre l'homme des yeux qui constatent et l'homme de la pensée du possible – ce que permet d'envisager le système, ce que permet d'envisager l'obsession de la structure, dont on sait bien que l'histoire seule la clôt (Greimas, 1966). Et si, par-delà la visée antiquisante, nous reprenions la judicieuse notation de Gotthold Ephraïm Lessing, et l'appliquions à notre propos sur l'art occidental et son histoire, l'appliquions à notre entreprise de conjonction entre les deux disciplines, à notre volonté de construction de l'interface ?

– Ce serait, mieux qu'un roman et mieux qu'un film, ce serait une inscription au fronton de l'utopie à laquelle nous aspirons, comme inscririent Gargantua et frère Jean des Entommeurs à la porte de Thélème :

CY N'ENTREZ PAS, sectaires obtus, disciplinaires à œillères et autres dévots confits coincés en vos chapelles ! CY N'ENTREZ PAS, *tenanciers frustrés et minutieux de vos boutiques*, garants des orthodoxies stériles, usuriers compromis et bradeurs de structure ! CY N'ENTREZ PAS, épigones falots et dilueurs palôts, saupoudreurs de jargon en surface, « irrésistibles bourriques » (Longhi, 1912) ! Mais CY ENTREZ, dames de haut paraige et gentils compagnons, qui avez vocation de deviser librement de la signification, de jongler habilement et du signe et du sens, et mieux encore des signes et des sens, au moins de ces derniers, le visuel et le tactile ! CY ENTREZ, aménageurs de havres accueillants, enthousiastes découvreurs, què-

teurs de savoirs nouveaux, constructeurs de ponts solides, héritiers de tous ceux-là que j'ai dits ! CY ENTREZ, vous qui voulez et pouvez construire ce monument à venir, tout en sachant que l'art toujours excèdera le signe !

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARASSE, Daniel (2000), *On n'y voit rien : descriptions*, Paris, Denoël.
- AZOULAY, Vincent (2014), *Les Tyrannicides d'Athènes : vie et mort de deux statues*, Paris, Le Seuil.
- BAUDOT, Alain, TATILON, Claude (dir.) (1994), *Travaux pratiques de sémiologie générale*, Toronto, GREF.
- BEYAERT, Anne (2011), « Les chiens du sémioticien », *Visio*, vol. 6, n° 2, pp. 33-48.
- BIGLARI, Amir (dir.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BONERBA, Giuseppina (1982), « Presupposti semiotici nell'iconologia di Panofsky », *Versus*, n° 33, pp. 131-144.
- BOUCHERON, Patrick (2013), *Conjurer la peur : essai sur la force politique des images*, Paris, Le Seuil.
- CALABRESE, Omar (1984), « L'Intertestualità in pittura. Una lettura degli "Ambasciatori" di Holbein », *Documents de Travail et pré-publications du Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica*, n° 130-131, pp. 3-30.
- CALIANDRO, Stefania (2003), « Réception, connaissance et lecture des œuvres d'art. Une analyse de la méthode et du procès cognitif de Giovan Battista Cavalcaselle », dans COSTANTINI, Michel (dir.), *Sémiotique du beau*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-63.
- CALIANDRO, Stefania (2008), *Images d'images : le métavisuel dans l'art visuel*, Paris, L'Harmattan.
- CARANI, Marie (1991), « Histoire de l'art et sémiotique visuelle », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 16, pp. 141-145.
- CARANI, Marie (1998), « *Last exit*. Pour aller plus loin que l'histoire de l'art », *Visio*, vol. 3, n° 2, pp. 79-97.
- COMPAGNON, Antoine (2013), « Pourquoi 1966 », *Fabula LHT*, n° 11, disponibles sur : <http://www.fabula.org/lht/11/presentation.html>.
- COSTANTINI, Michel (1989), « Le serpent, l'arbre et le désir », dans AA. VV., *ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ ΤΡΑΧΙΝΙΑΙ*, Tours, Université de Tours, pp. 61-76.
- COSTANTINI, Michel (1998), « Pour une histoire sémantique de l'art », *Visio*, vol. 3, n° 2, pp. 9-32.
- COSTANTINI, Michel (1999), « Trictrac en Grèce antique : de l'herméneutique,

- leçon III », dans PASTOUREAU, Michel (dir.), *À quoi joue-t-on ? Pratiques et usages des jeux et jouets à travers les âges*, Montbrison Loire-Foréz, pp. 23-41.
- COSTANTINI, Michel (2002-2003), « Les saints du pont de Prague promènent dans la nuit (programmétique) », *Visio*, vol. 7, n° 3-4, pp. 155-182.
- COSTANTINI, Michel (2010), « Le gnomon d'Anaximandre », dans COSTANTINI, Michel (dir.), *La Sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes*, Paris, L'Harmattan, pp. 13-40.
- COSTANTINI, Michel (2014), « Faire-faire, faire-être, le pouvoir du discours narratif iconique », *Lexia*, n° 17-18, pp. 149-166.
- DAMISCH, Hubert (1971), « Histoire et / ou théorie de l'art », *Scolies*, n° 1, pp. 27-36.
- DAMISCH, Hubert (1977 [1974]), « Huit thèses pour (ou contre ?) une sémiologie de la peinture », *Macula*, n° 2, pp. 17-25.
- DAMISCH, Hubert (1992 [1893]), « Le texte mis à nu. Préface », dans RIEGL, Alois, *Questions de style*, Paris, Hazan, pp. IX-XXI.
- ECO, Umberto (1996 [1992]), *Interprétation et surinterprétation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FLOCH, Jean-Marie (1978), « Quelques positions pour une sémiotique visuelle », *Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques*, n° 4-5, pp. 1-16.
- FLOCH, Jean-Marie, COLLIN, Jérôme (2009), *Lecture de la Trinité d'Andrei Roublev*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FOUCAULT, Jules-Albert de (1969), « Histoires d'aqueducs », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 1, n° 2, pp. 257-260.
- FRUGONI, Chiara (2008), *L'Affare migliore di Enrico. Giotto e la cappella Scrovegni*, Torino, Einaudi.
- GARCÍA-BERRIO, Antonio (1981), *Enrike Brinkmann, semiótica textual de un discurso plástico*, Montpellier, Université Paul-Valéry.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966a), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966b), « Structure et Histoire », *Les Temps Modernes*, n° 246, pp. 815-827.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 1, Paris, Hachette Université.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1984), « Sémiotique plastique et sémiotique figurative », *Actes sémiotiques-Documents*, vol. 6, n° 60, pp. 1-24.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (dir.) (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, Paris, Hachette Université.
- HÉNAULT, Anne (dir.) (2002), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HÉNAULT, Anne (2008), « Image et texte au regard de la sémiotique », *Le français*

- aujourd'hui*, n° 161, pp. 11-20, disponible sur : www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2008-2-page-11.htm.
- HUYS, Viviane (2013), « Le caractère indisciplinaire de l'enquête en histoire de l'art médiéval », *Cygne noir*, n° 1, disponible sur : <http://www.revuecygnoir.org/numero/article/le-caractere-indisciplinaire-de-lenquete-en-histoire-de-lart-medieval>.
- JAKOBSON, Roman (1973 [1919]), « Futurisme », *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, t. 2, pp. 25-30.
- JAKOBSON, Roman (1973), *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil.
- JOLY, Martine (2006), « Pouvoir des images ou peur des images ? », *Figures de l'Art*, n° 11, pp. 21-28.
- JOLY, Martine (2006-2007), « Approches de l'image », *Les Cahiers du collège iconique*, n° 22, pp. 1-25.
- KRISTEVA, Julia (1969), *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Le Seuil.
- LESSING, Gotthold Ephraim (1793 [1769]), « De la manière de représenter la mort chez les anciens », *Recueil de pièces intéressantes concernant les Antiquités, les Beaux-Arts, les Belles-Lettres et la Philosophie*, t. 2, Paris, Jansen, pp. 1-107.
- LONGHI, Roberto (1961 [1912]), « Rinascimento fantastico », *Scritti giovanili 1912-1922*, I, pp. 3-13.
- MORELLI, Giovanni (LERMOLIEFF, Ivan) (1994 ([1890]), *De la peinture italienne*, Paris, Lagune.
- MOUNIN, Georges (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit.
- POLYAINOS, Polyen (II^e s. avant J.-C.), *Στρατηγήματα*, livre I, 37, disponible sur : <https://archive.org/details/polyaenistrateg00leogooq>.
- PANOFSKY, Erwin (1957 [1969]), *L'Œuvre d'art et ses significations : essais sur les « arts visuels »*, Paris, Gallimard.
- PLESCH, Véronique, MAC LEOD, Catriona, BAETENS, Jan (dir.) (2011), *Efficacité / Efficacy. How To Do Things With Words and Images ?*, Amsterdam / New York, Ropodi.
- ROELENS, Nathalie (2003), « La bouche ouverte en peinture comme objet sémiotique : du cri au geste », dans PAROUTY-DAVID, Françoise, ZILBERBERG, Claude (dir.), *Sémiotique et esthétique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, pp. 377-388.
- SADOULET, Pierre (2003), « Axiólogos chez Strabon. Essai d'apport sémiotique à l'étude d'une polysémie lexicale », dans RÉMI-GIRAUD, Sylvianne, PANIER, Louis (dir.), *La Polysémie ou l'empire des sens : lexique, discours, représentations*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, pp. 65-73.

- SAINT-MARTIN, Fernande (1987), *Sémiologie du langage visuel*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- SAINT-MARTIN, Fernande (dir.) (1994), *Approches sémiotiques sur Rothko, Nouveaux actes sémiotiques*, n° 34-36, Limoges, Presses Universitaires de France.
- SEBEOK, Thomas (1979 [1977]), « Chronique des préventions », dans HELBO, André (dir.), *Le Champ sémiologique : perspectives internationales*, Bruxelles, Complexe, pp. B6-B48.
- VALLIER, Dora (1975), « Malevich et le modèle linguistique en peinture », *Critique*, n° 334, pp. 284-296.
- ZILBERBERG, Claude (1992a), « Pour saluer Wölfflin », *EIDOS*, n° 7, pp. 36-45.
- ZILBERBERG, Claude (1992b), « Présence de Wölfflin », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 23-24, pp. 1-110.



SÉMIOTIQUE ET ARTS DU SPECTACLE

André Helbo

Université libre de Bruxelles (Belgique)

Académie royale de Belgique

La sémiotique a depuis toujours vocation propédeutique. Umberto Eco, au premier congrès de l'Association Internationale de Sémiotique (1974), ne taxait-il pas la discipline de « goulue des sciences humaines » ? Face au phénomène complexe, synchrétique et protéiforme que constitue le spectacle, la sémiotique trouve une légitimité d'interdiscipline à plusieurs titres : elle interroge la constitution du savoir expert, en dialogue avec d'autres champs scientifiques, mais aussi dans l'échange avec le savoir *incorporé* des praticiens. Elle questionne par ailleurs la relation entre approches théoriques générale et appliquée. Elle appréhende enfin la relation entre sémiotiques appliquées. Au-delà d'une réflexion sur les frontières entre champs de recherche, sur le métalangage, sur le transfert épistémologique, elle pose le problème de sa posture d'interface face à l'objet-spectacle, « donné à voir dans la diversité de ses modes d'expression » et appelant à tout coup un « plan de pertinence » où s'opère à la fois « la synthèse de l'ensemble des dimensions du spectacle [...] et de tous les points de vue qui sont exploités par les différentes disciplines » (Fontanille, 2013 : 16).

Les lignes qui suivent abordent trois problèmes méthodologiques illustrant les spécificités d'une approche sémiotique appliquée aux arts du spectacle : la question des emprunts aux sémiotiques voisines, la description des invariants, la modélisation de l'expérience corporelle du spectateur.

1. Un savoir interstitiel

Confrontée au spectacle, la sémiotique n'a cessé à la fois de se remettre en cause et de redéfinir jusqu'au statut d'existence de son objet. Les travaux sur le film et sur le théâtre par exemple ont montré à quel point les catégories que l'on croyait pouvoir importer de la sémiotique visuelle sont endogènes.

Relevons d'abord à titre préjudiciel que l'association de la dimension visuelle au spectacle (*spectare*), généralement reçue dans le contexte de l'étude du film, fait problème à propos du spectacle vivant. La notion d'image théâtrale, circassienne, opératique repose sur un impensé qui pré-suppose que le spectacle serait destiné seulement à être vu. C'est une position européenne : l'anthropologie théâtrale souligne qu'il existe dans d'autres cultures des formes de spectacle qui font appel à tous les sens. Les recherches sur la proprioception, la sémiotique du sensible échappent d'ailleurs à l'amblyopie ambiante et évitent de limiter le spectacle au seul canal visuel, voire à la perception. De façon plus générale, l'appariement entre image et spectacle mérite d'être interrogé. Cette question s'inscrit aussi dans la démarche de la sémiotique visuelle qui vise à éclairer le statut sémiotique de l'image.

Partons des cas exemplaires du cinéma et du théâtre. L'image filmique autant que le spectacle théâtral constituent avant tout des lieux de *focalisation* grâce à des dispositifs d'encadrement. Le cadre, incarné par la scène ou l'écran, fait du *je suis*, je suis au théâtre, je suis au cinéma la condition du mode d'adhésion du spectateur au spectacle.

Ce *je suis* est identitaire pour le spectateur immergé dans la salle obscure du cinéma et dans son enveloppe sonore ; il l'est tout autant pour le spectateur de théâtre dont le positionnement d'observateur non intervenant est la condition du cadre théâtral.

Dans le cas du théâtre, le cadre-image est lié à la démarche du *spectateur*. Il n'y a de montré / caché qu'à partir du moment où s'instaure la présence sémiotique de l'actant observateur, qui sépare le montré du montrant, en dialogue tacite avec l'acteur. La sémiotique a pu insister sur le poids de la réponse d'« ostension » (terme qui remonte à Osolsobe, 1979) dans la désignation du faire spectaculaire : d'une part, l'acteur s'énonce doublement – il joue et montre qu'il joue – ; d'autre part, le spectacle implique la présence silencieuse d'un actant observateur, qui apparaît comme une espèce

de signal invitant à franchir un seuil, à appréhender comme spectaculaire un événement, une situation montrée et doublement interprétable (comme « réalité » ou comme fiction). Le spectateur convoque une compétence modale. Le regard, entendu non comme sensorialité mais comme instance sémiotique, divise, fracture. C'est parce que le regard fait scission, que la souffrance vécue dans sa chair et exhibée par la performeuse qui se scarifie en scène est perçue comme spectaculaire, peut-être comme métaphore d'une autre violence du monde. Nous sommes d'accord sur le fait d'appréhender le corps qu'elle nous offre autrement que dans la vie quotidienne. Nous acceptons comme proposition scénique un corps observé dans une situation de conscience spectaculaire. Si, en revanche, le silence est rompu, si le spectateur se porte au secours de la performeuse, l'observateur se fait acteur et perturbe le jeu : la convention du faire semblant prend fin. L'observateur met donc à distance, cadre l'événement, contraint celui-ci, l'enferme dans un pacte de convention partagée.

Dans le cas du cinéma, le cadre est lié à la démarche du *réalisateur*. La production précède la réception. L'image filmique suscite l'observation de parcours perceptifs déjà *déployés* dans une diachronie : une forme d'énonciation énoncée (intersubjectivité inscrite et factitive) exclut l'observateur de la co-construction *in vivo*, ou plus exactement prescrit les manières de lire l'image. Ce qui n'est pas le cas du théâtre. L'image scénique *concentre au contraire* dans une même topologie tous les parcours perceptifs qu'on effectue dans la diachronie (car, face à une image scénique, on peut opérer une lecture linéaire mais aussi tabulaire) et elle les déploie simultanément *in praesentia*. La part de liberté du spectateur face à ce condensé éphémère est infiniment plus importante.

La sémiotique se profile sans nul doute comme espace interstitiel, mais est-il pour autant légitime d'aborder de manière unitaire la sémiotique des arts du spectacle ? La référence aux théories de la réception / focalisation qui vient d'être faite semble bien inspirer une réponse plutôt négative. Qu'en est-il si on élargit le débat aux théories de la production et de la coopération ?

2. Production, réception, coopération

La grande syntagmatique de Christian Metz, on s'accorde à le dire, a constitué un moment canonique des sémiotiques de la production filmique, moment qui culmine dans ce bel ouvrage posthume qu'est *L'Énonciation impersonnelle* (1991). Pareille étape du savoir expert, attentive à l'énoncé produit, on l'a certes connue aussi dans les premiers temps de la sémiologie du théâtre, centrés sur la segmentation, les invariants et les plus petites unités scéniques. La sémiologie dite interprétative (incarnée par Ubersfeld, Serpieri, Ruffini, Kowzan, Marcus) a partagé ce moment paradigmatique.

La recherche scientifique en arts du spectacle vivant a, pour aborder le découpage, adressé à son objet des interrogations portant d'abord sur la méthodologie des descriptions, sur les « traces ». La problématique de la notation, conçue initialement en arts du spectacle sur le modèle des découpages descriptifs transmis par la tradition pratique des gens de scène, contextualise à merveille cette démarche. Les procédures visent à capter la production dans son discours. En danse, ces dispositifs de notation émanent de maîtres à danser ; parfois ils portent sur le mouvement : ils saisissent aussi le rapport à la musique au fil de la création. Parfois la photographie est un outil de notation du mouvement.

Au théâtre, la notation se fait parfois génétique : travail à la table, plateau, premières versions, *work in progress*, filages, conduite des représentations et reprises. La génétique du spectacle vivant pose la question du dispositif méthodologique à propos de l'avant-spectacle. Les postures d'observateur, cette fois au sens empirique direct d'observateur participant ou de descripteur du terrain (la répétition) réactualisent les mêmes défis : comment prendre ses distances, faire une description épaisse, identifier la culture groupale, relier les répétitions entre elles, définir objectivement les repères qui guident le palimpseste de la répétition ou l'imaginaire du groupe ?

De façon analogue, l'accueil du spectacle réalisé, les relations à la critique, les contraintes de la postproduction, les reprises d'après-spectacle se heurtent à des obstacles méthodologiques. L'utilité de tels appareils descriptifs est avant tout documentaire. Que note-t-on et avec quels outils, c'est bien la question soulevée dès qu'intervient la réflexion sémiotique.

Le rapprochement avec les premières sémiologies du film (la question déjà évoquée, du plan, de la syntagmatique) masque une différence, déjà

mentionnée *supra*, dans le développement des études d'invariant. Au cinéma prime la dissociation entre les étapes de réalisation et de réception. Alors que le spectacle vivant se caractérise par son aspect éphémère, le cinéma joue la pérennité, puisque la production est antérieure à la projection. Une interrogation sur le montage, sur la segmentation y paraît plus légitime. En revanche, en matière de théâtre, très rapidement la procédure d'étude du découpage suscite des interrogations sur la posture du chercheur en spectacle vivant et sur la nature de son objet d'investigation. Bien vite des tentatives plus critiques se développent portant sur la réception, adoptant le questionnement du spectateur : comment garder la trace scientifique (objective, exhaustive, reproductible) du spectacle ? En musique on parle d'empreinte narrative laissée dans la mémoire de l'auditeur. Au théâtre, à l'opéra, le récepteur, soumis au régime du tableau qui casse la narrativité, ne peut reconstituer des processus, des vectorisations, des copies verbales sans passer par le rendu quasi clinique de sa propre perception (du vécu de l'événement). Subsiste finalement la vision personnelle répétée et experte d'une représentation, qui reflète l'attention critique, les idiosyncrasies et la sensibilité de l'observateur. Outre le problème du support, celui de la méthode retiendra en ce cas l'attention. Que noter ? Les postures, les détails visuels, les chronométrages de scènes entières, les *blokkings* (configurations) ? Comment procéder face à un objet lié de manière contraignante à sa « lecture ».

La subjectivité du chercheur constitue un obstacle méthodologique majeur qu'il convient d'assumer : l'analyste doit appréhender les variables tacites de sa propre perception, qui perturbent le processus de saisie ou déterminent la reconstruction sélective du message. L'humeur du moment, la place dans la salle, les schémas interprétatifs qui ont anticipé ou filtré la sélection, la dégradation de la mémoire ou la reconstruction du message constituent autant de facteurs qualitatifs à objectiver. Il est impossible de reconstituer des processus, de procéder à des copies verbales sans passer par le rendu de sa propre perception : vidéo, livret sont indissociables du vécu de l'événement. Une précaution utile, le travail de conscience, de cure à opérer, consiste à identifier le rôle que joue la mémoire, à saisir les résonances cognitives ou émotionnelles personnelles. On peut viser ainsi l'élaboration d'un objet d'étude scientifique plus global, reproductible, confronté à plusieurs modèles interprétatifs (et qui prenne en compte autrement les

émotions produites et reçues). Certaines disciplines assument ainsi leur subjectivité consciente, par des variantes de l'observation participante, sans échapper parfois à la singularité d'un discours non reproductible. Dans ce contexte, le chercheur en spectacle vivant ne pourrait que singer la démarche anthropologique et compléter sa « compétence unique » par l'observation de détails (expression corporelle, vocale, mouvement, scénographie) moins apparents à ceux dont l'expérience est extérieure aux arts du spectacle.

Aujourd'hui à l'heure où de grands changements d'orientation ont eu lieu – on parle de spectacle vivant –, on peut se demander à quelle distance nous nous trouvons des premières préoccupations sémiotiques axées sur la recherche d'unités stables et qui considéraient le texte comme un invariant du spectacle.

Le poids du texte entendu comme support de narrativité est sans doute une des lignes de crête qui sépare le théâtre (mouvement de représentation primitive lié à la frontalité du plateau) et le film (mouvement de représentation industrielle fondé sur la diégèse, le champ / contre-champ pour reprendre les critères de Burch, 1991). Parallèlement, du point de vue réceptif, là où le film privilégie la cognition, le paradigme du vivant a réorienté la recherche vers la question du corps et de la régulation des émotions : on est en train de redécouvrir les études présémiotiques de Meyerhold et les travaux de Stanislavski sur le rapport entre corps et affect. Par ce biais la sémiotique contemporaine du spectacle vivant a d'abord déplacé, sans l'éradiquer, dans le champ théorique la problématique des plus petites unités qu'on croyait dépassée par la recherche sur l'externalisation du sens. Ce déplacement prend cependant en compte la fragilité même des supports, devenus pour l'heure instables. L'essentiel résidant dans les processus de co-construction qui permettent au spectateur et aux comédiens de s'inventer ensemble dans le moment de la représentation, thématisé en termes de présence instantanée.

La première étape historique de la mise en cause des invariants remonte à la contestation de la position logocentrique, mise en cause esquissée dès 1975 dans *Sémiologie de la représentation* (Helbo, 1975). L'hypothèse ultérieure du *texte troué*, conçue pour le théâtre par Anne Ubersfeld (1977), avait pour ambition elle aussi d'ébranler les méthodologies de la segmentation : on se rend compte de plus en plus cependant que la démarche demeurerait à son corps défendant proche d'une sémiotique qui, tout en assurant

à la régie et à la mise en scène une juste place, préservait la toute-puissance du texte devenu texture spectaculaire interstitielle. La position d'Ubersfeld n'est *in fine* guère éloignée de celle de Barthes à propos de la théâtralité. Dès 1954, Barthes, dans sa préface aux projets de théâtre de Baudelaire, pose la question :

Qu'est-ce que la théâtralité ? C'est le théâtre moins le texte, c'est une épaisseur de signes et de sensations qui s'édifie sur la scène à partir de l'argument écrit, c'est cette sorte de perception œcuménique des artifices sensuels, gestes, sons, distances, substances, lumières, qui submerge le texte sous la plénitude de son langage extérieur. (1991 [1964])

La théâtralité serait donc une espèce de sensualité du texte, une matérialité dépassant le clivage écriture dramatique / didascalie, une texture ouverte au spectateur, une critique en actes de la représentation et de la signification.

Le théâtre en particulier, remarque Barthes dans ses *Essais critiques*, est le lieu d'une « polyphonie informationnelle » où s'opère la transmission de messages multiples, différents par nature, simultanés, constituant cette « épaisseur » du signe qui caractérise l'essence même de la théâtralité par opposition à ce qu'il nomme dans *Littérature et signification* la « monodie littéraire ».

Pour Barthes, la théâtralité, c'est ce qui permet de penser le théâtre *non point sans le texte mais, de façon récurrente, à partir de sa réalisation ou dans son devenir scénique*. Barthes restaurerait l'art du théâtre en tant qu'acte corporel et matériel d'incarnation de la fiction : « génétiquement, le théâtre n'est jamais que la concrétion ultérieure d'une fiction autour d'une donnée initiale *qui est toujours d'ordre gestuel* » (1984 : 45), mais inféodée au texte. Barthes défendrait-il la possibilité d'une sorte de dialectique implicative entre ces deux éléments : le spectacle théâtral (son aspect matériel et performatif, émotif et sensori-moteur) et le texte (son aspect littéraire, narratif et conceptuel) ? L'affirmation du corps serait-elle indissociable d'une prévalence masquée du texte ?

Pour reprendre une formulation hjemslevienne, le plan de contenu textuel serait-il toujours antérieur au plan de l'expression corporelle ? La théâtralité se définirait donc par soustraction provisoire, par déconnexion du

texte et du corps sans nier la prévalence souterraine du texte. Cette position de Barthes, malgré ses limites liées à l'air du temps, à l'euphorie structuraliste et à un corpus essentiellement européen et classique, ouvre une voie : elle laisse deviner la mise sous tension du texte par l'énonciation scénique, appelle un questionnement plus radical sur les modalités de la complexité sémiotique. Cette interrogation a été prolongée par des théories ultérieures comme celle du postdramatique de Hans-Thies Lehmann (Lehmann, 2002), en particulière adéquation avec les formes postbrechtiennes du théâtre européen, qui conteste le textocentrisme et la prééminence de la fable. Pour mettre en évidence ce qu'une sémiotique de la représentation aurait à décrire : la matérialité des systèmes de signes en actes. La typologie postdramatique décrit certains processus sémiotiques mais reste cependant très discrète sur leur hiérarchisation. Cette dernière carence justifie le fait que d'autres catégorisations appliquées prioritairement au spectacle vivant contemporain méritent d'être prises en compte.

Nelson Goodman (1976) propose une catégorisation particulièrement puissante, qui oppose deux types de langage artistique : l'autographe (langage de l'art comme configuration unique, non répétable, inchoative, productive) et l'allographe (stabilisation des règles, notations manipulables, partition comme règles d'exécution permettant la transmission, la performance, la visualisation diagrammatique, la grammaire contrôlable). Les avant-gardes historiques du début du XX^e siècle mettent en question sur le plan des théories et contestent sur celui des pratiques les principes de représentation, d'interprétation, de drame. L'œuvre devenue essentiellement énonciation unique, autographique, réactualisant de nouvelles attentes du spectateur à chaque occurrence, appelle le développement d'une sémiotique de la réception.

On pourrait évoquer aussi le « virage visuel » (*visual turn*) cher à Rosalind Krauss (Bois *et al.*, 2005). L'accroissement du visuel au sein de notre sémiosphère a favorisé l'émergence d'une pensée médiaturgique (le terme est de Bonnie Marranca, 2008). S'est ensuivi pour la théatrologie contemporaine une réorientation vers la performance spectaculaire, en quête de nouvelles stratégies à la fois sensorielles, visuelles et kinésiques.

Il faut explorer enfin la dimension multisensorielle (Féral, 2004 et 2008) du théâtre, qui fait appel aux stimuli sensoriels pour focaliser l'attention de l'auditoire tout en travaillant « sous la surface culturelle ». La sémiotique

porte alors aussi sur l'engagement perceptif des spectateurs ainsi que sur la mise en scène de leurs affects. On peut citer les expériences sur l'écoute dichotique qui renvoient aux mécanismes archaïques de la petite enfance ne différenciant pas encore les voies neuronales (Janett Cardiff). Sous l'impulsion de la conscience de la corporéité, on peut appeler de ses vœux une sémiotique dégagée du canal imagiste pour englober le son, la relation haptique ou olfactive, voire le plaisir syncrétique désigné par les Indiens du vocable « *rasa* » et qui peut sous-tendre toute forme de spectacle.

À travers leurs nombreuses formes, les dispositifs de la performance acoustique, voire les nouvelles formes de communication théâtrale, fondées sur ce que, parodiant Fischer-Lichte (2008), on pourrait nommer la *participation virale*, soulignent la pertinence d'analyses sémiotiques portant sur l'engagement actif du spectateur, sur les modalités d'appropriation dans la co-création de l'événement déclinées en empathie, compassion, contagion, embodiment, cognition incarnée.

La recherche sur le spectateur de théâtre, sur l'événement spectaculaire, sur le corps et le bios, le dialogue pluridisciplinaire avec les neurosciences, l'anthropologie, les *performance theories* impriment de nouvelles orientations à la théorie du spectacle vivant. Celle-ci semble en apparence éloigner de plus en plus la sémiotique du spectacle vivant de la sémiotique du film (du plan et du montage pré-réalisé) tout en la rapprochant d'une sémiotique linéaire-tabulaire des médias (proche à la fois du flux et de la communication clivée, interactive, avec le téléspectateur comme l'a bien montré François Jost (2012 et 2013).

3. Spectacle, spectaculaire, performance

Une distinction fondamentale à opérer oppose le *spectacle* comme pratique instituée par convention supposant une scène (un mode de représentation primitif: frontalité, cour et jardin) et un observateur (du spectacle vivant, par exemple le concert, la performance), au *spectaculaire*, qualité liée à une compétence modale, qui permet de regarder comme un spectacle n'importe quel faire, n'importe quelle performance ou pratique dans une situation qui n'est pas un spectacle reçu comme tel par convention. Le théâtre et le film projeté dans une salle sont *spectaculaires* à des degrés divers, dans la mesure où ils sont regardés comme des pratiques qui font sens pour le

spectateur et qui se démarquent à des degrés divers de la réalité. Ils signifient dans la situation appréhendée comme spectaculaire. C'est la conscience du « *je suis* » au spectacle qui détermine la mise en place d'un seuil spectaculaire selon des protocoles complexes dont on peut reconstituer le parcours et qui différencie les compétences spectatorielles au théâtre et au cinéma.

La mise en œuvre d'un processus de *mise en seuil* permet de distinguer différentes postures énonciatives :

– La définition du *seuil* par la *convention* : celle-ci est mise en place et ses présupposés réaffirmés ; les signaux me rappellent que je suis au spectacle et que je suis invité à vivre / co- inventer un événement éphémère, non répétable, spécifique. On parle de convention anthropologique du spectacle vivant pour désigner des mécanismes de mise en sens spectaculaire transitoires par rapport à la réalité que je regarde autrement : le billet d'entrée, le vestiaire, l'entracte, le rideau sont autant de rituels signalant que le monde possible est celui que délimitent les frontières du théâtre. Ces seuils spectaculaires sont fragiles, voire poreux : à tout moment la réalité brute peut refaire surface dans toute sa violence. Ainsi le cirque joue avec les codes qui permettent de faire sens, il fraie en permanence avec un risque de basculement dans la réalité. Le dompteur peut se faire dévorer « vraiment » par le lion, l'acrobate peut tomber « réellement ». Le numéro chiqué simule les risques, et rappelle l'intérêt de la prouesse qui se joue du réel en scène.

– La transformation de la convention en contrat spectaculaire : les instances sont définies ainsi que leur relation ; la présence de l'observateur et des instances scéniques est affirmée par des codes ou des déclarations explicites qui actualisent le « *je suis* » ; la surmodalisation spectaculaire (l'accord sur l'adhésion au *comme si*, au *faire-semblant*) s'opère de façon contemporaine et simultanée dans le moment de la production et de la réception ; les stratégies mises en place permettent à tous de s'accorder sur le fait que ce qui est donné à vivre est une expérience à la fois performative et fictionnelle.

– L'articulation de ce contrat sur un régime de croyance spécifique : la dénégation et / ou l'identification au spectacle sur un autre mode d'adhésion permettent à l'observateur et à l'acteur d'assumer leurs

rôles. Le déni d'intervention fait que le spectateur ne se précipite pas au chevet de la performeuse en danger : il observe celle-ci comme un spectacle.

– Le renvoi de ce régime à des savoirs préalables propres aux énoncés théâtraux : la société, l'histoire de la régie et de la dramaturgie ont développé des codes connus (parfois greffés sur une connaissance générale du monde) et dont la mobilisation permet d'assigner un sens à ce qui est représenté. Les codes sont de deux types au théâtre : répertoires de significations générales figées par l'histoire (le genre du spectacle par exemple) et les règles de transformation spécifiques nécessaires à une représentation : par exemple certains codes scénographiques.

La *mise en seuil* constitue donc le résultat d'un processus complexe par lequel l'observateur transforme le faire réel en spectaculaire. La marque du processus, déjà identifiée par Searle (1975) à propos de la fiction, est la *sémiotisation intentionnelle de l'événementiel*, et c'est là que se love l'*épaisseur de signes*, cette sollicitation du regardant-percevant par la scène qui attire l'attention du spectateur et qui comble celle-ci. Searle associe le statut illocutif de l'assertion au régime de la preuve réfutable ; par opposition, l'acte de langage fictionnel devrait être considéré comme une assertion feinte (dont les propositions ne peuvent pas être rapportées à un univers de référence extérieur falsifiable). Searle définit donc la fiction en termes d'intentionnalité (« *pretends to refer* ») comme un faire semblant. Il oppose ainsi par la modalité le monde de l'assertion (du réel) à celui de la simulation (pour lui, la fiction). La fiction est dotée d'un « privilège aléthique » (Eco, 1996 [1994]) : elle se construit de manière autoréférentielle, il s'agit d'une pseudo-assertion dont le caractère est définitif puisqu'elle produit son référent en même temps qu'elle s'y réfère.

Searle nous prévient d'une certaine manière contre une partition simpliste entre le réel et ses marges, entre le vrai et son contraire ; il accorde à l'intentionnalité un poids qui rapproche l'intention fictionnelle du spectaculaire. Appariement nuancé par Eco :

Searle a montré comment les propositions narratives (artificielles ou fictionnelles) se présentent avec toutes les caractéristiques des assertions, à cette différence près que le locuteur ne s'engage ni sur leur vérité ni sur sa capacité

de les prouver : donc ce sont des assertions, mais d'un type particulier où le locuteur ne s'engage pas à dire la vérité, mais où il n'entend pas non plus mentir. (1985 [1979] : 95)

Ce « faire semblant » au théâtre est précontraint par une série de signaux scéniques qui travaillent l'attention du spectateur. Sur scène, l'acteur est sans doute le principal facteur d'énonciation qui contraint le processus d'observation et répercute la mise en seuil.

De nombreuses formes du spectacle vivant exhibent cette limite spectaculaire, font de ce processus de mise en seuil le thème de leur énoncé : elles ont pour objet la condition même d'observation qui les rend spectaculaires ; ces pratiques exposent le réel et le titre de la pièce devient un programme (Rodrigo Garcia dans *À mon retour du supermarché, j'ai flanqué une raclée à mon fils, J'ai acheté une pelle à Ikea pour creuser ma tombe, Fille de pute*) qui invite le spectateur à modifier son vécu de la situation. Au cinéma, comme nous l'avons fait remarquer, la médiation écranique et les processus d'identification, notamment à la diégèse, relèguent cette anthropologie de la convention aux étapes de la production énoncée que le réalisateur, avant le spectateur, est amené à vivre.

4. L'origine du sens

En réexaminant la question de l'origine du sens, comme le fait la sémiotique générale, la sémiotique du spectacle vivant ouvre aujourd'hui la voie aux théories externalisantes (embodiment, étude du bios, théories de la corporéité).

La question principale est donc devenue celle de la modélisation de l'expérience : comment peut-on rendre compte de pratiques croisées, complexes et protéiformes (spectacle vivant : théâtre, danse, opéra, cirque, arts de la rue, concert) du « *je suis* », quels sont les paradigmes et dispositifs mobilisés ; l'objet spectacle existe-t-il ?

Une sémiotique expérientielle s'impose aujourd'hui dans les modélisations (Helbo *et al.* (dir.), 2013). Les notions de présence et de corporéité soudent production et réception du sens dans la contemporanéité : le spectateur invente le sens, l'émotion en même temps que l'acteur et sans médiation.

Le passage de la sémiotique interprétative à l'interrogation sur le spectateur expert ouvre un questionnement sur le chercheur et en particulier sur son extériorité face au corpus. L'objet performance pose la question de la compétence modale du spectateur. La redéfinition de la posture du chercheur tant face à l'objet spectacle vivant qu'à l'objet filmique suscite des interrogations notamment quant au dialogue avec d'autres disciplines (théories de la performance, neurosciences, sciences cognitives). La problématique englobe aussi celle de la scientificité de la démarche. Particulièrement pertinente par rapport aux préoccupations contemporaines centrées sur la subjectivité dans l'énonciation (la présence, l'effet de présence, l'intermédialité, le rapport corps-machine, etc.), la sémiotique a-t-elle encore vocation universalisante : comment peut-on reproduire l'expérience de la subjectivité ? Cette question de l'expérience peut-elle se poser dans les mêmes termes au théâtre et au cinéma ? L'objet spectacle vivant peut-il être appréhendé comme le film ? Quel est le statut d'existence de l'objet ?

Illustrant le paradoxe de Wittgenstein qui élabore un modèle lié à son objet, certaines pratiques artistiques réflexives ont intégré les modèles sémiotiques pour déboucher sur de nouveaux modes relationnels. Les praticiens du spectacle ont en fait toujours présenté cette particularité de développer sur les processus créatifs et leur mise en sens une réflexivité critique. On se souviendra du mot de Bernard Dort qui distinguait dans l'histoire de la mise en scène trois étapes : le réalisme (Antoine), le marxisme (Brecht) et la sémiologie (Vitez). On ne s'étonnera guère de cette alliance en miroir : un phénomène aussi complexe et aussi riche que la co-invention dans l'instant d'un évènement scénique mobilise forcément toutes les ressources de l'univers sémiotique.

Au cinéma aussi, on parle certes de physicalité de la projection, certaines salles d'art et d'essai réintroduisant des projecteurs des années 1950 pour restituer une dimension performative à la projection. Certains travaux sémiotiques intègrent pour leur part la posture du récepteur empirique, voire l'activité spectatorielle dans le monde de la projection : c'est le cas des études de Laurent Jullier (2012) par exemple. Les chercheurs en filmologie s'intéressent de plus en plus à l'expérience perceptive, qu'ils tentent de modéliser : Christian Metz distinguant le cinématographique du filmique, évoque le spectateur « tout percevant » : à la fois comme réalité empirique et comme instance fantasmatique. On retrouve tant le corps sensoriel, cher

aux neurosciences, chez François Jost, que la théorie des pratiques chez Fontanille. Ce dernier considère, pour sa part, que le corps fournit « des modèles de la schématisation, de la transformation et de la mise en séquence des figures » (2011 : 53-54).

Nombre de sémioticiens du film s'intéressent à la fois à la cognition, à l'émotion et à l'attention. Ils traduisent un retour au processus perceptif qui accompagne l'intention des réalisateurs.

Au théâtre la sémiotique s'est toujours intéressée à la coexistence du linéaire et du tabulaire. Une sémiotique du signal a ainsi été mise en place, qui étudie les stratégies de coopération entre le travail du spectateur et les suggestions perceptives proposées en termes de focalisation attentionnelle par la mise en scène. La recherche sémiotique développe des modèles qui prennent en compte la co-construction dans l'instant. On pourrait donc dire que la modélisation de l'expérience perceptive, telle qu'on la trouve aujourd'hui exprimée dans les recherches sur la cognition incarnée, les rapports avec l'Umwelt et la phénoménologie, accompagne la mutation de l'objet. La sémiotique des corps et des modes du sensible se développe parallèlement à une prise de conscience de cette dimension par les praticiens de la scène.

Dans certaines pratiques contemporaines du spectacle vivant, l'expérience des processus sémiotiques devient en effet plus radicalement centrale, accompagnant de la sorte un processus d'auteurisation du spectateur. Il se produit une mutation spéculaire de l'objet-spectacle. Là où le spectateur connaissait naguère un régime d'adhésion oscillant entre performance et fiction, il se trouve confronté à des processus inédits :

– Le réel en scène sans médiation. La performance (Lidell, Rodrigo Garcia) affirme la prévalence du corps ou met en scène le réel (chez Rimini Protokol : la réalité judiciaire ou la clinique du malade palliatif, le personnel licencié de la Sabena) et fait éclater le paradigme de la représentation. L'effet lié au surgissement du réel en scène est celui de la violence extrême. Ce rapport au réel n'exclut pas le recours à l'image filmée, au contraire il l'impose. On voit apparaître sur scène des projections, des extraits de journal télévisé, des images publicitaires (*La dame aux camélias* de Castorf d'après Dumas, Bataille et Heiner Müller). On s'interrogera sur le statut de cette image

en scène, qui demeure observée dans un cadre spectaculaire, contrainte qui est celle du spectacle théâtral.

– L’immersion. Le spectateur se trouve immergé cognitivement, sensoriellement, affectivement et / ou physiquement dans la représentation. Dans la dernière production de Rimini Protokoll *Cargo Sofia* (Kaegi), les spectateurs sont assis dans un camion par les fenêtres duquel ils voient à la fois l’environnement qui défile, les rencontres fortuites des camionneurs sur les aires de repos et des films retraçant leurs longs voyages. C’est ainsi qu’ils prennent part au monde des camionneurs roulant pour des salaires misérables à travers l’Europe. Le camion se met en route : double circulation virtuelle et réelle dans laquelle le spectateur se trouve englouti.

– L’hybridation. On parle pour d’autres spectacles d’intermédialité ; les écrans sont sur scène chez Murgias, Lesage. La technologie permet de simuler la présence, à travers des *effets de présence*, (même lorsque le corps est absent, il peut donner l’impression d’être présent grâce à certains effets), à des prothèses technologiques, des illusions, du monde virtuel. Parfois le procédé est très simple comme dans *Hansel et Gretel* (Ugeux, Théâtre Le Public, 2010) où des moniteurs vidéos remplacent des êtres vivants et donnent la réplique aux comédiens présents en scène. On a la sensation d’être dans un espace augmenté où la narration nie progressivement la séparation entre la perception du réel et sa transformation par écran vidéo. Parfois l’effet est plus sophistiqué tel le Pepper Ghost Effect chez D4 Arts (Lemeieux et Pilon, Montréal) ou Robert Lepage. Il s’agit d’un procédé montrant sur une glace sans tain le reflet d’un acteur placé devant un projecteur et face à un miroir sous la scène : la glace faisant croire à une présence scénique alors qu’on ne montrait que l’image. Ici au lieu de projeter une image, on projette une image vidéo. L’effet de présence peut aussi se marquer dans le son à travers l’orchestration, les voix de synthèse, les playbacks, la postsynchronisation, les voix chantées, les cris comme dans *Lipsynch*.

– La médiaturgie. Le théâtre contemporain, notamment postdramatique, s’inscrit résolument dans un mouvement de médiaturgie qui traduit non seulement des thématiques médiatiques (Falk Richter travaille sur la webcam, le Wooster Group travaille sur les Call center,

le décalage horaire, le montage en scène d'émissions télévisées), mais aussi sur des techniques réceptives (Blast Theory ou La Fura dels Baus proposent des spectacles par SMS) ou des techniques scénographiques utilisées au cinéma et à la télévision. Cette médiaturgie a pour objet principal le dialogue entre la présence et l'effet de présence décrit *supra* : elle thématise une problématique qu'Auslander a qualifiée de *liveness* (direct, présence) et qui est proche du direct ou du direct médiatisé par l'écran (la webcam). Le théâtre renonce à la vision directe pour intégrer des visions induites.

La modélisation de l'expérience perceptive au cœur de la création contemporaine semble appelée à constituer aussi un trait caractéristique de la sémiologie du spectacle. Ce parallélisme entre savoir *graphique* (sémiotique) et savoir *incorporé* (pratique) est propre surtout à l'étude du spectacle vivant.

5. Pour conclure

La mise en scène, depuis Artaud, revendique sa nature pédagogique. Elle *fait voir* à la fois le plateau (la performance) et la fiction. Elle revendique une nouvelle épistémè, un savoir intime de l'incorporation (par exemple l'anthropologie théâtrale chez Barba) qui réoriente le savoir expert vers le jeu, la mise en scène, la scénographie, le travail du corps. Et qui suscite un nouveau type de spectateur expert, dont le sémioticien, attentif aux processus plutôt qu'aux produits, et susceptible de participer autrement à la création : on assiste à la naissance d'un public qui n'escorte plus l'œuvre mais qui contribue à constituer celle-ci.

Aujourd'hui les recherches se tournent plutôt vers des modèles, certes globaux et à vocation explicative, mais qui intègrent l'expérience du sujet et le rapport au monde dans le déclenchement du sens. En matière de spectacle vivant, depuis quelques décennies s'est développé un mouvement de refondation théorique qui a mis en cause l'approche refusant de poser la question des conditions d'existence de l'objet. Les études sémiotiques, neurosémiotiques (la sémiotique n'hésite plus à mettre le nez dans la boîte neuronale, rencontrant en cela la psychologie cognitive et la théorie de la cognition incarnée) et anthropologiques tentent de prendre les choses de

haut. La recherche a notamment abandonné une approche par la synecdoque (le texte constituait à cet égard le meilleur exemple de synecdoque particularisante : la partie pour le tout spectaculaire) au profit d'une approche métonymique : le texte éventuel n'est pas abandonné, mais constitue un ensemble contigu ; il incarne à côté d'autres matériaux une des parties du tout ; il coexiste avec d'autres composants de la texture, du maillage spectaculaire et entre en dialogue avec le spectateur. Le processus constitutif de l'événement spectaculaire prend désormais la place centrale de la recherche.

Le revirement radical (qui consiste donc à appréhender l'objet en vue cavalière) a entraîné une série de conséquences sur la prise en compte de l'événementialité du spectacle, mais a eu des répercussions aussi sur la mise en cause de la fiction, sur l'appropriation du statut d'auteur, sur la stabilité de l'événement spectaculaire et des attentes, sur la relation production / réception. L'événement théâtral s'affirme dans sa performativité, modalité qui le différencie du film. Face à un objet en mutation et à l'appropriation de la sémiotique par la création, peut-on encore parler d'arts du spectacle autrement qu'au pluriel ; une sémiotique unifiée est-elle possible ? Il semble bien qu'en dépit de l'utilisation conjointe de techniques hybrides auquel l'objet théâtre fait appel, les méthodologies sémiotiques du spectacle sont appelées à poursuivre leur développement dans des voies séparées.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARTHES, Roland (1984), *Essais critiques IV*, Paris, Le Seuil.
 BARTHES, Roland (1991 [1964]), *Essais critiques*, Paris, Le Seuil.
 BOIS, Yve-Alain, BUCHLOH, Benjamin H.D., FOSTER, Hal, KRAUSS, Rosalind (2005), *Art Since 1900. Modernism, Antimodernism, Postmodernism*, London, Thames & Hudson.
 BURCH, Noël (1991), *La Lucarne de l'infini : naissance du langage cinématographique*, Paris, Nathan Université.

- ECO, Umberto (1985 [1979]), *Lector in Fabula*, Paris, Grasset.
- ECO, Umberto (1996 [1994]), *Six promenades dans les bois du roman et ailleurs*, Paris, Grasset.
- FÉRAL, Josette (2001), *Théorie et pratique du théâtre : au-delà des limites*, Montpellier, Entretemps.
- FÉRAL, Josette (2008), « Entre performance et théâtralité : le théâtre performatif », *Théâtre / Public*, n° 190, pp. 28-35.
- FISCHER-LICHTE, Erica (2008), *The Transformative Power of Performance. A New Aesthetics*, Londres, Routledge.
- FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2013), « La sémiotique du spectaculaire, entre textualité et pratiques », dans HELBO, André, BOUKO, Catherine, VERLINDEN, Élodie (dir.), *Interdiscipline et arts du spectacle vivant*, Paris, Champion, pp. 15-27.
- FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- GOODMAN, Nelson (1976), *Languages of Art*, Indianapolis / Cambridge, Hackett Publishing Co.
- HELBO, André (1975), *Sémiologie de la représentation*, Paris / Bruxelles, Presses Universitaires de France / Complexe
- HELBO, André (2007), *Le Théâtre : texte ou spectacle vivant ?*, Paris, Klincksieck.
- HELBO, André (dir.) (2011), *Performance et savoirs*, Bruxelles, De Boeck.
- HELBO, André, BOUKO, Catherine, VERLINDEN, Élodie (dir.) (2013), *Interdiscipline et arts du spectacle vivant*, Paris, Champion.
- HELBO, André (2015), « Les métamorphoses du spectateur », *Degrés*, n° 161-162, pp. a1-a7.
- JOST, François (2002), « Faire voir le visible », *Degrés*, n° 112, pp. a1-a19.
- JOST, François (2013), « La performance télévisuelle entre auteur et acteur », dans HELBO, André, BOUKO, Catherine, VERLINDEN, Élodie (dir.), *Interdiscipline et arts du spectacle vivant*, Paris, Champion, pp. 203-213.
- JULLIER, Laurent (2012), *Analyser un film : de l'émotion à l'interprétation*, Paris, Flammarion.
- LEHMANN, Hans-Thies (2002), *Le Théâtre postdramatique*, Paris, L'Arche.
- MARRANCA, Bonnie, WEEMS, Marianne (2008), *Mediaturgy. Performance Histories*, New York, PAJ Books.
- METZ, Christian (1991), *L'Énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- OSOLSOBE, Ivo (1979), « On Ostensive Communication », *Studia Semiotyczne*, n° 9, pp. 63-66.

SEARLE, John R. (1975), « The logical Status of Fictional Discourse », *New Literary History*, n° 6, pp. 319-332.

UBERSFELD, Anne (1977), *Lire le théâtre*, Paris, Éditions sociales.



SÉMIOTIQUE ET MUSICOLOGIE

Martine Groccia
Université Lumière-Lyon-2

En 2006, dans son ouvrage *La Musique et les signes*, Eero Tarasti développe une section consacrée aux « axes principaux du développement de la sémiotique musicale », qu'il débute ainsi :

La sémiotique musicale, dont le domaine d'investigation ne recoupe exactement ni la sémiotique, ni la musicologie, a commencé à se développer dès les années 1950-1960. Comme la sémiotique générale de l'époque, elle se voulait au départ, structuraliste (de la plus stricte observance...) à l'égard des modèles linguistiques. (Tarasti, 2006 : 85)

S'ensuit une dizaine de pages dans lesquelles l'auteur dresse un panorama synthétique et chronologique, présentant rapidement les travaux des musicologues les plus influents dans le domaine, aussi bien en Europe, qu'aux États-Unis et en Amérique Latine. On y retrouve les grandes figures de la sémiotique musicale, parmi lesquelles pour mémoire, on peut notamment mentionner quant à l'Europe, Nicolas Ruwet (1972, 1975), Jean-Jacques Nattiez (1975, 1987) et Jean Molino (2009 [1975] : 73-118) en ce qui concerne l'approche inspirée de la linguistique structurale et la naissance de la sémiologie musicale ; Gino Stefani (1982) pour ses modèles de compétence musicale ; Costin Miereanu (1995), Márta Grabócz (2009) et Tarasti (2006) lui-même pour une sémiotique musicale directement inspirée des théories greimassiennes.

En 2009, dans son ouvrage *Musique, narrativité, signification*, Márta Grabócz se livre au même type d'exercice, dressant cette fois un « Bref

aperçu sur l'utilisation des concepts de narrativité et de signification en musique » (2009 : 21-57). Le propos se fait ici plus précis, notamment lorsqu'elle présente une synthèse des modèles qui ont permis aux musicologues de théoriser leur approche de la signification musicale, synthèse qu'elle annonce de la façon suivante :

Les modèles linguistiques, littéraires ou autre, utilisés pour décrire l'organisation des signifiés, sont diversifiés, eux aussi. Jean-Jacques Nattiez a exploité la *tripartition* de Jean Molino (bien qu'il soit toujours prudent avec la notion de « signifié »). Eero Tarasti s'est référé aux modèles de Greimas (*parcours génératif* avec ses trois niveaux ; les *programmes narratifs* ; le système des modalités, etc.) ; il élabore et applique actuellement sa théorie de la *sémiotique existentielle*. Raymond Monelle s'est inspiré de Greimas et de Peirce et des notions de la narratologie d'après Tzvetan Todorov, Michael Riffaterre et Graham Daldry. Robert Hatten a appliqué le système de marquage de Michael Shapiro et développé une théorie des « genres expressifs ». Il a également créé la notion de « troping » (création de *trope*, d'un nouveau sens, en tant que résultat d'une interaction de topiques connus). Vladimir Karbusicky a créé sa théorie des formes musicales historiques et a utilisé les théories de Peirce [...]. Nicolas Meeùs et Jean-Pierre Bartoli ont exploité dans leurs théories le système de Hjelmslev ; Bernard Vecchione s'est inspiré des systèmes rhétoriques de Paul Ricœur et de Greimas. Moi-même, j'ai appliqué les éléments de la sémantique structurale, notamment la grammaire générative de Greimas, tels le programme narratif, la structure élémentaire de la signification, la syntaxe narrative, etc. (Grabócz, 2009 : 25)

Au regard des présentations faites par ces deux auteurs, il apparaît clairement que la rencontre entre la musicologie et la sémiotique a bien eu lieu, et ce depuis plus d'un demi-siècle. En effet, nombreux sont les musicologues qui se sont intéressés à la question de la signification musicale, et beaucoup d'entre eux ont recouru entre autres aux modèles saussuriens ou hjelmsleviens, peirciens ou greimassiens pour théoriser leur approche. Autant dire que la relation qui s'est établie entre les deux disciplines semble tout à fait fructueuse et pérenne, ce que résume très bien le propos de Tarasti à la fin de sa section de présentation de la sémiotique musicale :

[...] au fil des trente dernières années, la sémiotique musicale est devenue une composante de la musicologie « normale », et ce en s'affranchissant de toute sujétion à l'égard de la sémiotique générale – car elle a su focaliser l'attention sur l'autonomie et l'originalité du discours musical. [...] En tout cas, les sémioticiens de la musique ne jouent plus les *outsiders*, que ce soit vis-à-vis de la sémiotique générale ou de la sémiologie. (2006 : 94-95)

Pour autant, cette collaboration indubitable entre sémiotique et musicologie, ici exprimée par deux voix reconnues dans le domaine, soulève dans ses détails plusieurs interrogations susceptibles d'altérer quelque peu son caractère idéal. Nous les soulignons au moyen de deux observations :

(i) Le domaine d'investigation de la sémiotique musicale « ne recoupe exactement ni la sémiotique ni la musicologie » (*Ibid.* : 85), dit Tarasti. Cette remarque incidente révèle néanmoins une certaine fragilité épistémologique au regard de ce qu'est la sémiotique musicale. Dès lors que la sémiotique et la musicologie se posent comme deux disciplines autonomes et indépendantes, la sémiotique musicale relève nécessairement d'une certaine interdisciplinarité. Par ailleurs, l'auteur précise plus loin que la sémiotique musicale « est devenue une composante de la musicologie "normale" » (*Ibid.* : 94). Ainsi, dans le cadre d'une interdisciplinarité accomplie, la réciproque pourrait légitimement être énoncée : *la sémiotique musicale est devenue une composante de la sémiotique "normale"*, et comme l'écrit Tarasti, « les sémioticiens de la musique ne jouent plus les *outsiders*, que ce soit vis-à-vis de la sémiotique générale ou de la sémiologie » (*Ibid.* : 95). Or, force est de constater que, d'une part, la plupart sinon tous les chercheurs dont les travaux sont avérés en sémiotique musicale sont d'abord des musicologues, et rattachés avant tout à ce champ disciplinaire – il s'agit donc plutôt de musicologues sémioticiens, et non de sémioticiens de la musique à proprement parler¹ ; d'autre part, à l'évidence, la sémiotique musicale est pour la communauté des sémioticiens une sémiotique spécialisée, appliquée à un domaine spécifique, domaine que l'on interroge peu pour nourrir la réflexion sémiotique générale. Une des conséquences de cette situation est que dans les faits, il n'y a pas ou peu de coopération à proprement parler entre musicologues et sémioticiens, mais bien des musicologues que leurs travaux en musicologie mènent vers une orientation sémiotique affirmée.

Cet état de fait manifeste en réalité un type spécifique d'interdisciplinarité entre musicologie et sémiotique qu'il s'agira de préciser et de questionner.

(ii) Dans la présentation citée ci-dessus, Grabócz, quant à elle, mentionne des modèles qu'elle qualifie de « linguistiques, littéraires ou autres », et hormis pour évoquer la sémiotique existentielle de Tarasti, le terme « sémiotique », qui désignerait une / des théorie(s) de la signification, n'apparaît pas en tant que tel dans son paragraphe. Pour autant, les références proprement sémiotiques sont manifestes, et par ailleurs illustrées par les figures des pages suivantes². Bien que l'absence du terme « sémiotique » puisse paraître anecdotique, et sans doute à relier à un hasard d'écriture, on pourrait aussi y déceler l'expression d'un point de vue particulier sur ce domaine de connaissances : la sémiotique, comme théorie générale de la signification, se confine aux fondamentaux de la première heure – Greimas, Hjelmslev, Peirce – et est sollicitée pour traiter de problématiques rebattues – le signe musical et la musique comme langage, la narrativité musicale – problématiques principalement pertinentes pour l'analyse de la musique classique. Le raccourci est rapide, et nous forçons et simplifions ici le trait volontairement. Il s'agit de mettre en évidence deux aspects qui nous paraissent constituer, dans leur interaction, le point d'achoppement de la rencontre entre sémiotique et musicologie : la reconnaissance et l'exploitabilité des ressources sémiotiques, autant méthodologiques que théoriques ; les problématiques susceptibles de mobiliser à la fois les musicologues et les sémioticiens.

Ces observations préliminaires nous permettent de poser le cadre de notre réflexion, qui n'aura pas pour vocation d'établir le bilan d'une rencontre qui a déjà eu lieu, et dont l'existence n'est pas à remettre en cause. Par conséquent, il ne s'agira pas d'inventorier les travaux existants en sémiotique musicale, ni même d'évaluer leur pertinence au regard des méthodes et théories sémiotiques sollicitées. Nous proposons en revanche de circonscrire notre réflexion à deux aspects de la question : la caractérisation et les questionnements que suscitent la sémiotique musicale, dont le vocable même marque une interdisciplinarité actée entre sémiotique et musicologie ; les champs dans lesquels cette interdisciplinarité pourrait être profitable aux deux domaines, musicologie et sémiotique. Nous entendons ainsi à la fois

préciser les difficultés que peut rencontrer la sémiotique musicale, en terme de pratique de recherche et de valorisation scientifique, et proposer d'éventuelles pistes d'exploration susceptibles de nourrir son développement.

1. Sémiotique et musicologie : quelle interdisciplinarité ?

1.1. La fragilité des deux champs disciplinaires

Considérer la sémiotique musicale comme un domaine de recherche qui implique une interdisciplinarité entre la sémiotique et la musicologie, c'est déjà, dans le même temps, affirmer que sémiotique et musicologie constituent chacune un champ disciplinaire fonctionnel, et reconnu comme tel dans le vaste paradigme des sciences humaines et sociales. Or, nous le savons, pour ce qui est de la situation française, sémiotique et musicologie ne sont pas tout à fait logées à la même enseigne sur ce point précis de la reconnaissance disciplinaire. La musicologie bénéficie d'un ancrage institutionnel et scientifique qui fait défaut à la sémiotique. Elle est visible au sein de la section 18 du CNU³, et les dictionnaires en véhiculent une définition arrêtée, comme champ disciplinaire ou science : pour le *Trésor de la Langue Française informatisé*, elle est la « science qui a pour objet la théorie, l'esthétique, l'histoire de la musique, la création et la critique musicales, et les rapport de la musique avec les autres branches scientifiques » ; pour le Dictionnaire *Larousse*, la musicologie est une « discipline qui étudie de manière scientifique et historique tout ce qui relève de la musique ». La sémiotique⁴, quant à elle, a un statut institutionnel et scientifique plus flottant et précaire, que Jacques Fontanille a parfaitement décrit lors de la *Journée d'hommage à la mémoire d'A.J. Greimas* en 2012, à l'occasion de la table ronde consacrée à « La sémiotique de Greimas dans les institutions » (2013, en ligne). Sa caractérisation en tant que science s'en trouve affectée et est moins franche. Elle reste le plus souvent présentée comme une « théorie générale des signes [...], des représentations, des systèmes signifiants » ou comme l'« étude des pratiques, des comportements et des phénomènes culturels conçus comme des systèmes signifiants » (*TLFi*). Sans commenter plus avant cet état de fait, nous retiendrons que pour l'heure, en définitive, l'interdisciplinarité que nous discutons ici n'en est strictement une que du point de vue du sémioticien qui s'intéresse à la musique, dès lors que son objet

d'étude lui impose une perspective musicologique sans laquelle il ne peut composer. En revanche, pour le musicologue, l'implication n'est pas du même ordre : le recours à la sémiotique est une ouverture possible, une orientation de recherche qui dépendra des problématiques traitées et de l'intérêt qu'il a à recourir aux ressources sémiotiques pour en éclairer certains aspects. Par ailleurs, ces ressources sémiotiques acquièrent une place et une histoire dans le champ disciplinaire d'accueil, selon la valorisation dont elles auront bénéficié dans les travaux des uns et des autres, comme le montrent les propos de François Delalande, qui s'attarde à préciser en tant que musicologue, les acceptions qu'il donne aux termes « sémiotique » et « sémiologie » :

Les mots « sémiotique » et « sémiologie » sont en principe à peu près synonymes : ils désignent la science des signes, qui se trouve avoir eu deux inventeurs : Peirce (*semiotics*) et Saussure (sémiologie). En pratique, l'emploi qui en a été fait par différents auteurs les a différenciés. Jean Molino et Jean-Jacques Nattiez (tout comme Barthes, Prieto, etc.) ont retenu le mot sémiologie, et je l'adopte lorsque je fais référence à leurs travaux et chaque fois que le renvoi à la production et à la réception est au cœur de la réflexion. Dans le cas contraire, s'agissant de la théorie du sens en général, j'adopte le terme de sémiotique, plus répandu hors du champ de la musicologie. (Delalande, à paraître)

La distinction conceptuelle est sans équivoque et historiquement fondée, la sémiologie musicale contractant les mêmes caractéristiques que la sémiologie tout court, comme étude de la musique en tant que pratique signifiante envisagée du point de vue de sa communication. Le terme sémiotique est, lui, réservé à la « théorie du sens en général ». C'est par ailleurs effectivement cette seconde acception qui a cours aujourd'hui pour caractériser le projet scientifique de la discipline. Or, si l'on en croit Fontanille, cette théorie générale du sens s'élabore au sein d'un projet scientifique jeune, fragile, et encore imprécisément déterminé :

[...] en tant que projet scientifique spécifique et autonome, la sémiotique est encore en mouvement, entre plusieurs « paradigmes » ; des courants théoriques se forment et disparaissent, d'autres se prolongent et se convertissent ; en outre, comme elle recoupe plusieurs champs disciplinaires, elle est sou-

mise aussi aux mouvements propres à ces autres disciplines. Du point de vue didactique, il nous manque toujours le recul qui permettrait de décider quels sont les fondamentaux ; et, toujours pour les mêmes raisons disciplinaires, selon qu'elle est enseignée dans la perspective des sciences du langage, des sciences de l'information et de la communication, de l'histoire de l'art, ou même de la mercatique, ce qu'on croit être les fondamentaux change aussi, dans l'hypothèse optimiste où chacune de ces perspectives se préoccuperait des « fondamentaux sémiotiques ». (2013, en ligne)

Bien que mieux lotie d'un point de vue institutionnel, la musicologie n'est pas en reste quant à sa fragilité disciplinaire. C'est un champ de recherche également éclaté et souvent remis en question par les chercheurs eux-mêmes. Molino l'écrivait déjà en 1975 :

[...] y a-t-il vraiment quelque chose comme une musicologie, discipline adulte, consciente et organisée ? Ce n'est pas faire preuve d'un esprit critique excessif, si l'on répond : non. La musicologie juxtapose des bibliographies, des sources, des sciences annexes, des fragments d'histoire, un peu de composition avec quelques pincées d'esthétique musicale, de sociologie et de philosophie. (2009 : 100)

Ce qui est épinglé, c'est une certaine dispersion dans les orientations de recherche – histoire, analyse, esthétique, sociologie, etc. – qui mobilise une interdisciplinarité non contrôlée avec les « sciences annexes », et qui brouille les pistes d'un projet scientifique lui aussi fragile et indéterminé. Pour Karol Beffa, le constat est quasi-identique quelque quarante années plus tard. En effet, lors d'une leçon inaugurale prononcée en 2012 au Collège de France, consacrée à « Comment parler de musique ? », le compositeur et musicologue dressait le portrait d'une musicologie dont l'éclatement disciplinaire a eu pour conséquence de faire perdre de vue l'objet de recherche lui-même, la musique :

Actuellement, les domaines qu'elle [la musicologie] couvre ne cessent de s'étendre, et le recours à d'autres disciplines y est de plus en plus fréquent. Ainsi, l'organologie ne se conçoit plus sans l'apport des physiciens, voire des mathématiciens. Les techniques numériques et informatiques aident à la datation et à l'étude critique des manuscrits. Pour leur édition sont mises aussi à contribution la paléographie, l'histoire, voire la sociologie et l'éco-

nomie [...]. Mentionnons aussi les travaux de la littérature comparée, quand elle se penche sur les rapports entre texte et musique ou sur le contenu et la forme des livrets d'opéra. Ou encore les recherches des cognitivistes, neurologues ou psychologues, étudiant les particularités du cerveau humain confronté à la musique [...]. Certes, ces apports sont bénéfiques car ils permettent d'en envisager des facettes moins accessibles au musicologue pur et dur. Mais ils ont aussi pour effet de fragmenter notre champ – et surtout, plus grave, d'exposer au risque que l'on perde de vue l'objet que nous privilégions : la musique, c'est-à-dire les œuvres. L'analyse est donc pour moi le cœur de notre discipline. (Beffa, 2012 :16)

Cet examen sommaire des deux champs disciplinaires permet de mettre en évidence le fait que musicologie et sémiotique sont deux champs de recherche à la fois caractérisés par leur nécessaire recours à l'interdisciplinarité, et affaiblis par celui-ci. En ce qui concerne la musicologie, le problème principal semble provenir d'un manque de contrôle dans le recours à d'autres disciplines, autrement dit, d'une certaine propension à faire feu de tout bois pour traiter de ses problématiques. Pour la sémiotique, le problème est un peu différent et peut paraître d'une certaine façon plus alarmant, dans la mesure où il est double : la validité des thèses sémiotiques est fragilisée par l'absence d'un consensus autour de ses fondamentaux au sein même de son champ, ce qui ne facilite pas son rayonnement hors du champ disciplinaire ; et sa pratique au sein de diverses disciplines est susceptible d'altérer voire de malmenier ces mêmes fondamentaux. Partant, pour que la sémiotique ne subisse pas ce discrédit latent de n'être qu'une science annexe sollicitée par la musicologie, et pour que la musicologie bénéficie des théories sémiotiques dans ce qu'elles ont de plus innovant, rigoureux et éclairant, il nous semble pertinent d'envisager une interdisciplinarité ciblée et contrôlée, qui permette à la fois à la musicologie de se recentrer sur son objet de recherche, et à la sémiotique d'éprouver et de questionner ses théories dans toute leur complexité.

1.2. De la nécessité d'une interdisciplinarité collaborative et concertée entre sémiotique et musicologie

Pour préciser ce que nous entendons par « interdisciplinarité », nous reprendrons à notre compte le positionnement adopté par Patrick Charaudeau

dans son article « Pour une interdisciplinarité “focalisée” dans les sciences humaines et sociales ». L’interdisciplinarité, écrit-il, « c’est l’effort d’articuler entre eux les concepts, les outils et les résultats d’analyse de différentes disciplines » (2010 : 7). Cet effort nécessite de faire se confronter diverses compétences disciplinaires afin de rendre plus pertinents les concepts et outils d’analyse, ou d’étendre le champ des interprétations. Selon l’auteur, qui développe une argumentation tout à fait convaincante, l’interdisciplinarité doit s’envisager dans trois grandes directions : la redéfinition de notions partagées par les disciplines concernées, l’éventuel recours à des outils transversaux, et enfin une interprétation des résultats de recherche qui mette en regard les disciplines impliquées, soit parce que le travail de l’une a été préparé par des analyses réalisées dans l’autre, soit par le fait de prolonger les analyses fournies dans le cadre de l’une par le recours à l’autre. Il défend ainsi une « interdisciplinarité focalisée qui n’est pas un modèle mais un état d’esprit, un état d’esprit engendrant une démarche qui cherche à tenir à la fois la multi-appartenance disciplinaire des phénomènes sociaux (interdisciplinarité) et la rigueur d’une discipline (focalisée) » (*Ibid.* : 17).

La perspective de travail décrite ici peut être tout à fait stimulante pour la sémiotique musicale, et nous entendons par là autant pour la musicologie que pour la sémiotique, à condition de préciser l’effort auquel on devrait consentir, selon la spécificité de chacune des disciplines. Remarquons tout d’abord que la troisième piste proposée par Charaudeau, celle concernant l’interprétation des résultats de recherche comme une mise en relation avec d’autres lieux de pertinence que son champ disciplinaire propre, décrit sans doute la tâche dans laquelle l’interdisciplinarité entre sémiotique et musicologie est la plus visible, dans la mesure où ce que manifestent la plupart des travaux de sémiotique musicale, c’est justement une interprétation sémiotique de résultats musicologiques. On reconnaît par conséquent que cette pratique constitue une part substantielle de ce qui fait de la sémiotique musicale une pratique interdisciplinaire. Cependant, cette seule perspective nous semble insuffisante à créer une dynamique productive, à la fois pour la sémiotique musicale, et pour ses deux champs d’action, la musicologie et la sémiotique. L’exploration des deux autres pistes proposées pourrait fructueusement la compléter. En deçà ou au-delà des interprétations, il s’agirait de préciser les problématiques qui, sous des manifestations différentes, peuvent s’avérer communes aux deux champs disciplinaires, ce qui permet-

trait de faire émerger à la fois les concepts qui mériteraient une redéfinition prenant en compte leur contexte de pertinence dans les deux disciplines, et les modèles sémiotiques susceptibles de les prendre en charge pour une généralisation théorique. Nous reconnaissons ici une des préconisations de Paolo Fabbri pour le développement de la pensée sémiotique :

[...] cette pratique de la généralisation et de l'application contrôlées des modèles à des textes différents est une des forces de la sémiotique. Voire, nous pourrions dire que la modélistique est sa spécificité : produire des concepts qui soient susceptibles d'application, qui soient donc – comme tous les modèles – partiellement adéquats à une application possible, mais qui en même temps aient un caractère d'abstraction suffisant, pour saisir des données imprévues, inédites ou vierges. (2008 : 160)

Dans ce sens, l'analyse de la musique est à concevoir, pour la sémiotique, comme un terrain d'investigation et de questionnement de ses propres modèles : puisqu'elle propose une théorie générale du sens, elle devrait pouvoir mettre ses modèles à l'épreuve du sens musical, c'est-à-dire les expérimenter dans l'étude de cet objet particulièrement concerné par la problématisation de la signification. L'on peut ajouter, en suivant Denis Bertrand, que la créativité théorique naît également des objets d'étude eux-mêmes, l'objet étant « en lui-même, fondateur de problématique. Il fait naître une question. Il rend possible un développement inattendu de la théorie et de ses modèles » (2013, en ligne). Pour la musicologie, cette collaboration étroite jouerait le rôle de garde-fou quant aux modèles sollicités et aux concepts réinvestis dans les travaux de sémiotique musicale, tout en offrant à la fois de nouvelles pistes de recherche, et la garantie d'une mobilisation de l'ensemble des ressources sémiotiques disponibles.

Par ailleurs, au regard des problématiques identifiées, la question du développement d'« outils transversaux », qui permettraient une analyse quantitative de phénomènes ciblés et caractérisés par les deux disciplines, pourrait également être examinée. Pour Charaudeau, ces outils transversaux relèvent en premier lieu de l'informatique et du calcul statistique, qui offrent la possibilité de traiter des masses de données avec une grande rapidité d'exécution. Si la sémiotique ne connaît pas ou très peu le traitement informatisé de corpus, en musicologie en revanche, l'analyse musicale assistée

par ordinateur s'est développée depuis une trentaine d'années, et ne cesse d'évoluer au rythme des innovations technologiques dont bénéficient les logiciels de traitement du signal sonore. Dès lors que les choix technologiques pour les développements de ces logiciels découlent en partie des objectifs musicologiques visés, l'interdisciplinarité de la sémiotique musicale peut également se jouer dans la conception même de ces outils numériques, qui prendrait en compte des objectifs fixés par la réflexion interdisciplinaire⁵.

Enfin, l'interdisciplinarité entre les deux champs disciplinaires, telle que nous l'ébauchons ici, ne nous semble envisageable qu'à la condition d'une collaboration étroite et réfléchie, qui engagerait des chercheurs des deux disciplines, exerçant pleinement chacun leur expertise. Seule cette interdisciplinarité collaborative et concertée nous semble apte à garantir à la fois la pertinence du choix des recherches à mener, la validité des problématiques dégagées, et l'assurance à la fois d'une interprétation des résultats contrôlée par le double regard disciplinaire et du réinvestissement possible de ces résultats dans les champs disciplinaires d'origine, musicologique ou sémiotique. Dans ce sens, ce qui est visé ici, tout comme cela est envisagé pour d'autres secteurs de recherche, c'est la possible mise en place, pour le développement de la sémiotique musicale, d'une véritable logique de projet⁶ associant des partenaires des deux disciplines.

2. Quelques pistes à explorer

Pour étayer les propositions esquissées ci-dessus, nous présentons dans cette dernière partie, à titre d'ébauche, les prémices d'une tentative de mise en relation de questions discutées dans les deux disciplines, musicologie et sémiotique. Comme on l'a signalé, le champ est vaste, et notre intention n'est pas de le balayer dans son ensemble. Au contraire, nous restreignons notre approche aux travaux de quelques musicologues, et plus particulièrement encore ici, à ceux de François Delalande, pour la raison que son champ de recherche – la musique électroacoustique, les musiques non écrites en général, et l'analyse de l'interprétation – recoupe le nôtre, et que nous avons eu l'opportunité d'échanger quelques points de vue sur nos travaux respectifs⁷, ce qui nous place d'ores et déjà dans la perspective de l'interdisciplinarité décrite précédemment. Par ailleurs, il s'avère en effet que les musiques non écrites en général, parce qu'elles résistent à l'analyse musi-

cologique classique, posent des questions nouvelles aux musicologues. Et nous l'avons montré ailleurs (notamment Groccia, 2014), le regard sémiotique peut s'y avérer particulièrement opportun. Du reste, nous renvoyons également à la lecture de notre article, « Regards croisés : les apports de l'analyse musicologique à l'élaboration d'une sémiotique des sons » (2016), qui complétera utilement cette troisième partie, dans la mesure où il constitue justement un premier résultat de cet effort de mise en regard des problématiques communes aux deux disciplines, mise en regard qui concernait déjà les travaux de Delalande. Nous y montrons que les propositions théoriques du musicologue, et les résultats qu'il obtient dans les analyses musicologiques qui en découlent, permettent de questionner très précisément les propositions théoriques élaborées par les sémioticiens – en l'occurrence Jacques Fontanille et Jean-François Bordron, à propos d'une autre thématique, celle de la sémiotique des sons –, de les confirmer, ou d'en proposer des compléments et ajustements. Cette confrontation a par conséquent permis de nourrir quelque peu la réflexion globale sur la thématique en question. En définitive, l'interdisciplinarité que nous visons devrait présenter ce double intérêt : à la fois renouveler l'apport de la sémiotique à la musicologie, en interrogeant des domaines encore peu investis par les théories sémiotiques, et mettre à l'épreuve ces mêmes théories afin de nourrir la théorie sémiotique générale. Pour cela, il faut au moins faire émerger des préoccupations partagées et des rapprochements possibles entre les travaux des uns et des autres. Le travail est conséquent, et reste à faire. Nous nous contentons ici d'évoquer quelques pistes, qui portent uniquement sur le statut de la musique comme fait social, et de sa possible définition sémiotique comme pratique. Cette simple proposition pose déjà des questions multiples, dès lors qu'on l'examine à la lumière des deux approches, musicologique et sémiotique, ici celles de Delalande et Fontanille.

En premier lieu, concevoir la musique comme une pratique (ou plus vraisemblablement une combinaison de pratiques), plutôt que comme un texte, ne va pas de soi, et pour le volet musicologique, il faut remonter à la sémiologie musicale de la première heure pour en justifier les fondements. En effet, pour répondre aux deux conceptions ontologiques opposées de la musique, celle des formalistes qui la traite comme un système de formes pures, et celle des herméneutes qui la considère comme un objet immergé dans le vécu humain, Jean Molino a proposé dès 1975 sa théorie de la *tripartition*,

théorie qu'il envisage pour toute forme symbolique, et qui est devenue un des fondamentaux de la sémiologie musicale. Il y développe la nécessaire prise en compte, pour l'analyse de la musique, des trois niveaux d'appréhension du fait musical : l'œuvre musicale est alors à la fois le produit de stratégies de composition (pôle poétique) et de stratégies perceptives (pôle esthétique). Entre les deux pôles se situe l'étude du niveau neutre, ou immanent. Pour Jean Molino, comme pour Jean-Jacques Nattiez à sa suite (notamment 1987), l'ambition de cette tripartition est d'appréhender la musique comme fait social, dont la signification ne peut être approchée que par une mise en relation de ces trois pôles. Est envisagé ainsi le passage de l'œuvre à la pratique :

Passer de l'œuvre à la pratique, c'est se placer dans la perspective d'une sémiologie des formes symboliques selon laquelle toute œuvre humaine se présente selon un triple mode d'existence : comme œuvre ou objet, comme conduite de production et comme conduite de réception. La musique apparaît déjà comme plus complexe, plus hétérogène, elle est activité musicale à laquelle participent de plein droit le corps et le geste du producteur et de l'auditeur. Il n'y a donc pas de musique pure : c'est que les facteurs diverses qui sont à l'œuvre dans la construction de la musique *y sont toujours et à chaque instant présents*. [...] il convient de se défaire de l'opposition entre pur et impur, entre interne et externe ou plutôt de *déplacer la frontière entre les deux*. (Molino, 2009 : 140)

L'on note que la préoccupation exprimée concerne par conséquent l'intégration dans l'analyse d'éléments considérés à tort, selon les auteurs, comme externes à l'objet musical – conduite de production, conduite de réception, corps du producteur et de l'auditeur –, autrement dit, elle concerne la définition du fait musical comme une combinaison de plusieurs pratiques, *a minima* celle de l'interprète qui produit la musique, et celle de l'auditeur qui l'écoute. Or, il s'avère que la résonance qu'a eue cette proposition théorique dans les travaux musicologiques en a trop souvent déformé le propos, interprétant la tripartition comme une invitation, voire une préconisation méthodologique, à cloisonner les trois dimensions de la forme symbolique. La conséquence en est que le plus souvent les musicologues, et surtout ceux qui ont travaillé sur la musique écrite, ont centré leur travail sur « l'analyse du niveau neutre », sans expliciter les procédures qui permettent d'isoler et

de définir l'objet de l'analyse – matérialisé pour ces musiques *a priori* par la partition – et laissant aux autres disciplines (psychologie, sociologie, etc.) le soin d'en commenter les pertinences poétiques et esthétiques.

La position de Delalande, au sujet de ces problématiques et de la *tripartition*, est particulière. En effet, les situations analytiques inédites auxquelles il s'est trouvé confronté dans son champ de recherche l'ont incité à imaginer une autre manière de concevoir l'analyse musicale. C'est avec le souci d'une prise en compte réaffirmée des pôles poétique et esthétique de la tripartition, et d'une reconsidération du « niveau neutre », qu'il en propose une redéfinition :

Nous considérons, au contraire, que l'analyse musicale est celle d'un bipôle objet-conduite, qui consiste à comprendre quelle forme une conduite confère à un objet, et réciproquement comment une conduite se conforme à son objet. Considérée isolément, l'analyse du niveau neutre n'est qu'un moment d'une analyse musicale, et non l'Analyse Musicale. Elle sert à formuler des hypothèses. Elle est un outil, d'utilité heuristique, comme l'est un « brouillon ». L'analyse poétique, l'analyse esthétique et l'analyse du niveau neutre ne sont pas sur le même plan. Les deux premières constituent l'objectif de ce qu'on appelle l'analyse musicale, tandis que la troisième se situe au niveau des moyens, je dirai volontiers de la « cuisine ». [...] L'analyse musicale n'est pas constituée de trois parties, comme l'indique le mot tripartition, mais de deux grandes orientations, qui constituent ensemble son objectif, et de toute une batterie de procédures d'observation et de démonstration, qui sont à inventer au fur et à mesure qu'on avance. (Delalande, à paraître)

Cette proposition apparaît particulièrement intéressante à plusieurs titres. Nous en retiendrons un seul aspect ici⁸ : en conceptualisant le bipôle objet-conduite, qui permet à la fois d'intégrer les trois pôles de la tripartition dans l'analyse musicale, et d'en hiérarchiser l'importance et la fonction, Delalande construit finalement une conceptualisation de la musique comme une combinaison de pratiques, que la modélisation de l'analyse prend en compte et traite. Partant, si l'on généralise l'initiative, on peut dire que ce qu'il propose, c'est une analyse musicale qui correspond à l'analyse d'une ou de plusieurs pratiques. Or la sémiotique se préoccupe également de l'analyse des pratiques, et Jacques Fontanille en a proposé une théorisation aboutie dans

son ouvrage *Pratiques sémiotiques* (2008), où il développe une conceptualisation complète des phénomènes, examinant les niveaux de pertinence, et décrivant la génération des plans d'immanence, dans un parcours génératif de l'expression, qui permet de passer des signes aux textes, puis des textes aux objets, aux pratiques, aux stratégies, et enfin aux formes de vie. Selon l'auteur, l'analyse des pratiques vise à

[...] mettre chaque « sémiotique-objet » dans la perspective de l'expérience qu'elle procure ou dont elle procède, et dans le prolongement des pratiques dont elle est le produit ou le support. L'*expérience* et la *pratique* procurent par conséquent un horizon de référence et de contrôle méthodologique, qui guide la constitution de l'objet d'analyse pertinent, et qui participe ainsi à la détermination des limites du domaine approprié aux objectifs de l'analyse. (*Ibid.* : 11)

Autant dire que nous pouvons lire sous la plume de Fontanille, et nous ne mettons en regard qu'une réflexion parmi d'autres, l'expression même des préoccupations du musicologue, qui cherche à articuler sémiotique-objet et expérience (d'écoute, de production), pour définir à la fois la pratique, le sens de la pratique, et l'objet de l'analyse.

Fontanille propose en outre des outils pour modéliser le sens pratique⁹, qu'il différencie clairement du sens textuel. Il précise ainsi :

La question posée (par l'analyse des pratiques) est celle du *sens pratique*, élaboré et saisi en même temps, en son cours. [...] les modèles d'analyse ne peuvent pas être 'appliqués' de la même manière au sens pratique et au sens textuel ; dans le second cas, ils appartiennent à la compétence d'un observateur externe [...] ; dans le premier cas, en revanche, ils sont disponibles dans la compétence d'un actant impliqué dans le cours d'action, disponibles pour participer au cours du sens, mais parmi bien d'autres pressions circonstancielles et faiblement modélisables. (*Ibid.*)

Delalande le rejoint sur ce point lorsqu'il évoque les travaux de L. Meyer, F. Lerdahl et R. Jackendoff, qui ont proposé des méthodes d'analyse de la musique pour modéliser la réception (l'écoute), à partir des modèles d'analyse élaborés dans l'analyse du niveau neutre. Il constate l'échec d'une telle entreprise :

On suppose que ce sont les notes et configurations de notes, c'est-à-dire les lignes mélodiques, accords, motifs rythmiques, etc. *tels qu'ils figurent sur la partition* qui vont permettre de prévoir les « réponses » (au sens large) d'auditeurs. Or les auditeurs réels que nous sommes tous savent bien qu'on n'écoute jamais les configurations de notes telles qu'elles sont écrites mais *telles qu'elles sont interprétées*. (Delalande, à paraître)

Or, nous l'avons vu, l'alternative proposée par Delalande pour appréhender la musique comme fait social et inclure ses pratiques (de production, de réception) dans son analyse se manifeste principalement par l'intégration dans le modèle théorique du concept de *conduite*. Il donne par exemple la définition de ce qu'il nomme une conduite d'écoute :

Lorsqu'on écoute attentivement une musique, on se donne plus ou moins consciemment un but : on attend quelque chose de ce moment d'écoute (qui se précise au cours de l'écoute), ce qui détermine une stratégie, des concentrations particulières sur ceci ou cela et contribue non seulement à former une image perceptive de la pièce, avec ses symbolisations, son sens, mais aussi à provoquer des sensations, éventuellement des émotions, qui en retour renforceront ou réorienteront les attentes. C'est cet acte dans lequel finalité, stratégie, construction perceptive, symbolisations, émotions, sont dans une relation de dépendance mutuelle et d'adaptation progressive à l'objet que nous appelons « conduite d'écoute ». (2013 : 42)

Il semblerait que ce qui est décrit, plutôt que la pratique elle-même – ses actants, son procès, ses modalités, ses horizons de référence, etc. –, c'est déjà précisément le *sens pratique*, manifestant possiblement la séquence de l'accommodation telle que décrite par Fontanille, et ses quatre phases : les possibles du sens, la schématisation, la régulation, l'accommodation.

Ainsi, bien que très rapide, cette mise en regard des propositions des deux auteurs – concernant la théorisation de l'analyse musicale comme l'analyse d'une pratique d'une part, concernant la théorisation de l'analyse des pratiques en général d'autre part – permet néanmoins de faire quelques remarques qui pourraient constituer autant de pistes de travail.

Par exemple : si la *conduite* ne correspond pas à la pratique d'écoute elle-même mais déjà à son *sens pratique*, alors il faudrait envisager la description de la pratique d'écoute en question, et mesurer l'effet de cette des-

cription sur le concept de conduite. Cette étape pourrait nous amener à re-définir l'écoute comme une pratique plurielle. En effet, on peut aisément imaginer qu'écouter de la musique tonale classique ne constitue pas tout à fait la même pratique qu'écouter de la musique contemporaine, au moins pour la raison que les horizons de référence ne coïncident pas. Bien que les deux pratiques soient également textualisées sous la forme de musique (il existe des œuvres à écouter dans les deux domaines), l'une repose sur des codes et des normes qui guident l'attribution de valeurs à l'écoute, l'autre, parce que ces codes et ces normes sont flous¹⁰, convoque des horizons de référence autres (et qu'il faudrait d'ailleurs préciser). Partant, l'hypothèse que l'écoute de la musique contemporaine constituerait une pratique plus proche des pratiques non textualisées que des pratiques textualisées, donc avec un cours d'action plus ouvert, ne nous semble pas insensée. Si la notion de *conduite* du musicologue renvoie plutôt au *sens pratique* du sémioticien, alors on devrait pouvoir modéliser les conduites d'écoutes à l'aide de l'agencement syntagmatique décrit et formalisé par la théorie sémiotique. Il s'agirait alors de mettre en relation les conduites d'écoutes mises en évidence par Delalande¹¹ avec les différentes phases de ce que Fontanille nomme « la séquence de l'accommodation », et observer les écarts ou les manques qui pourraient apparaître, afin de mesurer, et même peut-être réviser, autant les définitions des concepts sémiotiques que les caractérisations des conduites d'écoute.

Avec ces quelques réflexions, nous n'épuisons évidemment pas les pistes possibles, et nous gageons qu'en continuant l'exercice de confrontation des deux approches disciplinaires, on les verrait se multiplier, étant donné la richesse des propositions des uns et des autres. Et il s'agit là d'une seule thématique, celle de l'analyse des pratiques. Nous n'avons rien dit d'autres thématiques qu'il serait tout aussi intéressant d'articuler ensemble : celle de la sémiose de la perception (en sémiotique) avec celle de la construction de l'objet musical (en musicologie) ; ou encore celle du corps propre (en sémiotique) avec celle du sens musical articulé au geste¹² (en musicologie). Notons tout de même que dans cette forme d'approche à plusieurs voix, il faut veiller à vérifier que des termes identiques désignent bien les mêmes réalités. Par exemple, pour le cas que nous venons d'étudier, on aura remarqué que le concept d'« objet » dans la théorie du musicologue et dans sa formulation bipôle « objet-conduite » serait plus adéquatement nommé

« texte » dans la théorie sémiotique de l'analyse des pratiques. Mais puisque dans la perspective d'un véritable travail interdisciplinaire il faudrait rediscuter les concepts afin de les adapter au domaine de pertinence, ici la sémiotique musicale, alors ces ajustements potentiels participeraient précisément au développement de la réflexion interdisciplinaire.

3. Conclusion

Entre sémiotique et musicologie, il y a bien une rencontre, et il y a surtout des possibles, qui sont explorés dans les travaux des uns et des autres, plus fréquemment musicologues que sémioticiens. Et heureusement, la sémiotique musicale se porte plutôt bien aujourd'hui, malgré les difficultés que rencontrent les deux disciplines. Les travaux, sans être très nombreux, sont plutôt diversifiés quant aux thématiques qu'ils traitent et aux domaines musicaux auxquels ils s'intéressent, et l'expertise sémiotique nous semble y être de plus en plus aiguisée et de mieux en mieux pratiquée. Cependant, l'interdisciplinarité revendiquée par les termes ne nous semble pas tenir ses promesses. Les difficultés internes aux deux champs disciplinaires, ainsi que la manière dont la sémiotique musicale est pratiquée, et les deux vont évidemment de pair, ne facilitent pas vraiment son rayonnement, ni même son développement. Du moins, ce constat semble plus avéré pour le champ sémiotique proprement dit que pour celui de la musicologie, où les travaux de sémiologie ou de sémiotique musicale ont acquis une place certaine. En revanche, dans le champ de la sémiotique, la situation nous paraît plus préoccupante. Une des causes pourrait en être que, de tous les travaux de sémiotique musicale, très peu ont des retentissements réels et observables dans la théorie sémiotique générale, c'est-à-dire qu'au final, ils ne participent que très peu à l'élaboration de la « théorie du sens en général » dont la sémiotique se revendique, et ce alors même que la musique est reconnue comme une capacité humaine fondamentale, et partagée par toutes les cultures. S'il est bien un domaine qui devrait intéresser prioritairement la sémiotique, il nous semble bien que ce devrait être celui-là. L'interdisciplinarité collaborative et concertée, telle que nous l'avons ébauchée, nous apparaît alors comme une issue possible. Ses points forts résident, selon nous, dans deux aspects. D'abord, l'implication des personnes, musicologues et sémioticiens, aux compétences complémentaires, bien

qu'évidemment en partie partagées, peut garantir une certaine dynamique dans les travaux de recherche, autant dans leur orientation générale que dans l'exigence propre à chaque discipline, et partant dans le retentissement disciplinaire.

De plus, pour la sémiotique en tout cas, cette collaboration devrait permettre une réelle confrontation des théories sémiotiques avec ses objets d'étude, que ce soit les représentations, les pratiques, les comportements, les phénomènes culturels, etc., dès lors que l'autre discipline, partenaire de la sémiotique, ici la musicologie, aura procédé elle aussi à l'analyse de ses objets, et ce dans le cadre de sa discipline et de ses fondamentaux. Si l'on l'applique à la lettre, c'est-à-dire si l'on prend la peine d'examiner l'ensemble des propositions théoriques sémiotiques concernant une problématique précise, pour les mettre en relation avec d'autres propositions d'une autre discipline, et qui concerne également cette problématique, cette confrontation peut paraître au prime abord plutôt contraignante et peu rentable : elle demande de la rigueur et du temps, et les bénéfices peuvent ne pas être probants immédiatement – ce qui ne correspond pas, loin s'en faut, aux exigences actuelles du monde de la recherche. Pourtant, pour la sémiotique, c'est peut-être là une voie à emprunter, parmi d'autres, pour participer à la consolidation de ses fondamentaux, ceux-là même qu'elle peine à exporter hors de son champ, et cette pratique de l'interdisciplinarité pourrait en fournir un des cadres possibles. En tout état de cause, pour le domaine qui nous occupe, la sémiotique musicale, elle nous paraît un bon début pour participer positivement, à l'instar du célèbre titre de Barthes, non plus à l'aventure sémiologique, mais bien à l'aventure sémiotique.

NOTES

¹ C'est ici une généralité à laquelle il y a heureusement des exceptions, dont Tarasti fait partie. Par exemple, sur les dix-huit contributions du numéro 6 de la revue *Signata* (2015) consacré à la « Sémiotique de la musique » (sous la direction de Brandt et do Carmo), une dizaine d'entre elles sont le fait de sémioticiens de la musique, c'est-à-dire de sémioticiens dont la musique constitue le terrain de recherche privilégié.

² Sont présentées par exemple la quadri-partition de Hjelmslev utilisée par Nicolas Meeùs pour introduire la fonction de la « paradigmatique externe » dans l'analyse musicale, ainsi que l'utilisation du « triangle sémiotique peircien » par Vladimir Karbusicky (Grabócz, 2009 : 26) ; ou encore le programme narratif de Greimas utilisé par Grabócz et Tarasti (*Ibid.* : 27). Il faut pré-

ciser que le propos de Grabócz concerne ici spécifiquement la signification musicale et la question de la narrativité en musique, on ne sera par conséquent pas étonné d'y trouver des exemples de théorisation du signe musical et de la narrativité.

³ Conseil national des universités, section 18 : « Architecture, arts appliqués, art plastiques, arts du spectacle, épistémologie des enseignements artistiques, esthétique, musicologie, musique, sciences de l'art ».

⁴ On l'aura compris, il s'agit ici de la situation française de la sémiotique, et par conséquent principalement de la sémiotique de l'École de Paris. Pour un approfondissement de la question, voir notamment l'entretien de Fontanille avec Biglari (2014 : 209-232).

⁵ Pour une étude détaillée de l'état de l'art, voir par exemple Couprie (2015). Des travaux sont en cours, qui intègrent dans l'élaboration de logiciels d'analyse des fonctions sémiotiques. C'est le cas par exemple du logiciel *EAnalysis* (*Ibid.* : 58-82), qui propose quatre catégories adaptées à l'analyse de la musique électroacoustique : les symboles de montage, la typomorphologie schaefferienne, les unités sémiotiques temporelles (UST) développées au sein du MIM (Laboratoire de Musique et Informatique de Marseille) et les objets-fonctions de Stéphane Roy.

⁶ Voir à ce sujet les propositions d'Anne Beyaert-Geslin dans son intervention concernant « La sémiotique, la vie sociale et les projets », qui débat de l'intérêt d'une logique de projet, notamment dans le domaine de la sémiotique du design (2013, en ligne).

⁷ Comme précisé précédemment, lors de ces échanges François Delalande a eu la gentillesse de nous communiquer les textes d'un ouvrage à paraître, *La Musique au-delà des notes*. Nous remercions chaleureusement l'auteur de nous avoir communiqué ces documents.

⁸ Un autre aspect notable de la proposition de Delalande est qu'elle questionne le concept d'objet, tel qu'il se construit dans l'écoute, chaque conduite d'écoute étant susceptible de lui donner une forme et un sens spécifique. Voir Delalande (2013) et Groccia (2016). Pour une vue détaillée des propositions de l'auteur, voir notamment Delalande (2013).

⁹ Le sens pratique, et non le sens *de la* pratique, nous notons seulement la nuance ; cela mériterait sans doute que l'on s'y arrête dans une réflexion plus approfondie.

¹⁰ La musique des compositeurs contemporains ne fait plus référence à une base commune à l'expression de la création musicale, comme l'était le système tonal jusqu'au tournant du XIX^e siècle. Chaque compositeur, ou presque, a son système propre.

¹¹ Notamment l'écoute taxinomique, l'écoute figurative et l'écoute empathique (Delalande, 2013).

¹² Sur ce sujet, voir les travaux remarquables de Francesco Spampinato (notamment 2015).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEFFA, Karol (2012), *Comment parler de musique ?*, Leçon inaugurale prononcée au Collège de France, disponible sur : <http://books.openedition.org/cdf/1372>.
- BERTRAND, Denis (2013), « Troisième table ronde », *Actes sémiotiques*, n° 116, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4812>.
- BEYAERT-GESLIN, Anne (2013), « Troisième table ronde », *Actes sémiotiques*, n° 116, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4812>.

- BIGLARI, Amir (dir.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BRANDT, Per Aage, CARMO, José Roberto do (dir.) (2015), *Sémiotique de la musique, Music and Meaning, Signata*, n° 6, Liège, Presses Universitaires de Liège.
- CHARAUDEAU, Patrick (2010), « Pour une interdisciplinarité “focalisée” dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication*, n° 17, disponible sur : <http://questionsdecommunication.revues.org/385>.
- COUPRIE, Pierre (2015), *L'Analyse musicale et la représentation analytique de la musique acousmatique : outils, méthodes, technologies*, Dossier d'habilitation à diriger des recherches, Paris, Université Paris-Sorbonne.
- DELANDE, François (2013), *Analyser la musique, pourquoi, comment ?*, Paris, INA Éditions.
- DELANDE, François (à paraître), *La Musique au-delà des notes*.
- FABBRI, Paolo (2008), *Le Tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2010), « L'analyse des pratiques : le cours du sens », *Pro-tée*, vol. 38, n° 2, pp. 9-19.
- FONTANILLE, Jacques (2013), « Première table ronde », *Actes sémiotiques*, n° 116, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4808>.
- FONTANILLE, Jacques (2014), dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 209-232.
- GRABÓCZ, Márta (2009), *Musique, narrativité, signification*, Paris, L'Harmattan.
- GROCCIA, Martine (2014), « Le son des chansons, essai de sémiotisation du sonore », *Estudos Semióticos*, vol. 10, n° 1, pp. 1-19, disponible sur : <http://www.revistas.usp.br/esse/article/viewFile/83483/87411>.
- GROCCIA, Martine (2016), « Regards croisés : les apports de l'analyse musicologique à l'élaboration d'une sémiotique des sons », Actes du Colloque *Synesthésies sonores*, disponible sur : <http://www.icar.cnrs.fr/membre/mgroccia/publications/>.
- MIEREANU, Costin (1995), *Fuite et conquête du champ musical*, Paris, Méridiens / Klincksieck.
- MOLINO, Jean (2009), *Le Singe musicien : sémiologie et anthropologie de la musique*, Arles, Actes Sud / INA.
- NATTIEZ, Jean-Jacques (1975), *Fondements d'une sémiologie de la musique*, Paris, Union Générale d'Éditions.
- NATTIEZ, Jean-Jacques (1987), *Musicologie générale et sémiologie*, Paris, Bourgeois.
- RUWET, Nicolas (1972), *Langage, musique, poésie*, Paris, Le Seuil.
- RUWET, Nicolas (1975), « Théorie et méthode dans les études musicales », *Musique*

en jeu, n° 17, pp. 11-35.

SPAMPINATO, Francesco (2015), *Les Incarnations du son*, Paris, L'Harmattan.

STEFANI, Gino (1982), *La competenza musicale*, Bologne, CLUEB.

TARASTI, Eero (1996), *Sémiotique musicale*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

TARASTI, Eero (2006), *La Musique et les signes : précis de sémiotique musicale*, Paris, L'Harmattan.

4. SCIENCES EXACTES ET NATURELLES



SÉMIOTIQUE ET LOGIQUE

Sémir Badir et Bruno Leclercq
Université de Liège (Belgique)

Parce que la nature même des relations qu’instaure le « et » entre sémiotique et logique paraît problématique, les auteurs du présent chapitre, l’un sémioticien, l’autre logicien, se sont accordés sur l’intérêt d’une présentation de ces relations qui ne préjuge pas d’emblée leur homogénéité. Les points de vue du sémioticien et du logicien se succéderont, offrant ainsi au lecteur l’occasion de jauger de quel pluriel, plutôt convergent ou plutôt divergent, ils sont faits. Une note finale proposera une synthèse des échanges de vues que les auteurs ont eus, avant et après cette expérience d’écriture, sur ces relations.

1. Sémiotique et logique : le point de vue d’un sémioticien

Le problème que pose le rapport établi ou à établir entre la sémiotique et la logique est d’abord celui de leur constitution respective. Ou bien la sémiotique et la logique sont constituées avant qu’on ne cherche à comparer leurs projets, leurs méthodes et leurs objets et avant qu’on n’avance des motifs d’interdisciplinarité entre elles ; ou bien le rapport qu’elles entretiennent n’est pas étranger à leur constitution, et c’est alors en termes d’influence et d’opposition, selon des mouvements d’attraction et d’éloignement, que ce rapport se donne à comprendre. Parce qu’il semble impossible de résoudre cette alternative, le problème est inaugural. Par commodité, on pourra faire *comme si* la logique et la sémiotique constituent deux disciplines distinctes, tout en prêtant attention aux postulats qu’une telle exposition s’accorde. Nous tâcherons de rendre compte à la fois de cette illusion propédeutique

et de sa déconstruction, simplement en multipliant les approches de constitution de ces disciplines : selon leur histoire, selon leur projet théorique, selon leur pratique.

1.1. La constitution historique

La logique comme la sémiotique ont des histoires à commencements multiples. Toutes deux peuvent s'ancrer dans une tradition aristotélicienne et considérer cependant que leur développement moderne les reconfigure si entièrement qu'elles en sont constituées sur de nouveaux frais, la logique sous l'appellation de « logique moderne », la sémiotique selon cette désignation même. Ne prendre en considération que la modernité de la logique et de la sémiotique, comme on se le propose ici, a de grandes conséquences sur ce que l'on pourra dire de leurs constitutions respectives et du rapport inhérent au modèle épistémologique de ces constitutions. Par exemple, les articles d'Umberto Eco (1988) sur la logique scolastique ne sauraient être pris en compte car, dans cette forme d'interdisciplinarité, la logique est simplement tenue pour l'*objet* du commentaire d'un sémioticien, comme peut l'être un roman ou une émission de télévision.

Pour la sémiotique, la complexité de la constitution historique est spécialement élevée. L'établissement chronologique des écrits n'est que maigrement édifiant. On convient généralement de prendre également en compte la chronologie des éditions des œuvres (par exemple, les *Collected Papers* de Charles S. Peirce, rassemblant des textes écrits principalement entre 1893 et 1913, ne sont édités qu'à partir de 1931) et, surtout, de leur réception, réception elle-même fluctuant selon les pays et selon les milieux disciplinaires (ainsi, par exemple, Charles Morris diffuse aux États-Unis une sémiotique peircienne dès les années 1930 mais, en Europe, la pensée sémiotique de Peirce n'est guère présente avant la présentation qu'en donne Eco à la fin des années 1960¹).

Ce n'est pas tout. La sémiotique a un passé pré-disciplinaire ou proto-disciplinaire qui entre encore pour une très large part dans son histoire. C'est ainsi, par exemple, que l'*Histoire de la sémiotique* d'Anne Hénault (1992) est consacrée, pour les quatre cinquièmes, à l'exposition des pensées de Saussure, de Hjelmslev et de Propp. Les deux premiers sont manifestement, d'après leur profil institutionnel et les publications en revue, des linguistes,

le dernier, un philologue folkloriste. Pourtant un large consensus² s'accorde sur le caractère inaugural de leurs pensées pour la sémiotique.

La rétrospection historique se trouve, à l'endroit de la sémiotique, sinon constitutive de la discipline elle-même, du moins responsable de son profil gnoséologique, par quoi on entend ici son positionnement parmi les autres disciplines du savoir. De ce fait, il est évident que les rapports entre la logique moderne et la sémiotique dépendront *fondamentalement* de l'interprétation que chacun se fera de l'histoire de cette dernière.

Au cas par cas, bien sûr, il demeure possible de retracer des filiations. Ces filiations visent parfois des termes, parfois des concepts, moins souvent les deux à la fois ; elles tendent à établir la pensée logique pour antérieure à leur reprise et conceptualisation sémiotique. Bien des sémioticiens ont lu leurs aînés logiciens, même s'ils ne citent pas forcément ces sources ; l'inverse, c'est-à-dire des logiciens ayant lu des sémioticiens et ayant repris leurs termes et concepts, se rencontre certainement beaucoup plus rarement.

Louis Hjelmslev, en particulier, emprunte nombre de termes et de concepts aux logiciens. Qui plus est, c'est à travers son œuvre que les concepts d'origine logique ont pu, bien souvent, pénétrer le discours des sémioticiens, en particulier dans les années 1960 et 1970. Citons, par paquets, les termes de *dénotation, connotation, métalangage ; variable libre, variable liée, constante ; classe, fonction ; catégorie, contradiction, contrariété ; règle, calcul, déduction*. Hjelmslev s'est appliqué à donner une définition à chacun de ces termes au sein de sa théorie du langage, de sorte que, pour certains d'entre eux, leur conception y est devenue originale. Il n'en reste pas moins que leur usage situe les textes de Hjelmslev dans une forte proximité discursive avec les textes de logique. Pour ce qui est du terme de *fonction*, Hjelmslev précise en outre qu'il est pris « dans un sens qui se situe à mi-chemin entre son sens logico-mathématique et son sens étymologique » (1971a : 49), ce qui n'éclaire pas directement le sens qu'il a dans sa théorie du langage mais atteste, exceptionnellement, une filiation conceptuelle. À d'autres occasions, les concepts logiques peuvent trouver à s'employer dans la théorie du langage mais sous une autre désignation que celle qu'ils ont reçue en logique afin de ne pas perturber une autre tradition, grammaticale celle-là. Tel est le cas de la conjonction et de la disjonction, sur lequel, là encore de manière plutôt exceptionnelle, Hjelmslev s'est expliqué (1971a : 54). On trouve aussi dans son œuvre quelques rares cas de traduction entre

sa théorisation et celle d'un logicien, ce qui suffit à établir l'existence d'un rapport entre elles, comme on le voit à propos du concept de paradigme : « Dans la mesure où un paradigme n'est pas considéré comme la simple somme de ses membres (*class as many*, dans la terminologie de Russell), mais comme quelque chose de différent (*class as one*) » (*Ibid.* : 118).

1.2. La constitution théorique

Depuis l'extérieur, la constitution d'une discipline paraît dépendre d'un appareil théorique, d'une doctrine, d'un ensemble d'axiomes et de postulats méthodologiques, censés garantir son unité. La discipline elle-même construit son extériorité selon ce principe. La logique est sans doute différente de la philosophie analytique, simplement parce que ce n'est pas sur le même recoupement de références théoriques, généralement assignables à des auteurs, que se fonde le pot commun disciplinaire de l'une et de l'autre, même s'il est toujours possible de minimiser cette différence, comme c'est le cas dans l'ouvrage de Bruno Leclercq (2008), intitulé *Introduction à la philosophie analytique* mais ayant pour sous-titre *La logique comme méthode*. De même, la logique, simplement par le fait de cette désignation, est supposée se distinguer de la philosophie du langage, quoiqu'elles aient en partage un grand nombre d'auteurs et de propositions théoriques. Les désignations disciplinaires de la sémiotique – *sémantique*, *sémiologie*, *sémiotique de Paris*... – rendent compte d'enjeux similaires. De l'extérieur, toutefois, de tels enjeux, liés à ces désignations distinctes, sont bien souvent négligés ou ignorés. La complexité théorique d'un corps disciplinaire est ramenée à une proposition simplifiée, sinon même caricaturale.

Les efforts de théorisation menés à la fin du XIX^e siècle par Ferdinand de Saussure sur le langage l'ont amené à défendre la conception d'une constitution sémiologique de la langue contre une conception antérieure, véhiculée par les néogrammairiens mais d'abord redevable aux logiciens (pré-modernes), celle du langage comme nomenclature³. De ce fait, la linguistique moderne s'est constituée, a-t-on pu avancer, contre une conception logicienne du langage – et l'on ne s'est pas retenu de simplifier cette hypothèse, toute grossière qu'on puisse pourtant la soupçonner, en considérant que la linguistique moderne, et avec elle la sémiotique, se sont constituées contre la conception logique, et même contre la conception *philosophique*, du langage⁴.

Hjelmslev, qui pouvait prétendre à parler en connaissance de cause⁵, a posé avec vigueur un tel antagonisme disciplinaire :

La théorie logistiqua a été établie indépendamment de la linguistique, et il est évident que les logiciens, bien qu'ils parlent constamment du langage, négligent d'une façon sans doute indéfendable les résultats d'une approche linguistique du langage. Ce qui a eu pour effet de desservir la théorie logistiqua du langage. (1971b : 41-42)

Sa théorie apporte un motif au caractère antagoniste existant entre les conceptions logique et sémiotique du langage. La conception logique est « monoplane »⁶, alors que la conception sémiotique considère que le langage est constitué de deux plans. En outre, comme il se peut que la conception logique du langage soit adéquate aux langages formels, la divergence entre les deux conceptions est susceptible de reconduire une différence inhérente aux objets eux-mêmes, que le terme de « langage » laisserait à tort confondus :

C'est aux spécialistes de ces divers domaines qu'il appartient de décider si les systèmes de symboles mathématiques ou logiques, ou certains arts comme la musique, peuvent ou non être définis de ce point de vue comme sémiotiques. Il ne semble pas impossible que la conception logistiqua d'une sémiotique comme monoplane résulte de ce que l'on est parti de structures qui, selon notre définition, ne sont pas des sémiotiques et qui diffèrent donc sur un point fondamental des véritables structures sémiotiques, et de ce qu'on a ensuite tenté une généralisation prématurée. (Hjelmslev, 1971a : 142)

Chez Greimas (1966 : 17), la différence entre objets sémiotiques et objets logiques est consacrée mais intégrable dans une hiérarchie de type métalinguistique. La sémantique (ou sémiotique) constitue un langage méthodologique (niveau 3) élaboré pour la description (niveau 2) des langues naturelles (niveau 1). La logique, quant à elle, développe un « langage épistémologique » appartenant à un niveau supérieur (niveau 4)⁷. La validité de la sémantique dépend de ce niveau, où la cohérence de ses fondements théoriques peut être vérifiée et justifiée. Un tel modèle hiérarchique des disciplines est certainement censé appartenir au langage épistémolo-

gique lui-même, mais Greimas ne se préoccupe pas de l'établir pour tel. Il admet en revanche que les mathématiques et la logique fournissent le modèle formaliste qu'ont adopté les linguistes et qui demande à être appliqué à la sémantique :

L'exemple des mathématiques, mais aussi de la logique symbolique et, plus récemment encore, de la linguistique, montre ce qu'on peut gagner en précision dans le raisonnement et en facilité opératoire si, en disposant d'un corps de concepts défini de façon univoque, on abandonne la langue « naturelle » pour noter ces concepts symboliquement, à l'aide de caractères et de chiffres. (1966 : 17)

Un peu plus loin, l'adhésion à ce modèle est telle qu'elle appelle un désir de synthèse, au moins au regard de la formulation retenue – celle d'« une sorte de logique linguistique immanente » (Greimas, 1966 : 32). Comme on voit, les résistances épistémologiques qui s'insinuaient dans les pensées de Saussure et de Hjelmslev ont fondu pour donner à voir un programme commun, dans la droite ligne de ce que défend, aux États-Unis, le sémioticien et logicien Charles Morris. Elles réapparaîtront toutefois chez certains continuateurs de Greimas, en particulier chez François Rastier, lequel voit dans la triade sémantique / syntaxe / pragmatique plébiscitée par Morris un frein majeur au développement de la sémiotique (Rastier, 1990), et cherche à opposer à ce modèle « logico-grammatical » une tradition « rhétorique / herméneutique » (Rastier, 2001 : 7-8).

Opposition, intégration ou complémentarité : les trois grandes options épistémologiques gouvernant la relation entre théories ont été envisagées par les sémioticiens pour rendre compte des rapports entre logique et sémiotique. Cela suffit à montrer que la constitution disciplinaire de la théorie sémiotique dépend directement, quoique non exclusivement, de ce rapport.

1.3. La constitution pratique

Les différences observables entre les pratiques du logicien et celles du sémioticien sont évidentes, de sorte qu'il serait tentant d'admettre, avec Bruno Latour (2012), que c'est selon cette dimension praxéologique que les disciplines trouvent leur « véritable » constitution. La « cuisine interne »

doit montrer ce à quoi le logicien, d'un côté, le sémioticien, de l'autre, *tien-
nent*, c'est-à-dire les conditions de félicité et d'infélicité de leurs pratiques
respectives. Il est pourtant bien délicat de rendre compte de cette évidence.
De nos jours, la diversité paraît si déterminante pour la dynamique d'une
activité intellectuelle, pour son déploiement et son progrès, que toute des-
cription donne l'impression d'appauvrir la pratique.

Aussi paraîtra-t-il ici raisonnable de chercher à constituer les pratiques
des logiciens et des sémioticiens uniquement en fonction de ce qui les op-
pose, c'est-à-dire dans le rapport d'options spécifiques prises au regard de
critères descriptifs communs. Ces critères seront présentés en fonction d'un
modèle sémiotique « classique », celui du parcours génératif de la signifi-
cation⁸.

Au niveau le plus apparent, celui du discours, le trait distinctif des tra-
vaux de logique moderne demeure certainement le recours à un langage for-
mulaire et formalisé. Ce langage est initié, développé et discuté par les
logiciens eux-mêmes ; il requiert un apprentissage qui isole la pratique lo-
gicienne et lui octroie de ce fait une sorte de marque de fabrique. Les travaux
de sémiotique ont également leur signe distinctif, quand bien même celui-
ci y ait moins de prépondérance ; il s'agit d'un schéma de synthèse, dont le
modèle est original, bien qu'il trouve dans le « carré des oppositions » de la
logique aristotélicienne une source évidente. Le « carré sémiotique » – tel
est son nom – a connu des développements et des avatars, de sorte que sa
présence dans un article fait signe d'allégeance.

La différence d'usage entre un langage formulaire et un schéma trouve
à se dire, au niveau intermédiaire, celui de la « narration » – qu'on désigne-
rait sans doute mieux, dans le présent contexte, comme le niveau argumen-
tatif –, par les valeurs du discours. Pour les logiciens, cette valeur est la
rigueur. Explicitement énoncée par Frege⁹, l'exigence de rigueur donne à
reconnaître parfois de « graves erreurs » de raisonnement¹⁰, sans qu'il faille
y entendre une condamnation sans rémission, mais au contraire une invita-
tion à poursuivre la recherche. Pour les sémioticiens, nous gageons que l'ori-
ginalité constitue la valeur prédominante. La synthèse sémiotique, sous sa
forme schématique, n'est pas un simple résumé ; bien faite, elle révèle la
puissance d'une analyse en la projetant dans un espace raréfié et polarisé.

Au niveau fondamental, ce qui n'est pas logique, pour le logicien, n'a
pas de sens¹¹. En revanche, pour le sémioticien, ce qui n'est pas sémiotique

a encore du sens mais d'une manière pas ou pas assez intéressante. Tous deux s'appliquent à un travail de réécriture. Le logicielien toutefois cherche à atteindre par ce biais une forme de vérité, ou de référence (cela revient sans doute au même¹²), tandis que le sémioticien tend vers une autre forme d'élucidation, moins maîtrisée et plus actuelle, qu'il tient pour le sens même : une élucidation « en acte », une actualisation faisant « événement ».

1.4. Pour suivre

Claudine Normand, dans l'introduction au recueil qu'elle a dirigé sur les théories du langage, justifie le sous-titre de l'ouvrage, « Des parallèles flous », en observant que les discours théoriques autour du langage

[...] demeurent parallèles dans leur constance à poursuivre, chacun pour soi, apparemment le même objet ; nous nous autorisons la métaphore de « parallèles flous » car les variations et inflexions de leur tracé dessinent parfois des rapprochements qui font croire à des rencontres possibles dans un espace différent, non euclidien en quelque sorte... (2012 : 6)

L'accès qui a été privilégié vers le discours de la logique, à savoir l'ouvrage de Bruno Leclercq, associé à la rédaction du présent chapitre, indique bien des motifs de rencontres. Ces motifs ne préjugent ni même ne sollicitent un rapprochement. Aussi bien, ils peuvent servir à consolider les identités disciplinaires, étant entendu que la sémiotique a, à cette occasion, en raison de son caractère encore juvénile, sans doute plus à gagner et, par conséquent, également plus à perdre, que la logique.

Mentionnons ainsi, sans en développer aucune, ce qui serait un tout autre travail, quelques propositions théoriques inhérentes aux logiciens susceptibles de faire question auprès des sémioticiens. Les pages données entre parenthèses renvoient à un développement dans l'ouvrage de Leclercq (2008).

– Le statut ontologique de la raison (le *logos*) oscille dans le débat des logiciens entre réalisme et nominalisme (*Ibid.* : 53-68). Ce débat peut instruire la question analogue débattue par les sémio-linguistes au sujet de la langue.

– Avec Gottlob Frege (mais aussi Peirce), la logique a clairement affiché un objectif normatif (*Ibid.* : 33), avant de renoncer ou d'amoindrir fortement

ses prétentions en la matière (*Ibid.* : 171). La sémiotique, nonobstant ses déclarations descriptivistes, est-elle au clair avec cette question ?

– Le principe immanentiste a été tenu par un logicien tel que le « second » Wittgenstein (*Ibid.* : 118). Cela ne tranche pas pour autant la question de savoir laquelle, de la raison ou de la langue, impose sa structure au monde.

– En logique, notamment chez Wittgenstein et Carnap, *structure* équivaut à *syntaxe* (*Ibid.* : 104 et 169) ; il s’agit toujours, pourrait-on dire, de structure *in praesentia*, comme c’est aussi le cas chez Noam Chomsky. Une structure *in absentia*, comme elle caractérise en sémiotique le paradigme, demande à être clairement définie par rapport à cette structure syntaxique.

– Bertrand Russell préfigure les linguistes énonciativistes avec cette proposition tenant pour « seuls authentiques noms propres les déictiques *ceci* et *ça* » (*Ibid.* : 63). On se demande si la théorie sémiotique de l’énonciation ne devrait pas se dégager de l’ontologie réaliste qu’elle croit indispensable à son développement.

– George Edward Moore a développé dans la première moitié du XX^e siècle une réflexion logique des modalités (*Ibid.* : 247-250) qui paraît si proche de la sémiotique greimassienne des modalités qu’on chercherait avec intérêt ce qui les différencie.

2. Sémiotique et logique : le point de vue d’un logicien

Parce qu’elle étudie les conditions de rationalité de la pensée et du discours, et en particulier les lois de compatibilité et de conséquence qui régissent les rapports entre informations, la logique a souvent revendiqué le statut de science première, implicitement présupposée par toutes les autres dans leur prétention à faire science. Or, il s’avère que toute l’histoire de la discipline témoigne de ce qu’elle-même trouve, dans la sémiotique, un cadre général et des fondements. Depuis l’*Organon* d’Aristote, qui s’ouvre par les traités des *Catégories* et du *Peri Hermeneias*, jusqu’au développement des langages formels dans lesquels se déploie la logique contemporaine, en passant par les travaux logiques des stoïciens, des scolastiques, des théoriciens de la connaissance modernes (notamment les grammairiens et logiciens de Port Royal, Gottfried Leibniz ou John Locke qui utilise explicitement le terme « sémiotique ») ou contemporains (jusqu’au moins

Edmund Husserl et Rudolf Carnap¹³), les enseignements et traités de logique appuient en effet leur propos relatif à l'inférence sur un certain nombre de considérations quant aux différents types de signes et leurs manières propres de signifier, quant aux règles qui régissent la combinaison des signes en entités signifiantes plus complexes, mais aussi quant aux manières d'exprimer des informations pour faire mieux apparaître leurs formes logiques et favoriser l'analyse inférentielle. Les lois de l'inférence semblent indissociablement liées aux principes régissant l'organisation du sens et la manière dont on peut le refléter dans un système symbolique.

Dans la mesure où la possibilité même de l'inférence dépend de la manière dont les informations sont présentées, la logique tout entière, disent aussi bien Charles Sanders Peirce que Charles Morris, relève de la sémiotique. Pour Peirce, cette dernière étudie en effet :

- la manière dont les signes peuvent faire sens ; c'était l'objet de ce que Duns Scot appelait « grammaire spéculative » (« *speculative grammar* », que Peirce suggère aussi d'appeler « *stecheotic* ») ;

- la manière dont les signes peuvent exprimer la vérité ainsi que des inférences valides ; c'est l'objet de la « logique critique » (ou plus simplement « *critic* ») ;

- la manière dont les signes peuvent être plus ou moins efficaces dans les deux tâches précédentes ; c'est l'objet de la rhétorique (« *speculative or formal rhetoric* ») et de la méthodologie (« *methodeutic* »)¹⁴.

Si, dans un sens large qui inclut aussi bien l'analyse formelle que la rhétorique, la logique couvre l'ensemble des trois niveaux au point de s'identifier à la sémiotique, elle n'est, au sens étroit qui en fait traditionnellement la science de l'inférence, concernée que par le second de ces niveaux et n'est alors qu'une partie de la sémiotique.

2.1. La logique présuppose une théorie de la signification

Les rapports entre le premier et le second niveaux distingués par Peirce s'éclairent, à en croire les *Recherches logiques* d'Edmund Husserl, de la manière dont la « logique de la conséquence » présuppose une « grammaire pure (c'est-à-dire *a priori*) » ou « morphologie pure des significations »¹⁵, laquelle identifie les différentes « catégories de significations » et les lois de leurs combinaisons en des tous qui sont eux-mêmes dotés de significa-

tion (Husserl, 1901). Les lois de la grammaire pure, dit Husserl, distinguent les combinaisons signifiantes des combinaisons dénuées de signification (« non-sens ») telles que « Vert est ou ». Ces lois sont donc, selon Husserl, présupposées par celles de la logique au sens strict, qui, parmi les seules combinaisons signifiantes, distinguent celles qui sont valides et celles qui sont des « contresens », que ceux-ci soient formels comme « Ce carré n'est pas carré » ou matériels comme « Ce carré est rond ». La question de la signifiante précède celle de la validité logique. Et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, les logiques formelles commencent par préciser les règles de bonne formation des expressions dont elles étudient ensuite les rapports inférentiels (règles de transformation).

Pour sa part, Husserl prétend dégager les catégories fondamentales de la signification à partir d'un principe d'intersubstituabilité « *salva significatione* » ; deux significations appartiennent à une même catégorie si elles peuvent être substituées l'une à l'autre sans affecter la prétention à l'unité de sens du tout dans lequel elles s'insèrent.

Si les résultats de Husserl sur ce terrain sont assez décevants, dans la mesure où ses catégories de la signification (signification nominale, signification adjective, proposition...) semblent reproduire sans vraiment les interroger des catégories traditionnelles de l'analyse grammaticale propre à certaines langues particulières, l'idée même que la logique repose sur une grammaire catégorielle a connu un grand succès dans la logique contemporaine, depuis les travaux de Stanislas Lesniewski (1929) et Kazimierz Ajdukiewicz (1934) jusqu'à ceux de Mark Steedman (1996) en passant par ceux de Haskell Curry (1958), Joachim Lambek (1958), Yehoshua Bar-Hillel (1953) ou Richard Montague (1970 et 1973)¹⁶. Toutes ces recherches ont pour particularité de prétendre dépasser les catégories et lois grammaticales traditionnelles pour identifier des catégories de signification et lois de combinaison plus fondamentales, qui structurent toute pensée rationnelle. À cet égard, est généralement mise en avant l'idée de « foncteurs » qui, en se combinant avec des expressions d'un certain type, permettent de composer des significations d'un autre type ou éventuellement du même type.

Ainsi l'idéographie mise au point par Gottlob Frege puis Bertrand Russell pour exprimer la logique formelle du premier ordre analyse-t-elle un prédicat comme une fonction propositionnelle, qui doit être saturée par une constante d'individu (un nom propre) pour composer avec elle une propo-

sition susceptible d'être vraie ou fausse : du point de vue logique, le prédicat « chat » a la forme syntaxique de la fonction propositionnelle « x est un chat » où x indique la place d'un nom propre ; et la proposition ainsi composée sera alors vraie ou fausse suivant la valeur que prendra l'argument x (Frege, 1891 ; Russell, 1903). En restant sur le plan syntaxique, on peut dire avec les grammaires catégorielles qu'un prédicat $C(x)$ est de la catégorie n/s , puisqu'en combinaison avec un nom (n), qui prend la place de x, il forme une phrase (s). Une relation, disaient alors Frege et Russell, est une fonction propositionnelle polyadique : la relation « dire du mal de quelqu'un à quelqu'un » a la forme $D(x, y, z)$ où x est le sujet de la médisance, y est l'objet de la médisance et z est le destinataire de la médisance. Un tel prédicat doit être saturé par trois noms pour former une phrase, ce qu'on peut noter $n/n/n/s$.

Ce travail d'analyse morphologique, qui requiert une théorie des catégories de signification et des lois de leur combinaison, est un préalable à l'évaluation logique au sens strict de la logique critique. L'étude de la validité des inférences est d'ailleurs largement guidée par l'analyse morphologique préalable. Frege et Russell expliquent les propriétés logiques remarquables des propositions contenant des termes non référentiels – « Les licornes ont une corne sur le front », « L'actuel roi de France est chauve »... – par le fait que le sujet *linguistique* de ces phrases n'en constitue pas le sujet *logique* : loin d'être des noms propres susceptibles de constituer les arguments des fonctions propositionnelles « x a une corne sur le front » ou « x est chauve », « licorne » et « actuel roi de France » sont eux-mêmes des prédicats, c'est-à-dire des fonctions propositionnelles qui exigent des arguments. De même, Frege et Russell s'efforcent de montrer que, du point de vue logique, les affirmations d'existence (« Les chevaux existent mais les licornes n'existent pas ») ne doivent pas être comprises comme l'attribution ou le refus du prédicat d'existence à des individus, mais comme l'affirmation de ce que des fonctions propositionnelles (« cheval », « licorne ») ont une extension (respectivement) non vide ou vide, c'est-à-dire sont ou ne sont pas satisfaites par des individus ; comme la quantification numérique, l'existence est donc un prédicat de « second degré », un prédicat qui prend pour arguments d'autres prédicats et dit quelque chose à propos de leur extension (Frege, 1994).

Ces analyses sont évidemment contestables et des analyses morphologiques alternatives (logiques libres, logiques meinongiennes, logiques modales...) ¹⁷ ont d'ailleurs été proposées. Mais, dans tous les cas, il apparaît que l'étude des propriétés inférentielles d'un discours exige une compréhension préalable des types d'unités de signification et de la manière dont elles se combinent à l'intérieur de ce discours. La sémiotique est évidemment invitée à jouer un rôle majeur à cet égard. Ainsi, comme l'a bien montré Christiane Chauviré (1995), la notion de « rhème », fortement analogue aux fonctions propositionnelles de Frege et Russell, permet à Peirce de repenser entièrement la logique des termes au profit d'une logique des relations articulées sur des foncteurs à une, deux ou plusieurs places vides (« *mead* », « *dyad* », « *polyad* »), que des noms propres à valeur indexicale doivent remplir pour former des propositions vraies ou fausses (« *dici-signs* »).

Une théorie de la signification est sans cesse présupposée par l'analyse morphologique et, au-delà d'elle, par l'évaluation logique qu'elle rend possible. C'est la raison pour laquelle Peirce fait de la « *speculative grammar* » et de la « *critic* » les deux premiers niveaux de la sémiotique.

2.2. La logique ne prend en charge qu'une part limitée des rapports sémantiques et inférentiels

En outre, les systèmes formels de la logique inférentielle contemporaine ne peuvent prétendre prendre en charge l'intégralité du second niveau – « *critic* » – de la classification peircienne. Si, par le développement d'outils formels très rigoureux, les logiciens contemporains sont progressivement parvenus à rendre compte des lois d'inférence de la logique des propositions, de la logique des prédicats, de diverses logiques modales, de la méréologie, etc., il est clair qu'un grand nombre d'inférences permises par les rapports sémantiques entre informations contenues dans les discours quotidiens échappent encore à ses systèmes formels.

Depuis les travaux de Frege, la logique contemporaine a multiplié les outils d'analyse formelle de la rationalité discursive en progressant sans cesse dans la complexité et la subtilité des inférences prises en compte. Mais cette progression vers les « *difficilia* » laisse encore inexplorés un grand nombre de rapports sémantiques et inférentiels que, dans sa perspective plus

large, la sémiotique prend en charge avec des outils d'analyse plus souples, lesquels ont les avantages de leurs inconvénients.

À cet égard, les travaux sur le « carré sémiotique » sont évidemment très éloquentes. Les rapports sémantiques et inférentiels qui y sont mis en lumière sont à la fois plus fins et moins stricts que ceux que met en évidence le carré logique hérité d'Aristote. Au rapport d'implication qu'est la subalternation et à ces deux rapports d'opposition distincts que sont la contradiction et la contrariété, Greimas ajoute en effet des rapports de complémentarité et de différence graduelles, mais aussi des rapports de différences dissymétriques qui impriment un sens de parcours privilégié à ce qui n'était d'abord qu'une structure de relations et, faisant de ces dernières des opérations, donnent au carré sémiotique un caractère dynamique. De même, le carré logique se voit enrichi et complexifié par les différents types d'opposition binaires (privative, équipollente, graduelle) que Jakobson distingue à la suite de Troubetzkoy, par les rapports d'exclusion et de participation que Hjelmslev combine avec ceux de contradiction et contrariété ou encore par la structure tensive continue et graduelle que mettent en évidence Zilberberg et Fontanille avec des notions telles que sur-contraires et sous-contraires (Badir, 2012a et 2012b). Qu'il soit partiellement possible de capturer les lois régissant ces rapports dans un système formel doté de règles d'inférences strictes, c'est ce que fait aujourd'hui valoir Alessio Moretti (2015) en mobilisant les modèles de l'hexagone logique et de la géométrie oppositionnelle. Mais on voit bien que, dans sa recherche d'exactitude, la logique ne cessera de courir derrière la sémiotique, qui en faisant un usage plus souple d'outils d'analyse plus nombreux, pourra toujours rendre compte de rapports sémantiques et inférentiels plus nombreux et plus fins.

La « *critic* » peircienne entend d'ailleurs aller bien au-delà de la seule logique déductive privilégiée par ses contemporains Frege et Russell. Non seulement Peirce consacre une attention soutenue à l'induction et surtout à l'abduction, inférence hypothétique qui voit dans certaines données les signes vraisemblables plutôt que les preuves indubitables de la vérité de propositions qui ne font pas l'objet de constats directs, mais il développe plus généralement une réflexion extrêmement ambitieuse sur l'ensemble irréductible des principes guidant notre pensée inférentielle (*leading principles*).

2.3. La logique doit se compléter d'une théorie de l'expression

Enfin, les rapports qu'entretiennent les second et troisième niveaux de la sémiotique peircienne s'éclairent de ce que dit Peirce lui-même de la manière dont l'expression des raisonnements, notamment mathématiques, peut mener à un réel accroissement du savoir, même si, comme c'est le cas dans les déductions, l'information contenue dans les conclusions était en principe déjà entièrement contenue dans les prémisses.

Parmi les inférences que Kant jugeait « analytiques », Peirce oppose celles qui mènent à des jugements « identiques », c'est-à-dire qui se bornent à reformuler dans la conclusion les informations déjà présentes dans les prémisses comme c'est le cas de beaucoup de syllogismes, et celles qui sont « amplificatives », c'est-à-dire qu'elles déploient l'information des prémisses d'une manière qui permet un réel gain de connaissance. Seules les secondes méritent, selon lui, toute l'attention des logiciens¹⁸.

Or, sur ce terrain encore, la sémiotique a un rôle essentiel à jouer. La question de savoir comment des raisonnements analytiques peuvent engendrer d'authentiques connaissances est en effet intimement liée à la manière de présenter les informations et de rendre visible – « évident » – ce qui ne l'était pas auparavant. L'étude de la notation logique et de ses capacités expressives doit donc tenir une place centrale en théorie de la connaissance ; et Peirce lui-même y consacre énormément de ses recherches.

Toute connaissance, dit Peirce, est non pas connaissance intuitive d'objets, mais connaissance inférentielle de relations, relations qui peuvent être reflétées de manière plus ou moins patente dans les signes à travers lesquels elles sont pensées. Dans ce cas, la manipulation des signes eux-mêmes peut mener à la découverte de relations jusqu'alors inconnues. Comme l'avait vu Leibniz, c'est le cas en mathématiques, dont les combinaisons et recombinaisons de signes algébriques conformément à certaines lois formelles permettent de découvrir des rapports structurels qui n'apparaissent pas à première vue ; l'algèbre, dira Gauss, est la science de l'œil. Et, comme l'a montré Kant (1980 [1781]), la même chose vaut des opérations de « construction » des figures géométriques, qui permettent d'exhiber certains rapports spatiaux qui doivent nécessairement découler d'une configuration initiale. Qu'à partir d'opérations exploratoires menées sur la représentation d'une figure singulière, on puisse dégager des connaissances générales et

même nécessaires, c'est ce que Kant s'était efforcé d'expliquer au moyen des notions d'« intuition pure » et de « schème ». Pour sa part, Peirce s'efforce de montrer qu'à travers la perception visuelle de formes (au sens de *Gestalten*) nous accédons, par ce qu'il appelle « observation abstraitive », à la saisie de Formes au sens des idées platoniciennes. Dans cette perspective, les schémas géométriques, quoique toujours singuliers, représentent au-delà d'eux-mêmes des éléments formels dont les rapports sont régis par les conditions nécessaires de toute intuition et de toute représentation spatiale. Comme les lettres des formules algébriques, les composantes des figures géométriques ont alors une valeur générale, celles d'angles ou de droites « quelconques ».

Ce que Peirce permet aussi et surtout de penser, c'est ce que la découverte de rapports nouveaux doit à la notation géométrique ou algébrique. Par opposition aux déductions simplement identiques ou « corollariales », qui se bornent à déployer les conséquences analytiquement incluses dans les prémisses, Peirce appelle déductions « théorématiques » les inférences qui font progresser la connaissance mathématique par le moyen de « pas théoriques » introduisant des idées nouvelles et explorant leurs conséquences. Or, c'est là ce que font typiquement les constructions géométriques et les transformations algébriques en exprimant les concepts et rapports mathématiques dans des signes sensibles dont la manipulation exploratoire permet de faire apparaître des conséquences nécessaires quoiqu'inattendues. Contrairement à une pure analyse interne des concepts, le raisonnement mathématique par constructions géométriques ou transformations algébriques permet d'étudier ces concepts par le moyen de la manipulation exploratoire de leur expression sensible. Qu'ils soient géométriques ou algébriques, les diagrammes, dit Peirce, « développent ce qui était déjà impliqué (*evolve what was involved*) » (1931-1938: 4/86), mais qui n'était pas immédiatement apparent. C'est pourquoi ils permettent des déductions amplificatives. Le raisonnement mathématique est alors tout à la fois déductif et inventif; il mène à des découvertes.

Expliquer la chose suppose chez Peirce toute une théorie de l'iconicité comme représentation syntaxique des rapports formels, théorie qui, d'une part, montre en quoi des diagrammes bidimensionnels (parmi lesquels il faut ranger les formules algébriques) sont plus efficaces que la représentation verbale linéaire, et d'autre part, montre en quoi de tels diagrammes se

prêtent à des explorations imaginaires susceptibles de faire apparaître des liens structurels nécessaires au travers des contraintes rencontrées par les transformations symboliques tentées à titre exploratoire (Chauviré, 2008 ; Leclercq, 2016b) :

Le mathématicien pur traite exclusivement d'hypothèses. Qu'il y ait ou non des choses réelles qui leur correspondent ne l'intéresse pas. Ses hypothèses sont des créatures de sa propre imagination ; mais il découvre en elles des relations qui parfois le surprennent. (Peirce, 1931-1938 : 5/567)

Le fait même que chaque discipline mathématique doive trouver le langage qui soit le plus adéquat à soutenir ses raisonnements, et en particulier ses inférences amplificatives, montre bien la nécessité de distinguer le niveau 2 (*critic*) du niveau 3 (*rhetoric*). Ajoutons que l'apport sémiotique sur ce point ne se limite pas à la *logica docens*, dont le rôle est de permettre l'analyse théorique des inférences ; il tient aussi dans la *logica utens*, dont le rôle est de rendre le raisonnement plus efficace en lui permettant de tirer des conséquences plus rapidement. Ces deux objectifs sont cependant distincts et ils peuvent requérir des analyses sémiotiques divergentes comme d'ailleurs recommander des notations différentes. Ainsi, dit Peirce, comprendre l'inférence requiert une notation expressive et détaillée tandis que raisonner efficacement suppose à l'inverse une notation simple et opératoire.

3. Note synthétique sur une rencontre

Les considérations qui ont été tenues ici quant aux relations entre la logique et la sémiotique sont d'ordre épistémologique, et les points de vue qui se sont illustrés rendent compte, croit-on, de conceptions épistémologiques conformes aux postulats épistémiques ordinairement à l'œuvre en logique et en sémiotique. Or l'expérience qui a été mise en scène dans le présent chapitre montre que ces conceptions divergent. Le point de vue du logicien a recouru à une conception de l'épistémologie selon laquelle les diverses théories en présence gagnent à se distinguer et à s'articuler les unes avec les autres dans une configuration globale homogénéisante. Le point de vue du sémioticien a développé, quant à lui, une conception différenciée

des disciplines, donnant droit à une hétérogénéité contaminatrice du savoir. L'homogénéité épistémologique entre en accord avec la recherche de fonctions *a priori* menée par le logicien, tandis que la différenciation générée par une épistémologie socio-historique répond aux réquisits du sémioticien pour l'analyse des textes et des pratiques.

La rencontre entre les deux points de vue produit, nous semble-t-il, un effet d'asymétrie. Par asymétrie, nous entendons un effet de sens inclinant à supposer que la résorption de la divergence perçue conduirait à ce que l'une des deux conceptions épistémologiques subsume l'autre. Or il est évident qu'elles peuvent toutes deux prétendre à ce soin, reproduisant d'ailleurs en ceci les projets d'inclusion qu'au niveau théorique la logique et la sémiotique ont envisagé l'une vis-à-vis de l'autre (une sémiotique étant pré-supposée par la logique, non sans qu'elle doive se soumettre elle-même aux exigences logiques). Ainsi, les différences observées dans le cadre d'une épistémologie socio-historique peuvent être raisonnées comme appartenant à des niveaux fonctionnels distincts d'une théorie logique de la connaissance, sinon même comme constitutifs de ces niveaux (comme l'a proposé en §2 le point de vue du logicien). En retour, la répartition théorique, avec les relations de présupposition ou de complémentarité qu'elle induit, entre les secteurs fonctionnels de la logique et de la sémiotique peut être expliquée par les différences observables dans les manières de faire, les intérêts et les positionnements historiques des disciplines concernées (conformément au point de vue du sémioticien développé en §1).

C'est donc bien dans le cadre du débat épistémologique que les relations entre la logique et la sémiotique méritent d'être interrogées. Pour aller plus loin et dépasser le constat d'asymétrie, deux concepts transversaux – le présent et la généralité – pourraient être proposés. Nous les évoquons simplement à titre d'ouverture.

D'une part, ce qui est en jeu dans le débat épistémologique entre logique et sémiotique concerne la manière dont on détermine ce qui tient lieu de présent – de présence, de ce qui est en coprésence, ou encore d'empirie – dans une saisie ou une visée historique, par et pour une communauté de savants. Soit le présent est une fonction d'équilibre entre des forces qui tirent leur origine de différences particularisées et mises en contraste (sinon en conflit) ; soit au contraire le présent est une fonction d'inclination, une fonction pour ou vers quelque chose, qui a elle-même accumulé une certaine

force. Le statut de la grammaire, entre description et norme, reflète cette alternance des fonctions du « présent » (de ce qui est co-présent) dans les travaux des logiciens comme des sémioticiens : une description fait signifier ici et maintenant, à l'équilibre d'un système, des différences « déjà là », alors qu'une norme impose, ici et maintenant elle aussi, une valeur d'« à-venir ».

D'autre part, le général présuppose le particulier ou bien il est présupposé par ce dernier. Dans le premier cas, la démarche inductive ou *a posteriori* en fait le résultat d'un travail de généralisation ; dans le second, la démarche déductive ou *a priori* en fait la source d'un travail de génération. Si toutes les sciences peuvent prétendre à s'occuper des formes d'expression et de signification du monde, la logique et la sémiotique ont en commun (nous ne disons pas en exclusive) d'appeler de leurs efforts une théorie générale de l'expression et de la signification. Leurs travaux montrent toutefois que les deux conceptions de la généralité que nous venons de rapporter s'y trouvent appliquées alternativement et dynamisent par conséquent le dialogue théorique au sein de chacune de ces disciplines.

Il nous semble dès lors que les relations entre logique et sémiotique demandent à être éclairées à partir des tensions qui régissent en chacune d'elles le positionnement épistémologique face à ces concepts transversaux.

NOTES

¹ Voir Normand (1990).

² Autre exemple, l'entrée *Semiotics* sur le *Wikipedia* anglais répertorie une liste de personnalités (« *Important semioticians* ») dont les premières, classées en fonction de leur date de naissance, sont Peirce, Saussure, Jakob von Uexküll, Voloshinov et Hjelmslev, soit un philosophe, trois linguistes et un biologiste.

³ À ce sujet, voir Amacker (1975 : 81-87). Il n'est pas déraisonnable de considérer que Frege, contemporain de Saussure, a une conception strictement nomenclaturiste de la langue dès lors qu'il ne voit aucune différence de nature entre son idéographie et les langues naturelles et tient de ce fait le sens pour préalable à l'expression linguistique : « Pour Frege comme pour Leibniz, la logique [...] est d'abord et avant tout une *langue*, qui sert à exprimer un sens préalable » (Leclercq, 2008 : 19).

⁴ Par exemple chez Utaker (2002) et, plus récemment, chez Beividas (2015).

⁵ Dans les *Prolégomènes*, Hjelmslev fait nommément référence à des articles de Bertrand Russell et de Rudolf Carnap. Il est peu probable en revanche que Saussure ait lu les travaux des logiciens qui lui étaient contemporains, tout comme il a ignoré ceux de Freud.

⁶ Hjelmslev admet que le langage de la logique contient à la fois un plan d'expressions et un

plan de significations ; mais comme le lien entre expression et signification se veut parfaitement univoque, l'analyse de l'un des plans suffit à celle du langage tout entier.

⁷ Une logique que Greimas ne semble pas dissocier de la philosophie de la science, puisque ce quatrième niveau décide, par exemple, de l'« examen de la valeur méthodologique de la déduction et de l'induction » (1966 : 16).

⁸ On notera que ce parcours, articulant des niveaux de profondeur, n'est pas sans ressemblance avec la distinction qu'opèrent les logiciens entre grammaire de surface et grammaire profonde ; voir Leclercq (2008 : 114).

⁹ Voir Leclercq (2008 : 35-36).

¹⁰ Ainsi Wittgenstein, à l'égard de son *Tractatus logico-philosophicus* dans la préface aux *Investigations philosophiques* (1986 : 112).

¹¹ Voir, par exemple, Willard Quine : « La compréhension philosophique a tout à gagner d'une limitation de l'usage que nous ferons de cette notion de signification aux seuls cas ou contextes dans lesquels nous pouvons lui attribuer un sens en toute conscience ; et ces emplois sont extraordinairement peu nombreux » (« Le mythe de la signification », cité dans Leclercq, 2008 : 220).

¹² Un concept logique est vu comme une fonction propositionnelle définissant, chez Russell, « l'ensemble des objets qui satisfont ce concept ou rendent vraie cette fonction propositionnelle » (Leclercq, 2008 : 84).

¹³ Voir à cet égard Kalinowski (1985).

¹⁴ Comme l'indique Christiane Chauviré (1995), il faut sans doute se garder d'identifier trop rapidement ces trois niveaux de la classification peircienne avec la distinction soutenue par Carnap (1942) et Morris (1938 ; 1946) entre syntaxe, sémantique et pragmatique, distinction dont la netteté serait d'ailleurs sans doute contestée par Peirce. Il se peut en effet que les deux distinctions soient plutôt orthogonales entre elles, de sorte qu'on pourrait distinguer les trois niveaux sémiotiques peirciens pour chacune des « sous-disciplines » envisagées par Carnap et Morris. Ainsi, par exemple, la syntaxe est, pour ces derniers, un ensemble de *règles de formation* – qui distinguent expressions bien formées des expressions mal formées, donc expressions sensées et non-sens – et de *règles de transformation* – qui permettent de tirer certaines formules à partir d'autres. Les secondes étant des règles d'inférence, on voit là déjà, sur le plan de la syntaxe, la distinction entre les niveaux 1 et 2 de Peirce. Mais la question de la plus ou moins grande efficacité démonstrative des différentes langues formelles évoquée ci-dessus montre bien qu'il y a aussi place pour un niveau 3 (rhétorique) sur le plan de la syntaxe. Carnap en était conscient, lui qui, après avoir énoncé le principe de tolérance syntaxique – les règles du langage peuvent être fixées conventionnellement –, ajoutait qu'évidemment certaines syntaxes seraient plus utiles que d'autres...

¹⁵ Sur les rapports entre la sémiotique et cette proto-logique qu'est la grammaire pure, voir Chauviré (1995). Pour des développements plus complets sur les questions de cette section, voir Leclercq (2016a).

¹⁶ Pour une présentation sommaire des grammaires catégorielles et de leurs enjeux, voir Ben-them (1988), Godart-Wendling (2002).

¹⁷ Voir sur ce point Leclercq (2010 et 2012).

¹⁸ Pour les thèses de Peirce mentionnées dans cette section et leurs références précises, voir Leclercq (2016b).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AJDUKIEWICZ, Kazimierz (1934), « Die Syntaktische Konnexität », *Studia Philosophica*, n° 1, pp. 1-27.
- AMACKER, René (1975), *Linguistique saussurienne*, Genève, Droz.
- BADIR, Sémir (2012a), « How the Semiotic Square came », dans BÉZIAU, Jean-Yves, PAYETTE, Gillman (dir.), *The square of opposition. A general framework for cognition*, Bern, Peter Lang, pp. 427-439.
- BADIR, Sémir (2012b), « De quoi sont faits les systèmes sémiotiques », *Versus*, n° 115, pp. 41-56.
- BAR HILLEL, Yehoshua (1953), « A quasi arithmetical notation for syntactic description », *Language*, n° 29, pp. 47-58.
- BEIVIDAS, Waldir (2015), *A teoria semiótica como epistemologia imanente. Uma terceira via do conhecimento*, São Paulo, Universidade de São Paulo.
- BENTHEM, Johan van (éd) (1988), *Categorical grammar*, Amsterdam, Benjamins.
- CARNAP, Rudolf (1934), *Logische Syntax der Sprache*, Vienne, Springer.
- CARNAP, Rudolf (1942), *Introduction to Semantics*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- CHAUVIRÉ, Christiane (1995), *Peirce et la signification*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CHAUVIRÉ, Christiane (2008), *L'Œil mathématique : essai sur la philosophie mathématique de Peirce*, Paris, Kimé.
- CURRY, Haskell, FEYS, Richard (1958), *Combinatory Logic 1*, Amsterdam, North-Holland.
- ECO, Umberto (1988 [1984]), *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREGE, Gottlob (1994 [1891-1892]), *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil.
- GODART-WENDLING, Béatrice (dir.) (2002), *Les Grammaires catégorielles*, numéro thématique de *Langages*, vol. 148.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- HÉNAULT, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HJELMSLEV, Louis (1971a [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HJELMSLEV, Louis (1971b), *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
- HUSSERL, Edmund (1959-1963 [1901]), *Recherches logiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- KALINOWSKI, Georges (1985), *Sémiotique et philosophie*, Paris / Amsterdam,

Hadès / Benjamins.

KANT, Emmanuel (1980 [1781]), *Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard.

LAMBEK, Joachim (1958), « The mathematics of sentence structure », *American Mathematical Monthly*, n° 65, pp. 154-170.

LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte.

LECLERCQ, Bruno (2008), *Introduction à la philosophie analytique : la logique comme méthode*, Bruxelles, De Boeck.

LECLERCQ, Bruno (2010), « Quand c'est l'intension qui compte. Opacité référentielle et intentionnalité », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, n° 6-8, pp. 83-108.

LECLERCQ, Bruno (2012), « En matière d'ontologie, l'important n'est pas de gagner, mais de participer », *Igitur*, n° 2-4, pp. 1-24.

LECLERCQ, Bruno (2016a), « Grammaire matérielle et erreur de catégorie », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, vol. 12, n° 2, pp. 170-195.

LECLERCQ, Bruno (2016b), « Are there synthetic *a priori* propositions? The paradigmatic case of mathematics, from Kant to Frege and Peirce », dans PETROV Vesselin (dir.), *Mathematics in Philosophy*, Louvain-la-Neuve, Chromatika, pp. 31-56.

LESNIEWSKI, Stanislaw (1992 [1929]), *Collected works*, Dordrecht, Kluwer / Varsovie, Polish Scientific Publisher.

LOCKE, John (1975 [1689]), *Essays on Human Understanding*, Oxford, Clarendon Press.

MONTAGUE, Richard (1970), « Universal grammar », reproduit dans THOMASON, Richmond (dir.), *Formal philosophy. Selected papers of Richard Montague*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1974, pp. 222-246.

MONTAGUE, Richard (1973), « The proper treatment of quantification in ordinary english », reproduit dans THOMASON, Richmond (dir.), *Formal philosophy. Selected papers of Richard Montague*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1974, pp. 247-270.

MORETTI, Alessio (2015), « Le retour du refoulé : l'hexagone logique est derrière le carré sémiotique », dans BEN AZIZA, Hmaid (dir.), *Le Carré et ses extensions : approches théoriques, pratiques et historiques*, Publications de la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis, Université de Tunis, disponible sur : https://www.academia.edu/9078444/_Le_retour_du_refoulé_l_hexagone_logique_qui_est_derrière_le_carré_sémiotique_.

MORRIS, Charles (1955 [1938]), « Foundations of the Theory of Signs », *Foundations of the Unity of Science. Towards an International Encyclopedia of Unified Science*, Chicago, University of Chicago Press, vol. 1, pp. 132-135.

MORRIS, Charles (1946), *Signs, Language and Behavior*, New York, Prentice Hall.

- NORMAND, Claudine (1990), « Charles Morris : le positivisme logique », *Linx*, n° 23, pp. 103-118.
- NORMAND, Claudine, SOFIA, Estanislao (2012), *Espaces théoriques du langage*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.
- PEIRCE, Charles Sanders (1931-1958), *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-8, Cambridge, Harvard University Press.
- PEIRCE, Charles Sanders (1982), *Writings of Charles S. Peirce. A Chronological Edition*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press.
- RASTIER, François (1990), « La triade sémiotique, le trivium et la sémiotique linguistique », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 9, pp. 5-39.
- RASTIER, François (2001), *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RUSSELL, Bertrand (1989 [1903]), *Écrits de logique philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- STEEDMAN, Mark (1996), *Surface Structure and Interpretation*, Cambridge (Mass.) / London, the MIT Press.
- STEEDMAN, Mark (2000), *The Syntactic Process*, Cambridge (Mass.) / London, the MIT Press.
- UTAKER, Arild (2002), *La Philosophie du langage : une archéologie saussurienne*, Paris, Presses Universitaires de France.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1986 [1961]), *Investigations philosophiques*, Paris Gallimard.



SÉMIOTIQUE ET MATHÉMATIQUES

Jean Petitot

École des hautes études en sciences sociales

Ce chapitre¹ aborde la question des relations entre sémiotique et mathématiques sous l'angle des modèles dynamiques en sémiotique structurale. Précisons la signification de ce choix :

(i) D'abord, il est clair que les relations entre sémiotique et mathématiques peuvent concerner soit (1) l'application de théories et de méthodes sémiotiques à des activités et des textes mathématiques, soit (2) l'application de structures mathématiques spécifiques à des phénomènes sémiotiques : concepts, principes, objets, structures, processus, etc. Il ne sera ici question que de l'aspect (2).

(ii) Ensuite le rapport de la formalisation mathématique au domaine sémiotique est très différent suivant les traditions sémiotiques considérées. Si l'on adopte par exemple le partage entre (1) sémiotique pragmatique américaine et (2) sémiotique structurale continentale, on doit tenir compte du fait que la première, exemplifiée par Peirce, est indissociable d'une philosophie des mathématiques, ce qui n'est pas le cas de la seconde. Il ne sera ici question que de la tradition structuraliste (2).

(iii) Dans les théories sémiotiques structuralistes, de Saussure à Greimas et Lévi-Strauss en passant par Jakobson et Hjelmslev, les formalismes utilisés sont élémentaires et majoritairement algébriques (groupe de Klein, etc.). Ce n'est que vers la fin des années 1960 que s'est développé un structuralisme dynamique utilisant les outils topologiques, géométriques et différentiels de la théorie des singularités, de la dynamique qualitative

introduite par Poincaré et de la théorie des bifurcations. Il ne sera ici question que des modèles dynamiques et, plus précisément, de la formalisation des structures sémiotiques élémentaires en termes de déploiements universels de singularités.

Issu d'une synthèse entre, d'un côté, les travaux mathématiques de René Thom appliquant dès les années 1960 la théorie des singularités au structuralisme en biologie et en linguistique (voir *Stabilité structurelle et Morphogenèse* paru en 1972) et, d'un autre côté, ceux de structuralistes comme Roman Jakobson, Claude Lévi-Strauss et Algirdas Julien Greimas, le structuralisme dynamique en sémiotique fut une innovation théorique des années 1970. Au début il fut assez mal compris parce qu'une approche modélisatrice multi-niveaux et non algébrique du concept de structure était inhabituelle. Mais il peut être considéré aujourd'hui comme à peu près reconnu puisque même ses anciens détracteurs le promeuvent.

Roman Jakobson considérait la percée de René Thom comme décisive. Il disait qu'il ne connaissait que cinq véritables structuralistes : Saussure, le prince Troubetzkoy, lui-même, Claude Lévi-Strauss et René Thom. René Thom s'était prioritairement intéressé à la biologie (embryogenèse et morphogenèse) et au problème de la forme au sens proprement morphologique tel qu'il avait été développé tout au long d'une longue tradition menant d'Aristote à Waddington en passant par Goethe et D'Arcy Thompson. Il avait aussi travaillé sur la syntaxe actantielle structurale au sens de Tesnière et avait discuté avec des linguistes comme Hansjakob Seiler et Bernard Potier, mais il n'avait approfondi à cette époque ni la sémiotique ni l'anthropologie. Dans les années 1970, j'ai donc tenté d'élargir l'approche morphodynamique à la sémiotique structurale en modélisant les structures élémentaires de la signification chez Greimas (paradigmes sémantiques, syntaxe actantielle et projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique) ainsi que la formule canonique du mythe chez Lévi-Strauss.

1. Les structures élémentaires comme « équations intelligentes »

Du carré sémiotique de Greimas jusqu'à la formule canonique du mythe de Lévi-Strauss, les structures élémentaires posent un problème fort intéressant. Ce sont des structures simples, essentiellement des combinaisons élémentaires d'oppositions, la thèse fondamentale du structuralisme étant que la différence est ontologiquement première par rapport à l'identité : les identités se déterminent réciproquement par différences au moyen d'écarts différentiels et il n'y a pas d'identité propre qui soit indépendante.

1.1. Conflits et bifurcations

Prenons le carré sémiotique. Il relie trois oppositions : une opposition entre contraires, autrement dit une opposition *qualitative* de type X/Y ou A/B entre deux pôles et deux oppositions *privatives* $A/\text{non}A$ (écrit $A/\neg A$ avec le symbole \neg de la négation) où la présence d'un terme A s'oppose à son absence \emptyset (symbole du vide).

En général, on comprend mal le statut théorique de telles structures. Une fois qu'on les a dégagées à partir de corpus empiriques suffisamment étoffés, on cherche à les retrouver partout, voire à les plaquer sur de nouvelles données. Une telle pratique répétitive de réduction à l'identique marche toujours, mais elle n'a évidemment guère d'intérêt. En fait, retrouver les structures élémentaires un peu partout ne correspond qu'au tout début du travail théorique. Le travail le plus important, abordé ni par Lévi-Strauss ni par Greimas, est de rendre ces structures *génératives*. En tant que telles, elles ne sont pas des modèles mais seulement des *sources* de modèles et n'ont d'intérêt que si l'on peut en dériver une grande et riche diversité. Pour expliquer ce point critique, on peut se référer un instant aux équations fondamentales de la physique.

Nous avons tous appris à l'école l'équation de Newton $f = m\gamma$ régissant le mouvement des corps matériels et disant que si l'on considère un corps de masse m soumis à des forces f , son accélération est $\gamma = f/m$. Elle est « universelle » et on la retrouve donc partout. Tout système mécanique classique est régi par $f = m\gamma$. Considérons alors n'importe quel problème de mécanique, par exemple le mouvement de trois corps en interaction gravitationnelle. On mesure (si on le peut) leurs masses et leurs distances, ce qui donne

les forces d'après la loi de l'attraction en inverse du carré de la distance, et l'on mesure leurs accélérations. Et l'on constate que l'on retrouve bien $f = m\gamma$. Mais est-ce que la physique s'arrête là ? Pas du tout. Elle *commence* là. Vérifier l'équation n'est que le tout début du travail. Le problème à trois corps, et *a fortiori* celui à n -corps, trois siècles après Newton, est encore très largement ouvert et de nombreux mathématiciens de haut niveau y travaillent toujours. Henri Poincaré a révolutionné la dynamique et inventé la dynamique qualitative pour le résoudre. Mais qu'est-ce que cela peut-il bien signifier puisqu'il n'y a qu'une équation très simple qui est toujours la même, et qu'il suffit d'écrire et de vérifier ? Comment peut-il se faire que le problème soit toujours ouvert ? Tout simplement parce qu'une fois qu'on a une équation différentielle spécifique, en l'occurrence $f = m\gamma$, spécifiée pour un problème comme le problème à trois corps, encore faut-il *l'intégrer*, c'est-à-dire trouver les trajectoires qui en sont les *solutions*. L'équation est simple, mais son intégration est en général extrêmement difficile. Or, ce sont les solutions – et non pas l'équation elle-même – qui sont des modèles des phénomènes dans leur diversité. L'équation en tant que telle n'est qu'une contrainte sur les phénomènes et non pas un modèle. Mais elle contient, implicitement et non pas explicitement, une extraordinaire diversité de solutions-modèles, des orbites képlériennes du problème à deux corps aux anneaux de Saturne constitués de milliards de petits blocs en interaction. C'est la *générativité* de l'équation. On dit parfois que l'équation est une « équation intelligente ».

La « philosophie » ici à l'œuvre est qu'une équation n'est rien sans ses solutions et qu'en général la mise en équation d'un problème est beaucoup plus simple que de trouver les solutions.

C'est cette analogie que j'ai élaborée dans les années 1970 : penser les structures élémentaires comme l'équivalent de « formules intelligentes », c'est-à-dire comme contraintes générales génératrices d'une grande diversité de modèles spécifiques confrontables à la grande diversité des données empiriques. C'est l'inverse de la réduction répétitive à l'identique, c'est la *générativité*. Greimas et Lévi-Strauss ont « mis en équation » certaines structures sémiotiques mais n'ont donné aucun outil pour en trouver des « solutions ».

D'une façon générale, le structuralisme peut être considéré comme une « mise en équation » de certains phénomènes sémio-linguistiques, mais, à

ce titre, il n'est que le premier pas d'une reconstruction mathématique de ces phénomènes.

Le problème était donc au début des années 1970 de savoir comment transformer *en sources de modèles* les contraintes exprimées par une structure élémentaire. Il fallait un changement de point de vue que l'on peut expliquer simplement.

Considérons des oppositions : soit des oppositions qualitatives X/Y ou privatives X/\emptyset (réécrit $X/\neg X$) pour des sèmes, soit des oppositions $S \ll \text{combat} \gg S^*$ ou $S \ll \text{capture} \gg O$ pour des actants (S = sujet, S^* = antisujet, O = objet-valeur). Avec ces écritures élémentaires à base de symboles, on ne peut pas faire grand-chose. En mettant ensemble X/Y , $X/\neg X$ et $Y/\neg Y$ on obtient un simple carré sémiotique standard et rien de plus.

L'idée de base de l'approche morphodynamique est de considérer que les déterminations X , Y , etc. représentées par des symboles occupent des *places* définies par un *processus dynamique* de compétition (de détermination réciproque) qui est continu et « énergétique » et utilise des « poids » relatifs, des « forces », liant les déterminations. On introduit donc ce que l'on appelle des « potentiels générateurs » $f(x)$ – où x est une variable dite *interne* – définissant des places pour les symboles. Il s'agit donc d'ajouter à une *Begriffsschrift* symbolique une *iconicité* topologique, géométrique et dynamique fondée sur des *intensités*, en quelque sorte une *Begriffsgeometrie*.

Ces potentiels générateurs sont introduits abductivement comme une hypothèse de travail. Ils sont comme les forces chez Newton, forces qui sont également des entités théoriques abductives non empiriques. Mais de même que la relativité générale a justifié l'hypothèse de Newton en la réinterprétant profondément, on peut justifier cette hypothèse à partir des neurosciences cognitives. Nous laisserons toutefois ici de côté cet aspect des choses (voir Petitot, 2011a).

La figure 1 donne un exemple d'un tel potentiel f pour une opposition qualitative X/Y . Il a la forme globale d'un puits possédant dans sa partie inférieure deux minima (non dégénérés, c'est-à-dire qui ne sont pas des fusions de plusieurs minima et maxima) et un maximum (non dégénéré).

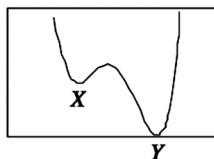


Figure 1

On remarque immédiatement plusieurs choses :

(i) Les deux déterminations X et Y se déterminent réciproquement grâce au potentiel *commun* f en occupant les minima de f . Le potentiel est donc traité comme une sorte d'énergie qu'il s'agit de minimiser. Les poids sont définis par la hauteur relative des minima, la détermination dominante correspondant au minimum absolu. Sans potentiel, pas de détermination réciproque.

(ii) Comme on a introduit des degrés continus de variabilité, on peut donner une signification à des expressions comme « Y domine X » : notation $(X)/Y$.

(iii) Il existe un *seuil* s entre X et Y ; il est représenté par le maximum et sa hauteur relative représente la force de séparation, en quelque sorte le degré de différenciation, entre X et Y .

(iv) Comme les minima et le maximum sont non dégénérés, le potentiel est *stable*, c'est-à-dire ne change pas de type qualitatif lorsqu'on le déforme un petit peu².

On voit alors qu'en *déformant* f suffisamment (et pas seulement un petit peu) on peut faire varier de façon continue les poids relatifs de X et de Y ainsi que la force du seuil jusqu'à changer le type qualitatif du potentiel. Ces changements s'opèrent à la traversée « d'événements » que sont les apparitions de potentiels instables :

– Par exemple, il y aura un *conflit* X/Y avec équilibre dynamique des forces lorsque les poids seront égaux, c'est-à-dire lorsque les minima seront à la même hauteur. Il s'agit d'une situation instable qui fait passer de $X(Y)$ à $(X)/Y$ (figure 2).

– Il y aura *disparition* ou « capture » d'un des termes lorsque l'un des minima fusionnera avec le maximum. Il s'agit d'une situation instable qui fait passer par *bifurcation*, par exemple, de $X/(Y)$ à X/\emptyset (figure 3).

– Une double bifurcation $X(Y)/\emptyset$ et $\emptyset/Y(X)$ engendre une disparition du seuil et l'apparition de termes neutres ou complexes $X*Y$ occupant un minimum dégénéré instable (figure 4) : un terme neutre se scinde en une opposition ou, réciproquement, une opposition fusionne en un terme complexe.

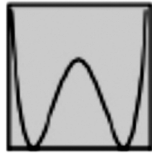


Figure 2

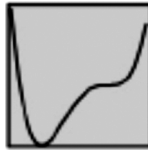


Figure 3

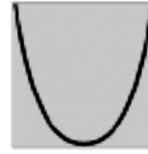


Figure 4

On remarquera que les oppositions qualitatives X/Y et les oppositions privatives X/\emptyset correspondent très précisément aux conflits et aux bifurcations, c'est-à-dire aux deux processus critiques de base pouvant affecter des minima.

Il est alors très facile de construire le graphe d'incidence de ces possibilités. On obtient ainsi une taxinomie des relations possibles entre deux termes. Son graphe est représenté à la figure 5. Le potentiel de gauche est le potentiel instable fusionnant les minima et le maximum et les flèches représentent les stabilisations partielles ou complètes de ce « centre organisateur » qui peuvent être obtenues par petites déformations.

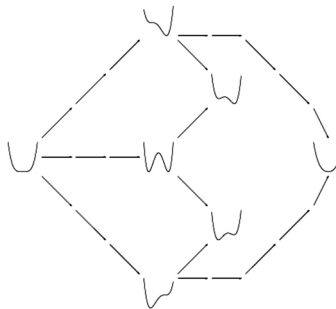


Figure 5

1.2. Éléments et interactions

Avant de continuer, nous voudrions insister sur la méthodologie et l'épistémologie de la modélisation qui, banales dans des sciences comme la physique, est presque inexistante en sciences humaines et sociales. D'habitude, les sémioticiens et les linguistes considèrent les structures élémentaires comme les composants de « niveau 0 » de la théorie, composants qu'ils n'ont pas à investiguer plus avant et dont ils n'analysent que des combinaisons suffisamment riches et compliquées. Par exemple, la sémiotique greimassienne (voir Greimas et Courtés, 1979) est une théorie stratifiée en niveaux par le dit « parcours génératif » « montant » du niveau 0 de la sémantique fondamentale et de la syntaxe narrative aux niveaux discursifs de surface.

Mais, quitte à outrepasser le principe de clôture de la sémiotique comme discipline, il faut être attentif au fait que les niveaux sémiotiques « fondamentaux » ne constituent pas du tout un niveau 0 mais des niveaux émergeant de processus sous-jacents complexes, *sub*-sémiotiques, « descendant » jusqu'au niveau des dynamiques neuronales. Pour clarifier ce point, utilisons un instant une analogie chimique. Elle ne vaut rien scientifiquement, mais elle est néanmoins assez parlante. En chimie, les structures élémentaires sont les molécules simples faisant interagir quelques atomes et il en existe plusieurs niveaux de description. Prenons l'exemple de l'eau. Le niveau le plus simple est celui d'une écriture symbolique comme H_2O disant qu'il existe une interaction entre un atome d'oxygène et deux atomes d'hydrogène. Dans l'analogie, cela correspond à l'écriture X/Y pour signifier une interaction conflictuelle entre X et Y . Évidemment, ce qui intéressera vraiment le biologiste seront les molécules très compliquées comme les protéines avec leurs fascinantes propriétés. Il considérera que H_2O se situe au niveau 0. Le sémioticien occupe une position analogue.

Mais ce qui intéressera le physicien sera au contraire de comprendre la structure de la molécule d'eau H_2O en termes de mécanique quantique et, en particulier, en termes de l'équation de Schrödinger qui est pour la mécanique quantique l'analogue de l'équation de Newton pour la mécanique classique. Or, de la chimie quantique à la biochimie, il existe plusieurs niveaux de modélisation correspondant chacun à des spécialisations très techniques et hybridant plusieurs méthodes (pour s'en faire une idée, il suffit de

regarder les travaux des Nobel 2013, Martin Karplus, Michael Levitt et Arieh Warshel en modélisation moléculaire). Dans l'analogie, l'horizon que serait le passage progressif de la sémiotique discursive aux dynamiques neuronales est l'analogie de l'horizon que serait le passage progressif de la biologie à la physique quantique et il est, tout comme lui, complètement inaccessible. Mais il est en revanche accessible, *bien que déjà très compliqué*, en ce qui concerne le problème extrêmement limité et focalisé des structures élémentaires, de même qu'il l'est pour la molécule d'eau.

Pour la molécule d'eau, comment passe-t-on de l'écriture symbolique H_2O à la physique quantique sous-jacente ? D'abord en définissant la *configuration géométrique* de la molécule (longueur des liaisons O-H, angle entre les deux liaisons). Dans l'analogie, cela correspond à la géométrisation des relations dans les structures élémentaires que nous allons expliquer dans les sections suivantes. Ensuite, les liaisons covalentes O-H doivent elles-mêmes être expliquées. En physique quantique, l'explication passe par la notion d'orbitales atomiques et le processus d'hybridation d'orbitales des différents atomes, ce qui permet aux électrons de valence de se partager entre les atomes et, par-là même de les lier entre eux. Dans l'analogie, cela correspond à la théorie de la *valence* actantielle, notion que les linguistes connaissent bien avec la notion de « valence verbale », l'emprunt du terme « valence » à la chimie n'étant en rien arbitraire. En sémiotique, les interactions sont des interactions actantielles déployées par un centre organisateur possédant une certaine valence et, dit en jargon sémiotique, les actants investis de « sèmes noyaux » sont liés entre eux par des échanges de « clas-sèmes » (on appelle cela une « isotopie »). Enfin, dernière étape de très loin la plus difficile de la chimie quantique de H_2O , les orbitales et leurs hybridations doivent être calculées à partir de l'équation de Schrödinger de la molécule. Cette équation est la version quantique d'interactions électrostatiques à la Coulomb qui sont analogues à des interactions gravitationnelles à la Newton où l'on aurait remplacé les masses par les charges électriques. Il s'agit donc d'un problème à n corps, et celui-ci n'est pas résoluble analytiquement (c'est-à-dire avec des formules explicites) dès que $n > 2$ (le problème képlérien à 2 corps est, lui, intégrable). La résolution de l'équation de Schrödinger ne peut être que numérique et elle passe par tout un ensemble de méthodes d'approximation qui deviennent de plus en plus sophistiquées au fur et à mesure que la complexité des molécules augmente. Nous

allons rencontrer le même type de problèmes. Si l'on veut modéliser les structures élémentaires à plusieurs niveaux sub-sémiotiques, on perd en extension ce que l'on gagne en profondeur : plus la théorie multi-niveaux devient fine et plus elle est locale. Une théorie multi-niveaux globale est totalement inaccessible. Ce n'est tout au plus qu'une Idée régulatrice au sens de Kant.

1.3. Les déploiements universels : vers la solution du problème des « solutions »

Après ces quelques remarques de méthodologie utilisant une analogie qui, bien que scientifiquement sans intérêt, est épistémologiquement éclairante, acheminons-nous vers la résolution du sens que peut revêtir la notion de « solution » pour les structures élémentaires.

Ce qui est crucial – et c'est là que les mathématiques non triviales de la théorie des singularités interviennent vraiment – est le *théorème* de Whitney-Thom disant que toutes les déformations suffisamment petites d'un puits de potentiel instable à une variable interne $f_0(x)$ qui possède une singularité fusionnant deux minima et un maximum non dégénérés se regroupent en une famille universelle $f_w(x)$, dite *déploiement universel*, de dimension 2, dimension dite *codimension* de f_0 . Si $w = (u, v)$, cela signifie que les petites déformations stabilisant f_0 dépendent essentiellement de deux *paramètres* u et v dans un espace de contrôle W aussi appelé *espace externe*. La figure 6 montre comment la taxinomie de la figure 5 se trouve ainsi *géométrisée*. Telle est la clé du *morphological turn* : *transformer des taxinomies en des déploiements de singularités et géométriser l'algèbre des oppositions*.

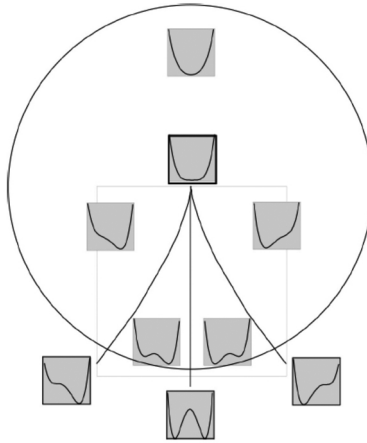


Figure 6

On voit qu'il existe une ligne de conflit encadrée par deux lignes de bifurcation, ces trois lignes se rejoignant pour la valeur $w_0 = (0, 0)$ de w en un point de rebroussement (*cusp* en anglais) correspondant à la singularité organisatrice f_0 dite pour cela singularité *cusp*. Ces lignes s'appellent des *strates* et, étant de dimension 1 dans un espace de dimension 2, elles sont de codimension $2-1 = 1$. Différence de la dimension de leur espace ambiant et de leur dimension propre, leur codimension exprime qu'elles sont définies par une condition (égalité des valeurs des minima ou fusion d'un minimum avec le maximum). Le point où elles se rejoignent (le *cusp*) est défini par deux conditions et il est de codimension 2 et par conséquent de dimension $2-2 = 0$, ce qui est bien le cas d'un point.

On voit également sur la figure 6 que, du haut vers le bas, l'axe vertical correspond à l'apparition et au renforcement du seuil (paramètre de contrôle que l'on appelle le *splitting factor*) alors que l'axe horizontal correspond au changement des poids relatifs des deux déterminations (paramètre de contrôle que l'on appelle le *bias factor*). Grâce à ces paramètres, on peut intégrer à la structure même des modèles des dynamiques du genre « conflit irréductible » (seuil fort) ou « conflit avec compromis » (seuil faible).

On peut mieux visualiser les choses en portant sur un troisième axe les valeurs de la variable interne x correspondant aux minima et maxima de f_w .

On trouve ainsi la surface dite *fronce* qui se projette sur le plan externe W . Son contour apparent est constitué des deux lignes de bifurcation qui sont la projection des deux lignes plis correspondant aux oppositions privatives X/\emptyset et Y/\emptyset (figure 7). On constatera que cette géométrie implique que deux déterminations opposées peuvent néanmoins se transformer *continûment* l'une en l'autre si l'on contourne le centre organisateur. Cela signifie que la géométrisation des déterminations est *incompatible avec le principe d'identité* et satisfait bien le principe structural de précedence ontologique de la différence sur l'identité.

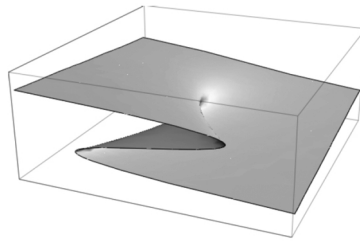


Figure 7

2. Les structures élémentaires comme schèmes

2.1. Carré sémiotique et cycle d'hystérésis

Revenons à partir de là au carré sémiotique et à son circuit « en huit » $A \rightarrow nonA \rightarrow B \rightarrow nonB \rightarrow A$ (figure 8) que Greimas a rencontré dans un nombre considérable de données empiriques.

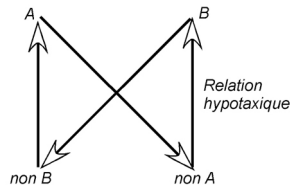


Figure 8

Dans le modèle dynamique du cusp, il correspond au *cycle d'hystérésis* représenté à la figure 9 sur la surface fronce, cycle qui est le phénomène dynamique le plus caractéristique de la catastrophe cusp. En effet *non A* correspond au fait que *A* bifurque sur la ligne pli et que son minimum est remplacé par le minimum occupé par *B*. La bifurcation de *A* vers *B* schématise la relation dite *hypotaxique* $\text{non}A \rightarrow B$.

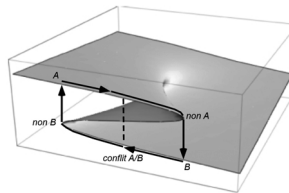


Figure 9

2.2. Les chemins dans l'espace externe comme « solutions »

Si nous avons proposé d'appeler ces modèles plutôt des « schèmes », c'est parce qu'on ne connaît pas à ce niveau l'origine des potentiels générateurs. On les introduit comme on introduit les symboles en logique ou les forces en mécanique à titre de principes explicatifs, mais sans pouvoir les

expliquer en tant que tels en restant dans le cadre sémiotique. Leurs effets sont empiriquement observables, mais eux-mêmes sont, comme le disait Newton pour les forces, des « hypothèses ». Pour les forces mécaniques, il a fallu attendre la relativité générale pour les comprendre. Pour la logique, il a fallu attendre d'une part les ordinateurs et d'autre part les neurosciences cognitives. Pour les potentiels générateurs, il en va de même.

Mais, quoi qu'il en soit, la géométrisation permet de définir enfin ce qu'est une *solution* de l'« équation » A/B : une « solution » est un *chemin dans l'espace externe* W . Cela signifie que l'on fait dépendre le contrôle externe w d'un paramètre temporel t et que l'on considère la déformation de potentiel à un paramètre $f_{w(t)}(x)$. La structure élémentaire est un paradigme, mais sa géométrisation introduit un espace externe où l'on peut naviguer de façon *syntagmatique*. Lorsqu'ils traversent les lignes de conflit et de bifurcation, les chemins décrivent des *événements* interprétables narrativement et il existe une certaine multiplicité des chemins possibles.

Sans espace externe, on ne peut pas définir de chemins et il n'existe donc pas de « solutions » ! On voit ainsi que les trois grandes étapes de la *Begriffsgeometrie* fournie par la schématisation morphodynamique des structures élémentaires sont :

(i) L'introduction de potentiels générateurs $f(x)$ qui sont des fonctions de variables internes et sont utilisés dans le cadre d'un principe variationnel de minimisation.

(ii) L'introduction des déploiements universels $f_w(x)$ de potentiels singuliers instables dans des espaces externes W stratifiés. C'est là que des mathématiques tout à fait non triviales se révèlent indispensables.

(iii) La considération de chemins dans ces espaces externes. Les traversées des strates de W correspondent à des événements et les chemins représentent donc des syntagmations d'événements.

La figure 10 représente un chemin dans W traversant une ligne de bifurcation. Il correspond à un scénario de « capture » de X par Y représenté à la figure 11.

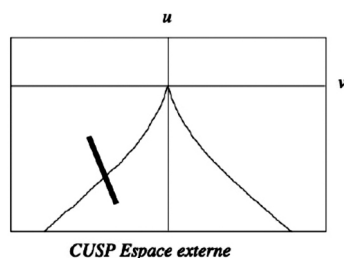


Figure 10

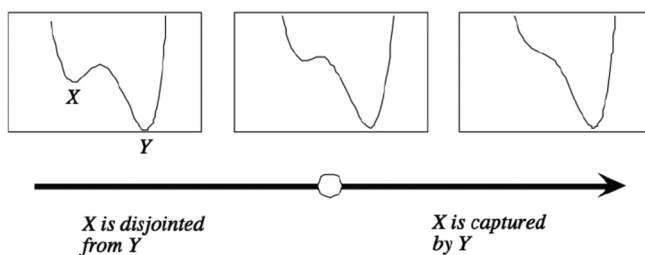


Figure 11

Avec des chemins plus compliqués, on peut enchaîner temporellement des *séquences* d'événements et représenter ainsi de véritables concaténations syntagmatiques. Autrement dit, le principe structuraliste fondamental de *projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique* prend un sens bien défini. La transformation d'oppositions en scénarios est ainsi intrinsèque au modèle. Qui plus est, les différents chemins dans un même espace externe W peuvent être considérés comme autant de *variantes* dans la syntagmation d'un même paradigme.

Nous avons dit à propos des « équations intelligentes » que leur intérêt était de regrouper une grande diversité de solutions, la simplicité apparente de l'équation se déployant dans la complexité de l'ensemble des solutions. C'est bien le cas ici et l'on pourrait donc dire que le schématisme morphodynamique essaye de rendre le carré sémiotique « intelligent ». Ce qui n'est pas rien...

2.3. Les complexifications du schème

Mais avec le cusp, la fronce et le cycle d'hystérésis nous n'en sommes qu'au tout début de la schématisation. En effet pour tenir compte du carré sémiotique dans son ensemble, il faut enrichir le schématisation et introduire, en plus de l'opposition X/Y , les bifurcations X/\emptyset et Y/\emptyset qui représentent la *genèse* des déterminations elles-mêmes. Le modèle du cusp et de la fronce n'est pas suffisant car il suppose d'une part qu'une détermination soit toujours déjà donnée même si elle peut se scinder en un conflit dynamique de sous-déterminations et d'autre part que le « non » de l'absence \emptyset soit toujours-déjà un « non » de négation et que les relations hypotaxiques $nonX \rightarrow Y$ et $nonY \rightarrow X$ soient obligatoires. Cela est dû au fait que le potentiel a la forme globale d'un puits avec des parois « montantes » confinant les minima et les maxima. Pour rendre compte d'un processus de genèse de détermination $\emptyset \rightarrow X$ il faut que, du côté de X , le potentiel générateur $f_w(x)$ ait une « paroi montante » qui, au-delà d'un certain seuil (le seuil de création de la détermination) deviennent « descendante », ce qui introduit un nouveau maximum. Autrement dit, il faut des possibilités de sortir du puits de potentiel.

Or l'analyse mathématique montre que, dès que l'on enrichit ainsi un tout petit peu la forme des potentiels, la géométrie des déploiements universels se complexifie énormément et que donc la possibilité de syntagmation s'enrichit considérablement. Autrement dit, le nombre de « solutions » pouvant être des modèles de syntagmations empiriques augmente énormément, ce qui élimine le spectre de la réduction répétitive à l'identique.

La figure 12 montre la taxinomie des potentiels générateurs à deux minima et deux maxima permettant de schématiser une opposition qualitative X/Y et (seulement) *l'une* des oppositions privatives, par exemple \emptyset/X . La géométrisation de ce schème $\emptyset/X/Y$ par le déploiement universel du potentiel singulier instable où ces quatre points critiques fusionnent en un point de double inflexion donne un espace externe W de dimension 3. Les strates de codimension 1 (carrés avec cadre simple dans la figure) définies par une condition de conflit (égalité des 2 minima, ou des 2 maxima, ou d'un minimum et d'un maximum) ou de bifurcation (fusion d'un minimum et d'un maximum) y sont maintenant de dimension $3-1 = 2$. Les strates de codimension 2 (carrés avec cadre gras dans la figure) définies par deux condi-

tions sont de dimension $3-2 = 1$. Ce sont bien sûr une ligne de cusp (fusion des deux minima et de leur seuil). Mais il y a aussi une ligne de cusp dual (fusion des deux maxima et du minimum intermédiaire), une ligne à la fois d'égalité des minima et des maxima, une ligne de double bifurcation et des lignes d'égalité entre un minimum ou un maximum et une bifurcation.

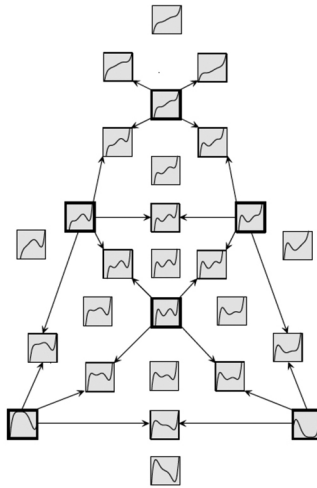


Figure 12

La figure 13 montre une section bidimensionnelle de cet espace W (on doit donc abaisser de 1 toutes les dimensions des strates). Il est très instructif de voir comment la taxinomie (le paradigme) se trouve *géométrisée par une stratification de l'espace externe* W . C'est, répétons-le, tout l'apport de la théorie des singularités. Si on le compare à celui de la figure 6 du cusp, on peut constater la remarquable augmentation de complexité de la stratification géométrique et donc des scénarios narratifs qu'elle regroupe.

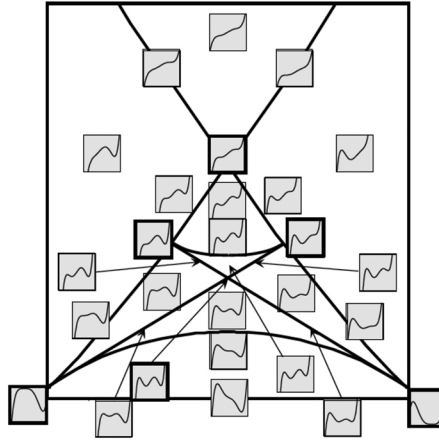


Figure 13

Quand on introduit la possibilité de genèse $\emptyset \rightarrow Y$ de l'autre détermination Y , à savoir le schème $X/Y/\emptyset$, on obtient des potentiels générateurs à deux minima et trois maxima. Le déploiement universel associé $\emptyset/X/Y/\emptyset$ est alors de dimension 4 et de géométrie encore plus compliquée.

2.4. Variantes et classes d'homotopie

Les déploiements universels stratifiés $(f_w(x), W, K)$ un peu compliqués permettent de préciser la notion de « variante » introduite plus haut pour le cusp. Soit (W, K) un déploiement où K représente l'ensemble $\{K_i\}$ des strates de conflit et de bifurcation. Les « solutions » sont des chemins $C = f_{w(t)}(x)$ dans W . C traversera certaines strates K_i et, *génériquement*, l'intersection ne concernera que des strates de codimension 1 et sera *transversale* d'après un théorème fondamental de Thom dit théorème de transversalité. Les intersections $C \cap K_i$ sont les événements syntagmatisés par C . Les variantes sont des classes d'équivalence de chemins (disons de même extrémités) qualitativement équivalents. Comment définir cette notion de façon précise ? L'idée est de *déformer* les chemins (avec extrémités

fixes), c'est-à-dire de considérer des familles $C_s = f_{w(t),s}(x)$ dépendant d'un paramètre supplémentaire. Cela s'appelle en topologie algébrique une *homotopie*. Génériquement, d'après le théorème de transversalité, une homotopie de chemins ne peut intersecter au plus que des strates de codimension 2 transversalement en des points isolés. Si elle ne rencontre transversalement que des strates de codimension 1, alors tous les chemins C_s sont équivalents et correspondent essentiellement au même scénario. En revanche, lorsqu'elle traverse une strate de codimension 2, les chemins changent de scénario et l'on passe d'une variante à une autre. Si l'on suspend la contrainte que les C_s aient des extrémités fixes, on obtient des sous-variantes.

Dans le cas du cusp, il n'y a que la singularité cusp qui soit de codimension 2 et il n'y a que deux grandes variantes globales : un chemin continu sans événements de conflit ou de bifurcation et un chemin avec un conflit encadré par deux bifurcations. Dans le cas de la figure 13 il y a en revanche 6 singularités de codimension 2 et le nombre de variantes devient important.

On peut ainsi dire que, si les singularités de codimension 1 sont les événements concaténés par les chemins syntagmatiques, les singularités de *codimension 2* sont, quant à elles, des *centres organisateurs de variantes*.

3. Paradigmes sémantiques et syntaxe actantielle

3.1. Externalisation et internalisation : les systèmes lents/rapides

Nous avons défini les « solutions » d'une structure élémentaire comme un chemin $C = f_{w(t)}(x)$ (en fait une classe d'homotopie) dans l'espace externe W du déploiement universel $(f_w(x), W, K)$ du potentiel générateur instable qui en est le centre organisateur. Mais un tel chemin est une trajectoire temporelle et il est donc naturel de se demander s'il ne peut pas être une trajectoire d'une dynamique « externe » définie dans l'espace externe W . Cette idée fondamentale introduite très tôt par Thom peut se préciser de la façon suivante.

L'idée est d'introduire *deux échelles* de temps, un temps « rapide » qui est celui des dynamiques de gradient internes $f_w(x)$ définies sur l'espace interne M de variable x et un temps « lent » qui est celui des dynamiques externes. La dynamique rapide envoie rapidement l'état interne transiente sur un minimum et ensuite la dynamique lente déforme le potentiel f_w . Si la dy-

namique interne est infiniment rapide et la dynamique externe infiniment lente (ce que l'on appelle en thermodynamique une condition « d'adiabaticité ») on retrouve le déploiement $(f_w(x), W, K)$. Si l'opposition lent / rapide est moins extrême alors on a des dynamiques externes qui font évoluer lentement les minima et leur font traverser des conflits et des bifurcations.

Les systèmes lents / rapides abondent en physique et dans toutes les sciences naturelles. Ils sont très importants pour notre propos car ils permettent de développer une dialectique entre l'externalisation et l'internalisation. Un déploiement universel déploie les singularités dégénérées d'un potentiel instable et externalise son instabilité. Mais, réciproquement, l'introduction de dynamiques externes permet d'internaliser le déploiement dans une dynamique interne lente / rapide $f(x, w)$ définie sur le produit $M \times W$ de l'espace interne M par l'espace externe W . On pourra alors répéter la théorie à ce niveau, ce que nous avons commencé à faire avec les homotopies.

3.2. Les schèmes sémantico-syntaxiques intégrés et la conversion

Bien que déjà fort complexe, le schème de codimension 4 $\emptyset/X/Y/\emptyset$ est le modèle morphodynamique de complexité *minimale* que l'on doit utiliser si l'on veut rendre compte de la *conversion* des structures sémiques élémentaires de la sémantique fondamentale greimassienne en structures actantielles élémentaires de la syntaxe narrative. En effet, le noyau des structures actantielles étant la relation ternaire $S/O/S^*$ sujet-objet-antisujet, sa *valence actantielle* est 3 et sa modélisation morphodynamique exige des potentiels à 3 minima séparés par 2 maxima (seuils). Les opérations syntaxiques fondamentales sont chez Greimas les opérations de jonction et, plus particulièrement, de conjonction $S \cap O$ ou de disjonction $S \cup O$ entre un sujet et un objet-valeur. Une conjonction $S \cap O$ est une « capture » de O par S et signifie que la strate K_O de bifurcation de O est suffisamment attractive. Une disjonction signifie qu'elle est répulsive ou qu'une autre strate est plus attractive. Les chemins dans l'espace externe attirés ou repoussés par K_O schématisent l'*intentionnalité* « désirante » du sujet S . C'est donc la « charge » + ou - *du seuil* qui donne sa valeur subjective à K_O . C'est pourquoi j'ai proposé de considérer que la conversion signifie que, dans le modèle actantiel, les sèmes investissent les seuils (les maxima) et les actants

les minima. Par échange des minima et des maxima, le schème $\emptyset/X/Y/\emptyset$ du carré sémiotique qui a la forme globale d'un « anti-puits » devient le modèle actantiel $S/O/S^*$ qui a la forme globale d'un « puits » où les minima sont occupés par les actants et les maxima (les seuils) par les valeurs-sèmes. Dans ce modèle intégré, la genèse X/\emptyset , Y/\emptyset des sèmes correspond à l'apparition de l'objet-valeur O . La figure 14 montre une situation $S/O/S^*$ générique.

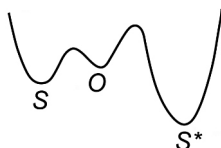


Figure 14

L'un des scénarios narratifs typiques associés à ce modèle est le *transfert* de l'objet d'un des sujets à l'autre. Il est représenté à la figure 15 où les deux minima principaux représentent les sujets et où l'on voit l'apparition de l'objet (disjonction initiale), son transfert et sa capture (conjonction finale).

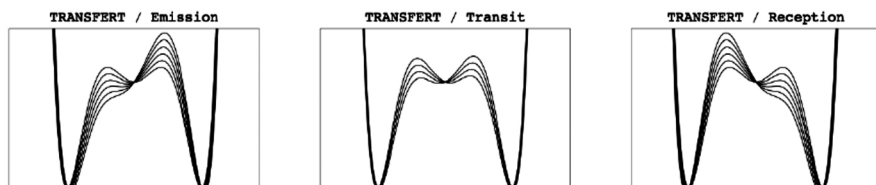


Figure 15

Mais, l'espace externe W étant de dimension 4, il existe une foule d'autres scénarios possibles et W comprend différentes zones sur lesquelles on peut se focaliser. La notion de variante englobe maintenant des classes d'équivalence de structures narratives (actantielles et sémiques) qualitativement très différentes. On peut par exemple se focaliser

(i) sur le pur conflit S/S^* (désir mimétique de René Girard) (figure 16) : ce n'est pas que les S et S^* sont en conflit pour l'acquisition du même objet O mais plutôt que l'un désire le désir de l'autre pour l'objet (ce qui est également assez lacanien).

(ii) sur la jonction $S \cap O$ (domination de S^* par S et arrachement de O à S^* par S) ou symétriquement $S^* \cap O$ (figure 17).

(iii) sur O avec un conflit S/S^* en arrière-fond devenu résiduel (figure

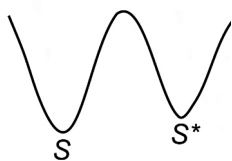


Figure 16



Figure 17



Figure 18

Pour en revenir à la métaphore moléculaire introduite plus haut, ces variantes sont un peu comme des « isomères » : la structure de base $S/O/S^*$ reste la même mais les configurations géométriques sont différentes.

Différentes zones de focalisation sont indiquées à la figure 19 qui est une section très simplifiée de dimension 2 de W (qui est, rappelons-le, de dimension 4).

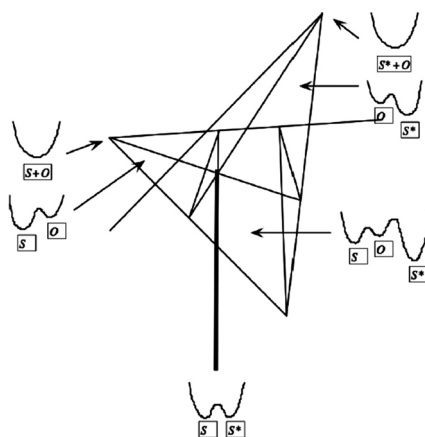


Figure 19

C'est ainsi que l'on peut rendre *génératives* les structures élémentaires. Le lecteur intéressé trouvera les détails dans *Morphogenèse du Sens* et dans *Physique du Sens* ainsi que dans l'article de René Thom « Structures cycliques en sémiotique » (1983, repris en 1990 dans *Apologie du Logos*).

4. La formule canonique du mythe de Claude Lévi-Strauss

Mais on peut aller nettement plus loin et passer du carré sémiotique de Greimas à la formule canonique du mythe (FCM) de Lévi-Strauss. En effet, tous les schèmes que nous venons de considérer déploient *une seule* opposition sémique de base. Mais souvent il y a *deux* oppositions sémiques en interaction, chacune définie sur un espace *interne* spécifique. Chacune est schématisée dynamiquement par un cusp et il faut donc *coupler* deux cusps. Pour ce faire il faut donc considérer des potentiels générateurs $f_w(x, y)$ à *deux* variables internes indépendantes et définir le déploiement universel du potentiel singulier instable $f_0(x, y)$ possédant une singularité cusp pour chaque variable interne. Cette singularité est appelée *double cusp*. Or, la théorie montre que le déploiement universel W de cette singularité organisatrice est de dimension 7 avec une *géométrie extrêmement compliquée*. Cela correspond à l'interprétation dynamique de la FCM. En prenant les classes d'équivalences de chemins dans W , on peut obtenir un nombre considérable de « solutions » de « l'équation » qu'est la FCM. Il est par conséquent justifié de faire l'hypothèse que la dynamisation de la formule canonique du mythe fournit une sorte d'*espace classifiant* pour les structures mythiques.

Le lecteur intéressé trouvera les détails dans nos papiers de 1988 et 2001 et dans le recueil *The Double Twist* édité par Pierre Maranda en 2001. Il trouvera aussi une remarquable analyse de la FCM dans l'ouvrage de Lucien Scubla *Lire Lévi-Strauss* de 1998.

5. Conclusion

Au cours des années 1980, le schématisme morphodynamique en sémiotique s'est approfondi dans plusieurs directions dont certaines l'ont ouvert à d'autres disciplines.

La première direction fut celle développée par Per Aage Brandt dans sa

thèse d'État de 1992 à la Sorbonne : *La Charpente modale du sens*. L'apport principal pour la sémiotique fut de préciser l'intentionnalité des actants comme volonté d'induire des *dynamiques externes* dans les déploiements *W*, dynamiques engendrant des trajectoires dans les espaces de contrôle et donc des scénarios. Dans cette perspective, l'intentionnalité conçue comme *modalisation* des sujets consiste pour les sujets à se projeter dans des scénarios actantiels.

La seconde direction a concerné les liens avec la linguistique proprement dite et différents types de grammaires. Nous avons rappelé que la linguistique thomienne était proche de la syntaxe structurale de Tesnière. Nous l'avions très tôt reliée aux grammaires *casuelles* à la Fillmore (1977), aux grammaires *localistes* à la Anderson (1971), ainsi qu'aux grammaires relationnelles à la Comrie, Keenan, Perlmutter ou Postal (voir par exemple Cole, Sadock, 1977). De son côté, Wolfgang Wildgen avait considérablement approfondi l'approche morphodynamique des différentes théories linguistiques dans sa *Catastrophe Theoretic Semantics* de 1982. Quant à Per Aage Brandt, il avait, en plus de sa théorie modale, été le premier à faire le lien avec les grammaires cognitives américaines à la Langacker, Talmy, Jackendoff ou Lakoff.

Or ces approches cognitives s'ouvraient elles-mêmes à la psychologie cognitive et abordaient un problème central, celui des liens entre les structures profondes du langage et celles de la *perception* et de l'*action*, une thèse fondamentale étant que le langage est très récent sur le plan évolutionnaire et qu'il est fondé sur des ressources cognitives et sensori-motrices que nous partageons avec les primates. Un aspect de cette thèse, bien développé depuis très longtemps par les grammaires casuelles localistes, est que les cas fondamentaux sont enracinés dans les possibilités *d'interactions entre actants spatio-temporels*, interactions qui fournissent des scénarios perceptifs qui se trouvent dans un second temps typifiés, schématisés et grammaticalisés.

Pour développer ces idées, les linguistiques cognitives ont introduit une *iconicité profonde* du langage avec le concept d'*images-schémes*. Quand on considère ces dernières, on constate facilement que les schèmes morphodynamiques les mathématisent et qu'il existe une convergence remarquable entre ces deux acceptions contemporaines de la notion de « schème ». C'est pourquoi, à partir du milieu des années 1980 et au cours des années 1990,

nous nous sommes efforcés, comme Per Aage Brandt (par exemple 1994) et Wolfgang Wildgen (par exemple 2008), de situer la sémiotique structurale dans ce vaste contexte et d'en élargir les possibilités de modélisations. Tout un ensemble d'articles furent alors réunis dans un volume de synthèse mis en place lors de séjours au *Center for Semiotic Research* d'Aarhus. De délicats problèmes de simulations informatiques furent ensuite résolus, en particulier par René Doursat, qui nous aida grandement, ainsi que Franson Manjali de l'Université de New Dehli, pour l'édition anglaise. Le volume parut en 2011 chez Peter Lang sous le titre de *Cognitive Morphodynamics*. Le lecteur intéressé y trouvera de nombreux détails techniques. Il trouvera également un résumé dans l'article « The morphodynamical turn of cognitive semiotics » (2011b) paru dans un numéro de *Signata* organisé par Jean-François Bordron, l'un des sémioticiens ayant le plus approfondi le statut de l'iconicité (voir son ouvrage de référence, 2011).

NOTES

¹ Ce texte repose en partie sur mes exposés lors de l'année 2011-2012 de mon « Séminaire de Sémiotique » tenu à l'EHESS dans le cadre de ma chaire d'*Épistémologie des modèles*. Il est focalisé sur certains problèmes techniques de formalisation, certes limités mais riches d'enseignements théoriques. Il reprend une version plus détaillée qui a été publiée en 2014 dans *VS. Quaderni di studi semiotici*, n° 118, pp. 11-61.

² Pour donner un sens technique précis à cette expression, il faut introduire une topologie sur l'espace fonctionnel des potentiels ainsi qu'une relation d'équivalence « avoir le même type qualitatif ». Il s'agit là de constructions mathématiques très techniques dont le lecteur intéressé trouvera un résumé dans la compilation (Petitot, 1982a).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON, John Mathieson (1971), *The Grammar of Case. Towards a Localistic Theory*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BERGEN, Benjamin K., CHANG, Nancy C. (2000), « Spatial Schematicity of Prepositions in Neural Grammar », *Fifth International Conference on Conceptual Structure, Discourse and Language*, University of California at Santa Barbara, disponible sur : <http://www1.icsi.berkeley.edu/~nchang/pubs/BergenChang.pdf>.

- BLAKEMORE, Sarah-Jayne, DECETY, Jean (2001), « From the perception of the action to the understanding of intention », *Nature Reviews Neuroscience*, n° 2, pp. 561-567.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOUDON, Pierre (1999 et 2002), *Le Réseau du sens, une approche monadologique pour la compréhension du discours*, 2 vol., Berne, Peter Lang.
- BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du Sens*, Amsterdam, Benjamins.
- BRANDT, Per Aage (1994), « Pour une phrastique intégrale », *Sémiotiques*, n° 6-7, pp. 121-136.
- BUNDGAARD, Peer F., PETITOT, Jean (dir.) (2011), *Aesthetic Cognition, Cognitive Semiotics*, Berne, Peter Lang.
- COLE, Peter, SADOCK, Jerrold M. (dir.) (1977), *Grammatical Relations. Syntax and Semantics*, New York, Academic Press.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (dir.) (2011), « Phénoménologie et Sémiotique. Débat entre J. Cl. Coquet et J. Petitot », *Actes sémiotiques*, n° 114, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2734>.
- DESCLÈS, Jean-Pierre (1990), *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermès.
- DOURSAT, René (2005), « Dynamical systems and cognitive linguistics : toward an active morphodynamical semantics », *Neural Networks*, n° 18, pp. 628-638.
- FILLMORE, Charles J. (1977), « The Case for case reopened », *Syntax and Semantics*, vol. 8, pp. 59-81.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HAIMAN, John (dir.) (1985), *Iconicity in Syntax*, Amsterdam, Benjamins.
- HERSKOVITS, Annette (1986), *Language and Spatial Cognition. An Interdisciplinary Study of the Prepositions in English*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JACKENDOFF, Ray (1987), *Consciousness and the Computational Mind*, Cambridge (Mass.), the MIT Press.
- KOSSLYN, Stephen M. (2006), « You can play 20 questions with nature and win. Categorical versus coordinate spatial relations as a case study », *Neuropsychologia*, n° 44, pp. 1519-1523.
- LAKOFF, George, JOHNSON, Mark (1999), *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books.
- LANGACKER, Ronald W. (1994), « Structural Syntax. The View from Cognitive

- Grammar », *Sémiotiques*, n° 6-7, pp. 69-84.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1988), *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1993), *Regarder, écouter, voir*, Paris, Plon.
- MANDLER, Jean Matter (2004a), *The Foundations of Mind. Origins of Conceptual Thought*, Oxford, Oxford University Press.
- MANDLER, Jean Matter (2004b), « Thought before language », *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 8, n° 11, pp. 508-513.
- MARANDA, Pierre (dir.) (2001), *The Double Twist. From Ethnography to Morphodynamics*, Toronto, University of Toronto Press.
- PETITOT, Jean (1979), « Hypothèse localiste et Théorie des Catastrophes », dans PIATTELLI, Massimo (dir.), *Théories du langage, théories de l'apprentissage*, Paris, Le Seuil, pp. 516-524.
- PETITOT, Jean (1982), *Éléments de théorie des singularités*, disponible sur : http://jeanpetitot.com/ArticlesPDF/Petitot_Sing.pdf.
- PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PETITOT, Jean (1988), « Approche morphodynamique de la formule canonique du mythe », *L'Homme*, vol. 106-107, n° 2-3, pp. 24-50.
- PETITOT, Jean (1989a), « Hypothèse localiste, Modèles morphodynamiques et Théories cognitives. Remarques sur une note de 1975 », *Semiotica*, vol. 77, n° 1-3, pp. 65-119.
- PETITOT, Jean (1989b), « Catastrophe Theory and Semio-Narrative Structures », dans PERRON, Paul, COLLINS, Frank (dir.), *Paris School of Semiotics*, Amsterdam, Benjamins, pp. 177-212.
- PETITOT, Jean (1991), « Syntaxe topologique et Grammaire cognitive », *Langages*, n° 103, pp. 97-128.
- PETITOT, Jean (1992), *Physique du Sens*, Paris, CNRS éditions.
- PETITOT, Jean (1995a), « Morphodynamics and Attractor Syntax. Dynamical and morphological models for constituency in visual perception and cognitive grammar », dans PORT Robert F., GELDER Timothy van (dir.), *Mind as Motion*, Cambridge (Mass.), the MIT Press, pp. 227-281.
- PETITOT, Jean (1995b), « Approche morphodynamique de l'iconicité des stemmas », dans MADRAY-LESIGNE, Françoise et RICHARD-ZAPPELLA, Jeanine (dir.), *Lucien Tesnière aujourd'hui*, Louvain, Peeters, pp. 105-112.
- PETITOT, Jean (1999), « La généalogie morphologique du structuralisme », *Critique*, n° 620-621, pp. 97-122.
- PETITOT, Jean (2001), « A Morphodynamical Schematization of the Canonical Formula for Myths », dans MARANDA, Pierre (dir.), Toronto, University of

- Toronto Press, pp. 267-311.
- PETITOT, Jean (2011a), *Cognitive Morphodynamics*, Bern, Peter Lang.
- PETITOT, Jean (2011b), « The Morphodynamical Turn of Cognitive Semiotics », *Signata*, n° 2, pp. 61-80.
- PIOTROWSKI, David (2009), *Phénoménalité et objectivité linguistiques*, Paris, Champion.
- SCUBLA, Lucien (1998), *Lire Lévi-Strauss*, Paris, Odile Jacob.
- TALMY, Leonard (2000), *Toward a Cognitive Semantics*, 2 vol., Cambridge (Mass.), the MIT Press.
- THOM, René (1972), *Stabilité structurelle et morphogenèse*, Paris / New York, Benjamin / Ediscience.
- THOM, René (1980), *Modèles mathématiques de la Morphogenèse*, Paris, Christian Bourgois.
- THOM, René (1988), *Esquisse d'une sémiophysique*, Paris, InterEditions.
- THOM, René (1990), *Apologie du Logos*, Paris, Hachette.
- VINCENSINI, Jean-Jacques (1996), *Pensée mythique et narrations médiévales*, Paris, Champion.
- WILDGEN, Wolfgang (1982), *Catastrophe Theoretic Semantics*, Amsterdam, Benjamins.
- WILDGEN, Wolfgang (2008), *Kognitive Grammatik*, Berlin / New York, Walter de Gruyter.

SÉMIOTIQUE ET PHYSIQUE

Didier Malafosse
Université de Montpellier

Les physiciens et les sémioticiens appartiennent à deux communautés qui semblent s'ignorer. À l'exception de quelques très rares publications souvent plus philosophiques que sémiotiques, on ne trouve quasiment rien à lire. À croire que ni les pratiques, ni le discours des physiciens n'intéressent les sémioticiens, alors qu'en physique, on cherche à modéliser le fonctionnement de la nature en termes d'objets, de concepts, de lois et théories, par des allers-retours incessants entre réalité et modèles élaborés, en inventant toutes sortes de signes pour représenter, mais aussi pour traiter de l'information et pour valider des raisonnements. De leur côté, il semble que les physiciens n'imaginent pas que la sémiotique puisse leur être utile.

Ce n'est donc pas par la physique, et encore moins par la sémiotique que je vais aborder le thème des interactions quasi inexistantes entre ces deux disciplines, mais par la didactique des sciences. Cette approche me permettra de montrer la pertinence de quelques concepts de la sémiotique pour analyser certains processus cognitifs mis en œuvre en physique. Par ce biais, en nous limitant à une seule notion de sémiotique (les registres sémiotiques) et à un niveau élémentaire de physique (celui d'élèves de collège), nous verrons que la sémiotique, au moins en tant que discipline « applicable » peut permettre aux physiciens de voir d'un autre œil leur propre discipline, en identifiant des éléments qui en font la rationalité. De leur côté, les sémioticiens découvriront comment une notion aussi « classique » que celle de registre sémiotique peut s'avérer un remarquable outil pour prédire les étapes d'un processus cognitif qui vont poser problème en cours de mathématiques ou de physique. Ils réaliseront aussi à quel point la phy-

sique (en tant qu'« objet » d'étude) et l'activité des physiciens (en tant que « pratique ») ont été négligées par leur discipline.

Tout ce qui suit s'appuie sur les travaux précurseurs de Duval en didactique des mathématiques et sur ceux d'une équipe de didacticiens des mathématiques et de la physique¹ dont les activités étaient partagées entre recherche et formation de jeunes enseignants. Nous constatons que les professeurs de physique et ceux de mathématiques sont souvent en désaccord lorsqu'il s'agit d'analyser les difficultés rencontrées par les élèves dans le transfert de connaissances d'une discipline à l'autre. D'où le développement d'un programme de recherche interdidactique visant à travailler les processus de conceptualisation mis en œuvre dans les deux disciplines. Pour ce genre de recherche, on s'appuie souvent sur des domaines connexes comme la psychologie génétique, les épistémologies locales, les sciences cognitives, et pourquoi pas la sémiotique, afin de construire des outils nouveaux. L'initiative en revient aux didacticiens des mathématiques, avec l'introduction des notions de « cadre mathématique » par Douady (1984), de « cadre de rationalité » par Lerouge (1992), de « registre sémiotique » et « congruence sémantique » par Duval (1993) et de « champ conceptuel » par Vergnaud (1990). Étant donné la remarquable efficacité en didactique des mathématiques de l'analyse de Duval pour prédire des difficultés d'élèves, notre objectif était de mettre à l'épreuve les notions de registre sémiotique et de congruence sémantique dans l'analyse des processus de conceptualisation en situation d'apprentissage, en cours de physique, alors même que, pour Duval, l'intérêt des registres sémiotiques lui semblait « limité aux seules didactiques des mathématiques et du français » (1995 : 5). Mais cette approche transdisciplinaire imposait de réfléchir préalablement au statut épistémologique des « objets » à conceptualiser, et à l'influence de ce statut sur les notions à transposer.

1. Statut des objets

1.1. Les « objets » mathématiques et leurs représentations sémiotique

Duval écrivait :

Une écriture, une notation, un symbole représentent un objet mathématique : un nombre, une fonction, un vecteur... De même, les tracés et les figures

représentent des objets mathématiques : un segment, un point, un cercle... Cela veut dire que les objets mathématiques ne doivent pas être confondus avec la représentation qui en est faite. (1993 : 37)

Pour lui, cette nécessité est spécifique de la discipline, car « les objets mathématiques ne sont pas directement accessibles à la perception, ou dans une expérience intuitive immédiate, comme le sont les objets communément dits “réels” ou “physiques” » (*Ibid.*). Le fait que « d’une part, l’appréhension des objets mathématiques ne peut être qu’une appréhension conceptuelle » et que « d’autre part, c’est seulement par le moyen des représentations sémiotiques qu’une activité sur des objets mathématiques est possible » constitue pour lui « le paradoxe cognitif de la pensée mathématique » (*Ibid.*) qui justifie l’intérêt des registres sémiotiques dans l’analyse des processus de conceptualisation en didactiques des mathématiques.

1.2. Les « objets de la réalité » et les « objets du physicien »

La distinction entre les « objets de la réalité » et les « objets du physicien » est tout aussi nette. Si l’on se place dans l’hypothèse épistémologique consensuelle d’un matérialisme réaliste (Planck, 1963), on peut affirmer que le physicien manipule des objets réels : des composants électriques, des faisceaux de particules, des sources de rayonnement... Néanmoins, il doit quitter le monde matériel pour raisonner sur des « objets conceptuels » tels que la masse, l’énergie, l’entropie, le charme (des particules), etc. Ainsi, le mot « résistor » désigne, non pas l’objet matériel « composant électrique », mais la classe des objets ayant la propriété de respecter la loi d’Ohm. Mais si la représentation en physique d’un « objet réel » semble aisée, celle des concepts de la physique (même élémentaire) n’a plus l’évidence du cas des mathématiques élémentaires.

1.3. Cadres de rationalité, objets mentaux et objets conceptuels

La nature interdisciplinaire de notre démarche nécessitait un cadre théorique dont un des piliers est la notion de cadre de rationalité, mise au point par Lerouge pour permettre initialement l’approche dialectique d’un processus de conceptualisation entre le versant culturel d’un concept et le ver-

sant sujet de son apprentissage. Distinguant cadres culturels de rationalité et cadres familiers de rationalité, Lerouge définit la notion comme un ensemble cohérent caractérisé par quatre entrées : « le type d'objet, le type de démarche de conceptualisation, le type de démarche de validation, et le statut des signifiants » (2000 : 171). Dans le cas particulier de l'étude de la droite au collège, Lerouge montre qu'il existe entre le cadre familial des élèves de collège et le cadre des mathématiques enseignées, des ruptures au niveau de chacune de ces entrées. En particulier, alors que la droite du cadre de rationalité culturelle des mathématiques est « insaisissable », « immatérielle », celle du cadre familial de l'élève de collège a un caractère matériel, le signifiant « droite » étant identifié à l'objet « trait droit » ou même à l'objet « bord de règle ». D'où la nécessité de distinguer l'« objet – source » de la conceptualisation (la droite postulée d'Euclide ou le bord de règle) de l'« objet- produit » de cette même conceptualisation (la droite pensée par le mathématicien ou par l'élève). Les premiers sont soit des productions culturelles (« objets conceptuels »), soit des « objets matériels », et les derniers sont des productions psychologiques que nous appellerons « objets mentaux ».

2. Champs conceptuels et espace de réalité

2.1. Nécessité d'une théorie de la référence

S'intéresser à la dynamique des processus de conceptualisation revient à poser la question du sens, d'où l'utilité d'une théorie de la référence à la réalité dont non seulement la didactique de la physique ne peut se passer, mais dont Vergnaud a montré aussi l'intérêt en didactique des mathématiques. Sa théorie des champs conceptuels permet en effet d'aborder les phénomènes de conceptualisation par la mise en relation dialectique de signifiants, d'invariants opératoires et de situations de références, car pour lui, « il n'existe pas de bijection entre signifiants et signifiés, ni entre invariants et situation » (1990 : 145). D'où sa proposition :

La relation référence-signifié-signifiant doit être enrichie de deux manières complémentaires : par l'éclatement de la référence en deux sous-ensembles dialectiquement liés : les situations et les objets ; par la prise en compte des

invariants opératoires, qui ne sont pas réductibles aux signifiés de la langue.
(1995 : 182)

2.2. Espace de réalité

Prenons un exemple d'objet « matériel » : un tuyau de cuivre. Il n'est pas perçu de la même façon par un plombier qui peut le considérer comme un morceau de canalisation, un électricien qui peut y voir un conducteur permettant de relier un appareil électrique à la terre, ou un hooligan qui rêve de s'en servir comme d'une arme. Bref, un même objet de la réalité ne conduit pas aux mêmes signifiés suivant les individus qui sont amenés à le concevoir. Penser un objet matériel est une opération mentale complexe qui mobilise à la fois des caractères spécifiques de l'objet et l'identification d'événements de la réalité impliquant ces caractères. Ceci nous amène à postuler l'existence d'un ensemble composé des objets réels et des événements existant hors de la pensée du sujet, et sur lequel portent à la fois l'activité psychique des individus et l'activité de réflexion des communautés culturelles : nous l'appelons « espace de réalité ». Concevoir des éléments de la réalité consiste alors pour le sujet à prélever de l'information dans cet espace de réalité et à la projeter dans son cadre personnel de rationalité. Cette projection fait passer d'objets réels à des objets mentaux, et d'événements (associés à ces objets) à des situations de référence (associées à ces objets mentaux), permettant ainsi au sujet de construire des signifiés.

Ce modèle permet d'isoler les objets et événements de l'espace de la réalité, à la fois des conceptions (signifiés et situations de référence associées) qu'un sujet leur associe dans son espace psychique, mais aussi des concepts (et des théories qui les organisent) qu'ils inspirent aux diverses communautés culturelles. Dans ce modèle, l'activité de conceptualisation d'un individu l'amène à élaborer des conceptions dans son cadre personnel de rationalité. Les sources de cette conceptualisation sont soit des objets et événements de l'espace de réalité, soit des concepts construits par des communautés dans des cadres culturels de rationalité, soit enfin des conceptions déjà construites.

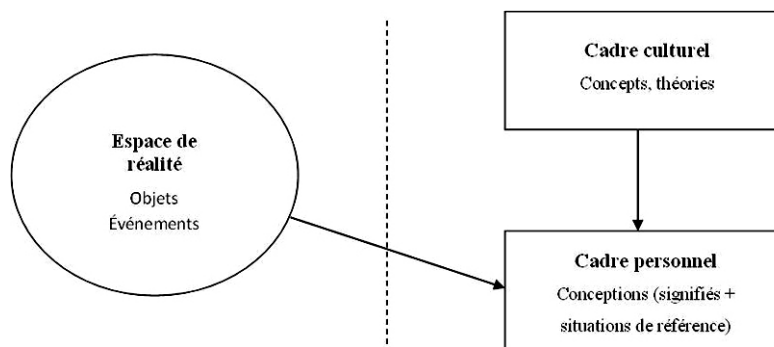


Figure 1 : Espace de réalité, cadre culturel, cadre personnel

2.3. Champs conceptuels et cadres de rationalité

Lerouge avait proposé la notion de cadre de rationalité pour distinguer le cadre culturel des mathématiques du cadre personnel « familier » de l'élève de collège, mais on peut aussi distinguer des cadres culturels de rationalité entre eux, notamment le cadre des mathématiques du cadre de la physique qui diffèrent au moins par les objets à conceptualiser, et par les procédures de traitement et de validation (*i.e.* raisonnement déductif à partir d'un ensemble d'axiomes / raisonnement inductif à partir d'un ensemble fini de données expérimentales). Le modèle de Lerouge peut donc fonctionner, *a priori*, aussi bien en didactique de la physique qu'en didactique des mathématiques. Pour sa mise en œuvre interdisciplinaire, nous avons de nouveau fait appel à Vergnaud. Dans sa théorie, le champ conceptuel est défini de deux manières complémentaires : « comme un ensemble de situations dont la maîtrise progressive appelle une variété de concepts, de procédures, et de représentations symboliques en étroite connexion ; comme l'ensemble des concepts qui contribuent à la maîtrise des situations » (1995 : 184). Ainsi, le concept mathématique de croissance linéaire et le concept physique de résistance électrique / loi d'Ohm font partie du même champ conceptuel, celui de la proportionnalité. La figure ci-après (figure 2), empruntée à Lerouge, rend compte de la complémentarité des modèles de cadre de rationalité et de champ conceptuel.

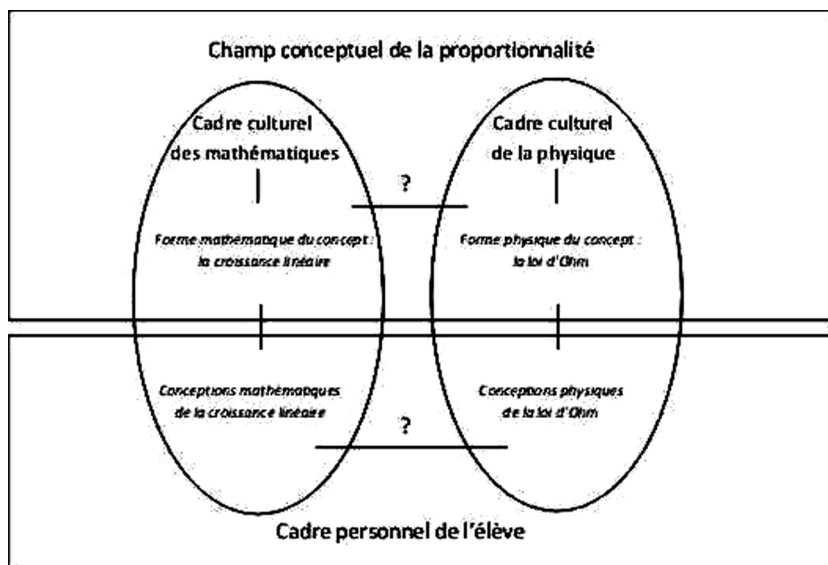


Figure 2 : Champ conceptuel et cadres de rationalité

3. Les registres sémiotiques

3.1. L'analyse de Duval

3.1.1. Les registres sémiotiques nécessaires à l'élève de collège en cours de mathématiques

La notion de représentation sémiotique a été appliquée à la didactique des mathématiques par Duval (1993). Si, pour lui, cette notion est si importante dans l'analyse des processus de conceptualisation, c'est que les représentations sémiotiques jouent un rôle essentiel dans l'activité cognitive, en intervenant au niveau du développement des représentations mentales, de la prise de conscience de l'existence et de la « communicabilité » de ces représentations mentales, et enfin au niveau de la production de connaissances nouvelles (Duval, 1996). Pour permettre aux représentations de jouer ce triple rôle, l'individu a besoin de « registres sémiotiques », qui sont des systèmes de signes assurant les trois « fonctions cognitives fondamentales » d'objectivation (permettant la prise de conscience de l'existence de la re-

présentation en tant que telle), de communication, et de traitement (transformation de la représentation sans changement de système sémiotique).

Pour Duval, les activités mathématiques ont un caractère spécifique exceptionnel dans la mesure où elles nécessitent, plus que d'autres, le recours à plusieurs registres sémiotiques. Par exemple, les activités mathématiques attendues au collège imposent le recours au registre de la langue naturelle, au registre algébrique et au registre graphique. Celui de la langue naturelle intervient à la fois au départ (énoncé), à l'arrivée (formulation de la réponse), et au cours de la résolution (argumentation), car il est particulièrement bien adapté aux fonctions d'objectivation et de communication. Le registre des expressions algébriques, qui permet l'écriture formelle des relations algébriques et fonctionnelles, est quant à lui remarquablement adapté à la fonction de traitement (calcul numérique, algébrique ou propositionnel) grâce à une structure organisée autour de règles simples (équivalence, dérivation, intégration...) s'appliquant à des signes (symboles) peu nombreux ($<$, $>$, \neq , $=$, $+$, $-$, \times , ∂ , signes $+$ et $-$, symboles de variables...). Enfin, le registre graphique, de type figuratif, est structuré autour de signes graphiques (origine, axes de coordonnées, vecteurs unitaires, angles, points, courbes, surfaces...).

Une représentation sémiotique est donc caractérisée à la fois par son contenu (l'objet conceptuel qu'elle représente) et par sa forme liée au registre sémiotique utilisé. Elle peut être convertie d'un registre à un autre. Ainsi, le concept de croissance linéaire peut-il être représenté dans le registre algébrique par la relation fonctionnelle $y = ax$, ou dans le registre graphique (repère cartésien) sous la forme d'une droite passant par l'origine des axes de coordonnées.

3.1.2. Coordination de registres sémiotiques et congruence sémantique

Duval (1988b) a analysé les difficultés d'apprenants de divers niveaux dans l'activité de conversion d'une représentation entre les registres graphique et algébrique. Il a montré qu'il peut y avoir cloisonnement de registres chez les élèves de collège « qui ne reconnaissent pas le même objet à travers des représentations qui en sont données dans des systèmes sémiotiques différents : l'écriture algébrique d'une relation et sa représentation graphique » (1993 : 52), par exemple. Il en est arrivé à la conclusion que la

compréhension (intégrative) d'un contenu conceptuel repose sur la coordination d'au moins deux registres de représentation. À partir de cette analyse, il suggère de proposer des activités mathématiques spécifiques permettant aux élèves de développer leur capacité de coordination des registres sémiotiques pour améliorer les conditions de la compréhension mathématique.

Mais, alors que les activités mathématiques et les processus de conceptualisation nécessitent coordinations et conversions de registres, ces dernières peuvent présenter des difficultés importantes. Prenons quelques exemples de conversions simples de mathématiques :

Cas	Registre de la langue naturelle	Registre algébrique
1	l'ensemble des points dont l' <i>ordonnée</i> est <i>supérieure</i> à l' <i>abscisse</i>	$y > x$
2	l'ensemble des points qui ont une <i>abscisse positive</i>	$x > 0$
3	l'ensemble des points dont l' <i>abscisse</i> et l' <i>ordonnée</i> sont de <i>même signe</i>	$xy > 0$

Tableau : Conversion inter-registres

En 1, il y a correspondance terme à terme entre les unités signifiantes respectives, et la conversion dans un sens ou dans l'autre ne pose pas de problème.

En 2, il n'y a plus correspondance terme à terme, car au mot « positive » correspond un ensemble composé de deux signifiants. Il faut remplacer « positive » par « supérieur à zéro » pour retrouver une conversion terme à terme.

En 3, il n'y a plus de correspondance et ce type de conversion, dans un sens comme dans l'autre, pose problème.

Nous dirons avec Duval que dans le premier cas, il y a « congruence² sémantique » des représentations, alors que pour les autres, il y a non-congruence.

Le remarquable pouvoir heuristique de la méthode de Duval repose sur le fait que plus le degré de non-congruence est élevé, plus les élèves ont des difficultés à faire la conversion. On peut donc prédire ce qui va se passer dans une activité de classe en analysant les éléments sémiotiques en termes d'unités significatives pour identifier, *a priori*, les étapes d'un processus de conceptualisation susceptibles de mettre les élèves en échec.

3.2. Mise à l'épreuve de l'analyse de Duval en sciences physiques

Pour tester l'analyse de Duval en didactique de la physique, nous avons conçu et réalisé une séquence d'ingénierie didactique sur un thème physique du champ conceptuel de la proportionnalité : la loi d'Ohm. Elle traduit la proportionnalité entre deux quantités physiques mesurables : la tension aux bornes d'un composant électrique particulier (résistor) et l'intensité qui le traverse. Elle est abordée au collège par le biais d'une étude expérimentale au cours de laquelle les élèves construisent des circuits électriques, mesurent des intensités et des tensions, puis procèdent à une modélisation qui, à partir du constat de proportionnalité entre U et I (en général à partir de sa traduction graphique par une droite) permet d'obtenir la relation formelle $U = R \times I$ décrivant le comportement d'une certaine catégorie de dipôles électriques appelés « conducteurs ohmiques » ou « résistors ». La constante R caractéristique du résistor est appelée « résistance » (sous-entendu « électrique du conducteur ohmique »). Cette option pédagogique classique repose donc sur une conversion supposée « transparente » du registre graphique au registre algébrique.

Les résultats détaillés de cette recherche ont été publiés (Malafosse, Lerouge, Dusseau, 2000 et 2001). Il en ressort des conclusions globalement conformes à celles de Duval :

- élèves employant toutes sortes de stratagèmes pour éviter de changer de registre ;
- difficultés à reconnaître un même objet conceptuel à travers ses représentations dans des systèmes sémiotiques différents ;
- blocage des élèves à l'occasion de toute conversion de représentations présentant un défaut de congruence.

3.3 Conséquences interdidactiques

La ressemblance avec les constats réalisés par Duval en mathématiques nous inciterait à affirmer que, dans le cas particulier de l'étude de la loi d'Ohm, les élèves n'ont pas quitté le cadre des mathématiques, mais cette hypothèse ne peut être retenue au vu des réponses fournies par les élèves dans certaines activités comme, par exemple, la comparaison de la résistance de deux résistors : l'analyse du vocabulaire employé montre en effet qu'ils se positionnent exclusivement dans le cadre de la physique. On est alors tenté d'en déduire qu'il existe, en interdidactique, une continuité de registres sémiotiques, ce qui aurait pour conséquence de valider le schéma ci-dessous (figure 3), qui présente une analyse du champ conceptuel de la proportionnalité au collège en terme de registres sémiotiques et de cadres de rationalité.

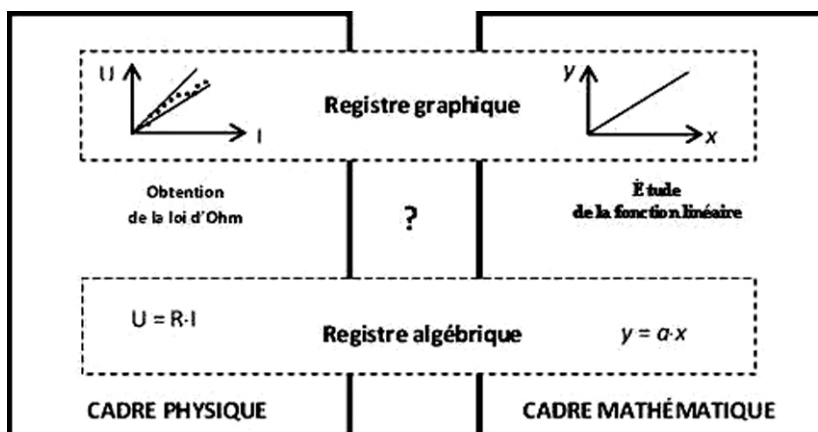


Figure 3 : Un modèle de couplage entre cadre de rationalité et registre sémiotique

C'est à ce type de schéma que se raccrochent massivement les professeurs de sciences physiques que nous avons interviewés. Pour eux, l'obtention de la loi d'Ohm consiste en une identification des relations fonctionnelles $y = ax$ et $U = R \times I$. Le changement de cadre réalisé à cette occasion dans les registres graphique et algébrique est supposé totalement transparent, ce dont on peut douter (d'où le point d'interrogation dans les figure 2 et 3).

4. Dépendance de la notion de registre sémiotique vis-à-vis de celle de cadre de rationalité

Dans tout ce qui précède, nous avons adopté le parti pris rédactionnel de faire comme si les aspects structuraux, phénoménologiques et fonctionnels d'un registre donné ne dépendaient pas du cadre de rationalité dans lequel on se positionne : nous nous sommes donc placés dans l'hypothèse de la transparence des cadres de rationalité. Ainsi avons-nous toujours supposé implicitement que le registre algébrique ou celui du graphique cartésien mis en œuvre en mathématiques étaient les mêmes que ceux employés en physique. Nous avons donc parlé *du* registre algébrique ou *du* graphique cartésien comme s'il n'en existait qu'un.

4.1. Les registres sémiotiques nécessaires à l'élève de collège en cours de physique

La transposition de la notion de registre sémiotique en didactique de la physique nous a conduits à identifier, en plus des registres de la langue naturelle et du registre graphique, un registre que nous appelons numérique et un autre que nous appelons analytique car il ne nous semble pas se confondre avec le registre algébrique au sens de Duval.

Le registre numérique est régi par les règles de l'arithmétique et de l'algèbre. Il permet de traiter les données numériques comme celles correspondant aux mesures de tension et d'intensité. C'est dans ce registre que l'élève se positionne pour repérer des régularités numériques à partir de la lecture des mesures sous forme d'écritures digitales. Le recours au tableau, qui peut contenir des éléments significatifs autres que des nombres, constitue alors une des possibilités de présentation (et non de représentation) des données – raison pour laquelle nous avons choisi de parler de registre « numérique ». Quant au registre analytique, il est nécessaire à l'élève qui doit l'utiliser lorsqu'il s'intéresse à la relation fonctionnelle traduisant la loi d'Ohm. Comme pour le registre algébrique (au sens de Duval), c'est le registre de l'écriture des relations algébriques et fonctionnelles, mais son usage repose sur le projet de se libérer des valeurs que l'on trouve dans le registre numérique pour mettre en avant, par exemple, des propriétés de continuité fonctionnelle. Son intérêt principal réside donc dans ses capacités analytiques

et non dans ses règles algébriques.

La raison qui nous a poussés à isoler ces deux registres est inhérente à l'induction, activité classique en physique qui consiste à exploiter des données numériques pour établir une loi. Dans le cas particulier de l'étude de la loi d'Ohm, les données initiales de l'élève se présentent sous forme de deux séries de nombres, chaque série correspondant à une quantité physique mesurée n fois dans le circuit électrique (n tensions U_n et n intensités I_n). À l'aide de ces seules valeurs, il est possible de repérer une loi de proportionnalité par la vérification de la constance du rapport U_n / I_n . On reste donc dans le registre numérique. Le concept de proportionnalité est alors représenté sémiotiquement de façon fort différente d'une relation fonctionnelle linéaire, ainsi qu'il en va dans le registre analytique. L'existence de deux représentations différentes d'un même concept imposait d'identifier les deux systèmes sémiotiques utilisés. Ceci nous a permis de mettre en évidence des absences de congruence sémantique à propos du concept de proportionnalité, qui se traduisent par exemple par un blocage des élèves dans le passage du tableau de valeurs expérimentales à l'expression analytique de la loi d'Ohm. Mais notre expérimentation montre aussi que changer de discipline impose de redéfinir les registres sémiotiques à partir des règles de rationalité du cadre considéré.

4.2. Confrontation entre professeurs stagiaires de mathématiques et de physique au sujet du registre graphique

Nous avons organisé et filmé des débats regroupant des professeurs stagiaires de sciences physiques et de mathématiques à partir d'un questionnaire relatif à la représentation cartésienne utilisée par les élèves de collège et de lycée, tant dans le cadre scolaire des mathématiques (représentations de fonctions) que dans celui des sciences physiques. Ce questionnaire était structuré en trois parties : définitions des objets géométriques qui apparaissent sur le graphique ; procédures d'obtention et traitement de ces objets ; statut de preuve d'un constat graphique. L'analyse des questionnaires et des débats nous a révélé les conceptions antagonistes des deux communautés, à propos de ces concepts et de leur utilisation en classe (voir Malafosse, Le-rouge, Dusseau, 2000 et 2001 ; les citations des deux paragraphes suivants sont extraites de ces deux documents).

Tout d'abord, les enseignants de mathématiques sont capables de fournir « plusieurs définitions précises » de la droite (par une équation cartésienne, par un point et une direction, par deux points, par une relation vectorielle) et du point (par un ensemble de n coordonnées dans un espace à n dimensions, par l'intersection de deux droites), définitions qui d'ailleurs ne correspondent jamais à la présentation d'Euclide, mais qui sont tautologiques ou qui reposent sur le changement de registre algébrique / graphique. Par contre, pour les physiciens, « la droite n'a pas besoin d'être définie » car « elle ne sert qu'à exploiter des points expérimentaux », « pour montrer une relation de linéarité » ou parce qu'elle n'est qu'un « cas idéal » et donc « n'existant pas », « la droite réelle n'étant en fait qu'un segment [...] dont les limites sont imposées par les contraintes matérielles », et « d'une épaisseur imposée par la précision des mesures ». De même, pour les physiciens, le point n'existe pas car seule une « tache représente un état du système affecté de l'incertitude des mesures ». Cette position a été résumée par un professeur stagiaire de sciences physiques en réponse à une remarque d'un mathématicien qui craignait que le concept de droite ne fût confondu avec le trait du graphique par la phrase : « Je regrette que mes élèves ne fassent pas des taches assez grosses et des bandes assez larges parce que, expérimentalement, je préférerais qu'ils fassent une tache qui couvre le domaine d'incertitude ; là, ils feraient de la physique. À partir de là, on passe à la notion de droite virtuelle et de point virtuel et on change de niveau ; on passe aux maths ».

Tous ces enseignants, initialement très sûrs d'eux, ont découvert avec surprise que leurs approches étaient opposées. En mathématiques, on pense d'abord la droite puis on la visualise et, par déduction, on s'intéresse à ses points, alors qu'en sciences physiques, « on part d'un nuage de points pour modéliser » par induction (interpolation et extrapolation). Ils ont aussi eu du mal à se comprendre lorsqu'on aborde le statut de la droite qui « existe sans être représentée » pour les mathématiciens, alors qu'« elle n'est qu'un outil de travail » sans existence propre pour les physiciens, incompréhension qui se traduit par l'acceptation par les mathématiciens et le refus par les physiciens de la proposition « C'est une aberration de dire qu'on trace une droite ». Ces écarts de conception nous invitent donc à comparer les registres graphiques des cadres de rationalité de la physique et des mathématiques au niveau du collège, en nous centrant sur deux éléments figuratifs particuliers : le point et la droite.

4.3. Le point et la droite graphiques en mathématiques et en physique

4.3.1 Le point graphique en mathématiques

Dans le registre graphique, le signifiant « point » est un élément clé sur lequel repose ce que Duval appelle la démarche de pointage :

C'est par cette démarche que l'on introduit et que l'on définit les représentations graphiques. Par référence à deux axes gradués, un couple de nombres permet d'identifier un point (et, inversement, un point se traduit par un couple de nombres). (1988b : 236)

Mais il existe aussi d'autres registres figuratifs dans lesquels le point n'est pas associé à un couple de nombres (*i.e.* diagrammes de Venn où le point est le représentant d'un élément d'un ensemble). L'espace graphique (axe, plan, ou autre) n'est alors plus nécessairement repéré. Il peut même représenter un point géométrique. Pour éviter toute confusion possible entre signifiant et signifié (et en particulier entre le point géométrique et sa représentation figurative), nous appellerons tout point du registre graphique « point graphique ». Enfin, il faut noter que certains types de graphiques n'utilisent pas le point comme unité significative (*i.e.* le graphique sectoriel ou « camembert » utilisé en statistique). Dans le cadre des mathématiques, il existe donc plusieurs types de registres graphiques et le couplage du point graphique avec un couple de nombres n'est qu'un cas particulier, certes très fréquent dans l'enseignement secondaire, de codage inter-registres.

4.3.2. Le point graphique en sciences physiques

En physique, le point graphique peut représenter un couple de mesures. Ainsi, au cours de l'étude expérimentale de la loi d'Ohm, on demande aux élèves de représenter par des points graphiques les résultats des mesures de la tension aux bornes du résistor étudié et de l'intensité le traversant. Chaque couple de mesures (U_n , I_n) supposées idéales est alors représenté par un point graphique. Mais le point graphique peut aussi représenter un état accessible d'un système, un point géométrique particulier d'un mobile, etc. Enfin, il est très fréquent que les graphiques employés dans les sciences expérimentales ne fassent pas appel au point en tant qu'unité significative : graphique en camembert d'abondance des éléments dans la nature, graphique des niveaux d'énergie d'un atome, « organigramme » du fonctionnement d'une centrale nucléaire ou d'une chaîne de production, etc.

4.3.3. La droite graphique en mathématiques

La droite est un cas particulier de courbe continue. C'est cette propriété de continuité qui confère à l'étude de la droite son principal intérêt heuristique, notamment dans sa mise en relation avec l'ensemble des réels, lui aussi continu. La représentation graphique d'une droite (nous parlerons de droite graphique) dotée d'un point de référence (l'origine) et d'une orientation permet de représenter, dans le registre graphique, la continuité de l'ensemble des réels, ce que ne permet pas le registre de l'écriture symbolique des nombres, à cause du caractère discret des diverses écritures (décimale, fractionnaire, etc.). Pour passer du registre de l'écriture symbolique des nombres au registre figuratif de la droite, on a alors recours à l'élément figuratif discret « point graphique », la droite étant interprétée comme un ensemble infini et continu de points représentant chacun un nombre réel : la droite et l'ensemble des réels sont alors liés par une relation bijective. Or

[...] c'est justement cette notion de « point » qui fait problème : un ensemble de points sur le registre figuratif est discret, il ne peut être continu... Il y a donc un écart sémantique irréductible entre ces deux « représentations » que l'on cherche implicitement à réunir pour donner un sens à la notion de point. (Duval, 1988a : 14)

Bref, il n'y a pas congruence sémantique entre la droite et l'ensemble des réels.

4.3.4. La droite graphique en sciences physiques

Lorsque la droite du physicien a une origine expérimentale, elle peut être obtenue de plusieurs façons. Par exemple, on peut l'obtenir par induction à partir d'un ensemble discret de points de mesures non alignés mais dont la position suggère que, « à la précision des mesures près », ils sont la manifestation expérimentale imparfaite d'une loi de type linéaire. Il faut donc construire une droite théorique avec un nuage de points incertains, mais on reste dans le registre graphique. La droite peut aussi être obtenue à partir des couples de mesures par une méthode statistique comme la régression linéaire, qui permet aussi un passage du discret au continu, mais avec passage du registre numérique au registre analytique puis au registre graphique. D'autres méthodes sont possibles, mais dans tous les cas la tech-

nique mise en œuvre repose sur la prise en compte de l'existence d'incertitudes de mesures expérimentales³. L'obtention de la droite ne découle donc pas d'une démarche déductive comme dans le cadre culturel des mathématiques. De plus, pour des raisons expérimentales, la droite ne peut être de longueur infinie, car elle est limitée à un domaine de validité. Les seules propriétés qui soient conservées par rapport à la droite graphique des mathématiques sont sa continuité et sa relation bijective avec l'ensemble des réels, sans congruence sémantique avec un ensemble infini mais non réalisé de couples de mesures.

4.3.5. Conséquence interdidactique

Si les méthodes d'obtention d'une droite expérimentale sont nombreuses dans le cadre culturel de la physique, il n'en est plus du tout de même au collège. Par exemple, pour la loi d'Ohm, deux stratégies seulement sont disponibles pour construire la droite traduisant la proportionnalité entre les grandeurs tension et intensité. Soit on met en évidence la constance (approximative) du rapport de la tension aux bornes du dipôle à l'intensité le traversant (on reste dans le registre numérique), puis on passe au registre analytique pour la formulation de la loi, et enfin au registre graphique en traçant la droite connaissant la valeur de son coefficient directeur R . Soit on obtient directement et graphiquement la droite par encadrement du nuage des points de mesure. Toutes les méthodes statistiques, excepté celle du calcul de moyenne, sont en effet hors programme. Pour passer d'un ensemble de points graphiques à l'expression analytique de la loi d'Ohm, tout en tenant compte de la notion d'incertitude de mesure, on ne dispose donc que d'une technique graphique qui conduit à demander aux élèves de déterminer l'équation d'une droite ou la valeur d'un coefficient directeur à partir de quelques points de mesure à peu près alignés. L'activité attendue va donc complètement à l'encontre des règles édictées en mathématiques obligeant les élèves à recourir à une démarche algébrique portant sur la droite en tant qu'objet géométrique continu.

4.4. Conséquences sémiotiques

Le point graphique du plan (x, y) des mathématiques ressemble beaucoup au point graphique du plan (U, I) nécessaire à la vérification expéri-

mentale de la loi d'Ohm, mais en revanche, les relations structurelles du registre graphique qui autorisent les passages entre le point et la droite résistent mal au changement de cadre de rationalité : les changements de registres graphique / algébrique et inverse, s'en trouvent fortement affectés.

Les différences entre les registres graphiques des mathématiques et de la physique se situent à deux niveaux de la signifiante : au niveau de la nature des signes et au niveau des règles de combinaison de ces signes pour produire des représentations. Le changement de cadre de rationalité entraîne donc une rupture des signifiants et de règles de combinaison des signifiants du registre graphique. On ne peut donc pas supposer l'invariance du registre graphique au cours d'un changement de cadre.

4.5. Exemple de rupture de règles de traitement

Dans notre séquence d'ingénierie didactique, nous nous sommes intéressés à l'influence de la dimensionnalité des quantités physiques sur les règles de traitement du registre algébrique. Ainsi avons-nous proposé aux élèves le montage ci-dessous, composé d'un générateur de tension continue mais réglable, de deux dipôles (1 et 2), des appareils de mesure et des fils de connexion nécessaires.

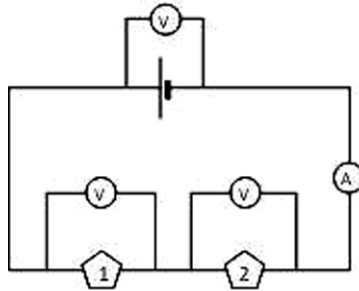


Figure 4 : Montage d'un circuit série présenté aux élèves

Pour diverses valeurs de la tension du générateur, nous avons relevé, en classe, les indications données par chaque appareil de mesure et consignées ci-après :

Groupe de mesures n°	$U_{\text{générateur}} \text{ (V)}$	$U_1 \text{ (V)}$	$U_2 \text{ (V)}$	$I \text{ (A)}$
1	0	0	0	0
2	5,1	5	0,05	0,05
3	10,8	10	0,70	0,10
4	16,7	15	1,55	0,15
5	23,1	20	2,90	0,20
6	29,5	25	4,25	0,25

Tableau 2 : Mesures du circuit série

L'examen attentif de ces données numériques révèle une propriété très surprenante, à savoir que la valeur de la tension du générateur est égale à la somme des valeurs des tensions aux bornes du résistor et de la lampe, augmentée de la mesure exprimée en ampères de l'intensité circulant dans le circuit. Cela n'est pas le fruit du hasard mais est dû au fait que la résistance interne de l'ampèremètre a été délibérément choisie égale à 1Ω , ce qui fait que la loi d'additivité des tensions, qui s'écrit littéralement dans le cadre de rationalité de la physique

$$U_{\text{générateur}} = U_{\text{résistor}} + U_{\text{lampe}} + R_{\text{ampèremètre}} \times I$$

devient dans le cadre des mathématiques, et à condition d'utiliser le système d'unités MKSA,

$$\text{mesure}[U_{\text{générateur}}] = \text{mesure}[U_{\text{résistor}}] + \text{mesure}[U_{\text{lampe}}] + \text{mesure}[I]$$

Cette nouvelle égalité, cohérente avec les règles de rationalité du cadre des mathématiques, due à la valeur numérique très particulière de la résistance interne de l'ampèremètre, n'est pas acceptable dans le cadre de rationalité des sciences physiques car elle ne satisfait pas aux règles

d'homogénéité dimensionnelle des relations algébriques de la physique.

Proposé aux élèves, ce tableau de mesures a donné lieu à plusieurs activités, dont une seule nous retiendra ici. Il s'agit de la comparaison des deux relations suivantes :

$$U_{\text{générateur}} = U_{\text{résistor}} + U_{\text{lampe}} + I$$

et

$$U_{\text{générateur}} \approx U_{\text{résistor}} + U_{\text{lampe}}$$

à propos desquelles nous avons demandé aux élèves de se prononcer. Il s'avère qu'une écrasante majorité affirme sa préférence pour l'égalité stricte. Parmi les justifications proposées, on trouve de façon massive une remarque sur la hiérarchie entre les égalités strictes ou approximatives : « La première loi est la meilleure parce qu'on a un signe = alors que l'autre n'est qu'une loi approximative » (*Ibid.*). On trouve aussi très souvent une référence à la précision : « Une formule pas précise n'est pas juste ». D'autres facteurs interviennent aussi dans ce choix, notamment la nécessité, déjà relevée en mathématiques par Baruk (1985), de faire intervenir dans une formule toutes les données de l'énoncé, ou la nécessité de rapprocher toutes les quantités qui varient simultanément. L'analyse des justifications écrites et orales montrent que les raisons liées à la différence de nature dimensionnelle des quantités physiques sont totalement absentes des raisonnements qui conduisent à la discrimination de lois physiques à partir de relations numériques. Les élèves traitent donc les données numériques expérimentales comme des nombres purs ; ils se placent ainsi dans le cadre des mathématiques pour établir des relations numériques. Ensuite, ils postulent implicitement qu'il existe une similitude des registres sémiotiques permettant de transporter une relation d'un cadre de rationalité à l'autre.

On se trouve ainsi confronté au problème de l'identification des règles de traitement qu'offre un registre sémiotique fonctionnant dans un cadre de rationalité donné. Conformément aux travaux de Benveniste, Duval considère qu'un registre est partiellement défini au niveau structurel par les règles de formation permettant de combiner les signes en l'unité d'une représentation, ce qui revient à attribuer à un registre des règles internes permettant d'assurer la fonction de traitement. Pour sa part, Lerouge caractérise un cadre de rationalité par quatre composantes dont le type de validation : figurent sous cette appellation aussi bien la nature des preuves (pragmatiques

ou intellectuelles) que le type de rationalité. Notre tentative de mettre en place un modèle composite distinguant deux cadres de rationalité de type scientifique, celui des mathématiques et celui de la physique, impose d'abandonner l'idée d'une caractérisation d'un registre par des règles internes strictes et indépendantes du cadre de rationalité. Elle impose en outre d'aller au-delà de la classification scientifique / familial en cherchant à inventorier les divers éléments de rationalité qui permettent de distinguer les deux cadres scientifiques. Dans cette perspective, il nous semble possible d'identifier aujourd'hui quatre éléments de cette liste non hiérarchisée des attributs de rationalité : origine des concepts, avec ou sans référence à l'espace de réalité (Cassirer, 1977) ; statut (axiomatique, logique ou nomologique) des lois (Bunge, 1983) ; nature (postulée, déduite ou mesurée) du nombre (Lévy-Leblond, 1979) ; nature (dimensionnelle ou adimensionnelle) de la mesure (Malafosse, 1999). Bien sûr, chacun de ces éléments intervient de façon systémique pour donner à un cadre culturel de rationalité sa spécificité. Ainsi, dans le cadre culturel de la physique, les règles de l'analyse dimensionnelle, qui reposent sur la nature dimensionnelle des mesures permettent de prouver ou d'infirmer l'existence de quantités physiques, de valider ou d'invalidier l'énoncé de lois, sans recourir à la moindre mesure, à la moindre valeur numérique, à la moindre relation algébrique. Or ces règles ont été construites à partir de l'analyse des relations nomologiques constitutives des théories de la physique, c'est-à-dire respectant à la fois une cohérence interne du cadre culturel et une cohérence externe avec les événements observables de l'espace de réalité.

La mise en œuvre d'un registre dans un cadre de rationalité donné impose alors de mettre au diapason les règles internes aux registres et les règles de rationalité du cadre. Par exemple, le fait de se placer dans le cadre culturel de la physique impose un retour réflexif sur les règles de combinaison des symboles du registre analytique conduisant à rejeter toutes les relations analytiques non conformes à la règle de rationalité que représente la nécessité d'homogénéité des relations physiques. C'est cette même règle de rationalité qui, dans le registre graphique, nous interdit de tracer le graphe correspondant à la relation $U_1 + U_2 + I = f(U_{\text{géné}})$ alors qu'elle nous autorise à représenter graphiquement les relations

$$U_1 + U_2 = f(U_{\text{géné}}), \quad I = f(U_{\text{géné}}) \quad \text{et} \quad U_1/I = f(U_{\text{géné}}).$$

5. Conclusion

La didactique permet de s'intéresser, en particulier, aux processus de conceptualisation, activité primordiale que réalisent aussi bien des élèves en situation d'apprentissage que des chercheurs dans le cadre de leur activité professionnelle. Nos travaux centrés sur ces seuls processus ont montré l'intérêt d'une approche s'appuyant sur le concept de « registre sémiotique » et sur celui de « congruence sémantique » qui lui est associé, pour des activités allant de la maternelle à des activités de niveau classe scientifique de lycée. Tout laisse à penser que ces « outils » restent opérationnels pour identifier les raisons de difficultés connues à des niveaux d'enseignement supérieurs. En changeant de niveau, de nouveaux registres sémiotiques font leur apparition (registre matriciel, registre tensoriel, registre de graphes variés...), les composantes d'identification des cadres de rationalité doivent être affinées, mais le principe d'analyse reste le même. Alors pourquoi ne pas quitter le monde de l'enseignement pour rejoindre celui de la recherche, de la découverte, de l'invention, de la création. Les pistes sont innombrables. Que ce soit d'un point de vue historique en mettant en parallèle d'une part les révolutions paradigmatiques qui ont marqué la physique et d'autre part la mise en œuvre de nouveaux registres sémiotiques : Galilée avec le registre analytique, Einstein avec le registre des quadrivecteurs et tenseurs, Feynman avec ses graphes et intégrales de chemin, Alain Connes avec l'algèbre et la géométrie non commutative...

Mais, comme nous venons de le voir sur l'exemple particulier des « registres de Duval », l'approche sémiotique d'une discipline scientifique ne peut se faire sans une analyse épistémologique très approfondie permettant de modéliser les outils sémiotiques mis en œuvre, sur le moule des règles spécifiques du cadre de rationalité concerné. Ce faisant, la mise à l'épreuve d'un concept dans un champ d'application plus large permet de le faire évoluer. La notion de registre sémiotique, si efficiente en didactique des mathématiques, a ainsi dû être corrigée pour la rendre pertinente dans une approche interdidactique. C'est un cas de figure « classique » pour les physiciens qui, à la différence des mathématiciens, doivent en permanence modifier leurs concepts, leurs modèles et leurs théories pour les faire coller aux informations expérimentales nouvelles. La question reste toutefois posée de l'inventaire fin et exhaustif des règles de rationalité qui donnent à un

cadre sa cohérence. Un bon exemple est celui de la règle d'homogénéité du cadre de la physique, que l'on retrouve dans l'analyse dimensionnelle et qui permet de résoudre, dans un registre sémiotique très particulier, des problèmes concrets sans recours à des mesures ni à des formules algébriques. Mais ce n'est certainement pas la seule. Un chantier dans le domaine de l'épistémologie semble donc un préalable à un travail sérieux en sémiotique, et on peut imaginer que l'une des causes responsables du manque de relation entre la physique et la sémiotique est à rechercher de ce côté.

NOTES

¹ Le groupe GRIMP (Groupe de Recherche en Inter-didactique des Mathématiques et de la Physique) fait partie de l'équipe ERES (Études et Recherches sur l'Enseignement Scientifique (EA 730), Université Montpellier II).

² Notion introduite en psychologie par Clark (1969).

³ On se place ici dans l'hypothèse d'une physique non quantique pour laquelle les incertitudes de mesures ne sont pas dues à un hasard intrinsèque au phénomène physique étudié.

⁴ À de très rares exceptions, l'analyse dimensionnelle en particulier et la physique qualitative en général ne sont pas enseignées en France malgré leur caractère très formateur (Malafosse, 1994).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARUK, Stella (1985), *L'Âge du capitaine*, Paris, Le Seuil.
- BUNGE, Mario (1983), *Épistémologie*, Paris, Maloine.
- CASSIRER, Ernst (1977), *Substance et fonction : éléments pour une théorie du concept*, Paris, Minuit.
- CLARK, Herbert (1965), « Linguistic processing in deductive reasoning », *Psychological Review*, n° 76, pp. 387-404.
- DOUADY, Régine (1984), *Jeux de cadres et dialectique outil-objet*, Paris, Université de Paris VII.
- DUVAL, Raymond (1988a), « Écarts sémantiques et cohérence mathématique : introduction aux problèmes de congruences », *Annales de Didactique et de Sciences Cognitives*, n° 1, pp. 7-25.
- DUVAL, Raymond (1988b), « Graphiques et équations : l'articulation de deux registres », *Annales de Didactique et de Sciences Cognitives*, n° 1, pp. 235-253.

- DUVAL, Raymond (1993), « Registres de représentation sémiotique et fonctionnement cognitif de la pensée », *Annales de Didactique et de Sciences Cognitives*, n° 5, pp. 37-65.
- DUVAL, Raymond (1995), *Sémiosis et pensée humaine*, Berne, Peter Lang.
- DUVAL, Raymond (1996), « Quel cognitif retenir en didactique des mathématiques ? », *Recherche en Didactique des Mathématiques*, vol. 16, n° 3, pp. 349-382.
- LEROUGE, Alain (1992), *Représentation cartésienne, rationalité mathématique et rationalité du quotidien chez des élèves de collège*, Montpellier, Université Montpellier II.
- LEROUGE, Alain (2000), « La notion de cadre de rationalité. À propos de la droite au collège », *Recherches en Didactique des Mathématiques*, vol. 20, n° 2, pp. 171-208.
- LÉVY-LEBLOND, Jean-Marc (1979), « The Importance of Being a Constant », *Comptes rendus de la Société Italienne de Physique*, t. 122, pp. 237-63.
- MALAFOSSE, Didier (1994), *Intérêts et limites de l'analyse dimensionnelle dans l'enseignement de la physique en premier cycle universitaire*, Montpellier, Université de Montpellier II.
- MALAFOSSE, Didier (1999), *Contribution à l'analyse et à la modélisation des processus de conceptualisation en interdidactique des mathématiques et de la physique : exemple de la loi d'Ohm*, Montpellier, Université de Montpellier II.
- MALAFOSSE, Didier, LEROUGE, Alain, DUSSEAU, Jean-Michel (2000), « Étude en interdidactique des mathématiques et de la physique de l'acquisition de la loi d'Ohm au collège : espace de réalité », *Didaskalia*, n° 16, pp. 81-106.
- MALAFOSSE, Didier, LEROUGE, Alain, DUSSEAU, Jean-Michel (2001), « Étude en interdidactique des mathématiques et de la physique de la loi d'Ohm au collège : changement de cadre de rationalité », *Didaskalia*, n° 18, pp. 61-98.
- PLANCK, Max (1963 [1933]), *L'Image du monde dans la physique moderne*, Paris, Gonthier.
- VERGNAUD, Gérard (1990), « La théorie des champs conceptuels », *Recherche en Didactique des Mathématiques*, vol. 10, n° 2-3, pp. 133-170.
- VERGNAUD, Gérard (1994), « Homomorphisme réel-représentation et signifié-signifiant. Exemples en mathématiques », *Didaskalia*, n° 5, pp. 25-34.
- VERGNAUD, Gérard (1995), « Au fond de l'apprentissage, la conceptualisation », *Actes de la VIII^e École d'été de didactique des mathématiques*, Clermont-Ferrand, IREM, pp. 174-185.

SÉMIOTIQUE ET CHIMIE

Francis Édeline
Université de Liège (Belgique)

Depuis leur lointaine origine, les pratiques qui allaient devenir notre chimie d'aujourd'hui ont eu à voir avec toutes les espèces de signes. On y voit des passages d'une catégorie à une autre, suivis d'un retour à la catégorie ancienne, et même l'utilisation conjointe de plusieurs types de signes dans un même système de représentation. Mais loin de n'être qu'un tel système progressivement amélioré, la notation chimique a toujours été aussi un outil de compréhension rationnelle et de travail. En effet, dès le début, les signes utilisés ont cherché la cohérence et évité la pure et simple notation conventionnelle et arbitraire. Que ces systèmes se soient révélés faux par la suite et aient dû être abandonnés ou profondément modifiés ne peut masquer ce constant souci de rationalité¹.

D'autre part, les pratiques en question consistaient en transformations de la matière, plus ou moins maîtrisées mais toujours mystérieuses, car contrairement au mécanicien, qui manipule des objets macroscopiques, le chimiste travaille sur des entités inaccessibles directement aux sens : atomes et molécules. C'est pourquoi ses pratiques ont constamment été en liaison avec la magie ou avec le sacré. Ceci est-il contradictoire avec le souci de cohérence et de rationalité ? En aucune façon, car il s'agit en somme toujours de démontrer que le monde est UN. Un monde disloqué et imprévisible, fait de compartiments hétérogènes, serait un objet de frayeur et d'angoisse, source d'une insécurité insupportable. L'identification de principes généraux et en faible nombre est au contraire rassurante. Le mouvement d'ensemble de la pensée humaine témoigne d'une telle recherche : le panthéisme a lentement fait place à un Olympe plus ou moins hiérarchisé,

puis au monothéisme. Avec ce dernier s'achève le progrès réalisable par des voies transcendantes, et la philosophie est mûre pour le relayer en prenant en charge la totalité du réel de façon moniste, sous l'arbitrage d'une rationalité triomphante.

L'évolution de la chimie et de ses systèmes de notation reflète étroitement ce mouvement. Dès le départ elle a été sous-tendue par des homologations hardies (la correspondance macrocosme / microcosme, la métaphore obstétrique de la métallurgie...), et le pythagorisme frustré de Mendeleïev triomphe à nouveau dans la physique quantique, en laquelle se résorbe peu à peu la chimie. Les sections qui vont suivre illustrent les principaux jalons de ce long cheminement historique.

1. Un territoire privilégié pour la sémiotique

La chimie est sans doute le domaine qui se prête le plus aisément à une approche sémiotique. Elle appelle automatiquement, même chez le moins initié, la notion de symbole, elle fait un usage constant de représentations imagées, et les remarquables résultats qu'elle obtient semblent garants d'un codage particulièrement rigoureux et adéquat.

La question du sens se posera néanmoins, ici comme dans les autres disciplines. Il faudra montrer comment sont isolées les entités manipulées, tant dans les fioles du laboratoire que sous forme de signes sur le papier.

Quelques spécificités du domaine peuvent avantageusement être soulignées dès maintenant.

Une première singularité de la chimie réside dans l'échelle où se situent les entités du monde réel qu'elle prend en charge. Contrairement au médecin, dont les signes sont établis à une échelle proche de 1:1, ou à l'astrophysicien qui doit réduire les objets célestes et leurs interdistances dans des proportions de l'ordre de $1:10^{-9}$ à $1:10^{-17}$, le chimiste travaille, lui, sur des entités (atomes, molécules, polymères...) absolument invisibles sans instruments perfectionnés et qui doivent être agrandies 10^8 fois pour être « dessinées » sur le papier.

Une autre singularité, généralement ignorée, est que si le médecin est prêt à admettre que tous ses patients sont différents, que leurs reins ou leurs yeux, quoique catégorisés reins et yeux, sont également tous différents, le chimiste considère ses entités comme dépourvues de toute individualité. Un

atome n'a pas de physionomie, et tous les atomes de soufre, par exemple, sont pour lui rigoureusement identiques. Il en va de même pour les neutrons, protons et électrons qui constituent la matière. Cette hypothèse (car c'en est une : on ne peut exclure qu'un jour on leur découvre des traits singuliers²) semble en tout cas suffisamment adéquate aujourd'hui, et si différences il y a, elles sont extrêmement minimes. La chimie apparaît ainsi comme une machine bien réglée et sans jeu.

2. Les maîtres du feu

L'examen attentif de l'alchimie, ainsi que de la métallurgie qui l'a précédée et dont elle procède, nous donnera une idée de l'archéologie du signe dans ce domaine.

Les Mineurs, Fondateurs, Métallurgistes et Forgerons forment, et ont conscience de former une catégorie d'individus socialement distincte. Ses membres ne sont pas de simples artisans ou techniciens : ils sont les acteurs d'un processus parallèle à celui de la nature (Eliade, 1977 : 7sq), qu'ils imitent en l'accéléralant. Et c'est en effet dès les origines, comme en attestent les sources qui subsistent, que ces gens établissent un parallèle entre la formation géologique des minéraux dans la terre, la gestation humaine et la préparation artisanale des métaux. Un vaste réseau métaphorique sexualisé, obstétrique, s'est ainsi mis en place, dans toutes les traditions connues : fourneau = matrice, métal = embryon, etc.

À ce stade la chose est seulement vécue et n'engendre pas de signes. La seule catégorie de signes avérée à ce moment est l'*indice* : la météorite est une messagère de l'au-delà, à une époque où la métallurgie n'utilise pas encore les minerais situés dans les « entrailles » de la terre. Autre indice, toujours sexuel : la foudre, considérée comme la marque d'une hiérogamie entre les dieux célestes et la terre. L'indice, en raison de la proximité physique sur laquelle il repose, a valeur de preuve. Mais d'autres signes, *iconiques* cette fois, vont bientôt apparaître chez les forgerons.

Les Cyclopes semblent avoir été une confrérie préhellénique de forgerons du bronze (Graves, 1985 : 32). C'est sans doute par méprise qu'on a cru qu'ils n'avaient qu'un œil. Leur nom (κυκλωψ) signifie d'ailleurs « œil rond » et non « œil unique ». En fait ils étaient tatoués, sur le front, de cercles concentriques, en l'honneur du soleil, source du feu de leurs fourneaux.

Comme les forgerons sont les prédécesseurs des alchimistes, on peut sans doute voir là le premier symbole : O = Soleil = Au (Or), selon des homologations liées à la forme et à la couleur. Le signe, cette fois, est bien *iconique*. Graves signale d'autres hypothèses, également compatibles avec cette théorie : pour guider son travail le forgeron traçait des cercles concentriques sur la plaque métallique dont il allait faire des bols, des casques, des masques... Ou encore les forgerons avaient coutume de se cacher un œil derrière un couvre-œil afin de le protéger des étincelles.

Forgerons, potiers, chaudières, charbonniers, orfèvres, sont les *Maîtres du Feu* (l'expression est de Mircea Eliade). L'ensemble de leurs savoirs, toujours centrés sur le four, va devenir l'Alchimie. Deux grands axes caractérisent cette dernière. D'une part il s'agit de regrouper les pratiques de transformation de la matière en vue de les maîtriser. D'autre part la grande métaphore obstétrique confère à ces pratiques une portée psychique, axiologique, qui les transforme en une sorte d'auto-analyse, au point que la finalité technique en vient souvent à lui céder le pas. Sémiotiquement chaque opération pratique devient le signifiant d'une transformation analogue sur le plan psychique. Des tableaux d'équivalence sont établis, implicites ou explicites. Non seulement l'héritage est assumé, par rapport aux Maîtres du feu et à leur métaphore obstétrique, donc concrète et concernant le corps, mais cet héritage acquiert une dimension nouvelle, sotériologique et concernant l'âme. Un mouvement de balancier va s'établir entre ces deux orientations, l'une ou l'autre préoccupation l'emportant tour à tour.

Sur le long terme, on aura tendance à conclure rapidement que le passage de l'alchimie à la chimie est une victoire du profane sur le sacré. Les choses ne sont cependant pas aussi claires car on peut estimer plutôt qu'il y a eu changement de sacralité : la mystique sotériologique étant remplacée par un « culte » de la rationalité. Quoi qu'il en soit, le bilan pratique de l'alchimie est nettement positif.

3. La fuite du référent

Quelles sont les entités naturelles que cherche à cerner le chimiste ? En d'autres termes, quels sont les référents de ses signes ? Une différence essentielle apparaît aussitôt par rapport au biologiste ou au minéralogiste, par exemple. Les renards et les alouettes qu'observe le premier, le basalte et le

quartz qu'examine le second, sont inchangés depuis le début des investigations humaines. Or la réalité que cherche à saisir le chimiste n'a cessé, au contraire, de se modifier, car bien des substances (la chaux vive, le bronze par exemple, pour ne pas parler des transuranides) ne sont apparues sur terre que par ses manipulations.

Et non seulement le corpus se modifie mais l'objectif de l'expérimentateur se déplace lui aussi. En effet remettons-nous dans l'état d'esprit d'un métallurgiste préhellénique ou d'un alchimiste du Haut Moyen-Âge. Il avait devant lui de la matière apparemment homogène : de l'eau de mer, du sable, de l'air, de l'urine, mais aussi de la matière visiblement hétérogène, comme la terre ou la matière vivante. Pour en faire l'inventaire et la catégoriser il lui a fallu en séparer les composants, d'abord par des moyens physiques comme le tamisage, car la distinction entre physique et chimie n'était pas encore clairement faite... et d'ailleurs elle s'estompe à nouveau aujourd'hui. D'autres moyens employés pour purifier, comme la distillation ou la dissolution, séparaient bien des classes de molécules sans en modifier la composition. Mais certains au contraire, comme la calcination, l'attaque acide ou l'oxydation, la modifiaient profondément. Dans les deux cas le résultat était (provisoirement) considéré comme pur.

Mais qu'est-ce qu'un composant ? Où s'arrêter dans la séparation ? Dès ce moment se dessine le grand mouvement conducteur de la recherche chimique : identifier le composant pur et ultime. Dans le cas de la chimie cela mène à une fuite vers l'infiniment petit. Démocrite, en imaginant que la fragmentation trouverait sa limite dans une entité ultime insécable, l'atome, ne semble pas s'être rendu compte qu'il amorçait ainsi une aporie zénonienne résultant, comme les autres, de l'impossibilité de penser l'infini.

Il a donc fallu assigner une limite pragmatique au processus, connue sous le nom de « théorie classique de l'atome ». Dans un article réconfortant Ochiai (2013) estime que cette conception, selon laquelle une molécule est constituée d'atomes et de liaisons chimiques, est *empirically adequate*, de sorte qu'il est inutile de tenir compte des électrons, neutrons et protons. L'analyse du chimiste peut ainsi s'arrêter là mais cela n'est pas sans conséquence sur l'analyse du sémioticien, dont le point de référence est lui aussi changeant.

Curieusement, l'amélioration des techniques et de la précision des mesures à la fois nous rapprochaient de notre objet... mais éloignaient cet objet.

Parvenus à la conception classique de l'atome et de la molécule, il n'y avait plus, semblait-il, qu'à remplir les cases vides du tableau de Mendeleïev, dans un pythagorisme triomphant. C'est alors qu'apparurent des scandales multiples. La précision accrue de nos mesures donne par exemple pour le chlore une masse atomique de 35,4527, impossible à ramener à un nombre entier. La solution de la difficulté, et la restauration du pythagorisme, n'ont pu être apportées que par la découverte des isotopes, c'est-à-dire en dépassant le terme assigné par la théorie classique.

Mi Gyung Kim (2014), adoptant une perspective qui n'est pas souvent prise, souligne judicieusement que le catalogue des référents du chimiste est dans une large mesure construit et dépend de ses méthodes analytiques. Il est de ce fait changeant, et sa dimension historique ne peut être ignorée. L'identité moléculaire a subi et continue de subir de profonds changements, causés essentiellement par les progrès de l'instrumentation.

Revenons à notre distinction initiale entre biologiste et chimiste. La différence qui les sépare n'est pas radicale car tous deux essaient de catégoriser leur objet. Dans les deux cas l'origine de la décision est sensorielle, c'est-à-dire essentiellement visuelle mais aussi olfactive, auditive, tactile et même gustative. Là où le chimiste se distingue c'est lorsqu'il fait intervenir des pratiques manipulatoires qui modifient l'objet de sa recherche. Lorsqu'un entomologiste utilise un microscope et opère une dissection, lui aussi prolonge ses sens à l'aide d'outils mais sans modifier son objet. Néanmoins le tableau de Mendeleïev est un cadre de référence de même nature que la classification de Linné : tous deux prétendent exposer le « plan de la nature ».

4. La notation alchimique

En parcourant la fresque décrivant le développement des notations chimiques depuis l'origine jusqu'à l'époque actuelle, il faut bien constater que l'alchimie n'est pas si lointaine et révolue qu'on se plaît à l'imaginer. Tout comme l'alchimiste, le chimiste d'aujourd'hui opère des transformations et travaille dans un laboratoire. Il a seulement renoncé au local contigu : l'oratoire. L'alchimie était une authentique démarche scientifique qui, vu l'époque, s'appuyait surtout sur l'observation et la spéculation, mais qui a contribué à créer et à développer, non sans risques, cet outil scientifique nouveau, devenu principal aujourd'hui, qu'est l'expérimentation. Elle

constitue une impressionnante tentative de mise en ordre du savoir technique.

Pour comprendre l'alchimie et son symbolisme³, il faut se pénétrer des quelques grands principes considérés par elle comme évidents et indiscutables. Tout d'abord le signifiant et le signifié d'une image (abstraite ou non) sont considérés comme formant une seule entité fusionnée, le signe pouvant devenir un équivalent magique du signifié⁴.

Les quatre constantes de la pensée alchimique sont les suivantes :

- l'univers manifeste une unité fondamentale ;
- un réseau étroit de correspondances assure cette unité ;
- les principes actifs sont en nombre réduit (2-3-4) ;
- le changement résulte de forces antagonistes agissant sur les substances.

On constate que sont ainsi formulées, déjà, des idées qui animent encore la science d'aujourd'hui.

a) *Unité*. Postuler l'unité, la simplicité et la constance du monde mène à la recherche des « éléments » de ce monde. Le pythagorisme, qui était la théorie des nombres disponible à l'époque, se présente tout naturellement pour expliquer l'unité et la simplicité. La constance, quant à elle, est affirmée malgré l'observation des changements. Elle s'exprime dans le symbole de l'Ouroboros qui préfigure clairement nos concepts actuels de conservation (de la matière, de l'énergie, etc.) et de recyclage, synthétisant ainsi une conception statique et une vision dynamique.

b) *Correspondances*. Les correspondances proposées sont innombrables et traduisent une tendance compulsive à voir le monde comme un tissu de relations analogiques, plus ou moins hiérarchisées. L'une d'entre elles subsume toutes les autres et jouit d'un respect unanime : c'est la *Tabula Smaragdina*, attribuée à Hermès Trismégiste, qui énonce « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut comme ce qui est en bas ». Garanties par cette correspondance grandiose, de nombreuses correspondances particulières sont alors avancées. Laszlo (2003) figure les principales dans un hexagone (fig. 1), mais il y en a bien d'autres. Elles sont généralement fondées sur une relation d'analogie (plus rarement sur des contiguïtés) et jouent pleinement sur la symétrie de cette relation. Si la Nature (Macrocosme) est capable d'engendrer en son sein, comme une mère, des gemmes et des métaux précieux, l'Homme (Microcosme) doit semblablement par

son Art pouvoir obtenir des résultats identiques. L'analogie a donc valeur explicative, même si elle porte sur un signe :

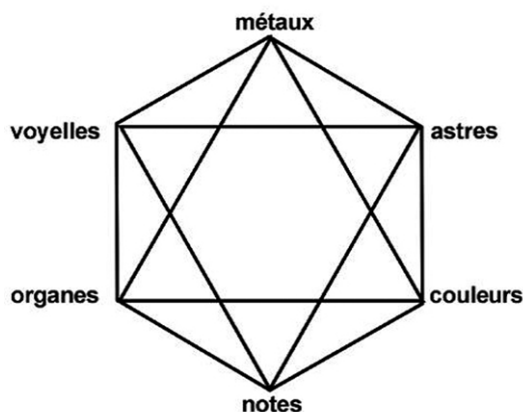


Fig. 1 : Les correspondances particulières (d'après Laszlo, 2003)

Le cadre idéologique dans lequel se développe cette pensée est celui de l'aristotélisme, du platonisme et du néo-platonisme (Obrist, 2003). Il n'est donc pas étonnant que le symbole affiche et affirme déjà ces correspondances : on utilisera par exemple le même signe pour désigner les planètes et les métaux qui leur sont associés (fig. 4).

c) *Simplicité*. Est-ce une bonne idée de vouloir réduire le monde à un nombre limité de principes actifs ? En fait il s'agit plutôt d'une limitation de la pensée humaine que d'une caractéristique du monde (Hoffmann *et al.*, 1997 : 9). Quoi qu'il en soit, l'alchimie a systématiquement cherché à restreindre le nombre de principes actifs, en hésitant entre 2, 3 et 4, nombres déjà par eux-mêmes symboliquement fort chargés. Le nombre 7 intervient également, mais plutôt dans les inventaires (7 métaux, 7 planètes, etc.) que comme principe plasmateur.

Les alchimistes ont adopté la quadripartition qui caractérise le monde humain dans les conceptions anciennes. Elle semble résulter de la symétrie du corps humain (parmi une immense littérature, voir Christinger *et al.*, 1980 : 13). Quoi qu'il en soit, les alchimistes ont élaboré un diagramme original et ingénieux (fig. 2) pour expliquer, ou justifier, à la fois la correspondance des 4 principes, des 4 éléments et de leurs 4 symboles. Cette figure

très rationnelle montre tout d'abord que les 4 principes (chaud / froid et sec / humide) sont opposés par paires et n'existent pas à l'état pur : ils forment une matrice 2 x 2 dans laquelle chaque case combine nécessairement un élément de chaque paire :

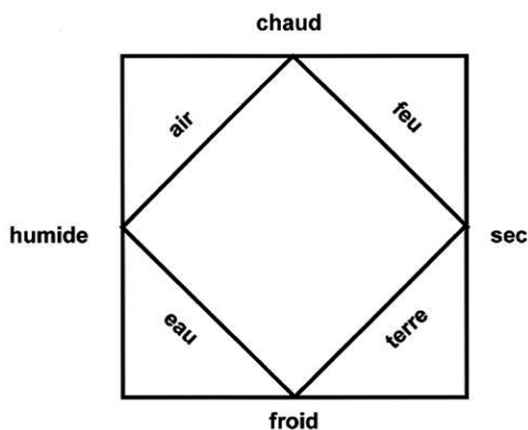


Fig. 2 : Le système des éléments

N'existant pas à l'état isolé, ils sont, par rapport aux substances qu'ils animent, ce que sont les traits distinctifs vis-à-vis des phonèmes. Mais cette même figure justifie aussi la forme triangulaire retenue pour les symboles des 4 éléments (*fig.3*), forme d'ailleurs surdéterminée par des aspects iconiques. Le triangle pointe en haut qui symbolise le feu est une image stylisée de la flamme. Le triangle pointe en bas symbolise l'eau par l'image métonymique d'un entonnoir ou du fond d'une coupe. La barre transversale de l'air et de la terre indique un poids supplémentaire. L'ensemble est parfaitement cohérent, symétrique et binaire. Il est à peine besoin de rappeler que nous, chimistes d'aujourd'hui, continuons à concevoir notre discipline à travers de semblables dualismes, soit de catégories, soit de forces antagonistes : métaux / métalloïdes, acides / bases, oxydation / réduction, anions / cations, aliphatique / aromatique, électrophile / nucléophile, minéral / organique, oxydes / anhydrides, etc.

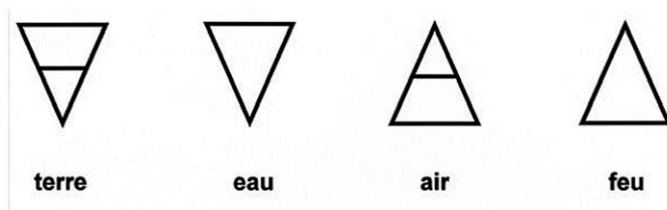


Fig. 3 : Les quatre éléments (du plus lourd au plus léger)

Évidemment les alchimistes, qui n'avaient pas encore fait de distinction claire entre un corps pur et un élément, pas plus qu'entre mélange et combinaison et, *a fortiori*, entre atome et molécule, ne pouvaient poursuivre cette réflexion que par spéculation... une spéculation soucieuse malgré tout d'appliquer les grandes règles du carré.

Il devenait logique de considérer le monde comme issu de l'action de deux corps primordiaux, vus comme des essences ou des principes plus encore que comme des matières physiques. Le choix des alchimistes arabes s'est porté sur le *soufre* et le *mercure*, réduisant à deux les quatre éléments d'Aristote et d'Empédocle. Leur conjonction semblait en effet à même d'engendrer le monde entier puisque le soufre participe du chaud et du sec, alors que le mercure participe du froid et de l'humide. Or, le jeu des analogies fait aussi du soufre (qui brûle) un élément actif et masculin, alors que le mercure (qui coule) est vu comme passif et féminin.

Ultérieurement, sous l'influence de Paracelse (1493-1541), un troisième terme fut adjoint : le *sel*, élément fixe et neutre, qui reste inchangé dans le feu. Par ce troisième terme on complète une sorte d'axe sémantique vertical, au sens de Greimas, qui non seulement établit l'opposition fondamentale, mais indique le moyen de la médier.

Ces déterminations générales étant posées, on peut examiner plus en détail le répertoire des symboles alchimiques. On n'y découvrira pas une organisation d'ensemble cohérente, mais seulement quelques sous-ensembles parfaitement structurés, ou des principes de codage tendanciels, assez similaires aux règles morphosyntaxiques qui régissent le langage.

À l'échelle macroscopique, les substances symbolisées sont des poudres, des liquides, des solides amorphes, des gaz, non représentables iconique-

ment, d'où une grande variété de méthodes non iconiques pour apparier le signifiant au signifié. On peut en dégager les observations suivantes :

a) le signe est à la fois un moyen mnémotechnique et une abréviation, une sorte de sténographie permettant de présenter des processus complexes sans avoir à se perdre dans des descriptions particulières ;

b) le signe a en même temps pour fonction de manifester, ou de rappeler visuellement, la vaste théorie anthropocosmique qui subsume les différentes facettes de l'activité des alchimistes (physique, psychique, magique, idéologique...). Cet aspect est *vu* mais non lu ni prononcé, ce qui constitue une différence capitale par rapport au code linguistique.

c) les signes ont été, dans la plus grande mesure possible, motivés. Le signe graphique, imagé, est toujours préféré au signe alphabétique. On ne recourt à ce dernier que si aucune formule graphique suffisamment motivée et simple à tracer n'a pu être trouvée. La recherche du secret peut également avoir joué. Exceptionnellement, on trouve des signes hybrides (*fig. 4*) :

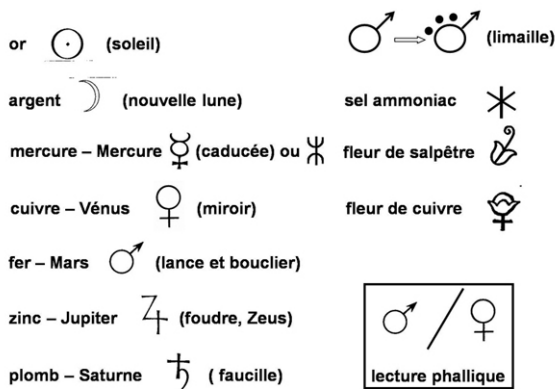


Fig. 4 : Exemples de motivation des signes : iconisme, métonymie, emblème...

d) souvent le signe d'une substance est motivé par la fonction qu'on lui attribue dans le système spirituel ou conceptuel des alchimistes, ou par les liaisons qu'on lui prête avec un processus analogue, plutôt que par les pro-

priétés intrinsèques et objectives de ladite substance ;

e) une correspondance biunivoque, terme à terme, n'a que rarement été réalisée : le même signe peut renvoyer à plusieurs corps distincts, et le même corps recevoir de nombreux signes différents, sortes de synonymes (on a pu relever 39 signes pour le mercure) ;

f) un souci de cohérence et de rationalité ressort néanmoins clairement de la syntaxe employée pour modaliser un signe donné, soit en le combinant à un autre signe (*fig. 5*), soit en lui adjoignant des morphèmes sans existence indépendante (*fig. 6*) :

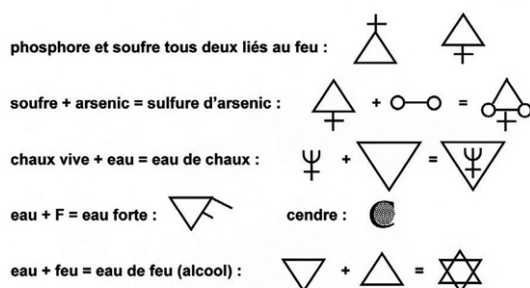


Fig. 5 : Syntaxe graphique (parfois hybride !)

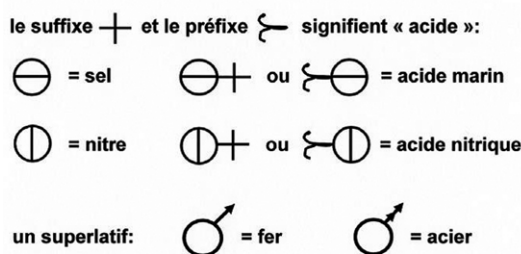


Fig. 6 : Existence de morphèmes dans la notation alchimique

g) sur le plan graphique, pratiquement toutes les possibilités combinatoires ont été exploitées : superposition, intersection, inclusion, tangence.

5. Lavoisier, Berzelius, Dalton

La pensée alchimique formait un tout très monolithique et peu évolutif. Partagée entre une spéculation philosophique ou spirituelle devenue dogmatique et une expérimentation véritable, elle n'a pas pu incorporer facilement les acquis expérimentaux qui s'accumulaient au cours des siècles⁵. L'histoire laisse apercevoir plusieurs cycles où alternent un vif intérêt pour l'activité expérimentale⁶ et sa désaffection au profit de la tendance spéculative et mystique. *La Grande Encyclopédie* du XVIII^e siècle reproduit encore les symboles des alchimistes, quoique en essayant de représenter certaines relations entre corps chimiques grâce à un nouveau dispositif : la mise en tableau. Le processus devait inéluctablement déboucher sur une rupture qui fut une véritable révolution. On s'accorde à en attribuer la paternité à Lavoisier et à Guyton de Morveau qui, en 1787, proposèrent une réforme de la nomenclature. La révolution devint effective et définitive en quelques décennies et son aspect le plus visible fut l'abandon des symboles de l'alchimie au profit d'une notation conçue comme neutre, c'est-à-dire libérée de tout *a priori* théorique, et censée laisser aux chercheurs toute liberté dans la conception de leurs expériences. Le système définitif ne vit le jour qu'en 1814 dans la version mise au point par Berzelius (1779-1848). Le modèle choisi, inspiré tout naturellement du langage, a la forme d'un code à une lettre majuscule (l'initiale du nom de la substance : I pour iode) ou à deux lettres, une majuscule suivie d'une minuscule (pas nécessairement les deux premières : Co pour cobalt, mais Hg pour mercure, anciennement appelé hydrargyrum). Assorti de nombres décalés sur la ligne (d'abord en exposant, plus tard en indice), le système permettait une désignation économique, claire et univoque de toute substance, moyennant quelques règles additionnelles de syntaxe – qui d'ailleurs ont changé par la suite. C'est donc un langage construit, sans redondance, premier pas vers une représentation des corps chimiques par un système formel au sens logique du terme, plus proche d'un code que d'un langage par sa bijectivité. Inspiré par le langage et lui empruntant ses signes (*aucun* signe nouveau ne fut créé), le code de la chimie ne produisait cependant pas de noms. Les formules peuvent certes se lire et se prononcer (par exemple $\text{Fe}_2(\text{SO}_4)_3$ = effe-é-deux-esse-o-quatre-trois-fois), mais le *nom* de la substance est « sulfate ferrique ». La formule ne contient plus que des informations objectives, tirées des connais-

sances acquises sur les diverses substances. Elle se préoccupe avant tout de la proportion des divers composants, ici le fer, le soufre et l'oxygène. Curieusement, cette abstraction non directive allait soulever des résistances et des critiques, résumées comme suit par David Knight (2003), qui parle d'« austérité lavoisienne » :

- on a *exalté la compréhension* mais en *déprimant l'imagination* ;
- le symbole chimique est devenu une simple sténographie ;
- le système qui a prévalu (Berzelius) est le moins suggestif parmi ceux proposés ;
- le système est dépourvu de la redondance *si utile dans le langage* ;
- le système est incapable de noter les processus.

Telle n'est pas l'opinion d'Ursula Klein (2001a et b) qui démontre au contraire, faits à l'appui, que ce système a permis de significatives avancées entre 1820 et 1850 environ, notamment grâce aux travaux de Dumas. Elle voit dans les formules écrites, même si elles ne se prétendent pas une « image » des molécules, au sens iconique du terme, un puissant moyen d'affiner des raisonnements théoriques : ce sont des outils de papier (*paper tools*). Une part de leur efficacité provient justement de ce qu'ils restent abstraits et non directifs.

Les succès obtenus découlent essentiellement de l'incorporation de nombres dans la notation. Armés d'un puissant principe de conservation de la matière, les chimistes du temps, qui étaient des chimistes de la balance, pouvaient désormais quantifier leur travail : soit prévoir les quantités de produits issus d'une réaction donnée, soit déduire la formule des produits formés à partir de leur quantité. Il est donc logique que leurs équations utilisent le signe = et il est vain de leur reprocher une incapacité à noter les processus. À l'époque les chimistes, surtout préoccupés de stœchiométrie, n'avaient pas encore développé ce qui allait devenir la stéréochimie, mais ils ne s'en posaient pas moins la question de la disposition relative des atomes dans une molécule, et leur système de notation reflète ce souci. La grande absente du système est, pourrait-on penser, la liaison chimique (le « crochet » des futurs « atomes crochus »). En fait, elle est indiquée autrement, et subtilement, en trois degrés :

- si deux symboles⁷ sont apposés, c'est qu'un lien les unit : KCl ;
- si un atome est lié à un groupe d'atomes, cette distance supplémentaire est marquée par des parenthèses qui établissent ainsi une hiérarchie dans

l'emboîtement des parties : $\text{Ca}_3(\text{PO}_4)_2$;

– enfin, la présence d'eau de cristallisation (ou d'hydratation) est indiquée en la séparant par un point : $\text{Al}_2(\text{SO}_4)_3 \cdot 18 \text{H}_2\text{O}$ qu'on peut aussi écrire $\text{Al}_2(\text{SO}_4)_3 \cdot 18 \text{aq}$ (prononcer « aqua »).

On voit qu'il s'agit de simples emprunts à la linguistique, enrichis de quelques conventions particulières. Dans sa version la plus fruste, la notation se contente de faire l'inventaire quantitatif des atomes, sans aucunement les regrouper. C'est ce qu'on appelle une formule brute : par exemple le camphre = $\text{C}_{10}\text{H}_{16}\text{O}$. Il serait erroné de penser que ce type de formule n'a plus aucun intérêt : c'est celle qui correspond le mieux aux préoccupations quantitatives.

On constate donc que la flexibilité du système est grande et que les reproches qu'on lui adresse sont très exagérés. Il est cependant exact que d'autres systèmes étaient en compétition, en particulier celui de Dalton (1766-1844), instituteur à Manchester, chimiste autodidacte et fort inventif. Son système (fig. 7) consiste à représenter tous les atomes (qu'il appelait « particules » ou « corpuscules ») par un cercle, en attribuant à ce cercle un diamètre correspondant à la dimension supputée de l'atome. L'atome était identifié par diverses formes conventionnelles tracées à l'intérieur du cercle : barres verticales ou horizontales, croix, zigzag, etc. On relève treize combinaisons de ce type, au-delà desquelles Dalton, pour éviter la confusion, a recouru à l'initiale du nom anglais de la substance. Ceci donne I pour *Iron* ou S pour *Silver* et peut engendrer des confusions pour un lecteur français, qui comprendrait iode et soufre. Ce problème de communication très réel n'a pu être surmonté que par un accord international, basé cette fois sur les noms latins (comme recommandé par Berzelius) : Sn de *stannum* pour étain, K de *kalium* pour potassium, Sb de *stibium* pour antimoine, etc. Le système de Dalton n'encourait pas le reproche d'étouffer l'imagination. Au contraire il la dirigeait un peu trop et menait à suggérer des configurations spatiales pour les molécules... malheureusement souvent erronées ou impossibles. Ce système, au grand dépit de son inventeur, ne s'est pas popularisé.

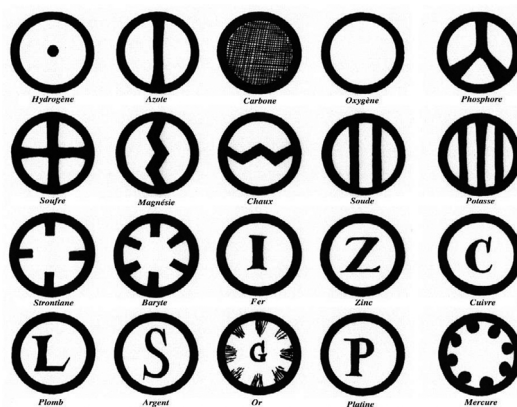


Fig. 7 : Symboles chimiques selon Dalton (1806)

6. Notations contemporaines

Les progrès rapides de la chimie, qui abordait désormais les molécules organiques, ont fini par faire apparaître de sérieux problèmes de notation. C'est seulement vers 1850, la stéréochimie s'étant développée, que ces insuffisances sont apparues. Des améliorations devenaient indispensables :

a) *La liaison chimique*. La reconnaissance de la nature exacte des forces qui unissent les atomes rendait nécessaire leur notation explicite et différenciée. La liaison chimique va se noter par un petit trait, qui s'écrit mais ne se prononce pas. Les doubles et triples liaisons se noteront par autant de traits parallèles. Le trait a même pu être pointillé, comme dans la théorie de la valence partielle de Thiele. Le fait que jusqu'à six liaisons peuvent aboutir au même atome a obligé à renoncer à la linéarité initiale pour recourir (dans un premier temps) à des graphismes à deux dimensions : nouveau trait visible mais imprononçable (voir la figure 9 pour quelques exemples). La reconnaissance du caractère électronique des liaisons a aussi donné des formules où les électrons sont symbolisés par de petits cercles ou de petites croix (notation de Lewis, *fig. 8*). On pouvait ainsi aisément vérifier si la structure possédait une enveloppe stable, constituée de paires ou d'octets, et si elle respectait l'électronéutralité.

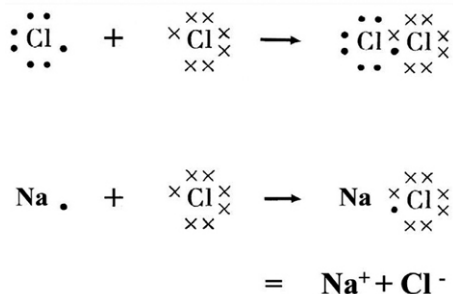


Fig. 8 : Notation de Lewis – permet de noter la valence selon la théorie électronique (le doublet et l’octet, apparition de l’hybridité)

b) Les structures cycliques. Un problème resté célèbre, parce qu’il semblait rétif à toute transcription selon le système orthodoxe, est celui de la formule du benzène, résolu par Kekulé en 1865. La figure 9 montre, à côté de la formule brute du benzène, seule donnée indiscutable au départ, les diverses configurations suggérées, la formule définitivement acceptée, ainsi que plusieurs de ses notations équivalentes. On voit que seule une représentation bidimensionnelle permet de comprendre cette structure, encore que l’écriture contraigne à placer les doubles liaisons en des endroits déterminés alors qu’on sait qu’elles n’ont pas de localisation préférentielle... Toute la chimie des molécules dites *aromatiques* découle de cette découverte.

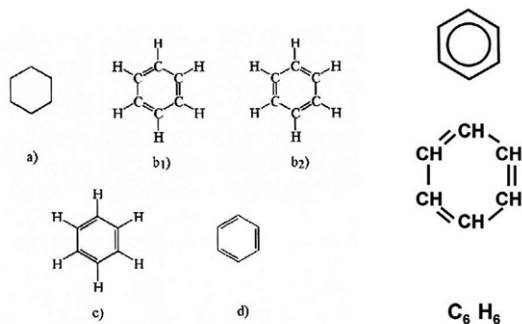


Fig. 9 : Diverses manières de formuler le benzène

c) *La distinction des isomères*. Un troisième problème se révéla insoluble même par ce qu'on a appelé des « formules déployées planes » : celui des énantiomères. Le cas le plus simple, et qui apparut le premier (en 1870), est celui de l'acide lactique (*fig. 10*). L'atome de carbone, supposé au centre d'un tétraèdre, permettait deux et seulement deux configurations qu'il importait de distinguer. Il a fallu pour cela établir de nouvelles conventions graphiques afin de représenter la troisième dimension. Elles s'énoncent comme suit :

- les liaisons chimiques de la partie frontale (proximale) d'une molécule sont représentées en traits épais ;
- les liaisons de la partie lointaine (distale) sont en traits minces ;
- les liaisons entre un atome situé en avant du plan de la figure et un autre situé sur ce dernier sont représentées par un triangle effilé noir, pointé vers le plan ;
- pour les liaisons entre un atome situé sur le plan de la figure et un autre situé derrière ce dernier, on adopte la même convention mais avec un triangle effilé blanc (ou hachuré, ou tireté) toujours pointé vers le plan.

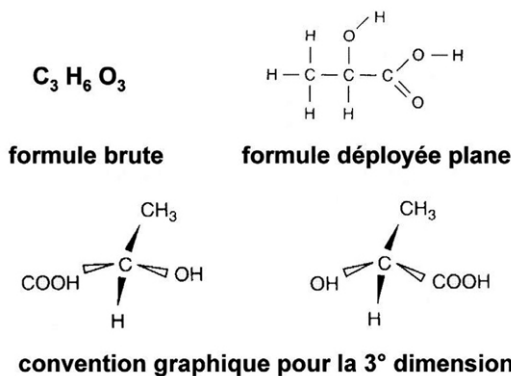


Fig. 10 : Problème de l'acide lactique (1870 sq). La troisième méthode (notation de Cram) permet aisément de distinguer les deux isomères

Ce système est hybride dans la mesure où il conserve les notations alphabétiques : chacune d'entre elles condense le renvoi à un atome, sans expliciter aucune de ses caractéristiques. Malgré son apparence, il a peu à voir avec la perspective.

D'autres systèmes ont vu le jour pour répondre à des problèmes particuliers. Ils se caractérisent par des simplifications (des atomes de carbone ou d'hydrogène ne sont plus notés que par un point) et des conventions de perspective pour noter la troisième dimension et améliorer l'iconicité. Citons la projection de Haworth, très répandue pour représenter les sucres (*fig. 11*) :

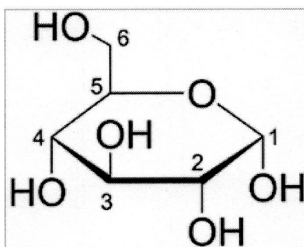


Fig. 11 : Notation d'un sucre selon le système Haworth

Dans le but de faciliter encore l'exploitation heuristique des représentations, on a mis en circulation des « modèles physiques », faits de boules colorées de diamètre variable, et de tiges ou de ressorts ajustables. Sémiotiquement parlant ce sont des maquettes.

En mettant de mieux en mieux en évidence les configurations stériques, les systèmes de notation facilitent le repérage des sites réactionnels, souvent liés à une congruence, i.e. une correspondance de type « clé et serrure » entre molécules. Les enzymes fonctionnent sur ce principe, ainsi que les sulfamides.

7. Baptiser les nouveaux venus

Le chimiste d'aujourd'hui vit dans une sorte de musée qui sans cesse le renvoie, de façon subliminale, à un climat symbolique toujours actif. L'usage familier de ce vocabulaire spécialisé et traditionnel, fait de mots prononcés sans trop se préoccuper de leur origine, constitue un climat spirituel fortement imprégné par l'*alchimie* : eau régale, vitriol... Mais ce paysage mental est aussi à base de *mythologie grecque ou scandinave* : mercure, sélénium, uranium, niobium, vanadium, thorium... ; de *folklore* : cobalt, nickel, titane... ; de *géographie* : Bleu de Prusse, strontium, polonium... ;

de *renvois connotatifs*: chlore (pour sa couleur), vif-argent (pour sa fluidité), tungstène (pour sa dureté)... ; de *provenance*: benzène (du benjoin), acide salicylique (du saule)...⁸. Cas extrême: la vitamine B1 ou thiamine a été nommée aneurine en l'honneur du premier ministre britannique Aneurin Bevan.

La règle tacitement admise est que le découvreur d'un atome ou d'une molécule a le droit de lui choisir un nom. Ces noms ont le statut de *noms propres*.

8. La question du sens

De tout temps, et de nos jours encore, les chimistes se sont rangés en deux catégories: ceux qui considèrent leur art comme la science qui identifie et décrit les substances et ceux pour qui la chimie concerne plutôt leurs propriétés réactionnelles. Cette opposition entre substances et processus se retrouve en fait dans pratiquement toutes les disciplines et traduit une grande constante de la cognition: les entités ne peuvent être identifiées que par leurs propriétés, mais les propriétés n'ont pas d'autre siège que des entités. En d'autres termes, elles se définissent l'une l'autre et il n'y a pas lieu d'en désigner une comme première⁹.

Considérée isolément, une molécule (ou un atome, ou d'ailleurs n'importe quelle entité ressortissant à n'importe quelle discipline scientifique) n'a aucun sens. Elle n'en prend un qu'une fois insérée dans un ensemble structuré. Ce sens peut s'établir en synchronie ou en diachronie, comme l'illustre parfaitement l'histoire de l'élucidation de la molécule de cynurénine, après 90 ans de recherche, et que raconte Jean Baudet (2006). Elle peut se comprendre comme point final d'une séquence diachronique animée par un objectif constant. Mais cette même molécule est aussi impliquée, synchroniquement cette fois, dans les recherches sur le métabolisme du chien, conjointement avec un organe (le foie), des enzymes et de la nourriture dégradée (le tryptophane), ce qui constitue un autre ensemble structuré. L'élucidation de sa structure a permis de parfaitement comprendre ce métabolisme, et lui a conféré un second sens.

Il est donc insuffisant d'affirmer, comme le fait Laszlo (2014) que le sens d'une molécule, c'est son usage. Cette position n'est qu'un décalque du behaviourisme linguistique et souffre des mêmes difficultés que ce dernier,

d'ailleurs abandonné depuis longtemps.

Parfois les deux axes, diachronique et synchronique, se croisent de façon plus complexe, lorsqu'on passe de molécules naturelles à des molécules de synthèse (ou des atomes naturels aux transuranes). La question du sens est alors déplacée, mais sa dualité subsiste. On peut prendre pour exemples deux médicaments d'origine traditionnelle : l'acide acétylsalicylique inspiré de la feuille de saule et le sulfogaiacol inspiré de l'écorce du gâïac sud-américain. La structure chimique de ces substances a été élucidée (sens diachronique) et elles font aujourd'hui respectivement partie d'un groupe de fébrifuges et d'antitussifs, où elles sont en compétition avec d'autres (sens synchronique).

9. Discussion : les principes de la notation chimique

Les systèmes humains de notation graphique sont extraordinairement variés. Même s'il y a peu de points communs entre eux, ils sont tous évolutifs, c'est-à-dire sans cesse remodelés, soit pour remplir plus efficacement leur objectif, soit pour s'adapter à l'évolution de leur contenu. En chimie, le mode de liaison (ou *fonction de renvoi*) entre le symbole graphique adopté et l'entité dénotée (une substance, une entité, une structure statique) est très variable et a évolué au cours de l'histoire entre deux des principales possibilités classiquement décrites : l'icône et le symbole, aboutissant même, on l'a vu, à des formes hybrides tout à fait singulières.

Il est clair que la notation ne pouvait être au départ qu'abstraite et spéculative puisqu'on ne pouvait « voir » les molécules. Ce fut donc un soulagement d'enregistrer, bien plus tard, des documents se rapprochant d'une véritable iconicité (Rayons X, microscope à effet tunnel, etc.)

L'évolution globale ci-dessus retracée accuse un mouvement pendulaire par lequel on est passé d'une notation à caractère profondément iconique ou motivé à un système parfaitement biunivoque et symbolique (au sens peircien du terme), pour revenir à un usage de plus en plus large de l'iconisme. Les trois phases partagent le même souci sémiotique : désigner les corps chimiques par des signes, mais leur valeur heuristique est totalement différente, et même opposée. En effet, il ne s'agit pas du même iconisme. Celui de l'alchimie peut être qualifié d'illustratif car ses images illustrent une théorie préexistante, en grande partie spéculative, que l'on se contente

de confirmer à travers les signes. La seconde phase se veut dépourvue d'iconicité, ce qui lui a permis, presque paradoxalement (comme l'a brillamment montré U. Klein, 2001a et b) d'asseoir la chimie sur des bases quantitatives et descriptives plus fermes.

Quant aux perfectionnements apportés ultérieurement aux formules berzéliennes, ils portent essentiellement sur la représentation de la seconde puis de la troisième dimension, dans le but de fournir des images de plus en plus satisfaisantes de la configuration spatiale des molécules. Mais s'agit-il vraiment d'iconisme ? Ces signes seraient iconiques de quoi ? Personne n'ayant jamais vu une liaison chimique, il ne peut y avoir ressemblance vérifiable entre une molécule et le signe qui la représente. On dira plutôt que ces signes représentent diagrammatiquement nos *hypothèses interprétatives*, de façon visuelle et selon des conventions d'écriture. On conçoit en effet qu'une liaison chimique ne peut avoir qu'un lointain rapport avec un petit segment de ligne droite, et des représentations plus fidèles à ce qu'on sait de leur nature physique mènent à des tracés comme ceux de la figure 12.

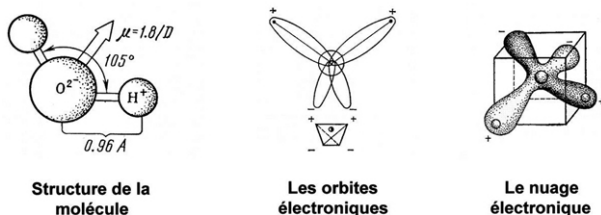


Fig. 12 : Quelques représentations contemporaines de la molécule d'eau

Pour sa part, dans un article provocant, Schummer (1996) estime que la notation chimique n'est ni conventionnelle (symbolique), ni indicielle, ni iconique : il revendique pour elle un quatrième régime, spécifique, qu'il nomme *Strukturzeichnungen* (SZ) et qui s'exploite par une *interprétation analogique*.

S'il est facile d'admettre ce point de vue quant aux indices, ce l'est moins pour les symboles et les icônes. Il importe de reprendre cette discussion à partir des arguments développés par Schummer dans le but d'expliquer la capacité des SZ à fournir des informations précises sur les propriétés

réelles des molécules désignées :

- le signe est statique alors que les propriétés chimiques sont dynamiques (i.e. réactionnelles) ;
- les signes sont visuels alors que les propriétés en question ne le sont pas ;
- si le signe était un symbole, résultant d'une convention, il serait inapte à engendrer autre chose que d'autres symboles, ce qui laisserait inexpliquée sa productivité.

On peut cependant comprendre le fonctionnement des SZ sans en faire une catégorie spéciale. Si on les regarde de près, ils apparaissent comme hybrides. Leur partie conventionnelle est évidente : les lettres C, H, O, N, P, etc. qui les composent sont de purs symboles. Le reste consiste en traits rectilignes (parfois d'épaisseur variable) assemblés selon une configuration géométrique déterminée. C'est à nouveau par une convention que ces traits représentent une liaison chimique de nature électrique. Peut-on valablement fonder cette convention et la qualifier d'iconisme ? Certainement oui, car il s'agit de forces (attractives ou répulsives), et une force a toujours une direction et un point d'appui, parfaitement représentables par un trait, comme on le fait classiquement en mécanique. Ce côté visuel et géométrique s'amplifie d'ailleurs dans la conception de l'atome de C tétravalent situé au centre d'un tétraèdre : van 't Hoff n'a-t-il pas publié des dessins à découper et assembler par collage de languettes, pour confectionner de tels tétraèdres ?

L'ambition authentiquement iconique des formules stéréochimiques étant ainsi établie, il reste à rendre compte de leur productivité dans la pratique expérimentale, qu'aucun signe classique, selon Schummer, ne pourrait garantir. Il néglige ici la fonction performative du langage, qui concerne en fait les systèmes de signes en général. Lorsqu'un tribun lance « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » il se situe assurément à un niveau considérablement plus élevé de complexité, mais il se comporte comme le chimiste devant sa formule. Le « prolétaire », catégorie construite et entité largement fictive, vaut ici l'atome, et l'« union » invoquée correspond aux liaisons interatomiques. Le résultat sera, non la synthèse d'une nouvelle molécule, mais une révolution idéologique susceptible de faire naître un empire...

On peut parfaitement, moyennant les réserves exposées plus haut, considérer que la fonction de renvoi est essentiellement, sinon iconique, du moins

diagrammatique. Or cette relation est symétrique : si A ressemble à B, alors B ressemble aussi à A. C'est pourquoi l'expérimentation en laboratoire a pu être aujourd'hui partiellement transférée aux signes, en vertu de cette symétrie. L'opérativité des formules chimiques est en effet incontestable. Par exemple Balaban (2013) devait montrer par la théorie des graphes, donc visuellement en analysant les figures et leurs règles d'assemblage, qu'en fait 5 isomères du benzène étaient possibles, tous synthétisés depuis.

Schummer (2006) décrit de même, sous le nom de *Gestalt Switch* l'intéressante possibilité d'interpréter une formule stérique en fonction de sa ressemblance avec un objet familier, par exemple une roue, une échelle, ou encore une boîte. Ces représentations, dites *technomorphes*, sont utilisées en nanochimie pour fabriquer des nano-objets ayant la même fonction.

Laszlo (2014) résume fort bien les trois positions possibles : on peut raisonner sur des textes, sur des concepts ou représentations mentales, ou sur des modèles. La possibilité heuristique d'assister la recherche en travaillant sur des modèles visuels, en vue de planifier des expériences cruciales ou d'éviter des démarches inutiles, a fait l'objet de nombreuses réflexions récentes (publiées dans la revue en ligne HYLE). Les chimistes semblent se partager entre adversaires et partisans des modèles matériels, et ce débat n'est qu'un aspect du débat plus général sur la nature du réel. Comme selon toute vraisemblance celle-ci nous restera à jamais inconnaissable, il semble logique de se résigner à raisonner sur les modèles qu'on s'en fait, à condition de rester conscients que ce ne sont que des modèles, d'éviter de leur accorder une valeur ontologique, et de se défier de considérations *esthétiques* (dont le rasoir d'Occam) qui n'ont rien à voir avec la problématique. La fonction heuristique des signes consiste à permettre un aller-retour constant entre les signes et l'expérimentation, dans un mouvement qui n'est pas sans rappeler le binôme assimilation / accommodation de Jean Piaget.

NOTES

¹ Pour en donner déjà un exemple, la théorie des quatre éléments (eau, terre, air et feu), qui remonte à Empédocle, répond à l'observation, correcte et toujours valable, des quatre états de la matière : liquide, solide, gaz et plasma.

² ...ce qui aurait l'avantage de rendre inutile la « théorie des propensions » avancée par Popper.

³ Rappelons que le mot symbole a deux sens. Nous appellerons *symbole peircien* une association conventionnelle et arbitraire entre signifiant et signifié. Dans les autres cas, il s'agira d'associations libres (analogiques le plus souvent) toujours pensées comme impliquant des liaisons motivées profondes, universelles et d'ordre mystique.

⁴ Le *Mutus Liber* (1677-1702) est un ouvrage constitué de 15 planches sans un seul mot.

⁵ Neuf siècles approximativement.

⁶ Exemplifiée par Francis Bacon.

⁷ À partir d'ici, le mot symbole désigne une convention pure.

⁸ Pour une amusante chronique sur ces étymologies, consulter l'*Actualité Chimique*.

⁹ Pour une analyse en profondeur de cette interdéfinition, où elle prend le nom de *dualité*, voir Groupe μ (2015) et particulièrement son *Epilogue*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BALABAN, Alexandru T. (2013), « Chemical Graph Theory and the Sherlock Holmes Principle », *HYLE*, vol. 19, n° 1, pp. 107-134.

BAUDET, Jean C. (2006), *La Vie expliquée par la chimie : comment la biologie est devenue moléculaire*, Paris, Vuibert.

CHRISTINGER, Raymond, ERACLE, Jean, SOLIER, Patrick (1980), *La Croix universelle*, Paris, Dervy Livres.

ÉDELINE, Francis (2010), « Les fonctions sémiotique et heuristique des symboles chimiques. De l'icône au symbole et retour », *Protée*, vol. 37, n° 3, pp. 45-56.

ELIADE, Mircea (1977), *Forgerons et alchimistes*, Paris, Flammarion.

GRAVES, Robert (1985), *The Greek Myths*, Harmondsworth, Pelican.

GROUPE μ (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.

GYUNG KIM, Mi (2014), « Stabilizing Chemical Reality : The Analytic-Synthetic Ideal », *HYLE*, vol. 20, n° 1, pp. 117-139.

KLEIN, Ursula (2001a), « Berzelian formulas as paper tools in early nineteenth-century chemistry », *Foundations of Chemistry*, n° 3, pp. 7-32.

KLEIN, Ursula (2001b), « Paper Tools in Experimental Cultures », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 32, n° 2, pp. 265-302.

KNIGHT, David (2003), « Exalting Understanding without Depressing Imagination », *HYLE*, vol. 9, n° 2, pp. 171-189.

LASZLO, Pierre (2003 [1996]), *Qu'est-ce que l'alchimie ?*, Paris, Hachette.

LASZLO, Pierre (2014), « Chemistry, Knowledge Through Action ? », *HYLE*, vol. 20, n° 1, pp. 93-116.

OBRIST, Barbara (2003), « Visualization in Medieval Alchemy », *HYLE*, vol. 9, n° 2, pp. 131-170.

- OCHIAI, Hirofumi (2013), « The Logical Structure of Organic Chemistry and the Empirical Adequacy of the Classical concept of the Molecule », *HYLE*, vol. 19, n° 2, pp. 139-160.
- SCHUMMER, Joachim (1996), « Zur Semiotik der chemischen Zeichensprache: Die Repräsentation dynamischer Verhältnisse mit statischen Mitteln », dans JANICH, Peter, PSARROS, Nicolas (dir.), *Die Sprache der Chemie*, Würzburg, Königshausen & Neumann, pp. 113-126.
- SCHUMMER, Joachim (2006), « Gestalt Switch in Molecular Image Perception. The Aesthetic Origin of Molecular Nanotechnology in Supramolecular Chemistry », *Foundations of Chemistry*, n° 8, pp. 53-72.

SÉMIOTIQUE ET BIOLOGIE

Bruno Canque
École pratique des hautes études

Denis Bertrand
Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Ayant engagé voici plusieurs années un travail en commun sur les relations entre sciences du langage et sciences du vivant (Bertrand et Canque, 2011), notre objectif ici est d'approfondir la possibilité de passerelles conceptuelles entre la sémiotique (et plus spécifiquement celle qui se fonde sur la praxis énonciative déterminant les sédimentations langagières et culturelles du sens) et les sciences du vivant (articulées ici autour des processus biologiques élémentaires). Notre hypothèse de travail repose sur l'existence d'une homologie formelle entre nos deux disciplines qui va bien au-delà d'une simple similitude entre la logique des faits de langage et ce que François Jacob appelait « la logique du vivant » (1970). Sur la base de cette homologie, il est possible d'envisager que des processus comparables de transformation et d'évolution sont à l'œuvre dans les objets d'études de chacune de nos disciplines tant au plan synchronique sur une échelle de temps stabilisée que diachronique dans une perspective évolutive.

1. Considérations sur le vivant

Le monde vivant nous paraît être par excellence l'univers de la sémiosi, univers de la production du sens, ce terme étant compris dans sa double acception d'orientation et de signification. Faire l'hypothèse qu'il n'y a de

sens et plus précisément de signification¹ qu'à l'intérieur du monde vivant revient, pour une part, à proposer une redéfinition du domaine d'extension de la sémosis en y incluant les phénomènes biologiques élémentaires, appréhendés à l'échelon cellulaire, lesquels pourraient relever d'une « épisémotique », au sens où Antoine Culioli (1991) parle d'épilinguistique, dont les contours et les caractéristiques restent à circonscrire. Mais il s'agit également, à partir de cette hypothèse initiale, de rompre avec un certain anthropocentrisme propre aux sciences du langage – même si aujourd'hui, dans le prolongement de l'éthologie, les frontières de l'« expression signifiante » entre les mondes humain et non humain sont de plus en plus interrogées.

Il va de soi qu'une telle hypothèse de travail soulève de nombreuses questions, nous exposant par là-même à de sévères objections. Il ne s'agit pas ici d'y répondre par anticipation, mais plutôt d'ouvrir un champ de discussion qui, nous l'espérons, se révélera fertile. Parmi les questions soulevées par notre approche nous pouvons citer celles-ci : peut-on parler de cognition et d'énonciation en dehors de l'activité psychique sous-tendant les faits de langage ? Existe-t-il un rapport homothétique entre cognition, ce terme étant considéré dans son acception générique qui est celle d'une activité mentale productrice de sens, et les phénomènes d'intégration permettant par exemple à une cellule d'adapter en temps réel son métabolisme et son activité fonctionnelle aux contraintes et aux fluctuations de son environnement ? Plus encore, ce rapport se justifie-t-il pour rendre compte des capacités de la cellule d'interagir et de communiquer utilement, c'est-à-dire d'une façon coordonnée avec ses voisines, que celles-ci lui soient phénotypiquement semblables ou qu'elles appartiennent à d'autres familles cellulaires ? Peut-on, par extension, envisager l'existence d'une forme de pensée qui ne soit pas mentale, qui ne soit ni consciente, ni même inconsciente, et qui, à la différence de l'intelligence artificielle, ne se contenterait pas de reproduire un certain nombre de schémas ou de comportements stéréotypés par le biais de calculs algorithmiques, mais qui serait dotée d'une capacité de singularisation, d'anticipation et même d'invention ? L'enjeu n'est pas mince.

Ainsi l'acceptation de pareilles prémices devrait-elle logiquement nous conduire à envisager l'existence de formes archaïques de « pensée » biologique propres à chacune des cellules de l'organisme ? Formes que l'on pour-

rait assimiler à des processus « délibératifs » de nature électro-chimique, conduisant à dépasser le postulat classique en vertu duquel le langage est considéré à la fois comme substrat, produit, et plus encore comme la condition même de la pensée du sujet parlant. Selon ces hypothèses, des passerelles se dessinent alors entre les processus de signification et de communication tels qu'il se manifestent dans un monde cognitivement élémentaire en apparence comme celui de la cellule et un monde cognitivement hyper-élaboré comme celui du langage avec sa double articulation et ses processus énonciatifs.

2. Du discontinu au continu : vers un gradualisme raisonné

Dans le travail déjà un peu ancien évoqué ci-dessus (Bertrand et Canque, 2011), nous avons tenté de donner une définition du vivant par les biais d'une double approche de recensement et de synthèse des caractères communs à l'ensemble des êtres vivants, qu'il s'agisse d'organismes simples comme les virus, d'espèces unicellulaires telles que bactéries, levures ou protozoaires, ou encore d'organismes complexes, métazoaires animaux ou végétaux. Cette réflexion nous avait rapidement éloignés de notre projet initial de recherche de critères définitionnels stricts. De sorte qu'au lieu d'établir une liste de caractères communs reposant sur des données biochimiques, organisationnelles ou fonctionnelles, nous nous étions davantage attachés à repérer topologiquement l'articulation entre animé et non animé, et ceci non pas en essayant de tracer une ligne virtuelle, telle une frontière démarquant phénomènes physiques et biologiques, mais au contraire d'une façon dynamique. C'est dire qu'on passe d'une approche discontinue, marquée par des seuils différentiels discrétisés, à une approche graduelle et donc continue, où la différenciation culmine avec des points d'intensité.

Ainsi, nous avons tenté de repérer conceptuellement le lieu où s'opère la transition entre la matière organique inerte et la matière organique vivante. S'agissait-il d'états différents de la matière organique ? De l'apparition de processus biosynthétiques, prémices des voies métaboliques ? De l'émergence de bio-polymères dotés d'une activité enzymatique ? Ou, comme le soutenait Bergson dans *Matière et Mémoire* (1896) du passage de processus de répétition mécanique de type action / réaction, qui supposent que la réponse à un stimulus donné soit univoque, prédictible et indéfiniment repro-

ductible, à des processus d'intégration d'un niveau supérieur ? Ces derniers seraient alors caractérisés par le fait que la réponse n'est pas nécessairement immédiate, qu'elle peut aussi être différée, ou bien ne pas avoir lieu et que, si elle survient, elle ne correspond plus seulement à la sommation d'un nombre plus ou moins étendu d'éléments afférents, mais qu'elle inclut ce qu'on pourrait appeler des « variables qualitatives ». Celles-ci relèvent de processus d'intégration multiformes dont la résultante est alors assimilable à une forme archaïque de cognition. En effet, ces processus confèrent au système considéré de nouveaux degrés de liberté, ainsi qu'une relative autonomie ouvrant sur des possibilités de transformation et d'évolution. Un tel modèle éclaire aussi les mécanismes de combinaisons langagières et les formes qui en résultent. On peut en effet considérer que les « variables qualitatives » qui spécifient telle ou telle forme phonologique, syntaxique ou sémantique propre à un état de langue donné ou à un certain usage résulte elle aussi de processus d'intégration qui eux-mêmes relèvent de formes de pensée différemment ancrées dans le monde, en amont de toute intentionnalité ou de toute conscience, pour engendrer des manifestations de sens.

Notre approche initiale consistait à adopter une définition minimaliste en considérant que le passage du physique au biologique s'opérait par l'établissement de correspondances terme à terme entre des bio-polymères de natures chimiques distinctes (telles qu'observées entre les chaînes d'acides nucléiques et les chaînes d'acides aminés formant la séquence des protéines) comme étant la condition initiale, autrement dit le préalable à la fois nécessaire et suffisant, de ce passage par la mise en acte de l'information : les correspondances terme à terme créent les conditions de son transfert et de son actualisation. Nous avons alors considéré que l'établissement de cette correspondance initiale, au terme d'un processus de réification et de linéarisation, pouvait être vu comme le fondement du concept d'information biologique et l'origine des processus évolutifs. D'un point de vue dynamique, cette correspondance permet également d'assurer à la fois le stockage, le transfert et l'exécution de ladite information. Selon cette perspective, nous en avons conclu qu'il n'y a pas d'opposition ni même de discontinuité entre le monde vivant et le monde physique. L'émergence des phénomènes biologiques devait plutôt être considérée comme l'un des prolongements possibles des processus physico-chimiques. Cette approche présente l'intérêt d'insérer la problématique de l'origine de la vie dans une dynamique évo-

lutive qu'on peut qualifier d'évolution anté-historique, fidèle au gradualisme darwinien, ayant comme principal avantage de rendre caduque la recherche d'un temps zéro du vivant, d'un hypothétique « big bang » biologique qu'en d'autres temps on eût appelé Création. On retrouve là le problème de l'origine des langues, dont on se souvient qu'en 1866, la Société de Linguistique de Paris, avait établi, dans l'article 2 de ses statuts, qu'elle n'admettait « aucune communication concernant, soit l'origine du langage soit la création d'une langue universelle ». Lorsqu'on lit, dans son article premier, qu'elle « a pour but l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique », on comprend qu'elle pose son objet dans sa factualité et dans son devenir, contre tout créationnisme. Sept ans après la parution de *De l'origine des espèces* (1859), la Société de linguistique inscrivait ainsi son objet dans une perspective résolument darwinienne.

3. Espaces du sens

Dans nos réflexions antérieures, nous n'avons fait qu'esquisser une approche à caractère topologique sur la multiplicité des espaces au sein desquels s'effectuent les phénomènes biologiques. Nous savons aujourd'hui, à partir de données expérimentales, que ces espaces peuvent varier dans des proportions extraordinairement larges, qu'il s'agisse de l'existence de simples unités de transcription génique, de groupes de gènes partageant la même dépendance vis-à-vis de régions régulatrices², ou de l'organisation à plus large échelle en « TAD » (*Topologically associated domains*). Ces derniers déploient dans l'espace des boucles d'ADN appartenant à différents chromosomes pour ouvrir leur combinatoire à d'autres boucles afin de constituer des entités fonctionnelles régulant de façon coordonnée l'expression de groupes entiers de gènes. Ces boucles sont resserrées à leur base par une protéine nommée « cohésine » qui assure la stabilité de ces « hernies ». Ce phénomène donne par là même une base physique au vieux concept de « programme » génétique. Mais il rejoint aussi un autre phénomène, propre au langage, ou plus exactement au discours, qui est celui de son élasticité. Greimas (1979) avait mis en évidence les deux opérations de condensation / expansion, illustrées l'une et l'autre par le « mot » d'un côté et sa « définition » de l'autre. L'expansion offrant par conséquent des portes d'entrée

à une multiplicité de paramètres – qu’interdit la condensation –, susceptibles d’accueillir et de générer de nouvelles entités discursives fonctionnelles.

À l’échelon cellulaire, ce concept d’*espace biologique* peut être étendu au fonctionnement intégré des réseaux neuronaux ou des cellules du système immunitaire, et même se décliner à l’échelle des organismes entiers. Les modalités de régulation qui viennent d’être décrites sont en adéquation avec la théorie de l’*intégron* formulée par François Jacob il y a près d’un demi-siècle. Il nous semble à présent que cette théorie de l’intégron qui repose sur une logique d’enchâssement des niveaux de régulation générant des plans de consistance d’ordre croissant, au fur et à mesure que l’on passe du gène au TAD, puis au noyau et à la cellule, et de là aux organes, mériterait d’être revisitée en prenant en considération la juxtaposition spatiale, ainsi que les connections fonctionnelles qui s’établissent entre les diverses unités et les différents niveaux de régulation. Pour les sémioticiens, cette analyse à caractère structural évoque la construction du parcours génératif de la signification, conçu comme une vaste structure intégrative à différents niveaux de généralité et de spécification, dont le problème central demeure, au sein de la théorie du langage, celui de la « conversion » de niveau en niveau.

Ce qui vient d’être exposé en termes topologiques, qu’il s’agisse du vivant ou du langage, vaut également pour les dimensions temporelles, autrement dit les échelles de temps des phénomènes biologiques. Celles-ci, ainsi que Darwin l’avait magistralement souligné dans *De l’origine des espèces* (1859), varient entre la nano-seconde pour les réactions enzymatiques et les millions d’années pour les processus évolutifs. Peut-être aurions-nous besoin de définir ici un concept de téléologie locale intervenant à l’échelle individuelle et en vertu duquel, le « telos » de l’individu consisterait à préserver l’autonomie conquise sur le monde physique à travers des processus d’homéostasie, de reproduction et d’évolution. Car pour un être vivant une seule question se pose : comment répondre de façon adaptée aux variations continues de son environnement, que ce soit de façon locale et transitoire en modifiant son régime métabolique, ou de façon globale et pérenne par le biais de processus évolutifs ? Dans le domaine du langage, se joue ici la relation entre idiolecte, sociolecte et plus largement usage. La transmission de la langue implique l’appropriation, et celle-ci s’exprime dans la singularisation d’une pratique sur le fond d’un système vécu comme

stable parce que son tempo évolutif échappe à toute saisie dans l'espace générationnel.

4. Évolution et praxis énonciative

Il convient de rappeler que c'est sur les bases qui viennent d'être énoncées, à partir du postulat que la transition entre processus physiques et phénomènes biologiques s'opère à travers l'établissement d'une correspondance entre bio-polymères, que nous avons envisagé une homologie formelle entre le champ du bios et celui de la sémiosis, en amont du logos proprement dit. L'énonciation au sens d'Émile Benveniste (« est ego qui dit ego », 1966) ne serait dans cette perspective qu'une manifestation particulièrement élaborée (celle du logos) dans une chaîne graduelle d'expression du sens qui intègre, au niveau même le plus élémentaire, des opérations d'ordre cognitif. La continuité – qui n'est pas identité – entre énonciation humaine et expression animale peut se décliner plus profondément, jusqu'à l'échelle cellulaire. Et on peut déceler, chez les individus-cellules, des opérations d'élaboration « cognitive » et de manifestation du sens.

La question remonte, en réalité, au début des années 1960 avec le décryptage du code génétique rapidement assimilé à une sorte d'alphabet biologique donnant lieu à une multiplicité d'éléments lexicaux et à une syntaxe d'agencements. Il serait toutefois erroné de considérer le code génétique comme un alphabet, c'est-à-dire comme un paradigme originaire virtuel duquel procéderait la logique du vivant à la manière d'une actualisation textuelle. L'analogie n'est pas textuelle et la réalité est évidemment beaucoup plus complexe. C'est précisément la raison pour laquelle nous avons voulu définir le vivant par l'émergence *de novo*³ du réseau de correspondances terme à terme déjà décrit plutôt qu'avec celle du code génétique qui, nous semble-t-il, conduit à une impasse théorique comparable à celle de la recherche du temps zéro du monde vivant. À travers ce prisme, le vivant apparaît plutôt comme la résultante d'une dynamique évolutive intrinsèque au monde physique que comme le résultat d'un accident ou d'une intervention exogène. Il est le produit toujours en production et en devenir d'un processus qu'on saisit en son mouvement même. L'une des implications possibles de ce point de vue est qu'il serait illusoire et trompeur de rechercher une forme d'équivalence entre expression génique et praxis énonciative articulée au-

tour du concept de code : cela conduirait à proposer une séquence linéaire qui tendrait à faire du langage le produit ultime d'une chaîne logique qui ne distinguerait plus l'organisation des systèmes de leur évolution.

Il nous paraît donc préférable de nous en tenir à l'hypothèse que les deux extrémités de l'espace de la sémiosis – bios et logos – seraient soumises à des contraintes économiques de même nature. À l'instar de l'information génétique qui condense et contient en puissance l'ensemble des possibles d'un organisme vivant, lesquels se déploient dans le fait même d'exister, les structures du langage contiennent elles aussi en puissance la combinaison ouverte de ses manifestations potentielles. Le langage, réalisé à travers la diversité des langues, ou plutôt l'infinité de leurs occurrences discursives évolutives, peut être compris comme la résultante d'une condensation-sélection au sein de l'activité psychique. De sorte que l'information génétique et l'activité psychique se caractérisent toutes deux par un processus synthétique de réduction massive de leurs dimensions, de leurs potentialités et de leur composition, cette réduction ayant pour conséquence d'aboutir à des processus linéaires bidimensionnels qui reposent sur la combinaison d'un nombre limité d'éléments simples (on pense ici à la fois aux bases nucléotidiques composant la séquence de l'ADN et aux sélections phoniques donnant lieu, à travers leurs combinaisons, aux systèmes phonologiques de la chaîne signifiante). Le vivant saisi dans sa dynamique propre et envisagé à partir du contrôle de l'expression génique peut donc être vu comme un processus de complexification et d'expansion opérant dans une multiplicité de dimensions temporelles et spatiales et ayant comme finalité d'établir le continuum sensoriel (perception / intégration) et réactionnel (adaptation fonctionnelle) indispensable pour assurer la pérennité des individus. Considéré sous le même angle, le langage semble obéir à une logique en miroir dans la mesure où il consiste en un processus de condensation extrême des dimensions de l'activité cérébrale, que celles-ci soient d'ordre sémiotique (psychique), autrement dit productrice d'une sémiose conscientisable, ou épisémiotique (anté-psychique), souterraine, inconsciente et informulable, se traduisant par l'émission d'un nombre limité de phonèmes dont la combinaison est porteuse d'une signification partagée par le locuteur et son destinataire. L'énonciation, loin d'être seulement envisagée comme parole assumée par un sujet énonciateur, est alors plus profondément enfouie dans une praxis énonciative prenant en charge, à hauteur d'une collectivité par-

lante, les différents niveaux d'articulation de l'expression, aussi bien balbutiante que répétitive, jusqu'à cette forme finale, particulièrement élaborée, qu'on nomme énonciation.

Sans doute faudrait-il dépasser notre conception non seulement anthropocentrée mais aussi ethnocentrée, et opérer un double déplacement – ou renversement – de point de vue. D'une part, en s'émancipant du point de vue largement répandu dans les sciences humaines qui consiste à fonder l'homologie entre le bios et le logos sur l'écriture (les fameux « codes », qu'ils soient génétiques ou de la route, c'est-à-dire élaboration « en bout de chaîne » où ne peut opérer cette homologie) plutôt que sur l'acte d'énonciation lui-même, c'est-à-dire sur les opérations de construction du sens. Et d'autre part, second renversement de point de vue, en rompant avec une conception purement hiérarchique de l'évolution consistant à appréhender le bios à partir du logos et à considérer le langage du sujet parlant, non seulement comme le point culminant de l'évolution, mais aussi comme ce qui accomplit le passage de l'animalité à l'humanité. À cet égard, il nous semble plus fécond sur le plan théorique de considérer le langage comme un système biologique parmi d'autres et d'aborder par conséquent son étude dans une perspective plus large qui pourrait être celle d'une sémiosiologie générale à laquelle appelait Saussure lorsqu'il définissait la « sémiologie ». L'étude de « la vie des signes dans la vie sociale » (1995 [1916] : 33), intégrant la linguistique aux autres univers signifiants et n'en constituant « qu'une partie », présuppose en effet la prise en compte des modes de constitution et de devenir de cette sémiosiologie transversale.

Mais, en nous en tenant au seul domaine de la langue, on peut préciser la relation entre les champs du bios et du logos. En effet, s'il existe une différence qualitative entre ces deux champs, elle réside plutôt, nous semble-t-il, dans la nature physique du langage oral qui repose sur l'émission de signaux sonores dont la transmission s'opère sous une forme dématérialisée dans toutes les dimensions de l'espace extérieur au locuteur. Les signaux sonores acquièrent par conséquent la même valeur sociale au sein du groupe d'individus que les signaux chimiques échangés entre elles par les diverses populations cellulaires composant un organisme. À sa manière, à l'instar des autres systèmes biologiques, et dans le champ qui lui est propre, le langage assure la continuité du sens à travers la juxtaposition et la combinaison d'un nombre limité de phonèmes et de structures sémiques hiérarchique-

ment organisées (hyperonymes / hyponymes).

Dans ce contexte, quelle place donner à l'écriture qui, elle, est spécifiquement humaine ? Peut-être faut-il la considérer sous une double perspective, à la fois comme outil de réification du langage parlé et comme outil de formalisation de la pensée humaine qui en permet l'inscription diachronique. Mais nous souhaiterions aussi, pour terminer, nous interroger sur le statut des chaînes sémiotiques, où toute sémiose intègre un signifiant matérialisé (sonore, écrit, gestuel ou autre) à des constructions syntaxiques (du morphème à la phrase et au discours) et à des élaborations sémantiques déployées en isotopies et en transformations narratives. Il nous semble que, même si leurs formes (phonémique comme sémémique) sont soumises à d'infinies modulations, cette sémiose n'a rien d'arbitraire. Dès lors que nous la considérons pour elle-même, quelle que soit sa disposition, elle acquiert une légitimité qui lui est propre, propre au sens où elle répond à une double nécessité en obéissant à une double contrainte d'ordre collectif et individuel, collectif en tant que transmission et individuel en tant qu'appropriation. Dans cette perspective, on peut considérer que le fondement et la valeur de la sémiose reposent sur sa bivalence. Il ne suffit pas qu'elle permette d'établir une correspondance entre des entités sonores et des objets physiques ou idéels. Il faut également qu'elle puisse se stabiliser avec la même valeur au sein d'un ensemble de locuteurs. Seule la praxis énonciative fonde cette valeur de la relation sémiotique entre les matérialités signifiantes et les contenus qu'elles suscitent.

En sémiotique, on parle de « praxis énonciative » pour désigner la myriade des énonciations individuelles qui constitue la masse parlante, coextensive avec la temporalité vivante de la langue. Cette praxis engendre ce que Louis Hjelmslev nomme l'« usage » (1971 [1943]), c'est-à-dire « l'ensemble des habitudes linguistiques d'une société donnée » (Greimas et Courtés, 1979 : 412). Chaque locuteur dispose d'une autonomie limitée et se voit contraint, pour s'exprimer, de convoquer les produits de la praxis, l'usage qui est déposé dans la langue et qui forme sa grammaire, son lexique, sa phraséologie, son découpage du sens sur l'horizon du monde. Mais il contribue néanmoins par sa pratique individuelle à faire évoluer aussi le système. Sans le foisonnement d'énonciations individuelles, pas de formation de règles. La langue ne fait système que par la pratique de la parole. Le temps de la langue, sa puissance d'évolution permanente et conti-

nue, ses transformations incontrôlables hors de tout infléchissement intentionnel, sont coextensifs avec la masse parlante. Mais ce qui est idiolectal – chaque locuteur génère inévitablement cet espace de liberté, hypertrophié dans le « style » d'un auteur – se fait sociolecte avant de se fondre en une régularité généralisable, voire une règle de grammaire. Ainsi, le potentiel de disponibilité à tout devenir langagier qui commence avec les balbutiements de l'enfance trouve sa régulation dans l'adaptation aux contraintes qu'impose l'environnement ; et inversement, celui-ci s'infléchit, de convocation en révocation, sous la poussée des paroles individuelles.

5. Pour conclure

La question qui se pose alors est celle des limites transformatrices et évolutives de la praxis énonciative : le problème devient celui d'une stabilisation, d'un repère qui permettrait de passer de l'expérience vive à une connaissance à la fois différée et créatrice. Cette stabilisation prend nécessairement forme d'inscription, d'empreinte, bref d'écriture. L'écriture est alors l'équivalent d'une génétique. Chaque génome dans chaque cellule est une bibliothèque : il contient à la fois la mémoire de l'espèce et les clefs de son devenir. Et à l'inverse, on peut dire que chaque bibliothèque, grande réserve d'écriture, est à la fois mémoire de langue, garante de transmissibilité, source de création infinie. Ainsi l'écriture, par-delà l'oralité, assure la jonction la plus serrée entre la semiosis et le bios. Elle est à la fois décision d'inscription, réservoir d'expression, exigence de mémoire : par la matérialité du sens détachée de sa source et déposée sur un support, elle est fondatrice d'une connaissance transmissive et partageable.

NOTES

¹ Nous reprenons ici la distinction entre « sens » et « signification » proposée par Greimas et Courtés (1979 : 352). Elle consiste à opposer les deux termes en réservant le terme de *sens* « à ce qui est antérieur à la production sémiotique : on définira ainsi la *signification* comme le sens articulé », c'est-à-dire analysable à travers les deux plans de toute sémiotique (plan de l'expression et plan du contenu), au-delà de la part commune aux deux termes qui vise la *substance* du contenu.

² Espaces appelés « enhanceurs » ou « locus control regions ».

³ En biologie, la locution *de novo* signifie « nouvellement synthétisé ». Cette locution désigne aussi la production de molécules complexes à partir de molécules simples.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BERGSON, Henri (1896), *Matière et mémoire : essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Alcan.
- BERTRAND, Denis (1993), « L'impersonnel de l'énonciation : conversion, convocation, usage », *Protée*, vol. 21, n° 1, pp. 25-32.
- BERTRAND, Denis, CANQUE, Bruno (2011), « Sémiotique et biologie. Le "vivant" sur l'horizon du langage », *Signata*, vol. 2, pp. 195-220.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- CULIOLI, Antoine (1991), *Linguistique de l'énonciation*, Paris, Ophrys.
- DARWIN, Charles (2013 [1859]), *De l'origine des espèces*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HJELMSLEV, Louis (1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- JACOB, François (1970), *La Logique du vivant, une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard.
- LAMARCK, Jean Baptiste (1994 [1809]), *Philosophie zoologique*, Paris, Flammarion.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHRÖDINGER, Erwin (1993), *Qu'est-ce la vie : de la physique à la biologie*, Paris, Le Seuil.

SÉMIOTIQUE ET MÉDECINE

Jean-Michel Wirotius
Université de Limoges
Institution Maurice Coutrot

Dans ce texte nous conviendrons d'appeler « sémiotique » le cadre général et académique de la science des signes et « sémiologie » son application au champ médical. En effet, le mot commun dans le monde de la santé pour rendre compte des signes médicaux est pour la France et l'Europe celui de « sémiologie ». Ce terme ne s'est pas exporté sur le continent nord-américain qui pour les mêmes registres parle de « clinique » et de « signes » sans utiliser le mot de « sémiologie » ou de « sémiotique ».

La sémiotique offre dans ses développements contemporains des outils pour analyser les signes médicaux et permettre leur mise en mots, leur écriture, même si la traduction des langages corporels vers les langues naturelles reste une tâche complexe et toujours très partielle et schématique.

Décrire la sémiologie d'une pratique clinique n'est pas une tâche aisée. Alors pourquoi s'y atteler ?

– Une sémiologie qui n'a pas d'écriture n'a pas de visibilité, de présence. Le signe est par essence « transparent » et son plan d'expression ne se laisse pas analyser et observer facilement.

– La recherche clinique nécessite une écriture pour penser le sujet. Sans écriture de la clinique, les recherches de terrain, par exemple pour le champ de la Réadaptation, se cantonnent aux niches médicales (Wirotius, 2000), aux évaluations, aux aspects interventionnels, à l'analyse descriptive des situations, et laissent de côté la clinique du handicap qui est pourtant au cœur de la vie quotidienne des professionnels de la Réadaptation.

– Sans une mise en mots, une sémiologie ne peut guère s’enseigner à ceux qui n’ont pas un accès direct au groupe dépositaire des savoir-faire professionnels.

– Le sens commun vient volontiers combler le vide d’écriture sémiologique, sans permettre le ressenti du manque comme moteur des recherches cliniques.

La retranscription d’une pratique sémiotique n’est jamais parfaite. Il y a forcément un hiatus entre la pratique et sa retranscription dans la langue. D’autant qu’apprendre une pratique par la seule connaissance de sa réécriture ne donne pas accès à son usage. Quelqu’un qui apprendrait parfaitement dans les livres toute la sémiologie cardiologique ne pourrait guère exercer la cardiologie clinique.

1. Les signes et les symptômes en médecine

1. 1. Un développement historique

Les descriptions de la sémiologie médicale et de ses principes sont antérieures à la naissance de leurs applications dans le champ linguistique¹ et des sciences humaines. Les liens, les ponts entre ces deux champs culturels ont toujours été difficiles à mettre en place. Georges Mounin écrit :

La lecture de la thèse de François Leguil (1977) est décourageante au premier abord. Elle fait à chaque page toucher du doigt la difficulté, voire l’impossibilité de communiquer réellement entre discipline voisines (ici entre linguistique et médecine) faute d’un langage commun. C’est bien le même français, les mêmes mots, la même grammaire ou presque, mais ce n’est jamais (ou presque) la même langue. On a l’air de parler des mêmes concepts, mais on ne semble presque jamais parler de la même chose. (1981 : 43)

La sémiologie occupe en médecine une place très privilégiée et centrale même si elle est devenue au fil des années surtout une pratique clinique, alors qu’elle a fort peu contribué dans ces dernières décennies à la construction des savoirs fondamentaux sur les signes. Pour retrouver la trame théorique de la sémiologie médicale, il faut la rechercher dans des ouvrages très anciens (Auber, 1853). Au XVI^e siècle, on donna un nom à la sémiologie qui était alors pronostique et, au XVII^e siècle, elle fut réunie à la pathologie.

Les livres contemporains de sémiologie décrivent leur objet, en listant les signes des maladies, sans expliquer les fondements de cette pratique et certains sémioticiens comme Roland Barthes l'ont regretté :

J'espérais quoique n'étant pas médecin saisir facilement quelques principes de la sémiologie médicale dans les livres qui portent ce titre ; ces livres ne m'ont rien apporté parce qu'ils sont hautement techniques, hors de portée de ma lecture, et aussi parce qu'ils ne comportent aucune conceptualisation de la sémiologie ni aucune théorie de la science des signes médicaux. (1985 : 274)

1.2. Les signes et les symptômes

La référence aux signes et aux symptômes en médecine est au cœur de la question sémiologique. Cette opposition de base s'est peu à peu transformée en un amalgame des deux représentations vers un usage unique du sens construit. Pour *Le Littré* (1878) :

On ne doit pas confondre le signe avec le symptôme. Le signe se rapporte à l'état actuel, à ce qui a précédé, à ce qui surviendra. Le signe est une conclusion que l'esprit tire des symptômes observés ; le signe appartient plus au jugement, et le symptôme au sens.

En médecine le mot symptôme correspond à la notion d'indice. Mounin précise :

Il n'est pas question d'exiger de la médecine, après un usage aussi ancien, d'abandonner le mot signe pour le mot propre symptôme ; mais il importe de se souvenir toujours qu'en médecine un signe, c'est un symptôme, c'est-à-dire un indice dans l'acception la plus pure de ce concept. (1981 : 50)

Pour Auber :

Il ne faut confondre les symptômes ni avec les phénomènes ni avec les signes : toute action, tout changement qui a lieu dans le corps sain est un simple phénomène et non pas un symptôme ; tout changement qui s'opère dans le corps malade et qui se lie immédiatement à une affection dont il est

l'effet, est absolument et véritablement un symptôme. Le symptôme diffère du signe en ce que le signe est une conclusion que l'esprit tire du symptôme, tandis que le symptôme est simplement une expression, une manifestation. En d'autres termes : le symptôme est un phénomène morbide que tout le monde peut voir et saisir ; le signe, au contraire, est un jugement, une induction, une déduction que le médecin seul peut tirer de l'observation des phénomènes ou des symptômes. Il en résulte que dans un symptôme l'homme du monde ne voit qu'un phénomène, tandis que le médecin y découvre des signes qui deviennent ultérieurement pour lui le point de départ, le point d'appui, et comme la règle de sa pratique médicale. (1853 : 446)

1.3. Une base pour l'enseignement de la médecine

La sémiologie est l'objet même de l'enseignement médical de base. En première intention, on apprend à l'étudiant en médecine à lire les symptômes présentés par les patients, à les transformer en signes pour aller vers le diagnostic des maladies. Cette sémiologie très vivante est en continuelle reconstruction selon les moyens diagnostiques, la connaissance des maladies, de leur typologie et l'évolution des stratégies thérapeutiques, des objectifs de soins. Cet apprentissage est long et laborieux car la sémiologie est très vaste et elle n'a rien de rationnel et d'évident même si chaque symptôme a un lien direct avec l'organe lésé : le choix des signes relève de leur pertinence diagnostique affinée au fil du temps par des générations de médecins et non de constructions logiques, établies *a priori*. Dans le livre *Sémiologie médicale*, les auteurs notent :

La sémiologie est de toutes les matières demandées aux divers examens qui s'échelonnent sur les six années d'études médicales, la plus importante, la seule importante peut-être. Elle est en effet, le lieu de rencontre des signes cliniques et des données scientifiques indispensables au médecin, ainsi que le point de départ des constructions permettant de reconnaître puis de classer les maladies ». (Mathé et Richet, 1965 : préface – non paginée)

Villey expose en première page du *Bulletin du Conseil de l'Ordre des médecins* (1986) un Plaidoyer pour la sémiologie : « L'enseignement de la sémiologie doit représenter l'axe, le pivot des études. [...] C'est à partir de

la sémiologie que les études deviennent véritablement médicales. Car la médecine c'est d'abord le diagnostic ».

Les signes en médecine sont décrits et enseignés de façon commune à tous les professionnels de santé. Enseigner la connaissance des maladies, c'est enseigner la sémiologie médicale comme une base des savoirs partagés avant d'aborder ensuite pour chacun les aspects plus spécifiques d'un champ professionnel.

1.4. Un flou conceptuel

La « sémiologie », d'une manière générale, n'a plus de présence théorique dans l'enseignement médical, dans les livres qui s'énoncent comme des livres de sémiologie. Elle n'a plus de place dans la réflexion au quotidien des professionnels, elle va de soi, elle est le langage transmis des médecins. Elle est donnée comme une description empirique et validée par l'expérience. Nul ne sait dire aujourd'hui ce que sont les signes et les symptômes autrement qu'en les nommant. Le signe de Babinski (du nom du médecin éponyme) est emblématique de la construction de la sémiologie médicale entre un symptôme et sa signification :

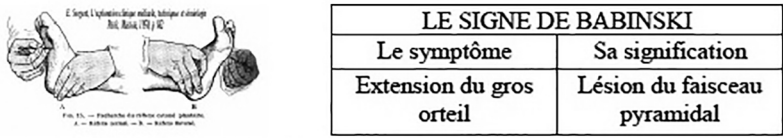


Figure 1 : Un signe emblématique en médecine, le signe de Babinski

La sémiologie n'est pas une discipline dont on enseigne les bases conceptuelles. Certains déplorent cette situation, cette perte des repères sémantiques. Les étudiants en médecine actuels ont beaucoup de mal à faire la différence entre les signes et les symptômes.

On propose une description matérielle des signes médicaux sous la forme de dictionnaires, de listes de signes, mais rien n'est dit des principes de base qui fondent en médecine les principes sémiologiques. La sémiologie est décrite comme une liste de signes qui sont les produits de l'histoire de la clinique et du consensus médical, mais il n'est plus question de son iden-

tité, de sa structure. Elle constitue un patrimoine partagé et rien ne semble utile à développer au niveau théorique tant sa position est statutaire et non discutée. Elle n'est plus questionnée d'autant que les performances actuelles de l'imagerie médicale (Sicard, 2002) laissent croire qu'il ne s'agit pas tant de lire des signes en médecine à partir de l'observable du corps malade, mais de percevoir directement un corps en images.

Le discours sur la sémiologie contemporaine se fonde dans l'ensemble des descriptions cliniques des maladies. Connaître une maladie, pour un professionnel de santé, c'est en connaître la sémiologie sans qu'une ligne de démarcation ne sépare nettement les symptômes et les signes de l'ensemble des descriptions cliniques. Les approches sémiotiques permettent de redéfinir la spécificité de la sémiologie au sein de la clinique médicale.

Ainsi, la sémiologie médicale reste une énigme tant pour ceux qui l'abordent du côté de la sémiotique, puisque rien n'est dit de sa structure dans les livres de médecine contemporains, que pour les médecins pour lesquels elle est une pratique, un langage dont la description formelle n'est pas ressentie comme utile à l'exercice quotidien. L'essentiel est d'en être dépositaire par l'usage comme pour tout autre langage, et non d'en déchiffrer les mécanismes.

2. Les deux sémiologies en médecine : la sémiologie des maladies et la sémiologie des handicaps

La sémiologie médicale a aujourd'hui deux versants, qui correspondent aux deux grandes composantes de la santé, représentées par la « maladie » et par le « handicap » avec la sémiologie des maladies et la sémiologie des handicaps. La notion de « maladie » est pour la médecine une connaissance très ancienne dont les représentations communes et professionnelles sont bien identifiées. La notion de « handicap » a beaucoup moins de passé et sa mise en place formelle par les instances internationales² date des années 1980. Cet autre champ sémiologique, celui des handicaps, a une écriture encore en phase de construction et de théorisation³. En effet les sémiologies en médecine sont une pratique clinique transmise dans l'exercice professionnel, mais aussi un discours écrit et transmis de façon formelle et académique dans l'enseignement. Si les deux composantes relèvent d'une même entité sémantique, elles sont pourtant disjointes dans leurs modalités signi-

fiantes : une expression corporelle directe ou médiatisée (par l'imagerie, la biologie...) dans un cas et une écriture dans la langue dans l'autre cas.

2.1. La sémiologie des maladies

La sémiologie à visée diagnostique part des symptômes et va au fil d'ajustements permanents vers le diagnostic des lésions responsables de la maladie, pour localiser la zone lésée et sa cause. C'est de fait « LA » sémiologie, celle qui est implicite si rien d'autre ne vient préciser le champ. Elle est à la fois générale et singulière pour chaque chapitre de la médecine. Ainsi on parle de sémiologie médicale, chirurgicale, cardiologique, etc.

Le signe médical est construit sur une base très classique, au moins tel qu'il est reformulé dans les écrits. Un signifiant que la médecine nomme le symptôme et un signifié, le sens que le symptôme va prendre pour la médecine. Cette double composante, le symptôme et sa signification, compose le signe médical. Ces signes sont listés par maladie et font l'objet des ouvrages de sémiologie.

Le signe médical doit pouvoir être observé, par la vue, le toucher, l'audition de façon directe ou non par les bilans complémentaires, avoir un lien constant et certain avec la zone corporelle lésée, être stable quel que soit le contexte personnel et social de l'observation clinique, et si possible être spécifique de la maladie en cause. Ce dernier caractère définit le signe « pathognomonique » qui est tout autant précieux que rare.

Le principe de la sémiologie médicale commune peut être illustré par l'exemple de la phlébite. La thrombose veineuse des membres inférieurs est l'une des complications toujours possible après une phase d'immobilisation, d'alitement, de moindre activité.

Les signes valent à la fois par eux-mêmes, par leur coprésence et par leur évolution temporelle. Par exemple, une douleur du mollet va s'inscrire différemment dans la sémiologie selon qu'elle succède à un effort physique, à une course ou à un alitement, à une immobilisation prolongée, pouvant témoigner dans un cas d'une contracture musculaire ou dans l'autre d'une phlébite :

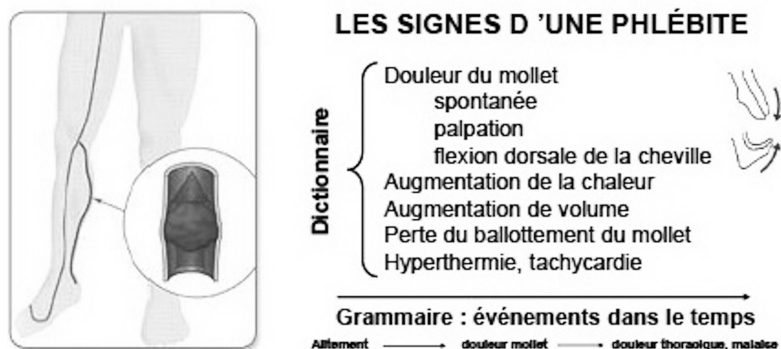


Figure 2 : Un exemple de la sémiologie médicale commune :
les signes d'une phlébite

La sémiologie présente à la fois une composante pratique à base sensorielle et cognitive que chaque professionnel de santé va construire au fil des interactions avec les personnes malades et une composante écrite, descriptive qui met en mots cette expérience clinique. Ces deux composantes « internes » à chacun, et « externes » sont en relation et la validation des connaissances médicales se fait tout à la fois sur les versants pratiques et théoriques, lors de l'exercice hospitalier et des examens formels écrits.

La construction de la sémiologie dépend des zones d'arrivée, du parcours des significations, des connaissances du moment en termes de maladies et de thérapeutiques. Sa vocation est ainsi pratique et doit permettre d'aller vers les directions « utiles ». La sémiologie médicale est très liée à la tradition médicale, à la clinique et à l'enseignement académique. Elle évolue au fil des décennies, pour son pôle diagnostique, selon trois principaux facteurs : (1) la nosographie et la nosologie (Lantéri-Laura, 1984), soit la classification et la dénomination des maladies, (2) les stratégies d'aval, institutionnelles, thérapeutiques, professionnelles et (3) les moyens d'investigation disponibles (cliniques, radiologiques...). La sémiologie en médecine comprend des signes cliniques, mais aussi des signes paracliniques (biologiques, radiologiques...) qui aujourd'hui ont supplanté en termes de pertinence la seule observation du corps.

La sémiologie médicale retient comme symptômes des éléments qui répondent à des critères généraux : outre le fait d'être identifiables, il faut

qu'ils soient communs à tous les patients porteurs de la même lésion, et qu'ils soient stables dans le temps si la lésion persiste. De ces remarques, on infère que l'on a en retour la sensation que tous les patients se ressemblent car ils ont produit par principe tous les mêmes symptômes. Or les sémiologies et leurs niveaux de pertinence ne se contentent pas d'être des langages. La sémiologie est aussi un point de vue qui oriente les regards et les pratiques cliniques, diagnostiques et thérapeutiques. D. Widlöcher, dans *Les Logiques de la dépression*, précise :

Faut-il donc (à la dépression) lui reconnaître le statut de maladie ou le lui refuser? [...] La notion de maladie obéit avant tout à des fins pratiques. Il s'agit de reconnaître un état identifié et de le traiter. La démarche clinique commence lorsque l'état de maladie est admis. [...] Il est vrai qu'il n'existe que des malades, mais la tâche du clinicien est de reconnaître derrière les particularités individuelles, les signes d'une maladie universelle [...]. Le clinicien doit opérer une réduction des données d'observation et les convertir en signes de la maladie. Ceci nécessite qu'il dispose d'un code et qu'il sache déchiffrer les données empiriques en fonction de ce code. Cette réduction de la conduite concrète au signe est en effet inséparable de l'établissement de la liste des symptômes qui définissent la maladie. C'est même le fait que, d'un malade à l'autre, on retrouve les mêmes signes, qui authentifie la maladie comme une entité autonome. (1983 : 36)

La description des signes est, dans le champ médical, plus orientée vers le dictionnaire que vers la grammaire. Apprendre la sémiologie médicale, c'est d'abord apprendre la liste des signes de l'affection correspondante.

La sémiologie médicale commune véhicule des valeurs axiologiques majeures (guérir l'autre) et réfère à une entité unifiante, la maladie, jugée comme une totalité indépassable et émotionnellement forte mais apaisante. Savoir l'origine d'un trouble lève au moins pour partie l'anxiété correspondante.

2.2. La sémiologie des handicaps

Il y a aujourd'hui une dualité sémiologique en médecine (Wirotius, 2012) : la sémiologie des maladies permet le diagnostic des maladies, et la sémiologie des handicaps construit la grammaire fonctionnelle correspon-

dant aux « handicaps ». La sémiologie des maladies connaît des effets de zoom dans les diverses spécialités médicales, cardiologie, pneumologie, gastroentérologie, etc., et la sémiologie des handicaps est déployée en médecine au sein de la spécialité dédiée à ce champ des soins, la « Médecine Physique et de Réadaptation » (André, 2003).

TABLE 48-8. Medical diagnosis versus rehabilitation diagnosis

Medical diagnosis	
Pathology (e.g., infarction) → Neurologic deficits (e.g., hemiplegia)	
Rehabilitation diagnosis	
Impairments (e.g., hemiplegia) → Disability (e.g., inability to walk)	

Figure 3 : Diagnostic médical *versus* diagnostic en Réadaptation
(Brandstater, 1998 : 1177)

Ce champ culturel nouveau, celui du handicap (Rossignol, 2010), est partagé aujourd'hui dans le monde⁴, et correspond à la dénomination de la « Réadaptation »⁵ pour le monde de la santé. Le mot « Réadaptation » a ainsi un usage double comme mot englobant l'ensemble du champ des soins dédiés aux corps handicapés et comme un des éléments du parcours de soins dans le schéma aspectuel des 3R (Rééducation – Réadaptation – Réinsertion).

Le handicap pour le monde sanitaire, et aussi au-delà, est une véritable innovation, puisqu'il apporte de façon conjointe et la problématique, celle du « handicap » opposée à la maladie, et les stratégies conceptuelles et professionnelles pour y répondre. La santé n'a plus comme seul référentiel le dictionnaire des maladies et les traitements lésionnels, mais aussi cet autre chapitre, celui du handicap. Certes les innovations conceptuelles (ici le « handicap » des Classifications Internationales des Handicaps (OMS, Genève, 2001)) ont des effets beaucoup moins spectaculaires et immédiats que les innovations matérielles, technologiques, mais elles agissent en profondeur et de façon durable sur les pratiques professionnelles. Nous ne sommes encore qu'aux prémises de cette révolution culturelle contemporaine (Wirotius, 2015).

La sémiologie des handicaps vient compléter la classification internationale des handicaps. Cette dimension perceptive et sémiologique est ce que le clinicien analyse dans sa confrontation directe, immédiate avec la personne handicapée. C'est un point de vue autre, mais complémentaire, par rapport aux stratégies cognitives de segmentation en parties de la notion de unifiée de « handicap » dans les sous-chapitres des classifications internationales des handicaps. La sémiologie construit l'entité handicap que les classifications (CIH, CIF⁶) vont désassembler pour en faire apparaître les composants pertinents :

Le sujet « handicapé »	
La sémiologie des handicaps	Les classifications internationales des handicaps
La forme et les fonctions	Déficience, Activité, Participation
Le clinicien en Réadaptation	La société en interaction

Tableau 1 : Sémiologie et classification des handicaps

La Réadaptation conserve une sémiologie qui utilise de façon préférentielle la lecture immédiate et directe du corps. Une des questions posée est de savoir si cette situation est liée à la structure même des unités signifiantes en rééducation ou à une phase préliminaire qui verrait ensuite l'arrivée d'autres médiations corporelles comme l'imagerie, la biologie. Actuellement, les éléments pertinents sont habituellement colligés dans ce que l'on nomme des bilans et par les enregistrements audio ou vidéo.

Le mot handicap a (au moins) deux significations qui se recoupent sans se superposer. Dans la langue, dans les discours des médias, le handicap est duel, avec un cadre social : les personnes handicapées (Wirocius, 2008 : 130-145) et un cadre médical : le corps handicapé comme la somme des troubles fonctionnels en rapport avec une maladie, avec des lésions corporelles. Les deux ensembles sont en intersection, en interaction, mais ne sont pas confondus. Le « handicap » dont nous parlons ici correspond à cette seconde analyse comme la somme de troubles fonctionnels envisagés sur le plan analytique et syntaxique :

ÊTRE UNE PERSONNE HANDICAPÉE	AVOIR UN CORPS HANDICAPÉ
Discret	Continu
Définition sociale	Définition individuelle
Représentations	Sensations
Qualité	Quantité

Tableau 2 : Le handicap, sa signification sociale et médicale

L'opposition maladie / handicap est constitutive des deux Classifications Internationales des Handicaps qui vont se succéder à partir des années 1980. La maladie comme lieu d'unification des significations en médecine est aujourd'hui complétée par le concept de « handicap ». Ces deux représentations de la santé sont à la fois opposées et conjuguées :

LA MALADIE	LE HANDICAP
Paradigme (« ou »)	Syntagme (« et »)
État (ontologie)	Discours du corps
Dénomination (discret)	Gradation (continu)
Dictionnaire	Grammaire
Décontextualisé	Contextualisé
Terminologie	Lexicologie
Survenir, subir	Devenir, agir
Faire	Faire-faire (factitif)
Interventions	Activités
Temps de la maladie (vitesse, tempo)	Temps du corps (durée, aspect)
Descendant	Ascendant
Intensité	Quantité

Tableau 3 : La maladie et le handicap

Ce que l'on nomme la « classification » des handicaps, par homologie avec le champ médical et la classification internationale des maladies, ne correspond pas à une possibilité de dénomination des situations cliniques. Les « handicaps » se présentent non pas comme un dictionnaire, comme pour les maladies avec ses 16000 entrées, mais comme une grammaire fonctionnelle, où toutes les fonctions sont toujours à conjuguer et à interpréter dans un contexte personnel et social.

Même si le « handicap » semble une construction théorique autonomisée, il ne peut être dans la pratique clinique disjoint de la maladie. Pour faire sens, le « handicap » doit être adossé à une maladie : la quantification des troubles fonctionnels doit être couplée avec le nom de la maladie qui porte ce handicap. Ainsi « être très handicapé » n'a de sens que si l'on précise le nom de la maladie porteuse, une lombalgie, une sclérose en plaques, etc. :

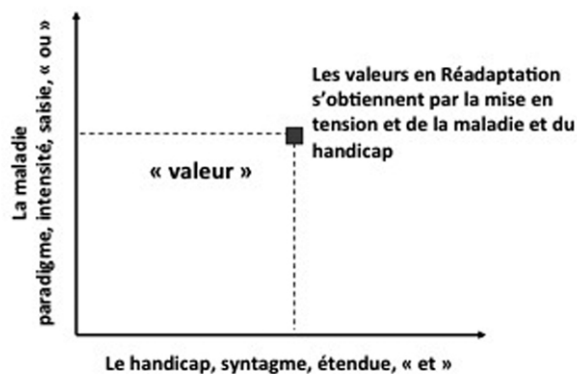


Figure 4 : Les valeurs en Réadaptation

Toute lésion corporelle qui désorganise de façon directe et / ou par effet de cascades les fonctions est un « handicap » pour la Réadaptation. Cette grammaire fonctionnelle se présente comme un plan qui se déroule dans le temps. La temporalité est structurante dans toutes ses composantes, en particulier aspectuelles. C'est ainsi que le sigle des 3R (Rééducation – Réadaptation – Réinsertion) est devenu une marque, un emblème de la Réadaptation en déroulant un schéma aspectuel ternaire complet : un début (inchoatif), un déroulement second (duratif), et une clôture (terminatif).

La sémiologie est en médecine la base du fonctionnement des professionnels, de la lecture pertinente du corps malade. Elle donne accès, à partir de la signification des symptômes, de leur traduction en signes, aux divers diagnostics lésionnels, à la classification des maladies. Or la sémiologie des handicaps est très différente de la sémiologie des maladies, dont elle n'est pas une extension, un zoom, comme on le constate pour les autres spécialités médicales. Sa structure profonde est différente car la sémiologie des handicaps gère des processus continus et contextualisés. Il faudra attendre les propositions de la sémiotique tensive (Fontanille et Zilberberg, 1998 ; Zilberberg, 2012) pour que des approches d'univers continus puissent être schématisés et mis en mots.

Cette approche clinique toujours singulière et unique, à base perceptive, est cette entité intellectuelle et émotionnelle vécue dans la relation entre le soignant et le soigné, que l'on nomme la sémiologie. C'est le lieu où vont se construire les significations pour le professionnel, où va être posé le diagnostic de « handicap », qui ne saurait être une simple évidence de bon sens. L'approche clinique du « handicap » est aujourd'hui une pratique sans écriture explicite en Réadaptation, et c'est cette volonté de mise en mots de cette autre sémiologie qui est en jeu aujourd'hui.

En Réadaptation, il n'y a pas comme en médecine de signes élémentaires (comme le signe de Babinski), mais deux plans sémiotiques : un plan d'expression représenté par la « forme » du corps et un plan du contenu qui renvoie à la « fonction ». Passer de l'un à l'autre ne relève pas comme en médecine de liens indiciels directs, de ce l'on nomme une abduction en logique, mais d'une « conversion » d'un plan vers l'autre pour aller de la forme à la fonction. Par exemple passer du corps amputé, d'un membre manquant à la fonction de la marche. La « conversion » apparaît comme un changement de niveau de pertinence.

La « forme » est le creuset unifiant toutes les situations médicales qui accèdent à la Réadaptation. La scoliose comme l'aphasie concernent « la forme » du corps, certes figurative pour la scoliose et symbolique pour l'aphasie, mais il s'agit bien ici, non pas d'un trouble du contenu de la pensée, mais bien d'une difficulté de mise en forme du langage. De la même façon, la douleur va modifier le déploiement corporel et se présenter pour la Réadaptation comme un handicap au-delà de sa place dans la sémiologie diagnostique pour en comprendre l'origine lésionnelle.

La « fonction » est la cible de la Réadaptation pour l'évaluation comme pour les projets de soins. Les fonctions elles-mêmes ont deux niveaux d'analyse. Elles supposent une action dans un contexte donné que l'on peut rabattre sur l'axe du temps :

- La fonction-fonctionnement : on peut la déployer en fonctions motrices, fonctions émotionnelles, fonctions cognitives, fonctions fondamentales, fonctions esthétiques, fonctions sensorielles, avec une approche analytique et syntaxique (l'interaction des fonctions entre elles).

- La fonction-fonctionnalité : on retrouve des actions complexes finalisées comme la marche, l'écriture, l'activité professionnelle, les activités élémentaires et instrumentales de la vie quotidienne ; la fonction-fonctionnalité suppose que l'on se réfère à une finalité identifiable et non à des composantes de la forme du corps. En ce sens, définir une évolution favorable en Réadaptation suppose par exemple une amélioration de la marche en quantité et / ou en qualité et non pas une amélioration d'amplitude des articulations du membre inférieur ou de la force d'un muscle.

Passer de la « forme » à la « fonction » est le rôle du professionnel en Réadaptation : la conversion morpho-fonctionnelle est au handicap ce qu'est la corrélation anatomo-clinique pour la médecine. Cette conversion est plus ou moins aisée selon la typologie des lésions responsables du handicap, en particulier selon sa visibilité, et sa contiguïté indicielle. Cette conversion d'un plan vers l'autre est aisée lorsque les lésions sont visibles et leurs conséquences premières compréhensibles (par exemple l'amputation d'un membre), mais elle est beaucoup plus délicate lorsque les lésions sont masquées et plus encore incomplètes (par exemple une lésion cérébrale d'origine vasculaire).

3. Conclusion

La sémiologie médicale conserve une place centrale dans la pratique clinique et dans l'enseignement de la médecine. En constante évolution selon le développement des connaissances et des moyens d'investigation disponibles, elle s'est dédoublée pour s'adapter à un duo conceptuel au sein de la santé : la maladie et son dictionnaire et le handicap et sa grammaire.

La sémiologie des maladies à visée diagnostique se présente comme une sémiotique de signes avec le couple signe / symptôme qui permet le diag-

nostic lésionnel et la mise en place des thérapeutiques dites étiologiques. De son côté, la sémiologie des handicaps propose un schéma syntagmatique avec le déploiement temporel d'une grammaire fonctionnelle. Les enjeux pour la médecine sont les corrélations anatomo-cliniques (les symptômes indices des lésions vers le diagnostic des maladies) et pour le handicap et la Réadaptation, la conversion morpho-fonctionnelle (pour changer de niveau de pertinence et aller des « formes » du corps vers les fonctions).

Ces deux sémiologies très différentes dans leurs principes, leurs modalités et dans leurs finalités ouvrent sur les deux systèmes de classifications internationales de la santé gérées par l'OMS : la classification internationale des maladies et la classification internationale des handicaps.

La sémiotique dans sa dimension de science fondamentale et transversale (comme les mathématiques, la chimie...) a permis de construire de nouvelles perspectives pour la sémiologie médicale dont les contours devenaient flous et laissaient certains versants des pratiques médicales contemporaines dans l'ombre.

La sémiologie des maladies était devenue une pratique clinique sans théorie explicite. La sémiotique lui redonne une place singulière et spécifique au sein des pratiques médicales en la dégagant des tableaux descriptifs des maladies où elle se perdait, se confondait.

La Réadaptation bloquait sur la description de sa sémiologie qui n'est pas comme en médecine commune une sémiotique de signes. La sémiologie des handicaps en Réadaptation va pouvoir ainsi bénéficier d'une identité propre et d'un partage explicite entre les professionnels de santé et les autres partenaires du monde du handicap.

Ce retour de la sémiotique générale vers la sémiologie médicale, ce regard retrouvé, met en scène l'importance de cette réflexion méthodologique pour la pratique clinique du quotidien. La sémiotique montre ainsi qu'elle est non seulement une œuvre théorique, mais qu'elle a aussi à faire avec les pratiques du quotidien, ici la médecine, pour contribuer à construire une écriture des savoirs cliniques. Une écriture qui est indispensable à la transmission des connaissances et à la recherche de terrain.

NOTES

¹ Saussure, considéré comme l'un des précurseurs de la sémiotique, est né en 1857.

² OMS : Organisation Mondiale de la Santé

³ Un travail est en cours depuis janvier 2000 au sein du CeReS à l'Université de Limoges.

⁴ « Disability the challenge, promoting a culture of rehabilitation around the world the response » était le thème du congrès de la Société Internationale de Réadaptation à Cancun au Mexique en 2014. Ce congrès se déplace chaque année, il était à Pékin en Chine en 2013, à Cancun au Mexique en 2014, à Berlin en Allemagne en 2015, à Kuala Lumpur en Malaisie en 2016. Il sera à Buenos Aires en Argentine en 2017 et à Paris en France en 2018.

⁵ « Réadaptation » – ou « Rehabilitation » pour les anglophones – est le mot qui représente cet univers professionnel, comme le fait celui de pneumologie pour la pathologie respiratoire. Si c'est le mot « Réadaptation » qui est le mot générique (l'hyperonyme) au plan international, c'est que celui très usuel en français de « rééducation » n'a pas de correspondance en langue anglaise où son usage est limité aux champs politique et judiciaire (les camps de rééducation).

⁶ CIH : Classification Internationale des Handicaps ; CIF : Classification Internationale du Fonctionnement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANDRÉ, Jean-Marie (2003), « La Médecine Physique et de Réadaptation, de la CIH (Classification Internationale des Handicaps) à la CIF (Classification du Fonctionnement, du Handicap et de la Santé) », *Annales de Réadaptation et de Médecine Physique*, n° 46, p. 249- 250.

AUBER, Édouard (1853), *Traité de la science médicale*, Paris, Baillière.

BARIÉTY, Maurice, BONNIOT, Robert, BARIÉTY, Jacques (1969), *Sémiologie médicale*, Paris, Masson.

BARTHES, Roland (1985), *L'Aventure sémiologique*, Paris, Le Seuil.

BRANDSTATER, Murray E. (1998), « Stroke rehabilitation », dans DELISA, Joel A., GANS, Bruce M. (dir.), *Rehabilitation Medicine, principles and practice*, Philadelphia, Lippincott-Raven Publishers, pp. 1165-1189.

CUMSTON, Charles Greene (1931), *Histoire de la médecine, du temps des pharaons jusqu'au XVIII^e siècle*, Paris, La renaissance du livre.

FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.

FONTANILLE, Jacques (2001), « La sémiotique est-elle générative ? », *Linx*, n° 44, pp. 107-132.

LANTERI LAURA, Georges (1984), « Classification et sémiologie », *Confrontations Psychiatriques*, n° 24, pp. 57-77.

LEGUIL, François (1977), *Réflexion sur la notion de signe en médecine psychiatrique*, thèse de doctorat, Angers, Université d'Angers.

- LITTRÉ, Émile, ROBIN, Charles (1878), *Dictionnaire de médecine*, Paris, Baillière.
- MATHÉ, Georges, RICHET, Gabriel (1965), *Sémiologie médicale*, Paris, Flammarion.
- MOUNIN, Georges (1981), « Sémiologie médicale et sémiologie linguistique », *Confrontations psychiatriques*, n° 19, pp. 43-58.
- ROSSIGNOL, Christian (2010), « La Notion de handicap, métaphore politique et point de ralliement des corporatismes », *Interaction*, vol. 2, disponible sur : http://classiques.uqac.ca/contemporains/handicap_et_inadaptation/interactions/vol_2/notion_de_handicap/FR/Rossignol_Interaction_Handicap_VF_1.pdf.
- SICARD, Didier (2002), *La Médecine sans le corps*, Paris, Plon.
- VILLEY, Raymond (1986), « Plaidoyer pour la sémiologie », *Bulletin de l'Ordre des Médecins*, n° 11, p. 1.
- WIDLÖCHER, Daniel (1983), *Les Logiques de la dépression*, Paris, Fayard.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2000), « La notion de niche médicale en Réadaptation », *Journal de Réadaptation Médicale*, n° 30, pp. 77-79.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2003), « Le temps et la Réadaptation », *Journal de Réadaptation Médicale*, n° 23, pp. 74-78.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2004), « La notion de fonction en rééducation », *Journal de Réadaptation Médicale*, n° 24, pp. 140-148.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2008), « La vieillesse et le handicap dans les textes réglementaires et le discours médical, application de normes sociales et changement de forme de vie », dans DARRAULT-HARRIS, Ivan, FONTANILLE, Jacques (dir.), *Les Âges de la vie : sémiotique de la culture et du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 130-145.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2011), *La Sémiologie des handicaps en Réadaptation*, Limoges, Lambert-Lucas.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2012), « Quel sens donner à la Réadaptation, l'apport de la linguistique », *Journal de Réadaptation Médicale*, n° 32, pp. 4-18.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2014), « La forme du corps : un concept de base en réadaptation », *Journal de Réadaptation Médicale*, n° 34, pp. 198-203.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2015), « La Réadaptation en 2015, une spécialité médicale dont les contours et la géographie sont en évolution », *Journal de Réadaptation Médicale*, n° 35, pp. 1-3.
- WIROTIUS, Jean-Michel (2016), « Le handicap douloureux. Présentation du modèle du handicap et de la Réadaptation dans la douleur chronique », *Douleur*, n° 17, pp. 47-52.
- ZILBERBERG, Claude (2012), *La Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège.

SÉMIOTIQUE ET SCIENCES COGNITIVES

Per Aage Brandt
Université Case Western Reserve (États-Unis)

Ce texte introduit à une sémiotique en contact avec les sciences cognitives, notamment la linguistique, la sémantique et la poétique cognitives. La linguistique cognitive établit un lien plus direct avec l'étude de la pensée et redéfinit ainsi la sémantique. Une sémiotique cognitive reconnaît que la pensée elle-même peut utiliser la *biplanarité* qui caractérise les signes communicatifs; ce qui permet le développement d'une modélisation de l'intégration biplane de la formation des concepts, dans la pensée comme dans la communication, où ces concepts deviennent des signifiés. Nous proposons ainsi une nouvelle interprétation plus complexe du concept de signe. Il s'agit en outre de sauver la sémiotique de l'immanentisme structural nominaliste et d'inscrire les deux composantes théoriques dans une métaphysique réaliste que leur absence de contact n'avait pas rendu possible.

1. Le sens

Le sens... Comment le définir? Il y a deux réponses évidentes, mais irréductibles l'une à l'autre: c'est le contenu de nos expressions, ou c'est la structure de nos pensées. Quel est le rapport entre le contenu de nos expressions et la structure de nos pensées? Si nous disons ce que nous pensons, ce rapport devrait être direct. Or, nous pouvons toujours dire ce que nous pensons de plusieurs manières. Le contenu exprimé changera donc, alors que la pensée en question restera ce qu'elle est; elle sera différemment élaborée en vue d'un rapport intersubjectif qui varie.

Dans une relation intersubjective de communication, le sens de ce que l'on me dit, c'est ce que je crois que l'on pense en me disant ce que l'on me dit, de la manière dont on me le dit, parce que c'est à moi qu'on le dit. Voilà une solution possible de l'antinomie, du paradoxe définitionnel. On pense devant quelqu'un, moi, par exemple, et l'on varie l'expression et, par conséquent, le contenu de ce que l'on trouve à dire, selon mes caractéristiques (supposées) et la quantité, également supposée, de mon attente et de ma patience, surtout si on répond à une question que je viens de poser.

La parole se compose de phrases, et la pensée se compose de petites « pensées », chacune à peu près à la mesure d'une phrase, ou plutôt d'un énoncé minimal. Une « portion » de langage peut ainsi correspondre à une « portion » de pensée¹. Mais rien n'indique que la pensée serait structurée *comme* le langage, c'est-à-dire comme l'est une langue. La pensée n'a ni phonétique, ni grammaire normative, sauf quand c'est à des entités langagières que l'on pense. Néanmoins, on peut raisonnablement dire que la sémantique d'un objet langagier, – c'est-à-dire le sens d'un texte issu d'une langue –, sémantique constructible à partir de la grammaire de cette langue, est la représentation d'une pensée. Si un certain rhétoricien peut dire, par exemple : *praeterea censeo Carthaginem esse delendam* (d'ailleurs je pense que Carthage doit être détruite), c'est que la formule « je pense que X » peut prétendre, et cela à juste titre, que l'on peut en effet dire ce que l'on pense, c'est-à-dire que la pensée relève vraiment du dicible. La pensée peut être signifiée, par le langage et par nos autres pratiques sémiotiques, comme les écritures mathématiques, logiques, musicales, chacune consacrée à son domaine de pensée. Les signes sociaux, tels les « symboles » et les « icônes » de toutes sortes, dont nous nous servons dans la vie sociale, peuvent également signifier des pensées qui se laissent traduire dans du langage ; et c'est à ce titre précisément que nous pouvons parler de *sens*. Autrement dit, le sens, c'est la pensée signifiée², quel que soit par ailleurs le mode de signification.

2. La cognition entre en jeu

L'étude de la manière dont les êtres humains pensent – l'étude de leur « cognition » – avait été le propre de la philosophie, jusqu'à ce que la psychologie, nouvelle discipline académique, s'en empare au XIX^e siècle

(Fechner, Wundt, Binet, W. James, et du côté neurologique, Helmholtz, Cajal, Broca). Au XX^e siècle, c'est la psychologie de la forme (*Gestalt*), notamment l'œuvre immense de Jean Piaget, et ensuite l'éclosion d'une psychologie cognitive consacrée à la mémoire, au langage, à l'intelligence, au raisonnement, à la perception, à l'attention, à l'empathie, à l'affectivité, etc., qui ont contribué à préparer le terrain aux recherches neurocognitives actuelles de Baars, de Changeux, de Dehaene, recherches essayant de comprendre le fonctionnement de la partie du cerveau par laquelle la conscience, l'esprit (angl. *mind*), se produit. Les linguistes ont reçu cette inspiration parallèlement à celle que la nouvelle cybernétique computationnelle, l'informatique, a apportée. Une linguistique cognitive prend forme dans la lignée, avec des noms tels que Chomsky, McCawley, Jackendoff, Lakoff, Langacker, Talmy, Sweetser, Goldberg, Croft, ou encore Evans. L'idée constante, à travers les multiples controverses et variations théoriques, est que le langage ne se réduit pas à un simple système mécanique, mais constitue une « fenêtre » sur l'esprit et une manifestation de l'expérience perceptive et corporellement concrète du sujet et de sa culture collective ; il s'agit toutefois d'une « fenêtre » qui participe à la formation de cela même qu'elle montre³. Une *sémantique cognitive*, responsable entre autres choses d'une nouvelle théorie « conceptuelle » de la métaphore (Lakoff et Johnson) et d'une théorie portant sur les espaces mentaux et les processus mentaux de l'intégration conceptuelle, ou « *blending* » (Fauconnier et Turner), marque ce tournant vers la fin du siècle dernier.

À partir de l'émergence de la *sémantique cognitive*, la convergence de ces recherches avec celles de la *sémantique structurale* et « *sémio-linguistique* » française (Greimas, Rastier, Fontanille, Bertrand, Coquet...) devient pour certains d'entre nous aussi évidente que l'est leur divergence. Dans les deux cas, on essaie de trouver des figures *sémantiques structurantes*, descriptives, argumentatives, narratives, en les assignant au *discours*, en *sémio-linguistique*, mais plutôt à l'esprit humain (*mind*) et à ses variations culturelles, en science cognitive. Ce rapport à la fois convergent et divergent est sans doute conditionné par les philosophies sous-jacentes respectives, d'un côté le nominalisme discursif, et de l'autre, le réalisme empiriste. Dans les cas extrêmes, on pense donc que le sens est ou bien le produit exclusif du discours ou bien le fait de la perception directe du monde. Cette différence ontologique a longtemps fait obstacle au développement, dans les ca-

dres académiques, toujours frileux quant aux paradigmes de recherche, des initiatives d'intégration théorique qui depuis les années 1990 sont regroupées sous le nom de *sémiotique cognitive*.

3. Des deux concepts de signe et de leur nouvelle intégration

Depuis la scholastique médiévale, on sait que le « signe » est une étrange entité conceptuelle double, composée d'un aspect *sensibilis* et d'un aspect *intelligibilis* – qui sont devenus dans les terminologies modernes, notamment, le representamen et l'objet (Peirce), le signifiant et le signifié (Saussure), ou l'expression et le contenu (Hjelmslev). Or, quand il s'agit de déterminer le rapport entre ces deux aspects ou « plans » (Hjelmslev) du signe, une divergence importante surgit. On peut l'appeler le problème de la *biplanarité*, car il s'agit ou bien d'un rapport *communicatif* ou bien d'un rapport *cognitif* entre les deux aspects ou plans. Soit il est constitué par les sujets en communication, soit il est inhérent à la cognition de tout sujet. Dans le dernier cas, c'est une propriété de la pensée même ; c'est le fait de faire d'une idée accessible le représentant d'une autre idée, moins accessible, ou simplement de faire d'une impression sensorielle la marque ou le déclencheur d'un événement mental : idée, image ou programme d'action. Dans le premier cas, le signe est inséparable de l'intention communicative d'un sujet. Ce sujet est responsable de la présentation d'une expression devant un autre sujet, singulier ou collectif, en vue d'une réaction réceptive qui puisse aboutir à l'émergence d'une traduction de l'expression en termes de contenu conceptuel attribuable au même sujet de l'expression, c'est-à-dire à comprendre comme ce que ce dernier a *voulu communiquer* à l'autre. Cette dernière acception du terme « signe » présuppose donc une intersubjectivité particulière, énonciative, qui permette aux sujets de s'attribuer mutuellement des intentions, des pensées et des intentions de partage des pensées ; une certaine empathie épistémique et émotionnelle est la condition préalable à la possibilité de son existence. La dernière acception du signe, en revanche, ne présuppose que l'existence d'une pensée solitaire structurée par l'architecture de l'esprit humain.

Le signe *communicatif* est clairement ce que la tradition saussurienne de la sémiotique moderne assume. La sémiologie de Ferdinand de Saussure visait l'étude de la vie des signes dans la vie sociale. Ainsi, une langue pré-

supposait une parole, et les signes linguistiques présupposaient la communication. Dans la sémiologie de Louis Hjelmslev, en revanche, le système langagier ne présuppose logiquement aucun usage langagier, car il s'agit d'une biplanarité posée telle quelle comme propriété du système. Si le langage « sert » à communiquer, c'est là une circonstance inessentielle à sa nature systémique. Chez Charles S. Peirce, la logique « sémiotique » étudie les figures d'une « phanéroscopie » mentale pure. Les approches de Hjelmslev et de Peirce relèvent ainsi d'une tradition *non communicationnelle* de la sémiotique moderne. Le signe cognitif n'aurait rien d'important à voir avec la communication. En revanche, le signe communicatif semble souvent n'avoir rien à voir avec la cognition, puisqu'il est censé être fondé sur le discours. Or, ce discours, *le* discours en général, peut être compris comme un phénomène cognitif, fondé sur le principe d'une allo-cognition : discourir, c'est après tout tenter d'intervenir dans la pensée de l'autre. Puisque le fait de penser inclut le fait de penser sur la pensée, il inclut facilement celle de l'autre comme sujet co-pensant dont la réalité et la présence l'incitent à l'interroger, à l'influencer, à collaborer avec lui par le dialogue ou à le défier par la polémique. La pensée de l'autre, comme nous le montre son importance dans la psychose paranoïaque, est pour tout sujet un défi potentiel et une réalité existentiellement essentielle⁴.

La biplanarité purement cognitive peut être *indicielle* : on observe un symptôme médical et l'on conclut à la probabilité d'une maladie. On parle donc de « sémiotique médicale », alors que la communication intersubjective n'entre pas en jeu dans cette figure. Le corps malade ne parle pas, sauf au sens métaphorique. Le symptôme est un indice, non pas un sujet qui s'exprime intentionnellement. Néanmoins, la pensée médicale est bien biplane, puisqu'elle distingue, par métaphore habituelle, entre une « expression » et un (possible) « contenu ».

La biplanarité peut être *iconique* : on remarque le reflet, sur une surface aquatique, des nuages qui glissent dans le ciel, et l'on comprend bien que les nuages ne se trouvent point dans la flaque d'eau en question. La réflexion optique forme une image, comme dans un miroir⁵. Ce que l'on voit en regardant vers le bas se passe ailleurs et serait accessible si l'on regardait vers le haut. On peut donc dire, en reprenant le terme de Gilles Fauconnier (1984), que dans cet exemple comme dans le premier, deux *espaces mentaux* sont en jeu, chez le même sujet cognitif, l'un contenant le phénomène (le

reflet) et l'autre ce que le phénomène « veut dire » (sa source). Le cinéma mental, pour ainsi dire, projette des contenus sur deux écrans et fait de l'un d'eux l'« expression » de l'autre.

La biplanarité cognitive peut même être *symbolique* : on compte sur les doigts, on mesure l'espace en comptant ses pas – on se sert ainsi du corps comme réservoir d'« expressions » des unités de mesure –, et on marque par une encoche l'endroit où passe l'ombre du gnomon du cadran solaire à telle heure. On compte et calcule à l'aide de cailloux (de *calculi*, en latin). La quantité, spatiale, temporelle ou abstraite, n'est pensable que grâce à ces astuces symboliques qui relèvent de notre pensée corporelle ou notamment digitale. On compte et mesure, en faisant ainsi du corps un instrument de pensée, bien plutôt qu'un instrument de communication⁶.

L'analyse des gestes nous permet de percevoir la spécificité du signe *communicatif*. Je vous fais voir, en tournant la tête, que je regarde un oiseau et que je veux que vous le regardiez aussi. Il s'agit là d'un jeu des attentions : mon attention se porte à la fois sur l'oiseau et sur votre attention, et votre attention, suivant la mienne, se porte sur l'oiseau et aussi sur moi, pour comprendre pourquoi je voulais que vous le regardiez. Je ne suis pas ornithologue, j'aime simplement les beaux oiseaux ; l'objet de nos regards était ainsi pensé comme un petit cadeau pour vous. La monstration n'est ni indicelle, ni iconique, ni symbolique ; elle fonctionne comme un *don*. Le destinataire ouvre ce cadeau et trouve un contenu, littéralement. Mais mon expression déictique exprime moins le contenu que mon rapport au destinataire. Le signe communicatif est *déictique* et constitue un don. Le signe déictique inter-corporel, le fait de pointer vers quelque chose, est sans doute l'exemple le plus élémentaire et le plus irréductible du signe communicatif.

On peut raisonnablement penser que l'usage du terme *signe*, pour désigner les actes cognitifs biplans, comme ceux que nous avons mentionnés, est métaphorique : c'est *comme si* le symptôme voulait nous parler de la maladie, alors qu'il n'a de sens que pour celui qui l'interprète. Pourtant, nous l'avons dit, la maladie, elle, ne communique pas. Et le miroir ne manifeste aucune intention de communiquer, mais il est facile de se l'imaginer parlant, comme il le fait dans le conte de fées de Blanche-neige. La biplanarité cognitive est à la limite proto-sémiotique, et elle *s'intègre* évidemment de diverses manières aux signes communicatifs, ce qui a pu confondre les théoriciens⁷.

Le geste déictique peut en effet contenir des figures iconiques et symboliques. Par exemple, dans un bar, appeler le serveur en levant deux doigts, avec une main, pendant qu'on lève dans l'autre un verre à bière, pour commander à distance deux bières, c'est intégrer dans le geste un symbole numérique, les deux doigts, et une icône, le verre, renvoyant métonymiquement aux objets que l'on entend commander. La commande même, dans cet exemple, est dans le fait d'élever déictiquement les mains (dans la situation, bien entendu).

La déixis relève de ce que nous appelons, en linguistique, *l'énonciation*. L'énonciateur donne à percevoir à l'énonciataire un ensemble de signifiants, pour que ces signifiants donnent à concevoir, à leur tour, à l'énonciataire un ensemble de contenus désormais signifiés. Ces contenus sont des objets, des événements, directement donnés, ou bien des entités biplanes, symboliques, iconiques ou indicielles (voir Brandt, 2016b).

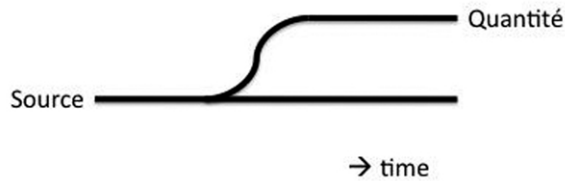
4. Un nouveau modèle important : le *blending* imaginaire et conceptuel

Nous pouvons encore nous servir de cet exemple pour considérer le rapport cognitif entre les deux contenus cognitifs du signe déictique, l'un quantitatif et symbolique (/deux/) et l'autre qualitatif et iconique (/de la bière/). Nous voyons que ce rapport doit lui aussi se comprendre comme une sorte d'intégration (dont le résultat est le contenu de la commande : « Deux bières, s'il vous plaît ! »). En termes d'espaces sémantiques, de ces espaces dits « mentaux » (puisque'ils ne sont pas nécessairement réels), on peut dire que la commande se fait d'une part, avec une main, de manière référentielle, puisqu'il s'agit de ce dont on montre un spécimen qui ouvre un imaginaire portant sur la (même) chose : un espace mental *référentiel*. Mais d'autre part, la commande faite avec l'autre main porte sur ce qui doit être présenté, à savoir telle quantité *de* la chose : un autre espace mental, celui-là *présentatif*, s'ouvre donc en parallèle. Il est important de remarquer que les contenus des deux espaces mentaux peuvent parfaitement se penser séparément. Le serveur peut penser : « ce monsieur demande de la bière, mais je n'ai pas compris combien il en veut », ou bien : « ce monsieur semble me demander deux verres, mais je n'ai pas compris de quoi ». Ces clivages arrivent souvent, et ils donnent lieu à des interrogations supplémentaires. La découverte de Fauconnier et de Turner (2001) consiste à observer qu'un signe complexe

ouvre souvent dans nos têtes, pendant une communication ou une réflexion, une pluralité d'espaces mentaux en même temps, et que ces espaces peuvent ensuite se combiner et se mélanger en formant de nouveaux espaces, des *blends*, par un processus cognitif de *blending* qui possède un certain nombre de propriétés formelles. Dans une recherche ultérieure (Brandt, 2004 ; Brandt et Brandt, 2005) à celle de Fauconnier et de Turner, nous avons montré que la stabilisation de ces espaces « blendés » dépend d'une troisième instance sémantique, en fait d'un facteur *schématique* établissant chaque fois le principe d'intégration et conférant ainsi une certaine pertinence cognitive aux *blends*, qui pourraient autrement se former chaotiquement ou arbitrairement, comme cela semble être le cas dans nos rêves⁸. Dans notre exemple trivial, c'est évidemment un schéma d'émergence, c'est-à-dire, formellement, de bifurcation asymétrique – */une portion de quelque chose émerge d'une source de cette chose/* – qui relie la quantité et la qualité indiquées. Donc, *in casu* : deux verres [quantité] de bière [qualité]. La préposition « de » contient ce même schéma. Voir fig.1, ci-dessous. Un autre schéma, qui positionne la composition /deux bières/ comme objet d'une structure transitive de commande, est également requis. C'est en effet un schéma orienté de *trajet*. Ces schémas sont souvent les éléments les plus intéressants de l'analyse sémantique des compositions par *blending*, car ils nous permettent de comprendre comment se construit le sens qui résulte du processus.

Cette construction sémantique suit le principe du modèle proposé en sémiotique cognitive, modèle selon lequel la situation déictique, intersubjective, est sémiotiquement fondamentale et constitue, là aussi, *l'espace mental de base*, quand il s'agit de sens communiqué. Les deux signifiants produits dans l'espace sémiotique de base, dans notre exemple, créent ainsi, par le mécanisme de l'énonciation, deux signifiés, c'est-à-dire deux *espaces mentaux d'entrée*, l'un iconique (bière...) et l'autre symbolique (deux...). Le blend stabilisé par ses *schémas de pertinence* engendre finalement un espace de sortie : un espace conceptuel ou émotionnel (*meaning space*) qui s'intègre dans la situation de base, et qui constitue pour les sujets le sens créé par l'acte expressif. Le graphe suivant résume cette analyse sémio-cognitive du procès et de l'architecture du *blending* d'espaces mentaux (Fig. 1) :

Schéma d'émergence :



Modèle sémio-cognitif du blending :

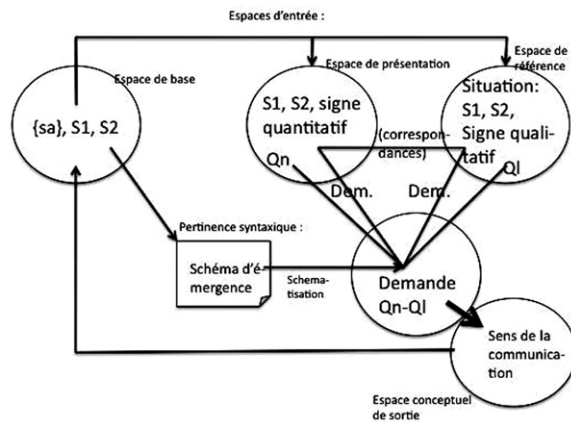


Fig. 1 : Schéma d'émergence et modèle du blending

5. La métaphore

L'analyse des métaphores, qui constitue un thème majeur en sémantique cognitive depuis les travaux de Johnson et Lakoff (1980)¹⁰, peut suivre les mêmes principes de blending sémio-cognitif. Le contexte compte pour cette analyse, dans la mesure où il est représenté dans l'espace de base, à partir duquel il peut alimenter le blend de schémas de pertinence de différentes sortes – linguistiques, narratifs, épistémiques, phénoménologiques, etc. –, schémas non nécessairement partagés, ce qui explique la variation dans l'interprétation subjective de ces compositions, la possibilité de malentendus interprétatifs, et en général le rôle important que joue la pragmatique dans la production du sens conceptuel.

La métaphore du *chirurgien* qui se fait traiter de *boucher*, exemple fameux dans le débat des linguistes cognitifs (voir Grady, Oakley et Coulson, 1999; L. Brandt, 2013), peut nous servir d'illustration ici. Il s'agit donc d'une situation médicale post-opératoire dans laquelle une patiente se plaint de la cicatrice laissée par l'intervention effectuée par son chirurgien; elle se plaint en l'appelant, en son absence, un boucher. Dans sa vie, cette patiente respecte pourtant les bouchers de son quartier et ne trouve rien à redire à leur travail. Comment alors comprendre que la métaphore puisse faire de cette honorable profession une épithète péjorative?

On voit aisément que le boucher et son contexte *générique* se trouvent dans l'espace présentatif d'entrée, alors que la patiente, l'opération et le chirurgien, c'est-à-dire *ce* chirurgien *particulier* et son contexte actuel, se trouvent dans l'espace référentiel d'entrée. Il y a des correspondances (*mappings*) entre le boucher et le chirurgien, entre la viande et le corps de la patiente, et entre les instruments de l'un et de l'autre. La cicatrice, en revanche, ne se trouve que dans l'espace de référence. Dans le blend, c'est le boucher qui opère la patiente et qui est responsable de la cicatrice non appréciée par la patiente. Finalement, dans l'espace de sortie, le sens du blend métaphorique se dégage: il exprime une indignation morale due à un manque de respect:

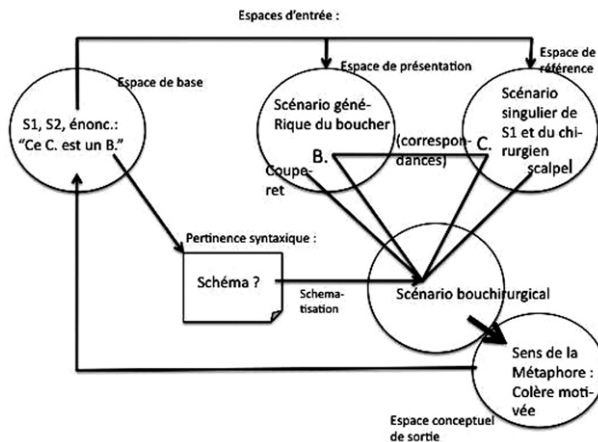


Fig. 2 : Modèle sémio-cognitif du blending métaphorique
« Ce chirurgien est un boucher ! »

Comment cet effet de sens se produit-il ? Pour l'expliquer, il faut déterminer le schéma cognitif qui assure la pertinence et la stabilité du blend. Les analystes américains proposent d'expliquer l'effet de sens par l'importation des instruments techniques respectifs dans le blend imaginaire, où le boucher doit œuvrer comme chirurgien ; ainsi, on évite de considérer la schématisation : ce seraient les instruments qui seraient inadéquats. Cela est-il dû à une erreur, à un moment d'inadvertance, ou à un problème technique ? Cette proposition instrumentale, sans doute caractéristique d'une certaine culture technique, dirais-je, n'aboutit pourtant qu'à une critique du scalpel, ou à un constat d'incompétence de ce chirurgien, ce qui expliquerait un regret administratif, mais ne déclencherait guère une colère. En fait, cette proposition marque surtout la référence à la cicatrice, plutôt qu'à l'opération elle-même (par exemple, une césarienne). Un chirurgien qui se servirait d'un couteau de boucher raterait certainement l'opération tentée. Or, elle n'est pas ratée, elle est simplement censée être faite brutalement, sans égard pour l'esthétique de la lésion engendrée.

Nous avons donc proposé une explication alternative. Une différence assez saillante entre la chirurgie et la boucherie, c'est que la première opère sur de la chair vivante, et la dernière sur de la viande morte. L'agent qui prend soin d'un corps vivant agit et pense autrement que celui qui prépare le corps d'un animal mort à la consommation. Agir sur du vivant implique une éthique humaine. *Aider* un être vivant consiste à tenir la mort à distance. *Nuire* à un être vivant, c'est, corrélativement, le rapprocher de la mort (ce pourquoi le meurtre est un exemple prototypique du fait de nuire). Il existe pour autant un schéma cognitif de la relation éthique entre l'agent, la cible et la mort, et ce serait plutôt ce schéma qui rendrait pertinente la sémantique contrastée des deux professions honorables, dans la métaphore évaluative¹¹.

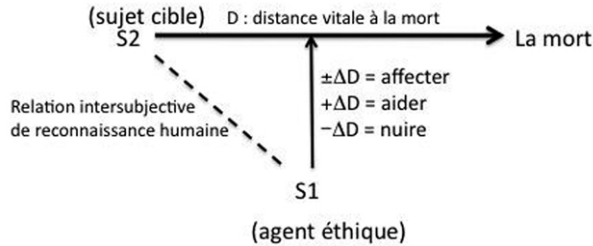


Fig. 3 : Le schéma éthique

La relation éthique concerne fondamentalement la « crise » de l'autre, pourrait-on dire : le sujet responsable (S1) réagit à ce qui détermine la fragilité existentielle de l'autre, D, sa « distance » décroissante par rapport à la mort. La dynamique éthique permet au sujet d'affecter cette distance, de la réduire (c'est-à-dire de nuire) ou de la prolonger (c'est-à-dire d'aider). Si l'agent éthique, S1, le chirurgien, respecte son patient, S2, il évite bien entendu de lui nuire et tente de l'aider – non seulement au niveau vital de l'intervention médicale, mais aussi, par extension, au niveau de son image corporelle et à d'autres niveaux de son monde vécu¹².

Cette analyse est d'ailleurs corroborée par l'existence d'un ensemble d'autres métaphores se servant du boucher (générique). Ainsi du politicien boucher : « Arafat est un boucher ! », « Netanyahou est un boucher ! », « Poutine est un boucher ! », « Bachar el-Assad est un boucher ! », etc. Dans ces exemples, il s'agit bien aussi, et *a fortiori*, de l'expression métaphorique d'une indignation renvoyant à un manque de responsabilité éthique de l'agent (et non pas de son incompetence).

Il est par ailleurs constitutif de la métaphore de recruter les deux espaces d'entrée dans des *domaines sémantiques* différents¹³. Ainsi, « cette table est une chaise » n'est pas une métaphore ; les meubles relèvent du même domaine. En revanche, « *verba volant, scripta manent* » contient bien une métaphore : les mots prononcés sont des oiseaux. Les domaines sémantiques forment une hiérarchie à partir d'une base corporellement donnée et liée à notre motricité ; d'autres domaines plus abstraits se forment grâce à la combinaison intégrante de domaines moins abstraits ; le niveau le plus élevé semble constitué par les domaines de la connaissance (science, histoire, phi-

losophie). Les métaphores opèrent dans tous les sens dans le réseau des domaines sémantiques¹⁴. Les entrées « image » ou « source » peuvent être moins abstraites ou plus abstraites que leurs correspondants référentiels. Le résultat est un imaginaire humain d'une grande richesse et d'une souplesse considérable, même si les métaphores « meurent » et perdent leurs effets de sens dans la diachronie culturelle. Les catachrèses (comme « pied de table ») sont de telles métaphores défunt¹⁵.

6. La métonymie

Le *blending* éclaire également le phénomène sémantique appelé *métonymie* (voir Barcelona *et al.*, 2011)¹⁶. Dans ce trope, cette entité biplane, on reste dans un même domaine sémantique. On se *réfère* à une chose en *présentant* un élément lié à elle dans l'espace ou le temps, par causalité, finalité, narrativité ou quelque autre forme de solution de continuité. Les signes sociaux symboliques sont souvent métonymiques, comme celui de la croix, celui de la faucille et du marteau, ou les styles vestimentaires. Un paiement symbolique (minuscule) est une métonymie (*pars pro toto*). La vie sociale abonde en métonymies; or, il y a une raison assez évidente à cette abondance: le schéma qui informe et stabilise le blend des deux composantes sémantiques est socialement prédominant, puisqu'il concerne le nom propre et l'*autorité*.

Regardons les cinq exemples qui suivent, apparemment très différents :

- (1) J'ai Proust dans mon sac à dos.
- (2) La Maison-Blanche s'inquiète.
- (3) Le croque-monsieur est parti sans payer !
- (4) Toute la table se mit à rire. (Maupassant, *La ficelle*)
- (5) La plume est plus forte que l'épée.

Le schéma est composé d'une instance conceptuelle centrale et d'un ensemble d'éléments périphériques émanant de ce centre. Il existe en deux versions, l'une centrifugale et l'autre centripète (fig. 4). Dans la version centrifugale, le nom propre et ce qu'il désigne, personne ou institution, sont au centre et sont considérés comme la source ou l'origine des entités – traces, produits, actes, œuvres – qui l'entourent en périphérie. Ainsi, l'exemple (1) concerne un ou plusieurs livres dont l'auteur se trouve au centre, et ce centre envoie sa signature aux œuvres, de sorte que l'on peut parler

comme cela est le cas dans (1). En revanche, l'exemple (3) illustre la version centripétale : le serveur identifie une personne, ici un client de restaurant, par ce qu'il a consommé, et part à sa recherche ; le plat servi sert de substitut au nom propre, inconnu, du client frauduleux. Ce dernier s'appelle, provisoirement, « le croque-monsieur ». Dans d'autres situations, la même personne pourrait être désignée par bien d'autres termes provisoires. Si l'on regarde les blends correspondants, on voit un auteur français porté dans un sac à dos et un sandwich qui marche, respectivement ; l'absurdité de ces compositions sémantiques semble fonctionner activement comme un marqueur emphatique : l'instance désignée indirectement est importante, remarquable, digne d'attention positive ou négative.

C'est sans doute là l'intérêt rhétorique et linguistique de la métonymie. Elle permet dans un cas de désigner indirectement une instance qui fait *autorité* – exemples (1), (2), (4) et (5) – et que l'on préfère désigner ainsi, parce que c'est ainsi que s'exprime universellement le respect. Dans (1), métonymie centrifugale, le nom d'un auteur respecté se déplace sur l'œuvre. Dans (2), métonymie centripétale, un édifice devient le nom indirect d'un gouvernement. Dans (4), autre métonymie centripétale, un meuble devient le nom indirect d'un groupe de personnes qui intimide un convive et qui possède, dans le récit cruel en question, une autorité redoutable. Dans (5), qui est un proverbe, deux instruments deviennent les noms provisoires de deux concepts en compétition d'autorité, l'écriture critique et la violence guerrière ; c'est donc une double métonymie centripétale, rhétoriquement motivée. L'exemple (3), inventé par Gilles Fauconnier, qui se sert d'un *ham sandwich*, nous montre un usage emphatique de la forme centripétale, celle que l'on trouve dans les sobriquets, les surnoms et périphrases en tous genres, y compris les injures :

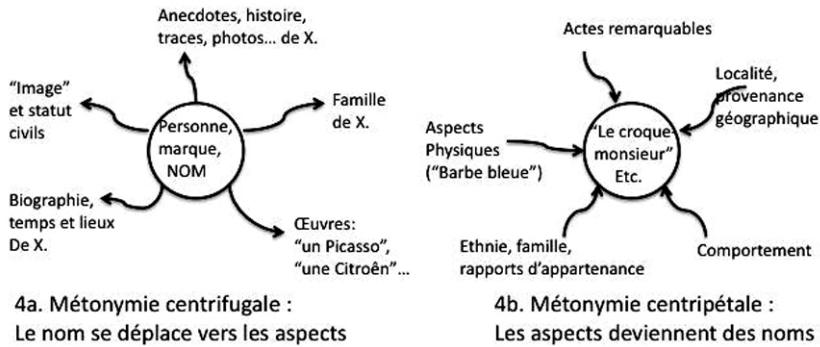


Fig. 4: Les schémas sémio-cognitifs de la métonymie

La métonymie est extrêmement productive dans le discours social. En danois, l'expression un « *røv med ører* », un « cul à oreilles », injure commune, appliquée à une personne, illustre l'imaginaire comme résultat du *blending* dont il s'agit. On vend ainsi une sculpture de cette forme :

Fig. 5. *Røv med ører*

On peut supposer que les acheteurs entendent envoyer cet objet à leurs ennemis. Le *blending* qui produit un tel phénomène¹⁷ – ou celui qui fait appeler péjorativement un intellectuel, en anglais, un *egghead*, une « tête d'œuf »¹⁸ – consiste à proposer une vision de la cible, non comme un corps entier, mais comme une partie caractéristique transformée en corps, c'est-à-dire en un corps imaginaire « *blendé* », composé typiquement de deux éléments, ici une tête et un œuf. Pourquoi? Encore une fois, parce que la métonymie attribue une importance marquée, positive ou négative, à sa cible.

7. Conclusion

Nous avons brièvement considéré quelques aspects du paradigme de recherche portant l'appellation de *sémiotique cognitive*. Ce paradigme permet de repenser le concept de signe ou de fonction sémiotique, et il ouvre un panorama de problématiques reliant les études de la sémantique discursive, les études de l'imaginaire psychique et celles de l'esprit humain. Il relie la pragmatique, la linguistique, l'ensemble des sémiotiques et les sciences neuro-cognitives. Nous avons vu que certaines formations sémantiques et langagières, comme la métaphore et la métonymie, peuvent être modélisées et schématisées dans cette nouvelle perspective, et que ce nouveau traitement formel et substantiel peut mener à la découverte de nouveaux aspects et à des connaissances non triviales, telle que celle portant sur le rôle des schémas. Bien d'autres figures sémio-linguistiques et cognitives restent bien entendu à explorer à l'heure actuelle, et la grande question de la nature de la *grammaire* des phrases devrait bientôt avoir droit à de nouveaux traitements dans cette perspective. On pourrait ainsi concevoir une modélisation *blending* de l'intégration des compléments phrastiques. La phrase pourrait être analysée comme un scénario sémantique produit par une cascade de telles intégrations morpho-syntaxiques. Car on voit bien déjà que la sémantique de la métaphore ou de la métonymie suit les principes d'une schématisation et non seulement d'une superposition de concepts nominaux.

La sémiotique a déjà abandonné l'immanentisme *méthodologique* de la linguistique structurale pour pouvoir s'approcher de la peinture, de la musique, de la gestualité, etc., de tous ces registres de sens et d'expressions venant de la même source *ontologique*, c'est-à-dire l'esprit humain dans son corps à la fois biologiquement et culturellement configuré à travers l'évolution et l'histoire de notre espèce. La sémiotique « à vocation scientifique » – formule chère à Greimas – peut maintenant se considérer comme l'une des sciences cognitives, à savoir, parmi les nombreuses disciplines qu'embrasse cette dénomination, celle qui s'occupe de la production de sens et donc de culture, et qui part de cet objet double que nous appelons *le signe*, pour aller vers les discours, la configuration et la transmission de savoirs, de valeurs, de formes d'affectivité et de vie, vers la sémiosphère de plus en plus dense qui enveloppe notre planète, et qu'aucune psychologie ne saurait ni théoriser ni analyser.

Une métaphysique du sens¹⁹ inscrirait finalement la sémiotique, en version cognitive, dans le cadre des réflexions philosophiques scientifiquement informées sur l'être et la réalité de la pensée, de l'intentionnalité, de la conscience et de la communication. Le rôle d'un *logos* rationaliste et critique dans le jeu des conceptions, des théorisations et des modélisations nécessairement différenciées et souvent contrastantes, rendrait possible une sémiotique épistémologiquement cohérente et empiriquement ouverte.

NOTES

¹ Nous empruntons cette expression gastronomique appliquée à la pensée à Umberto Eco.

² Les états affectifs sont des cas-limites de ce que nous pouvons appeler « pensée ». Les valeurs émotionnelles élémentaires communiquées par des expressions faciales, comme la colère, la surprise, la peur, constituent des marqueurs qui, à leur tour, signifient des schémas narratifs, tels que l'offense, l'événement inattendu, le danger imminent.

³ Si le langage peut se voir comme une fenêtre donnant sur l'esprit humain, et qui contribue à la création de ce qu'il montre, sans pourtant se confondre avec la pensée même, c'est que les éléments qui composent la morphologie et la syntaxe d'une phrase actualisent des schémas cognitifs. Ces schémas forment des inventaires de petits opérateurs sémantiques dont la pensée se sert pour former ses constructions ; ils sont donc préalables à la pensée même, un peu comme le graphe d'une flèche est préalable au diagramme qui l'utilise.

⁴ On peut même montrer que le discours, pour monologique qu'il soit, est toujours, implicitement, organisé de manière dialogique dans ces agencements. Voir Brandt (2013).

⁵ Le miroir est bien un artefact et par conséquent un objet configuré intentionnellement, au même titre que tout autre instrument de mesure et d'obtention d'information prolongeant la perception immédiate. Mais *l'information elle-même* que ces instruments nous offre ne vaut que dans la mesure où elle n'est précisément pas intentionnellement donnée par un sujet. Voir notre article, « From Mirrors to Deixis. – Subjectivity, Biplanarity, and the Sign », à paraître dans un volume d'hommage à Umberto Eco.

⁶ On peut s'étonner que les sémioticiens n'aient pas relevé cette fonction purement cognitive, pré-communicative, des symboles. A-t-elle été trop évidente pour mériter notre attention ?

⁷ La cognition humaine connaît peut-être encore d'autres biplanarités que celles que Peirce avait canonisées dans son système. C'est là une question ouverte, empirique.

⁸ On emprunte à Sperber et Wilson (1989) le terme de pertinence (*relevance*) pour désigner cette instance décisive dans le processus mental de production de sens.

⁹ Les espaces d'entrée (*input spaces*) peuvent évidemment être multiples, mais le mécanisme élémentaire ne comprend que deux entrées, ce qui évite une mise en correspondance (*mapping*) chaotique entre les contenus et des blends multiples non schématisés. Les processus à espaces multiples enchâssent les blends simples en cascades, de la même manière que le font les métaphores contenant d'autres métaphores. Un espace mental de base peut signifier une formation biplane cognitive par iconicité, par symbolicité ou par indicialité. Il peut le faire par métonymie ou par métaphore, c'est-à-dire par indicialité ou par iconicité, respectivement. Dans le cas du

langage, on peut considérer la formation lexicale et les constructions syntaxiques comme des blends composés avec un espace d'entrée phonétique et un espace d'entrée sémantique, réglés par les schémas de la grammaire. C'est ce que fait, dans une terminologie un peu différente, la *construction grammar* (grammaire de constructions) proposée par Goldberg (1995).

¹⁰ Fusaroli et Morgagni (2013) proposent un aperçu historique du développement de cette théorie cognitive de la métaphore conceptuelle. Elle ne se réfère pas nécessairement au *blending* et se satisfait souvent de la simple formule A IS B pour les deux espaces d'entrée.

¹¹ Entre les deux entrées, il y a selon la théorie de la métaphore conceptuelle une différence de domaine sémantique (voir la note 13). Or, il s'agit ici de deux professions sociales comparables, quoique contrastées. On pourrait, pour l'expliquer, faire valoir que la chirurgie implique une science, la médecine, et qu'elle relève par conséquent d'un domaine supérieur. Ou bien on peut comparer le problème à celui qu'on trouve dans les sports : « Chelsea – PSG : L'Angleterre mise KO par les Parisiens » (gros titre de *20 minutes*). La boxe et le football sont deux sports, et pourtant, la métaphore fonctionne. La boxe, comme la boucherie, exporte probablement d'abord leurs figures imagées à la sphère publique, et ensuite ces métaphores reviennent dans leur propre domaine.

¹² C'est aux cultures de décider où s'arrête l'extension de cette dynamique *éthique*, et où commence la *morale* relative aux normes arbitraires des collectivités.

¹³ Voir Brandt, 2004, chap. 3, « The Architecture of Semantic Domains ». La théorie de Lakoff et de Johnson sur la métaphore conceptuelle ne précise pas comment on détermine l'existence d'une différence entre domaines sémantiques ; leur principe de *domain difference* reste purement ad hoc : on constate la différence après avoir constaté la métaphore. Nous avons donc dû développer une théorie phénoménologiquement fondée des domaines sémantiques qui articulent le monde vécu transculturellement, et qui permettent au langage et aux autres moyens d'expression, ainsi qu'à la pensée elle-même, de représenter une chose par une autre chose et d'en tirer une leçon en termes d'effet de sens.

¹⁴ Pour une analyse très efficace en termes de domaines sémantiques, voir Oakley (2014).

¹⁵ Dans la catachrèse *pied de table*, le rapport corps / meuble n'est pas senti comme une schématisation qui animerait la table. Si la schématisation cesse de produire son effet de sens, par usure, la métaphore « meurt » (terme métaphorique bien vivant) et l'expression devient (presque) littérale.

¹⁶ L'analyse cognitive de cette figure est moins systématique et moins bien théorisée que celle de la métaphore (conceptuelle). Ce que nous proposons ici constitue une nouvelle approche qui n'est pas encore très connue dans la communauté de ces recherches.

¹⁷ L'astuce consiste évidemment à effectuer un *blending* entre un visage, déjà représenté métonymiquement par les oreilles, et un postérieur. L'italien propose, dans le même registre son expression « *faccia di culo* ».

¹⁸ Voir la métonymie injurieuse « tête de nœud » en français.

¹⁹ Voir Katz (1990) et Brandt (2016a) sur ce terme ambitieux mais incontournable.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARCELONA, Antonio *et al.* (dir.) (2011), *Defining Metonymy in Cognitive Linguistics*, Amsterdam / New York, John Benjamins.

- BRANDT, Line (2013), *The Communicative Mind. A Linguistic Exploration of Conceptual Integration and Meaning Construction*, Cambridge, Cambridge Scholars.
- BRANDT, Line, BRANDT, Per Aage (2005), « Making sense of a blend. A Cognitive-semiotic approach to metaphor », *Annual Review of Cognitive Linguistics*, vol. 3, pp. 216-249.
- BRANDT, Per Aage (2004), *Spaces, Domains, and Meaning. Essays in Cognitive Semiotics*, Berne, Peter Lang.
- BRANDT, Per Aage (2016a), « The World Seen from Within. Three Essays on the Metaphysics of Meaning », *Language and Semiotic Studies*, vol. 2, n° 1, Soochow, Soochow University Press, pp. 1-111.
- BRANDT, Per Aage (2016b), « Deixis – a Semiotic Mystery. Enunciation and Reference », *Cognitive Semiotics*, disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/282253276_Deixis_-_a_semiotic_mystery_enunciation_and_reference.
- BRANDT, Per Aage (à paraître), « From Mirrors to Deixis. – Subjectivity, Biplanarity, and the Sign ».
- CHANGEUX, Jean-Pierre, RICŒUR, Paul (2000), *Ce qui nous fait penser : la Nature et la Règle*, Paris, Odile Jacob.
- DEHAENE, Stanislas (2014), *Le Code de la conscience*, Paris, Odile Jacob.
- FAUCONNIER, Gilles (1984), *Espaces mentaux : aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.
- FAUCONNIER, Gilles, TURNER, Mark (2001), *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.
- FUSAROLI, Riccardo, MORGAGNI, Simone (dir.) (2013), *Conceptual Metaphor Theory. Thirty Years After*, *Journal of Cognitive Semiotics*, vol. 5, n° 1-2.
- GOLDBERG, Adele E. (1995), *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, The University of Chicago Press.
- GRADY, Joseph E., OAKLEY, Todd, COULSON, Seana (1999), « Blending and Metaphor », dans STEEN, Gerard J., GIBBS, Raymond W. (dir.), *Metaphor in cognitive linguistic*, disponible sur : http://cogweb.ucla.edu/CogSci/Grady_99.html.
- KATZ, Jerrold J. (1990), *The Metaphysics of Meaning*, Cambridge (Mass.), the MIT Press.
- LAKOFF, George, JOHNSON, Mark (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago, Chicago University Press.
- OAKLEY, Todd (2014), « Semantic Domains in the *Dream of the Rood* », *Rask*, n° 40, pp. 331-352.
- SPERBER, Dan, WILSON, Deirdre (1989 [1986]), *La Pertinence : communication*

et cognition, Paris, Minuit.

STEEN, Gerhard, GIBBS, Raymond (dir.) (1999), *Metaphor in cognitive linguistics*, Philadelphia, John Benjamins.

STOCKWELL, Peter (2002), *Cognitive Poetics. An Introduction*, London / New York, Routledge.

SÉMIOTIQUE ET ZOOLOGIE

Carlos Pereira
Université Sorbonne-Nouvelle

Au cours de l'histoire de la zoologie, plusieurs écrivains essayèrent de dépasser une vision mécaniste de l'animal. Les bestiaires médiévaux s'intéressaient aux comportements animaux pour créer une morale humaine. Imprégnée d'anthropomorphisme, la zoologie percevait maladroitement les capacités langagières des diverses espèces animales. L'hippologie et l'art équestre, deux disciplines ayant approfondi les comportements du cheval, tentèrent de bâtir une proto-sémiotique de la relation humains / équidés. Certains écuyers évoquent une langue subtile pour parler aux chevaux, la sensibilité et les émotions des équidés. C'est avec Charles Darwin que nous pouvons repérer le début d'une zoosémiotique mettant le signe au cœur des communications humaines et animales. En introduisant le concept d'antithèse ou d'opposition, il anticipe en quelque sorte une linguistique structurale « naturaliste ». La linguistique moderne fondée par Ferdinand de Saussure s'impose au cours des années 1950 et établit une frontière étanche entre communication animale et langage humain. Dès lors, l'ouverture de Darwin ne sera pas intégrée dans le processus d'édification des paradigmes des sciences du langage. Les travaux de la primatologie japonaise et occidentale viendront toutefois nuancer les avancées structuralistes, car la double articulation, propriété du langage humain, semble adoptée par certains primates. Le langage des signes américain enseigné aux grands singes produit de sérieux débats au sein des communautés scientifiques. Les dix dernières années apportent une série de découvertes à la fois biologiques, éthologiques et philosophiques poussant à une redéfinition des frontières entre langage animal et langage humain. Dans ce contexte, la sémiotique,

science du signe et de la signification, apporte une contribution sérieuse et ouvre des pistes. En outre, la sémiotique cognitive offre de sérieuses opportunités : les travaux en cognition des primates et des autres espèces animales viennent confirmer les hypothèses de la sémiotique. Des alliances s'établissent entre sémiotique et sport, sémiotique et éthologie et sémiotique et équitation. Des champs de recherche voient le jour : sémiotique et motricité, sémiotique et haptique, sémiotique et équitation, sémiotiques interspécifiques humains / non-humains. Ce chapitre tentera de résumer les étapes clés d'un dialogue entre sémiotique et zoologie, de présenter les champs explorés notamment la sémiotique du mouvement animal illustrée avec des travaux issus de l'éthosémiotique, et de proposer des perspectives dans le domaine de la sémiotique de l'interspécifique.

1. Zoologie darwinienne vs linguistique saussurienne

Au milieu du XX^e siècle, les débats scientifiques s'intensifient autour des « origines animales » du langage humain. Les linguistes cherchent le propre de l'homme, les spécificités du langage humain et des communications animales. Les expériences menées sur les primates anthropoïdes contribuent au développement de nouveaux paradigmes tout en édifiant des « murs conceptuels » difficilement franchissables. Le philosophe Dominique Lestel s'exprime ainsi :

Le langage est souvent perçu comme système de communication présentant des caractéristiques uniques qui le distinguent de l'ensemble des communications animales. Parmi les caractéristiques le plus souvent évoquées, on peut citer la réflexivité, la capacité à élaborer un message à partir d'un autre message, l'ouverture, le dialogue, la double articulation, le déplacement, le symbolisme et la syntaxe. Des travaux récents en éthologie tendent pourtant à relativiser *l'exception communicative de l'humain*. (Lestel, 2005 : 77)

Les chercheurs en linguistique, structuralistes ou adeptes des théories linguistiques génératives, préoccupés par les querelles « doctrinaires » entre écoles semblent mépriser l'éthologie animale naissante et les idées exploratrices de Darwin. Voici le résumé d'un certain consensus :

Communication et langage affichent un certain nombre de propriétés communes. Présente chez la plupart des espèces animales, du moins chez les espèces sociales, la communication peut se définir comme un phénomène social d'échanges entre deux ou plusieurs congénères. À cet effet, elle recourt à un code de signaux spécifiques dans le cadre des finalités globales de survie (reproduction, protection, alimentation) et de cohésion du groupe... Le langage, quant à lui, peut être défini comme un système à la fois communicatif et représentatif. Il repose sur une convention sociale qui attribue à certains substituts représentatifs les signifiants (qui correspondent aux mots), le pouvoir de désigner d'autres substituts, les signifiés (c'est-à-dire les significations véhiculées par les mots). (Coppens, 2001 : 324)

Les frontières sont ainsi établies pour toujours : le paradigme linguistique oppose « communication animale » et « langage humain ». Implicitement, il s'agit aussi d'établir une frontière épistémologique entre sciences de la nature et sciences humaines : à chacun son territoire de « chasse » excluant d'une certaine manière l'esprit de l'évolution « continue » des espèces édictées par Darwin. En effet, le père de la zoologie moderne cherche à atténuer les différences « fondamentales » pour concevoir une phylogenèse moderne expliquant le mystère de la vie autrefois « chasse gardée » de la théologie chrétienne. Il s'exprime ainsi dans son célèbre ouvrage *La Filiation de l'Homme* : « [...] il n'existe aucune différence fondamentale entre l'homme et les mammifères supérieurs pour ce qui est de leurs facultés mentales » (2000 [1871] : 150). Il évoque même, d'une certaine manière, l'idée de « cultures animales » que développera plus tard la primatologie japonaise dans les années 1940 :

L'orang outan dans les îles de la Sonde, et le chimpanzé en Afrique construisent des plates-formes où ils dorment, possèdent des capacités similaires de raisonnement, nous ne pouvons pas être sûrs que les singes n'apprennent pas de leur propre expérience ou de celle de leurs parents quels fruits ils doivent sélectionner. (*Ibid.* : 150-151)

Kinji Imanishi, écologiste et père de la primatologie « anthropologique » japonaise (1902-1992) confirmera l'hypothèse darwinienne en établissant le concept de « culture animale ». Dès l'automne 1955, lors de la réunion générale de la société japonaise d'éthologie, Kinji Imanishi et Shunzo Ka-

wamura n'hésitent pas à parler de culture chez les singes sauvages japonais (voir Lestel, 2005 : 123).

Ces faits démontrent l'absurdité d'une frontière étanche entre sciences de la nature et sciences humaines. En effet, il est très intéressant de relever la similitude théorique entre la zoosémiotique darwinienne et la linguistique structurale de Saussure fondatrice de la sémiologie moderne.

En véritable sémioticien, le père de l'évolutionnisme a identifié chez l'animal et l'homme un ensemble de signes ou de mouvements reflétant des états émotionnels : peur, joie, colère... À partir de là, il établit le célèbre principe d'antithèse ou d'opposition, qu'il définit ainsi :

Certains états d'esprit entraînent certains actes habituels, qui sont utiles, comme l'établit notre premier principe ; puis, quand se produit un état d'esprit directement inverse, on est fortement et involontairement tenté d'accomplir des mouvements absolument opposés, quelque inutiles qu'ils soient d'ailleurs ; dans certains cas ces mouvements sont très expressifs. (Darwin, 1998 [1872] : 52)

Afin d'illustrer ce principe, Darwin traitera de l'expression des émotions chez plusieurs animaux dont le cheval. Ainsi parle-t-il de la peur chez ce dernier :

L'attitude d'un cheval subitement effrayé est expressive au plus haut degré. J'ai vu un cheval épouvanté par la vue d'un semoir mécanique [...]. Il leva la tête si haut que son cou devint presque vertical ; c'était évidemment un geste de pure habitude [...] ses yeux et ses oreilles étaient fixement dirigés en avant. Il reniflait violemment, les narines rouges et dilatées [...]. Cette expansion, aussi bien que le ronflement et les palpitations du cœur, sont des actes qui ont dû s'associer fortement, pendant une longue suite de générations, à l'émotion de la terreur : car la terreur a poussé habituellement le cheval à l'exercice le plus violent, pour fuir ventre à terre la cause du danger. (*Ibid.* : 62)

Dans ces quelques lignes, le naturaliste pose donc que la sémiotique des émotions est chez l'animal le fruit de l'évolution. L'étude du comportement des chevaux montre qu'il est aisé de construire un inventaire des signes, mouvements relatifs à des états émotionnels, inventaire que les éthologues

modernes appellent éthogramme. Darwin est ainsi devenu un des précurseurs de l'éthologie descriptive, faisant de la zoosémiotique un outil indispensable à l'étude de la communication animale. Prenant ses distances avec les préceptes cartésiens de l'animal machine, ce travail sémiotique ouvre aussi la voie à une conception humaniste de l'animal.

En mettant en avant le mécanisme de l'opposition, Darwin annonçait un des principes cardinaux de la linguistique structurale :

Des signes conventionnels qui ne sont pas innés, tels que ceux qu'emploient les sourds et muets et les sauvages, ont en partie mis en œuvre le principe d'opposition ou d'antithèse. Les moines de Cîteaux croyaient commettre un péché en parlant ; ils inventèrent un langage mimique où le principe de l'opposition paraît avoir été employé. (*Ibid.* : 63)

Il ajoute un peu plus loin : « Le docteur Scott, de l'institution des sourds-muets d'Exeter, m'écrit que "les oppositions sont très usitées pour l'instruction des sourds muets, qui les sentent très vivement" » (*Ibid.*). Il poursuit sa démonstration en évoquant l'opposition dans le domaine symbolique :

Beaucoup de signes, d'ailleurs, qui sont évidemment opposés les uns aux autres, paraissent avoir eu chacun de leur côté une signification propre, à leur origine. Il semble qu'il en ait été ainsi des signes qu'emploient les sourds-muets pour désigner la lumière et l'obscurité, la force et la faiblesse, etc. [...] les gestes opposés d'affirmation et de négation, à savoir, celui d'abaisser verticalement la tête et celui de la secouer latéralement, ont été probablement tous les deux naturels au début. L'agitation de la main de droite à gauche, dont se servent quelque sauvages pour dire non, a peut-être été inventée à l'imitation du mouvement de la tête ; quant au mouvement opposé, par lequel la main s'agite en droite ligne en avant du visage en signe d'affirmation, on ne saurait décider s'il provient de l'antithèse ou s'il a pris naissance d'une autre manière. (*Ibid.* : 64-65)

En 1916, soit trente-quatre ans après *L'Expression des émotions*, deux anciens élèves du linguiste Ferdinand de Saussure publient son *Cours de linguistique générale*, qui mettra en évidence de manière magistrale le rôle fondamental de l'opposition dans la production du sens. Pour Saussure, qui observe les manifestations de ce sens dans le langage humain, les unités du

langage sont vides, n'existant que par leurs relations : les concepts se définissent « non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système » (1995 [1916] : 23). Ainsi conclut-il,

[...] la langue est pour ainsi dire une algèbre qui n'aurait que des termes complexes. Parmi les oppositions qu'elle comprend, il y en a qui sont plus significatives que d'autres ; mais unité et fait de grammaire ne sont que des noms différents pour désigner des aspects divers d'un même fait général : le jeu des oppositions linguistiques [...] La langue étant ce qu'elle est, de quelque côté qu'on l'aborde, on n'y trouvera rien de simple ; partout et toujours ce même équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement. (*Ibid.*)

Mais Saussure notera aussi que la structure linguistique contient non seulement des oppositions mais aussi des analogies. Autrement dit, il propose d'appréhender toute langue comme un système dans lequel chacun des éléments n'est définissable que par des relations – d'opposition mais aussi d'équivalence – qu'il entretient avec les autres. C'est la matrice de ces relations qui forme la « structure ».

Dans la foulée de cette pensée, le principe d'opposition est devenu un axiome de la sémiotique. Greimas et Courtés écrivent : « Nous réservons le terme de signification à ce qui nous paraît essentiel, c'est-à-dire à la “différence” – à la production et à la saisie des écarts » (1979 : 353). Cette citation suggère que si la sémiotique qui s'est développée dans le sillon creusé par Saussure s'est construite sur le principe d'opposition, elle a en revanche largement négligé le second principe : l'analogie (voir groupe μ , 2015).

Darwin et Saussure stimuleront d'autres visions d'une sémiotique zoologique. Ainsi pouvons-nous citer le livre *Mondes animaux et monde humain* (1956 [1934]) de Jacob von Uexküll. Pour ce biologiste et philosophe allemand précurseur de la bio-sémiotique, l'acte animal est porteur de signification :

Le monde dans lequel habite l'animal, et que nous voyons s'étendre autour de lui, se transforme, quand on se place au point de vue de l'animal lui-même, en son milieu, dans l'espace duquel s'empressent les porteurs de signification les plus divers. Le monde dans lequel réside une plante, et que nous pouvons délimiter en traçant un cercle autour de son emplacement, se

transforme, quand on se place au point de vue de cette plante, en un habitat où se conjuguent différents facteurs de signification soumis à une alternance régulière. (1956 : 96)

La bio-sémiotique ouvre ainsi un dialogue entre biomécanique animale, motricité et sémiotique. Sebeok (1969 : 200) avait pressenti la nécessité de créer un champ nouveau associant la sémiotique et l'éthologie. Dans son célèbre ouvrage collectif *Approaches to animal communication*, il formule trois axes majeurs : la zoopragmatique, la zoosémantique et la zoosyntaxe. Carles Riba explorera ces axes de recherches et publiera un ouvrage de zoo-sémiotique (1990), considéré comme une œuvre magistrale dans l'univers de la sémiotique. L'unification de la linguistique et de l'éthologie devient ainsi un outil pertinent pour appréhender les relations intra- et interspécifiques. Notons aussi l'essai de synthèse des diverses approches de la zoo-sémiotique, co-dirigé par Timo Maran, Dario Martinelli et Aleksei Turovski (2011). Cette nouvelle dynamique ouvre, de fait, des perspectives inédites pour une nouvelle phylogénèse du langage.

2. De la sémiotique du mouvement animale

En publiant son introduction à la kinésique en 1952, le linguiste américain, Ray Birdwhistell, propose une analyse de la gestualité sur le modèle de la phonologie et emprunte ainsi le chemin de la linguistique structurale. Mouvements, gestes et mimiques ont été identifiés comme des unités distinctives ou unités réputées minimales, les « kinèmes », qui peuvent se composer afin de donner lieu à des « kinémorphèmes » qui, à leur tour, se regroupent en « constructions kinémorphiques complexes ». Birdwhistell élabore dans son œuvre majeure *Kinesics and Context, Essays on Body Motion Communication* (1970) un lexique qu'il baptise kinégraphie, dont l'objet est de recenser, classer tous les kinèmes et les kinémorphèmes et de leur associer des significations. Il s'agit des bases d'un dictionnaire de la gestualité, des mimiques et des mouvements du corps. Birdwhistell exprime le souhait d'en faire un outil ethnographique permettant d'étudier le langage non verbal dans des contextes culturels variés. Pour construire son modèle sémiotique, il divise le corps en huit sections, pour lesquelles il établit des symboles et des pictogrammes. Les sections sont les suivantes : 1. la tête ;

2. la face ; 3. le tronc ; 4. les épaules, les bras et poignets ; 5. la main et l'activité des doigts ; 6. les hanches, jambes, chevilles ; 7. l'activité du pied, la marche ; 8. le cou.

Pour chaque section, il évalue le nombre de kinèmes. Certaines, comme la tête ou la face, en réunissent une cinquantaine. En construisant une chaîne de symboles et de pictogrammes, il établit une analogie avec la phonologie. Une chaîne de kinémorphèmes est en quelque sorte une phrase, c'est-à-dire une construction de morphèmes. Un dialogue du corps peut ainsi être appréhendé et il ne reste que quelques pas pour identifier une double articulation. Le langage du corps permettrait la construction d'un énoncé.

Abandonnant ses recherches controversées, le linguiste américain permettra l'avènement d'une nouvelle conception du geste sportif et la remise en question de la biomécanique des sports. L'acte moteur est un acte de communication.

L'idée que « le corps se fait signe » dans le domaine des activités sportives (l'équitation étant considérée comme un art et un sport) a été développée par le sociologue du sport Pierre Parlebas. L'étude de diverses activités sportives l'a conduit au constat suivant :

L'individu agissant décide selon les probabilités d'évolution de la situation telles qu'il les perçoit. Il doit déchiffrer les signes comportementaux qui naissent et s'évanouissent en un clin d'œil, en un clin de geste. Il doit capter les messages socio-moteurs et décoder la situation en termes d'action à venir. Tout comportement moteur est en effet porteur de signification stratégique : tel geste de la tête ou de la main, tel crochet de la course de l'adversaire, telle posture du tireur, tel déploiement de la chaîne des poursuivants se déchiffrent comme autant de projets et préfigurent l'action qui va suivre. La motricité du joueur agissant est une motricité hautement signifiante. (2007 : 50)

Comme Parlebas, nous avons considéré que l'activité équestre du point de vue artistique ou sportif était une trame de signes gestuels, haptiques, posturaux et vocaux. Par conséquent, « la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale », c'est-à-dire la « sémiologie » telle que l'a définie Saussure, devient un cadre de référence indispensable (voir Pereira, 2009). Prenant le cadre de l'activité sportive, Parlebas considère que cette sémiologie est très particulière. Il s'agit « d'une sémiologie inhabituelle dont la substance n'est pas phonique mais motrice ; aussi parlerons-nous d'une

“sémio-motricité”, ou plus simplement d’une “sémiotricité” » (2007 : 50). Il entend par sémiotricité « la nature et le champ des situations motrices envisagées sous l’angle de la mise en jeu de systèmes de signes directement associés aux conduites motrices des participants » (*Ibid.*). L’auteur envisage trois sémiotricités élémentaires :

- une sémiotricité de type socio-affectif : elle correspond aux comportements qui témoignent d’une réaction à dominante émotive : réaction d’agressivité ou d’amitié, geste de menace, postures de dépit ou de joie partagée ;
- une sémiotricité de type référentiel : elle prend corps dans les pratiques de spectacle qui font référence à des représentations sociales, à des événements historiques ou culturels, ou qui les simulent tels le mime, l’expression corporelle ou la danse dans ses multiples variétés ;
- une sémiotricité de type instrumental : en prise directe sur l’accomplissement de la tâche ludomotrice en cours de réalisation. Il s’agit des gestes, des postures et des conduites motrices mis au service de la réussite ludique.

En insistant sur le fait que le comportement ou la conduite d’un joueur peuvent être interprétés comme signes, le sociologue distingue deux types de signes : le gestème et le praxème. Le premier est constitué

[...] de gestes, de mimiques ou de postures conventionnels dont l’aspect observable (le signifiant ou signal) est associé à un contenu relationnel ou tactique (le signifié ou le message). Par exemple, un joueur lève le bras, frappe dans ses mains ou désigne un espace du doigt, pour appeler une passe ou demander un changement de place. Il s’agit de gestes appartenant à un code coutumier, gestes qui fonctionnent comme des signes avec une face – signifiant et une face – signifié. (*Ibid.*)

Le second englobe toute « conduite motrice d’un joueur, susceptible d’être interprétée comme un signe par les autres participants. Le signifiant en est le comportement observable, et le signifié le projet tactique correspondant tel qu’il est perçu par les autres » (*Ibid.* : 51). L’auteur ajoute que le praxème est polysémique, autrement dit il se prête à plusieurs interprétations et donc significations. Les gestèmes et les praxèmes ne doivent pas être confondus. Les premiers peuvent être étudiés dans le cadre de la communication multicanale modélisée par Birdwhistell. Le chercheur américain

apparaît ainsi comme un sémioticien du langage du corps. Cette sémiotique du geste sportif nous a conduit à redéfinir la biomécanique de l'équitation. En effet, l'art équestre devient un dialogue entre l'homme et le cheval.

Nuno Oliveira, célèbre écuyer portugais ayant réalisé la synthèse des divers courants équestres européens, semble adopter une vision proche tout en y introduisant une vision quelque peu sémiotique : « Parler clairement, simplement et toujours de la même façon est l'un des secrets du dressage » (Pereira, 2009 : 98). Il existe une façon de s'adresser aux chevaux. Parler signifie bien employer une langue et cela implique des règles grammaticales. Oliveira introduit implicitement l'idée d'un dialogue entre l'homme et le cheval. Cet échange sémiotique est construit autour de « mots » simples, facilement assimilables par le cheval. En réalité, il n'existe pas une façon mais des façons de parler aux chevaux en fonction des cultures équestres, des écoles et de la personnalité des écuyers. La vision moins mécaniste d'Oliveira semble plus proche de celle du général Jules de Benoist, écuyer du XIX^e siècle, concepteur de plusieurs effets de rênes, qui envisage ainsi l'équitation classique : « L'équitation est une véritable langue d'attouchements, avec ses lettres, ses syllabes, ses mots » (Benoist, 1899 : VI). Et il ajoute : « Le travail en bridon est l'étude de ce langage des aides ; il doit continuer jusqu'à ce que toute hésitation ait disparu de part et d'autre dans l'emploi et dans l'exécution. » (*Ibid.* : VII). Cette définition, d'une grande intuition sémiotique, nous semble la plus adaptée car elle introduit l'idée d'une syntaxe dans le langage des aides. Les touches ou signes tactiles ou haptiques sont en quelque sorte les lettres d'un alphabet. En combinant ces touches, on obtient des « mots » tactiles ou haptiques qui se « réfèrent » à des mouvements précis. L'auteur « visionnaire » introduit donc l'idée sémiotique de syntaxe et de sémantique, qui existe réellement en équitation classique. L'équitation est ainsi bel et bien une langue des signes particulière qu'aucun auteur n'a jamais appréhendée de cette manière. Il est dommage qu'une telle intuition n'ait pas été approfondie.

En conjuguant ces réflexions de maîtres d'équitation aux travaux novateurs de Pierre Parlebas, nous avons imaginé un solfège de l'équitation (Pereira, 2016). En associant les modèles bauchériste et linguistique et en considérant que l'équitation produit de l'harmonie et de la mélodie gestuelle, il est aisé de créer une partition équestre. En partant du postulat que l'écuyer est un musicien et que le cheval est son instrument (certes un peu particu-

lier), nous pouvons dire qu'il est possible d'identifier les « notes » ou signes produits par le langage des aides. En consultant l'écuyer portugais Luis Valença, nous avons appris qu'il existe trois signes élémentaires produits par le cavalier avec ses mains, ses jambes et son assiette : une touche continue, une touche discontinue, une touche vibratoire ou électrique.

En étudiant les traités de Baucher et de ses disciples directs ou indirects, nous avons bien identifié ces touches. Par ailleurs, le dressage de nos chevaux a conduit à la confirmation de cette hypothèse. Sachant qu'il existe cinq aides élémentaires (deux mains, deux jambes et une assiette), il est aisé de construire une partition à cinq lignes, c'est-à-dire une ligne par aide. Curieusement la portée musicale comporte cinq lignes ! Au cours des expériences, nous nous sommes aperçu qu'il existe un moment où le cavalier ne touche pas le cheval (« descente de mains et de jambes par exemple » de F. Baucher !) : il existe donc une « touche nulle » qui correspond en quelque sorte au silence en musique. L'assiette peut aussi produire la même gamme de touches. Le cavalier ne touche pas le cheval lorsqu'il est en suspension sur les étriers.

L'équitation étant un art fondé sur la faculté tactile, nous nous sommes intéressé à la science du toucher : l'haptique. Il y a un lien entre toucher et haptique. L'haptique, du grec *ἅπτομαι* (haptomai) qui signifie « je touche », désigne la science du toucher, par analogie avec l'acoustique ou l'optique. Au sens strict, l'haptique englobe le toucher et les phénomènes kinesthésiques, c'est-à-dire la perception du corps dans l'environnement. Étant donné qu'il existe trois manières de toucher le cheval, nous avons donc adopté le néologisme haptème. La perception tactilo-kinesthésique ou haptique (terme introduit en psychologie par Revesz, 1934, 1950) ou active résulte de la stimulation de la peau causée par des mouvements actifs d'exploration de la main entrant en contact avec des objets. En s'inspirant de la linguistique et de la kinésique, l'haptème est une unité tactilo-kinesthésique. Nous distinguons quatre unités tactilo-kinesthésiques : haptèmes continu, discontinu, vibratoire et nul.

Le modèle de synthèse se dessine ainsi progressivement. Sur la portée à cinq lignes, on place les haptèmes selon les lois de la biomécanique équestre de Baucher. Les haptèmes apparaissent comme des unités distinctives et les combinaisons forment des haptémorphèmes. Une combinaison simultanée de plusieurs haptèmes forme aussi une harmonie. Un enchaînement de

plusieurs haptèmes successifs conduit à la création d'une mélodie ou énoncé sémiotique. Le langage des aides est ainsi modélisé de manière simple. Les concepts de Baucher deviennent plus clairs. La loi d'opposition de la linguistique est bien là : chaque haptème ou « signe haptique » trouve son opposé. Il est donc théoriquement possible d'étudier tous les mouvements équestres à partir de cette partition. Les divers ordres demandés au cheval peuvent être ainsi appréhendés. On peut donc traduire une reprise de dressage en notes. Cet outil didactique peut permettre l'étude du langage interspécifique humains / équins. Il nous renseigne sur l'apprentissage des proto-langages chez les équidés et l'intelligence du cheval.

La sémiotique du sport et la sémiotique de l'équitation plus particulièrement ouvrent un nouveau champ d'interaction entre sémiotique et zoologie : la sémiotique interspécifique, autrement dit, le domaine encore peu exploré des communications interspécifiques. La zoosémiotique constitue aussi une opportunité pour étudier les significations des interactions humains / non-humains.

3. Une sémiotique interspécifique humains / non-humains

Toutes les grandes cosmogonies évoquent l'existence d'une langue commune partagée par les hommes et les animaux. Le fondateur de l'anthropologie structurale, Claude Lévi-Strauss fait le constat suivant :

Pour les Amérindiens et la plupart des peuples restés longtemps sans écriture, le temps des mythes fut celui où les hommes et les animaux n'étaient pas réellement distincts les uns des autres et pouvaient communiquer entre eux. Faire débiter les temps historiques à la tour de Babel, quand les hommes perdirent l'usage d'une langue commune et cessèrent de se comprendre, leur eût paru traduire une vision singulièrement étriquée des choses. Cette fin d'une harmonie primitive se produisit selon eux sur une scène beaucoup plus vaste ; elle affligea non pas les seuls humains, mais tous les êtres vivants. (2013 : 217)

Mythes amérindiens et mythes chrétiens semblent en quelque sorte affirmer que les humains sont face à une double peine : les humains ne peuvent plus comprendre les bêtes, et ils ne peuvent plus s'entendre entre eux. La langue unitaire, le logos, était donc le Bien précieux de tout le vivant. La

langue unique permettait l'unité du vivant et l'ordre cosmique. Dans la pensée chrétienne, Dieu rendra ce Bien inaccessible. Tout le défi de l'humanité consiste donc dans la recherche de la langue parfaite et rétablir l'unité des commencements. Toutefois, l'histoire biblique montre que Dieu est Bon et accorde des grâces spéciales aux hommes et aux bêtes. Ainsi dans l'Ancien Testament, l'animal retrouve épisodiquement la parole : « Le Seigneur fit parler l'ânesse de Balaam » (Nombres 22, 21-40). Humains et non-humains parlent miraculeusement la même langue !

Les écrits messianiques de l'Ancien Testament espèrent le rétablissement de l'ordre originel qui permettait le dialogue pacifique entre humains et non-humains :

Le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau. Le veau, le lionceau et la bête grasse iront ensemble, conduits par un petit garçon. La vache et l'ours paîtront, ensemble se coucheront leurs petits. Le lion comme le bœuf mangera de la paille. Le nourrisson jouera sur le repère de l'aspic, sur le trou de la vipère le jeune enfant mettra la main. On ne fera plus de mal ni de violence sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance de Yahvé, comme les eaux couvrent le fond de la mer. (Isaïe, 11, 6-9)

Avec l'avènement du Christ Sauveur, le salut est proposé à l'humanité et à toute la création. Le Christ annonce l'avènement du Paradis perdu et l'espoir du retour de la langue unitaire. En effet, saint Marc dit : « Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création [...] ils parleront en langage nouveau, ils prendront des serpents dans leurs mains » (Marc, 16, 15-18). Ils redécouvrent en quelque sorte le secret de l'anneau du Roi Salomon qui lui permettait de parler aux animaux. On peut y voir aussi la réalisation de la prophétie d'Isaïe. L'homme parlera de nouveau avec les animaux. Le serpent, responsable de la chute, ne sera plus l'ennemi de l'Humanité.

Cet imaginaire mythique contient d'une certaine manière une part de « réalisme ». En effet, cette langue unitaire a peut-être simplement existé sous une forme particulière. Peut-être même existe-t-elle aujourd'hui ? Le disciple de Husserl, Édith Stein affirme dans ces cours d'anthropologie que

[...] l'expression spontanée de la spécificité propre et des dispositions psychiques actuelles semble être quelque chose que les animaux et les hommes

ont en commun, leur permettant de se comprendre, ce qui rend possible une sorte de vie commune avec les animaux. Nous avons un certain accès à leur vie psychique et nous y participons par les sentiments ; eux aussi sont affectés par ce qui se passe en nous, de la même façon que des petits enfants se trouvent affectés par l'état psychique de leur entourage avant qu'ils ne soient en mesure de le comprendre. (2012 : 97)

Le langage émotionnel serait-il ce langage universel ? Darwin sera un pionnier de la sémiotique en étudiant l'expression des émotions chez l'homme et l'animal. Il identifie le fameux principe d'antithèse appelé principe d'opposition par les linguistes structuralistes. À chaque émotion correspond un signe et chaque signe vecteur émotionnel trouve son opposé. Le langage émotionnel est donc un système de signes qui entretiennent des liens d'opposition, définition proposée par Saussure, loi reprise par la pensée structuraliste qui détectera la di-polarité dans de nombreux domaines : linguistique, anthropologie, etc. Les divers travaux en éthologie montrent avec des arguments solides que l'animal partage avec l'homme un éventail large d'émotions. Le langage émotionnel aide à construire nos façons de parler aux animaux, l'homme dialoguant avec les animaux sous un mode empathique ou agressif, posture sémiotique que les non-humains identifient avec grande clarté. L'homme est un animal et donc « il peut percevoir ce qui vit dans l'âme de l'animal, et de la même manière l'animal perçoit aussi ce qu'il y a dans l'âme humaine » (Stein, 1998 : 52). L'intuition des peuples premiers et celle des savants se rejoignent pour affirmer que l'hypothèse d'une langue commune est probablement une vérité première.

Finalement on peut rejoindre la démonstration de Lévi-Strauss qui affirme que la pensée mythique et la pensée scientifique peuvent partager une vérité commune :

L'évolution parallèle des sciences de l'homme et des sciences de la nature va dans le même sens. Elle aussi incite à voir dans le langage figuré un mode fondamental de la pensée, qui rapproche celle-ci du réel au lieu, comme on croyait, de l'en désunir. Au XVIII^e siècle, Vico dénonçait déjà « ces deux erreurs communes des grammairiens qui consistent à dire que le langage des prosateurs est propre et que celui des poètes est impropre, et que le langage de la prose est venu en premier, et ensuite celui du vers ». Ce qui fut vrai, au début de l'humanité selon lui, tend peut-être aujourd'hui à le redevenir. (2013 : 161)

L'animal et l'homme semblent donc avoir une subjectivité structurale source d'une langue commune ? Autrement dit, l'unité sémiotique existerait dans la diversité linguistique. La diversité des façons de s'adresser aux animaux, appelons-les « des langues interspécifiques » sont probablement construites depuis le début de la vie animale et humaine à partir d'un socle sémiotique commun.

Avant d'identifier une typologie des langues pour parler aux bêtes, quelques précisions linguistiques s'imposent. La langue est l'instrument de communication propre à une communauté humaine. On distingue les langues naturelles des langues imaginaires, construites ou artificielles. Une langue naturelle est une langue qui s'est formée petit à petit au fil du temps. Son origine est bien souvent incertaine et peut être retracée plus ou moins clairement par la linguistique comparée.

On oppose les langues naturelles (comme le français) aux langues construites (comme l'espéranto), qui, elles, ont été formées intentionnellement par un homme ou une communauté ethnique ou scientifique pour remplir un besoin précis. Notons que les langues naturelles ne sont pas forcément verbales. En effet, Jacques Cosnier révisé la notion de langue naturelle :

L'espèce humaine possède-t-elle d'autres langues naturelles que vocalisées ? Oui, l'exemple du langage gestuel des sourds et muets et son irréductibilité au langage verbal commencent à être admis. Il n'est donc pas nécessaire qu'une langue naturelle soit de réalisation acoustique. (1982 : 299)

Umberto Eco ajoute que la langue naturelle est un système holistique, autrement dit elle est structurée de telle manière qu'elle implique une vision du monde. Notre façon de parler aux bêtes implique donc une vision holistique des non-humains. Une langue naturelle est apte à exprimer une expérience donnée de la réalité. Cette vision rejoint les travaux récents en anthropologie sur la frontière nature / culture (voir Descola, 2001). Une langue est un système sémiotique bien entendu. Pour produire de la signification, une langue naturelle doit établir des corrélations entre éléments de la forme de l'expression et éléments de la forme du contenu :

Une langue naturelle prétend être omnieffable, c'est-à-dire capable de rendre compte de toute notre expérience, physique et mentale, et pouvoir exprimer

des sensations, des perceptions, des abstractions, allant jusqu'à la question qui demande pourquoi il y a de l'Être plutôt que du Néant (Eco, 1994 [1993] : 37-38).

L'homme est aussi un artisan de langage, ce démarquant ainsi des animaux. Il sculpte de nouvelles langues pour des buts variés. Les capacités linguistiques sont quasi illimitées. Notons que l'homme parle au visible et à l'invisible, au réel et à l'imaginaire. L'imaginaire humain est peuplé d'animaux aux attributs les plus variés capables d'appréhender le langage humain. La langue n'implique pas toujours la vocalisation.

Nous suggérons ainsi deux exemples de langues naturelles et construites pour parler aux bêtes s'inscrivant dans l'idée d'une langue interspécifique. Cas d'une langue naturelle vocalisée pour parler à un animal réel : briolage, dariolage et brelandage

Nous pouvons donner quelques exemples d'expressions vocalisées issues de langues naturelles. Les chants adressés aux animaux constituent presque une catégorie universelle. De nombreuses cultures ont élaboré un art de chanter aux animaux. Dans la langue française, il existe plusieurs termes signifiant « chanter aux bœufs ». En 1807, le terme « arauder » se définit ainsi :

Les laboureurs poitevins chantent, en pressant leurs bœufs de l'aiguillon, des chansons dont le refrain s'adresse toujours à ces animaux, pour les exciter au travail [...]. Cette manière d'amuser les bœufs et de les exciter au travail par des chansons s'appelle arauder ou érauder. (AA.VV., 2012 : 35)

Nous pouvons observer que le chant des bœufs est un acte de langage interspécifique ritualisé dont le but est d'agir au niveau de l'état émotionnel de l'animal. Il permet d'encourager l'animal au travail, de lui donner du moral en quelque sorte. Le chant n'empêche pas l'usage d'une langue exprimant des ordres clairs et simples composés de mots auxquels l'animal donne un sens précis. Certains mots doivent en effet produire des mouvements fonctionnels nécessaires au travail demandé. Les chants sont également associés à une communication gestuelle et posturale, une sorte de langue des signes qui peut avoir les caractéristiques d'une langue naturelle car issus d'un héritage sémiotique séculaire. En effet, les gestes et les postures des paysans d'aujourd'hui sont certainement les mêmes que ceux uti-

lisés au Moyen-Âge. Il existe d'autres façons de parler aux bœufs en France selon les régions aussi, des sortes de dialectes. En 1830, on trouve le terme « boirer » : « Ce chant ne consiste guère qu'en ces mots ô â ô mon valet, ô â ô, interrompu de temps en temps par des mots plus ou moins énergiques pour presser la marche des animaux » (*Ibid.*). En 1842, le mot « brioler » signifie : « Je ne cesse pas d'avoir le cœur enflé d'un gros soupir quand je pense aux terres labourées, aux noyers autour des guérets, aux bœufs briolés par la voix des laboureurs. » (*Ibid.* : 36). On trouve encore le terme « bauler » : « chanter en maintenant la voix sur une note finale que l'on prolonge à perte de souffle » (*Ibid.* : 36). Il existe encore deux termes employés aujourd'hui. « Darioler » : « chanter aux bœufs en labourant », et le « brelan-dage » est un chant très particulier adressé aux baudets reproducteurs du Poitou :

L'écurie était faiblement éclairée, l'âne avait un bandeau sur la tête et le violoneux, juché sur son tonneau, tapant du pied pour donner du rythme à sa chanson, jouait en chantant : « qu'elle est belle, ma bourrique, qu'elle est belle, ma bourrique ». Cela avait duré longtemps avant que l'âne se décide, mais tout finissait bien. (Valière, 2008 : 81)

Ces diverses façons de chanter montrent que l'homme construit des chants associés à des pratiques particulières. Des chants pour labourer, des chants pour la reproduction et aussi des chants pour capturer, apprivoiser ou débourrer l'animal sauvage.

Au cours d'une longue période de domestication, l'homme a essayé de construire une langue parfaite pour s'adresser aux animaux devenus des compagnons de travail. Cette langue construite devait être fonctionnelle car surtout destinée à transmettre des ordres. Cette langue « internationale » pour parler aux bestiaux est en quelque sorte un espéranto formé d'unités lexicales très réduites. Certains ethnologues affirment que cet espéranto interspécifique est employé dans plusieurs communautés rurales d'Europe à travers plusieurs variantes :

[...] une langue d'appels et d'interjections au sens bien déterminé, tout à fait compréhensible pour les bœufs, leurs conducteurs, les bouviers, mais incompréhensibles pour les autres personnes. Et pourtant, il s'agit ici « de vieilles interjections indoeuropéennes, de l'ancien slave » qui sont passées

dans la terminologie des impératifs, de quelques « expressions et formes devenues interjections mais encore reconnaissables », de quelques « formes certainement empruntées puisque nous les trouvons dans plusieurs langues et nous devons les ajouter aux mots culturels », et pour une moindre part de « commandements tels qu'ils pourraient naître dans toute langue en particulier » (Civic-Dulac, 1984-1985). (Smerdel, 2008 : 57)

Nous pouvons rapporter ici quelques commandements slovènes classés par zones « ethnologiques » :

Zone pannonienne :	Porabje, Kozjansko, Posavje, bela krajina
En avant	Ne/gyo (Porabje) ; ija/hajd/ajd, di (Kozjansko, Posavje) ; hajde/ajde/ajmo (Bela krajina)
Arrête	Oha (Porabje) ; woha/woha, woha/woha/Štik (Kozjansko, Posavje) ; woga/eee, ega (Bela krajina)
À gauche	Hajst/hop (Porabje) ; ajs/ajs/ajs/ajs (Kozjansko, Posavje) ; Štis/Štis (Bela krajina)
À droite	Ca/higca (Porabje), stija/stija/stija/stija (Kozjansko, Posavje) ; ca (Bela krajina)
En arrière	Hejk/curik/crukšte (Porabje) ; Štu/Šti nazaj/Štik (Kozjansko, Posavje) ; Štu (Bela krajina)

Tableau 1 : Exemple d'une langue interspécifique « construite » d'origine slovène

Ces interpellatifs employés par les éleveurs pour modifier les comportements des bœufs sont appelés « huchements ». Le verbe « hucher » signifie « émettre un son vocal dans le but d'influencer le comportement d'un animal » (Dor, cité par Desjacques, 2008 : 107). Dans son étude des huchements mongols, Desjacques a construit deux typologies. La première, reprenant celle de Dor, concerne le sens :

Types d'animaux	Injonctif	Impressif	Expressif
Chameau	Ook, Šcer, syk	xa	Toor, tuš
Cheval	xurii	Cu, xa, oyš, ayš, xöös	psss
Vache	köör	Oc, xa	ööv
Mouton	Oyš, kögnece	xööv	brrr
Chèvres	Zii, zuu		

Tableau 2 : Les huchements, une langue interspécifique « construite » mongole

Il est à remarquer que les huchements s'adaptent à l'éthologie de l'animal, à son comportement et à sa nature. Il y a une façon de parler pour chaque animal domestique. Les huchements de type impressif sont les plus nombreux. L'émission des vocalises conduit à une deuxième typologie. En effet, deux paramètres ont été mis en évidence : le paramètre de longueur vocalique (bref ou long) et le paramètre de répétition (singleton ou multiple). Lorsque l'éleveur sait qu'il peut obtenir un changement rapide du comportement de l'animal, il utilise des huchements brefs en singleton, particulièrement pour éloigner ou chasser et stimuler ; d'autre part des huchements brefs parfois répétés pour faire baraquier un chameau ou stimuler son cheval. Lorsque le changement de comportement de l'animal est plus long à obtenir, les huchements utilisés s'allongent en longueur vocalique en singleton (appeler, calmer) ou sont émis en répétition. Les huchements peuvent s'intégrer dans une communication multicanale ou multimodale. La communication gestuelle étant dominante.

Ces deux exemples montrent que le dialogue entre sémiotique et zoologie doit s'intensifier pour mieux appréhender les origines animales du langage. Nous pourrions ainsi citer François Cheng ayant une admiration pour saint François d'Assise, ce Père de l'Église qui adressa des sermons aux hommes et aux bêtes :

Tout est signe,
 Tout fait signe,
 Souffle qui passe,
 Fruit qui s'offre,
 Main qui touche,
 Face qui crie :
 « Retourne-toi,
 Reprends-toi,
 Reçois tout
 Et fais signe ». (2015 : 43)

4. Conclusion

Darwin a révélé un concept cardinal de la pensée structuraliste saussurienne : le principe d'antithèse ou principe d'opposition. Le signe existe dans une relation d'opposition ou d'équivalence. La dualité produit le sens. Ce principe semble éternel et universel puisque la pensée mythique chinoise raconte que le 1^{er} empereur (2953 av. J. C.) aurait découvert sur le dos d'un cheval dragon l'ordre secret de l'univers représenté par une carte contenant les 8 purs ou 8 combinaisons du Yin et Yang les deux contraires. Selon le philosophe Leibniz, créateur du code binaire 0/1 permettant de créer les programmes informatiques, Fou-Hi est l'inventeur des arts et des sciences puisque toutes ces activités humaines obéissent à la Loi du Tout et du Rien. Il tient à voir dans l'Arithmétique binaire un symbole de la création :

À dire simplement que tous les nombres se forment par combinaisons de l'unité et du rien et le rien suffit pour diversifier, cela paraît aussi croyable que de dire que Dieu a fait toutes choses de rien, sans se servir d'aucune matière primitive ; et qu'il n'y a que ces deux premiers principes, Dieu et le rien : Dieu des perfections, et rien des imperfections ou vide d'essence. (Leibniz, 1996 [1714] : 77)

À la recherche d'une langue universelle, le philosophe allemand avait également pressenti qu'une structure élémentaire gouvernait l'ensemble des « sémiotiques ». Le groupe μ adhère au dialogue entre sciences humaines et sciences naturelles car en effet le principe d'opposition en linguistique et le principe de dipôle en sciences semblent constituer « l'invariant universel » à partir duquel s'échafaudent les systèmes sémiotiques complexes. Voici ce qu'il est dit au sujet des deux concepts de base – le dipôle et la dualité :

La notion de dipôle fonde le binarisme essentiel de notre approche, auquel peuvent se ramener [...] tous les modèles ternaristes allégués. [...] On a vu [...] que la structure dipolaire commençait à intervenir très tôt (c'est-à-dire, du point de vue de notre perception, au niveau moléculaire) et que son action était systématiquement amplifiée par le système perceptif, qui néglige les petits dipôles et exagère les grands, selon un seuil fixe ou variable et toujours contingent. Si cette stratégie s'est révélée payante sur le plan de l'évolution c'est sans doute qu'elle correspond à quelque chose dans le monde naturel. (Groupe μ , 2015 : 495)

Quant au concept de dualité, il est affirmé qu'il est omniprésent dans le langage mathématique, la littérature et l'art (*Ibid.* : 496). L'universalité du principe d'antithèse ou d'opposition doit conduire la science au décroisement, et le dialogue entre sémiotique et zoologie en constitue l'une des voies. Voici la conclusion du groupe μ :

[...] l'opposition nature-culture apparaît bien, en définitive, comme l'ultime formulation d'un dualisme qui s'est historiquement exprimé dans d'autres couples, comme le corps et l'âme, ainsi que nous le rappelions en commençant. Or, il n'y a de « réduction » possible des sciences de l'une aux sciences de l'autre que si l'on part d'un tel dualisme. Le concept de réduction n'a par contre aucune place si l'on pose qu'entre le naturel et le culturel, il y a un continuum. Et c'est ce qu'on observe : il y a bien une polarité, mais avec une solidarité constante des termes qui la composent (configuration qui ne devrait pas étonner ceux qui sont familiers du concept d'axe sémantique). (*Ibid.* : 527)

Cet épilogue tout à la fois clairvoyant et optimiste encourage au développement d'une alliance du mythe et de la science, du symbolique et du physique car la dualité accepte l'orthogonalité, autrement dit le pont qui de-

vient le ternaire et la médiation des opposés. La mythologie chinoise du Yin et Yang contient donc une vérité universelle ne s'opposant d'aucune manière à la vérité scientifique du binarisme mathématique et géométrique. La zoo-sémiotique, pressentie par Darwin, devient l'instrument d'un dialogue de l'Homme avec le vivant et le chemin pour appréhender la phylogenèse du langage.

Dans ce contexte, quels seraient les champs de recherche à développer ? L'éthologie animale pourrait ainsi ouvrir ses champs expérimentaux aux paradigmes sémiotiques. Les comportements animaux produisent du sens puisque l'animal est sensible et capable de stratégies complexes de coopérations interactives intra- et interspécifiques. L'étude de la communication animale et de sa signification pourrait intégrer les dispositifs des sciences cognitives employées notamment en laboratoire dans le champ de la primatologie. Il est ainsi intéressant d'observer que les primatologues japonais de l'Université de Kyoto ont mis au point des séries de tests adoptant de manière intuitive les structures sémiotiques observées dans les divers langages humains : ainsi les structures moniques, dyadiques, triadiques et tétradiques sont omniprésentes dans les dispositifs expérimentaux assistés par des ordinateurs (*Touch panel screen*). Ces structures semblent produire du sens pour les primates anthropoïdes. S'agit-il d'un sens partagé par l'homme et l'animal ? Dans les communications humains et équidés, les éducateurs et écuers adoptent de telles structures sémiotiques. Les cavaliers emploient la science haptique en élaborant des combinaisons de touches tactiles selon des structures également unitaires, binaires, ternaires et quaternaires pour produire des mouvements précis porteurs de signification à la fois pour l'homme et l'animal. L'écuier enseigne au cheval le piaffer, considéré dans la nature comme un mouvement de parade employé lors de la reproduction des équidés, mouvement esthétique ayant une autre signification pour le spectateur assistant à un spectacle équestre. La sémiotique pourrait apporter une analyse critique aux expériences menées en laboratoire : certains actes semblent dénués de sens et les expérimentateurs évoquent les principes du conditionnement opérant qui induisent des comportements automatiques et mécaniques. L'instinct naturel ne serait-il pas au fond aussi un acte de communication dont le sens « caché » reste encore à étudier ? La sémiotique doit investir dans les méthodologies adoptées en zoologie, mais elle doit également créer de nouveaux outils conceptuels pour appréhender les signi-

fications comportementales des animaux. La sémiotique interspécifique constitue aussi un espace de réflexion pour imaginer de nouveaux outils linguistiques permettant à l'homme de mieux s'adapter à son environnement naturel et social. De manière générale, la sémiotique et la zoologie peuvent réinterroger les frontières de l'animalité et le propre de l'homme.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AA.VV. (2012), *Le Chant de plein air des laboureurs*, Paris, L'Harmattan.
- BENOIST, Jules (1899), *Dressage et conduite du cheval de guerre*, Paris, Librairie Berger-Levrault et Compagnie.
- BIRDWHISTELL, Ray (1970), *Kinesics and Context. Essays on Body Motion Communication*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- COPPENS, Yves, PICQ, Pascal (2001), *Aux origines de l'Humanité, le propre de l'homme*, Paris, Fayard.
- COSNIER, Jacques (1982), *Les Voies du langage*, Paris, Dunod.
- DARWIN, Charles (1998 [1872]), *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, CTHS.
- DARWIN, Charles (2000 [1871]), *La Filiation de l'homme*, Paris, Syllepse.
- DESCOLA, Philippe (2001), « Par-delà nature et culture », *Le Débat*, vol. 2, n° 114, pp. 86-101.
- DESJACQUES, Alain (2008), « Sur quelques huchements mongols adressés aux "cinq museaux" », *Ethnozootechnie*, n° 84, pp. 107-114.
- ECO, Umberto, (1994 [1993]), *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GROUPE μ (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm (1996 [1714]), *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, Paris, Flammarion.
- LESTEL, Dominique (2001), *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion.
- LESTEL, Dominique (2005), « Comportement animal, communication animale et langage », dans HOMBERT, Jean-Marie (dir.), *Aux origines des langues et du langage*, Paris, Fayard, pp. 77-99.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (2013), *Nous sommes tous des cannibales*, Paris, Le Seuil.

- PARLEBAS, Pierre (2007), « Pertinence motrice et complexité dans les jeux et les sports », *Les Actes de lecture*, n° 98, pp. 49-65.
- PEREIRA, Carlos (2009), *Parler aux chevaux autrement : approche sémiotique de l'équitation*, Paris, Amphora
- PEREIRA, Carlos (2016), *Équitation classique, le langage des aides*, Paris, Vigot.
- RIBA, Carles (1990), *La Communication animal : un enfoque zoosemiótico*, Barcelone, Anthropos.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SEBEOK, Thomas A., RAMSAY, Alexandra (1969), *Approaches to animal communication*, Berlin, De Gruyter.
- SMERDEL, Inja (2008), « Le son des mots, la voix des sons sur la culture de communication avec les bœufs de travail en Slovénie », *Ethnozootechnie*, n° 84, pp. 49-71.
- STEIN, Édith (1998), *Chemins vers le silence intérieur*, textes choisis et présentés par AUCANTE, Vincent, Paris, Parole et silence.
- STEIN, Édith (2012 [1994]), *De la personne humaine, cours d'anthropologie philosophique*, Paris, Cerf / Carmel.
- TIMO, Maran, DARIO, Martinelli, ALEKSEI, Turovski (2011), *Readings in zoosemiotics*, Berlin, De Gruyter.
- UEXKÜLL, Jacob von (1956 [1934]), *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Gonthier.
- VALIÈRE, Michel (2008), « Le brelandage des ânes », *L'actualité Poitou-Charente*, n° 49, pp. 81-97.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : Amir Biglari	7
-----------------------------	---

1. SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES GÉNÉRALES

Sémiotique et philosophie : Jean-François Bordron et Amir Biglari	17
Sémiotique et anthropologie : Franciscu Sedda et Tatsuma Padoan	37
Sémiotique et sociologie : Jean-Marie Klinkenberg	69
Sémiotique et <i>cultural studies</i> : Jacques Fontanille	99
Sémiotique et sciences de l'histoire : Bernard Lamizet	123
Sémiotique et sciences psychologiques : Ivan Darrault-Harris	141

2. SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES SPÉCIALISÉES

Sémiotique et sciences de l'information et de la communication : Anne Beyaert-Geslin	183
Sémiotique et sciences politiques : Denis Bertrand et Amir Biglari	195
Sémiotique et droit : Giuditta Bassano	231
Sémiotique et économie : Bernard Lamizet	257
Sémiotique et écologie : Per Aage Brandt	273
Sémiotique et urbanisme : Manar Hammad	287
Sémiotique et sciences des religions : Massimo Leone	307

3. SCIENCES DES LANGAGES ET DES ARTS

Sémiotique et linguistique : Marion Colas-Blaise	325
Sémiotique et études littéraires : Louis Hébert	367
Sémiotique et traductologie : Françoise Canon-Roger	393
Sémiotique et esthétique : Herman Parret	409
Sémiotique et histoire de l'art : Michel Costantini	433
Sémiotique et arts du spectacle : André Helbo	451
Sémiotique et musicologie : Martine Groccia	471

4. SCIENCES EXACTES ET NATURELLES

Sémiotique et logique : Sémir Badir et Bruno Leclercq	495
Sémiotique et mathématiques : Jean Petitot	519
Sémiotique et physique : Didier Malafosse	547
Sémiotique et chimie : Francis Édeline	571
Sémiotique et biologie : Bruno Canque et Denis Bertrand	597
Sémiotique et médecine : Jean-Michel Wirotius	609
Sémiotique et sciences cognitives : Per Aage Brandt	627
Sémiotique et zoologie : Carlos Pereira	647
Table des matières	671